MASTER
NEGATIVE
NO. 92-80676-2

MICROFILMED 1992

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States -- Title 17, United States Code -- concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material...

Columbia University Library reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

LE COINTE, JEAN LOUIS

TITLE:

COMMENTAIRES SUR LA RETRAITE DES DIX ...

PLACE:

PARIS

DATE:

1766

Master Negative #

92-80676-2

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

88XM
DL Le Cointe, Jean Louis,
Commentaires sur La retraite des dix-mille de Xénophon, ou, Nouveau traité de la guerre, a l'usage des jeunes officiers, par M. Le Cointe... Paris, chez Nyon, 1766.
2 v. maps, 17 cm.

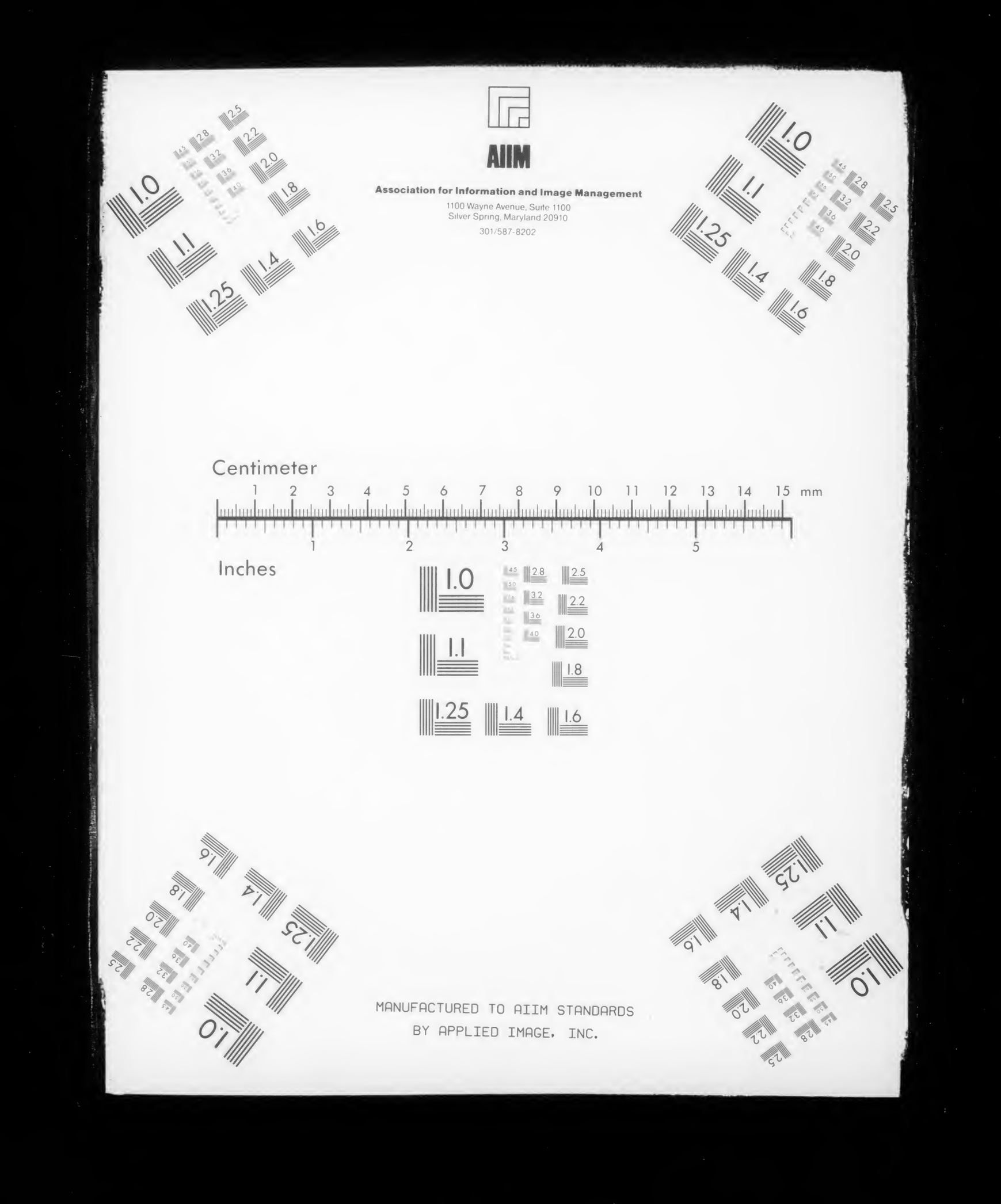
177432

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35 MM REDUCTION RATIO: 11X
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 8/11 INITIALS BH
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

VOLUME 1


AIIM
Association for Information and Image Management
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202
Centimeter
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 mm
1 2 3 4 5
Inches
1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

COLUMBIA UNIVERSITY
THE
LIBRARIES
IN THE CITY OF NEW YORK
GENERAL
LIBRARY

888. =H

538. =II

di D.n Domenico della Leonessa = 1770 =

COMMENTAIRES
SUR LA RETRAITE
DES DIX-MILLE
DE XÉNOPHON;
OU
NOUVEAU TRAITÉ
DE LA GUERRE,
A L'USAGE DES JEUNES OFFICIERS,

Par M. LE COINTE, *Capitaine de Cavalerie au Régiment de Conty, de l'Académie Royale de Nîmes.*

TOME PREMIER.

Prix, 6 livres relié.

A PARIS,

Chez { NYON, Quai des Augustins.
SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
DESAINT, rue du Foin.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

88 XM
DL
1

Library of David King.
Leavitt & Co. May 21 1884

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTY,

PRINCE DU SANG, &c.

MONSEIGNEUR,

Honoré de l'amitié de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *& partageant avec toute la France la reconnaiſſance qu'elle conſerve des ſervices que vous lui avez rendus*, & comme Militaire, & comme Citoyen ; *j'ai*

57716

penſé, MONSEIGNEUR, que je ne pouvais mieux juſtifier votre bienveillance & mes ſentimens, que par un zele ardent pour le ſervice du Roi. J'oſe croire que l'Ouvrage que je fais paraître aujourd'hui ſous vos auſpices, en ſera toujours une preuve, & qu'il vous convaincra en même tems de l'attachement inébranlable, & du très-profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
LE COINTE.

Idée de l'Hiſtoire des Perſes, avant & après l'expédition du jeune Cyrus.

L'EMPIRE des Perſes, ſous le grand Cyrus & ſes ſucceſſeurs, était compoſé des débris de ceux d'Aſſirie, de Ninive, de Babylone, & de la plus grande partie de l'Aſie occidentale; il s'étendait du levant au couchant, depuis l'Indus juſqu'à la mer de Marmora; & du midi au nord, depuis l'océan Ethiopique juſqu'au mont Caucaſe; c'eſt-à-dire qu'il était preſque auſſi grand que l'Europe entiere.

Lorſque le grand Cyrus parut, l'Aſie était gouvernée par des princes, enflés de leur puiſſance & de leurs richeſſes; qui oubliaient tous les devoirs des rois, & qui préparaient par leur indolence, des tro-

phées au premier conquérant qui oſerait les braver.

Aſtyages, roi des Medes, marie alors ſa fille à Cambyſes, ſimple ſeigneur Perſan. Cette princeſſe devint groſſe; dans cette circonſtance le roi ſon pere voit en ſonge une vigne qui ſortant du ſein de ſa fille, s'étendait ſur toute l'Aſie. Inquiet de cette viſion, il en demande l'explication aux devins, eſpece de coureurs ou de fripons qui, comme les Bohémiens de nos jours, donnaient la bonne fortune: ils lui prédirent que l'enfant de ſa fille le détrônerait. Les eſprits foibles ſe laiſſent aiſément ſéduire; Aſtyages épouvanté condamna ſon petit-fils à être dévoré des bêtes; & la prédiction fut la premiere cauſe de l'événement.

A peine Cyrus vit-il le jour qu'il fut expoſé, dit-on, dans un bois; des bergers qui le trouverent prirent ſoin de ſon éducation, & lui donnerent les premiers principes de la royauté. Il n'y eut preſque jamais de véritablement grand roi, que ceux qui éprouvent les malheurs inſéparables de l'humanité; Guſtave Vaza, Henri IV. Frédéric III. & quelques autres en ſont une preuve. Comment peut-on en effet compatir aux miſeres des hommes lorſqu'on n'a jamais été malheureux? Il faudrait être pour cela naturellement bon, & tous les princes ne le ſont pas.

Aſtyages avait à ſa cour un ancien favori nommé Harpages, qu'il accablait alors de tout le poids de ſa diſgrace. Ce ſeigneur outragé injuſtement ſe retire, emmene ſes amis, appelle Cyrus, & le met à la tête de quelques troupes révoltées. Le parti de ce prince s'étant accru par ſes victoires, il prit la Médie ſur ſon grand-pere, toute

Le grand Cyrus.

l'Aſie mineure ſur Craſſus ; l'Aſſirie & la Babylonie ſur Nabonide : enfin après pluſieurs victoires, qui lui acquirent la réputation du plus grand conquérant de l'univers, il fut vaincu lui-même par une femme. Tomiris, reine des Meſſagetes, dit Hérodote, ayant marché contre lui, le vainquit, le fit priſonnier, & lui fit trancher la tête, 529 ans avant Jeſus-Chriſt. Xénophon fait cependant mourir Cyrus de maladie ; il ſemble en effet qu'un prince qui avait été prédit par les prophetes ; qui avait délivré les Juifs de la captivité de Babylone ; qu'Iſaïe & Daniel avaient appellé le ſerviteur de Dieu, méritait une fin plus glorieuſe.

Cambyſes. A ſa mort, Cyrus laiſſa deux fils, Cambyſes & Smerdis. L'aîné de ces princes, que Cyrus avait fait déclarer roi avant ſa mort, n'eſt connu que par ſon expédition en Egypte,

qu'il ſoumit ; le ſecond fut tué par l'ordre de ſon frere.

Le faux Smerdis. Après la mort de Cambyſes, un mage appellé Oropaſte, qui reſſemblait à Smerdis, ayant fait accroire qu'il était ce prince, ſe mit ſur le trône ; mais ſa fourberie ayant été découverte, les grands conſpirerent contre lui, & l'aſſaſſinerent, ſept mois après ſon uſurpation.

Darius I. Après lui, Darius premier, fils d'Hiſtaſpe, qui était du nombre des conjurés & parent d'Aſtyages, s'empara de la couronne ; qu'il ne dût, à ce qu'on veut nous faire accroire, qu'au henniſſement de ſon cheval ; il prit Samos & fit rentrer Babylone ſous ſon obéiſſance ; mais il fut battu en perſonne par les Scythes, & ſes généraux à Marathon par les Athéniens. Ce prince jouit cependant du titre de *grand roi*, comme Jean de celui de bon, & Philippe II. de celui de conqué-

l'Aſie mineure ſur Craſſus ; l'Aſſirie & la Babylonie ſur Nabonide : enfin après pluſieurs victoires, qui lui acquirent la réputation du plus grand conquérant de l'univers, il fut vaincu lui-même par une femme. Tomiris, reine des Meſſagetes, dit Hérodote, ayant marché contre lui, le vainquit, le fit priſonnier, & lui fit trancher la tête, 529 ans avant Jeſus-Chriſt. Xénophon fait cependant mourir Cyrus de maladie ; il ſemble en effet qu'un prince qui avait été prédit par les prophetes ; qui avait délivré les Juifs de la captivité de Babylone ; qu'Iſaïe & Daniel avaient appellé le ſerviteur de Dieu, méritait une fin plus glorieuſe.

Cambyſes. A ſa mort, Cyrus laiſſa deux fils, Cambyſes & Smerdis. L'aîné de ces princes, que Cyrus avait fait déclarer roi avant ſa mort, n'eſt connu que par ſon expédition en Egypte,

qu'il ſoumit ; le ſecond fut tué par l'ordre de ſon frere.

Le faux Smerdis. Après la mort de Cambyſes, un mage appellé Oropaſte, qui reſſemblait à Smerdis, ayant fait accroire qu'il était ce prince, ſe mit ſur le trône ; mais ſa fourberie ayant été découverte, les grands conſpirerent contre lui, & l'aſſaſſinerent, ſept mois après ſon uſurpation.

Darius I. Après lui, Darius premier, fils d'Hiſtaſpe, qui était du nombre des conjurés & parent d'Aſtyages, s'empara de la couronne ; qu'il ne dût, à ce qu'on veut nous faire accroire, qu'au henniſſement de ſon cheval ; il prit Samos & fit rentrer Babylone ſous ſon obéiſſance ; mais il fut battu en perſonne par les Scythes, & ſes généraux à Marathon par les Athéniens. Ce prince jouit cependant du titre de *grand roi*, comme Jean de celui de bon, & Philippe II. de celui de conqué-

rant ou d'invincible, titres toujours ridicules lorſqu'ils ne ſont pas mérités (*a*).

Xerxès. Xercès, fils d'Hiſtaſpe, auſſi altier & auſſi malheureux que ſon pere, fut préféré à Artabazane ſon frere aîné, pour regner après Darius ; il ſoumit d'abord l'Egypte, puis ayant fait conſtruire un pont ſur le détroit des Dardanelles appellé alors l'Heleſpont, dont on ſerait bien embarraſſé de prouver la

(*a*) On a toujours dit l'*empire des Perſes* en parlant de l'état, & le *roi de Perſe* en parlant du ſouverain ; cette contrariété vient de ce que Mélancton, Peucer, Dacier, d'Ablancourt, Charpentier & autres ont conſtamment traduit le mot βασιλεὺς par celui de *rex*, au-lieu d'*imperator* ; je ſais bien que ce mot veut dire poſitivement *roi* ; mais il fallait, comme Xénophon, Lucien, & tous les auteurs Grecs, s'attacher plutôt au ſens qu'aux paroles, & ſe conformer à l'uſage général de la Grece, où l'on n'appellait le roi de Perſe que le roi des rois, ou le *grand-roi* par excellence, comme nous appellons aujourd'hui l'empereur des Turcs le *grand-ſeigneur*.

poſſibilité (*b*), il réſolut de marcher contre la Grece ; pour cet effet il aſſembla, dit-on, une armée de cinq millions d'hommes, dont on peut raiſonnablement rabattre les neuf dixiemes ; mais bien-loin de revenir victorieux de cette entrepriſe, il fut arrêté aux Termopyles par trois cens Spartiates, vaincu devant Artémiſe & Salamines par les Athéniens, mis en déroute à Platée, & ſa flotte entierement diſperſée par les tempêtes : enfin, s'étant retiré honteuſement dans ſes états, il y fut aſſaſſiné par le capitaine de ſes gardes.

Artaxerxès-Longuemain, que les Septantes diſent être le même qu'Aſſuérus, lui ſuccéda & fut un prince eſtimable : il défit les Bactriens, mais ſes armées de terre & Artaxerxès I.

(*b*) Le détroit des Dardanelles ou de Gallipoli, a une lieue & demie de large dans l'endroit le plus reſſerré.

de mer furent vaincues par les Athéniens ; il répudia Vaſti, & épouſa Eſther, qui ſut l'empêcher de ſe livrer aux conſeils iniques de ſes prêtres. Ce prince n'eſt pas le premier que les femmes ont porté à la vertu ; il fut tolérant, & eut le bon ſens de comprendre que ſon autorité ne devant point avoir de compétence dans l'autre monde, il ne devait pas faire maſſacrer les Juifs dans celui-ci, & qu'il lui ſuffiſait qu'ils lui fuſſent fideles.

Xercès II. Sogdien. Darius II.

Trois princes qui regnerent après Artaxerxès, je veux dire Xercès II. Sogdien, & Darius II. acheverent de laiſſer perdre cette émulation qui eſt ſeule le ſoutien d'un empire. Ces trois princes, également imbécilles & foibles, furent également gouvernés par leurs favoris. Xercès ne regna qu'un an, & fut tué par ſon frere Sogdien, qui s'empara du trône,

& en fut chaſſé à ſon tour par Darius.

Ce dernier appellé Ochus, ou Nothus, parce qu'il était bâtard d'Artaxerxès, épouſa Paryſatis, princeſſe ambitieuſe & cruelle, telle qu'on en a vû quelquefois dans tous les états, dont il eut entr'autres enfans, Artaxerxès, ſurnommé Menemon, & Cyrus le jeune. L'aîné quoiqu'attaché à ſa mere, fut toujours l'objet de ſa haine, comme Cyrus le fut de ſes affections : c'eſt cette préférence injuſte qui cauſa tous les malheurs de ce jeune prince, & qui donna lieu aux évenemens que nous allons développer dans l'Hiſtoire des Dix-mille. Après la mort de Cyrus Artaxerxès épouſa Aſpaſie, qui avait été la maîtreſſe de ſon frere ; fit mourir ſon fils Darius pour en être devenu amoureux auſſi ; épouſa ſa propre fille Atoſſa, &

Artaxerxès II.

mourut après un regne de quarante ans.

Artaxerxès III. A la mort d'Artaxerxès Memnon, ſon fils Artaxerxès Ochus lui ſuccéda, & gouverna la Perſe comme Tibere l'empire Romain, c'eſt-à-dire par des cruautés & des tyrannies; il défit Artabaze, reconquit l'Egypte, déſola la Syrie, perſécuta les Juifs, & fut enfin empoiſonné par Bagoas l'Egyptien, ſon favori & ſon premier miniſtre, déterminé à ce crime, parce que ce prince avait tué, diſait-il, le dieu Apis, qui était celui de ſon pays (*c*)

Arſes ou Arſames. Darius III. Après le meurtre de ſon roi, le même Bagoas plaça ſur le trône Arſames, fils d'Ochus; mais ce

(*c*) Cet Apis n'était qu'un bœuf, que l'on adorait en mémoire d'Apis, roi d'Argos, qui environ 1700 ans auparavant avait paſſé en Egypte, & appris aux peuples de ce pays à cultiver la terre, planter la vigne, & la médecine.

jeune prince ne regna que quatre ans, & fut également empoiſonné par ſon miniſtre, qui craignait le fils à cauſe du pere: cet Arſames fut le dernier de la race du grand Cyrus; après lui Bagoas qui diſpoſait toujours de l'empire, donna la couronne à Codomanus, prince d'Arménie, qui prit le nom de Darius. Mais ayant encore voulu empoiſonner celui-ci, Darius l'obligea d'avaler lui-même le poiſon qu'il avait préparé. Ce fut dans ce même prince défait par Alexandre-le-Grand au Granique, à Iſſus, & à Gaugamele, que finit l'empire des Perſes, l'an 330 avant Jeſus-Chriſt, & 230 ans depuis ſa fondation(*).

(*) Ce ne fut point à Arbelles que Darius fut défait, mais près d'un palais des anciens rois de Perſe, à trois lieues de là, appellé *Ga..gamela*, ou la *maiſon du Chameau.*

PRÉCIS

De la Vie de Xénophon, recueillie d'après les fragmens de pluſieurs auteurs.

XÉNOPHON, fils de Grillus, naquit à Enchia, village du territoire d'Athènes, vers l'an 430 avant Jeſus-Chriſt. (d). *Socrate lui*

(*d*) Lucien dit 450 ; mais comment accorder cela avec ce qui eſt dit de la jeuneſſe de Xénophon, dans pluſieurs endroits de la Retraite, qui le fit quatre cens ans avant Jeſus-Chriſt. Phalin. envoyé d'Artaxerxès, parle-t-il à Xénophon dans le ſecond livre, il l'appelle ἄνανις, jeune homme ; Xénophon parle-t-il lui-même aux ſoldats, livre troiſieme, il leur dit qu'il ne s'excuſera point ſur ſa jeuneſſe de les commander ; parle-t-il, au même livre, de ſon grade, il dit qu'il n'eſt que volontaire ; les ambaſſadeurs de Lacédémone arrivent-ils chez le prince, ils demandent ce que c'eſt que Xénophon : or tout cela peut-il convenir à un homme de 80 ans qu'il aurait eu alors au compte de Lucien ? & à un général qui aurait été, ſuivant M. Charpentier, à la bataille de Delium, qui ſe donna vingt-trois ans auparavant ? Il y avait, ſuivant Strabon, un Xénophon à cette bataille, cela eſt vrai ;

ayant demandé un jour dans quel lieu les hommes ſe formaient à la vertu ; & Xénophon ayant héſité de lui répondre, il lui dit de le ſuivre, & qu'il le lui apprendrait : depuis ce tems Xénophon devint diſciple de Socrate.

Il apprenait la philoſophie ſous ce grand maître, lorſqu'un de ſes amis appellé Proxene, jeune homme de trente ans, qui était à la cour de Cyrus, l'ayant appellé à Sardes, il conſulta Socrate pour ſavoir ce qu'il devait faire, & ce philoſophe lui ayant conſeillé de ſe rendre auprès de ce prince, à qui il plût tellement, qu'il entra auſſi avant que Proxene dans

mais les hiſtoriens Grecs en ont compté juſqu'à ſept, entre leſquels était Xénophon, frere de Pythoſtrate, connu par ſes poëmes ſur Theſeis, ſur Epaminondas, ſur Pelopidas, &c. né à Athènes, comme le grand Xénophon ſon contemporain, & qui par-conſéquent pouvait avoir été comme lui diſciple de Socrate ; pourquoi donc ne ſerait-ce pas celui-ci qui aurait été à la bataille de Delium, de laquelle notre Xénophon ne dit jamais un mot dans ſes ouvrages ?

ſes bonnes graces : de-là vint qu'étant à portée de tout voir & de tout connaître, il a ſi-bien détaillé les circonſtances de la deſcente de Cyrus en Grece en faveur des Lacédémoniens contre les Athéniens, & ſon expédition en Perſe, où il ne ſervit d'abord que comme officier major, & puis comme un des généraux élu par les Grecs.

Xénophon ſe mit alors à leur téte, & dirigea cette Retraite ſi fameuſe dans nos hiſtoriens, qui couvrit le regne d'Artaxerxès d'une honte que vingt ſiecles n'ont pu effacer, qui ſera le ſujet de nos obſervations dans ces Commentaires.

Après la rupture de l'alliance entre les Dix-mille & Seuthe, prince de Thrace, & la retraite de l'armée à Pergame, qui eſt l'endroit où Xénophon termine ſon hiſtoire ; notre Athénien remit le commandement des Grecs à Thymbron, général envoyé par Lacédémone, qui les mena une ſeconde

fois contre les Perſes, après quoi il ſe retira auprès d'Ageſilas II. roi de Sparte, avec lequel il lia une amitié très-étroite.

Cependant on déſapprouva à Athènes ſes liaiſons avec les Lacédémoniens, ce qui obligea l'aréopage à le condamner à l'exil (e). *Un autre motif put déterminer le ſénat à prononcer cet arrêt injuſte. Artaxerxès était craint à Athènes, il ſollicita la perte de Xénophon qui avait bravé ſa puiſſance, & l'obtint ; les mauvais princes ſont comme les dévots & les courtiſans, ils ſe font un plaiſir de perſécuter les grands hommes.*

Xénophon banni de ſon pays, paſſa à Epheſe, fit des préſens aux temples de Diane, à celui de Delphes, & re-

(e) Les Athéniens ſignifiaient ces banniſſemens en envoyant une coquille à celui qui était condamné. Il eſt dit dans la vie d'Ariſtide, que perſonne n'oſait lui porter la marque de ſon exil.

vint dans la Grece auprès d'Ageſilas, dont il ſe ſépara de nouveau pour aller habiter une campagne près de Scyllonte, dans le voiſinage d'Olimpie, ſur la côte occidentale du Péloponneſe : là, il bâtit un temple à Diane, & s'exerça à la chaſſe ; il paraît par ce que cet auteur dit de lui-même dans le troiſieme chapitre du cinquieme livre de ſa Retraite, que ce fut dans cet endroit qu'il écrivit l'Hiſtoire des Dix-mille, ainſi que ſes autres ouvrages, & qu'il était encore jeune lorſqu'il les compoſa.

Démétrius de Magnéſie dit que Xénophon avait, dans la campagne où il s'était retiré, une femme appellée Phileſia, de qui il avait eu deux enfans, que Dinarque appelle Grillus, & Diodore.

Les Eléens étant venus attaquer Scyllonte, Xénophon envoya ſes enfans à Leprée avec un petit nombre d'eſclaves, & ſe rendit lui-même à

Elis, puis à l'endroit où était ſa famille, & de-là il partit avec elle pour Corinthe, où il fixa ſon ſéjour.

Peu après les Athéniens ayant réſolu de joindre leurs troupes à celles des Spartiates contre les Thébains ; Xénophon qui avait été réhabilité, envoya ſes fils à Athènes pour combattre les Lacédémoniens : le ſecond appellé Diodore, revint du combat ſans avoir rien fait de mémorable, & eut un fils qui porta le même nom que ſon frere ; pour Grillus, il combattit avec beaucoup de courage, & mourut glorieuſement à la bataille de Mantinée (f). *On raconte que Xénophon faiſait un ſacrifice lorſqu'on lui rapporta la nouvelle de la perte de ſon fils, & qu'alors il ôta le chapeau de fleurs qu'il avait*

(f) C'eſt au détail de la bataille de Mantinée que Xénophon termine ſon hiſtoire de la Grece, dans laquelle il paraît faire peu de cas des ſentimens patriotiques d'Epaminondas, peut-être à cauſe du chagrin que lui cauſait la mort de ſon fils.

ſur la tête ; mais lorſqu'on eût ajouté que ce fils était mort en homme de cœur, & après avoir tué de ſa main Epaminondas, général des Thébains, il remit ſon chapeau & continua le ſacrifice

Ainſi vécut Xénophon, dont la réputation remplit bien-tôt toute la terre, & qui mourut à Corinthe l'an 360 avant Jeſus-Chriſt, dans la 70. année de ſon âge (g).

(g) Lucien dit dans ſon chapitre *de ceux qui ont long-tems vecu*, que lorſque Xénophon mourut il avait plus de 90 ans. Il eſt cependant impoſſible de le déterminer. Diogene Laerce aſſure que ce fut la premiere année de la 105 olympiade, ou l'an 360 avant Jeſus-Chriſt, dans un âge fort avancé, ſans le fixer. Or comme le ſentiment de Diogene, qui était hiſtorien exact & profond, n'a rien de contraire à ce qui eſt dit de la jeuneſſe de Xénophon dans ſa Retraite, je penſe qu'on doit le préférer à celui de Lucien qui n'était que rhéteur, qui avance légerement bien des choſes, & qui ne vivait que dans le ſecond ſiecle de notre ere. D'ailleurs, 70 ans eſt un âge aſſez avancé pour un militaire.

Les œuvres de ce grand homme contiennent quarante livres, que l'on diviſe de différentes manieres. Il a compoſé la Deſcente du jeune Cyrus en Grece, & l'Hiſtoire du grand Cyrus ; il a fait des Traités ſur les Grecs, ſur la Morale, ſur l'Art de monter à cheval, ou ſur les devoirs de l'Hipparque ou du général de la cavalerie, ſur l'Etude des officiers pendant la paix ; ces derniers ouvrages n'ont pas été traduits en français & mériteraient de l'être : il a compoſé encore l'Apologie & les choſes mémorables de Socrate, quelques fragmens ſur le roi Hieron, ſur Ageſilas, ſur le Gouvernement d'Athènes & de Lacédémone, &c. *Démétrius de Magnéſie dit pourtant que ce dernier ouvrage n'eſt point de lui, mais de Thucidide.*

Platon & quelques auteurs aſſurent que ce que Xénophon rapporte du grand Cyrus, eſt un portrait imaginaire & un conte fait à plaiſir ; mais

M. Charpentier penſe avec raiſon le contraire, & prouve que Xénophon n'a rien dit qui ne trouve ſon garant dans l'Hiſtoire ſacrée ou dans les auteurs profanes.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

MON deſſein en écrivant ces Commentaires, a été de les rendre auſſi utiles que je le pourrais aux jeunes gens qui embraſſent le parti des armes ; la plupart des ouvrages militaires qui ont été compoſés juſqu'à préſent, n'ont pour objet que les grandes opérations de la guerre, & ne donnent des leçons qu'aux généraux : les officiers qui commencent & qui voudraient s'inſtruire, n'ont preſque aucune reſſource. Ils liſent des livres qui ne ſont point faits pour eux ; & s'il leur arrive quelquefois d'y trouver des détails qui leur ſoient propres, ces détails ſont tellement noyés dans une infinité

d'objets étrangers, qu'il leur eſt impoſſible d'en profiter.

On n'a jamais tant écrit ſur la guerre qu'on l'a fait depuis quelques années ; mais qu'apprend-on dans ces ouvrages ? Des maximes générales pour ouvrir une campagne, aſſeoir un camp, conduire une armée ſur pluſieurs colonnes, livrer des batailles, former des ſiéges & prendre des places, voilà ce qui y eſt circonſtancié avec beaucoup de ſoin, & ce que néanmoins bien des officiers ſupérieurs oublient. Que les jeunes militaires ſachent cette théorie, à la bonne heure ; mais borner à cela toutes leurs inſtructions, c'eſt leur enſeigner des manœuvres qu'ils ne feront peut-être jamais à portée de pratiquer.

Les objets infiniment plus importans aux officiers, ſont d'avoir les notions

notions néceſſaires pour porter à la guerre les diſpoſitions convenables, de ſavoir comment on doit ſe comporter dans le monde, profiter de ſes auteurs, ſe conduire devant l'ennemi, dreſſer des projets contre lui, déconcerter les ſiens, forcer les circonſtances pour ſe faire connaître en bien & accélérer ſon avancement. Voilà ce qu'il m'a paru néceſſaire d'apprendre à nos jeunes militaires ; ſi avec cela je ne parle point du ſervice journalier des troupes, c'eſt parce qu'il eſt exactement expliqué dans pluſieurs ordonnances, & que l'expérience d'un mois ſeulement en apprend bien-tôt toutes les difficultés.

Je ſais bien que je n'ai aucun des talens de l'eſprit qui euſſent été néceſſaires pour traiter avec tout le ſuccès poſſible le plan que j'ai embraſſé ; mais pouvant dire

au ſujet de la guerre, ce que la Fontaine diſait des arts,

Que ce champ ne ſe peut tellement moiſſonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

je n'ai pas craint d'écrire les réflexions que vingt ans d'expérience, d'étude, & d'application m'ont fait faire ſur une partie des œuvres de Xénophon.

Un gentilhomme, qui à l'âge de quinze ans, ſort du college pour entrer dans l'état militaire, n'a & ne peut avoir aucune idée diſtincte de l'état qu'il embraſſe. L'air de liberté qu'on y reſpire, lui faiſant regarder comme gênant tout ce qui demande quelque application, il continue de vivre dans une profeſſion qu'il ne connaît que par cette liberté, & ſemble fuir toute eſpece d'étude. Cependant la guerre commence, & ce nouvel

état qui ſe développe à ſes yeux, diſpoſe ſon eſprit à recevoir toutes les impreſſions des bons & des mauvais exemples; ceux de ce dernier genre ne ſont pas rares. Mais dans une campagne combien en aura-t-il du premier? Un? deux? trois? C'eſt beaucoup! Hé bien, de ce dernier nombre quel eſt celui qu'un officier pourra ſe propoſer d'imiter? A-t-il été témoin des manœuvres que l'on a faites? Sait-il les moyens qui ont été mis en uſage? Connaît-il les chicanes que l'on a oppoſées à l'ennemi & les progrès ſucceſſifs de l'attaque ou de la défenſe? S'il a bien vu toutes ces parties, s'il les a retenues, & que les réflexions qu'il aura faites lui ayent fait imaginer des moyens pour toutes les ſituations poſſibles, ce n'eſt pas pour cet officier que j'écris: auſſi habile que les maîtres, ſes exemples ſerviront un jour de leçon; je deſtine cet ou-

vrage à ceux qui aimant à s'inſtruire, & qui n'ayant pas cette grande pénétration, ſeront bien-aiſes de trouver dans deux volumes les détails des actions dont ils auraient voulu être les témoins pour pouvoir en faire uſage à la guerre.

Je dis *ceux qui aiment à s'inſtruire*, car la maniere de vivre de la plupart eſt preſque toujours ſi diſſipée & ſi oiſive, qu'il eſt impoſſible qu'ils puiſſent connaître l'eſſence de leur devoir; ſe promener, jouer, ſe plonger dans la débauche & dans une dépravation qui corrompt le cœur, voilà à quoi ſe borne l'attention de nos officiers; à-peine s'en trouve-t-il deux ſur cent qui ſachent s'occuper utilement; & s'ils ont aſſez de courage pour réſiſter à la contagion des mauvais exemples, ils ſont bien-tôt traités de pédans par tous leurs camarades.

Quel eſt le fruit cependant de cette indolence générale? L'eſprit qui a une activité qui lui eſt naturelle, n'étant point occupé au bien, ſe tourne vers le mal; alors les plaiſirs des ſens, le luxe, la cupidité, & tous les vices qui aſſiégent les hommes, ſont regardés comme des qualités néceſſaires, ſouvent on en fait gloire, & toujours on néglige les vertus qui leur ſont contraires, parce qu'une fois que l'on a perdu le goût de l'honnête & du bon, il eſt impoſſible d'y revenir. Je pourrais citer ici mille exemples qui viendraient bien à l'appui de ce que je dis, mais je dois réveiller l'émulation de nos militaires & non pas les humilier... Le ſeul moyen d'éviter ces écueils eſt d'être laborieux & de ſavoir employer quelques heures de la ſemaine à l'étude de ſon métier, par-là on garantit ſon ame des déſordres que produit l'oiſiveté,

& que l'on s'amuſe en s'inſtruiſant.

Il n'eſt plus tems, ſans doute, lorſqu'on eſt au milieu du tumulte des armes, de faire des réflexions ſur les devoirs de ſa profeſſion. Ce n'eſt que pendant la jeuneſſe & dans le repos des garniſons, qu'un officier peut s'appliquer avec ſuccès, parce qu'il a alors & le loiſir & les facilités néceſſaires. Pendant la paix il faut s'inſtruire, pendant la guerre il faut agir. Cette vérité eſt d'une ſi grande évidence qu'elle n'a pas beſoin de preuves: tout militaire qui s'en écartera reſtera toujours dans l'obſcurité des emplois ſubalternes & ne ſe tirera jamais du pair. Ignorant les premiers élémens de la Tactique, & ne connoiſſant ni les lois de ſon état, ni les regles de la diſcipline, il ne fera jamais qu'un mauvais officier, capable des plus grandes

fautes, & vis-à-vis duquel la ſcience du plus habile général ſe trouvera toujours en défaut, parce qu'un général ne peut ni voir tout de ſes yeux, ni tout faire lui-même.

Je ne vois rien de plus important lorſqu'on veut former un bon corps de militaires, que d'engager les officiers qui le compoſent à acquérir les connoiſſances relatives à leur profeſſion, & à ſuivre avec plaiſir les obligations qu'ils ont contractées: ſans cela tous les efforts que pourront faire un ſouverain ou ſes miniſtres pour introduire le bien, corriger les abus, & changer la conſtitution des troupes ſeront inutiles; parce que le dégoût étant dans le cœur, la négligence dans l'habitude, & l'impéritie dans une inapplication qui tient toujours dans une défiance continuelle de ſoi-même, on ne pourra jamais ſe promettre aucun

ſuccès à la guerre. On ſent effectivement que ce n'eſt que lorſqu'on eſt plus éclairé ſur ſes devoirs, que l'on peut avoir plus de zele pour les remplir.

Deux points eſſentiels ſerviront de baſe aux conſeils que je propoſerai à nos militaires. Le premier ſera de leur inſpirer toutes les qualités du cœur qui, comme nous dit Platon dans ſa République, ne peuvent être que les ſuites des premieres leçons de l'enfance. Le ſecond, de leur faire voir la maniere dont on peut ſe perfectionner dans la ſcience des armes & preſſer leur avancement.

Au reſte, je n'ai pas imaginé que pour propoſer ces regles & écrire à ce ſujet des choſes utiles, il fallût abſolument être devenu général: je m'en rapporte ſur cela au témoignage des ſupérieurs; combien ont-ils trouvé d'officiers qui leur ont donné des conſeils

utiles ſur des points qu'ils ignoraient? Cela ſe voit tous les jours, parce que la patente qui conſtitue les généraux ne leur inſinue pas les talens, comme on inocule la petite vérole. Nous liſons dans Plutarque, que l'amour de Céſar pour la gloire ſe réveilla à la lecture de l'hiſtoire d'Alexandre. L'hiſtorien de ce héros n'était pourtant pas général: concluons donc que, comme on peut faire de grandes choſes ſans avoir été chef d'armée, il ne faut pas non plus être tel pour les écrire.

Ce qui perpétua chez les Grecs & chez les Romains le zele pour la patrie & l'amour du bien public, fut le ſouvenir des grands hommes qui s'étaient immortaliſés par leurs actions. Les relations qu'ils en voyaient les mettant toujours à portée de juger de celles qu'ils pouvaient imiter, ils en ſaiſiſſaient

l'occaſion avec un empreſſement extraordinaire ; auſſi Caton qui s'en était apperçu, croyait-il qu'il deviendrait plus utile à ſa république en écrivant ſur la guerre qu'il ne l'avait été par ſes victoires, parce que le fruit des grandes actions eſt paſſager, au-lieu que ce que l'on écrit ſur le bien public demeure toujours.

Qu'on ne diſe donc pas que les bons & les mauvais exemples ſont inutiles pour l'inſtruction. Lorſqu'il eſt queſtion d'enſeigner les hommes il faut être bref ſur les préceptes parce qu'ils ennuient, & remettre ſouvent les faits devant les yeux, afin de montrer la guerre par les endroits qui peuvent illuſtrer les officiers, & par ceux qui les deshonorent. On dira peut-etre que cette maniere d'écrire peut faire des ennemis, je l'avoue ; mais quel parti peut prendre un auteur qui aime la vérité ? doit-il toujours louer & ne jamais faire mention des fautes ? Non ſans doute ; la louange comme la critique doivent ſervir aux progrès des arts. Je ne ſerai donc point retenu dans mes réflexions, ni par la crainte de paſſer pour un adulateur en rendant juſtice au mérite, ni par celle de déplaire en diſant des vérités dures ; s'il ſe trouvait par haſard quelqu'un qui penſât que je n'ai point aſſez ménagé ſon amour-propre, je lui répondrais, comme Voltaire, que le ſeul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'eſt d'en faire.

Mais aujourd'hui on ne veut ni ſe rendre cette juſtice, ni ſe donner aucune peine pour ſe faire eſtimer ; ſi l'on dit du bien, la vanité flattée regarde bien-tôt ces louanges comme un hommage qui lui était dû : mais fait-on une faute,

dit-on quelque choſe qui puiſſe bleſſer l'orgueil d'un grand, d'abord on crie au feu, on vous ſuſcite des ennemis, on ſouffle aux oreilles d'un miniſtre & on vous fait regarder comme un citoyen dangereux pour la république, parce que vous avez dévoilé les vices qui pouvaient l'anéantir ; qu'arrive-t-il cependant de tout cela? Ces grands après avoir bien tempêté & bien imploré les foudres de Jupiter pour les venger, deviennent-ils plus intelligens ? Non, connus pour ce qu'ils ſont, le voir écrit, & ſavoir qu'ils le ſeront encore dans la poſtérité, voilà tout ce qu'ils doivent attendre : jamais les murmures des Semphronius, des Varrus, des Concino, des Marſin & autres, n'ont pû faire diſparaître leur honte.

Pénétré de ces idées, & perſuadé que les exemples peuvent

mieux que toute autre choſe réveiller l'émulation de nos militaires ; j'ai cherché parmi les héros de l'antiquité un modele qui pût leur être propoſé. Alexandre, Annibal, Céſar, & pluſieurs autres, ne ſauraient l'être, parce qu'ils joignaient à de très-grandes vertus de plus grands vices, & que leurs actions militaires, trop liées aux grands événemens de la guerre, ne peuvent point ſervir à l'inſtruction des commençans. Xénophon eſt le ſeul qui a eu cet avantage, parce qu'il joignait à des mœurs très-pures des talens ſupérieurs pour la guerre, & que ſa Retraite eſt un ample recueil des détails les plus propres à apprendre à bien commander une petite troupe dans toutes les occaſions ; ſi avec cela je n'ai pas loué ce héros en tout, c'eſt qu'il m'a paru s'être oublié quelquefois ; qui dit un grand général ne dit pas un homme

infaillible, parce qu'il eſt dans la nature humaine de faire des fautes. Les premiers degrés de gloire de Turenne & du grand Condé, furent des batailles perdues.

Obſervons au ſujet de Xénophon, que quelques perſonnes ont mis au rang des choſes douteuſes ſon hiſtoire de la Retraite, & cela ſur le fondement qu'il eût été impoſſible à dix mille hommes de ſe retirer du centre de la Perſe, devant une multitude innombrable de Barbares qui venaient de remporter une victore complette, & mettre en déroute une armée dont ces mêmes Grecs ne faiſaient qu'une très-petite partie. Si ce doute était élevé par des gens qui n'euſſent jamais ſervi, je ne ſerais point étonné; mais que des auteurs graves & des militaires même ſoient de ce ſentiment, cela parait extraordinaire. Le choix que j'ai fait de

cet ouvrage pour en faire le ſujet de mes obſervations, m'impoſe donc la néceſſité d'en prouver ſuccintement la vérité.

Je prends ma premiere preuve de l'exactitude de la géographie que Xénophon nous a faite de tous les lieux où paſſerent les Grecs: avant lui perſonne n'avait écrit ſur cette ſcience, Strabon, Pauſanias, Pline, & Ptolomée, ſont les auteurs les plus anciens que nous ayons. Mais Strabon vivait ſous Tibere, plus de 400 ans après Xénophon, Pauſanias ſous Antonin, Pline ſous Veſpaſien, & Ptolomée ſous Marc-Aurele. Xénophon n'avait donc pû conſulter aucun traité de géographie pour former ſon itinéraire de marche, itinéraire qui ſe trouve dans un rapport parfait avec la ſituation & des fleuves & des montagnes, qui n'ont pû changer, & dont tous les

auteurs nous ont donné depuis la deſcription. Dira-t-on que Xénophon avait pû parcourir ſeul le pays dont il voulait parler ? Mais il regnait alors tant d'inimitié entre les Perſes & les Grecs, qu'on ne peut pas imaginer qu'on lui eût laiſſé la liberté de voyager ainſi dans les provinces de l'empire. Quelle apparence d'ailleurs que cet Athénien ait été entreprendre une courſe de quinze cens lieues à-travers pluſieurs nations barbares & preſque inconnues, pour avoir le plaiſir d'en compoſer une hiſtoire en l'air. Il eût fallu pour cela qu'il eût prévu que Cyrus pour qui on faiſait la guerre ſerait tué à la bataille de Cunaxa, que les généraux Grecs refuſeraient enſuite de rendre les armes au roi victorieux, que ces mêmes généraux ſeraient maſſacrés, & qu'il ramenerait lui-même l'armée par le chemin qu'ils prirent; or rien de tout cela n'était ni raiſonnable ni poſſible.

La ſeconde preuve que je donnerai de la vérité de la Retraite, eſt le ſilence des ennemis de Xénophon. Eſt-ce en effet que ſi cette expédition eût été une fable, le vertueux Socrate aurait ſouffert que ſon diſciple en eût impoſé à toute la Grece par une relation qui aurait été de ſon invention ? eſt-ce que ſon condiſciple Euclide de Mégare, le même qui fonda une ſecte de diſputeurs éternels, n'aurait pas ſaiſi avec plaiſir l'occaſion de démentir l'opinion des Grecs à cet égard ? eſt-ce enfin que Cratyle, Philolaus, Eurytus, & ſur-tout Platon, cet ennemi ſi irréconciliable de Xénophon, qui a taxé d'imaginaire le portrait que fait celui-ci du grand Cyrus, n'en aurait pas dit autant de ſa Retraite ?

Enfin ma derniere preuve eſt tirée du témoignage de tous les anciens. On voit dans les fragmens

de l'hiſtoire des Perſes par Cteſias, médecin d'Artaxerxès conſervés par Euſèbe, le détail de la bataille de Cunaxa dont il fut témoin oculaire, & la réſolution que prirent alors les Grecs de ſe retirer. Thémiſtogne, Tacite, & Juſtin, parlent de cette expédition comme d'un événement certain & dont perſonne ne doutait. Ciceron aſſure dans l'une de ſes Tuſculanes, que Lucullus s'appliqua à la lecture des ouvrages de Xénophon lorſqu'il voulut porter la guerre contre Mitridate. Or ſi l'hiſtoire des Dix-mille n'avait pas été alors un livre généralement reconnu pour vrai, eſt-ce que ce Romain l'aurait conſulté pour lui ſervir de mémoire? Liſons encore Quinte-Curce & nous verrons Alexandre, lors de ſon invaſion en Aſie, la citer à ſon armée comme un exemple admirable de la valeur des Grecs; jettons les yeux ſur l'hiſtoire Romaine, &

nous verrons Marc-Antoine engagé dans une guerre malheureuſe contre les Parthes, & au milieu des mêmes provinces que Xénophon avait parcourues, s'écrier dans ſon deſeſpoir, *ô Retraite des Dix-mille!* Je viens au plan de cet ouvrage.

L'hiſtoire de la Retraite eſt diviſée en ſept livres. Le premier contient un détail circonſtancié de l'expédition du jeune Cyrus contre ſon frere Artaxerxès juſqu'a la bataille de Cunaxa où Cyrus fut tué. Comme mon deſſein n'eſt pas d'inſtruire les princes & les généraux, je ne dirai qu'un mot des grandes opérations de la guerre offenſive.

Dans le ſecond, où l'auteur fait mention de la défenſe des Grecs, qui ne voulurent jamais ſe rendre au roi de Perſe après la déroute de leur armée; nous ſuivrons leur conduite vis-à-vis d'Artaxer-

xès juſqu'à ce qu'ils furent trahis par ce prince.

Le troiſieme livre & une partie du quatrieme renferment les circonſtances qui ſuivirent la perfidie du grand roi & la retraite des Grecs juſqu'aux montagnes des Carduques où on ceſſa de les pourſuivre. Cette partie dans laquelle les officiers trouveront les leçons les plus utiles, eſt préciſément l'hiſtoire de la Retraite; car la fin du quatrieme livre qui annonce l'entrée des Grecs dans l'Arménie & leur arrivée vers le Pont-Euxin, ne peut être conſidérée que comme une petite guerre offenſive dans un pays difficile, à-travers lequel les Grecs voulaient ſeulement s'ouvrir un paſſage.

Le livre cinquieme, qui comprend un détail de pluſieurs expéditions, que les Grecs n'entreprirent que dans la vue de s'enrichir; nous fera voir les dangers de cette

guerre de pillage quand on n'a pas ſçu s'y préparer & en étudier toutes les branches. Comme ce fut dans cette circonſtance que notre petite armée forma le deſſein de s'embarquer, nous examinerons auſſi quels ſont les différens projets de guerre que l'on peut entreprendre par mer.

Dans le ſixieme livre, qui eſt une ſuite du cinquieme, nous ferons des obſervations ſur la poſſibilité & l'avantage des irruptions éloignées; guerre qui eſt la plus ſavante de toutes, la plus propre à contribuer à l'avancement des officiers particuliers, & cependant la moins connue.

Enfin le ſeptieme & dernier livre qui contient l'hiſtoire d'une expédition où les Grecs ne furent qu'alliés ou auxiliaires, nous donnera occaſion d'examiner les regles de cette guerre de ſecours,

& quelles peuvent en être les ſuites.

Tel eſt en général le plan de cet ouvrage, dans lequel on verra que je n'ai pas tant conſidéré la guerre comme l'art de détruire, que comme l'art de conſerver. Peut-être n'ai-je pas rangé dans un ordre auſſi méthodique qu'il aurait fallu les différentes parties qui en ſont l'objet; mais ayant réſolu, ainſi que je l'ai dit, de commenter la Retraite des Dix-mille, comme étant l'ouvrage des anciens le plus propre à inſtruire les jeunes militaires, & ayant été forcé de ſuivre Xénophon dans ſon hiſtoire, je n'ai pu écrire mes obſervations qu'à meſure que les circonſtances de la Retraite les ont amenées. Cela n'empêchera pas cependant que je ne puiſſe indiquer aux officiers l'eſſence de leur devoir, leur inſpirer les ſentimens de leur

état, les prémunir contre les atteintes du vice, appuyer par des exemples tout ce qu'il leur importe de ſavoir, & de faire de ces Commentaires un cours de ſcience militaire pour les officiers qui entrent au ſervice, comme ceux du chevalier Follard ſur Polybe le ſont pour les généraux.

Je dois annoncer actuellement une nouveauté ſur laquelle il eſt bon d'être prévenu. On trouvera dans cet ouvrage des notes généalogiques ſur les maiſons des princes, des généraux, & même des officiers dont je parle. Cette précaution m'a paru néceſſaire, pour empêcher qu'on ne les confondît, comme on fait tous les jours, avec leur pere, ou avec ceux qui ont des noms ſemblables. On ne ſaurait croire combien il y a eu de grands hommes dont les noms ſont perdus pour la poſtérité, parce

que perſonne ne s'eſt attaché à nous les tranſmettre. Les faſtes de la premiere & de la ſeconde race de nos rois nous parlent d'un Mummol, d'un Landri, d'un Didier, d'un Renaud, qui avaient rempli l'Europe de leurs noms. Savons-nous qui étaient ces généraux? Peut-être ont-ils des deſcendans qui exiſtent dans l'obſcurité, que nous reconnaitrions ſi l'on nous eût laiſſé des notes ſur leurs familles.

Mais ſans remonter ſi haut on peut remarquer que la France n'eut jamais des armées plus nombreuſes, & par conſéquent plus de généraux que ſous Louis XIII. & Louis XIV. ſi l'on en excepte cependant quinze ou vingt qui ſont cités avec éloge dans l'hiſtoire de ces princes, tous les autres quoique placés dans des almanacs, ſeront pour nous & pour la poſtérité comme

comme s'ils n'euſſent jamais exiſté.

J'ai moins donné pourtant ces notes généalogiques pour flatter la vanité des officiers, en ſe parant du ſervice de leurs peres, que pour leur donner occaſion de les imiter. La vertu & les actions des ancêtres dont on ne ſuit pas les traces, ne ſervent qu'à mieux faire voir la ſottiſe de leurs deſcendans. Le monde eſt rempli de gens de la plus haute naiſſance, qui ſont accablés d'un nom qu'ils ſoutiennent mal, & qui replongeraient leurs maiſons dans la baſſeſſe, ſi les mauvaiſes actions faiſaient perdre la nobleſſe, qui dans l'origine n'avait été accordée qu'au mérite & à la vertu (*h*).

(*h*) Labruyere fait à ce ſujet une réflexion très-ſenſée. » La nobleſſe, dit-il, eſt une ſot-» tiſe ou une vertu : ſi elle eſt une ſottiſe, il y » a de la folie à s'en vanter ; ſi elle eſt une » vertu, il ne doit y avoir de noble que ce » qui eſt vertueux ».

Mais lorſqu'un jeune officier connaît l'étendue de ſes devoirs & qu'il ſait choiſir des modeles parmi ſes ancêtres ; alors, dit un auteur moderne, la gloire qui lui revient de leurs actions l'empêche de ſe livrer à des mauvaiſes, il ſe compare avec eux, il ſe demande ſi ce qu'il veut entreprendre ſera utile à la patrie, au prince, aux citoyens ; & dès-lors en s'efforçant de les imiter, pour acquérir l'eſtime publique, il arrive ſouvent qu'il les ſurpaſſe.

J'oubliais un article eſſentiel qui eſt relatif à Xénophon même. Suidas, hiſtorien Grec, mais qui vivait dans les tems modernes (*i*), a prétendu que l'hiſtoire de la Retraite, ou plutôt l'*expédition du jeune Cyrus*, comme l'appelle Xénophon, n'avait pas été écrite par lui, mais par Themiſtogenes (*k*) ; cette opinion n'a nul fondement, car quoique notre héros n'y parle jamais de lui qu'à la troiſieme perſonne, comme on le verra ; la modeſtie avec laquelle il le fait, dit l'abbé Arnaud (*l*), les détails dans leſquels il entre ſur ſes projets, ſur ſes opérations, ſur ſes vues, l'art avec lequel il expoſe les événemens qui lui font le plus d'honneur, enfin ſon attention continuelle à mettre ſa conduite dans le plus beau jour, & les graces de ſon ſtyle, font néceſſairement tomber le maſque ſous lequel il a voulu ſe cacher.

Voilà, je crois, tous les objets ſur leſquels j'ai dû prévenir mes

(*i*) Dans le xj. ſiecle, ſous l'empire d'Alexis Comenes.

(*k*) Il paraît que Themiſtogenes n'a écrit que ſous les ordres de Xénophon, & qu'il était ſon ſecrétaire.

(*l*) L'Abbé Arnaud, auteur du Journal étranger, & de pluſieurs ouvrages eſtimés.

lecteurs avant d'entrer en matiere; on verra dans la ſuite ſi les avis que je donne aux jeunes militaires ſont conformes aux lois de la ſageſſe & à l'inſtruction qui convient à des officiers.

COMMENTAIRES

COMMENTAIRES

SUR LA RETRAITE DES DIX-MILLE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Préparatifs de Cyrus pour faire la guerre à ſon frere.

DARIUS & Paryſatis (*a*) avaient deux fils; l'un s'appellait Artaxercès, & l'autre Cyrus (*b*). Ce prince étant tombé malade, de la maladie dont il

(*a*) Paryſatis, ſœur de Xercès, & femme de Darius Ochus, dont elle eut Artaxercès, Ameſtris, Cyrus, &c.
(*b*) Cyrus le jeune, qu'on ne doit pas confondre avec le grand Cyrus: comme dans le commencement

mourut; comme il vit sa fin approcher, il les voulut avoir tous deux près de lui, & parce que le premier était à la cour, il fit venir l'autre de son gouvernement (*c*), & à sa venue le déclara général des troupes qui s'assemblaient dans la plaine de Castole.

Darius étant mort, & Artaxercès, comme l'aîné, déclaré roi, Tisaphernes, que Cyrus avait amené avec trois cens Grecs, commandés par Xenias, l'accusa de trahison; de sorte qu'il fut arrêté, & sans sa mere, qui l'aimait passionément, son frere l'eût fait mourir. Il ne fut pas plutôt de retour à son gouvernement, qu'il songea aux moyens de se venger de cet affront, & de déposséder Artaxercès; & pour ce sujet il traitait si bien tous ceux qui lui venaient parler de sa part, qu'il se les rendait plus affectionnés qu'au roi.

Il gagnait aussi le cœur des Barbares qui étaient sous sa conduite, & les instruisait aux armes, levant secrettement des Grecs pour prendre son frere au dépourvû.

de sa rebellion, son armée l'avait reconnu roi, Xénophon, dans son livre de l'*économie*, *ch. 4.* & Cicéron, dans son livre *de senectute*, n'ont pas fait difficulté de le mettre au rang des rois de Perse.

(*c*) Le gouvernement de Cyrus comprenait la Lidie, la Phrigie, la Cappadoce, &c.

Lorsqu'il fallait faire des recrues pour remplir ses garnisons, il commandait à ses officiers de prendre les meilleurs soldats du Péloponnèse, feignant de se défier de Tisaphernes; car il lui avait enlevé toutes les villes d'Ionie, hormis Milet, où Tisaphernes sur cette appréhension, fit mourir une partie de ceux qui lui étaient suspects, & chassa l'autre; mais Cyrus pour les rétablir assiégea cette ville par mer & par terre, & prit encore ce prétexte pour lever des troupes.

Cependant il dépêcha vers le roi, pour le prier de lui accorder le gouvernement de ces places, & l'obtint par l'entremise de Paryssatis, le roi n'étant pas fâché de le voir mal avec Tisaphernes (*d*), & croyant que toutes

(*d*) Tisaphernes, satrape ou gouverneur d'Ionie; après la mort d'Ochus. Cyrus l'ayant fait arrêter le mena à Babilone; mais s'étant justifié, il accusa lui-même Cyrus de trahison. Artaxercès leur ayant pardonné à tous les deux, ils retournerent dans leur gouvernement, où ils se firent la guerre; dans la suite

ces levées fussent contre lui ; car Cyrus lui envoyait le tribut de ces villes-là comme auparavant : il fit encore une petite armée dans la Chersonnèse de Thrace, sous un autre prétexte.

Cléarque (*e*) s'étant retiré près de lui, après avoir été banni de Lacédémone, il le gouta, & lui donna dix mille dariques, dont l'autre leva des troupes, & fit la guerre aux Barbares qui sont au-dessus de l'Hellespont ; car le pays contribuait volontairement à l'entretien des soldats, à cause du service qu'il en tirait.

En même tems Aristipe le Thessalien, qui avait droit d'hospitalité avec lui, se voyant opprimé dans son pays par ceux qui étaient d'un parti contraire,

Tisaphernes ayant été vaincu par les Lacédémoniens, le roi lui fit couper le cou, quoiqu'il eût épousé une fille de ce prince.

(*e*) Cléarque, fameux Lacédémonien, ayant été envoyé par les éphores pour appaiser les troubles de Bysance, il s'y erigea en souverain, & remplit cette ville de sang & de carnage ; il fut ensuite rappellé à Lacédémone, mais il refusa d'obéir, ce qui obligea les Spartiates d'envoyer des troupes contre lui, & ayant été défait, il se retira auprès du jeune Cyrus, qui lui donna le commandement des Grecs qui le suivaient. Nous verrons la fin de son histoire dans celle des Dix-mille.

le vint trouver pour obtenir de lui deux mille Grecs avec trois mois de paye ; mais il lui en donna quatre mille, & de quoi les entretenir six mois, avec ordre de ne faire aucun accommodement sans l'en avertir ; de sorte qu'il avait encore cette armée entretenue secrétement dans la Thessalie.

D'un autre côté il manda à Proxene le Béotien, qui était aussi de ses amis, qu'il lui amenât le plus de gens qu'il pourrait, pour faire la guerre aux Pisidiens, qui incommodaient sa province, & fit la même priere aux deux autres, Socrate d'Achaïe & Sophenet de Stymphale, comme ayant dessein de faire la guerre à Tisaphernes, pour rétablir les bannis de Milet.

Lorsque tout fut prêt pour l'exécution de son entreprise, il rassembla toutes ses forces disperſées, sous prétexte d'exterminer les Pisidiens, écrivit à Cléarque, qu'il lui amenât les siennes, & à Aristipe, qu'il se réconciliât avec ceux qui lui étoient contraires. Il manda aussi à Xenias, qui commandait les Grecs qui étoient en garnison dans ses places, qu'il n'en laissât qu'autant

qu'il en fallait pour garder les citadelles, & qu'il le vînt trouver avec le reſte. Enſuite il rappella ceux qui aſſiégeaient Milet, & commanda aux bannis de ſe mettre en équipage pour ſe rendre vers lui, avec aſſurance de ne plus faire d'entrepriſe avant leur rétabliſſement. Ils lui obéirent volontiers pour la confiance qu'ils avaient en ſa parole, & ſe rendirent à Sardes, où Xenias amena quatre mille Grecs, Proxene deux mille, dont il y en avait cinq cens d'infanterie légere, Sophenet mille, Socrate cinq cens, Paſion de Mégare ſept cens; ces deux derniers étaient devant Milet.

Tiſaphernes jugeant bien que tous ces préparatifs étaient trop grands pour une ſi petite entrepriſe que celle de la Piſidie, partit en hâte pour en donner avis au roi, qui ſur ce rapport ſe prépara à la défenſe.

COMMENTAIRES.

J'Ai dit, en commençant cet ouvrage, que je n'avais pas deſſein de faire des réflexions ſur les grandes manœuvres de la guerre: & ſi l'hiſtoire des Dix-mille ne ſe fût trouvée abſolument liée avec celle du jeune Cyrus, je n'aurais point parlé de celle-ci. Je me bornerai donc à quelques obſervations ſur ſon expédition, moins pour en faire un ſujet d'inſtruction que pour annoncer les évenemens qui préparerent la Retraite.

Intrigues qui préparerent l'expédition du jeune Cyrus.

Darius II. touchait à ſon dernier moment, lorſque la reine Paryſatis, qui avait une tendreſſe extrême pour Cyrus, le plus jeune de ſes fils, réſolut de le placer ſur le trône. Remplie de ce projet, elle voulut perſuader au Roi de le déſigner ſon ſucceſſeur; mais n'ayant pû y réuſſir, elle voulut du-moins le mettre en état de diſputer la couronne à ſon frere; pour cet effet elle engagea le roi ſon mari à lui donner le gouvernement de l'Aſie mineure, & à le nommer général des troupes qui s'aſſemblaient dans la plaine de Caſtole (*f*).

(*f*) Je n'ai pas pu fixer la poſition de cette plaine.

L'étendue du gouvernement de Cyrus ne paraît pas ici bien déterminée. Xénophon en parlant des satrapes qui gouvernaient les provinces de la Perse où passèrent les Grecs, dit qu'Artimas était alors gouverneur de la Lydie, Artacamas de la Phrigie, & Mithridate de la Licaonie & de la Cappadoce; pourquoi donc semble-t-il dire ici le contraire, & dans le ch. 9. de ce livre, où il répete que Cyrus était gouverneur de ces mêmes provinces? Cela paraît d'abord contradictoire; mais Plutarque (*in Lysand.*) leve cette difficulté, en disant que Cyrus était gouverneur en chef de l'Asie mineure, ce qui lui soumettait les autres gouverneurs.

Accusation contre Cyrus

Darius étant mort, après un regne de dix-neuf ans, Cyrus fut accusé d'avoir conspiré contre son frere. L'auteur que je viens de citer dit que son dessein était d'assassiner le roi, & qu'il fut découvert à ce prince par un prêtre auquel Cyrus s'était confié. Cependant Xénophon assure qu'il ne le fut que de trahison par Tisaphernes; & le sentiment de ce dernier

Il paraît seulement qu'elle n'était pas loin de Sardes, & que c'était là que se formaient les assemblées générales de la province, où le prince en faisait la revue, & où il leur faisait prendre les résolutions les plus utiles à ses intérêts, comme le faisaient autrefois nos rois dans l'assemblée des états du royaume.

doit être préféré à celui de Plutarque qui n'écrivait que six cens ans après, sous l'empire de Trajan.

Dans leurs délations les courtisans n'ont jamais que leurs intérêts en vûe; Tisaphernes, l'un des plus puissans satrapes de la cour de Perse, voulait se défaire de Cyrus par le même motif qui engagea le cardinal de Lorraine (*g*) à vouloir faire périr un prince du sang sur un échafaud, c'est-à-dire, pour réunir à lui toute l'autorité, & regner sous le nom de son maître.

Cyrus veut se venger & détroner le roi.

Cependant la reine Parysatis ayant empêché Artaxercès de sévir contre son frere, ce jeune prince s'éloigna de la cour, qui étoit pour-lors à Babylone, se retira à Sardes, capitale de son gouvernement, prit toutes les mesures qui pouvaient donner le plus grand éclat à sa vengeance, & forma le projet de détrôner le grand roi.

(*g*) Charles, cardinal de Lorraine, ministre du roi François II. abusa de la bonté de ce prince, & précipita la France dans les plus grands malheurs. Toujours ennemi des princes du sang, il fit arrêter le prince de Condé aux états d'Orléans en 1560, sous prétexte de conjuration, & le fit condamner à perdre la tête. Mais la mort du roi qui arriva précisément dans ce tems-là, empêcha que l'arrêt ne fût executé; ce cardinal mourut à Avignon en 1584.

Raiſons dont Cyrus juſtifie ſon entrepriſe.

Les raiſons qu'il allegua pour juſtifier ſon entrepriſe n'etaient pas ſans fondement; Cyrus prétendait qu'il devait être préféré à ſon frere, parce qu'il était né depuis que leur pere était roi. Ce motif paraiſſait foible en lui-même, mais ce prince s'étayait de la coutume des Lacédémoniens, qui n'appellaient jamais à la ſucceſſion que les enfans provenus depuis que leur pere avait regné. Il faiſait plus, il produiſait un exemple frappant, & qui ſemblait faire loi dans ſa maiſon; c'était celui d'Artabazanes & de Xerxès; Xerxès n'était que le ſecond, mais étant né depuis que leur pere était monté ſur le trône, il prétendit que le fils du roi devait l'emporter ſur le fils du particulier, & il fut couronné à ſa place. Il n'y avait pas alors quatre-vingt-dix ans de cela, & l'ambition ne laiſſe jamais preſcrire de pareils uſages. Lorſque Philippe-le-Long oſa reclamer la loi Salique en ſa faveur il y avait plus de huit cens ans qu'elle était établie dans les Gaules, & qu'elle n'avait été appliquée à aucun évenement.

Prétextes de Cyrus pour cacher ſon deſſein.

Plein de ſon projet, Cyrus aſſembla autant de troupes qu'il en put réunir; mais comme il n'était pas aſſuré de l'entiere affection de ſes ſoldats, il n'annonça point qu'il voulût marcher contre ſon

frere, il parut au-contraire ne vouloir que rétablir les habitans de Mile bannis par Tiſaphernes, & exterminer les Piſidiens, qui vivaient indépendans dans une province enclavée dans la Perſe.

Ces deux prétextes dont ſe ſervait Cyrus, étaient bien capables de laiſſer Artaxerxès dans la ſécurité. Ce prince ayant lieu de craindre le reſſentiment de ſon frere, ne pouvait qu'être charmé de le voir occupé, d'un côté à faire la guerre à Tiſaphernes, & à ſoumettre de l'autre une nouvelle province à ſon empire.

Les perſonnes qui ſont accoutumées à voir aujourd'hui les plus grands ſeigneurs donner l'exemple de la plus grande ſoumiſſion, ſeront étonnés qu'Artaxerxès n'ait pris aucun ombrage des démarches de ſon frere, & que ce jeune prince ait pû lever en Perſe même une armée conſidérable ſans le concours de l'autorité royale; mais lorſque ces perſonnes conſidereront l'indépendance des gouverneurs des provinces de notre France dans les premiers ſiecles de la monarchie, & qu'elles les verront adminiſtrer tous les droits des ſouverains, nommer aux bénéfices, battre monnoie, lever des troupes, & ſe faire la guerre les uns aux autres, celles-là, dis-je, comprendront aiſément qu'il

pouvait fort bien ſe faire que les rois de Perſe n'euſſent pas alors plus d'autorité ſur leurs ſujets que les nôtres n'en avaient ſur les leurs. Quoi qu'il en ſoit, Cyrus fut ſi bien cacher ſon deſſein, qu'Artaxerxès ne ſoupçonna point encore que ces préparatifs fuſſent faits contre lui-même.

Xénophon dit que Tiſaphernes le lui apprit; & Diodore, que ce fut Pharnabaſe, gouverneur de la Bithinie; peut-être fut ce l'un & l'autre (*b*). Que devint à cette nouvelle la cour du grand roi! L'extrême éloignement où étoit encore l'armée de Cyrus, n'empêcha pas de ſentir la grandeur du mal qu'il pouvait faire à l'empire. La frayeur ſe répandit dans tous les eſprits; la famille royale fut remplie de diſſention, & l'on vit Statira, femme d'Artaxerxès, accuſer publiquement Paryſatis d'être ſeule la cauſe de la guerre qui s'allumait entre ſes deux enfans.

Préparatifs de Cyrus.

Cependant Cyrus n'avait négligé aucun des moyens qui pouvaient aſſurer le ſuccès de ſon expédition. D'abord il fit des alliances avec tous les peuples voiſins de ſes gouvernemens, qui auraient pû le troubler. Les Lacédémoniens qui dominaient alors ſur toute la Grece, étaient les ſeuls dont les ſecours puſſent lui être utiles; il fit avec eux un traité offenſif, par lequel ces peuples joignirent à ſa flotte, forte de vingt-cinq voiles, trente-cinq de leurs vaiſſeaux (*i*). Cela fait, il pourvut à la ſureté de ſes places, reçut les femmes & les enfans que ſes officiers lui donnerent comme un gage de leur attachement à ſa perſonne, prit des meſures pour aſſurer ſes ſubſiſtances, & raſſembla toute ſon armée près de Sardes.

Les gens qui examineront la lenteur qui accompagne aujourd'hui nos expéditions, & avec quelle circonſpection on envoie une armée hors des frontieres, ſeront ſurpris de voir la célérité avec laquelle les anciens faiſaient avancer les leurs à ſix ou ſept cens lieues de diſtance. Je ne parle ici que des entrepriſes que l'on peut faire par terre, car quant à celles de mer, j'aurai occaſion d'en faire mention ailleurs. Nos Européens ſont moins propres à ce genre de guerre qu'aucune autre nation, ſoit à cauſe des bagages inutiles qui les accompagnent, ſoit parce que la nouveauté de l'expédition la fait regarder comme ridicule & impoſſible.

(*b*) Diodore qui n'écrivait que trois cens cinquante ans après l'expédition de Cyrus, ſous l'empire d'Auguſte, n'a pas pu le ſavoir comme Xénophon.

(*i*) Nous verrons la preuve de cette circonſtance dans la ſuite.

Précaution avant de commencer la guerre.

Si me ſervant actuellement de l'exemple de Cyrus, je voulais m'étendre ſur la maniere de ſe préparer d'avance à une guerre offenſive, je ferais bien voir qu'il n'eſt plus tems lorſqu'on a pris les armes, de concerter ſes projets, mais cela me meneroit trop loin. Le ſecret avant qu'une guerre éclate, l'ordre dans les entrepriſes après qu'elle a éclaté, les précautions au-dehors & au-dedans, voilà qui pourrait faire le ſujet de pluſieurs chapitres, & cependant je n'en dirai rien : on peut bien croire que je n'oublierais pas un article important, c'eſt celui des finances. Tout prince qui veut entreprendre une guerre doit bien ſe ſouvenir que la ſupériorité ſur ce point a toujours donné un grand avantage ſur l'ennemi, parce qu'avec de l'argent on a facilement des hommes, des eſpions, des armes, & tout ce qui eſt néceſſaire, ſans compter les différens moyens de corrompre ſon ennemi.

Enfin, lorſque l'on a pris toutes ces précautions, qui ſe ſubdiviſent en une infinité de branches, lorſque les troupes ſont complettes, exercées, bien équipées, & ſur-tout lorſque l'on a fait choix de bons officiers pour les commander, on peut marcher comme Cyrus, à l'exécution de ſes deſſeins, & ſe promettre un heureux ſuccès.

CHAPITRE II.

Marche de l'armée depuis Sardes juſqu'en Cilicie.

CYRUS partit de Sardes (*a*) avec ces troupes, & traverſant la Lydie, il fit en trois jours vingt-deux lieues, & vint à la riviere de Méandre (*b*), qui a quelques deux cens piés de large, après l'avoir paſſée ſur un pont de ſept bateaux, il entra dans la Phrigie, & ayant fait huit lieues, il vint à Coloſſes, qui eſt une grande ville, riche, & peuplée, où il ſéjourna ſept jours.

Cependant Menon le Theſſalien arriva avec quinze cens ſoldats, dont il y en avait cinq cens armés à la légere, Dolopes, Enyans, ou Olynthiens (*c*). De-là on fit vingt lieues en trois jours de marche, & l'on vint à Célenes, qui eſt une autre grande ville de la Phrigie,

(*a*) Capitale de la Lydie.

(*b*) Méandre, riviere appellée aujourd'hui Milazo par les Turcs, qui ſe jette dans l'Archipel, vis-à-vis l'île de Samos.

(*c*) Ces provinces faiſaient partie de l'ancienne Thrace d'Europe, aujourd'hui la Romanie.

riche & peuplée, dans laquelle Cyrus avait un palais & un parc rempli de bêtes sauvages, où il s'exerçait à la chasse. Le Méandre y prend sa source, & passe de-là dans la ville, où est un fort au-dessous de la citadelle, dans lequel sont les sources du Marsyas, qui est une petite riviere d'environ vingt-cinq piés de large, qui passe aussi dans la ville, & se va décharger dans le Méandre; elle prend son nom de Marsyas, qu'Apollon écorcha, à ce qu'on dit, pour avoir voulu entrer en dispute de sagesse avec lui, & pendit sa peau dans la caverne où est la source. C'est-là que Xerxès se retira après sa défaite, & y bâtit le château & la forteresse. Cyrus y demeura trente jours, pendant lesquels Sosias de Syracuse arriva avec mille soldats, Socrate d'Arcadie avec trois cens, & Cléarque avec environ deux mille, dont il y en avait huit cens d'infanterie légere, & deux cens archers de Candie.

Ensuite Cyrus fit la revue générale des Grecs dans le parc, & trouva onze mille soldats pesamment armés, & deux mille autres. De-là il fit dix lieues en deux jours de marche, & vint à Pelte, où il séjourna trois jours, & assista aux jeux que Xénias fit en la solemnité des lupercales (*d*), où il y avait pour prix des brosses d'or (*e*). Ensuite l'armée fit douze lieues en deux jours, & vint à la derniere ville de la Mysie, qu'on nomme le marché des Céramiens, d'où elle fit trente lieues en trois jours, & arriva à la plaine de Caystre, dans une ville qui porte ce nom, où elle séjourna cinq jours.

Cependant, comme il était dû aux soldats plus de trois mois de paye, ils venaient souvent crier à la porte du prince, qui était contraint de les payer d'excuses, contre sa coutume. Mais là-dessus arriva Epiaxé, reine de Cilicie, avec une garde de Ciliciens & d'Aspendiens, qui lui apporta de l'argent, & il leur paya quatre mois. Le bruit courait que Cyrus couchait avec elle.

Après cela l'armée fit dix lieues en

(*d*) Ces fêtes indécentes se célébraient le 15 des calendes de Mars.

(*e*) D'Ablancourt & Charpentier ont traduit *étrilles*, mais ce mot ne peut convenir à une espece de vergette dont les hommes se servent au sortir du bain.

deux jours, & vint à la ville de Timbrie, où coule près du chemin la fontaine de Midas, roi de Phrigie, dans laquelle on dit qu'il verſait du vin pour attraper le ſatyre. On fit encore dix lieues en deux autres jours, & l'on vint à la ville de Tyriée, où pendant trois jours que l'armée y ſéjourna, ſe fit la revue générale des troupes dans la plaine, parce que la reine avait envie de voir l'armée en bataille. Les Grecs donc ſe rangerent ſelon leur coutume, Cléarque à la droite, Menon à la gauche, & les autres colonels au milieu. Cyrus voulut voir premierement les Barbares (*f*), qui paſſerent devant lui, par bataillons & par eſcadrons, d'où il paſſa lui-même devant la bataille des Grecs, aſſis ſur un char, & la reine ſur un autre; ils avaient tous des caſaques rouges, avec des caſques, des grevieres, & des boucliers d'airain fort luiſans. Apres les avoir contemplés il s'arrêta vers le milieu de la bataille, & envoya Pigrès, un de ſes truchemens, dire aux généraux qu'ils fiſſent baiſſer les piques comme pour charger. Auſſi tôt la trompette ayant ſonné, les ſoldats marcherent les piques baiſſées, puis s'avancerent à grands pas en jettant des cris, & à la fin coururent d'eux-mêmes droit aux tentes; ce qui effraya tellement les Barbares, que la reine s'enfuit ſur ſon char, & les marchands abandonnerent leurs marchandiſes pour ſe ſauver. Mais les Grecs ſe prirent à rire en y arrivant, & Cyrus fut bien aiſe de la frayeur qu'ils avaient donnée aux Barbares. La reine admira fort leur ordre, leur contenance, & leur bonne mine.

(*f*) Les Grecs & les Romains appellaient Barbares toutes les nations qui ne leur étaient point ſoumiſes, & celles-ci ſe faiſaient honneur d'un nom qui marquait leur indépendance.

Après avoir fait vingt lieues en trois jours de marche, on vint à la derniere ville de la Phrygie nommée Iconie (*g*), où l'on ſéjourna trois jours; puis traverſant la Lycaonie, on fit en cinq jours trente lieues, ravageant le pays, parce qu'il était ennemi. En cet endroit la reine de Cilicie prit congé du prince, & Menon eut charge de la reconduire en ſon pays par le plus court

(*g*) Aujourd'hui Cogni, dans la Caramanie, où le Grand ſeigneur tient un beyglierbey.

chemin. Le reſte de l'armée marcha par la Cappadoce, & après avoir fait en quatre jours vingt-cinq lieues, vint à une grande ville, riche & peuplée, nommée Dane, ou elle ſéjourna trois jours, pendant leſquels Cyrus fit mourir deux ſeigneurs Perſans accuſés de trahiſon, l'un maître de ſa garde-robe, & l'autre des plus grands de ſa cour. Alors on ſe prépara à entrer dans la Cilicie par de hautes montagnes fort droites, où il n'y avait que pour paſſer un chariot; de ſorte qu'il était aiſé avec peu de troupes d'empêcher le paſſage à toute une armée.

Comme le roi Siennefis (*h*) s'était campé ſur le haut, on fut contraint de s'arrêter dans la plaine; mais le lendemain on apprit qu'il s'était retiré, ſur la nouvelle que Menon était entré dans ſon pays par un autre chemin, & que Tamos rafait la côte avec les galeres de Lacédemone & celles du prince. L'armée monta donc ſans empêchement, & trouva les huttes des Ciliciens abandonnées, d'où elle deſcendit dans une grande plaine enfermée dans

(*h*) C'était l'époux d'Epyaxé.

un grand cercle de montagnes d'une mer à l'autre, & remplie de toutes ſortes de fruits & de grains, avec une infinité de ruiſſeaux qui la rendent très-agréable.

Après avoir fait vingt-cinq lieues à-travers cette campagne, en l'eſpace de quatre jours, on arriva à Tarſe, capitale de la Cilicie, au milieu de laquelle paſſe le Cidnus, qui peut avoir deux cens piés de large. On n'y trouva que des hôteliers, le reſte des habitans s'étant retiré avec le roi dans un fort ſur les montagnes; mais la reine y était arrivée cinq jours auparavant. La ville fut ſaccagée avec le palais, par les ſoldats de Menon; pour avoir perdu cent de leurs compagnons au paſſage des montagnes, ſoit qu'ils ſe fuſſent égarés, ou que s'amuſant au pillage ils euſſent été taillés en pieces par ceux du pays. Sitôt que Cyrus fut arrivé, il manda Siennefis, qui fit réponſe, qu'il n'avait pas accoutumé de ſe trouver en lieu où il n'était pas le plus fort; toutefois, par l'entremiſe d'Epiaxé, qui l'aſſura de la foi du prince, il le vint trouver; après quoi s'étant entretenus quel-

que tems enſemble, Sienneſis donna à Cyrus une groſſe ſomme d'argent, & Cyrus lui fit les préſens, qui donnés par les rois de Perſe, ſont réputés d'un très-grand prix, comme une veſte à la perſienne, avec une chaîne d'or, des braſſelets, un cimetere, & un cheval enharnaché, dont le frein était d'or. On lui permit auſſi de reprendre ſes eſclaves par-tout où il les trouverait, avec défenſe de plus rien piller.

OBSERVATIONS.

Cyrus marche ſans declaration de guerre.

CYRUS ayant pourvû à la ſureté de ſon gouvernement, ſe mit en marche, & prit la route de la Babylonie, ſans publier de manifeſte, ni faire de déclarations de guerre. A quoi lui aurait ſervi d'annoncer ainſi ſon deſſein? Cette formalité imaginée par Numa (*i*), & négligée par Hoſtilius (*k*), ainſi que par pluſieurs grands

(*i*) Numa Pompilius, ſecond roi des Romains, inſtitua les cérémonies religieuſes, le feu ſacré des veſtales, les colleges des augures; il diviſa l'année en douze mois, & publia des lois très-ſages que les prêtres lui conſeillerent, & dans leſquelles ils ne s'oublierent pas. Il mourut 672 ans avant Jeſus-Chriſt.

(*k*) Tullus Hoſtilius, ſucceſſeur de Numa, fut un prince guerrier qui ſe fit reſpecter par ſa valeur, qui ruina Albe, & fut tué, dit-on, par la foudre, après un regne de trente-deux ans.

princes, mais conſacrée par l'uſage, n'eſt en elle-même qu'une cérémonie nuiſible, qui avertit l'ennemi de ſe tenir ſur ſes gardes. Toutes les fois que l'on a reçu une injuſtice de la part d'une nation, & qu'elle a refuſé de la ſatisfaire, dès-lors la guerre eſt déclarée, & l'on doit l'attaquer, avec d'autant plus de promptitude, que les coups inattendus ſont toujours les plus accablans.

Il paſſe par le centre de l'Aſie mineure.

Il ſemble d'abord que notre jeune héros eût dû prendre ſa route par les côtes qui bordent la Méditerranée, pour être plus à portée de ſa flotte & de ſes convois. Mais de pays était ſi montueux & ſi difficile, que ſi les ſatrapes qui gouvernaient la Carie, la Lycie, & la Pamphilie s'étaient oppoſés à lui, il n'aurait pû les traverſer ſans beaucoup de perte.

Une autre raiſon détermina ce prince à prendre ſa route par la Phrigie, la Licaonie, & la Cappadoce: devant être joint par différens corps de troupes Grecques que ſes partiſans lui amenaient, il penſa qu'il ſerait plus à portée de les réunir en traverſant ſon gouvernement que s'il eût ſuivi la mer. Ces corps arriverent en effet dans les premiers jours; lorſqu'ils furent raſſemblés à Célenes, le prince en fit la revue, & trouva, ſuivant Xénophon,

Il fait la revue des Grecs qui l'avaient joint.

onze mille Grecs pesamment armés, & deux mille armés à la légere, ce qui n'aurait fait en tout que treize mille hommes.

Je ne sais s'il y a erreur dans le texte, mais si tous les Grecs dont il est parlé dans les différens chapitres de ce livre passerent la revue, il dut s'en trouver beaucoup plus: pour le prouver rapprochons le nombre que chaque officier amena. Xénophon dit:

Qu'Aristipe le Thessalien commandait environ . . .	4000 h.
Xenias qui déserta dans la suite,	4000
Proxene le Béotien, . . .	2000
Sophenet de Stymbale, . .	1000
Socrate d'Achaïe, ...	500
Phasion de Mégare, qui déserta avec Xenias, ...	700
Menon le Thessalien, . . .	1500
Sosias de Syracuse, ...	1000
Socrate d'Arcadie, ...	300
Et Cléarque de Lacédémone, .	2000
Nombre des Grecs. Total, environ.	17000 h.

Voilà donc dix-sept mille Grecs qui suivaient le parti de Cyrus, pendant que notre auteur n'en compte que treize mille. D'où peut venir cette différence? est-ce que tous les partisans de Cyrus ne le joignirent pas? Ce qui me le persuade, c'est que

que les quatre mille hommes que Xénophon a dit être commandés par Aristipe dans la Thessalie, y étaient entretenus secrétement, & qu'il n'est plus fait mention d'eux dans la suite.

Il aurait été bien à souhaiter que Xénophon nous eût dit aussi de quelles nations étaient les autres troupes qui composaient l'armée de Cyrus, que nous verrons dans la suite être au nombre de cent mille hommes, non compris les Grecs; je ne doute pas que ce ne fussent celles qui composaient l'armée assemblée dans la plaine de Castole, & dont Darius avant de mourir avait déclaré ce jeune prince général.

Après avoir fait la revue de son armée, Cyrus continua sa marche, & arriva dans la plaine de Cayster ou du Camp clos, où ses soldats murmurerent de ce qu'on ne leur donnait pas trois mois de paye qui leur étaient dûs. Cette circonstance de l'entreprise de Cyrus a de quoi étonner; car comment imaginer que ce prince ait entrepris une expédition aussi importante sans avoir beaucoup d'argent? S'il en avait eu du-moins pour commencer, il aurait pû dans la suite s'en procurer, parce qu'avec le fer & la force on a aisément tout l'or qui se trouve dans un pays. Cyrus manque d'argent.

Mais ſe mettre en marche ſans finance eût été une faute impardonnable au moins habile général.

Cette diſette d'argent & le ſoin qu'avait eu Cyrus d'envoyer à Artaxerxès les impôts qui étaient levés dans les villes de ſon gouvernement, comme nous l'avons vû dans le premier chapitre, me perſuadent qu'il s'était aſſuré du ſecours d'Epyaxé, reine de Cilicie, lorſque revenant de la cour pour ſe retirer à Sardes, il avait traverſé les états de cette princeſſe. L'arrivée de cette reine à l'armée, qui apporta tout à propos l'argent qu'il fallait, & les bruits qui couraient d'une intrigue entre elle & le prince, ne permettent pas d'en douter. Comment ſans cela Cyrus eût-il pû ſe flatter de réuſſir ! Les gens de guerre ne peuvent pas être retenus long tems par l'eſpérance. Céſar (*l*), tout adoré de ſes ſoldats qu'il était, ſe vit ſur le point d'être abandonné dès le commencement de la guerre civile, parce qu'il ne pouvait les payer. Que fit alors ce héros ? Il ne chercha point à les amuſer par des complimens ou des paroles inutiles, mais il

La reine de Cilicie lui en apporte.

(*l*) Caïus Julius Céſar, orateur, financier, magiſtrat, ſoldat, prêtre, général, ſouverain pontife, dictateur & empereur Romain. Tout le monde ſait comment cet uſurpateur donna des chaînes à ſa patrie, & comment il fut aſſaſſiné, 43 ans avant Jeſus Chriſt.

emprunta de l'argent de tous les officiers de ſon armée, & ſe procura par-là deux avantages. Il empêcha la déſertion de ſes troupes en les payant, & retint les officiers à ſon ſervice par l'eſpérance. Sanci (*m*) ſe ſervit à-peu-près du même moyen pour engager les Suiſſes à demeurer attachés à Henri IV. (*n*)

On voit par ce que je viens de dire, qu'un prince qui veut commencer une guerre doit avoir amaſſé de grands tréſors, ce qui ne ſe peut qu'avec beaucoup d'attention. Une fois aſſuré de ce ſecours & ayant une bonne conduite dans les opérations, il peut, comme Cadmus, faire ſortir des ſoldats de deſſous la terre, & ſe promettre de réuſſir. Lorſque le héros que j'ai cité commença la conquête du monde & qu'il paſſa le Rubicon (*o*), il

(*m*) Sanci, colonel des gardes Suiſſes, officier eſtimé dont la famille exiſte.

(*n*) Henri de Béarn, roi de France & de Navarre. Ce prince adoré de ſes ſujets dont il était le pere, petit comme ſi c'en eût été le tyran.

(*o*) Nos militaires ne doivent pas regarder le paſſage du Rubicon comme une manœuvre de guerre. La célébrité de cette petite riviere d'Italie, qui ſe jette dans le golfe Adriatique, près de Ravenne, ne lui vient que de ce que Céſar la traverſa, malgré la défenſe d'une ancienne loi ſacrée chez les Romains, qui dévouait aux dieux infernaux les généraux qui oſeraient la paſſer pour venir opprimer la république.

n'avait qu'une ſeule légion forte de cinq mille hommes & de trois cens chevaux. Mais ayant marché droit à Rome, & s'étant emparé du tréſor public, malgré les prédictions funeſtes des augures (*p*), il raſſembla aſſez de troupes pour combattre à-la-fois les conſuls, le ſénat & Pompée (*q*).

Qu'on ne diſe pas que les étrangers qu'un prince ou qu'un général achete alors & qu'il incorpore dans ſes troupes, comme l'a fait de nos jours le roi de Pruſſe, ſaient de mauvais ſoldats. Les Romains ſous leurs premiers rois, n'étaient jamais victorieux de leurs voiſins, qu'ils ne les obligeaſſent de joindre leurs troupes aux armées Romaines, & qu'ils n'en euſſent même des corps entiers. Les Albins, les Latins, les Etruſques, & pluſieurs autres nations qui ſuccomberent ſous leur

(*p*) Augures, colleges des prêtres, qui arrêtaient quelquefois les plus grandes affaires & les délibérations du ſénat, par les prédictions qu'ils tiraient du chant ou du vol des oiſeaux, des apparences du ciel, ou d'autres circonſtances. Rome avait reçu cet art des Etruriens ou des Toſcans.

(*q*) Gneïus Pompeïus; ſa jalouſie contre Céſar lui fit prendre les armes contre lui, & le ſénat prit ſottement ſon parti, ſans s'appercevoir qu'il ſerait aſſervi par celui des deux qui ruinerait ſon compétiteur. Pompée ayant été battu à Pharſales, ſe retira auprès de Ptolomée, roi d'Egypte, qui lui fit couper le cou. Il laiſſa deux fils.

joug, furent auſſi les premieres qui augmenterent leur force en campagne. La ſeule précaution qu'aurait à prendre aujourd'hui un général qui ferait ainſi des levées dans le pays ennemi, ſerait d'impoſer une certaine ſomme par homme qui déſerterait, un tiers payable par la famille, un autre par ceux qui auraient favoriſé la déſertion, & le troiſieme par le pays; c'eſt de cette maniere que Flaminius fut retenir les ſoldats qu'il avait incorporés dans ſon armée en Béotie, lorſqu'il alla rendre aux Grecs la liberté (*r*).

Cyrus fait faire différentes évolutions à ſon armée.

Cyrus étant ſorti de l'embarras où la diſette d'argent l'avait mis, continua ſa marche, & arriva à Tiriée. Là, en préſence de la reine de Cilicie, il fit faire pluſieurs évolutions à ſes troupes, ſuivant la coutume des Grecs. Cette maxime d'exercer une armée enſemble avant de la mener au combat, comme le faiſaient les Lacédémoniens, ne peut avoir qu'un effet admirable, parce qu'elle façonne les ſoldats, les rend leſtes dans leurs mouvemens, adroits à l'exercice, & plus prompts à l'obéiſſance. Ajoutez qu'étant ainſi accoutumés à marcher ſerrés & à garder leur rang, ils ne ſont pas ſujets à être enfoncés par l'ennemi un jour de bataille,

(*r*) L'an 557 de Rome.

comme ceux qui vont d'un pas flottant & desunis.

Dans notre coutume d'élever nos soldats, nous ne les exerçons qu'aux évolutions de parade, comme si l'on n'avait jamais à combattre l'ennemi que dans des plaines rases, & on néglige de les exercer à grimper les montagnes, à gravir les rochers, à occuper des défilés, à rompre & à reparer des chemins, & à faire des courses dans des pays difficiles. qu'arrive-t-il de-là? Un général, d'ailleurs habile, commande-t-il dans un pays escarpé, il est aussi embarrassé avec ses vieux soldats que s'il n'avait que des recrues, & avant qu'ils se soient faits à l'allure du pays, il en a péri la plus grande partie.

Cyrus se met en marche.

Cependant les amusemens de Cyrus ne l'empêchaient pas de songer à pousser son entreprise: ayant su d'Epiaxé que Siennesis son mari avait formé le projet de l'arrêter dans les montagnes, qui servaient de remparts à son pays, il envoya Menon avec un détachement, qui sous prétexte d'escorter la reine, devait pénétrer dans la Cilicie par un chemin détourné: en effet, ce détachement arriva sans obstacle à Tarse, qui en était la capitale, & ouvrit à Cyrus l'entrée des états de Siennesis.

Il arrive dans la Cilicie.

Jamais il n'y a eu dans la nature un pays plus agreste & plus sauvage que celui où se trouvait alors Cyrus. La Cilicie est renfermée dans une longue chaîne de montagnes rudes & escarpées, qui forment un croissant dont les pointes se terminent à la mer. Cette description que je trouve dans Quinte-Curce, ressemble tellement à celle de Xénophon, & ces montagnes sont en effet d'un si difficile accès, qu'Alexandre les ayant passé lorsqu'il marchait à la conquête de l'Asie, avoua qu'il n'avait jamais mieux admiré la bonne fortune que dans ce moment, où il pouvait être défait très-facilement par peu de troupes: mais Cyrus & Alexandre eurent le même bonheur. Arsane se retira de devant le roi de Macédoine, comme Siennesis s'était retiré devant le prince Persan.

Il parait par la maniere dont Xénophon rend compte de l'entrevûe de Cyrus avec le roi de Cilicie, par l'argent qu'il en reçut, & par les présens qu'il lui fit, que les souverains de ce petit royaume étaient tributaires de l'empire des Perses; & c'est peut-être ce qui avait d'abord porté Siennesis à ne pas recevoir Cyrus, afin de pouvoir toujours s'excuser vis-à-vis du

grand roi, & lui prouver qu'il n'avait cédé qu'à la force.

Cette entrée de Cyrus dans la Cilicie me ſerait une occaſion bien favorable de parler des précautions qui doivent être priſes lorſqu'il s'agit de pénétrer dans un pays couvert & hériſſé : mais que de choſes j'aurais à dire ! que de mauvais exemples à citer ! que de fautes à développer ! & combien d'officiers j'aurais à nommer, qui ne ſavent pas même les premiers élémens d'un art où ils prétendent être maîtres ? Mais il vaut mieux me taire, & ne pas m'écarter du plan que je me ſuis propoſé.

CHAPITRE III.

Les Grecs refuſent de paſſer outre.

L'ARMÉE ſéjourna vingt jours à Tarſe, parce que les Grecs refuſaient de paſſer outre, ſe doutant bien qu'on les menait contre le roi, & criaient qu'ils ne s'étaient point enrollés à cette condition. Cléarque le premier y voulant contraindre ſes ſoldats, faillit à être lapidé ; de ſorte qu'il eut recours à l'artifice, & après avoir pleuré aſſez longtems en leur préſence ſans rien dire, ni eux auſſi, il leur parla en ces termes.

« Ne vous étonnez pas ſi je m'afflige, » compagnons ; Cyrus m'a reçu chez » lui, comme j'étais banni de mon pays, » & après pluſieurs careſſes, il m'a donné dix mille dariques (*a*), que je n'ai » pas employés à mes plaiſirs, ni à mes » affaires, mais à lever des troupes. J'ai » fait la guerre d'abord aux Thraces,

(*a*) Le darique était une piece d'argent qui tirait ſon nom de Darius I. & qui valait un peu plus de 6 liv. de notre monnoie, ſuivant Capel, dans ſon livre *de ponderibus & numeris*.

» & vengé les injures des Grecs qu'ils
» voulaient chaſſer de la Cherſonnèſe.
» Enſuite, rappellé par Cyrus, je le ſuis
» venu trouver pour payer ſes faveurs
» de quelque ſervice ; mais puiſque
» vous le quittez, il faut ou que je le
» quitte, ou que je vous abandonne :
» en cette extrémité, je ne ſai ſi je fe-
» rai bien ; mais j'ai réſolu de vous ſui-
» vre, & il ne ſera point reproché que
» j'aie laiſſé les Grecs en un pays étran-
» ger où je les avais menés, ni préféré
» l'amitié d'un barbare à la vôtre. Vous
» êtes mes amis, mes parens, mes al-
» liés & ma patrie ; avec vous je ſuis
» conſidérable par-tout où j'irai, &
» ſans vous je ne puis obliger, ni déſo-
» bliger perſonne ».

Les ſoldats furent bien-aiſes de voir qu'il ne marcherait point contre le roi ; & plus de deux mille de ceux de Paſion & de Xenias, prirent leurs armes & leur bagage & vinrent camper avec lui. Cyrus étonné le mande ; mais il dit tout haut qu'il n'irait point, & ſous main lui fit dire, qu'il ne ſe mît point en peine, & qu'il en ſortirait à ſon honneur ; mais qu'il le mandât une ſeconde fois,

pour en être refuſé encore. Enſuite il aſſembla ſes ſoldats, & ceux qui l'étaient venu trouver, ſans défendre l'entrée à perſonne, & leur parla en ces termes.

« Cyrus ne nous eſt plus rien, com-
» pagnons, ni nous à lui ; je veux dire
» que nous ne ſommes plus ſes ſoldats,
» & qu'il n'eſt plus notre capitaine : je
» vois bien qu'il eſt en colere contre
» moi, & n'oſe l'aller trouver pour la
» honte que j'ai de paraître devant lui,
» après lui avoir manqué de parole :
» outre que j'ai ſujet de craindre qu'il
» ne ſe veuille reſſentir de cette injure.
» Il n'eſt donc pas tems de s'endormir,
» compagnons, mais de penſer à ce qu'il
» faut faire ; car comme il aime bien
» ceux qu'il aime, auſſi eſt-ce un dan-
» gereux ennemi. Il faut donc faire en
» ſorte, ſi nous demeurons, que ce ſoit
» ſûrement, & ſi nous partons, tout
» de même ; mais ſur-tout donner ordre
» aux vivres, ſans quoi il n'y a ni ſol-
» dats, ni capitaine. Car vous ſavez
» qu'il a de grandes armées de mer &
» de terre, & il me ſemble que nous
» ſommes déjà campés trop près de

» lui ; que chacun diſe donc ſon ſenti-
» ment ». Après avoir dit cela il ſe tut.

Alors il s'en leva pluſieurs ; les uns volontairement, les autres par ſon ordre, pour faire voir l'impoſſibilité qu'il y avait de partir, ni de demeurer ſans la volonté du prince. Quelqu'un feignant d'avoir hâte de retourner, dit qu'il fallait choiſir d'autres chefs, ſi Cléarque ne les voulait conduire ; & comme il y avait un marché au camp des barbares, faire ſes proviſions de bonne heure, & demander des vaiſſeaux à Cyrus, ou pour le moins un homme de ſa part, pour ne recevoir aucun déplaiſir au retour ; ſinon ſe mettre en bataille, & envoyer ſaiſir les paſſages, avant que ni lui, ni ceux du pays qu'on avait pillés s'en puſſent emparer. Cléarque répondit qu'on ſe tromperait de croire qu'il voulût être chef de cette retraite, & qu'il y avait trop de conſidérations qui l'en empêchaient ; mais qu'il obéirait à celui qui ſerait élu, pour faire voir qu'il ſavait auſſi-bien obéir que commander. Un autre ſe leva qui montra la ſimplicité de ceux qui voulaient demander des

vaiſſeaux à Cyrus, comme s'il n'en avait pas beſoin luy-même pour ſon entrepriſe, ou attendre quelque faveur d'un prince dont on traverſait les deſſeins. « Car ſi nous lui voulons, dit-il, » demander un conducteur, qui empê-
» che auſſi que nous ne le prions de
» nous envoyer garder les paſſages ?
» pour moi je craindrais de le ſuivre,
» de peur qu'il ne m'égarât, ou d'en-
» trer dans ſes vaiſſeaux, de crainte
» qu'il ne me fît ſubmerger ? Si je vou-
» lais donc partir malgré lui, je vou-
» drais qu'il n'en ſçût rien, ce qui eſt
» impoſſible ; & partant, je ſoutiens
» que tout ce que nous faiſons eſt inu-
» tile, & qu'il vaut mieux lui dépêcher
» quelques perſonnes capables avec
» Cléarque, pour ſavoir ce qu'il veut
» faire de nous. Car ſi c'eſt quelque ex-
» pédition ſemblable à la précédente,
» il ne faut pas témoigner moins de
» courage que les autres ; & ſi elle eſt
» plus grande, il le faut prier de nous
» permettre de nous retirer, ſi nous n'y
» voulons aller volontairement. Ainſi,
» ou nous le ſuivrons de bon cœur, &
» il nous en aura de l'obligation, ou
» nous nous retirerons avec ſes bonnes

» graces, & nous le pourons faire sûre-
» ment. Après avoir oui sa réponse,
» nous délibérerons dessus ».

Cela fut généralement approuvé, & on lui dépêcha des officiers avec Cléarque, pour lui apprendre la résolution des troupes. Alors il répondit, qu'*il voulait aller combattre Abrocomas son ennemi, qui était à douze lieues de-là sur l'Euphrate ; & que s'ils reculaient, il aviserait à ce qu'il aurait à faire.* Comme cela fut rapporté aux soldats, ils résolurent de marcher, quoiqu'ils visſent bien où il les menait ; ils demanderent seulement qu'il augmentât leur paye, & il leur promit un darique & demi par mois, au-lieu d'un : mais personne n'ouit dire publiquement que ce fût pour aller contre le roi.

OBSERVATIONS.

Les Grecs refusent de suivre Cyrus.

L'Expédition de Cyrus peut être mise au rang de ces guerres intestines qui, dans tous les tems, ont ébranlé les états & changé leur constitution. Qu'on ouvre les fastes de toutes les nations, & l'on verra que ce furent ces guerres qui mirent fin à l'empire romain ; qui désolerent le Pélo-

ponnèse ; qui culbuterent du trône la premiere & la seconde race de nos rois ; qui firent si souvent changer de maître à l'Empire, à l'Angleterre, à la Suede, & qui enfin donnerent lieu à des massacres continuels entre nos ayeux.

Cette entreprise de Cyrus était, comme on l'a vu, une révolte manifeste contre le grand roi ; mais ses troupes n'en savaient encore rien, & elles croyaient n'avoir à combattre que quelques peuples refugiés dans des montagnes. Lorsqu'elles le soupçonnerent, elles s'arrêterent & refuserent de le suivre. Que pouvait faire ce prince dans cette extrémité ? devait-il user de rigueur, ou les gagner par des paroles ? Son autorité sur ses soldats étant usurpée, il était dangereux de le leur laisſer appercevoir. Il prit donc un parti plus sage, ce fut de corrompre les officiers, qui retinrent chacun leurs soldats par les difficultés du retour, par une augmentation de paye, & par les avantages qu'on leur fit espérer en demeurant attachés à sa personne. Il se les attache.

Il paraît par la narration de Xénephon, que Cléarque savait le dessein de Cyrus. Il suffisait donc à ce prince de s'assurer de ce général, pour engager les Grecs à lui être fideles. Depuis qu'ils étaient rassemblés, il les avait commandés ; plusieurs

l'avaient déjà ſuivi à la guerre : ils s'étaient par conſéquent attachés à lui, & des ſoldats raſſemblés ſous un ſeul chef, auquel ils ont confiance, & qui ne reçoivent d'ordres que de ſa part, lui ſont bien plus affectionnés que ceux qui changent ſouvent de maîtres. Lorſque Charles V. (*b*) permit au connétable du Gueſclin de prendre des troupes à ſa ſolde, pour aller faire la guerre en Eſpagne, il commit une faute que les vertus, la fidélité & la conduite de ce grand homme peuvent ſeules juſtifier ; ſi ce connétable eût voulu, il ſe fût emparé du trône (*c*).

Autre moyen de s'attacher les ſoldats.

Il eſt pourtant encore bien des moyens pour retenir les ſoldats que l'on voit diſpoſés à une défection générale. On peut, par exemple, leur faire eſpérer le pillage

(*b*) Charles V. roi de France, & l'un des plus ſages princes qui euſſent paru, fut heureux à la guerre ſans ſortir de ſon cabinet. Il mourut en 1380. Edouard III. roi d'Angleterre, diſait de lui, *qu'il n'y avoit one roy qui ſi peu s'armât & qui lui donnât tant d'affaires.*

(*c*) Bertrand du Gueſclin, connétable de France, *&c.* gagna la bataille de Cocherel avec le maréchal de Boucicaud, en 1364, chaſſa Pierre-le-Cruel du trône de Caſtille, & mit à ſa place Henri de Tranſtamare, il prit ſur les Anglais la Guyenne, le Poitou, le Limoſin, le Rouergue, le Périgord, & mourut de ſes bleſſures au ſiége de Château-neuf de Randon en Gévaudan, 1380. On compterait aiſément les grands hommes que la France a produits, ſi on voulait les comparer avec ce connétable dont la maiſon ſubſiſte encore en Bretagne.

d'une ville, comme Hannon (*d*) ; ou punir les plus mutins, comme Alexandre (*e*) ; ou ſe défaire du commandant, comme Roſen (*f*) ; ou leur faire craindre un traitement ignominieux chez les ennemis, comme quelques généraux ; ou les précipiter enfin dans des excès ſi horribles, qu'ils ne trouvent de ſureté qu'à demeurer attachés à leurs chefs (*g*).

Le chevalier Follard fait un cas tout particulier de ce dernier moyen, & avance

(*d*) Hannon, général des Carthaginois, promit à ſes ſoldats le pillage de la ville d'Entelle en Sicile, & les empêcha par-là de ſe débander.

(*e*) Alexandre, après la conquête des Indes, voulut renvoyer une partie de ſon armée & retenir l'autre : alors ceux ci ſe révolterent, & demanderent qu'on les licentiât tous. La maniere dont ce prince les appaiſa & punit les chefs, mérite d'être lue, c'eſt un des endroits le plus curieux de Quinte Curce.

(*f*) Conrard de Roſen, comte de Bolvillers, chevalier des ordres, & maréchal de France. Ce général étant à Mets reçut ordre de faire changer de garniſon au régiment de ſon nom. En conſéquence il ordonna à ſon lieutenant-colonel de partir ; mais les officiers le refuſent, ſous prétexte qu'il leur eſt dû quelque contribution de corps. Le lieutenant-colonel va avertir le comte de Roſen. Il arrive, voit le régiment en bataille, ordonne au premier capitaine de partir ; & ſur ſon refus il lui caſſe la tête. Il donne le même ordre au ſecond, & celui-ci ayant obéi, tous les autres ſuivirent ſon exemple : ce général mourut en 1715, eſtimé & aimé des troupes : ſa maiſon, originaire de Livonie, ſubſiſte dans le marquis de Roſen.

(*g*) Ce fut la maniere dont ſe ſervirent Spendius & Matos, chefs des mercénaires, qui ſe révolterent contre Carthage.

même que dans une guerre de ce genre, il ne faut garder aucune modération; qu'il faut que la bonne foi en soit bannie, que l'équité, l'honnêteté & tout cequ'on appelle bonne guerre, saient regardés comme des chimeres. « Réduisez, dit il, dans » votre armée, les choses en tel état, que » les maux & les injures que vous ferez à » vos ennemis, soient irréparables, & le » pardon impossible; qu'il n'y ait pas un » seul innocent dans vos troupes; que » tous les maux de la guerre soient leur » richesse, & que tous généralement » soient aussi coupables que les chefs. » Alors faisant la guerre sur ces principes, » vous pourrez former une excellente ar- » mée, très-brave, très-aguérie & très- » fidelle; car lorsqu'on s'est fermé toutes » les voies à la clémence du prince, il n'y » a pas de milieu entre perdre la vie les » armes à la main, ou la sauver par les » mêmes armes ».

L. I. ch. 17.

Quelle abominable maniere de former des soldats! & quel chef, à moins d'un scélérat ou d'un révolté, pourrait la suivre! Cyrus tout outragé qu'il était, n'osa pas se conduire sur des principes aussi affreux; il aurait craint la loi cruelle des représailles; il aurait craint que ses incendies n'en eussent allumé d'autres; il aurait craint

que des peuples, dont il devait menager l'affection, n'eussent enchéri sur lui, & porté la désolation ou la disette jusques dans son armée. Ce prince fit mieux, il préféra d'enlever aux Grecs le seul moyen qu'ils avaient de faire leur retraite; il gagna leurs généraux, & ayant commencé par Cléarque, tous les autres lui furent attachés pour jamais.

A Dieu ne plaise, qu'en indiquant ici la maniere dont on peut s'attacher les soldats, j'aie en vue de donner des leçons aux traîtres. Cyrus rempli de toutes les qualités qui forment les héros, fut très-coupable sans doute d'oser prendre les armes contre son roi légitime; & quelque gloire qu'il eût pu acquérir d'ailleurs, elle aurait toujours été obscurcie par sa révolte.

Notre Europe, toute policée qu'elle est, a donné comme l'Asie, des exemples de ces horreurs. Campobasse qui trahit le duc de Bourgogne son bienfaiteur (*h*): les Ecossais qui livrent leur roi à Cromvel (*i*): Mariboroug qui abandonne son

(*h*) Cet officier, Napolitain de nation, fut cause, par sa trahison, de la mort de Charles le-Téméraire, duc de Bourgogne, qui fut tué au siége de Nanci, en 1477.

(*i*) Olivier Cromvel ayant battu l'armée de Charles I. roi d'Angleterre, ce malheureux prince se réfugia chez les Ecossais qui le lui livrerent, & il lui fit trancher la tête sur un échafaud en 1649: ce fut alors

maître (*k*), & plusieurs autres que je ne veux pas citer, seront toujours une preuve de la perfidie de certains monstres; je dis des monstres, car quel autre nom peut-on donner à l'action de ces sujets, que le hazard rend maîtres de la destinée de leur roi, & qui le trahissent! qui sont l'arbitre du sort d'une famille qui leur a donné une longue suite de souverains, & qui la précipitent du trône! qui ont juré, par leur état de sujet, & par les charges qu'ils ont revêtu, une fidélité éternelle à leur prince, & qui violent leur serment? Non, les expressions qui servent à rendre les pensées des hommes, ne peuvent dépeindre l'horreur d'un pareil forfait. Que deviendraient donc tant de souverains, si les humains auxquels ils sont obligés de se confier étaient aussi méchans?.... Quoi!

que Cromvel prit le titre de protecteur d'Angleterre, & qu'il fit paraître autant d'habileté dans la politique que de talens dans la guerre: il mourut en 1658. Son fils Richard lui succéda; mais n'ayant pas autant de génie ou de férocité que son pere, il se démit volontairement, vécut tranquille & plus heureux à la campagne où il s'était retiré, & mourut en 1702.

(*k*) Jean Curchil, duc de Marleboroug, frere de la maîtresse du roi Jacques II. & son favori, attendit que les troupes qu'il commandait fussent en présence du prince d'Orange pour passer dans son parti: tout le monde sait quels ont été ses succès à la guerre. Ce général avait commencé à servir en France dans le régiment des Gardes, & mourut sans postérité en 1722. Le titre de duc de Marleboroug a passé depuis dans la maison de Spencer.

nous aurions honte de trahir notre frere, notre ami, notre égal, & nous trahirions notre maître?....

Il est étonnant que les soldats de l'armée de Cyrus, qui n'avaient été levés que dans l'Asie mineure, alors soumise au roi de Perse, aient marché sans répugnance contre leur souverain, & que les Grecs qui, de tout tems en étaient les ennemis, aient refusé de porter les armes. Peut-être que la paix qui dans ce moment subsistait entre les Barbares & les Grecs, empêchait ceux-ci de l'enfreindre; quant aux autres, je ne vois pas de raisons qui puissent les justifier. Un vice qui s'était glissé depuis long-tems dans le gouvernement de l'Empire, par l'oubli des lois du grand Cyrus (*l*), pouvait à la vérité y avoir donné lieu. Les satrapes que la cour laissait résider trop constamment dans les provinces, attiraient à eux toute l'autorité, s'ils faisaient du mal, ils l'autorisaient de l'ordre du prince; s'ils faisaient du bien, ils se l'attribuaient. Avec une conduite pareille, ils accoutumaient le peuple à haïr la cour & à aimer le gouverneur: de-là cette difficulté qu'avaient les rois à être obéis; difficulté qui se perpétua toujours dans cette monarchie, & qui à la fin l'anéantit.

Raisons qui purent déterminer les Grecs à refuser de marcher, & qui empêcherent les Perſans de les imiter.

(*l*) On peut voir le précis de ces lois dans la *Cyropédie*, qui n'est pas un simple roman, comme plusieurs l'ont cru.

CHAPITRE IV.

Entrée dans la Syrie.

ENSUITE l'armée marcha deux jours, & après avoir fait dix lieues, vint à la riviere de Phare, qui a trois cens piés de large, & le lendemain à celle de Pyrame, qui en eſt éloignée de cinq lieues, & eſt une fois plus grande ; de-là on fit quinze lieues en deux jours de marche pour venir à Iſſus, qui eſt une grande ville ſur la côte, & la derniere de la Cilicie. Durant trois jours que l'armée y ſéjourna, il y vint trente-cinq galeres du Péloponnèſe, commandées par Pythagore, & vingt-cinq du prince, le tout ſous la conduite de Tamos qui venait d'Epheſe, après avoir levé le ſiege de Milet. Elles vinrent mouiller l'ancre près de la tente de Cyrus, au ſervice duquel arriva Chiriſophe, lacédémonien, avec ſept cens Grecs qui étaient portés ſur ces galeres. Il en vint en même tems quatre cens autres qui quitterent le ſervice d'Abrocomas, pour ſuivre Cyrus dans cette entrepriſe.

De-là on fit cinq lieues, & on arriva aux détroits de la Syrie & de la Cilicie, qui ſont fermés par deux murs, dont l'un eſt occupé par les Perſes, & l'autre par les Ciliciens, avec une riviere au milieu, qui s'appelle Carſe, de quelques cent piés de large. Chaque mur a une porte par où il faut paſſer néceſſairement, à cauſe que le chemin eſt bordé de la mer d'un côté, & de l'autre de rochers inacceſſibles.

Cyrus avait envoyé querir ſes vaiſſeaux pour débarquer des gens dans l'eſpace qui eſt entre deux, qui peut avoir quatre cens pas, & au-delà même du côté de la Syrie, pour forcer le paſſage ſi on le voulait défendre, comme Abrocomas témoignait d'en avoir envie ; mais ſur la nouvelle que le prince avait paſſé les détroits de la Cilicie, il ſe retira vers le roi avec une armée à ce qu'on diſait de trois cens mille hommes.

Au ſortir de ces détroits on entra dans la Syrie, & après cinq lieues de marche, on vint à la ville de Myriandre ſur la côte de Phénicie. Durant ſept jours que l'armée y ſéjourna, Xé-

nias & Phaſion, piqués de ce que Cyrus avait ſouffert que Cléarque retînt leurs ſoldats lorſqu'ils allaient camper avec lui, ſe ſauverent avec une partie de leur équipage ſur un vaiſſeau marchand, dont il y en avait pluſieurs dans le port (*a*). Le bruit courut que Cyrus avait envoyé quelques galeres après, & quelques-uns ſouhaitaient qu'ils fuſſent pris, pour punition de leur perfidie; mais les autres en avaient pitié.

Cependant il aſſembla les chefs, & leur dit: « Xénias & Phaſion nous ont » quittés; quoique je trouvaſſe bien » moyen de les ravoir ſi j'en avais en» vie, car je ſai où ils vont, & j'ai des » galeres pour les ſuivre, mais il ne » me ſera point reproché que j'aie re» tenu quelqu'un par force à mon ſer» vice, ou que je l'aie dépouillé de ce » qu'il avait gagné avec moi, lorſqu'il » s'eſt voulu retirer. Qu'ils s'en aillent » donc, à la bonne heure, encore qu'ils » me traitent plus mal que je ne vou» drais les traiter en cette rencontre;

(*a*) Phaſion & Xenias n'amenerent point avec eux les troupes qu'ils commandaient, lorſqu'ils abandonnerent le ſervice du prince.

» car

» car je leur renvoyerai leurs femmes » & leurs enfans, que j'ai en ôtage à » Tralles (*b*), & aurai plus d'égard au » ſervice qu'ils m'ont rendu, qu'au dé» plaiſir qu'ils me font ».

Ces paroles donnerent courage de paſſer outre, même à ceux qui n'en avaient pas trop d'envie, & après quatre jours de marche, l'armée ayant fait vingt lieues, vint à la riviere de Chales, qui a quelques cent piés de large, & campa dans des villages qui étaient de l'apanage de Paryſatis. On voyait nager dans l'eau de grands poiſſons tous privés, qui étaient reſpectés par ceux du pays comme des dieux, auſſi-bien que les colombes; de ſorte qu'on n'oſait les prendre.

Enſuite on fit trente lieues en cinq jours de marche, & l'on vint à la ſource de la Daradax, riviere auſſi large que la précédente. Il y avait un château appartenant à Béleſis, ſatrape de la Syrie, avec un beau jardin rempli de toutes ſortes d'arbres fruitiers, que Cyrus fit couper après avoir mis le feu au château.

(*b*) Ville forte, voiſine de Sardes.

De-là on marcha trois jours jusqu'à l'Euphrate, & après avoir fait quinze lieues, on vint à Tapsaque, ville grande & opulente sur le bord du fleuve, qui a quelques cinq cens pas de large en cet endroit. Pendant cinq jours que l'armée y séjourna, Cyrus fit appeller les chefs des Grecs, & leur dit qu'il marchait contre le roi, & qu'ils en avertissent leurs troupes, pour les persuader de le suivre. Les soldats murmurerent fort de ce qu'on l'avait célé si longtems, & reprocherent à leurs officiers qu'ils le savaient bien; de sorte qu'ils refuserent de passer outre, si l'on ne donnait autant qu'à ceux qui avaient suivi Cyrus à la mort de son pere, puisqu'il s'agissait de faire la guerre au roi de Perse, & non pas d'accompagner un prince par honneur. Il leur promit à chacun cinq mines, lorsqu'ils seraient arrivés à Babylone, avec leur paye toute entiere, jusqu'à leur retour en Ionie: ce qui en appaisa la plupart (c).

(c) Ces cinq mines pouvaient valoir cinquante écus de notre monnoie, c'est-à-dire dix écus chacune, selon Budée. Cependant Capel assure que chaque mine ne valait que vingt-cinq livres.

Mais avant que d'avoir sçu la résolution de l'armée, Menon assembla les siens, & leur dit qu'il ne tiendrait qu'à eux qu'ils ne fissent leur fortune, s'ils voulaient passer les premiers, parce que si on les suivait, on leur aurait l'obligation d'en avoir donné l'exemple; & si l'on reculait, ce serait à eux qu'on donnerait les charges & les gouvernemens, comme aux plus fideles. Ils passerent donc à sa persuasion, ce qui fut si agréable au prince, qu'il leur manda qu'il tâcherait de les rendre aussi contens de lui, qu'il l'était d'eux; & fit de grands présens à Menon, à ce qu'on disait. Les soldats donc pleins d'espérance, firent des vœux pour sa prospérité, & le reste traversa le fleuve après lui, ayant de l'eau jusques sous les bras; car on ne l'avait jamais passé à gué auparavant, à ce que disaient les habitans du pays, qui le prenaient à bon augure, comme s'il se fût rendu guéable pour donner passage à Cyrus, qui ne le pouvait passer autrement, Abrocomas ayant brûlé tous les bateaux avant que de se retirer.

RÉFLEXIONS.

XÉNOPHON dit dans ce chapitre, que durant trois jours que l'armée ſéjourna à Iſſus (*d*), il y vint trente-cinq galeres du Péloponnèſe, commandées par Pytagore, & vingt-cinq du prince, le tout ſous la conduite de Tamos qui venait d'Epheſe. Voilà donc une flotte lacédémonienne au ſecours de Cyrus, & qui lui amene encore ſept cens grecs aux ordres de Chiriſophe. Ceux-ci ajoutés à quatre cens, qui dans ces circonſtances quitterent l'armée d'Abrocomas pour ſuivre le jeune prince dans ſon entrepriſe, faiſaient donc onze cens grecs, qui ſe joignirent aux dix-ſept mille qui avaient paſſé la revue à Célenes, ce qui fit en tout un corps de dix-huit mille cent hommes. Il eſt bon de ſe rappeller ce nombre, afin de voir quelles furent les pertes des Grecs dans la ſuite.

Onze cens Grecs augmentent les forces de Cyrus.

Il ſe diſpoſe à paſſer les détroits de

Arrivé aux détroits qui ſéparent la Cilicie de la Syrie (*e*), Cyrus préſuma qu'il

(*d*) Iſſus, aujourd'hui Laïas, dans la Caramanie : on ne doit pas confondre cette ville avec Ipſus

(*e*) Ces détroits, appellés autrefois *mons Amanus*, & aujourd'hui *monte Negro*, ſont formés par une chaine de montagnes, qui fait partie du mont Taurus,

pourrait être obligé de le forcer, & forma ſur le champ ſon plan d'attaque. Le détail que nous a laiſſé Xénophon, des diſpoſitions du prince, ce qu'il dit de la maniere dont il ſe ſervit de ſa flotte pour tranſporter ſes troupes, & des colonnes qu'il forma pour prendre les ennemis en flanc, pendant qu'il les occuperait ſur le front, ſeront toujours une ſource de réflexions utiles pour les généraux qui voudront prendre la peine de les approfondir.

Syrie devant les troupes du grand roi.

Il eſt vrai que la fortune qui juſques-là avait ſuivi Cyrus, lui fut encore favorable dans la Syrie, & qu'il n'eut point à combattre pour y arriver; mais y eût-il été forcé, la ſageſſe de ſes diſpoſitions l'eût toujours raſſuré contre les efforts des Barbares que commandait Abrocomas.

L'ennemi ſe retire.

Xénophon ſemble blâmer, dans ſa narration, la retraite de cet officier perſan. Mais était-il de la prudence d'un général, qui avait une armée auſſi nombreuſe, de ſe tenir reſſerré dans des gorges, où un ennemi quelque inférieur qu'il ſoit, peut toujours préſenter un front égal; où les difficultés du terrein l'empêchent de s'étendre, & où le nombre même eſt ſouvent

& qui ſe termine à la mer, à douze lieues au nord d'Alexandrete.

un obſtacle à la victoire ? L'exemple de Darius, qui fut défait par Alexandre préciſement aux mêmes détroits, eſt une preuve que le partit qu'il prit de ſe replier était le plus ſage.

Ce qu'aurait pû faire le général Perſan.

Abrocomas eut pû à la vérité défendre ces montagnes, en faiſant ſoutenir des corps de troupes les uns par les autres, & retirer le gros de ſon armée dans les vaſtes plaines de la Syrie. Mais au-lieu de s'y diſpoſer, au-lieu de témoigner quelque envie de combattre, il ſe retire & fuit à tire-d'aîle juſques dans la Babylonie..... Que ſignifie cette conduite ? ne pourrait-elle pas faire ſoupçonner Abrocomas d'être d'intelligence avec Cyrus ? Je ne ſais qu'en dire ; mais il ne paroît pas qu'Artaxerxès fût fort ſatisfait de ſa retraite, puiſqu'il n'eſt plus parlé de lui dans la ſuite.

Il eſt très-incertain d'ailleurs que cette réſolution du ſatrape eût pu fermer abſolument ces gorges à l'armée de Cyrus. Dans les pays de montagnes, où la guerre ſe fait tout autrement que dans les plaines, un général eſt bien embaraſſé lorſqu'il a en tête un antagoniſte ardent & intrépide, qui connoît comme ce jeune prince, la poſition des lieux, & qui ſait arranger ſes troupes en conſéquence ; il n'y a que les généraux du premier ordre qui

ſachent former alors un plan juſte de défenſe dans des rochers, où le bon ordre des ennemis, & leur réſiſtance, fait de la moindre attaque, une action d'un auſſi grand éclat, qu'une bataille entre deux armées formidables, dans un pays facile & découvert.

J'ai connu un nombre infini d'officiers qui parlaient en maîtres de ces projets d'attaque, & qui lorſqu'il fallait exécuter, s'y trouvaient auſſi embarraſſés que les plus novices. Quelle pénétration ne faut-il pas, en effet, pour faire de bonnes diſpoſitions, lorſque la valeur des aſſiégés, jointe à l'âpreté des lieux, ſemble devoir rendre toute la bravoure des aſſaillans inutile ? Les officiers dans leſquels on n'a jamais reconnu cette capacité, & que l'on a vu réuſſir dans quelques expéditions, doivent bien plutôt attribuer leur gloire à la fortune, qu'à leurs talens. Je pourrais bien citer ici des exemples, & faire voir que la ſeule valeur des troupes qu'ils commandaient, a tout fait alors ; mais plus d'un officier en trouvera ſans peine, & cela ſuffit.

Les ſuccès de Cyrus prouvent qu'à la guerre, ce n'eſt pas le nombre qui décide les événemens, mais la ſageſſe des diſpoſitions. Ce fut uniquement à celles que fit

ici ce prince, qu'il dut la facilité avec laquelle il paſſa ces détroits. Nous verrons bientôt quelles furent les ſuites de ſa marche, & comment il pénétra dans le centre des états d'Artaxerxès.

Cyrus paſſe l'Euphrate ſans obſtacle.

Ne voyant plus d'ennemis devant lui, Cyrus s'avança vers l'Euphrate « qu'il » paſſa, dit Xénophon, ayant de l'eau juſ» ques ſous les bras, ce que les gens du » pays prirent à bon augure, comme ſi » le fleuve ſe fût rendu guéable pour don» ner paſſage à Cyrus ».

Je ne ſais pourquoi notre auteur veut donner ici un air de miracle au paſſage de l'Euphrate; il n'y a rien à cela qui dût l'étonner, & qui fût contre les regles de la nature. L'Euphrate eſt un fleuve dans lequel on voit, comme dans tous les autres, ſe former des gués lorſque les crues d'eaux & les débordemens entraînent les ſables. Nous liſons à la vérité dans Appien, qu'Alexandre paſſa l'Euphrate à Tapſaque, ſur un pont que Darius avait fait détruire, & que ſon vainqueur fit réparer; mais ce pont n'exiſtait pas encore du tems de Cyrus. Cela étant, peut-on croire que ce prince eût oſé faire entrer ſon armée dans un fleuve auſſi conſidérable, s'il n'avait eu la précaution de le faire ſonder? Xénophon qui ne jouait point

encore le premier rôle dans l'armée, pouvait fort bien ignorer les ordres donnés à ce ſujet. La promptitude du paſſage de l'armée ne permet pas de douter que Cyrus ne l'eût fait reconnaître: ſans cela, lui étant également impoſſible de faire des ponts, puiſqu'Abrocomas avait brûlé tous les bateaux, ni de ſuivre la droite du fleuve, où il n'aurait pu ſubſiſter; il eût été abſolument forcé de renoncer à ſon entrepriſe.

Une circonſtance ſinguliere rapportée par Xénophon, nous fera terminer ce chapitre. « L'armée étant partie de Mi» riandre (*f*), dit-il, elle vint à la riviere » de Chales, & campa dans les villages de » Paryſatis, où l'on voyait nager des » grands poiſſons qui étaient reſpectés » comme des dieux, ... auſſi-bien que » des colombes que l'on n'oſait pren» dre ». .... Si notre athénien veut faire croire ici que les Syriens, qui comme tous les anciens avaient un nombre infini de dieux, adoraient auſſi les poiſſons & les colombes; il a mal prouvé la choſe. Chez les Perſes comme chez les Grecs, les grands ſeigneurs ſe plaiſaient à élever

(*f*) Cette ville parait avoir été peu éloignée d'Attalia, aujourd'hui Satalie, capitale de la Caramanie, au fond du golfe de même nom.

des poiſſons. Macrobe aſſure, dans le *troiſieme livre de ſes Saturnales*, que les Romains apprivoiſaient des murenes, poiſſon aſſez ſemblable à l'anguille. Elien le dit plus poſitivement encore dans le *huitieme livre de ſes Animaux*, en nous apprenant que Craſſus élevait des poiſſons, qu'il prenait un plaiſir ſingulier à parer avec des pendans d'oreille. On reſpectait ſans doute alors ces poiſſons, comme l'on fait aujourd'hui les carpes du grand baſſin de Fontainebleau..... Quant aux colombes, les plus anciennes relations des voyages dans la Syrie, nous apprennent qu'il y a toujours eu, comme il y a encore à Alep, ville ſituée ſur la même riviere de Chales (*g*), des pigeons qui ſont dreſſés à porter des lettres à Alexandrete, & à en rapporter, quoique ces deux villes ſoient éloignées d'environ vingt-huit lieues. Cela étant, il ne ſerait pas étonnant qu'il eût été défendu de toucher à des animaux auſſi utiles; ſi les peuples qui adorent les plantes voyaient les ſoins que l'on prend à les cultiver dans les ſerres de Paris, ne s'imagineraient-ils pas auſſi que nous les adorons?

Ce que c'étaient que les villages de Paryſatis.

Obſervons que par les villages de Paryſatis dont parle Xénophon, il ne faut

(*g*) Cette riviere eſt appellée aujourd'hui Coic.

pas entendre ſeulement des ſimples terres, mais un petit état. On lit dans les obſervations de Salmas, ſur le droit Attique & Romain, ainſi que dans Tournebœuf, que le mot grec φυλη, *pagus*, déſignait, non un ſeul village ouvert de tous côtés, comme l'a cru Richelet, mais un petit état ſouverain. Il paraît même que Xénophon ne l'entendait pas autrement, puiſqu'il ne parle ici, & ailleurs, des *pagi Paryſatidis* au pluriel, que comme des poſſeſſions que la reine Paryſatis avait reçues d'Artaxerxès Longuemain ſon pere, & apportées à Darius ſon mari.

CHAPITRE V.

Marche de l'armée par les déſerts de la Méſopotamie.

ENSUITE l'armée marcha neuf jours par la Méſopotamie, & vint au fleuve Araxès, après avoir fait cinquante lieues.

Elle ſéjourna trois jours dans des villages, où il y avait abondance de pain & de vin; & après s'être pourvue de vivres, elle marcha cinq jours à-travers les déſerts de l'Arabie (*a*), ayant l'Euphrate à main droite, & fit trente-cinq lieues. C'était une campagne raſe remplie d'abſynthe, & de quelques plantes odoriférantes; mais il n'y avait aucun arbre. On y voyait quantité d'ânes ſauvages & d'autruches, avec des chevreuils & des outardes. Les premiers après avoir couru quelque tems, s'arrêtaient tout court, parce qu'on ne les pouvait ſuivre pour leur vîteſſe; de

(*a*) On voit dans Pline, que l'Arabie s'étendait alors juſque-là.

ſorte qu'on n'en prenait point ſans ſe relayer dans la courſe: la chair en eſt ſemblable à celle du cerf, mais plus délicate. On ſe laſſa bientôt de ſuivre les autruches, car elles ſemblaient voler, tant elles allaient vîte, & leurs aîles leurs ſervaient comme des voiles. Pour les outardes, on les atteignait à courſe de cheval en partant de bonne heure, parce qu'elles ſe laſſent aiſément, & ne volent gueres plus loin que les perdrix.

Après avoir traverſé ces lieux, on arriva à une grande ville déſerte, nommée Corſote, ceinte de la riviere de Maſque, qui a quelques cent piés de large; l'armée y ſéjourna trois jours, & après s'être pourvue de vivres (*b*), elle paſſa un autre grand déſert de quatre-vingt-dix lieues, en l'eſpace de treize jours, ayant toujours l'Euphrate à main droite, & arriva à Pyles. Pluſieurs bêtes de ſomme moururent par les chemins faute de fourage, car il n'y avait ni herbe, ni plante; les habitans du pays gagnant leur vie à creuſer des

(*b*) Mais ſi l'armée ſe pourvut de vivres à Corſote, elle n'était donc pas déſerte, comme le dit Xénophon

meules le long du fleuve, qu'ils menent après à Babylone pour acheter du blé. L'armée même manqua de pain & vécut de viande; car dans le camp des barbares, où il y avait un marché, on vendait pour deux jours de pain quatre ſicles, qui ſont trente oboles d'Athènes (*c*). On ne laiſſait pas quelquefois de faire de grandes traites pour arriver en lieu où il y eût de l'herbe ou de l'eau.

Un jour que les chariots ne pouvaient avancer dans la boue en de certains endroits, Cyrus s'arrêta avec ſa nobleſſe, & commanda à ſes deux truchemens, Glus & Pigrès, de prendre des ſoldats étrangers pour pouſſer à la roue; & comme ils allaient trop lentement à ſon gré, il fit mettre pié à terre à ſes courtiſans pour les aider. C'eſt-là qu'on peut voir l'obéiſſance de cette nation; car jettant là leurs veſtes précieuſes, comme s'il eût été queſtion de gagner le prix aux jeux olympiques, ils ſe mirent à courir du haut en bas de la montagne, qui était fort raide, & entrerent dans la boue avec leurs beaux habits, & quelques-

(*c*) L'obole d'Athènes valait alors quatre ſols de notre monnoie.

uns avec leurs chaînes d'or & leurs braſſelets, & pouſſant à la roue, tirerent de-là les chariots avec plus de vîteſſe qu'il ne ſe peut imaginer.

On voyait bien alors que le prince avait hâte d'arriver, car il ne s'arrêtait que pour prendre des vivres, ou pour quelque autre néceſſité preſſante, afin de ſurprendre le roi avant que toutes ſes forces fuſſent aſſemblées: car le royaume de Perſe eſt très-conſidérable pour ce qui eſt de l'étendue du pays & de la multitude des peuples, mais il eſt foible par la grande diſtance des lieux où les forces ſont répandues, & par le chemin qu'il faut faire pour les aſſembler lorſqu'on eſt attaqué promptement.

COMMENTAIRES.

APRÉS avoir paſſé l'Euphrate, Cyrus ſuivit conſtamment le cours de ce fleuve, qui lui devenait néceſſaire pour le tranſport de ſes ſubſiſtances. Par quel autre moyen aurait-il pu rendre ſa marche poſſible dans des contrées où il fallait franchir des montagnes arides, qui ne ſéparaient que des plaines ſablonneuſes? Cyrus ſuit toujours l'Euphrate.

Eloigné de l'Euphrate, Cyrus n'eût trouvé ni pain, ni eau, pour ſubvenir aux beſoins les plus preſſans de ſon armée. Si Craſſus (*d*) eut pris la même précaution lorſqu'il voulut traverſer les mêmes déſerts, & marcher contre les Parthes, il n'y aurait pas été vaincu, d'abord par la faim, & puis par le fer des Aſiatiques, qui firent voir alors à la république étonnée, qu'il était un peuple capable d'abaiſſer ſa puiſſance.

Il ne faut pas avoir une connaiſſance bien profonde de la guerre, pour ſavoir que le tranſport des convois, des gros bagages, des hôpitaux, & de tous les embarras qui ſont inſéparables des armées, eſt toujours infiniment plus difficile par terre que par eau. Cent chariots qui occupent cent hommes & quatre cens chevaux, qui tiennent près d'une lieue de pays, & auxquels il arrive toujours des accidens qui retardent la marche, ne tirent pas enſemble

(*d*) Marcus Licinius Craſſus, triumvir avec Céſar & Pompée, termina la guerre des eſclaves révoltés de Sicile, & ramaſſa des richeſſes immenſes par des concuſſions affreuſes dans tous les pays où il fit la guerre. Ayant été dans la Méſopotamie, il fut tué à la bataille de Carres, 53 ans avant Jeſus-Chriſt.. Sa tête ayant été portée à Orodes, roi de Perſe, il lui fit jetter de l'or fondu dans la bouche, afin, dit-il, qu'elle fût conſommée par le même métal dont le deſir inſatiable lui avait fait commettre tant de crimes.

un plus grand poids que ne peut porter un ſeul bateau; & c'eſt par cette raiſon que, lorſqu'on a fait la guerre en Flandres, en Allemagne ou en Italie, on a vu d'abord les généraux ſe rendre maîtres du Rhin, du Danube, du Pô, ou de quelqu'autre riviere conſidérable.

Cyrus ſe pourvoit de vivres.

Pendant la marche de l'armée, Cyrus ſe pourvut de vivres. Il en prit à Corſote pour treize jours, parce qu'il avait à traverſer un déſert de quatre-vingt-dix lieues d'étendue. Mais étant arrivé à Pyles, il manqua de pain & ne fit vivre ſes ſoldats que de viande. Cette derniere ſubſiſtance eſt une reſſource aſſurée dans les pays où l'on ne peut pas trouver aſſez de grains: telle province ne ſaurait contribuer en farine, qui fournira facilement du bétail. C'eſt donc une très-bonne précaution à un général, de défendre ſous les peines les plus ſéveres, aux habitans du pays où il fait la guerre, d'en faire ſortir celui qui s'y trouve. Céſar voyant ſon armée reſſerrée par les débordemens des rivieres de Cinga & de Segre en Eſpagne, ne pouvant tirer du blé des villes attachées à ſon parti, il les fit contribuer en bœufs, en moutons, &c. & elle fut toujours alimentée. C'était ſans doute cette difficulté de ſubſiſter dans la Méſopotamie, qui avait

empêché Artaxerxès de s'avancer vers Tapſaque, pour diſputer le paſſage de l'Euphrate à Cyrus, & qui lui fit préférer de l'attendre dans les plaines de la Babylonie, où ſes troupes pouvaient trouver abondance de tout, pendant que celles de ſon frere, fatiguées d'une longue marche, dépériſſaient tous les jours.

Comme les plus grandes armées, & ſouvent même des corps particuliers, ſont expoſés à de extrémités pareilles, je crois que l'on ne ſera pas fâché de trouver ici la préparation d'une nourriture excellente, qui eſt annoncée dans les mémoires de l'académie royale de Chirurgie de Paris, & qui, quoique triviale dans la maniere de l'indiquer, mérite cependant d'être connue des militaires.

C'eſt de ſe pourvoir de farine de pur froment, ni trop fine, ni trop groſſiere, que l'on pètrira avec de l'eau un peu ſalée, on la partagera enſuite en petits morceaux que l'on étendra avec la main, afin que chaque piece devienne très-mince, & grande ſeulement comme un petit écu. Cela fait, on la jettera dans un vaſe d'eau bouillante, qui aura une pointe de ſel, & dans laquelle on aura mis environ trois onces de beurre ou de graiſſe. On obſervera de jetter la pâte dans l'endroit où l'eau

bouillira le plus fort, de la faire cuire pendant cinq quarts d'heure au moins, & de la remuer de tems en tems, juſques au fonds du vaſe, afin que rien ne s'y attache. Ce ſera avec une livre ſeulement de farine ainſi préparée, que l'on pourra faire chaque jour une ſoupe ſuffiſante pour ſix hommes, qui en dîneront & ſouperont. Les mémoires de l'académie ajoutent, que comme cette ſoupe s'épaiſſit en ſe refroidiſſant, il faut pour la manger, la délayer avec de l'eau tiede, la faire chauffer à petit feu, y ajouter de la farine ſi elle eſt trop liquide, ou de l'eau ſi elle était trop épaiſſe.

Il réſulte de cette expérience, qu'en chargeant chaque ſoldat de deux livres de farine ſeulement, on aurait de quoi nourrir une armée, ou un détachement, pendant plus de douze jours: or on ſent de quel ſecours ſerait l'uſage de cet aliment, pour traverſer des provinces ſtériles, & faire des incurſions chez l'ennemi.

Un des généraux étrangers, qui a ſçu le mieux faire ſubſiſter une armée dans les deſerts, eſt le comte de la Gardie (*e*). Cet

(*e*) Pons de la Gardie, gentilhomme Languedocien, & l'un des plus grands généraux qu'ait eu la Suede, ſe fit eſtimer à tel point, que le roi Jean III. lui fit

officier, parvenu par ſon mérite aux premiers grades militaires de la Suéde, voulant aller attaquer les Ruſſes en 1581, & traverſer toute la Livonie, dont la majeure partie était alors inhabitée, ſe fit ſuivre par un grand nombre de chariots chargés de farine, que l'on partageait aux ſoldats, & que chacun accommodait à ſa fantaiſie. A meſure qu'on la conſommait en avançant, on tuait les bœufs, on en diſtribuait la viande, & on ſe ſervait des chariots mêmes pour faire des redoutes qui aſſuraient la communication.

Cette méthode de diſtribuer ainſi la farine, était imitée des anciens, qui donnaient aux ſoldats leur ſubſiſtance en grains, & non en pain cuit. Par-là on évitait l'attirail des fours, de la boulangerie, des caiſſons, des chevaux, des hommes qui y ſont employés, des friponneries qui en ſont les ſuites, & on laiſſait à chacun la liberté de mettre leur farine en bouillie, en pâte; de la mêler avec du lait, des légumes, de la viande; & enfin d'en faire des pains qu'ils cuiſaient ſous la cendre.

épouſer ſa fille Sophie: cette maiſon ſubſiſte encore en Suede & en Languedoc ſous le nom de Bimard. Charles XII citait ſouvent les actions de ce général.

Ces différentes manieres de préparer la nourriture, dans les courſes difficiles, faiſait plus de plaiſir aux troupes que d'avoir du pain, parce qu'il augmente d'un tiers le poids de la farine. Nous avons à la vérité, l'art de faire le biſcuit que les anciens ignoraient; mais outre que cette eſpece de gateau ne nourrit pas, elle incommode ſouvent le ſoldat: j'en ai vu alors qui préféraient les racines, les légumes & les autres végétaux, qui ſont en effet une nourriture excellente.

Les généraux de ce ſiecle qui ont le mieux connu la partie des ſubſiſtances, ſont le maréchal de Belle-iſle (*f*) & le marquis de Montcalm (*g*). Celui-ci obligé de ſoutenir dans le Canada une guerre fâcheuſe contre les Anglais, ſauva ce pays tant qu'il vécut, quoiqu'il n'eût à oppoſer aux ennemis que des forces très-médiocres. Mais ayant été tué à la bataille de Quebec, il ne s'y trouva plus perſonne

(*f*) Louis Auguſte de Fouquet, duc de Belleiſle, maréchal de France, &c. ſa famille s'eſt éteinte en 1759; ce général entendait mieux la partie des ſubſiſtances que toutes les autres.

(*g*) Louis Joſeph de Montcalm, lieutenant-général, grand-croix de l'ordre de S. Louis, commandant les armées Françaiſes dans l'Amérique ſeptentrionale; cet officier fut tué le 13 Septembre 1759: ſa maiſon établie en Languedoc ſubſiſte dans ſa branche & dans celle de Gozon.

qui fût en état de leur tenir tête, & ils s'emparerent de tout.

J'ai vu le premier, contraint quelquefois de faire des marches, moins fatigantes par leur longueur, que par la crainte d'y manquer de pain, prévenir cet inconvénient en faiſant ſervir tous les chevaux, tous les chariots & toutes les bêtes de ſomme que l'on pouvait trouver. Il n'y avait pas juſques aux femmes & aux enfans, qui ne fuſſent chargés de porter chacun ſur leur tête, une certaine quantité de munitions, depuis les rivieres où on les voiturait, juſques aux camps qu'occupaient ſucceſſivement les troupes.

Par cette attention, les Français étaient toujours dans l'abondance, & ne craignaient plus avec ce général, les horreurs de la diſette. Les chevaux trouvaient à la vérité, plus de difficulté de ſubſiſter; mais il eût été un moyen facile de les nourrir, ſi l'on eût ſçu la maniere dont les Chinois, tout ignorans que nous les croyons dans l'art de la guere, s'y prennent alors. C'eſt de déraciner les gazons, que l'on trouve toujours en quantité dans les bois, comme dans les montagnes, de les laver avec deux ou trois eaux, & de les leur donner à manger. Cette nourriture, qui eſt auſſi rafraîchiſſante que ſaine & ſolide, doit par cette raiſon être préférée à l'herbe fraîche, qui affaiblit trop.

Les Orientaux ſuivent encore une autre méthode lorſqu'ils manquent des ſubſiſtances; ils prennent de l'opium qui appaiſe leur faim, & les rend capables de ſupporter les plus grandes fatigues. Les Turcs, dit-on, attribuent tant de vertu à cette drogue, qu'ils en font prendre à toute leur cavalerie, lorſqu'ils ne trouvent plus à fourrager (*h*).

Cyrus ignorait comme nous ces reſſources, & manquait preſque de tout; mais les difficultés qui arrêtent les hommes ordinaires, ne font qu'éguillonner ceux qui ont l'âme plus intrépide. Soutenue par l'eſpérance, l'armée de ce prince traverſa un pays, auſſi dévaſté par les rigueurs de la nature, que par la retraite d'Abrocomas.

(*h*) L'opium que nous connaiſſons n'eſt pas le même que celui dont ſe ſervent les Turcs.

CHAPITRE VI.

Emeute dans le camp des Grecs.

IL y avait dans ces déſerts au-delà de l'Euphrate, une riche & grande ville nommée Carmande, où les ſoldats allaient acheter leurs proviſions, comme du pain de millet & du vin de dattes; & paſſaient l'eau ſur des peaux dont étaient faites leurs tentes, après les avoir remplies de foin, & couſues de ſorte que l'eau n'y pouvait entrer. Il ſurvint en cet endroit un différend entre un ſoldat de Menon & un de Cléarque, où Cléarque frappa celui de Menon qui avait tort; de ſorte qu'il s'alla plaindre à ſes compagnons & les irrita contre lui.

Comme il s'en retournait donc le même jour en ſon quartier par celui de Menon avec peu de ſuite, & qu'il revenait du marché, qui était au paſſage de la riviere, un ſoldat qui fendait du bois, l'ayant apperçu, lui jetta ſa coignée, un autre des pierres, tant qu'il fut contraint de ſe ſauver, parce que les autres accouraient au bruit. Auſſi-

Auſſi-tôt il fit prendre les armes à ſes ſoldats; & après avoir commandé à ceux qui étaient peſamment armés de faire halte, & de mettre leurs boucliers contre leurs genoux, il prit les Thraces, & plus de quarante chevaux qu'il avait dans ſes troupes, & s'avança vers le quartier de Menon, qui tout étonné, courut aux armes, & les fit prendre à ſes gens; mais là deſſus arriva Proxene avec ſon infanterie peſamment armée, qui ſe mit entre deux, & pria Cléarque de s'arrêter. Cléarque ſe piqua de ce qu'il ſemblait faire peu de cas de l'affront qu'il avait reçu, & le conjura de ſe retirer; mais Cyrus qui arrivait au quartier, ayant appris ce déſordre, prit les armes & y accourut avec la plûpart de ſa nobleſſe. Il leur cria d'abord qu'ils ne ſavaient ce qu'ils faiſaient, & que s'ils venaient aux mains, ils avanceraient leur ruine & la ſienne, parce qu'au moindre malheur ſes gens ne manqueraient pas de leur courre ſus, & leur feraient plus contraires que leurs propres ennemis. Cléarque s'arrêta à ces paroles, & chacun mit bas les armes.

OBSERVATIONS.

CEPENDANT la diſette des vivres qui empêchait Cyrus de preſſer ſa marche autant qu'il l'aurait voulu, n'empêcha pas ſes ſoldats de lui être fideles. Ingénieux à s'en procurer, ils en trouverent preſque toujours.

Cyrus manque de vivres & ſes ſoldats s'en procurent.

Sur la rive droite de l'Euphrate était ſituée Carmande, ville, ſur les ruines de laquelle paraît avoir été bâtie celle de Sanaa, capitale de l'Arabie Pétrée. La nature avait accordé au territoire particulier de cette ville, toute la fertilité qu'elle avait refuſée au reſte de la province. La plupart des ſoldats de Cyrus furent s'y pourvoir des vivres, en paſſant, dit Xénophon, ſur des peaux couſues enſemble, & remplies de foin.

Cette maniere de paſſer les rivieres, a été imitée depuis. Les maréchaux de Gaſſion (*a*) & de Rantzau (*b*), voulant enlever

(*b*) Jean Gaſſion, d'une très-ancienne maiſon du Béarn, fut élevé du grand Guſtave, & ſe diſtingua dans une infinité d'actions. Il fut fait maréchal de France & gouverneur des Pays-bas Français quoique proteſtant. Il mourut en 1647, & fut enterré dans le temple de Charenton: ſa maiſon eſt éteinte.

(*b*) Joſias de Rantzau, d'une maiſon illuſtre du Dane-

un fort au-delà du canal de Bruge, en 1641, firent traverſer à la nage deux cens ſoldats, qui allerent couper la garniſon, & l'obligerent de ſe rendre. Il n'eſt pas juſqu'à la cavalerie même à qui on ne pût faciliter, par ce moyen, le paſſage des plus grands fleuves. Le chevalier Follard, cet homme qui a ſi bien vu tout ce qu'il a vu, conſeille alors d'attacher de chaque côté du cheval, un outre que le cavalier ſoufflera ſans mettre pié à terre, toutes les fois qu'il aura occaſion de traverſer une riviere large & profonde. Cette précaution excellente pour la cavalerie, devient d'une néceſſité abſolue pour l'infanterie, qui eſt ſouvent chargée de faire des courſes au loin. Il ſerait donc eſſentiel que les revers de l'uniforme des officiers & des ſoldats, fuſſent doublés de peaux préparées, bien couſues enſemble, que l'on pourrait ſouffler par une ouverture qui ſerait à la partie ſupérieure, & qui fermerait avec un cordon.

Alors l'art de nager, que les troupes ne

marcæ, entendoit parfaitement la guerre des ſiéges. Il ne fut pas toujours heureux, mais cela n'empêcha pas qu'on ne récompenſât ſes belles actions par la dignité de maréchal de France. Il perdit enſuite un œil au ſiége de Dôle, une jambe à celui d'Aras, & mourut en 1650: ſa maiſon ſubſiſte dans Chriſtian, ancien vice-roi de Norvege.

connaiſſent plus en Europe, & dans lequel les Grecs excellaient, mettrait tous les officiers à portée d'entreprendre mille actions glorieuſes, de pénétrer chez l'ennemi de tous les côtés, de franchir tous les obſtacles qui ſe préſentent, de..... Mais j'aurai occaſion de parler ailleurs de l'utilité de cette méthode : paſſons à d'autres objets.

L'exactitude de la diſcipline que les ſoldats de Cyrus obſervaient, dans tous les lieux de leur paſſage, était également l'effet des ordres qu'il donnait, & de l'attachement de ſes ſoldats à ſa perſonne. On en vit une preuve lors de l'émeute ſurvenue entre les ſoldats de Menon & ceux de Cléarque, prêts à en venir aux mains : la ſeule préſence du prince les déſarma ; chacun oublia dans l'inſtant ſa querelle particuliere, & n'eut devant les yeux que ſon devoir.

Il ſurvient une émeute que Cyrus appaiſe.

La douceur ne réuſſirait pas de même à tous les généraux ; il n'y a qu'une extrême ſévérité dans la diſcipline qui puiſſe en arrêter de pareils déſordres, contenir les ſoldats. Et le moyen le plus efficace dans ces occaſions, dit Valere Maxime, eſt de rendre une prompte juſtice à tous (*c*). Cet

(*c*) Valere Maxime, hiſtorien latin, vivait ſous Tibere ; le recueil qu'il a fait des actions mémorables des Grecs & des Romains mérite d'être lû.

auteur a raiſon ; mais comment appercevoir cette juſtice dans le cas des émeutes, où tant de perſonnes prétendant avoir raiſon, chacune ſe croit la partie offenſée ?

Le meilleur expédient à prendre dans ces circonſtances, eſt de punir les coupables & les innocens ; ceux-là très-ſévérement, & ceux-ci avec plus de douceur. Cette maniere paraîtra peut-être injuſte ; mais s'il eſt néceſſaire de punir les aggreſſeurs, il ne l'eſt pas moins d'empêcher ceux qui ſont léſés de ſe faire juſtice eux-mêmes : ſans cela, la plus petite querelle dégénérerait d'abord en une révolte affreuſe.

Les Grecs & les Romains avaient à ce ſujet, un uſage admirable ; ils condamnaient à la mort ceux d'entre leurs ſoldats qui excitaient des troubles, comme on le voit dans Alexandre pendant qu'il était vers l'Indus, & dans Céſar lorſqu'il faiſait le ſiege de Marſeille (*d*). Mais ces exemples qui nous apprennent comment on puniſſait les révoltes, ne nous enſeignent point une choſe plus eſſentielle encore, qui était de les prévenir.

(*d*) Je ne vois que le cas des révoltes, & celui de la trahiſon, où la punition de mort puiſſe produire un bon effet & en impoſer aux hommes : cela ſera prouvé ailleurs.

Moyen de les empêcher.

Les moyens qu'il y aurait à prendre pour cela, ne seraient pas, ce me semble, bien difficiles; il ne faudrait qu'obliger les officiers particuliers des corps à y avoir l'œil, à se faire instruire de la conduite de leurs soldats, à les visiter souvent dans leurs quartiers, à rendre promptement justice à ceux qui reçoivent des torts, & à maintenir parmi eux l'exactitude dans le service.

J'en ai vu mille fois la preuve; c'est toujours la faute des officiers lorsqu'il arrive aux soldats de se porter à des excès, de quelque genre qu'ils puissent être, parce qu'ils peuvent avoir facilement des gens qui leur disent tout ce qui se passe dans leurs troupes, les sujets du mécontentement des soldats, & les chefs des mutins qui commencent les troubles.

Mais pour que les soldats s'accoutument de bonne heure à réclamer la justice de leurs officiers, il faut la leur rendre promptement & avec impartialité, afin de les accoutumer à l'obéissance par une discipline sévere. Tout corps de troupes dans lequel les officiers se seront relâchés sur ce point, ne sera jamais capable de rien, & exposera une armée aux événemens les plus fâcheux. Le roi Jean (*e*) ne perdit la bataille de Maupertuis, que par l'indiscipline effroyable qui s'était glissée dans son armée. Sans la subordination du petit au grand, point d'obéissance; & sans obéissance, point d'exécution. Les soldats toujours prêts à se soustraire à leur devoir, principalement dans la guerre, ne peuvent être retenus que par un châtiment aussi prompt que juste... J'ai dit qu'il vaudrait mieux prévenir les émeutes par l'attention des officiers, que de les punir. Ce moyen est assuré; mais il en est un autre non moins efficace: c'est d'occuper les soldats, de les passer souvent en revue, de les exercer sans cesse, de leur apprendre à se retrancher & à se baraquer avec célérité, à nager, & à faire des attaques simulées, exercices d'une utilité extrême par eux-mêmes; & qui en remplissant l'objet de la subordination, font toujours infiniment plus d'honneur à un général, que d'ordonner des supplices.

(*e*) Jean, roi de France, après Philippe de Valois, perdit cette bataille, où il fut fait prisonnier en 1356, quoiqu'il eût quatre-vingt mille hommes contre huit mille: ce fut le supplice injuste du comte d'Eu qu'il ordonna, qui causa tous les malheurs de son regne. Ce prince mourut en 1364.

CHAPITRE VII.

Trahiſon d'Oronte.

COMME l'armée eut décampé, on reconnut au pas & à la fiente des chevaux, que les ennemis avaient été en ces quartiers, & qu'ils pouvaient être environ deux mille qui avaient fait le dégât par-tout.

Sur ces entrefaites un ſeigneur Perſan, nommé Oronte, capitaine des plus expérimentés, & qui était parent du roi, voulut trahir Cyrus après s'être réconcilié avec lui; car ils avaient été autrefois mal enſemble. Il dit donc que ſi on lui voulait donner mille chevaux, il dreſſerait quelque embuſcade à ces coureurs, les taillerait en pieces, & les empêcherait bien de venir ravager le pays, ou pour le moins de s'aller vanter d'avoir vû le camp de Cyrus. Le prince approuva ſon deſſein, & lui permit d'en prendre de tous les corps. Auſſi-tôt il manda au roi qu'il l'allait trouver, & qu'il défendît à ſes gens de le traiter d'ennemi. Il faiſait mention

dans ſa lettre de ſes anciens ſervices; & la donna à un des ſiens qu'il eſtimait très-fidele, qui la rendit à Cyrus au-lieu de la porter au roi, de ſorte qu'il fut arrêté.

Le prince après avoir aſſemblé ſept des principaux de ſa cour, avec Cléarque, qui étoit celui des Grecs à qui il faiſait le plus d'honneur, commanda aux autres de faire garde autour de ſa tente, ce qu'ils firent avec environ trois mille ſoldats. Cléarque de retour compta à ſes amis comme la choſe s'était paſſée, parce qu'il n'avait point ordre de la taire, & dit que Cyrus avait commencé ainſi.

« Je vous ai mandés, mes amis, pour » avoir votre avis ſur l'affaire qui ſe » préſente, & ſavoir comment je m'y » dois gouverner devant les dieux & » devant les hommes. Pour reprendre » la choſe de plus haut, Oronte que » vous voyez, après m'avoir été donné » par mon pere pour m'accompagner, » m'a fait la guerre, ou par ordre de » mon frere, comme il le dit, ou de » ſon propre mouvement, & a tenu » contre moi la citadelle de Sardes;

» quelque tems après nous nous ſom-
» mes réconciliés & entre-donné la
» foi réciproquement. Depuis cela,
» Oronte, avez-vous quelque ſujet de
» vous plaindre de moi? L'autre répon-
» dit que non. N'eſt-il pas vrai qu'en-
» ſuite, reprit Cyrus, vous vous reti-
» rates en Myſie, d'où vous fites des
» courſes ſur ma frontiere, ſans que
» je vous en euſſe donné aucun ſujet?
» Oronte l'ayant avoué; n'eſt-il pas
» vrai encore, pourſuivit-il, qu'après
» avoir reconnu votre faute, vous me
» vîntes trouver à l'autel de Diane,
» pour m'aſſurer de votre repentir, &
» que je vous pardonnai une ſeconde
» fois? Il l'avoua auſſi. Que vous ai-je
» fait depuis? Rien. Vous confeſſez
» donc que c'eſt injuſtement que vous
» m'en voulez. Il faut bien que je l'a-
» voue, dit-il. Voulez-vous donc main-
» tenant, reprit Cyrus, quitter l'amitié
» de mon frere pour la mienne? Quand
» je le voudrais, dit Oronte, vous ne
» le croiriez point. La-deſſus le prince
» s'adreſſant aux autres; vous voyez
» ce qu'il dit, vous ſavez ce qu'il a fait,
» qu'en penſez-vous, dites le premier
» votre avis, Cléarque.

Pour moi, dit-il, je vous conſeille de vous en défaire, pour n'être pas toujours en peine d'épier ſes actions, & pouvoir faire du bien à ceux qui vous ſervent. Les autres furent de même avis; & comme il ſe fut levé, ils le prirent par la ceinture (*a*), & ſes parens même, ſelon la coutume de Perſe, & le livrerent à ceux qui avaient charge de le faire mourir; & en cet état les ſoldats lui faiſaient encore la révérence, quoiqu'ils ſuſſent bien qu'on le menoit au ſupplice. Lorſqu'il fut dans la tente d'Artapate, l'un des plus fideles ſerviteurs de Cyrus, qui lui ſervait d'écuyer, on ne le vit plus depuis ni ſon ſépulcre, quoiqu'on parlât diverſement de ſa mort.

RÉFLEXIONS.

PENDANT la marche de Cyrus, ce prince éprouva que les officiers ſupérieurs d'une armée ne ſont pas toujours ceux qui donnent l'exemple de la plus grande fidélité. Oronte, capitaine Perſan, qui s'était dévoué à ſon ſervice, après l'avoir

Cyrus veut faire périr un traître.

(*a*) C'était l'uſage des Perſes, de prendre un criminel par la ceinture en ſigne de mort.

trahi deux fois, obtient le commandement d'un corps de cavalerie; mais au lieu d'aller à la découverte de l'armée du grand roi, comme il le disait, il veut traiter secrétement avec lui: sa lettre interceptée donna occasion à Cyrus d'en faire une punition exemplaire. Il est des cas où un souverain doit user de miséricorde; il en est d'autres où il lui importe d'agir avec sévérité.

Il semble que ce soit une fatalité attachée à la vie des bons princes, de trouver dans le nombre des créatures qu'ils comblent de leurs graces, des monstres qui puisent dans le sein même de leur amitié, des armes pour les trahir. Oronte qui manque à des sermens réitérés, Brutus qui assassine César à qui il devait la vie (*b*), Vitri & d'Epernon qui abandonnent Henri IV. & mille autres encore, seront toujours une preuve que les bienfaits n'excitent jamais la reconnaissance des ames lâches.

(*b*) Tous les historiens Latins disent que Brutus était fils de César, & qu'il lui donna encore la vie à la bataille de Pharsale. Etant entré dans le parti de ceux qui assassinerent César; & cet empereur l'ayant aperçu au milieu des conjurés, lui dit avec bonté: *tu quoque mi Brute*, comme pour lui reprocher son ingratitude. Dans la suite Brutus ayant été vaincu par Auguste & Antoine, se fit donner la mort.

Il n'est point alors de punition assez rigoureuse pour punir des personnes de ce caractere; & si l'on a vu quelquefois des princes leur faire grace, on doit bien plutôt l'attribuer à leur clémence, & au desir qu'ils avaient de gagner l'affection de leurs sujets, qu'à toute autre motif. *Qu'ai-je affaire*, répondit César à ceux qui le pressaient d'ouvrir la cassette de Pompée, *de lire des lettres qui ne serviraient qu'à m'irriter? j'aime mieux ignorer les offenses, que d'être obligé de les punir.*

Cette façon de penser est la plus noble & la plus prudente, vis-à-vis d'un grand nombre de coupables; mais lorsqu'il n'est question que d'un seul, il faut un châtiment très-rigoureux. L'exemple d'Oronte prouve que l'on ne doit point compter sur le repentir d'un homme qu'on a pardonné une fois; & le plus sûr alors est de s'en défaire, soit par la mort, soit par des emplois honorables, si on a des raisons pour le ménager, afin de lui ôter tout pouvoir de nuire en l'éloignant (*c*).

(*c*) Oronte trahissait Cyrus, cela est vrai, mais Cyrus était lui-même un traître qui armait contre son souverain; il est bien difficile dans les guerres de révolte de ne pas voir de pareilles horreurs dans tous les partis.

La modération que fit paraître Cyrus dans la condamnation d'Oronte, eſt encore une circonſtance que l'on doit remarquer. Peut-être ce jeune héros en eut-il trop dans un cas où il s'agiſſait de punir un officier ſupérieur, qui était convaincu. Mais comme rien ne rendrait l'autorité d'un général ou d'un prince plus inſupportable, que lorſqu'elle deviendrait tyrannique dans ſes effets; Cyrus ne voulut point s'écarter des regles de la juſtice; il aſſembla donc un conſeil de guerre: là il annonça le crime d'Oronte, & il écouta ſes réponſes. Enfin ayant ſçu de l'accuſé même, que l'on ne pouvait plus prendre confiance dans des ſermens qu'il avait violés tant de fois, il fut condamné à la mort qu'il méritait.

Il ordonne un conſeil de guerre.

Cette maniere de procéder doit toujours être celle des princes qui veulent conſerver une réputation d'équité; ſans cela les jugemens arbitraires que l'on croirait ne prononcer que pour l'exemple, au-lieu d'intimider, ne ſerviraient qu'à faire plaindre ceux qui les ſubiraient.

De tous les états que peuvent former les hommes dans le monde, il n'y en a point où il ſoit plus eſſentiel d'approfondir les fautes, que chez le militaire. Tous les membres de ce corps regardant l'honneur comme un bien préférable à la vie, & expoſant tous les jours celui-ci pour conſerver celui-là, il faut avoir une attention extrême dans les jugemens que l'on rend pour les punir; & ne pas regarder comme un crime, ce qui n'eſt le plus ſouvent que l'effet du malheur, ou de quelque circonſtance que toute la prudence humaine ne pouvait prévenir.

Lorſque la conduite d'un officier eſt douteuſe, il faut lui permettre de ſe juſtifier devant des juges compétens; agir différemment, & être ſourd aux raiſons qui peuvent l'abſoudre, pour ne peſer que ſur celles qui peuvent le faire condamner, eſt une cruauté que ne firent jamais voir les pays qui gémiſſent le plus ſous la verge du deſpotiſme. On ſent, en effet, que rien ne cauſerait un découragement plus ſoudain parmi les militaires, que le peu de certitude que chacun trouverait dans un état, où étant impoſſible d'être conſtamment heureux, le premier revers, ou la premiere délation, cauſerait une flétriſſure éternelle.

Tout homme accuſé a un droit naturel à ſa défenſe; & un juge équitable doit toujours l'écouter, afin qu'il ne puiſſe pas crier à l'injuſtice, & demander comme Phocion, aux chefs de ſa république;

« Seigneurs athéniens, comment voulez-
» vous nous juger, eſt-ce juſtement ou
» injuſtement ? » (*d*)

J'ai dit que l'on devait toujours permettre à un officier de ſe juſtifier devant des juges compétens, & ces juges ne ſont pas difficiles à trouver ; ils ſont préciſément dans chaque corps les pairs de l'accuſé (*e*). Il eſt aiſé de ſentir que des juges qui ſont ſur les lieux, & témoins, pour ainſi dire, des fautes, jugeraient avec plus de connaiſſance de cauſe, que tous autres. Ajoutez que des ſoldats, des officiers & des généraux, qui auraient le droit de punir leurs confreres, s'en eſtimeraient davantage, & s'attacheraient comme à-l'envi, à leur devoir ; parce que ceux qui condamnent les crimes dans les

(*d*) Phocion fut élu vingt-huit fois général, quoique toujours abſent : il ſervit glorieuſement ſa patrie ; mais ayant été accuſé de conſpirer contre elle, il fut condamné à la mort, 318 ans avant Jeſus-Chriſt. Les Athéniens ayant dans la ſuite reconn ſon innocence, lui érigerent une ſtatue.

(*e*) Sauf l'appel au tribunal des maréchaux de France dans certains cas, qui eſt depuis long-tems juge du point d'honneur, & qui depuis qu'il exiſte n'a pas encore rendu un jugement inique ; point extrêmement glorieux, & dont peut-être aucune cour de juſtice dans le monde ne peut ſe vanter ..... tant il eſt vrai que l'eſprit juſte vaut ſouvent mieux que la connaiſſance d'un fatras de lois que chacun interprete à ſa guiſe.

autres, s'impoſent toujours la néceſſité de n'en point commettre. Un exemple frappant prouvera ce que je dis. Un ſoldat du régiment de la Couronne manque-t-il à ſon devoir, M. de S. Vaſt, lieutenant-colonel (*f*), ordonne à la compagnie de ce ſoldat de prononcer la punition. Qu'arrive-t-il de là ? Deux biens ineſtimables pour le maintien de la diſcipline, & l'avantage de l'émulation ; le premier, que le ſoldat eſt toujours puni avec une rigueur que l'on a ſouvent beſoin de modérer ; le ſecond, que la honte d'un châtiment ordonné par des camarades, eſt plus vive que les peines les plus ſéveres ordonnées par les officiers ſupérieurs.

On a par-tout des lois, on tient partout des conſeils de guerre, pour juger les délits des ſimples ſoldats ; & c'eſt preſque toujours l'autorité d'un général d'armée, qui décide du ſort des officiers : cela ne me paraît pas juſte. Un chef d'armée doit à ſa propre réputation un jugement public, qui annonce la faute & la punition. L'exemple de Cyrus, le deſir qu'il fit paraître de vouloir encore pardonner à

(*f*) N. de Saint-Vaſt, brigadier des armées, d'une famille noble & ancienne de Bayeux.

Oronte, & l'attention qu'il eut de le convaincre avant de le faire condamner, ne ſauraient donc être trop imités de ceux qui ont l'autorité en main. Punir ſans un examen froid & impartial, parce qu'on a le droit de le faire, & ſeulement pour faire ſentir le poids de ſon pouvoir, eſt une façon de penſer indigne d'un général, qui eſt auſſi-bien établi pour punir les crimes, que pour ſauver l'innocence. Heureux celui qui n'a aucun reproche à ſe faire à cet égard, & dont on peut louer également & la juſtice & la ſévérité!

CHAPITRE VIII.

Bataille de Cunaxa.

ENSUITE l'armée marcha par la province de Babylone, & après avoir fait douze lieues en trois jours, le dernier ſur le minuit, Cyrus en fit la revue, parce qu'il croiait combattre le lendemain. Cléarque eut la droite des Grecs, Menon la gauche; & rangea enſuite les Grecs comme il voulut.

Sur le point du jour quelques-uns ſe vinrent rendre, qui lui apprirent des nouvelles de l'armée ennemie. Auſſi-tôt il aſſembla les colonels & les capitaines des Grecs, & après avoir délibéré avec eux de l'ordre qu'il tiendrait dans le combat, il les encouragea par ces mots :

« Je ne vous ai pas choiſis, compa-
» gnons, pour le beſoin que j'euſſe de
» ſoldats, mais parce que j'ai cru que
» vous valiez mieux tous ſeuls que
» toute une armée. Ne trompez donc
» pas mon eſpérance, & vous montrez
» dignes de la liberté que vous poſſe-

» dez, & que je vous envie : apprenez » ſeulement à qui vous avez à faire » pour n'être pas ſurpris dans le com- » bat. Les ennemis ſont en grand nom- » bre, & marchent avec de grands cris » & avec beaucoup d'appareil ; mais ſi » vous pouvez ſupporter ce vain éclat, » vous aurez honte du reſte. Lorſque » vous aurez remporté la victoire, ſi » quelqu'un veut retourner en ſon » pays, je ferai que ſon pays même » lui portera envie. Mais je crois que » la plupart aimeront mieux demeurer » avec moi pour jouir de mon triom- » phe ».

Alors Gaulite, banni de Samos, & très-affectionné au ſervice du prince : « On dit que tu promets beaucoup, dit- » il à Cyrus, à cauſe du danger où tu » es, mais qu'il ne t'en ſouviendra plus » après la bataille, & que tu n'aurais » pas même de quoi t'acquitter de tou- » tes tes promeſſes ». « Toutefois, reprit » Cyrus, le royaume de mon pere eſt ſi » grand, que d'un côté on n'y ſaurait » durer à cauſe de la chaleur, ni de » l'autre à cauſe de la froidure. Tout » ce grand eſpace ſera tenu par nos ſa- » trapes, comme il l'eſt par ceux de

» mon frere, & je ne crains pas tant » de n'avoir pas de quoi donner, que » de n'avoir pas à qui je donne. Pour » vous, je vous promets encore une » couronne d'or à chacun pour récom- » penſe ».

Ils le quitterent là-deſſus, plus affectionnés à lui qu'auparavant, & conterent à leurs compagnons ce qu'il leur avait dit. Pluſieurs officiers l'allerent trouver en particulier pour lui faire diverſes demandes, & il les remplit tous d'eſpérance. Ils le prierent donc de les laiſſer faire & de ne ſe point trouver à la mêlée.

Alors Cléarque lui demanda s'il croyait que le roi dût donner bataille ; « Oui, dit-il, s'il eſt mon frere, il ne » ſouffrira point que je poſſede tout » ceci ſans mettre l'épée à la main ».

On fit enſuite la revue générale des troupes, où il ſe trouva dix mille quatre cens Grecs peſamment armés, & deux mille cinq cens autres, cent mille étrangers, & vingt chariots armés de faulx. *On faiſait* monter l'armée ennemie à douze cens mille hommes ſous quatre généraux, Tiſaphernes, Go-

brias, Arbacès, & Abrocomas; mais le dernier n'arriva que cinq jours après la bataille. Il y devait avoir auſſi deux cens chariots armés de faulx, & il n'y en eut que cent cinquante; mais il y avait outre cela ſix mille chevaux d'élite qui combattaient devant le roi. Cyrus apprit tout ceci par le rapport des transfuges; ce qui fut confirmé encore par celui des priſonniers après le combat.

Enſuite l'armée marcha en bataille, parce qu'elle croyait combattre, & ne fit que trois lieues, à cauſe d'un grand retranchement qui ſe trouva à mi-chemin, qui avait cinq toiſes de large & trois de profondeur, & s'étendait par l'eſpace de douze lieues depuis le bord de l'Euphrate, juſqu'au mur de la Médie; c'eſt-là que ſont les quatre canaux du Tigre qui ſe rendent dans l'Euphrate, chacun large de cent piés, & haut à proportion, diſtant l'un de l'autre d'une lieue, & portant bateaux, avec des ponts par-tout. Entre l'Euphrate & ce retranchement, que le roi avait fait conſtruire ſur la nouvelle de l'approche de l'armée de Cy-

rus; on avait laiſſé un eſpace de quelque vingt piés, par où paſſa Cyrus avec toute ſon armée, ſans que perſonne ſe préſentât pour lui diſputer le paſſage, & campa au-dedans du retranchement, où l'on voyait encore les pas des chevaux marqués, & les traces de l'infanterie qui s'était retirée.

Alors il fit appeller le devin Silanus, qui était d'Ambracie, & lui donna trois mille dariques, parce qu'interrogé quelque tems auparavant du jour de la bataille, il avait dit qu'on ne ſe battrait de dix jours. « Si l'on ne ſe bat » de dix jours, reprit alors Cyrus, on » ne ſe battra point, & ſi ce que tu » dis eſt véritable, je te donnerai dix » talens (*a*) »; de ſorte que les dix jours accomplis il s'acquitta de ſa promeſſe. On crut donc qu'il n'y aurait point de combat, puiſque l'ennemi n'avait point défendu le paſſage, ſi bien qu'on marchait le lendemain avec beaucoup de négligence; mais le troiſieme jour que Cyrus était ſur ſon char avec peu de ſoldats rangés devant lui, les autres

(*a*) 15000 livres de notre monnoie, ſuivant Capel, & 18000 livres ſelon Budée.

marchant confuſément ou faiſant porter leurs armes : tout-à-coup, ſur les dix heures du matin, qu'on n'était pas loin du lieu où l'on voulait camper ; Pagias, qui était de la ſuite du prince, accourut à toute bride avec ſon cheval tout en eau, criant par-tout où il paſſait, que l'ennemi approchait en bataille. Alors le déſordre fut grand, ſur l'appréhenſion qu'on n'eût pas le loiſir de ſe ranger ; & Cyrus ſautant en-bas de ſon char, s'arma en diligence & monta à cheval avec ſes javelots à la main, criant à chacun qu'il reprît ſes armes & ſon rang, ce qui fut auſſi-tôt exécuté.

Cléarque ſe mit à la droite du côté de l'Euphrate, & enſuite Proxene & les autres colonels, juſqu'à Menon qui avait la pointe de l'aîle gauche des Grecs. Pour les étrangers, Cyrus plaça mille chevaux paphlagoniens à l'aîle droite près de Cléarque, avec l'infanterie légere des Grecs. Le reſte s'étendit ſur l'aîle gauche, ſous le commandement d'Ariée qui était ſon lieutenant-général. Le prince marchait la tête nue, ſelon la coutume des Perſes, ſuivi de

de ſix cens cavaliers, armés avec des coutelas à la grecque, & leurs chevaux de chanfrein.

Il était déjà midi que l'ennemi ne paraiſſait point ; mais ſur les trois heures il ſe leva une grande pouſſiere comme une nuée blanche, ſuivie quelque tems après d'une noirceur qui couvrit tout le champ de bataille, après quoi on vit briller les armes & les étendarts. Tiſaphernes était à l'aîle gauche avec la cavalerie, armée d'armes blanches, & tout joignant l'infanterie légere, puis celle qui était peſamment armée avec des boucliers de bois qui couvraient l'homme tout entier ; on diſait que c'étaient des Egyptiens : il y avait enſuite d'autre infanterie légere & d'autre cavalerie rangée par nation, avec autant de front que de hauteur. Le devant de la bataille était couvert de chariots armés de faulx, fort éloignés les uns des autres, les faulx étant attachées à l'eſſieu, tant en-bas que de travers, pour couvrir les bataillons.

Ce que Cyrus avait dit, que les Perſes jettaient des grands cris en allant au combat, ne ſe trouva pas véritable, car

ils marcherent poſément & dans un grand ſilence. Sur ces entrefaites, comme il paſſait le long de la bataille avec Pigrès ſon truchement, & trois ou quatre autres, il cria à Cléarque qu'il donnât au milieu où était le roi, parce que de-là dépendait tout le ſuccès du combat; mais comme les ennemis étaient en ſi grand nombre qu'une ſeule de leurs aîles couvrait la moitié de notre front de bataille, il craignit d'être enveloppé de toutes parts s'il abandonnait la riviere, & lui répondit, qu'il ne ſe mît en peine de rien, & qu'il aurait ſoin de faire ce qu'il faudrait.

Cependant l'armée ennemie s'avançait au petit pas, & la nôtre ne bougeait, parce que toutes les troupes n'étaient pas encore rangées; Cyrus marchait entre les deux batailles, quoique plus près de la ſienne, & les conſidérait l'une après l'autre, lorſque Xénophon l'appercevant piqua droit à lui, pour ſavoir s'il n'avait point quelque ordre à donner. Il lui cria que les ſacrifices étaient favorables, & qu'il le rapportât aux ſoldats. Mais là-deſſus

ayant entendu du bruit dans les rangs, il demanda ce qu'il y avait, & Xénophon répondit, que le mot paſſait pour la ſeconde fois, de quoi étonné, il s'enquit quel il était. C'eſt *le ſauveur Jupiter & la Victoire* (*b*), reprit Xénophon. Je l'accepte, dit Cyrus, il n'en faut point d'autre, & cela dit il piqua au lieu où il devait combattre.

Les armées n'étaient éloignées que de quatre à cinq cens pas, lorſque les Grecs commencerent à chanter l'hymne du combat & à marcher; mais comme en marchant leur bataille ſe rompait, ce qui était détaché du gros courait rejoindre le reſte. Après ils jetterent de grands cris, comme on fait dans les ſolemnités de Mars, & s'ébranlerent tous enſemble, frappant des piques contre leur bouclier pour étonner les chevaux; mais avant qu'ils fuſſent à la portée du javelot, les Barbares lâcherent le pié & s'enfuirent, & les Grecs coururent après, criant l'un à l'autre, qu'ils priſſent garde de ne ſe

(*b*) Ce mot là valait mieux que le nom d'un ſaint & d'une ville; & celui de *Fleurus* & *Luxembourg*, ſerait certainement préférable à ſainte Genevieve & Paris.

point trop emporter dans la courſe, de peur de rompre les rangs.

Cependant les chariots dépourvus de conducteurs, couraient çà & là, tantôt vers leurs gens, tantôt vers les nôtres, qui faiſaient halte lorſqu'ils les voyaient venir; & il y eut un ſoldat qui s'étant arrêté pour les contempler, comme on fait dans les ſpectacles, en fut choqué ſans être bleſſé pourtant, ni aucun autre, quoiqu'on diſe qu'à l'aîle gauche il y en eut de percés de coups de fleche. Cyrus voyant les Grecs victorieux ne ſe laiſſa pas tranſporter à l'aiſe de la victoire, quoique déjà ſalué roi par ceux qui étaient autour de lui; mais tenant ſes ſix cens chevaux ramaſſés près de ſa perſonne, il épiait la contenance de ſon frere, qui était au milieu de la bataille, ſelon la coutume des rois de Perſe, ſoit pour y être plus en ſureté, ou pour mieux donner les ordres par-tout, car les autres chefs en font autant, chacun à la tête de ſon bataillon.

Cependant, le roi qui ne vit point d'ennemis devant lui, tourna pour nous envelopper; ce que Cyrus ayant

apperçu, craignit qu'il ne prît les Grecs en queue & ne les défît: il courut donc droit à lui avec ſes ſix cens chevaux, & tua, à ce qu'on dit, de ſa main, Artagercès, qui commandait les ſix mille qui étaient devant le roi; mais comme il les eut rompus, tous ſes gens ſe débanderent dans la pourſuite, de ſorte qu'il ne demeura preſque autour de lui que ceux qui mangeaient à ſa table, avec leſquels il piqua contre le roi, & criant je le vois, lui lança ſon javelot & le bleſſa à l'eſtomac à-travers ſes armes, à ce que dit le médecin Cteſias qui panſa ſa plaie. Dans cette conjoncture, Cyrus reçut un coup au-deſſous de l'œil, & étant venu aux mains avec ſon frere, & leur nobleſſe de part & d'autre pour les défendre, il fut tué avec huit des principaux de ſa cour, qui ſe firent tuer pour lui.

Cteſias a écrit le nombre de ceux qui moururent du côté d'Artaxerxès, car il était alors à ſon ſervice. On dit qu'Artapate, qui portait la chaîne d'or, le cimeterre, & les bracelets, comme un grand de Perſe, & qui était fort aimé de Cyrus, pour ſa fidélité, le

voyant renverſé, deſcendit de cheval & ſe tua ſur lui ; d'autres diſent qu'il fut égorgé par le commandement du roi.

COMMENTAIRES.

Cyrus cherche à combattre l'armée de ſon frere.

L'Armée de Cyrus, après une marche auſſi longue & auſſi fâcheuſe, était cependant d'autant plus redoutable, que les ſoldats ne regardaient une bataille que comme la fin de leurs maux.... A peine furent-ils arrivés dans la Babylonie, que Cyrus aſſemble ſes officiers ; il leur fait le tableau de l'armée ennemie, & leur promet des récompenſes proportionnées aux ſervices qu'il attend d'eux. Après cela, il fait la revue générale de ſes troupes, & marche au-devant de ſon frere près de Cunaxa (*c*).

La réſolution que prit ce prince de combattre promptement, & de commencer la campagne par une action d'éclat, eſt ſans contredit la plus ſage qu'il pût prendre dans la ſituation où il ſe trouvait. S'il eût

(*c*) Cette ville, dont Xénophon ne dit rien, paraît être la même que celle que Julien l'apoſtat appelle Pirisaphore, & qui était fortifiée avec des briques cimentées de bitume.

voulu tirer la guerre en longueur par des marches, ou par des campemens ; s'il ſe fût amuſé à prendre des villes, ou à attaquer des poſtes, il n'aurait jamais pu profiter du trouble, où Plutarque nous dit que l'arrivée de Cyrus avait mis la cour d'Artaxerxès, & il aurait donné le tems à ce monarque de raſſembler toutes les forces qui venaient ſe joindre à lui.

Le ſuccès, il eſt vrai, ne répondit point à la réſolution de Cyrus : mais il n'y a que le peuple & les ignorans, qui jugent des talens des hommes par l'événement. Cromvel ne parut un homme de génie, que parce qu'il réuſſit à conſommer un crime dont la mémoire fait horreur. S'il eût été vaincu à Yorck, ou à Naerbi, il ne nous aurait paru qu'un ſcélérat d'un eſprit médiocre. Céſar & Cyrus ſe trouverent à-peu-près dans les mêmes circonſtances ; mais nous admirons le premier, parce qu'il ſçut vaincre à Pharſale, & anéantir ſa république par une ſeule action ; & nous blâmons le ſecond, parce qu'il fut mis en déroute & tué à Cunaxa. La témérité heureuſe ne trouve plus de cenſeur ; & tel qui la blâmait auparavant, crie à l'héroïſme enſuite.

Force de l'armée de Cyrus.

La plupart des auteurs qui ont écrit ſur cette bataille, qui décida de la fortune &

de la vie de Cyrus, conviennent assez que l'armée de ce prince était composée de cent treize mille hommes. Diodore de Sicile assure cependant que ce prince n'avait que soixante-dix mille étrangers, treize mille Grecs, & trois mille chevaux, ce qui ne ferait que quatre vingt-six mille hommes. Mais Xénophon, qui était dans l'armée même de Cyrus, & plus à-portée que Diodore d'en connaître toute la force, nous assurant positivement qu'il y avait cent mille étrangers & douze mille neuf cens Grecs (*d*), son sentiment adopté depuis par Plutarque, sera celui que nous suivrons.

Diversité de sentimens sur celle du roi.

On n'a point la même certitude sur le nombre des combattans qui se trouverent dans l'armée du roi. Xénophon dit seulement *qu'on la faisait monter à douze cens mille hommes*. Plutarque assure qu'il y en avait neuf cens mille, & ajoute cependant que Ctésias, médecin du roi, n'en comptait que quatre cens. Diodore, d'après les écrits d'Ephore, nous apprend qu'elle était aussi de ce nombre, même

(*d*) Dans le dénombrement que fait Xénophon dans ce chapitre, les Grecs ne sont qu'au nombre de douze mille neuf cens, ce qui prouve qu'Aristipe avait resté dans la Thessalie, comme je l'ai dit au chapitre deux de ce livre, ou qu'il était venu occuper les places du gouvernement de Cyrus pour les garder.

en y comprenant la cavalerie. Examinons toutes ces opinions, & déterminons celle à laquelle il paraît le plus raisonnable de s'arrêter.

Premierement Xénophon officier très-entendu, & qui semble faire dans l'armée de Cyrus la charge de sergent de bataille, ou de major général (*e*), ne décide point la force de l'armée Persane. Il se borne à dire *qu'on la faisait monter à douze cens mille hommes* ; d'où il résulte que notre auteur ne s'est point attaché à éclaircir ce point. Il ne dit d'ailleurs, *qu'on la faisait monter à ce nombre*, que sur le rapport des déserteurs, gens ordinairement mal instruits ; & comme ces déserteurs avaient faussement assuré qu'Artaxerxès avait deux cens chariots armés de faux, pendant qu'il n'y en avait réellement que cent cinquante : on peut croire qu'ils avaient aussi mal vu la force de l'armée, que le nombre des chariots. Le sentiment de Xénophon ne doit donc être d'aucun poids, puisqu'il ne le donne lui-même, que comme une chose incertaine.

Xénophon ne le décide point.

Plutarque n'a pas mieux déterminé la

(*e*) Cela est prouvé dans ce chapitre même, où on le voit venir demander à Cyrus s'il n'a pas des nouveaux ordres à donner, ce qui est dans l'instant d'une bataille la charge d'un officier major de l'armée.

Plutarque s'eſt trompé.

force de l'armée du roi. Comme Xénophon avait dit, *que l'on faiſait monter cette armée à douze cens mille hommes ſous quatre chefs, Tiſaphernes, Gobrias, Arbaces & Abracomas; mais que ce dernier n'arriva qu'après la bataille.* Plutarque, qui a vu ce même Abracomas aux détroits de Syrie, à la tête de trois cens mille perſans, conclut que puiſque ce général n'arriva qu'après la bataille, il n'y avait pas le corps d'armée qu'il commandait, & qu'il n'y eut que neuf cens mille hommes, au-lieu de douze cens mille. Mais cette raiſon ne ſerait pas une preuve. Le corps qu'Abracomas avait ramené des détroits de la Syrie, n'avait pas été obligé de prendre une route détournée pour joindre le roi. Le chemin le plus court était le même que ſuivait Cyrus. Ainſi l'abſence d'Abracomas, qui ne ſe trouva pas à la bataille, n'eſt pas une preuve de l'abſence des troupes qu'il avait commandées. Cette opinion ne décide donc rien; & comme Plutarque n'a fait que copier Xénophon, je ne crois pas qu'on doive l'adopter.

Diodore fixe le nombre des Perſans.

Diodore de Sicile s'exprime d'une maniere plus préciſe; aidé des auteurs les plus contemporains, il aſſure avec Ctéſias & Ephore, que l'armée du roi n'était que de quatre cens mille hommes. Ce ſentiment me paraît le plus raiſonnable, voici pourquoi:

Ctéſias était témoin oculaire, & médecin du roi. Attaché à la cour, il était plus à-portée qu'aucun autre de ſavoir le nombre des Perſans. Ephore ne vivait que ſoixante ans après l'expédition de Cyrus, & avait pu parler à des officiers de cette armée; les regrets que tous les ſavans ont donné à l'hiſtoire qu'il avait compoſée des événemens de ſon tems, font voir que l'on peut compter ſur ce qu'il avance. Enfin le témoignage de Diodore, plus voiſin de ce ſiecle que Plutarque, tout ſemble nous convaincre de la vérité du ſentiment de Ctéſias.

Ce fut donc avec ces forces, c'eſt à-dire, avec cent treize mille hommes du côté de Cyrus, & quatre cens mille aux ordres d'Artaxerxès, que ces princes marcherent l'un contre l'autre.

Il y a dans les faſtes du monde mille exemples de moindres armées qui en ont battu d'auſſi fortes que celle du roi de Perſe. Les ſoldats de Cyrus ſe ſouvenaient encore qu'à la journée de Marathon, onze mille Athéniens avaient mis en déroute plus de cent dix mille Perſes. La fortune de ſon armée était attachée à la ſienne, & ſes ſoldats ſe trouvaient pla-

cés entre la victoire & la mort. Ce prince n'était donc point téméraire de chercher à combattre l'armée du grand roi, composée de troupes levées à la hâte, & dont la plupart n'avaient jamais vu d'ennemis.

Cyrus passe sans combattre le mur de Médie.

Dans l'impatience où était le jeune prince d'en venir aux mains, il pressa sa marche & arriva à un retranchement de douze lieues d'étendue, que le roi avait fait construire depuis l'Euphrate jusques au mur de Médie; mais Cyrus passa cette ligne de fortification sans que qui que ce fût, du côté d'Artaxerxès, se mît en devoir de la défendre.

Cette faute essentielle prouve toute l'ignorance des généraux persans; & Plutarque est le seul qui a sçu nous dire pourquoi ce prince avait ainsi abandonné le projet de défendre l'entrée de la Babylonie. Le roi, dit-il, n'était pas résolu de combattre sitôt, parce qu'il avait dessein d'attendre dans le fond de la Perse, que toutes ses forces fussent rassemblées; & Tribase fut le premier qui osa lui représenter qu'il ne devait pas abandonner à l'ennemi la Médie, Babylone & Suse, ayant plusieurs fois autant de troupes que Cyrus.

Le roi se replie.

L'avis de Tribase était le plus sage; mais les ignorans qui font foule, & qui

crient toujours plus fort que les autres, avaient empêché ce satrape de donner le sien plutôt. Toutefois ce reproche ayant piqué le roi, il prit le parti de revenir au-devant de l'ennemi; mais lorsqu'il voulut s'approcher de son retranchement, il trouva que Cyrus en était déjà maître.

Il revient au-devant de Cyrus.

Ce fut alors que ce jeune prince ayant apperçu les coureurs de l'armée de son frere. Il s'approcha de l'Euphrate, & se prépara à la bataille qui devait décider du trône entre le roi & lui..... Que ne peut à la guerre un moment de bonheur.....! Un instant débarrassa Artaxerxès de son rival. Un instant culbuta du trône toute la famille de Darius. Un instant éleva César à l'empire du monde. Un instant fit perdre à Charles-Quint l'idée de la monarchie universelle (*f*). Un

(*f*) Charles-Quint, empereur d'Allemagne, roi d'Espagne, & l'un des plus grands princes de la maison d'Autriche, renonça à la chimere de cette monarchie, le jour de la levée du siége de Mets. Les événemens du regne de ce prince sont connus de tout le monde; il se démit de l'empire en 1555, & mourut dans le couvent de S. Just, dans l'Estramadure, en 1558. Un moine de ce couvent lui ayant dit, Sire, il y a aujourd'hui un an que votre majesté a abdiqué l'empire. Ce prince lui répondit: Il y a aussi un an que je m'en repens: sa maison s'est éteinte dans l'empereur Charles VI. pere de l'impératrice, reine d'Hongrie & de Boheme, unique héritiere de tous ses états.

inſtant enfin plongea Charles XII. (g) dans la plus fâcheuſe de toutes les diſgraces. Il n'y a point de ſiecles qui ne produiſe des exemples auſſi frappans de l'inconſtance de la fortune. Mais ne perdons pas de vûe nos héros, & voyons quelles furent les diſpoſitions ſur leſquelles ils combattirent.

Ordre de la bataille du côté du prince.

L'ordre de la bataille de Cunaxa, dans Xénophon, ne paraît pas auſſi clair que le dit Plutarque; notre hiſtorien aſſure ſeulement que Cléarque ſe mit à la droite avec ſes Grecs; qu'il y eut mille chevaux Paphlagoniens à la droite de Cléarque, avec l'infanterie légere; & que le reſte de la bataille s'étendait ſur la gauche, ſous le commandement d'Ariée: voilà pour Cyrus.

Diſpoſition de l'armée du roi.

Du côté d'Artaxerxès, Tyſaphernes commanda la cavalerie de la gauche; enſuite venait l'infanterie peſamment armée, & enfin l'*infanterie légere*, *& d'autre cavalerie rangée par nation*, *ſur autant de hauteur que de profondeur.* Tel eſt l'ordre rapporté par Xénophon, que Plutarque

(g) Charles XII. roi de Suede, prince qui fut pendant neuf ans le monarque le plus heureux, & pendant neuf autres le monarque le plus à plaindre, fut tué au ſiége de Frederickdal, en Norvege, le 11 Décembre 1718.

Cavalerie

Gobrias

Infanterie Persane

Artaxerxes

Infanterie Persane

Tisapherne

Cavalerie

Cyrus

Ariée

Ladiens

Phrygiens

Barbares

Cavalerie

Infanterie Barbare

Grecs

Cavalerie Paphlagonienne

Chemin de Babylone

CUNAXA
dont la position
est incertaine

BATAILLE DE CUNAXA
L'AN CCCC. AVANT J.C.

dit qu'on ne lit pas, mais que l'on voit.

J'avoue que je n'ai pas la même pénétration, & que je ne vois point comment était ſoutenue la gauche de Cyrus; s'il combattit ſur une grande profondeur; s'il avait rangé ſes bataillons en ligne pleine, ou avec des intervalles; ni enfin s'il plaça ſes chariots armés de faux, devant ſon centre, ou s'il les étendit ſur le front de ſon infanterie.

Du côté du roi, je vois bien Tyſaphernes à la tête de l'aîle gauche, appuyée à l'infanterie légere & peſamment armée; mais je ne puis démêler ce que ſont *ces autres cavaliers de diverſes nations, rangés ſur autant de front que de hauteur*, c'eſt-à-dire en bataillon quarré, que Xénophon ſemble placer vers le centre des Perſans. Les ſecours que j'ai trouvés dans Diodore, & les éclairciſſemens que l'on peut tirer de Xénophon même, m'ont fait entreprendre de rapprocher ici leur ſentiment; de propoſer enſuite le mien, & de donner le plan de cette bataille.

Comme Xénophon, je place à la droite de Cyrus mille chevaux Paphlagoniens, avec les Grecs armés à la légere, que nous avons vu à l'article deux de ce livre, être au nombre de deux mille. Mais comme cet auteur ne nous dit pas la maniere dont

Suivant Xénophon.

cette cavalerie & ces soldats étaient rangés, je les ai mis partie en seconde ligne, & partie entre les escadrons; parce que cet ordre est celui qui a été suivi par les plus grands généraux, & particulierement par Epaminondas (*h*) à Mantinée (*i*), par les Espagnols à Pavie, par Henri IV. à Coutras, par Montecuculi à S. Gotard (*k*), & par M. de Turenne à Sintzim (*l*).

(*h*) Epaminondas, célebre général des Thébains, servit comme volontaire après la bataille de Leuctres, parce que les Thébains lui ôterent le commandement de leur armée : mais ayant reconnu leur injustice, ils le lui rendirent, & il gagna la bataille de Mantinée, où il fut blessé d'un coup de javeline, dont il mourut, 365 ans avant Jesus-Christ : la puissance des Thebains expira avec ce grand homme.

(*i*) Cela est prouvé dans le *Recueil des victoires des Français.*

(*k*) Raymond de Montecuculi, généralissime des armées de l'empereur, & l'un des plus grands capitaines du dix-septieme siecle, quoiqu'il eût commencé par être battu & pris par le général Banier, Suédois. Il commanda avec succès contre les Transilvains, contre les Turcs, contre les Français, & mourut en 1680. On a de lui des *Mémoires sur la guerre* qui sont estimés : sa maison subsiste avec éclat à Vienne, & à Modene, dont il était natif.

(*l*) Henri de la Tour, vicomte de Turenne, maréchal général des armées Françaises, avait commencé comme Montecuculi, par être battu : il perdit la bataille de Mariendal & de Rhétel ; mais il gagna celle de Zusmarshausen, de Gergeau, de Gien, du fauxbourg S. Antoine, des Dunes, de Sintzim, de Ladembourg, d'Enistin, de Mulhausen, de Turkein, & acquit une gloire immortelle : il fut tué d'un coup de canon en 1675, & ne laissa point de postérité ; mais

L'auteur qui a abregé Follard en 1754, n'approuve point cet ordre à la vérité ; mais les préceptes qui ne sont point approfondis, ne séduisent pas quand on a contre eux des exemples & leurs succès.

Avec Xénophon, je mets encore à l'aîle droite de Cyrus, les Grecs aux ordres de Cléarque, de Proxene & de Menon, rangés sur seize de hauteur, comme c'était l'usage de ces peuples, & comme nous l'apprend le duc de Rohan dans son *Traité de l'ordre militaire des Grecs* (*m*).

Suivant Diodore.

Je place ensuite, avec Diodore, Cyrus dans le centre de son armée, au milieu des Perses & des Barbares, à la tête d'un corps de cavalerie d'élite qui le suivait par-tout. Que ce corps soit de six cens hommes, comme le dit ailleurs Xénophon, ou de mille, comme l'assure Dio-

sa maison subsiste dans le duc de Bouillon & le prince de Turenne.

(*m*) Henri de Rohan, duc & pair de France, prince de Léon, colonel général des Suisses & des Grisons, & l'un des plus grands généraux de son siecle, servit avec succès à la tête des Calvinistes, fut élu généralissime des troupes Vénitiennes, & mourut comblé de gloire peu après la bataille de Nordlingue, où il avait été blessé, en 1638. Tout le monde connaît l'ancienneté & les services de cette maison alliée plusieurs fois au sang de nos rois, & à celui de la plupart des souverains de l'Europe : elle subsiste dans les branches de Guemené, de Montauban, de Soubise, & de Chabot.

dore, cela eſt peu eſſentiel. Viennent enſuite les Lidiens, que notre hiſtorien dit dans ſa Cyropédie, être les peuples le plus brave, & le plus belliqueux de toute l'Aſie; & enfin les Phrygiens, appuyés à un corps de cavalerie aux ordres d'Ariée.

J'ai laiſſé des petits intervalles entre les différens corps de l'armée de Cyrus, afin que chaque diviſion pût ſe mouvoir aiſément, & laiſſer un paſſage libre aux chariots d'Artaxerxès. Quant aux machines de cette eſpece qui étaient du côté de Cyrus, je les place vis-à-vis le centre du roi, parce que je vois dans Xénophon même, que c'était là que ce jeune prince voulait diriger ſa principale attaque.

L'ordre d'Artaxerxès était différent de celui de ſon frere. Avec Xénophon, je place Tiſaphernes à la tête de la cavalerie de la gauche, ſoutenant l'infanterie perſane; & avec Diodore, je forme dans le centre de l'armée, avec l'infanterie & la cavalerie de différentes nations, que Xénophon nous a dit être ſur autant de front que de hauteur: une phalange de cinquante mille hommes. L'exemple de Darius qui combattit depuis à la tête d'une phalange pareille à Iſſus, & celui d'Antigone qui vainquit Cléomene à Séleuſie, dans le même ordre, ſemblent nous aſſurer que c'était l'uſage de ce tems. Enfin je termine avec Diodore l'aîle droite de ce prince, de la même maniere que ſon aîle gauche; & je place comme Xénophon, le roi lui-même au milieu de ſon armée, ſuivi d'un corps de ſix mille chevaux. Obſervons en paſſant que cette bataille eſt peut-être la ſeule de ces anciens tems qui ſe ſoit livrée en Aſie, ſans qu'il y ait eu des éléphans.

Artaxerxès & Cyrus ſont toujours ſuivis d'un corps d'élite.

On vient de voir que Cyrus fut toujours ſuivi d'un corps de ſix cens chevaux qui ne le quitta point, & que le roi était auſſi accompagné de ſix mille hommes. Cet uſage où étaient les généraux de combattre à la tête d'un corps particulier, n'était pas reſtraint aux peuples de l'Aſie. En Eſpagne & dans les Gaules, du tems de Céſar, il y avait des braves qui s'attachaient à un prince, ou à un général, juſques à faire gloire de mourir pour lui. Plutarque, dans la vie de Sertorius (*n*) aſſure que pluſieurs milliers d'Eſpagnols jurerent à ce Romain une fidélité inviola-

(*n*) Quintus Sertorius, fameux capitaine Romain, ſe ligua avec Silla & Marius, prit Rome avec eux; mais s'étant brouillé avec le premier, il ſe ſauva en Eſpagne, ſervit à la tête des Luſitaniens ou des Portugais, ſe défendit contre tous les généraux que la république envoya contre lui, & ne pouvant le vaincre, ils le firent aſſaſſiner, 73 ans avant Jeſus-Chriſt.

ble, & s'engagerent avec ſerment de le ſuivre même dans le tombeau ; auſſi ne l'abandonnerent-ils jamais. Inveſti par un gros de ſoldats, après la déroute de ſon armée, il ne fut redevable de ſon ſalut qu'à ces braves qui ſe firent jour à-travers les ennemis. Epaminondas combattit à Leuctres, ayant à ſes côtés une compagnie appellée *Troupe ſacrée*, qui était compoſée de trois cens hommes, liés enſemble par un ſerment ſolemnel, & cet attachement, dit un auteur du deuxieme ſiecle, faiſait qu'ils étaient réſolus de vaincre ou de mourir. C'eſt peut-être d'après cet ancien uſage que Morus (o) a ſuppoſé dans les armées Uthopiennes, un eſcadron formé de jeunes gens dont l'unique emploi, un jour de combat, était de venir à-bout du général ennemi ; & cette opiniâtreté avait une ſi heureuſe ſuite, qu'à moins que ce général ne prît la fuite, il était tué ou fait priſonnier.

On ſera peut-être étonné que dans le plan de la bataille de Cunaxa, j'aie mis

(o) Thomas Morus, célebre chancelier d'Angleterre, mérita les graces du roi Henri VIII. mais lui ayant déplu dans la ſuite parce qu'il ne voulait pas ſe prêter aux deſirs du roi, il eut la tête tranchée en 1535. Sa république imaginaire intitulée l'*Uthopie*, eſt un livre utile, agréable, & inſtructif : la maiſon de ce grand homme ſubſiſte en Angleterre.

les gros bataillons d'Artaxerxès les uns derriere les autres, mais deux raiſons m'y ont déterminé ; la premiere, parce qu'à-moins que ce prince n'eût formé toute ſon armée en phalanges, il était impoſſible qu'il rangeât différemment une multitude de quatre cens mille hommes ; la ſeconde, parce que c'était la coutume de ces peuples, ayant ſuivi un plan tout ſemblable lorſqu'ils furent vaincus par Alexandre-le-Grand.

Défauts de l'ordre de Cyrus.

Tel eſt l'ordre dans lequel combattirent les deux concurrens au trône de Perſe. Il ne faut pas être grand officier pour appercevoir que la défectuoſité de l'arrangement du jeune prince, devait occaſionner ſa défaite. Une ligne faible d'infanterie était, en effet, peu capable de ſoutenir les efforts de pluſieurs bataillons qui ſe ſuccédaient, & la facilité qu'aurait eu la phalange du roi, de partager l'armée de Cyrus dans ſon centre, ne devait laiſſer aux vaincus, aucuns moyens de ſe rallier ; mais ne précipitons point nos réflexions, & voyons quelles furent les actions de cette journée.

L'action commence & l'aile des Grecs eſt victorieuſe.

Lorſque les armées furent à-portée, Cléarque avec ſes Grecs commença l'attaque ; mais les Barbares ne l'attendirent pas, & lâcherent le pié. Diodore ſemble

annoncer cependant qu ils firent quelque réſiſtance. Quoi qu'il en ſoit, l'aîle droite des Perſans fut miſe dans une déroute ſi prompte, que le roi ne pût en être averti, & que les Grecs crurent juſques à la fin avoir gagné la bataille.

Cyrus veut défendre lui-même ſa gauche.

Les choſes ne tournerent pas ſi heureuſement à la gauche de Cyrus. Comme l'armée d'Artaxerxès s'étendait ſur un front beaucoup plus grand, & qu'elle pouvait aiſément le tourner, le roi s'y porta lui-même. Cette manœuvre devait ranger naturellement la victoire de ſon côté; auſſi Cyrus réſolut-il de l'empêcher. Sur le champ il accourt à cette aîle, ſuivi de la troupe qui lui ſervait d'eſcorte; il apperçoit ſon frere, s'avance vers lui, & commence un combat particulier, où il perdit la vie.

Il rencontre ſon frere & il eſt tué.

Son armée prend la fuite.

La mort de Cyrus termina ſubitement la querelle d'où dépendait le ſort de la Perſe; & il ne fut plus queſtion de lui. La déroute de ſon armée n'avait pu être plus complette; & dès le premier inſtant Ariée qu'il avait comblé de bien, prit la fuite avec toute la gauche qu'il commandait: les Grecs ſeuls, toujours victorieux dans la partie où ils ſe trouvaient, demeurerent ſur le champ de bataille.

Les Grecs ſeuls reſtent ſur le champ de bataille.

Telle fut la fin de ce prince, qui fut

pleuré amerement par Paryſatis, & qui aurait, avant Alexandre, fait voir à l'univers étonné, ce que peut la paſſion de dominer, lorſqu'elle eſt jointe au courage & au génie.

Je ne diſcuterai point ici les circonſtances de la mort de Cyrus, ſur laquelle Xénophon, Ctéſias, Diodore, Plutarque & Dinon ne s'accordent pas. Je dirai ſeulement que ceux qui le font périr dans le choc qu'il eut avec ſon frere, me paraiſſent les mieux fondés. Xénophon eſt de ce nombre; & comme il était préſent à la bataille, & qu'il n'a d'ailleurs aucun intérêt de cacher la vérité, je crois qu'on peut s'en rapporter à lui plutôt qu'à Ctéſias, qui étant médecin, n'était pas obligé de payer de ſa perſonne dans le combat.

Nous ne voyons point, dans les détails de notre auteur ſur cette bataille, que les chariots armés de faux, aient été d'aucun ſecours aux deux armées: quelle en put donc être la cauſe? L'avantage que les anciens tiraient de ces terribles machines était pourtant bien décidé, puiſque dans toutes leurs batailles ils en faiſaient uſage, & que toutes les nations en oppoſaient à leurs ennemis. Zonare prétend néanmoins que les Romains ne commencerent à s'en ſervir qu'à la bataille d'Aſculum, pour arrê-

ter la fureur des éléphans de Pyrrhus (*p*). Quoi qu'il en ſoit, on vit ſi ſouvent ces chariots, dont on n'a plus d'idée, décider ſi vîte par leur impétuoſité, le gain des batailles, qu'il eſt étonnant que Xénophon n'en ait rien dit.

Plutarque donne deux cauſes de la perte de cette bataille.

Plutarque attribue le mauvais ſuccès de cette journée, à deux cauſes principales; la premiere eſt la faute que fit Cyrus de charger lui-même avec l'eſcadron qui le ſuivait, le corps que commandait le roi; la ſeconde, eſt celle que fit Cléarque de ne pas ſuivre l'ordre que ce prince lui avait donné d'abord, d'attaquer le centre de l'armée Perſane, où était Artaxerxès. Ces deux raiſons ne ſont point de la même force, & la derniere eſt la ſeule à laquelle je penſe que l'on doit rapporter le malheur de Cyrus.

La premiere eſt injuſte.

En effet, ce prince put-il être blâmé d'avoir voulu charger lui-même ſes enne-

(*p*) Pyrrhus, roi d'Epire, combattit avec la plus grande valeur à la bataille d'Ypſus, & vainquit Neptoleme, qui avait uſurpé une grande partie de ſon royaume. étant paſſé en Italie, il battit les Romains à la bataille d'Héraclée & à celle d'Aſculum; il défit deux fois les Carthaginois en Sicile, & fut vaincu à ſon tour par Curius Dentatus auprès de Benevent. Après cette déroute, Pyrrhus repaſſa en Epire, & ayant porté la guerre dans le Péloponneſe il fut tué au ſiè d'Argos, 272 ans avant Jeſus-Chriſt: on attribue à ce prince l'invention du jeu des échecs.

mis, & ſe montrer digne du rang auquel il voulait s'élever. Eſt-ce qu'Alexandre & Darius, Céſar & Pompée, François I. & Charles-Quint, Charles XII. & le czar, & de nos jours les rois de France, d'Angleterre, de Pruſſe & de Sardaigne, n'ont pas paru à la tête de leur armée, & fait trembler leurs ſujets pour leurs jours? La place la plus convenable à un roi un jour de bataille, diſait Chriſtierne IV. eſt l'endroit où il fait le plus chaud. Le premier reproche de Plutarque ne peut donc paraître raiſonnable qu'aux yeux des perſonnes qui ignorent combien l'exemple du ſouverain a d'influence ſur l'eſprit des ſoldats.

La derniere eſt plus raiſonnable.

Celui qu'il fait à Cléarque eſt plus juſte. Cyrus lui avait dit poſitivement de *donner dans le milieu de l'armée Perſane, où était le roi*; mais au-lieu de lui obéir, il répond qu'il aura ſoin de faire ce qu'il faudra, & va ſe placer du côté du fleuve, afin de n'être point tourné. Si Cléarque eût ſuivi l'ordre de Cyrus, il eſt certain qu'il aurait enfoncé le centre du roi, & mis en déroute une phalange d'Aſiatiques, qui ne voyait l'ennemi que pour la premiere fois: le prompt ſuccès qu'il eut ſur

(*q*) Chriſtierne IV. roi de Danemarck, prince juſte, courageux, & entreprenant: il mourut en 1647.

la gauche ne permet pas d'en douter. Par ce moyen le roi n'eût pas songé à attaquer la gauche de Cyrus, & le combat où ce prince fut tué, ne serait point arrivé. C'est donc plutôt à la trop grande précaution de Cléarque, qu'à la témérité de Cyrus, qu'il faut imputer la mort de ce prince, étant évident, & ce sont les propres termes de Plutarque: « Que si Artaxerxès » avait eu à choisir lui-même un endroit » à mettre les Grecs en bataille, afin qu'ils » lui fissent le moins de mal, il n'en n'au» rait jamais pu trouver un plus commo» de que celui que prit Cléarque, fort » loin du grand roi, & d'où il ne pût » s'appercevoir de la mort de Cyrus »..... Ce jeune prince avait donc bien vu que tout le succès de cette journée dépendait de l'attaque du centre des Persans; & la conduite de Cléarque, quoi qu'en dise M. Charpentier, ne peut point être justifiée, parce qu'il était devenu responsable de l'événement, dès-lors qu'il n'avait pas suivi les ordres de son prince.

Quel est l'ordre dans lequel aurait pu combattre Cyrus.

Cependant cette faute de Cléarque n'aurait point été irréparable pour un général qui aurait eu plus d'expérience que Cyrus. La disproportion de ses forces avec celles du roi aurait du, ce me semble, engager ce jeune prince à refuser sa gauche aux Persans, & ne faire avancer que sa droite, où étaient les Grecs. Par ce mouvement, la gauche des ennemis ayant été mise en déroute, comme elle le fut, & la cavalerie Paphlagonienne s'étant mise à ses trousses, les Grecs auraient tourné sur le centre d'Artaxerxès, qui n'aurait pas fait plus de résistance; & la multitude de ses soldats lui serait alors devenue aussi inutile, qu'elle le fut aux Spartiates à Leuctres, & aux Eléens à Mantinée, lorsqu'Epaminondas les battit dans un ordre semblable.

Cet ordre revient à la colonne de Follard.

Ce que je dis de l'ordre dans lequel aurait dû combattre Cyrus, revient, comme on le voit à la colonne du chevalier Follard, qui malgré la mauvaise humeur de ses critiques, est le plus excellent de tous. On n'aurait jamais imaginé qu'après les raisons dont cet auteur a appuié son système, il eût encore besoin de defenseur; mais puisque la matiere m'y conduit, je prendrai la liberté de dire ma pensée (*r*).

(*r*) Follard (le chevalier), né à Avignon, auteur des *Commentaires sur Polybe*. Jamais personne n'a mieux developpé que lui les grands principes de la guerre Il est mort en 1733, n'étant que mestre-de-camp d'infanterie, parce que les généraux dont il avait démasqué l'ignorance le persécuterent, & furent écoutés: sa famille subsiste.

Il semble qu'il soit du bel air aujourd'hui de critiquer les idées de Follard; tout le monde s'en mêle, & le ton de modestie que l'on prend dans les libelles que l'on publie contre lui, n'est que pour le blâmer avec une liberté plus indécente. Qu'ont produit cependant jusqu'à présent cette foule de critiques? Rien du tout: les raisons dont on refutera cet auteur, ne paraîtront suffisantes, qu'autant qu'on proposera un système dont la supériorité sera démontrée sur le sien. Or c'est ce que personne n'a encore fait. On a expliqué de tant de manieres la *phalange* des Grecs, & le *coin* des Romains; on a tant écrit sur les évolutions & la manœuvre des troupes, que l'on a obscurci la raison à force de raisonnemens.

Ebloui par son système des colonnes, le chevalier Follard a peut-être eu tort d'en voir par-tout chez les anciens. Mais sans épiloguer sur les différens sens qu'on peut donner aux mots *cuneus*, *caput porcinum*, & autres, n'eût-il pas été, comme je dis, plus avantageux aux progrès de l'art, que l'on eût détruit son système par un meilleur?

Mauvaise maniere de le critiquer.

Rien n'est plus aisé, sans doute, que de critiquer un officier, lorsqu'on fait dans son imagination les hommes & les lieux

tels qu'on les desire, & qu'on fait succéder des corps de troupes à mesure que les mouvemens de l'ennemi, & les besoins que l'on en a, indiquent les endroits où l'on doit les placer. J'ai vu de ces raisonneurs qui parlaient en maîtres des évolutions, qui se servaient de petites pieces de bois pour représenter des bataillons qu'ils faisaient pirouetter avec une adresse merveilleuse, & qui prétendaient prouver l'excellence de leurs plans, comme on démontre un problème de géométrie. Idiots! ils se servaient de morceaux de bois dont les parties sont contiguës, & ils ne voyaient pas qu'il y a un frottement inévitable dans un corps composé de soldats; ils faisaient avancer ces figures de bataillons, avec la même facilité que s'ils eussent joué aux échecs, & ils ne comprenaient pas la difficulté & la lenteur qui accompagnent les mouvemens d'une armée; ils représentaient sur une table unie le dessein d'une bataille, & ils ne sentaient pas la différence de cette table à un terrein inégal, & de ce dessein à l'action.

Proscrire l'ordre des colonnes, parce que l'on a pu être vaincu dans cet ordre, n'est pas une preuve à alléguer contre Follard; parce que l'on a perdu & gagné des

batailles dans tous les ordres que l'on connaiſſe. Et les nations les plus formidables par leur puiſſance intérieure, comme la république Romaine & la France, ou les nations les plus guerrieres par la forme de leur gouvernement, comme la Grece & la Pruſſe, ne ſont pas à cet égard exemptes de diſgraces.

Le plus excellent de tous les ordres de bataille, eſt celui qui réunit dans un ſeul point, une force à laquelle l'ennemi ne peut oppoſer qu'une ligne faible de ſoldats : & c'eſt-là le propre de la colonne, qui par ſon ſeul poids enfoncera toujours nos bataillons ſur quatre de hauteur. Si nous euſſions ſuivi cet ordre dans une infinité d'actions, & particulierement à Ramilies; ſi négligeant notre gauche ſuffiſamment couverte par la petite Gette, nous euſſions formé une colonne à notre droite, nous n'aurions pas eſſuyé la perte d'une bataille donnée ſans néceſſité, & dans laquelle trois brigades eurent ſeules à ſoutenir tous les efforts de l'armée des alliés, que M. de Marleborough, d'après les conſeils réitérés du duc de Virtemberg, avait preſque toute raſſemblée à ſa gauche (*s*).

(s) Evrard Louis, duc de Virtemberg, & l'un des princes le plus valeureux qui ayent paru en Allemagne, commanda l'armée des alliés, puis l'armée Impériale contre les maréchaux d'Harcourt & de Beſon, & mourut en 1733 : cette maiſon, qui a produit pluſieurs grands hommes, ſubſiſte dans Charles, duc regnant de Virtemberg, qui a commandé en perſonne & avec ſuccès, un corps de ſes troupes pendant l'année 1760. Le prince a deux freres ; le prince Louis, lieutenant général au ſervice de France, & chevalier des ordres ; & le prince Eugene, lieutenant général au ſervice de Pruſſe, chevalier de l'aigle noir.

Si le détail de cette bataille, qui fut d'une conſéquence infinie par les ſuites fâcheuſes qu'elle eut, entrait dans mon plan : ſi je penſais qu'il fût néceſſaire de donner des leçons à nos maîtres, je ferais bien voir qu'il n'y avait alors que cette manœuvre qui pût nous ſauver ; mais n'écrivant que pour mes camarades, je ne dois rapporter les grandes actions qu'autant qu'elles peuvent ſervir à l'inſtruction particuliere.

CHAPITRE IX.

Eloge de Cyrus.

AINSI mourut le plus digne ſucceſſeur du grand Cyrus, au jugement de tous ceux qui l'ont connu, & celui qui a eu l'ame la plus royale; car dès ſon enfance, lorſqu'il était nourri à la cour du roi, comme ſon frere & les autres enfans des grands de Perſe, on le voyait exceller par-deſſus tous, en toutes ſortes d'exercices. C'eſt-là véritablement qu'on peut voir de grands exemples de modeſtie, & qu'il ne s'entend ni dire ni faire aucune choſe deshonnête, & c'eſt une belle école pour la jeuneſſe, de voir le prince qui diſtribue les peines & les récompenſes, & qui leur apprend à commander & à obéir.

C'était donc lui qui apprenait le mieux, & qui ſe montrait le plus docile & le plus obéiſſant, qui ſavait le mieux monter un cheval, & qui s'y plaiſait davantage; adroit à tirer de l'arc & à lancer un javelot, hardi à la

chaſſe lorſqu'il fut plus grand, juſques-là qu'un jour il ſoutint l'attaque d'un ours, & l'ayant colleté, il tomba avec lui en-bas de ſon cheval, dont il porta depuis les marques ſur le viſage; mais à la fin il le tua, & fut bien récompenſer celui qui avait couru le premier à ſon ſecours.

Comme ſon pere l'eut fait ſatrape de la Lydie & des provinces voiſines, il témoigna qu'il n'avait rien de plus cher que de tenir ſa parole, ſoit dans un traité, ou dans une ſimple promeſſe; c'eſt pourquoi, non-ſeulement les villes, mais les ennemis même y prenaient aſſurance.

Lorſqu'il commença la guerre contre Tiſaphernes, toutes les places ſe rendirent à lui volontairement, hormis Milet, parce qu'il voulut rétablir les bannis, & diſait hautement, que puiſqu'il avait pris leur protection, il périrait avant que de les abandonner, quand ils ne ſeraient ni ſi puiſſans ni ſi conſidérables qu'ils étaient.

Soit qu'on lui fît du mal ou du bien, il le voulait rendre au double, & ne ſouhaitait de vivre que juſqu'à ce qu'il

eût ſurmonté en bienfaits ou en injures, ſes amis & ſes ennemis.

Ç'a été auſſi le prince de notre tems pour qui l'on a le mieux aimé expoſer ſes biens & ſa vie ; & l'on ne pouvait dire, que les méchans triomphaſſent de ſa bonté, car il les puniſſait ſans miſéricorde. Dans ſon gouvernement tous les grands chemins étaient pleins d'eſtropiés & d'autres miſérables, parce qu'on n'y faiſait faire aucune injure à perſonne, & chacun pouvait aller ſans crainte où il lui plaiſait, & emporter ſes biens avec lui.

Il aimait ſur-tout à faire du bien aux vaillans hommes ; & dans la guerre qu'il eut d'abord contre les peuples de la Myſie & de la Piſidie, ceux qu'il reconnut les plus hardis dans les dangers eurent tous des gouvernemens ou des récompenſes ; par-tout donc où il était, il en trouvait une infinité qui s'expoſaient au péril volontairement.

S'il voyait quelqu'un s'adonner à la juſtice & à la vertu, c'était celui-là qu'il élevait aux honneurs & aux dignités, & non pas les ambitieux ni les avares, comme jugeant que les gens de bien

doivent être naturellement maîtres des autres.

Il ordonnait pluſieurs autres choſes très-ſagement ; mais ſur-tout il avait une armée bien diſciplinée, où l'on ſervait par affection, & non pas par intérêt, & où la paye était la moindre récompenſe qu'on devait attendre de ſes ſervices : auſſi jamais prince n'a été mieux ſervi que lui, parce qu'il ne laiſſait point de ſervice ſans récompenſe.

S'il voyait quelque bon ménager dans ſon gouvernement, qui prît plaiſir à faire valoir ſon bien, & à l'augmenter par des moyens honnêtes, bien loin de le piller, il faiſait gloire de l'enrichir ; de ſorte qu'on prenait plaiſir à travailler, parce qu'on poſſédait ſans crainte : & il n'était pas beſoin de lui cacher ſes tréſors, car il ne ſouhaitait que ceux qu'on voulait dérober à ſa connaiſſance.

Perſonne n'a jamais ſçu obliger de meilleure grace, ni gagner mieux le cœur de ceux qui le pouvaient ſervir ; car comme il voulait être aidé dans ſes deſſeins, il vous aſſiſtait dans les vôtres.

Tous les préſens qu'il recevait, qui étaient en grand nombre, il les donnait à ſes amis, regardant ce qui était propre à chacun, ſoit d'armes ou d'ornemens. Car il avait accoutumé de dire qu'il ne ſe pouvait pas ſervir de tout ce qu'on lui donnait; & qu'un prince était bien paré, qui avait une belle ſuite.

Or de faire du bien à ſes amis, & de les vaincre en libéralités, je ne le trouvai pas étrange dans une ſi haute fortune; mais de les ſurpaſſer en affection, & d'avoir plus de ſoin de les obliger, qu'ils n'en avaient de le ſervir, c'eſt en quoi je l'eſtime & je l'admire.

S'il trouvait quelque vin excellent, il leur en envoyait quelquefois des bouteilles à demi-pleines, avec ordre de leur dire qu'il n'en avait jamais bu de meilleur, & qu'il les priait d'en goûter avec leurs amis. Il en faiſait autant des viandes où il avait touché, & même du pain qu'on lui ſervait.

S'il arrivait dans les marches de l'armée qu'on eût faute de fourrage, comme il en avait toujours de reſte à cauſe de la multitude de ſes officiers, & qu'il était très-bien ſervi, il prenait la peine

de leur en envoyer, avec cette couleur, qu'il ne voulait pas que les chevaux de ſes amis mouruſſent de faim à ſon ſervice.

Quand il allait par le pays, s'il avait à faire une entrée, ou quelqu'autre action où il dût être remarqué, il faiſait appeller ceux qu'il aimait le plus, & les entretenait durant toute la cérémonie, pour montrer l'eſtime qu'il en faiſait; de ſorte que perſonne, à mon avis, n'a jamais été tant aimé parmi les Grecs & les Barbares. Et c'en eſt un grand témoignage, qu'on ne quitta jamais ſon ſervice pour celui du roi, au lieu qu'il en paſſait tous les jours une infinité du parti du roi au ſien, depuis que la guerre fut déclarée; & même des favoris, ſur la créance qu'il ſaurait mieux reconnaître leurs ſervices.

Oronte ſeul qui le voulut quitter, trouva que celui en qui il ſe fiait le plus, était plus fidele à Cyrus qu'à lui. Ce qui lui arriva auſſi à la mort, eſt une belle marque qu'il ſavait choiſir ſes amis, & qu'il en était bien aimé. Car les plus grands de ſa cour ſe firent tous tuer ſur lui; il n'y eut qu'Ariée qui

commandait la cavalerie à l'aîle gau-

commandait la cavalerie à l'aîle gauche, qui s'enfuit avec tous ſes gens ſitôt qu'il eut appris ſa mort.

OBSERVATIONS.

Eloge de Cyrus.

COMME Xénophon a fait l'éloge de Cyrus, d'abord après avoir annoncé la mort de ce prince, & avant de parler des ſuites de la bataille de Cunaxa, nous ſuivrons le même ordre, & en rappellant les vertus civiles & militaires de ce jeune héros, nous examinerons celles qui ſont les plus propres à former un grand officier.

Jamais on ne vit un portrait plus accompli que celui que fait Xénophon du prince auquel il s'était attaché. Ce portrait eſt un modele de magnanimité, de modeſtie, d'application & de généroſité tout enſemble. Tous les talens de l'eſprit, les qualités du cœur, les perfections de l'éducation étaient réunies dans ce prince; & quoiqu'il ſemble que notre auteur l'ait un peu exagéré, il eſt certain que ſes vertus ſemblaient le rendre plus digne que ſon frere du trône où celui-ci était élevé.

Pourquoi Xénophon a pu le flatter.

Ayant tout eſpéré de Cyrus, il n'eſt point étonnant que Xénophon l'ait un peu flatté; nous allons voir que tous les auteurs de l'antiquité n'en ont pas parlé de même. Avant de pouvoir décider des grandes qualités d'un prince, il faut l'avoir vu réſiſter aux charmes de la proſpérité, & n'être point ébranlé par les rigueurs de l'infortune: or Cyrus n'avait point aſſez vécu pour cela.

Sentiment de Plutarque.

Liſons Plutarque. *Cyrus*, dit-il, *fit paraître dès ſon enfance, un naturel impétueux & violent. Artaxerxès au contraire était doux & modéré.* Voilà qui ne ſe rapporte pas abſolument à ce que dit Xénophon. Mais Plutarque n'aurait-il pas défiguré ces caracteres? n'aurait-il pas pris l'ardeur guerriere que Cyrus fit paraître dès ſon enfance, pour une vivacité impétueuſe, & regardé comme doux & modéré, le caractere indolent d'Artaxerxès? Peut-être a-t-il voulu rendre par là l'entrepriſe de Cyrus odieuſe; mais il n'avait pas beſoin de lui ſuppoſer des vices. Il n'avait qu'à faire l'hiſtoire de ſa révolte, & la poſtérité l'aurait toujours blâmée. Une légere connaiſſance de ce que les auteurs de ce tems ont dit des mœurs des Perſes, pourra nous convaincre de la partialité affectée de Plutarque.

Pour ne pas nous perdre à ce ſujet dans un déluge de citations ennuyeuſes, je rap-

porterai seulement ce que Rollin dit de la cour de ces rois, qui avaient quelque tems auparavant fait trembler toute l'Asie (*a*).

Mœurs des Perses du tems de Cyrus.

Après le regne d'Artaxerxès Longuemain, dit-il (c'était le bisayeul du jeune Cyrus), les rois s'abandonnerent aux charmes de la volupté & du luxe. Renfermés dans leurs palais au milieu de leurs femmes, & d'une foule de flatteurs, ils goûtaient dans une molle oisiveté, le plaisir d'être les maîtres de tout..... C'étaient d'ailleurs des princes sans talens, sans goût pour la gloire, qui se déchargeaient sur leurs officiers du soin des affaires, & du commandement des armées; leur ambition se bornait à porter le titre de grands rois..... Les premieres charges de l'état étaient ordinairement données à des gens sans services & sans mérite; c'était le crédit des favoris, les intrigues secrettes de la cour & les sollicitations des femmes, qui décidaient du choix des sujets..... Souvent les courtisans, par une basse jalousie qui leur faisait ombrage, éloi-

(*a*) Charles Rollin, recteur de l'Université de Paris: cet auteur a écrit avec pureté. Son histoire Romaine est estimée; son histoire ancienne est une des meilleures compilations que l'on ait, mais il n'est pas toujours exact, & n'a pas bien vû la Retraite des Dix-mille: il mourut à Paris en 1741.

gnaient leurs rivaux des affaires, & rendaient leurs talens inutiles à l'état; quelquefois même ils rendaient leur fidélité suspecte par d'artificieuses délations; les faisaient citer en jugement, & forçaient les plus fideles sujets du roi, pour se défendre de leurs calomnies, de chercher leur sureté dans la révolte.... (c'était la position de Cyrus)..... Les ministres pour retenir les généraux dans leur dépendance, les gênaient par des ordres bornés; & souvent ils les rendaient responsables des mauvais succès, après les avoir laissé manquer de tout ce qui était nécessaire pour vaincre.... Les rois de Perse avaient extrêmement dégénéré de la frugalité de leurs ancêtres, ils se plongeaient dans la bonne chere & dans l'ivrognerie, dont bien loin de rougir, ils se faisaient une gloire, comme on le voit dans le jeune Cyrus (*b*)..... L'extrême éloignement

(*b*) Rollin a suivi Plutarque, dans ce défaut qu'il reproche à Cyrus. *Ce prince*, dit l'auteur Grec, *se vantait d'avoir le cœur plus grand que son frere, d'être plus grand philosophe, d'être plus instruit dans la magie, & de pouvoir boire plus de vin que lui.* Mais on voit que ce détail est une suite de la mauvaise opinion qu'il veut donner de Cyrus, & qu'il parle différemment de tous les auteurs de son tems, de la cour de ces rois dont il loue ici la grandeur & la magnificence. Cette habitude de boire beaucoup de vin n'était pas d'ailleurs un vice dans le siecle où vivait Cyrus. Alors.

des provinces était un obſtacle à l'affection des peuples, qui n'avaient jamais la ſatisfaction de jouir de la préſence de leur ſouverain, qu'ils ne connaiſſaient que par la peſanteur des impôts, par l'avarice des ſatrapes, & qui en ſe tranſportant à la cour pour y porter leurs plaintes, ne pouvaient jamais trouver accès auprès du prince..... L'étendue de l'empire obligeant de donner aux vicerois des provinces éloignées une très grande autorité dont ils abuſaient, & dans laquelle on les continuait pluſieurs années.... Les gouverneurs des provinces, les miniſtres & les grands ſe faiſaient un honneur d'imiter dans leurs équipages, dans leurs tables, dans leurs meubles & dans leurs habillemens la pompe & l'éclat de la cour. Pour ſoutenir un faſte ſi ruineux, ils étaient réduits à vexer les ſujets par des taxes arbitraires, par des concuſſions crian-

---

l'éducation ſe rapportant toute entiere aux excès du corps; on ne jugeait de la valeur d'un homme que par la maniere dont il ſavait boire & manger; de-là vint qu'on donna à Hercule le nom d'*Inſatiable*, parce qu'il avait mangé plutôt un bœuf que l'epreus. Pline, *liv. 14.* dit que Marc-Antoine ſe faiſait honneur de ſon intempérance, & que le ſeul Marcus Cicéron, fils de l'orateur, lui diſputa la gloire d'être un des plus redoutables buveurs de ſon tems. Il n'y a pas un ſiecle que les Suiſſes faiſaient le même défi à toute l'Europe, ſans être cependant ni moins braves ni moins vertueux.

tes, par un trafic honteux des charges publiques; tout ce que la vanité prodiguait; tout ce que le luxe épuiſait était remplacé par les artifices d'une avarice inſatiable... Ces excès, & beaucoup d'autres qui demeuraient ſans remede, & que l'impunité augmentait tous les jours, en précipiterent pluſieurs dans une rébellion ouverte, & les porterent à ſe rendre à eux-mêmes la juſtice qui leur était refuſée....

Qui ne jugera d'après ce tableau de Rollin, qu'il était poſſible que la perſécution de Tiſaphernes eût produit la révolte de Cyrus? Accuſé d'avoir conſpiré contre ſon frere, & ayant été ſur le point de périr par les calomnies de ce favori, était il dans l'ordre naturel des choſes qu'il reſtât à la cour, expoſé ſans ceſſe à la rage d'un courtiſan intéreſſé à le perdre? Il aurait dû ſe retirer dans ſon gouvernement;.... mais dans ſon gouvernement aurait il été à l'abri de cette pérſécution? & un roi comme Artaxerxès n'aurait-il pas trouvé cent moyens pour s'en défaire? Il eſt quelquefois des offenſes qui ferment toutes les voies à la réconciliation: & celle qu'avait éprouvé Cyrus était de ce genre.

Cyrus excellait dans tous ſes exercices.

Xénophon commence l'éloge de ce prince par dire, qu'il excellait ſur tous les autres enfans dans toutes ſortes d'exerci-

ces, jusques-là qu'il soutint un jour l'attaque d'un ours..... L'expérience de tous les siecles prouve que celui d'entre les hommes qui s'est le plus exercé, & qui a le mieux appris à supporter les fatigues de la vie, est le plus propre à l'état militaire, comme à tout autre. Les commencemens seuls peuvent paraître rudes; mais une fois que l'on s'est accoutumé au travail, à la peine & à toutes les intempéries des saisons, c'est une seconde nature que l'on a contracté.

Tout cela est vrai pour certains tems & pour certains climats, diront ici quelques personnes blessées par la mollesse & les plaisirs..... Mais quoi! tous les pays & tous les tems ne sont-ils pas les mêmes pour les personnes de bon sens? Je pardonne à nos petits-maîtres Parisiens qui ne peuvent pas supporter la plus légere incommodité, d'imaginer qu'elles sont insupportables pour tout le monde; mais que des hommes raisonnables soient séduits par leurs propos, cela n'est pas soutenable! Est-ce en effet, à des gens qui ont le goût gâté, à décider des bonnes choses, & à des ames en paralysie d'avoir du sentiment? La seule réponse, dit un instituteur moderne, à donner à ces personnes qui ne peuvent pas comprendre

comment on peut sortir au froid, au chaud, au vent & à la pluie, est celle du philosophe Scythe à l'Athénien : *je suis tout visage.*

Ce n'est point assez dans l'éducation des enfans de leur dire ce qu'ils doivent faire, il faut encore les y exercer, comme le fut Cyrus. Voyez les anciens; chez eux la lutte, le pugilat, le pancrace, le saut, les courses, & tous les exercices qu'ils prenaient dans leurs gymnases, ou leur champ de Mars, entretenaient leur ardeur martiale, & les disposaient à tous les hâsards des combats. Dire seulement à un jeune homme les manœuvres qu'il devra pratiquer, sans les lui faire mettre en usage, comme on le fait en Europe, c'est étourdir ses oreilles & parler au vent. La méthode des Grecs sur cela était admirable; ils formaient l'esprit & dressaient le corps en même tems, afin d'accoutumer l'un à la théorie, & l'autre à la pratique. Vouloir parler à leur cœur comme nous faisons, pour roidir leur ame, avant d'avoir affermi leur complexion, c'est dit Locke (c), commencer par la fin, & leur enseigner des choses dont ils ne pourront jamais prendre l'habitude.

(c) Locke, philosophe Anglais, estimé, mais qui n'est pas toujours infaillible dans ses idees.

Mais lorſqu'une nation aura ſçu préparer d'avance ſes jeunes militaires aux travaux des camps, à la diſcipline des armées, & à une obéiſſance prompte; elle fera bientôt diſparaître l'inégalité qui pouvait ſe trouver entre elle & ſes voiſins. Alors ſans avoir accru ſa puiſſance en éloignant ſes frontieres, elle aura acquis un degré de force que la politique ne pourra calculer. Ce fut principalement à cette excellente conſtitution, dont une ſeule nation de l'Europe ſuit aujourd'hui les maximes, que la ſtérile Grece dut la réſiſtance invincible qu'elle fit contre les multitudes d'ennemis qui l'attaquerent.

Cyrus avait l'art de s'attacher ſes amis.

Dans l'éloge de Cyrus, Xénophon nous apprend qu'il trouva toujours des amis fideles..... Hélas! qui peut ſe flatter maintenant d'un pareil bonheur, & que n'a-t-on pas dit pour prouver la chimere de cette précieuſe conſolation de la vie? Toutefois, quoi que l'on ait penſé ſur les difficultés de trouver un ami vrai, je ne croirais pourtant pas la choſe impoſſible; & le moyen le plus aſſuré d'y réuſſir, ſerait ce me ſemble, de l'être ſoi-même. Mais comme l'amitié parmi les enfans, & même entre les hommes faits, ne dépend que de la correſpondance des cœurs, il faut aimer la vertu, ſi l'on veut être

aimé d'un homme vertueux, & prendre garde enſuite qu'aucune indiſcrétion ne l'éloigne de nous. Pour conſerver un ami, dit quelque part Horace, il faut, s'il eſt avare, dire qu'il eſt frugal; s'il eſt vain, qu'il veut ſe faire eſtimer; s'il eſt dur, que c'eſt parce qu'il eſt ſincere; s'il eſt violent, parce qu'il eſt ami chaud.... Jeunes militaires, peſez ſur ces préceptes du poëte Latin, ils importent plus que vous ne croyez au bonheur & au repos de votre vie; vous vous en appercevrez dès le premier inſtant que vous les oublierez.

Dans l'état militaire, un officier doit vivre en bonne intelligence avec tous ſes pareils; mais il doit n'être familier qu'avec peu, & intime à un ſeul. Pour ne pas ſe tromper ſur un choix de cette importance, il faut d'abord eſſayer une perſonne, en lui faiſant des confidences peu eſſentielles, ou en lui demandant des petits ſervices: il y a tant de gens qui ne ſont qu'amis de plaiſirs, & qui ſe retirent dans l'adverſité, que l'on ne ſaurait donner trop d'attention à les démêler. Eſt-on enfin aſſez heureux pour trouver celui que l'on cherchait, il faut être comme Cyrus, autant qu'il eſt poſſible, en avance d'honnêtetés, de prévenances & de ſervices: un homme qui a la lâcheté de méconnaître

ſes amis dans leur beſoin, ne mérite plus d'en rencontrer dans ſes malheurs. Aimez donc vos amis, mais juſqu'à la confidence excluſivement; on devient toujours eſclave d'un homme qui poſſede notre ſecret.

Obſervez encore de ne jamais faire aucune avance pour vous lier; s'oublier ſur ce point, c'eſt ôter aux autres l'envie de nous voir, qui ne vient qu'en ſe rendant difficile. Il faut connaître les hommes avant de les aimer, dit un ancien moraliſte. Mais comment les connaître...? Cela eſt difficile vis-à-vis des hommes faits, & point du tout vis-à-vis des jeunes gens, ils ſe maſquent ſi peu qu'on peut les voir d'abord tels qu'ils ſont. Examiner pour lors leur conduite, & ſavoir ce que l'on penſe d'eux dans le monde, voilà ce qui apprend à les diſtinguer. Une fois connus, il faut éviter avec ſoin ceux dont les mœurs ſont corrompues, parce que les amis ſans mœurs, n'inſpirent jamais la vertu.

Cyrus trouva toujours des amis; mais pourquoi? C'eſt non-ſeulement parce qu'il ſavait l'être; mais, ajoute Xénophon, parce qu'il était ſincere & vrai. Sincere & vrai! O Dieu! puiſque les hommes ne ſont touchés que des choſes rares, pourquoi le ſont-ils ſi peu de celles-là? &

& pourquoi les jeunes officiers ont-ils tant de penchant à mentir? c'eſt pour cacher leur faute..... J'ai percé cette excuſe, & trouvé un moyen unique d'apprendre à s'en paſſer: vivez bien, & vous ne ſerez pas obligé de mentir. Eſt-il néceſſaire d'avoir recours au déguiſement, lorſqu'on ſe conduit avec ſageſſe?

J'ai connu un officier à qui un de ſes amis ayant parié dix louis qu'il ne penſait pas ce qu'il venait de lui dire, & qu'il ne s'en rapportait qu'à ſon propre témoignage, ſe condamna ſur le champ, & paya. Pourquoi une ſincérité ſi franche & ſi naïve? C'eſt que la vérité eſt une vertu que l'on doit pratiquer, même à ſon préjudice.

Manquer de ſincérité dans ſes diſcours, c'eſt craindre de ſe montrer tel que l'on eſt; c'eſt braver Dieu & les hommes. Le Grec qui a dit, que l'on pouvait amuſer les enfans avec des oſſelets, & les grandes perſonnes avec des paroles, était un monſtre qui cherchait à répandre une défiance funeſte dans tous les cœurs, en faiſant un jeu de la ſincérité, qui eſt la ſeule maniere d'aſſurer la vérité parmi les hommes (*d*).

(*d*) Lyſander, général Lacédémonien.

Cyrus était sage & modeste.

Je reviens à Cyrus : ce prince, dit Xénophon, pouvait être cité comme un exemple de sagesse; mais comment accorder cette sagesse avec ce que Plutarque & Xénophon disent ailleurs, qu'il avait une maîtresse nommée Aspasie (*e*), qui le suivait par-tout..... Cette contrariété ne doit point nous surprendre. Un usage qui se perd dans la plus haute antiquité, était alors, comme aujourd'hui, de mener les femmes, les maitresses & les sérails à la suite des princes d'Asie, l'exemple des concubines de Darius prises à Issus le prouve; ce que faisait alors Cyrus n'était donc point un crime. Cet usage à la vérité n'a pas pris chez nous, parce que l'on a compris que des femmes à l'armée causaient trop d'embarras, qu'elles éloignaient les hommes de leur devoir, & qu'après avoir corrompu le cœur de tous les soldats, il ne leur en restait plus pour combattre. On le défendit avec la plus grande rigueur, & on fit bien. Mais qu'arriva-t-il? Beaucoup d'officiers se firent suivre par des filles

(*e*) Il ne faut pas confondre cette Aspasie avec celle de Milet, qui se rendit célèbre par son esprit, par sa beauté, par son éloquence, & par sa politique, que Socrate même consultait, & qui dirigea long-tems les affaires de la république d'Athènes. quant à la maîtresse de Cyrus, on peut voir ses aventures dans la vie d'Artaxerxès, dont elle devint aussi la concubine.

déguisées, & ceux qui ne purent pas les imiter, s'abandonnerent dans les garnisons à la débauche la plus obscène; les femmes, le vin, le jeu partagerent leur tems: l'étude de leur métier fut la chose qui les occupa le moins. On recommença la guerre, & l'on sait comment ces officiers s'en sont tirés.

Qui doute que l'impureté ne soit le plus grand des maux qui peuvent affecter les militaires; une santé robuste fut-elle jamais aussi nécessaire à personne qu'à ceux qui embrassent le parti des armes? Non sans doute; & comme alors l'activité de l'esprit est analogue à la santé du corps, on ne peut rien attendre des gens que les plaisirs ont entierement énervés.

Je pourrais bien repéter au sujet de cette débauche, les conseils qui ont été donnés par tous nos moralistes; mais à quoi cela aboutirait il? Les meilleurs raisonnemens ne servent de rien contre les penchans de la nature. Si après avoir mené un jeune homme dans les lieux que la charité publique a établis pour guérir les maladies honteuses, il n'est pas effrayé & retenu a la vûe des remedes que l'on applique, aux douleurs aiguës, aux mutilations & aux opérations cruelles qui font perdre des membres entiers, il sera

encore moins ſenſible aux exhortations: il ſera incorrigible.

Après les femmes, le vin eſt encore un penchant auquel les jeunes officiers ſe laiſſent entraîner quelquefois. Ce vice, qui eſt le plus groſſier dont un homme puiſſe être atteint, eſt auſſi un de ceux qui gâte le plutôt les cœurs les mieux diſpoſés à la vertu. Je dis le plus groſſier, parce qu'il eſt le ſeul où il ne faut ni eſprit, ni adreſſe, ni vaillance. L'ivrogne-rie n'a rien de tout cela; c'eſt un vice purement matériel, qui fait commettre mille imprudences, & qui expoſe à des accès de fureur dont on ne manque jamais de rougir lorſqu'on eſt de ſang froid. Pour ſentir la confuſion où jette cette paſſion, il n'y a qu'à s'arrêter un inſtant devant ces hommes de la lie du peuple, que l'on voit quelquefois plongés dans le vin, & l'on apperçoit bientôt que le déſordre de leur raiſon eſt un abrutiſſement qui fait honte à la nature.

Enfin le jeu de haſard eſt un dernier défaut, dont pluſieurs officiers ont reſſenti les effets funeſtes. Que de malheurs j'ai vu venir à la ſuite de ce penchant! & que d'horreur en prendraient nos militaires, s'ils pouvaient une fois être témoins des impatiences, des emportemens & des

imprécations de ceux qui éprouvent les revers de la fortune! Un homme ſage, dit un auteur dont je ne me rappelle pas le nom, ne doit jamais ſe mettre dans le cas de ſortir avec chagrin de ce qui doit faire ſon amuſement.... Mais comment s'y prendre pour cela.....? Le voici, c'eſt de ne jouer que pour jouer, c'eſt-à-dire, de ne jouer que peu de choſe, & de fuir avec ſoin ces maiſons indécentes de jeu, où il ſemble que des bêtes farouches n'entraînent les paſſans que pour les dévorer.

Que nos jeunes gens ne ſe faſſent donc point illuſion ſur les excès dont je viens de parler. Les plaiſirs auxquels nous ſommes entraînés par nos paſſions, ſont toujours funeſtes, parce que nos paſſions nous font abuſer de tout. Mais, me dira-t-on, vous qui affectez ſi fort de ſimplifier les choſes, apprenez-nous donc à ne pas nous tromper ſur ce point, & à diſtinguer les plaiſirs décens d'avec ceux que l'honneur déſapprouve..... Pour répondre à cette queſtion, je ne renverrai point aux livres de morale, ni aux conſeils de la ſageſſe; mais je dirai, conſultez votre cœur; examinez ſi ce que vous voulez faire ne préjudiciera point à votre repos, à votre réputation, à vos affaires ou à celles des

autres ; voyez enfin, ſi après que vous l'aurez fait vous n'enſerez point fâchés, & ſi vous ſentez alors que vous n'aurez aucun reproche à vous faire, vous pouvez ſans crainte vous livrer à tous les plaiſirs, ils ſeront certainement honnêtes & légitimes.

Cyrus était encore honnête dans ſes propos.

Xénophon dit encore que Cyrus n'avait jamais rien que d'agréable à dire, & qu'il avait des manieres très-ſéduiſantes. Pour le coup, je me garderai de rien dire ſur le premier article : les princes & les grands ſavent ſi bien l'art d'endormir les hommes par la douceur, qu'il n'eſt pas beſoin de le leur apprendre; il faudrait ſeulement que leurs diſcours polis fuſſent comme ceux de Cyrus, accompagnés d'un peu plus de réalité, & que cette belle qualité ne tînt pas à des grands mots. Quant aux manieres, c'eſt autre choſe, & il eſt certain qu'elles ſont une partie eſſentielle de l'éducation des jeunes militaires, & qu'on ne ſaurait trop les recommander.

Ce ne ſont pas toujours les titres & les richeſſes qui annoncent un homme de conſidération, ce ſont les manieres qu'il fait paraître, & qui ne peuvent s'apprendre que dans les compagnies choiſies, parce que les geſtes & les propos des perſonnes avec leſquelles on ſe trouve, ſe gravant mieux dans l'eſprit que les préceptes, ces compagnies deviennent la meilleure école qui ſe puiſſe pour façonner les jeunes gens.

Il y a Paris des maîtres pour montrer les graces : cet exercice n'eſt pas auſſi frivole qu'on ſerait tenté de le croire d'abord. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à voir la différence qui ſe trouve entre un homme du monde & un campagnard. Sans les graces dans les manieres, dit madame de Puyſieux (*f*), on ne plaît jamais ; tout ce que l'on fait perd de ſon prix, & annonce un homme obſcur, qui n'a aucune éducation. Vous voyez des perſonnes dont la figure n'eſt rien moins que belle, qui plaiſent beaucoup ; & elles ne doivent cet avantage, le plus grand de tous, qu'à un je ne ſais quoi qui vient du geſte & de la façon de faire les choſes.

J'ai dit que ces manieres ne s'apprenaient que dans les aſſemblées choiſies, & je ne l'ai dit qu'après une expérience réitérée. Jamais le danger des mauvaiſes compagnies ne s'eſt plus manifeſté que chez les militaires : ordinairement trop familiers entre eux, ils deviennent inſen-

(*f*) N. de Puyſieux, ſuppoſé que ce ſoit ſon nom ; cette dame a écrit avec eſprit, mais elle ſe contredit quelquefois, & peut donner aux femmes des idées d'intrigues & de galanterie qu'elles n'auraient point eu.

ſiblement groſſiers, brutaux & ruſtres

ſiblement groſſiers, brutaux & ruſtres.... Voulez-vous vous habituer à la politeſſe & à l'honnêteté, ayez-en avec votre ami, avec votre frere, avec votre égal, & vous en aurez naturellement avec tout le monde..... Mais Cyrus ſavait encore obliger avec bonté; hé voilà juſtement ce qui contribua tant à le faire aimer des Grecs & des Barbares. Attentif à n'accorder des graces qu'à ceux qu'il avait reconnu les plus vertueux & les plus vaillans. Il n'avait auprès de lui que des amis ſolides; eſt-il étonnant après cela que toute ſa cour ſe fît tuer ſur lui à la bataille...? Xénophon ajoute que Cyrus ne voulait pas que ſes libéralités fuſſent des faveurs, mais des récompenſes; & qu'elles ſerviſſent à aider la vertu, & non pas à entretenir la molleſſe. Mais de quelle nature étaient donc ces récompenſes? étaient-elles de l'argent? Non, pouvant avec cela vivre plus à leur aiſe, ils ſeraient ſurement arrivés au luxe qu'il voulait éviter..... Etaient-elles des honneurs, des diſtinctions.....? Je ne ſais; mais je dirai ailleurs ce que je croirais être le mieux.

Cyrus obligeait autant par la maniere dont il donnait que par ſes graces même.

CHAPITRE X.

Ce qui ſe paſſa depuis la bataille.

LE roi fit couper la tête & la main droite à Cyrus, & pourſuivant ſa pointe, donna juſqu'au camp de ce prince, à-travers lequel Ariée s'enfuit à quatre lieues de-là avec toutes ſes troupes, juſqu'au lieu où l'armée avait campé le jour précédent. Il le pilla donc, & prit une de ſes concubines qui était de la Phocide, qu'on appellait *la belle & la ſage* (*a*). Il y en avait une autre plus jeune de Milet, qui ſe ſauva toute nue au quartier des Grecs, qui la défendirent vaillament avec tout leur bagage.

Le roi était alors éloigné de leur bataille d'environ une lieue, & chacun croyait avoir remporté la victoire, parce que l'un pourſuivait ſon ennemi, & l'autre pillait ſon camp. Mais comme cela fut ſu de part & d'autre, le

(*a*) C'était Aſpaſie dont j'ai parlé.

roi rallia ſes gens, & Cléarque demanda à Proxene qui était le plus près de lui, s'il détacherait quelques troupes pour aller au ſecours du camp, ou s'il y marcherait en perſonne avec toute l'armée.

Sur ces entrefaites, on vit le roi qui s'avançait en bataille, & les Grecs firent la converſion pour l'aller recevoir; mais il alla paſſer au-deſſus de leur aîle gauche, par où il était venu, emmenant ceux qui s'étaient rendus aux Perſes dans la bataille, avec les troupes de Tiſaphernes; car ce général ne s'enfuit pas avec le reſte de l'aîle gauche, mais donna le long du fleuve à-travers l'infanterie légere des Grecs, qui s'ouvrit pour lui faire paſſage, & fit ſa décharge ſur lui, en paſſant, ſans perdre un ſeul homme. Elle était commandée par Epiſthene d'Amphipolis qu'on eſtimait ſage capitaine.

Tiſaphernes donc paſſa outre ſans retourner à la charge, comme ſe ſentant trop faible, & donna juſqu'au camp de Cyrus, où il trouva le roi & lui dit que les Grecs étaient victorieux.

Cependant les Grecs voyant le roi ſur leur aîle gauche, craignirent qu'il ne tournât pour les envelopper, de ſorte qu'ils la retirerent le long du fleuve pour la mettre à couvert de la riviere; mais là-deſſus le roi changea la forme de ſa bataille, & ſe vint ranger devant eux, comme il était au commencement du combat. Ils recommencerent donc à chanter l'hymne avec plus d'allegreſſe qu'auparavant; mais les Barbares lâcherent le pié comme la premiere fois, & encore de plus loin, & furent pourſuivis juſqu'à un village qui était au pié d'une colline ſur laquelle leur cavalerie fit alte, couvrant de ſes eſcadrons toute l'étendue de la montagne.

On dit qu'on y remarqua l'étendart du roi, qui était un aigle d'or au bout d'une pique avec les aîles déployées. Les Grecs s'arrêterent quelque tems à les contempler, pour voir leur contenance & leur réſolution; mais comme ils recommencerent à marcher, les Barbares s'écarterent ſans faire leur retraite en gros comme auparavant.

Cléarque après avoir rangé ſes trou-

pes au pié de la colline, fit monter Licie de Syracuſe avec un autre pour voir ce qui était au-delà ; mais ils rapporterent que les ennemis fuyaient à toute bride.

Comme il était preſque nuit, les Grecs mirent bas les armes pour ſe repoſer, bien étonnés de ce que Cyrus ne paraiſſait point, ni perſonne de ſa part ; & s'imaginant qu'il s'était engagé à la pourſuite des ennemis, ou qu'il ſe hâtait de ſe rendre maître de quelque place importante, car ils ne ſavaient pas ſa mort. On délibéra donc ſi l'on ferait venir le bagage pour camper en cet endroit ; mais il fut trouvé plus à propos de retourner au camp, où l'on arriva ſur l'heure du ſouper, & l'on trouva la plupart du bagage pris, avec tous les vivres & quatre cens chariots chargés de farine, que Cyrus faiſait mener pour les Grecs en une néceſſité. La plupart donc demeurerent tout le jour & toute la nuit ſans manger ; car avant que l'armée eût ordre de repaître, on avait découvert l'ennemi, & on paſſa la nuit en cet état.

RÉFLEXIONS.

ARTAXERXÉS victorieux de ſon frere, comme nous venons de voir, pouſſa devant lui Ariée avec l'aile que commandait ce général, qui ſe retira, à ce que nous apprend Diodore, dans des lieux qu'il connaiſſait, & où il pouvait être en ſureté. Suite de la bataille.

Xénophon n'a point fixé dans ſon hiſtoire de la retraite, la perte des deux armées. On peut juger cependant qu'elle ne dut pas être bien conſidérable, puiſque l'aîle du roi qui avait fui devant les Grecs, ni la gauche de Cyrus qui en avait fait autant en apprenant la mort de ce prince, n'étaient point venues aux mains.

Ctéſias & Diodore ſont les ſeuls qui en aient parlé, & leurs ſentimens ſe rapprochent aſſez. « On rapporta au roi, dit » le premier, qu'il n'avait perdu que neuf » mille hommes ; mais je jugeai en voyant » ſes morts, qu'il pouvait y en avoir vingt » mille. La perte des Perſans, dit le ſecond, » était de quinze mille hommes, & celle » de Cyrus de trois mille ; mais les Grecs » n'eurent pas un ſeul homme de tué »... Cela ne paraîtra pas abſolument extraordinaire, ſi l'on fait attention que les Grecs Perte des deux armées.

furent moins occupés à combattre qu'à massacrer.

Quel malheur pour eux, que la mort de ce prince ne leur permît pas de tirer avantage de leur bravoure, & de l'effroi qu'ils avaient causé parmi les Persans...! Cyrus eût mieux fait, sans doute, de combattre à leur tête, & de ne pas s'en séparer. Victorieux avec eux, quand tout le reste de son armée eût été dissipé, il aurait encore pu soutenir son parti, & disputer la couronne à son frere. Mais, dira-t-on, que pouvait entreprendre Cyrus dans le moment d'une déroute générale? La réponse est facile. Cyrus à la tête de ses Grecs aurait pu choisir un bon poste & s'y établir; le village où ceux-ci se retirerent après la bataille, par exemple, aurait pu lui servir d'asyle; là il aurait attendu la nuit pour se faire jour à-travers les ennemis; il aurait joint Ariée; il aurait rallié les fuyards; il se serait assuré des villes voisines & des gorges du pays; il eût mis des garnisons dans les unes, & des bons détachemens dans les autres; dans ce tems-là les Grecs auraient menacé les places, & donné de la jalousie aux ennemis; la reine Parysatis eût cherché des partisans à Cyrus; les provinces qui tenaient son parti lui eussent envoyé de

Ressources qu'eût pu trouver Cyrus s'il n'eût pas été tué.

nouvelles levées, il les aurait promptement exercées, & il aurait saisi le moment de tomber une seconde fois sur l'ennemi. Démétrius (*b*) est battu à plate couture à Ipsus par Ptolomée (*c*), sur le champ il rassemble une armée toute nouvelle, défait à son tour celle des Egyptiens, & sait quoiqu'aussi jeune que Cyrus, se relever de son malheur..... Cyrus avait perdu trois mille hommes, dit Diodore, mettons-en dix; est-ce que dix mille hommes sur une armée de cent treize mille, étaient une perte si considérable qu'il ne pût espérer de soutenir la guerre avec succès?

Un général habile doit se défier de l'épouvante, qui fait toujours voir les malheurs à-travers un microscope: une armée battue, n'est pas pour cela anéantie. Voyez quel homme c'était que Cléarque! N'ayant aucune nouvelle de Cyrus, & voyant que tous les Barbares venaient fondre sur lui, il n'en est point épouvanté;

Résolution des Grecs.

(*b*) Demetrius, fils d'Antigonus, l'un des généraux d'Alexandre, qui s'était fait roi d'Asie après la mort de ce conquérant; on le nomme Demetrius Poliorcete, c'est-à-dire le preneur des villes; il devint roi de Macédoine, & mourut 286 ans avant Jesus-Christ.

(*c*) Ptolomée Lagus, roi d'Egypte, après avoir été simple garde d'Alexandre-le-Grand, fut cependant un prince d'un grand mérite; il mourut 283 ans avant l'ere vulgaire.

il ſe rapproche de la riviere; il la met à dos des Grecs pour que les ennemis ne puiſſent pas les tourner. Le roi paraît pour les attaquer, & la réſolution de Cléarque l'effraie; il ſe retire & n'oſe tenter de ſe rendre maître d'une poignée de ſoldats dont le gros de l'armée venait d'être mis en déroute.

C'eſt dans les malheurs qui paraiſſent ſans remedes, qu'une bravoure déterminée peut devenir ſalutaire, & arracher même la victoire des mains de l'ennemi. Salvius chef des eſclaves Siciliens qui ſe révolterent contre Rome, veut s'emparer de la ville de Morgantie. Il aſſemble une armée de vingt-deux mille hommes, & en commence le ſiege; mais le préteur Licinius marche au ſecours de la place. Il arrive devant les rebelles, les attaque pendant la nuit, les diſſipe, & pille entierement leur camp. Qui n'eut cru Salvius perdu? Il n'en faudrait pas tant pour faire tourner la cervelle à certains officiers..... Cela n'arriva pas à Salvius; au contraire avec des efforts incroyables il raſſemble les fugitifs, les remet en ordre, projette de prendre ſubitement ſa revanche, remarche à la faveur de cette même nuit, vient tomber ſur l'armée prétorienne dans le tems qu'elle s'y attendait le

moins, & lui fait mettre bas les armes.... N'eſt-ce pas là un beau coup d'eſſai pour un chef de bandits? Peu de généraux, même de ceux qui ſe piquent de ſavoir le mieux toutes les reſſources de la guerre, ſauraient l'imiter.

Cependant un général qui aurait la force de réſiſter à la peur qui ſaiſit toute une armée dans un moment de diſgrace, pourrait bien en faire autant que Salvius. Qui l'empêcherait de ſe ſervir pour cela de ſa réſerve; des troupes qui n'ont point donné dans l'action, ou des régimens qui n'ont point ſouffert? Qui l'empêcherait de faire eſcalader une ville voiſine, & de profiter de la ſécurité où ſont toujours les victorieux pour les ſurprendre? qui l'empêcherait de faire ce que j'ai dit qu'aurait fait Cyrus s'il n'eût pas été tué? Un général qui ſaurait prendre une réſolution de cette nature, étonnerait l'ennemi, arrêterait ſes progrès, redonnerait du courage à ſon armée abattue; & ſes ſoldats en plaignant ſon malheur, admireraient ſon génie, & lui rendraient leur confiance.

S'il eſt d'un habile général de ſavoir préparer la victoire par des bonnes diſpoſitions, il ne l'eſt pas moins d'empêcher par ſa prudence une ruine totale. Ainſi lorſqu'on voit qu'on va être battu (choſe

qui s'apperçoit facilement avant la déroute, pour peu que l'on ait d'expérience) on n'a pas d'autre parti à prendre que de ſe retirer dans des retranchemens que l'on aura conſtruits d'avance, ou dans un bon camp que l'on aura reconnu. Après la bataille d'Hokirchem en Saxe, les Autrichiens ne gagnerent que le champ de bataille, le roi de Pruſſe ſe retira à deux milles de diſtance, & le plus grand avantage des ennemis, ſe borna à la mort du brave Keit (*d*), qui eut la gloire d'être pleuré de ſon roi.

J'en ai été témoin à l'occaſion de la bataille de Felingauſen en Veſtphalie. L'effroi qui ſe répand dans l'intérieur d'un pays, après la nouvelle d'une bataille perdue, vient plutôt de la malignité des courtiſans qui exagerent la perte du chef pour le ſupplanter, que de la réalité du malheur même. On n'a cependant jamais attaché le mérite d'un général à une conſtante fortune, Céſar, le grand Céſar lui-même, fut battu quelquefois. Les premiers degrés de gloire de M. de Turenne & du prince de Condé furent, comme j'ai dit ailleurs, des batailles perdues. Jamais le malheur de Malplaquet n'obſcurcit celle

(*d*) N. baron de Keit, lieutenant général, feld-maréchal des armées Pruſſiennes, tué le 14 Octobre 1758.

du maréchal de Villars (*e*); & après cet événement on ſe rappellait ſes victoires, comme on ſe ſouvenait à Rome des ſervices de Régulus pendant qu'il était dans ſa captivité de Carthage.

Je l'ai ouï dire à M. de Gages (*f*), un général qui a perdu une bataille, ne doit pas pour cela être rappellé, ſi on lui connaît d'ailleurs de l'intelligence & de la valeur, parce que le haſard ſeul peut cauſer la défaite d'un homme qui devient deſireux de réparer ſa réputation..... Mais ſi cela eſt néceſſaire vis-à-vis d'un homme capable, il n'en eſt pas de même de ceux qui n'ont de mérite que leur préſomption. On ne ſaurait trop alors ſe défier de leurs bavarderies, & les tenir éloignés du commandement. La race du préteur Pénula, qui voulait du premier

(*e*) Louis Hector, duc de Villars, pair, maréchal de France, &c. & l'un des plus grands généraux de ſon tems. Ayant battu les Impériaux à Fredelingue en 1702, il fut proclamé maréchal de France par ſes ſoldats ſur le champ de bataille, comme les généraux Romains étaient proclamés empereurs; il mourut en 1734: ſa maiſon ne ſubſiſte que dans ſon fils.

(*f*) Jean du Mont, comte de Gages, capitaine général des armées du roi d'Eſpagne, & viceroi de Navarre: M. de Saxe diſait de lui, qu'il ſe ſerait fait honneur de ſervir ſous ce grand homme: il mourut dans une eſpece d'exil à Pampelune en 1750: ſa maiſon établie à Mons ſubſiſte encore.

coup détruire Annibal avec cinq mille hommes seulement, & qui fut entierement défait, quoique le sénat lui eût donné huit mille légionnaires, n'est pas encore éteinte. Dans tous les tems, dans toutes les occasions, dans toutes les guerres, dans tous les cercles on voit reparaître quelques-uns de ses descendans; & malheur alors aux troupes qui sont commandées par de tels chefs.

La bataille de Cunaxa avait été heureuse pour les Barbares; mais elle leur fit voir cependant ce que peut la valeur lorsqu'elle est jointe à la discipline. Les Grecs endurcis à la fatigue, accoutumés à affronter tous les dangers, sensibles à l'honneur & à la réputation, ne purent jamais être vaincus; & les Perses qui n'étaient rien de tout cela, ne purent jamais leur faire tête. Que de choses j'aurais à dire actuellement, si je voulais faire voir l'avantage de la discipline militaire des Grecs, comparée à celle d'Europe! Mais l'abondance de la matiere me menerait trop loin & serait inutile.

Les ressources, après une bataille perdue, ne manqueront jamais lorsqu'on aura un général de la trempe de ceux qui commandaient les Grecs. Mais quelles sont celles dont un officier particulier peut faire usage après avoir essuyé un

échec? N'ayant consacré mes réflexions qu'à eux, je crois nécessaire de leur soumettre mes idées.

Un officier a-t-il été forcé dans un village, il peut se renfermer dans le château; a-t-il été forcé dans le château, il faut qu'il se retire dans le donjon ou dans le colombier; se voit-il sur le point d'y être forcé encore, il faut qu'il attende la nuit, & que sans tirer il fasse une sortie serrée, pour échapper du côté opposé à celui par où il semble qu'il devrait naturellement se retirer. On peut voir dans mon livre sur l'attaque & la défense des postes à la guerre, quelles sont les ressources que présente cette espece de défense dans tous les cas (*g*).

Un officier est-il obligé de céder devant un ennemi supérieur dans un pays de plaine, il faut qu'il se retire dans des rochers, dans des vignes, dans des bois où il se couvrira par des abattis; qu'il se retranche dans une grange, s'il en a le tems, qu'il en barricade les portes & les fenêtres avec les tables, les armoires, les matelas, les coffres & tout ce qu'il trouvera; qu'il

(*g*) Ce livre, que les Anglais ont traduit, dont le roi de Prusse a daigné me faire compliment, & dont le Journal des Savans a fait le plus grand éloge, fut cependant critiqué par le jésuite Bertier.

perce des creneaux dans tous les endroits ſuſceptibles ; qu'il rompe les eſcaliers, & qu'il ſe diſpoſe à faire une défenſe vigoureuſe : dans le tems qu'il s'y préparera, il enverra avertir ſon général de ſa ſituation, prendra garde de ſe ſervir d'un exprès fidele, & ne manquera pas de lui faire dire juſques à quel jour il pourra tenir.

Pendant la guerre de Pologne en 1705, un lieutenant d'infanterie, Suédois (ce lieutenant avait pour profeſſeur Charles XII.) ayant été détaché de Pectrikow, ville du palatinat de Sradie, avec vingt-quatre hommes pour lever des contributions ; Smigelski, fameux partiſan du roi Auguſte, en fut averti, marcha à lui avec huit cens qu'il commandait, & attaqua ce lieutenant dans un village où il ſe trouvait.

L'attaque ſe fit d'abord avec beaucoup de vigueur, mais le Suédois qui avait eu le tems de raſſembler ſes vingt-quatre hommes, ſoutint avec fermeté cette premiere attaque ; voyant enſuite que le nombre des ennemis s'augmentait, il ſe retira plus avant dans le village, diſputant pas à pas le terrein, juſqu'à ce qu'enfin il ſe jetta dans la cour du ſeigneur du village, bien réſolu de s'y défendre juſques à la derniere extrémité.

Smigelski crut alors l'affaire finie ; mais le Suédois au-lieu de ſe rendre, ſe défendit ſi bien, que l'ennemi ne put jamais venir à bout de mettre le feu à la maiſon, malgré tous les efforts qu'il fit pour cela, & qu'il perdit beaucoup de monde par les décharges qu'il eſſuyait à-brûle-pourpoint. Ce combat dura depuis le matin juſqu'à l'après midi, que Smigelski rebuté, & ſurpris d'une valeur ſi extraordinaire, offrit une capitulation honorable au lieutenant ; mais celui-ci l'ayant rejettée fierement, força le Polonois d'abandonner honteuſement ſon entrepriſe, & de ſe retirer avec pluſieurs chariots chargés de morts & de mourans . . . Fringans militaires, que diriez vous ſi l'on vous propoſait une pareille défenſe ? Vousririez & vous auriez raiſon. Tous les deſirs de cet officier étaient de briller par ſes belles actions, & vous par des paroles.

Je ne pouſſerai pas plus loin mes réflexions ſur les reſſources que peuvent trouver les vaincus après un combat fâcheux, parce qu'il en eſt mille que le haſard fait naître, & plus encore que l'on ne peut pas prévoir ; mais pour les appercevoir dans ces momens de criſe, il faut les regarder de ſang froid, ne pas ſe décourager comme

Agatocles (*h*), & ce point là n'eſt pas le plus facile à exécuter.

Situation des Grecs après la bataille de Cunaxa.

Qu'on examine quelles durent être les ſollicitudes des Grecs, lorſqu'après la déroute de Cunaxa, ils furent revenus dans leur camp. Le voyant pillé par les Barbares, ne ſachant ce que Cyrus était devenu, n'apprenant aucune nouvelle d'Ariée ni du reſte de l'armée, & étant environnés d'ennemis, il eſt à préſumer que les réflexions de Cléarque & de ſes officiers, ne leur préſentaient pas un avenir bien agréable, & cependant ils ne ſe troublerent jamais.....

Fin de l'hiſtoire du jeune Cyrus.

Ici finit l'hiſtoire de Cyrus, ſur laquelle je ne ferai pas des obſervations plus étendues, ce que j'en ai dit étant ſuffiſant pour faire voir de quelle maniere commence celle des Dix-mille.

(*h*) Agathocle, roi de Syracuſe, étant ſur le point d'être chaſſé de ſon royaume par les Carthaginois, alla les attaquer juſque dans leur capitale, fit des grandes conquêtes, revint en Sicile, en chaſſa encore les Carthaginois, retourna en Afrique, & y reçut un échec. Alors il ſe découragea, il abandonne ſon armée, il laiſſe ſon fils à la merci de ſes ennemis, & s'enfuit à Syracuſe, où ſes gens, réduits au déſeſpoir, ſe rendent aux Carthaginois: .. ce prince fut empoiſonné, vers l'an 290 avant l'ere vulgaire.

COMM-

COMMENTAIRES

SUR LA RETRAITE

DES DIX-MILLE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Le roi envoie demander les armes aux Grecs.

J'Ai montré au livre précédent, comment Cyrus aſſembla des troupes pour faire la guerre à ſon frere; comme il marcha contre lui, & lui donna la bataille où il fut tué, & comme les Grecs paſſerent la nuit dans la créance qu'il était vivant, & qu'il avait remporté la victoire.

Au point du jour leurs généraux s'aſſemblerent, étonnés de ce qu'il ne paraiſſait point, ni aucun autre de ſa

part pour leur porter l'ordre qu'ils devaient ſuivre ; de ſorte qu'ils furent d'avis de s'armer & d'aller au-devant de lui avec tout leur équipage. Comme ils commençaient à marcher au lever du ſoleil, Proclès gouverneur de la Teuthranie, des deſcendans de Demarat de Lacédémone, & Glus fils de Tamon, arriverent, qui dirent que Cyrus était mort, & qu'Ariée s'était retiré avec ſes troupes, au lieu d'où ils étaient partis le jour de devant.

Cette nouvelle les affligea fort, & Cléarque s'écria : « Plût à Dieu que » Cyrus fût vivant ; mais puiſqu'il eſt » mort, dites à Ariée que nous ſommes » victorieux, car vous ne voyez per» ſonne qui nous diſpute la victoire, & » ſi vous ne fuſſiez venus, notre deſ» ſein était de marcher contre le roi : » dites-lui donc que s'il veut venir, » nous lui donnerons la couronne des » Perſes, car c'eſt au vainqueur de la » donner ». Comme il eut dit cela, il renvoya Chiriſophe avec eux ; mais Menon voulut être de la partie, à cauſe qu'il était ami d'Ariée.

Après leur départ, l'armée égorgea

des bêtes de voiture pour repaître, & alla querir du bois ſur le champ de bataille, où il y avait quantité de fleches qu'on avait ôtées aux Barbares qui s'étaient venus rendre, outre les boucliers d'oſier & de bois des Egyptiens, & les chariots qui étaient à l'abandon. Mais ſur les dix heures il y vint des hérauts-d'armes Perſans de la part du roi & de Tiſaphernes, & parmi eux Phalin qui était Grec, & qui faiſait profeſſion de ſavoir fort bien l'art militaire, ce qui l'avait mis en crédit parmi les Barbares.

Ils aſſemblerent donc les généraux des Grecs, & leur dirent que le roi leur commandait de rendre les armes, comme vainqueur par la mort de ſon ennemi, & de venir à ſa cour implorer ſa clémence.

Ils furent fort offenſés de ce diſcours ; & Cléarque répondit : que ce n'était pas aux victorieux à rendre les armes, mais qu'ils fiſſent leur réponſe tandis qu'il irait contempler les entrailles des victimes, parce qu'il ſacrifiait, & qu'un miniſtre de l'autel l'était venu appel-

ler. Cléanor donc qui était le plus ancien dit, qu'ils mourraient plutôt que de rendre les armes; & Proxène ajouta, qu'il s'étonnait si le roi les demandait comme ami, ou comme vainqueur; car s'il est vainqueur, dit-il, il les peut prendre, sinon qu'il dise ce qu'il nous veut donner pour une faveur si considérable.

Phalin répondit: le roi croit être victorieux, puisqu'il a tué son ennemi; car vous ne prétendez pas lui disputer la couronne, & vous êtes en sa puissance, étant au milieu de ses états & environnés de grands fleuves, & de nations innombrables qu'il peut faire soulever contre vous, & que vous ne seriez pas suffisans de tuer quand il vous les livrerait.

Xénophon parla le troisieme & dit: Tu vois, Phalin, qu'il ne nous est resté autre chose que les armes & la vertu; nous ne pouvons conserver l'un sans l'autre; ne nous ravis donc pas les biens qui nous restent, puisqu'avec ceux-là nous croyons acquérir ceux qui nous manquent. Tu parles en philosophe, jeune homme (*a*), reprit Phalin, en souriant, & ce que tu dis n'est pas désagréable. Mais tu ferais insensé de croire que ta vertu peut triompher de la puissance du roi.

D'autres parlerent avec plus de retenue, & dirent que comme ils avaient été fideles à Cyrus, ils le seraient à Artaxerxès s'il les voulait employer, & qu'ils le mettraient en possession de l'Egypte. Là-dessus arriva Cléarque, qui leur demanda s'ils avaient fait réponse. L'un dit une chose, & l'autre une autre, répondit Phalin; mais toi, que dis-tu?

Que j'ai été bien-aise de te voir, repartit Cléarque, parce que tu es Grec, & que tu pourras conseiller aux Grecs ce qu'ils ont à faire. Dis-nous donc, par les dieux, quel est ton avis, & qui t'apporte de la gloire, afin qu'on puisse dire un jour en Grece, Phalin envoyé par le roi aux Grecs pour leur

(*a*) Il y a au grec νεανίας, *juvenis*; or cette qualité de jeune homme que donne ici Phalin à Xénophon, n'annonce pas qu'il eut 50 ans, comme le dit Charpentier.

faire rendre les armes, & interrogé par eux ſur ce qu'ils avaient à répondre, a dit.... Mais prends garde à ce que tu diras, car les Grecs le ſauront.

Il le voulait obliger à déconſeiller lui-même ce qu'il leur venait commander de la part du roi, afin de relever le courage des ſoldats; mais il répondit contre ſon attente: Si de mille eſpérances il vous en reſte une, de vous ſauver en faiſant la guerre au roi, je vous conſeille de la faire; mais s'il n'y a point de ſalut qu'en rendant vos armes, il faut s'accommoder à la néceſſité.

Cléarque repartit, c'eſt-là ton avis? voici le mien: Dis au roi que s'il veut être notre ami, nous le ſervirons mieux avec les armes que ſans armes; ſinon que nous en avons beſoin pour nous défendre. Phalin répondit: Je le dirai; mais il m'a donné charge de vous dire, qu'en demeurant où vous êtes, il y aura trève, mais que ſi vous avancez ou reculez, il vous traitera d'ennemis; que voulez-vous que je lui rapporte?

Que nous ſommes de même ſentiment, & qu'en marchant il y aura

guerre, & en demeurant paix. Mais lequel dirai-je? Paix en demeurant & guerre en marchant, reprit Cléarque ſans s'expliquer davantage, pour tenir toujours le roi dans l'incertitude.

OBSERVATIONS.

Les Grecs refuſent de rendre les armes.

NOUS voici arrivés à la fin de l'expédition de Cyrus, & au moment de commencer l'hiſtoire des dix-mille Grecs qui cauſent depuis tant de ſiecles l'étonnement de l'univers. Ce que nous rapporterons de cette petite partie de l'armée de Cyrus ne ſera ni moins intéreſſant, ni moins inſtructif que ce que nous avons dit de l'armée entiere; & en conſidérant la conduite des généraux qui commandaient les Grecs, nous ferons voir que ce ne pouvait être que ſous de tels chefs qu'ils pouvaient venir à bout d'un projet qui n'a jamais eu de ſemblable.

Il ne faut pas croire qu'il ſoit toujours néceſſaire d'être à la tête d'une armée formidable pour entreprendre des grandes choſes. C'eſt rarement le nombre qui fait remporter les victoires, mais le courage & les diſpoſitions que l'on ſait faire. Cléarque qui oſe braver ici toutes les for-

ces d'Artaxerxès; Miltiade (*b*) qui avec dix mille Athéniens bat trois cens mille Perſes; Lucullus (*c*) qui terraſſe trois cens mille Arméniens avec huit mille légionnaires; Céſar qui arrête toute la nation Helvétique avec une ſeule légion, ſur le bord du Rhône (*d*); Montecuculi qui met en déroute cent mille Mahométans avec ſix mille Autrichiens (*e*). Tous ces exemples & beaucoup d'autres encore, ſont une preuve que Dieu n'eſt pas toujours du côté des gros bataillons, comme

(*b*) Miltiade, général Athénien, remporta cette victoire à Marathon, 490 ans avant Jeſus-Chriſt. Il prit enſuite pluſieurs iſles de l'Archipel; mais n'ayant pu s'emparer de celle de Paros à cauſe de ſes bleſſures, il fut condamné par l'aréopage à une amende, & n'ayant pu la payer, il fut mis en priſon, où il mourut de miſère, 489 ans avant l'ere vulgaire.

(*c*) Lucius Licinius Lucullus, général Romain, célebre par ſon éloquence, par ſes richeſſes, & par ſes victoires. Il eut les plus grands ſuccès en Egypte, & enſuite dans l'Aſie mineure où il défit Tigrane, roi d'Arménie; revenu à Rome, il y reçut le triomphe le plus magnifique que l'on eut encore vû; enfin il mourut imbecille, 65 ans avant Jeſus-Chriſt.

(*d*) Je dis que Céſar arrêta les Suiſſes ſur le bord du Rhône, & non pas ſur le mont Jura, parce que le texte latin dit que les Suiſſes voulurent attaquer les Romains, *navibus junctis, ratibuſque*. Or, dans ce tems-là, les bateaux joints enſemble, & les radeaux, n'allaient pas, je crois, ſur les montagnes; auſſi le re tranchement que l'on voit marqué dans quelques cartes ſur le mont Jura, n'eſt-il qu'une idée en l'air.

(*e*) J'ai déjà dit qui étoit ce général, & je parlerai ailleurs de cette bataille.

le diſent les mauvais plaiſans, & comme le penſent les gens timides.

Les Grecs du tems de Licurgue (*f*), c'eſt-à-dire, les premiers qui ſignalerent leur valeur, furent auſſi les premiers qui apperçurent cette vérité. D'abord ils avaient cru que ces ſuccès inattendus des petites armées contre les grandes, n'étaient que l'effet du haſard; mais comme ce haſard revenait ſouvent, ils firent des recherches ſur les circonſtances inopinées, & imaginerent les moyens de les préparer: de-là vint l'arrangement des ſoldats, qui joint au courage, peut rendre inutile la ſupériorité.

A cet arrangement, les généraux joignirent encore l'adreſſe de diriger l'eſprit des ſoldats: ceux de Cléarque ne devinrent des héros, que par l'horreur de l'eſclavage, & leurs officiers les diſpoſerent à périr les armes à la main, plutôt que d'y tomber. Ceux d'Alexandre ne furent animés que par le deſir de la gloire. Des motifs différens ſe ſont toujours fait re-

(*f*) Licurgue, célebre légiſlateur des Lacédémoniens, défendit l'uſage de l'or & de l'argent, mit l'égalité entre les citoyens, bannit le luxe, & introduiſit ces lois admirables, qui ont été célébrées par tous les hiſtoriens..... On ignore préciſément la mort, mais on ſait qu'il vivait 870 ans avant Jeſus-Chriſt.

marquer dans la bravoure des hommes; chez les Carthaginois, on n'excitait les chefs que par la crainte des ſupplices; & chez les Romains, que par la crainte du déshonneur: avec cette différence, celle-ci devait triompher, & l'autre être ſoumiſe. Malheur à toute nation qui préférera le premier moyen au ſecond; elle pourra avoir beaucoup d'eſclaves pendant la paix, mais elle n'aura point de ſoldats pendant la guerre, parce que la valeur s'éteint dans le déſeſpoir des châtimens arbitraires, & dans les chaînes de l'eſclavage.

De tous les moyens de rendre redoutable une armée, ou même une petite troupe, le meilleur eſt ſans contredit de ne faire voir aux ſoldats de ſalut, que dans la victoire: ce fut-là toute la fineſſe dont ſe ſervit Cléarque. Le maréchal de Schomberg en fit à peu près autant lorſqu'en 1665, il ſe trouva avec une armée très-inférieure vis-à-vis des Eſpagnols à Villaviciosa (g), prêts à en venir aux mains: il

(g) Frédéric Armand de Schomberg, maréchal de France, & grand de Portugal, qui de la religion Proteſtante, duc & pair de la Grande-Bretagne, où il ſe retira après la révocation de l'édit de Nantes, fut tué à la bataille de la Boine en 1690: ſa maiſon, originaire d'Allemagne, ſubſiſte en France, & en Angleterre dans les ducs de l'Eſceſter & de Terfort.

harangua ſes ſoldats. *Enfans*, leur dit-il, *voilà les ennemis, ſi vous ne les tuez pas, ils vous tueront.* Ce diſcours très-ſuccint, était le plus énergique qu'il pût tenir à ſa petite armée, parce qu'il n'y a rien qui change plus vîte les hommes braves en ſoldats déterminés, que de les placer entre la victoire & la mort.

Les Grecs périſſent dans leur réſolution.

Il eſt étonnant qu'après la bataille de Cunaxa, & puis dans la ſuite continuelle des malheurs qu'éprouverent les Grecs, leurs généraux aient toujours été d'un ſentiment unanime, & qu'ils n'aient jamais eu l'idée de ſe ſoumettre à un roi victorieux. A la nouvelle de la mort de Cyrus, pour qui ſeul la guerre était commencée, pas un d'entre eux ne perd courage, & ne ſonge à demander la paix. Qui le croirait.....? Au-lieu de ſe débander & ſe mettre à-couvert du reſſentiment des Barbares en prenant leur parti; ils ſe raſſemblent, les officiers tiennent conſeil, & par une délibération qui ſeconde les deſirs de tous les ſoldats, ils offrent la couronne à Ariée, qui la refuſe. Qui doute qu'ils n'euſſent encore balancé la puiſſance du roi? Quatre-vingt-dix mille fuyards qui ſe ſeraient ralliés ſous les enſeignes des Grecs, & qui auraient marché ſous les ordres de Cléarque, n'auraient-ils pas

pu donner de l'inquiétude à Artaxerxès?

Cependant le roi voyant l'inaction des Grecs, leur fait proposer de se rendre. Que répondre à cette question? La chose était embarrassante; d'un côté les généraux ne voulaient pas l'irriter par un refus décidé, ou une réponse trop fière; ils ne voulaient pas de l'autre demeurer sans défense. Si Artaxerxès leur eût fixé du moins quelques conditions! mais non, il leur demande leurs armes, & ils refusent net de les rendre. Les suites feront voir qu'ils firent bien de ne pas se remettre à la discrétion du roi. « S'il veut être notre ami, » dit Cléarque, nous le servirons mieux » avec des armes, que sans armes; sinon » nous en avons besoin pour nous défen- » dre. » Cette réponse était ferme; mais comme elle n'ôtait pas au roi l'espérance de se rendre maître des Grecs sans être obligé de combattre, il négligea de les attaquer.

Ce qu'aurait dû faire le roi vis-à-vis des Grecs.

Ce fut une subtilité de la part des généraux Grecs, de laisser ainsi le roi dans l'incertitude, & de lui faire penser que leur étant impossible d'échapper, ils ne cherchaient qu'à faire leur condition meilleure, apparence que ce prince eut l'imprudence de croire. S'il eût été plus habile général, il aurait sçu qu'il faut à la guerre supposer toujours le possible, non pour s'en allarmer, mais pour faire des dispositions conséquentes. Ainsi au-lieu de mépriser les Grecs, il aurait dû les bloquer, les affamer, leur ôter tout espoir de retour; & alors ceux-ci n'auraient jamais pensé à la retraite qu'ils exécuterent..... Le moyen que je dis n'aurait pas été difficile au roi; maître d'une armée innombrable, d'un pays coupé par une infinité de canaux, entre l'Euphrate & le Tigre, il aurait pu entourer les Grecs d'une ou plusieurs lignes, de postes qu'ils n'eussent jamais pu forcer; mais au-lieu de prendre ce parti, il leur donne le tems de se reconnaître, & d'appercevoir sa timidité. Quelle folie! Laisser le pays libre à des généraux tels que les Grecs, & à douze mille hommes en armes qui étaient au désespoir, n'était-ce pas leur dire: apprenez à saisir toutes les occasions de vous échapper; sachez profiter de mes fautes, & portez-vous à tous les excès que la fureur vous inspirera?

Cette position des Perses vis-à-vis des Grecs pourrait bien me donner occasion de faire quelques remarques sur l'art si peu pratiqué, & néanmoins si utile, de bloquer une armée en profitant des hau-

teurs, en occupant les gorges, & en établissant de bons postes; mais nous avons

teurs, en occupant les gorges, & en établiſſant de bons poſtes; mais nous avons tant d'exemples qui peuvent diriger nos officiers dans cette étude, que je n'en parlerai pas. Celui de Minutius bloqué dans les montagnes d'Algide par les Eques (*h*); celui de Céſar lorſqu'il inveſtit Pompée près de Dyrachium (*i*); celui du roi de Pruſſe à Pyrna en 1757 (*k*); & enfin celui du maréchal de Richelieu à Cloſterſeven (*l*), ſont autant de leçons pour les généraux qui ignorant le fin de la guerre, ne ſavent que l'art de gagner des batailles avec des grandes armées.

(*h*) Augurinus Minutius, conſul Romain, 490 ans avant Jeſus-Chriſt. Il ne faut pas le confondre avec ſon frere P. Minutius, qui valait mieux que lui.

(*i*) Les circonſtances de cet inveſtiſſement & du ſiége de cette place, ſont un des endroits le plus curieux des Commentaires de Céſar.

(*k*) J'ai vu le plan du roi de Pruſſe pour inveſtir les Saxons à Pyrna; peut-être n'aurait-il pas été impoſſible de le forcer, mais était il raiſonnable d'expoſer dans un combat ſi inégal & ſi haſardeux la perſonne du roi de Pologne?

(*l*) Louis-François Armand du Pleſſis Richelieu, duc & pair, maréchal de France, gouverneur de la Guyenne, chevalier des ordres, premier gentilhomme de la chambre, &c. Ce général ſervit avec ſuccès dans les armées du roi en Flandre, ſauva Gènes de la fureur des Autrichiens en 1747, prit l'île de Minorque ſur les Anglais en 1757, & fit capituler l'armée Hanovrienne près de Stade l'année ſuivante: ſa maiſon ſubſiſte dans Louis-Antoine-Sophie, duc de Fronſac, ſon fils; & dans la branche d'Aiguillon.

CHAPITRE II.

Traité des Grecs.

PHALIN donc ſe retira avec les hérauts, & Chriſophe revint avec la réponſe d'Ariée, qu'il y avait pluſieurs autres Perſes plus conſidérables que lui, qui ne le ſouffriraient pas ſur le trône, & qu'il partirait le lendemain de grand matin pour s'en retourner vers la Grece: c'eſt pourquoi, s'ils voulaient être de la partie, qu'ils arrivaſſent dans la nuit. Cléarque dit qu'il le fallait faire ſi l'on avait envie de retourner, ſans dire quelle était ſa réſolution; mais ſur le coucher du ſoleil il aſſembla les officiers & leur dit:

« Comme je ſacrifiais pour marcher » contre le roi, les ſacrifices ont été » contraires, & avec raiſon, car nous » n'avons point de bateaux pour paſſer » le Tigre, ni de vivres pour demeurer, » de ſorte qu'il ne nous reſte que le » retour, & les dieux nous y convient; » que chacun donc ſe retire pour » repaître, & qu'au premier ſon du

» cornet il prépare ſon équipage, afin

» cornet il prépare ſon équipage, afin » de charger au ſecond, & de partir » au troiſieme ; on fera filer le bagage » entre l'armée & le fleuve ».

Auſſi-tôt les officiers ſe retirerent pour ſe préparer au départ, & il commanda toujours depuis, parce qu'il n'y avait que lui capable de commander, car du reſte il n'avait point été élu. Or le chemin depuis Ephèſe juſqu'à la bataille était de cinq cens trente-cinq lieues, qu'on avait fait en quatre vingt-treize jours de marche, & l'on comptait encore cent lieues juſqu'en Babylone *.

La nuit venue, Milthocyte, Thracien, qui commandait quarante chevaux & quelques trois cens ſoldats de ſon pays, s'alla rendre au roi, & le reſte de l'armée partit ſous la conduite de Cléarque, & arriva ſur le minuit au camp d'Ariée. Après s'être rangée en bataille, les officiers l'allerent trouver dans ſa tente, où ils jurerent alliance, & les Barbares ajouterent, qu'ils conduiraient l'armée ſans fraude, car les

* C'eſt une erreur, il n'y avait pas cent lieues de là à Babylone, ſuivant Xenophon même. *Voyez le chap.* 8 du livre precedent.

principaux y étaient : pour confirmation du traité on égorgea un loup (*a*), un bélier, un ſanglier, & un taureau, les Grecs trempant leurs épées dans le ſang des victimes, & les Barbares la pointe de leurs javelots.

Après avoir pris & donné la foi réciproquement, Cléarque dit à Ariée : « Puiſque nous devons retourner en- » ſemble, dis-nous, au nom des dieux, » par où nous retournerons, ſi ce ſera » par où nous ſommes venus, ou par » un autre chemin » ? Ariée répondit : « Si nous retournons par où nous ſom- » mes venus, nous mourrons tous miſé- » rablement, car nous n'avons point » de proviſions, & nous ne trouvâmes » rien les dix ſept dernieres journées, » & à plus forte raiſon ne trouverons- » nous rien au retour, puiſque s'il y » avait quelque choſe il a été conſumé ; » j'ai donc réſolu de vous mener par un » autre chemin, qui eſt le plus long, » mais où l'on ne manquera de rien ; » il faut ſeulement prendre garde à » faire de grandes traites d'abord, pour

(*a*) Voilà un loup & un ſanglier qui ſe trouvent bien à propos pour aſſurer la foi du traité.

» s'éloigner le plus que l'on pourra de-

qu'il ſe faiſait tard & que les ſoldats

» s'éloigner le plus que l'on pourra du » roi, & le dévancer de deux ou trois » journées, parce qu'il ne nous oserait » suivre avec peu de troupes, & qu'une » grande armée ne saurait faire beau- » coup de chemin, & peut-être man- » querait-elle de vivres ».

Cet avis n'allait qu'à fuir le plus vîte qu'on pourrait pour n'être pas suivi; mais la fortune en décida autrement, & nous fit faire une retraite honorable.

L'armée donc décampa sur le point du jour, & tira vers les villages de la province de Babylone, ayant le soleil à main droite, pour y arriver vers son coucher, comme elle fit. Mais sur le soir on vit paraître de la cavalerie, & chacun en hâte reprit son rang. Ariée même, qui se faisait traîner sur un char à cause qu'il était blessé, descendit & s'arma avec ceux qui étaient autour de lui.

Les coureurs rapporterent que c'était des chevaux de bagage qui passaient, ce qui fit juger que l'ennemi n'était pas loin, outre qu'on voyait monter la fumée des villages d'alentour. Cléarque ne marcha pas droit à lui, parce

qu'il se faisait tard & que les soldats manquaient de courage & de force pour n'avoir mangé de tout le jour. Il ne se retira pas aussi pour ne point témoigner d'appréhension, mais continuant sa marche, arriva au coucher du soleil aux prochains villages où l'avant-garde se logea, quoique l'ennemi eût emporté jusqu'au bois des maisons. L'arriere-garde n'arriva que la nuit & logea comme elle put; les soldats ne cesserent de jetter des cris & de s'entre-appeller jusqu'au matin, ce qui fit si grand peur aux Barbares, que les plus proches s'enfuirent, de sorte qu'on ne vit plus le lendemain ni chevaux, ni camp, ni fumée, & la fuite fit voir que la marche de l'armée vers le roi l'avait étonné.

Il y eut aussi quelque frayeur dans le camp des Grecs qui causa beaucoup de bruit & de tumulte, comme il arrive en ces rencontres; mais Cléarque envoya Tolmidès, qui était le premier de tous les hérauts de son tems, publier de la part des généraux, qu'on donnerait un talent à qui montrerait celui qui avait lâché son âne dans le camp, ce

qui fit juger que la frayeur était vaine, & que tout allait bien.

Au point du jour l'armée ſe rangea en bataille, comme elle était lors du combat, & ce que j'ai dit de l'appréhenſion du roi, parut véritable, car celui qui nous demandait les armes le jour d'auparavant, nous envoya celui-ci demander la paix.

Comme ſes hérauts furent arrivés au corps-de-garde vers le lever du ſoleil, ils demanderent à parler aux généraux; ce qui ayant eté rapporté à Cléarque, qui viſitait les rangs, il leur fit dire qu'ils attendiſſent qu'il eût fait, & après avoir rangé l'armée en bataille, au meilleur état qu'elle pût être, ſans qu'il ne parût un ſoldat qui ne fût armé, il les fit appeller & s'avança avec les mieux faits de ſes troupes pour en avertir les colonels.

Comme ils furent proche des hérauts & qu'ils eurent demandé ce qu'ils voulaient, les hérauts répondirent, qu'on envoyât des gens capables de traiter avec le roi, & de lui porter la parole de la part de l'armée, & rece-

voir la ſienne. Allez-lui dire, dit Cléarque, qu'il ſe faut battre auparavant, car nous n'avons rien à manger, & perſonne n'oſerait parler d'alliance parmi les Grecs ſans les mettre à table (*b*).

Ils partirent donc & revinrent auſſitôt, ce qui fit juger que le roi n'était pas loin, ou quelque autre de ſa part: ils dirent à leur retour que le roi trouvait qu'ils avaient raiſon, & qu'il leur envoyait des gens qui les conduiraient où il y avait des vivres, ſi l'on traitait. Il leur demanda s'il y avait ſureté pour tous, ou ſeulement pour ceux qui feraient le traité. Ils répondirent pour tous juſqu'à ce que le roi eût ſçu leur demande.

Auſſi-tôt Cléarque les fit retirer pour délibérer avec les autres colonels, qui furent d'avis de ſe hâter, parce que l'armée mourait de faim. « C'eſt mon » ſentiment, dit-il, mais je ne le veux » pas faire paraître ſitôt, pour tenir

(*b*) C'était l'uſage des Grecs & des Perſans, de ne parler d'affaires qu'à table, comme les Tartares n'en parlent qu'à cheval: cette habitude ſe conſerve encore en Perſe.

» toujours l'ennemi en incertitude, & » lui donner appréhenſion du contrai- » re, & je crois bien que les ſoldats » auront la même crainte ».

Lorſqu'il jugea qu'il était tems, il alla dire aux hérauts, qu'il était prêt de traiter, & qu'on menât vîte l'armée où étaient les vivres. Elle marcha en bataille, Cléarque ſe tenant à la queue, & trouva de grands foſſés pleins d'eau qu'elle ne pouvait paſſer ſans pont, ce qui fit couper des palmiers ſur le rivage, outre ceux qu'on trouva abattus ſur le bord. Il faiſait beau voir là Cléarque, la pique en une main, & le bâton en un autre, qui faiſait travailler devant lui, & lorſqu'il voyait quelque pareſſeux ou mal-adroit, le frappait & en mettait un autre en ſa place, entrant lui-même dans la boue pour faire avancer l'ouvrage, de ſorte que les plus anciens même avaient honte de ne rien faire, & s'approchaient pour mettre la main à l'œuvre, à ſon exemple; car il n'avait autour de lui que les ſoldats les plus vigoureux. Il ſe hâtait d'autant plus qu'il craignait qu'on n'eût rempli les canaux exprès pour rendre le paſ-

ſage plus difficile, car ce n'était pas le tems d'arroſer les terres.

On arriva enfin dans les villages où l'on devait fournir des vivres, & l'on y trouva quantité de pain & de vin de palme[c], avec du vinaigre tiré du même arbre. Les dattes pour les valets étaient ſi belles, qu'il ne s'en voit point de pareilles en Grece, mais celles des maîtres étaient de couleur d'ambre & d'une groſſeur admirable: il y en avait même de ſeches pour le deſſert; le breuvage en était fort doux, mais il donnait un peu dans la tête (*c*).

C'eſt-là que les ſoldats mangerent premierement de la moëlle de palmier, & pluſieurs en admiraient le goût & la façon, mais elle entêtait fort auſſi: l'arbre dont on la tire ſeche auſſi-tôt.

L'armée ſéjourna là trois jours, pen-

(*c*) Il n'y eut jamais d'arbre auſſi utile que le palmier; on voit dans la collection immenſe des Voyages de l'abbé Prevot, que les Indiens font des poutres du tronc, des uſtenſiles de ſes branches, des corbeilles de ſes feuilles, des cordages de ſon écorce, de l'huile de ſon fruit qui ſont les dattes, & du vin par une inciſion que l'on fait au corps de l'arbre, d'où découle une liqueur très-agréable, mais qui s'aigrit en peu de jours.

dant lesquels Tisaphernes arriva de la part du roi avec le frere de la reine & trois autres grands de Perse suivis d'un grand nombre de valets. Après avoir salué les généraux qui s'avancerent pour le recevoir, il leur parla en ces termes, par l'entremise de son truchement.

« Comme je suis voisin de la Grece, » & que je vous ai vus engagés dans » des périls d'où vous ne pouviez vous » tirer vous-mêmes, j'ai tâché d'appor- » ter quelques remedes à vos maux, & » d'obtenir du roi qu'il me permît de » vous remener en votre pays, sur l'es- » pérance que ni votre pays ni vous ne » serez point ingrats de cette faveur. » Je lui ai donc représenté les services » que je lui avais rendus en cette guerre, » que j'étais le premier qui l'avais averti » des desseins de son ennemi, qu'étant » opposé aux Grecs dans la bataille, » j'étais le seul qui n'avais pas fui, » mais perçant leurs bataillons, j'avais » donné jusqu'à leur camp, où je l'avais » trouvé victorieux; que j'avais pour- » suivi les autres du même parti, avec » ceux que vous voyez présens, qui étaient

» étaient très-fideles. Il m'a répondu » qu'il y aviserait; mais il m'a com- » mandé de vous venir trouver aupara- » vant, pour savoir de vous pourquoi » vous avez pris les armes contre lui, » & je vous conseille de lui répondre » doucement, afin que cela n'empêche » point le traité ».

Les Grecs s'étant retirés un peu pour délibérer, Cléarque prenant la parole dit : « Les dieux nous sont témoins, Ti- » saphernes, que nous ne nous sommes » point enrôlés pour faire la guerre au » roi, ni n'avons marché à ce dessein, » (*d*) mais Cyrus nous a toujours en- » tretenus de divers prétextes, comme » vous le savez vous-même, pour nous » amener ici & pour vous surprendre; » & lorsque nous l'avons vû engagé » dans les dangers, nous avons eu » honte de l'abandonner, après les fa- » veurs que nous en avions reçues; » mais puisqu'il est mort, nous sommes » quittes de notre parole, & ne desi- » rons ni contester la couronne à Arta- » xerxès, ni ravager son pays, ni lui

(*d*) Cela était vrai pour les soldats, mais non pas pour lui qui était dans le secret de Cyrus.

» faire aucun déplaiſir, pourvû qu'il » ne s'oppoſe point à notre retour; que » ſi quelqu'un nous attaque, nous tâ- » cherons, avec l'aide des dieux, de » nous défendre, & ne ſerons point » ingrats auſſi envers ceux qui nous » auront rendu quelque ſervice ».

Tiſaphernes répondit, qu'il porterait cette parole au roi, & qu'il leur rapporterait ſa réponſe; qu'en attendant on leur fournirait des vivres juſqu'à ce que le traité fût conclu.

Il ne retourna cependant pas le lendemain, ce qui mit les Grecs en inquiétude; mais il arriva le troiſieme jour, & dit qu'il avait enfin obtenu leur grace, avec beaucoup de contradiction: car on repréſentait au roi, qu'il ne devait pas laiſſer retourner en leur pays, des gens qui avaient eu l'inſolence de venir lui faire la guerre; enfin, dit-il, *Vous pouvez vous aſſurer maintenant qu'on n'apportera aucun obſtacle à votre retour, & qu'on vous fournira des vivres ou qu'on vous en laiſſera prendre en payant, & vous jurerez auſſi que vous paſſerez ſans deſordre, & prendrez ſeulement ce qu'il vous faudra, ſi l'on ne vous en fournit point.*

Ces conditions furent jurées de part & d'autre, & Tiſaphernes, avec le frere de la reine, donnerent la main aux colonels & aux capitaines, & reçurent la leur; enſuite Tiſaphernes ſe retira pour donner ordre à ſes affaires, avec promeſſe de revenir au plutôt pour s'en retourner avec eux en ſon gouvernement.

REMARQUES.

CLÉARQUE, après la mort de Cyrus, s'était jugé trop faible pour réſiſter au roi. Il rejoignit donc Ariée, & fut toujours dans les plus vives ſollicitudes ſur le ſort de ſes Grecs. Les Grecs joignent Ariée.

Manquant abſolument de vivres, ne ſachant où en trouver ni quel parti prendre, il aſſemble tous les généraux, & Ariée propoſe de s'en retourner par un autre chemin que celui où l'on était venu. Mais où était donc ce chemin? A la droite de l'Euphrate? Cela ne ſe peut pas, puiſqu'on aurait marché dans la partie la plus ſtérile de l'Arabie. Au delà du Tigre? encore moins, puiſqu'ils n'avaient pas de Quelles furent leurs déliberations.

bateaux pour le paſſer, point abſolument néceſſaire à cauſe de l'extrême rapidité de ce fleuve. Auraient-ils pris leur route entre les deux fleuves ? Mais ils auraient été alors dans les déſerts de la Méſopotamie, où il ne croît que de l'abſynthe, & où ils avaient déjà beaucoup ſouffert de la faim. Je ne vois donc pas quel chemin pouvait avoir en vue Ariée, ſuppoſé qu'il parlât avec ſincérité, car à en juger par ſa conduite, on pourrait, ſans injuſtice, le ſoupçonner déjà de vouloir trahir les Grecs pour les ſoumettre au roi de Perſe.

On ne voit pas en effet que ce prince fût beaucoup allarmé ſur le compte d'Ariée, Cléarque avec les ſiens lui tenaient bien plus à cœur ; « Auſſi n'oublia-t-il rien, » dit Plutarque, pour ſe rendre maître » des Grecs qui étaient venus lui faire » la guerre juſque ſous les murs de ſa » capitale, & il le déſirait avec plus de » paſſion qu'il n'avait ſouhaité de vaincre » Cyrus lui-même & de conſerver ſes » états ».

Le deſir de s'emparer de la perſonne de Cléarque étant donc le plus puiſſant dans ſon eſprit, ce prince mit tout en uſage pour l'enlever aux Grecs, perſuadé que ceux-ci mettraient bas les armes dès qu'il ne ſerait plus à leur tête.

Cléarque eſt continué dans le commandement.

Xénophon aſſure que ce général ne commandait alors que parce qu'il était ſeul capable, & qu'il n'avait point été élu. Il fallait que ſes talens & ſa valeur fuſſent bien généralement reconnus, pour avoir, ſans aucun titre, conſervé le commandement ſur tant d'officiers & de ſoldats !.....

Cette prééminence qu'il avait obtenue, n'était véritablement alors que l'effet de ſon mérite, mais celle qu'il avait eue juſque là, il la tenait de Cyrus. Banni de ſon pays, s'étant réfugié auprès de ce prince, & ayant reçu de lui dix mille écus d'or pour lever des troupes dans la Grece (*e*), il s'était réuni à l'armée de Cyrus, & avait toujours eu ſous ce prince le premier rang parmi ceux de ſon pays. Auſſi voyons-nous que lorſque la reine de Cilicie voulut voir l'armée en bataille, &

(*e*) Du tems de Xénophon, trente deux villes de la Grece formaient une eſpece de république, appellée des Amphictions, comme eſt aujourd'hui celle des Suiſſes. Chaque ville était ſouveraine & avait ſes lois, mais elles étaient reunies pour leur ſureté commune, & cela n'empêchait pas que Cléarque banni d'un coté, ne pût lever des troupes de l'autre. Lacédémone était ſupérieure à la vérité ſur toutes ces villes, mais cela n'empêchait pas la ſouveraineté des autres ; elle reſſemblait en ce point à Berne, qui eſt ſeul plus fort que tous les autres cantons, & qui les fait plier ſouvent à ſes intérêts.

grande connaiſſance de l'art ? Non, mais

puis lors des dispositions de l'armée à Cunaxa, ce fut Cléarque qui eut la droite sur tous ses compagnons, qu'il était l'officier auquel Cyrus faisait plus d'honneur, & le premier qu'il admettait dans sa confidence.

L'autorité de Cléarque sur les Grecs n'avait donc eu rien d'extraordinaire pendant la vie de Cyrus ; mais il était étonnant que cet officier l'eût conservée après sa mort. Devenu alors l'égal de tous les autres, il semblait qu'on eût pu lui disputer le commandement, & cependant personne n'en eut l'idée.

Cet exemple de déférence ou de justice, comme on voudra, est très-rare, surtout parmi les officiers, n'y ayant point d'état dans le monde où la jalousie se manifeste avec plus d'éclat que chez les militaires. C'est-là que l'on voit principalement des généraux toujours mécontens de ce que les autres font, & toujours dans l'admiration de ce qu'ils ont fait eux-mêmes. Y a-t-il eu à la guerre quelque action éclatante, quelque ville prise, quelque bataille gagnée ? d'abord vous en voyez cent qui vous disent en avoir donné les plans, en avoir conduit les opérations, & avoir décidé la victoire.... Auraient-ils donc réellement une plus

grande connaissance de l'art ? Non, mais seulement une plus grande dose d'amour-propre, qui les engageant à avoir mille bontés pour eux-mêmes, leur fait penser qu'ils vaudraient beaucoup mieux que tout autre à la tête d'une armée.

C'en était fait des Grecs, si les généraux présomptueux qui étaient parmi eux (car il y en avait comme par-tout), se fussent croisés dans leur dessein : heureusement que le danger était pressant, & ce danger écartant les envieux, tous d'une commune voix, se confierent à Cléarque ; mais la perfidie d'Artaxerxès empêcha bien-tôt ce général de conduire les Grecs au terme de leurs desirs.

Les Grecs ne se déterminent à rien.

Il ne paraît pas qu'aucun officier eût eu encore l'idée de faire la retraite de l'armée par les contrées qui sont au nord de la Perse, où ils passerent. Traitant avec le roi, ils pensaient au contraire qu'ils pourraient remonter l'Euphrate, & retourner en Grece par le même chemin qu'ils étaient venus.

La difficulté des subsistances n'était plus une raison capable de les arrêter, puisque le roi promettait de leur en fournir, ou de leur en faire trouver en payant. Ce fut donc sur cette espérance, & sur la parole que leur donnait Tisaphernes de la part

de son maître, qu'ils consentirent de sortir

de ſon maître, qu'ils conſentirent de ſortir de la Perſe.

Ils traitent avec le roi.

Ce parti de capituler avec le grand roi, & d'aſſurer leur retour par une convention, était ſans doute le plus raiſonnable; car qu'euſſent pu faire les généraux Lacédémoniens dans la ſituation où ils ſe trouvaient? Réunis avec Ariée, s'ils avaient voulu ſe retirer en ennemis, ils auraient été continuellement harcelés, & ils n'auraient jamais pu trouver la dixieme partie des vivres qui leur étaient néceſſaires. Il était donc très-ſage de capituler; mais en prenant ce parti, je ſuis étonné que les Grecs n'euſſent pas détaillé les articles de leur traité d'une maniere plus préciſe.

Conditions du traité.

Vous pouvez vous aſſurer, leur dit ſimplement Tiſaphernes, *qu'on n'apportera aucun obſtacle à votre retour; qu'on vous fournira des vivres, ou qu'on vous en laiſſera prendre en payant; & vous jurerez auſſi que vous paſſerez ſans déſordre, & prendrez ſeulement ce qu'il vous faudra, ſi l'on ne vous en fournit point.* . . . . . Telle fut la capitulation conclue entre les Perſans & les Grecs, dont Plutarque fait mention, mais ſans réflexions ni commentaires.

Obſervations ſur ce traité.

Il paraît par ce traité, & par le peu de précaution que prit Cléarque pour s'aſſurer de la foi des Barbares, qu'il n'était pas

auſſi habile négociateur, que brave à la guerre. Tiſaphernes ſtipula que les Grecs payeraient comptant tout ce qu'ils prendraient; mais où avaient-ils donc trouvé de l'argent & levé des contributions? Etait-ce dans la Méſopotamie? ou en avaient-ils apporté de leur pays? Les embarras qu'ils eſſuyerent dans cette province, & l'argent que la reine de Cilicie avait donné à Cyrus pour payer ſon armée dans la plaine de Caytre, doivent nous faire croire qu'ils n'en étaient pas trop pourvus. Cette clauſe que les Grecs payeraient tout ce qu'on leur fournirait, était donc une ſupercherie pour les faire mourir de faim: on ajouta à la vérité, qu'ils pourraient prendre tout ce qu'on ne leur fournirait pas. Mais qu'y avait-il donc à prendre dans ces déſerts? Ariée avait convenu en plein conſeil, que les dix-ſept dernieres journées, on n'y avait pas trouvé la moindre choſe.

La plupart des hommes plongés dans l'infortune, penſent toujours que les grands doivent être touchés de leur état, & ſont diſpoſés à améliorer leur condition. Mais ceux qui connaiſſent le cœur humain, & la dureté à laquelle s'habituent les hommes qui n'ont point ſouffert, ne ſe

Grecs, les troupes qui devaient les eſcor-

laiſſent jamais prévenir par ces idées (*f*). Si Cléarque eût été un de ces généraux humains, ſemblables au connétable du Gueſclin, qui ne redoutait la guerre que par la crainte de faire des malheureux ; je ne ſerais point ſurpris qu'il eût cru émouvoir les envoyés du roi, & le roi lui-même ; mais que ce Lacédémonien, homme peu délicat ſur les moyens, & qui pour ſe faire ſouverain de Byſance y avait fait ruiſſeler le ſang des citoyens, ſe ſoit fié à un homme auſſi méchant que lui, c'eſt ce qui ne peut trop m'étonner.

Ce qu'auriat dû faire Cléarque.

Convaincu de la mauvaiſe intention du roi, ou devant du-moins la ſoupçonner, Cléarque eût dû faire déterminer lieux par lieux, la route qu'il ſe propoſait de tenir, & dans combien de jours il voulait la faire ; fixer la quantité de ſubſiſtance, les chariots néceſſaires pour les bagages & les malades ; exiger des ôtages juſques à leur arrivée dans la Lydie, & faire arrêter à un nombre bien inférieur aux

(*f*) *Chi non hà provato miſeria non ſa compatire*, dit l'Italien ; mais cette regle n'eſt pas ſans exceptions. J'ai connu plus d'un grand ſeigneur qui ne ſe piquait pas tant de meubler une orangerie, de faire venir des eaux jailliſſantes dans ſes jardins, & de ſoutenir des terres par des longues murailles, que de combler une ame de joie par des ſecours reels & par des ſervices de protection.

Grecs, les troupes qui devaient les eſcorter dans la retraite. Rien de tout cela ne fut obſervé, & la crainte de tout perdre détermina les Grecs à tout accepter : les ſuites nous feront voir s'ils firent bien de ſe fier à une capitulation que la perfidie avoit dictée.

Artaxerxès en traitant avec les Grecs, fit auſſi deux fautes qu'un ſouverain doit toujours éviter avec ſoin : il leur laiſſa appercevoir qu'il les redoutait, & fit ſans y être obligé, un traité auquel il était réſolu de manquer. Une maxime inconteſtable en fait de guerre, eſt de ne jamais faire connaître à ſon ennemi juſques à quel point on le craint. On peut bien être vaincu quelquefois, comme le roi Guilllaume (*g*) ; mais il faut ſavoir comme lui, conſerver dans les revers une contenance fiere

Fautes d'Artaxerxès.

(*g*) Guillaume III. prince d'Orange, ſtathouder de Hollande, roi d'Angleterre, *&c.* & un des plus grands politiques qui aient paru dans le monde : ce prince fut battu quelquefois, pendant la guerre de 1672, mais il avait tant de reſſources dans ſes défaites, qu'il était preſque auſſi craint que s'il eût été victorieux. Quelques faux bruits de ſa mort s'étant répandus, ſes ennemis en firent des feux de joie par-tout, & ces feux furent les plus beaux de ſes trophées. Il mourut ſans poſtérité en 1702 : mais ſa maiſon ſubſiſte dans les branches de Naſſau-Dietz, de Siegen, de Saarbrux, de Ottvei- & de Weilbourg.

qui en impoſe, & ſe reſſouvenir que ce n'eſt pas tant un traité déſavantageux qui excite l'inſolence des vainqueurs, que la maniere dont on le demande.

La conduite du roi de Perſe dans l'occaſion dont il s'agit, était trop timide pour que les Grecs n'en conçuſſent pas du mépris. Au-lieu de leur parler toujours avec dignité, ou avec la bonté d'un prince clément, on le vit, dit Xénophon, *changer de langage, & demander la paix*..... Hommes généreux & braves, ſouvenez-vous qu'un ennemi, qu'un grand ſeigneur, qu'un indifférent même qui s'abaiſſe à vous faire plus de careſſes ou plus d'offres de ſervices qu'à l'ordinaire, a beſoin de vous, ou veut vous tromper.

Inconvéniens qui peuvent réſulter de violer ſa parole.

Artaxerxès ne ſe borna pas à cela; pouvant accabler les Grecs par la force de ſes armes, il les abuſa par un traité. Quelle conduite indécente! Tout prince qui oſe afficher ainſi une réputation de mauvaiſe foi, ne doit plus eſpérer de terme aux horreurs de la guerre; ſes ennemis ne pouvant plus compter ſur ſa parole, doivent pour s'en garantir commencer par ſaper entierement ſa puiſſance: ce motif fut celui qui détermina Caton à opiner

continuellement à l'entiere deſtruction de Carthage, & à l'obtenir (*h*).

(*h*) Marcus Porcius Caton, ſurnommé le Cenſeur, à cauſe de cette charge qu'il occupait dans la république, ce fut lui qui fit entreprendre la troiſieme guerre punique, & qui dans ſes délibérations au ſénat, concluait toujours à la ruine de Carthage, contre l'avis de Scipion Naſica, qui voulait qu'on la laiſſât ſubſiſter, prétendant que les mœurs des Romains ſe corrompraient dès qu'ils n'auraient plus Carthage pour émule. L'événement fit voir que Naſica avait raiſon; l'hiſtoire repréſente ce Romain comme doué d'une ſi grande vertu, qu'il fut eſtimé le plus homme de bien de la république, & qu'on l'appella les délices du peuple Romain. Pour Caton, on voit dans Cicéron qu'il était grand général, excellent orateur, & ſénateur accompli: on ne doit pas le confondre avec Caton d'Utique, ſon arriere-petit-fils, ainſi nommé du lieu où il ſe tua, pour ne pas vivre ſous la domination de Céſar, dans le tems même qu'il exhortait ſon propre fils d'implorer ſa clémence.

CHAPITRE III.

Marche de l'armée, avec la mort des généraux.

LEs Grecs attendirent Tiſaphernès plus de vingt jours, demeurant campés près d'Ariée, qui était viſité ſouvent par ſes freres & par ſes autres parens, & ceux de ſa troupe par d'autres Perſes, qui les aſſuraient de la part du roi qu'il ne ſe ſouviendrait plus du paſſé; de ſorte qu'on voyait leur amitié envers les Grecs ſe refroidir de jour en jour: cela ne plaiſait pas à pluſieurs, qui pour cela vinrent trouver Clearque & les autres généraux, & leur dirent: « Que faiſons-nous ici plus long-» tems? ne ſavons-nous pas que le roi » nous voudrait voir tous périr, pour » donner de la terreur aux autres; » peut-être qu'il nous arrête en atten-» dant qu'il ait ramaſſé ſes forces diſ-» perſées, ou envoyé ſaiſir les paſſages » par où nous devons retourner; car il » ne ſouffrira jamais que nous repaſ-» ſions en Grece pour y publier notre » gloire & ſa honte ».

Cléarque répondait à ceux qui lui tenaient ce diſcours, qu'il penſait à cela auſſi bien qu'eux, mais qu'il conſidérait qu'en partant ſans le congé du roi, c'était rompre avec lui & lui déclarer la guerre; qu'on demeurerait ſans conducteur en un pays étranger, où perſonne ne voudrait fournir des vivres; qu'Ariée nous quitterait, & que nos amis même deviendraient nos ennemis; qu'il ne ſavait pas s'il y avait encore quelque fleuve à paſſer: mais quand il n'y aurait que l'Euphrate, qu'on ne le pouvait traverſer ſi l'on diſputait tant ſoit peu le paſſage; que s'il fallait combattre on demeurerait ſans cavalerie, contre des ennemis qui en avaient grand nombre d'excellente, de ſorte qu'on ne tirerait pas grand avantage de la victoire, & étant vaincu l'on périrait ſans reſſource. D'ailleurs, pourquoi le roi, qui avait tant d'autres moyens de nous perdre, nous aurait-il donné ſa parole pour la violer, afin de ſe rendre exécrable devant les dieux & devant les hommes?

Cependant Tiſaphernes arriva avec ſes troupes, qui retournait dans ſon

gouvernement, & Oronte avec les ſiennes, qui remenait la fille du roi, qu'il avait épouſée. Ils partirent donc tous enſemble ſous la conduite de Tiſaphernes, qui leur faiſait fournir des vivres. Ariée & ſes gens campaient avec les Barbares, & les Grecs ſéparément à une lieue d'eux ou environ, ce qui entretenait toujours les défiances. D'ailleurs il ſurvenait des querelles, pour le bois ou le fourage, qui aliénaient de plus-en-plus les eſprits.

Après trois jours de marche on arriva au mur de Médie, qui a quelque cent piés de haut & vingt de large, & s'étend, à ce qu'on dit, par l'eſpace de vingt lieues, étant tout bâti de briques liées enſemble avec du bitume, comme les murs de Babylone (*a*), dont il n'eſt pas fort éloigné.

Lorſqu'on l'eut paſſé on fit huit lieues en deux jours, & l'on vint à la riviere du Tigre, après avoir traverſé deux de ſes canaux, l'un ſur un pont de ba-

(*a*) Les Grecs rétrograderent donc, puiſqu'ils ſe rapprocherent du mur de Médie qu'ils avaient paſſé peu avant la bataille..... Il y a donc ici une faute dans la carte de M. de Liſle.

teaux, & l'autre ſur un pont ordinaire. C'étaient comme deux bras de ce fleuve, dont on avait tiré pluſieurs ruiſſeaux pour arroſer le pays, les uns plus petits, les autres plus grands, tant que ce n'étaient plus que des rigoles, comme on fait en Grece aux lieux où on arroſe le millet.

Les Grecs camperent ſur le bord d'un parc rempli de toutes ſortes d'arbres, près d'une grande ville fort peuplée, nommée Sytace, qui eſt à deux lieues du Tigre; mais les Barbares le paſſerent, & étaient déjà bien éloignés, lorſqu'après le ſouper, comme Proxene & Xénophon ſe promenaient devant le camp à découvert, il vint un homme au corps-de-garde demander où il pourrait trouver Proxene & Cléarque, ſans parler de Menon, quoiqu'il vînt de la part d'Ariée qui était ſon ami. Proxene s'étant nommé, l'autre dit, qu'Ariée & Artabaze, ſerviteurs de Cyrus & amis des Grecs, leur mandaient qu'on avait caché des troupes dans le parc pour les attaquer de nuit, & qu'ils ſe tinſſent ſur leurs gardes, & ſe ſaiſiſſent du pont, parce qu'on le voulait rom-

pre, pour les enfermer entre le Tigre & le canal.

Comme ils eurent mené cet homme à Cléarque, & qu'ils lui eurent conté ſon meſſage, il demeura fort ſurpris. Mais un jeune homme qui était préſent, dit que cela ne s'accordait pas, de vouloir les attaquer & de faire rompre le pont; car ſi les Barbares demeuraient victorieux, on ne pourrait échapper quand il y aurait cent ponts, & s'ils étaient vaincus ils s'ôtaient une retraite, & empêchaient ceux qui étaient paſſés de les pouvoir ſecourir.

Là-deſſus Cléarque demanda au meſſager quel était le pays entre le Tigre & le canal, & ſur ſa réponſe, qu'il était plein de villages & de grandes villes, on jugea que les Barbares l'avaient envoyé pour obliger les Grecs de paſſer le pont, de peur qu'il ne leur prît envie de ſe cantonner en cet endroit, car ils euſſent pû vivre à leur aiſe dans un pays peuplé & excellent, & s'en ſervir de retraite pour faire la guerre au roi.

Enſuite ils allerent repoſer, après avoir fait garder le pont, où perſonne

ne parut ni ailleurs pour les attaquer.

Le lendemain, dès le point du jour, ils paſſerent le Tigre ſur un pont de trente-ſept bateaux, avec beaucoup de précaution; car quelques-uns des Grecs qui étaient au ſervice de Tiſaphernes, leur envoyerent dire qu'on voulait les attaquer au paſſage; mais il ne parut que Glus & quelques autres, qui venaient voir ſi on paſſait, & qui piquerent vers leurs gens dès qu'ils l'eurent apperçu.

De-là on marcha quatre journées, & après avoir fait vingt lieues, on vint à la riviere de Phyſque, qui a quelques cent piés de large. Il y avait un pont à une grande ville nommée Opis, près de laquelle un frere bâtard du roi qui conduiſait un grand ſecours de Suze & d'Egbatane, s'arrêta avec toute ſon armée pour voir paſſer les Grecs que Cléarque faiſait marcher deux-à-deux pour paraître davantage, faiſant halte de tems en tems; or ſitôt que les premiers s'arrêtent, il faut que toute l'armée en faſſe autant, ce qui la faiſait croire beaucoup plus grande, & l'on voyait bien que le Barbare en était touché.

Depuis cela ; on marcha ſix jours à-travers les deſerts de la Médie ; & après avoir fait trente lieues, on arriva dans des villages qui appartenaient à Paryſatis, que Tiſaphernes abandonna au pillage en haine de Cyrus, à la réſerve des eſclaves. Il y avait quantité de blé & de menu bétail, & autres richeſſes.

De-là on fit encore vingt lieues dans un pays deſert en l'eſpace de cinq jours, ayant le Tigre à main gauche, & l'on campa le premier jour vis-à-vis d'une grande ville fort riche nommée Cene, qui était au-delà du fleuve, d'où les Barbares venaient ſur des peaux apporter des vivres à l'armée.

On arriva après à la riviere de Zabate, qui a quatre cens piés de large, où l'on ſéjourna trois jours, pendant leſquels il y avait déjà bien quelque ſoupçon, mais non pas de rupture manifeſte ; ce qui fit ſouhaiter à Cléarque de s'aboucher avec Tiſaphernes pour lever toutes ces défiances.

Il envoya donc lui demander audiance, & lui parla en ces termes. « Com-

» me je vois que vous vous défiez de » nous, nonobſtant l'alliance que nous » avons jurée ; cela nous oblige à de- » meurer ſur nos gardes, quoique je » n'aie apperçu juſqu'à préſent aucune » embûche de votre part, comme je » vous puis bien aſſurer qu'il n'y en a » point de la nôtre. Mais quelquefois » il eſt arrivé de grands maux en ces » rencontres, ſur un ſimple ſoupçon, » ou ſur une calomnie, chacun tâchant » de prévenir ſon compagnon. Pour » détourner donc ces malheurs par une » entrevue, comme on a accoutumé, je » viens vous dire que vous auriez grand » tort, à mon avis, de vous défier de » nous. Car premierement, les ſermens » que nous vous avons faits nous arrê- » tent, & je ne crois pas qu'un homme » puiſſe vivre en paix, qui ſe ſent coupa- » ble d'un parjure. Comment évitera-t- » il l'ire des dieux qu'il a offenſés ? & » quelle cachette ou quel rempart trou- » vera-t-il contre leur vengeance, ſi » leur puiſſance s'étend par-tout (*b*) ?

(*b*) Ce paſſage de Xénophon ſemblerait prouver que les trente mille dieux differens que les Grecs adoraient, ne les empêchaient pas de reconnaître la ſouveraine puiſſance d'un Dieu, plus grand encore que les trente mille

» Voilà quel eſt mon ſentiment tou-
» chant l'alliance que nous avons jurée;
» mais quand il n'y en aurait point, je
» crois que votre amitié nous doit être
» plus chere que toutes les choſes du
» monde. Avec vous tous chemins nous
» ſont ouverts, tous fleuves guéables,
» tout pays fertile; mais ſans vous nous
» marchons en ténebres, tout nous eſt
» ſuſpect, & la ſolitude encore plus que
» la compagnie, parce qu'elle traîne
» après ſoi la néceſſité. Que ſi nous
» étions aſſez inſenſés que d'entrepren-
» dre ſur votre vie, outre l'ingratitude
» de tuer ſon bienfaiteur, que ſerait-ce
» autre choſe que nous ôter pour ja-
» mais l'eſpérance du retour, & nous
» attirer ſur les bras toute la puiſſance
» de votre maître? Mais je veux bien
» vous dire auſſi de quelle eſpérance je
» me priverais moi-même. J'ai recher-
» ché l'amitié de Cyrus, parce qu'il
» était en état de me faire du bien;
» vous avez ſa place, ſon armée, ſes
» gouvernemes & l'autorité royale
» qu'il avait pour ennemie; qui ſerait
» donc ſi furieux ou ſi ſtupide, que de
» ne pas rechercher la vôtre?

» D'ailleurs pour vous dire auſſi les
» choſes qui peuvent vous obliger à
» deſirer notre alliance, nous pouvons
» ſubjuguer aiſément les peuples de la
» Myſie & de la Piſidie, qui ravagent
» votre province; & s'il y a encore
» quelque autre nation qui trouble vo-
» tre félicité, perſonne ne vous peut
» mieux venger des Egyptiens, contre
» qui je vous vois maintenant ſi ani-
» mé. Par notre moyen vous pouvez
» rendre votre nom redoutable à vos
» ennemis, & faire rechercher votre
» alliance à vos voiſins; & nous ne vous
» ſervirons pas ſeulement pour la paye,
» comme des mercénaires, mais par
» affection comme l'auteur de notre ſa-
» lut. Quand je viens à conſidérer tou-
» tes ces choſes, je m'étonne comment
» vous pouvez vous défier de nous»?

Après que Cléarque eut parlé, Ti-
ſaphernes lui répondit en cette ſorte.
« J'ai été bien-aiſe, Cléarque, d'enten-
» dre vos ſages diſcours; car j'apprends
» par-là que vous ne pouvez pas être
» mon ennemi, ſans être ennemi de
» vous-même. Mais apprenez auſſi le
» tort que vous auriez de quitter, non-

» ſeulement mon amitié, mais qui plus
» eſt celle du roi; croyez-vous que nous
» manquions d'hommes, de lieux ou
» d'occaſions pour vous défaire, ſi nous
» en avions envie, parmi tant de vaſ-
» tes campagnes que vous devez paſſer
» à votre retour, tant de montagnes
» dont nous pouvons gagner les paſſa-
» ges, tant de fleuves où nous pouvons
» choiſir combien nous en voulons com-
» battre à la fois? il y en a même que
» vous ne ſauriez paſſer ſans nous: mais
» quand toutes ces choſes nous manque-
» raient, & que votre courage ſurmon-
» terait tous ces obſtacles, le feu pour le
» moins ſerait le plus fort, & conſu-
» mant les fruits de la terre, vous livre-
» rait à la merci d'un ennemi que vous
» ne ſauriez dompter, quand vous ſe-
» riez mille fois plus vaillans que vous
» n'êtes. Pourquoi donc ayant tant de
» moyens de vous perdre, choiſirions-
» nous le ſeul qui eſt honteux & infâ-
» me devant les dieux & devant les
» hommes, & celui que les méchans
» n'ont accoutumé d'employer qu'à
» l'extrémité, & quand tous les autres
» leur manquent? Nous ne ſommes,
» Cléarque, ni ſi ſimples, ni ſi déraiſ-
» ſonnables.

» ſonnables. Pourquoi donc ne vous
» avons-nous pas défaits, le pouvant
» faire? C'eſt moi ſeul qui en ſuis la
» cauſe; & l'envie que j'ai d'obliger la
» Grece, & de vous gagner par mes
» bienfaits, comme Cyrus a fait par
» ſon argent. Mais à quoi me pouvez-
» vous ſervir? Encore que vous l'ayez
» touché, il y a quelque choſe de plus
» grand. S'il n'y a que le roi qui ait
» droit de porter la couronne ſur la
» tête, il y en a qui la portent dans
» le cœur.... »

Il parut à Cléarque que Tiſaphernes parlait ſans feinte, c'eſt pourquoi il lui repartit. « Quel ſupplice méritent
» donc ceux qui tâchent de nous met-
» tre mal enſemble après tant de ſujets
» que nous avons d'y être bien? Si
» vous voulez amener ici vos officiers,
» répond Tiſaphernes, je déclarerai
» ceux qui vous calomnient..... Je
» vous les amenerai tous, repliqua
» Cléarque, & je vous dirai auſſi ceux
» qui vous accuſent ».

Après cet entretien, Tiſaphernes lui témoigna plus de confiance qu'auparavant, & le retint à ſouper. Le lende-

main comme il fut de retour au camp

main comme il fut de retour au camp; on vit bien qu'il en était fort satisfait; car il rapporta les paroles qu'ils avaient eues ensemble, & dit qu'il le fallait aller trouver pour faire porter aux méchans la peine de leur méchanceté. Il soupçonnait Menon qui avait eu quelqu'entretien secret avec Tisaphernes en la compagnie d'Ariée; outre qu'il y avait eu déjà quelque différend entre eux, & qu'on voyait bien que l'autre serait bien-aise de le perdre pour avoir l'armée à sa dévotion, & gagner par-là les bonnes graces de Tisaphernes; & Cléarque avait le même dessein. Quelques soldats cependant ne trouverent pas bon que tous les chefs y allassent, ni qu'on ajoutât foi aux paroles d'un Barbare. Mais Cléarque insista jusqu'à ce qu'il eût obtenu qu'on envoyerait avec lui cinq colonels & vingt capitaines, qu'on fit accompagner d'environ deux cens soldats, sous prétexte d'aller acheter des vivres dans le camp des Perses où il y avait un marché.

Comme ils furent à la tente de Tisaphernes, on fit entrer les cinq colonels, qui étaient Cléarque, Menon, Proxene, Agias & Socrate. Mais les capitaines demeurerent à la porte; & aussitôt le signal donné, ceux de dedans furent arrêtés & les autres taillés en pieces. Quelques cavaliers Persans coururent ensuite par la campagne, & tuerent tous les Grecs qu'ils rencontrerent, libres ou esclaves. On s'étonnait de les voir courir, parce qu'on ne pouvait discerner du camp ce que c'était, jusqu'à ce que Nicargue arriva blessé au ventre, & tenant ses entrailles entre ses mains, qui dit comme le tout s'était passé.

Chacun courut incontinent aux armes tout éperdu, croyant que les Barbares viendraient de ce pas attaquer le camp; mais il n'y vint qu'Ariée avec Artabaze & Mithridate anciens serviteurs de Cyrus, suivis de trois cens cavaliers armés, parmi lesquels notre truchement remarqua le frere de Tisaphernes, qu'il connaissait. Lorsqu'ils furent proche, ils demanderent s'il y avait là quelque officier pour lui dire l'ordre du roi. Aussi-tôt sortirent, avec escorte, deux colonels, Sophenet & Cléanor, avec Xénophon

qui voulait apprendre des nouvelles de Proxene ; car Chiriſophe était allé avec les autres en un village pour avoir des vivres.

Comme ils furent aſſez près d'Ariée pour le pouvoir entendre, il leur dit : « Cléarque eſt mort comme un parjure » & un infracteur de la paix ; mais Pro» xene & Menon qui l'ont accuſé ſont » en honneur. Du reſte, le roi vous » commande de lui rendre les armes, » comme étant à lui par la mort de » Cyrus ſon vaſſal ». Ah perfide, dit Cléanor, qui nous aviez donné la foi ! ne redoutez-vous point les dieux & les hommes, de venir encore pour nous trahir, après avoir maſſacré nos officiers en la compagnie de Tiſaphernes, qui eſt l'homme le plus méchant du monde ?

Ariée répondit, que Cléarque avait été convaïncu de dreſſer des embuches à Tiſaphernes & aux autres Perſes ; mais Xénophon prenant la parole : « Si » Cléarque, dit-il, a violé l'alliance, il » en a reçu le châtiment, car il eſt » juſte de faire mourir les parjures : » mais puiſque Proxene & Menon ſont

» innocens & qu'ils ſont nos chefs & » vos bienfaiteurs, que ne le renvoyez » vous pour nous conſeiller ce qu'il » faut faire » ? Les Barbares après avoir long-tems parlé enſemble s'en allerent ſans faire réponſe, & Cléarque fut mené avec les autres vers le roi, qui leur fit trancher la tête.

OBSERVATIONS.

Marche de l'armée.

LEs ſeules conſidérations de l'impoſſibilité où étaient les Grecs de s'en retourner dans leur patrie, ſans la permiſſion du roi, déterminerent Cléarque à faire tous ſes efforts pour engager les Perſans à exécuter le traité qu'ils avaient conclu avec l'armée. Mais les mauvais deſſeins des Barbares, l'affectation qu'ils avaient eue de faire marcher l'armée vers le Tigre, pour lui ôter toute eſpérance de retour, & les avertiſſemens qu'il reçut lui-même des embûches de l'ennemi, tout cela n'aurait-il pas dû le tirer de la confiance aveugle où il était ?

Cléarque n'avait point à la vérité de preuves manifeſtes de la trahiſon des Perſans ; mais la défection d'Ariée, qui paſſa dans ce moment avec toutes ſes forces au

ſervice d'Artaxerxès, n'était-elle pas ſuffiſante pour lui faire ouvrir les yeux, & lui perſuader qu'il devait plutôt eſpérer de ſortir de la Perſe par la valeur des ſiens, que par la protection d'un roi qui les trompoit? Tout brave & tout habile qu'était Cléarque, il ne lui vint jamais dans l'idée de faire la retraite honorable qu'entreprirent les Grecs; & il s'obſtina à croire la bonne foi d'un ſatrape qui ne cherchait que l'occaſion de le faire périr.

Il y a tant d'exemples d'armées, qui engagées dans un pays ennemi & abandonnées à leurs propres forces, ont ſu s'en retirer avec gloire, qu'on ne ſaurait trop être étonné que notre Lacédémonien n'en ait pas eu l'idée. Entre toutes les actions de guerre de cette nature dont l'hiſtoire fourmille, je me bornerai à celle-ci.

Les Français victorieux en Italie, en 1495, voient tout-à-coup ſix des plus puiſſans ſouverains de l'Europe ſe réunir pour les chaſſer, s'emparer de tous les paſſages, & les reſſerer avec des forces infiniment ſupérieures. L'armée Françoiſe & ſon roi périſſaient, ſi la conſternation des officiers eût paſſé dans l'eſprit des ſoldats. Alors on aſſemble un conſeil, on parle, on diſpute, on perd en délibéra-

tions un tems que l'on n'aurait dû employer qu'à agir; & parmi tant d'officiers on ne trouve pas un ſoldat!... Dans cette extrémité, Gié (*c*) & la Trémoille (*d*) qui avaient été reconnaître la poſition des ennemis, arrivent, voient une foule d'ignorans effrayés, & le roi ſeul de ſon avis (dans ce moment la peur prévalait dans l'eſprit des courtiſans ſur leur politique.) Cet avis du roi, était de paſſer ſur le ventre aux ennemis. La Tremoille enchanté, le confirme dans ſon deſſein. Gié prend le commandement de l'avant-garde; on attaque les alliés, & la bataille eſt gagnée (*e*).

Il faut être grand général pour ſavoir trouver dans l'état déſeſpéré des choſes, un remede pour s'en affranchir. Les mouvemens hardis des ennemis, l'incertitude de leur nombre, & la crainte de l'avenir qui groſſit toujours les malheurs préſens, effraient ſouvent les plus braves; & c'eſt dans ces occaſions que l'on voit que la plupart des officiers, qui dans le propos

(*c*) Pierre de Rohan, appellé le maréchal de Gié, l'un des plus braves hommes de ſon ſiecle: il mourut en 1513.

(*d*) Tout le monde connaît l'ancienneté de cette maiſon & ſes droits au royaume de Naples.

(*e*) Guichardin, dans ſa traduction *des guerres d'Italie*, dit que Trivulce, bâtard de Bourbon, était auſſi avec Gié & la Trémoille.

ne trouvent rien d'impoſſible à leur courage, ne ſont pas auſſi aſſurés qu'ils le diſent de leur habileté, puiſqu'ils ne tentent rien.

Si dans la poſition où ſe trouvait Cléarque, il eût témoigné à Tiſaphernes une ferme réſolution de ſe retirer avec ſon armée ou de périr, Artaxerxès ſe ſerait déterminé à les laiſſer ſortir, parce qu'il n'y avait aucune comparaiſon à faire entre les ravages affreux que les Grecs déſeſpérés auraient fait dans la Babylonie, & la gloire de les avoir ſoumis.

Cléarque s'aboucha avec Tiſaphernes.

Au lieu de prendre ce parti, Cléarque cherche à s'abuſer lui-même; & après avoir eu mille indices de la perfidie des Barbares, & du deſir qu'ils avaient de le ſurprendre, il va ſottement s'aboucher avec Tiſaphernes. Là, plus ſottement encore, il lui exagere le deſir qu'il a d'être ſon ami; combien les Grecs ſeront malheureux s'il ne les protege, & ne dit qu'un mot ſur les ſervices que ces mêmes Grecs peuvent lui rendre.

Tiſaphernes avait ſes vues, & ſervait la cruauté de ſon maître. Il fait donc entendre à Cléarque qu'il a deſſein d'uſurper la couronne; celui-ci le croit; il a l'indignité de paraître s'y prêter, & l'imprudence de lui amener les principaux officiers d'entre les Grecs, qui ne ſont pas plutôt raſſemblés dans la tente du ſatrape, qu'ils ſont maſſacrés.

Les généraux Grecs ſont maſſacrés.

Cet exemple de l'aveugle confiance de Cléarque, prouve ce que j'ai dit ailleurs, que dans les malheurs extrêmes les reſſorts de l'eſprit s'affaibliſſent tellement dans certaines gens, qu'il leur eſt impoſſible de prendre aucune réſolution ferme. Arriere de nous donc ces ames puſillanimes que les accidens déconcertent, & qui s'abandonnent au déſeſpoir, elles ne ſongent qu'à capituler dès que l'ennemi les reſſerre, & à faire leur paix particuliere avant celle de leur ſouverain... Oh! un homme vraiment courageux a bien d'autres idées; maître pour ainſi dire de l'eſprit de ſes ſoldats, il ſait leur faire ſentir qu'il n'y a point de milieu entre braver la mort pour ſauver ſa vie, ou ſe laiſſer maſſacrer avec déshonneur. Dans ces momens, en effet, où tout paraît perdu, le déſeſpoir fait naître le courage, la peur même prend les armes, & l'on court volontiers à ſa défenſe, lorſqu'on voit qu'il faut périr néceſſairement.

Voilà qui eſt bientôt dit, m'ont objecté ici quelques officiers; mais que pouvait faire Cléarque dans la poſition où il ſe trouvait? Ce qu'il pouvait faire!..... Il

Ce qu'aurait dû faire Cléarque.

ne devait premierement, jamais s'abandonner à la diſcrétion d'un ſatrape, dont il connaiſſait le caractere fourbe & diſſimulé : il ne devait lui parler que par ambaſſadeur ; ou s'il voulait abſolument s'aboucher avec lui, il ne devait le faire que ſur les limites des deux armées, & devant une eſcorte égale en force : il ne devait jamais faire appercevoir à Tiſaphernes que ſes Grecs ne pouvaient pas ſe paſſer de la protection du roi pour s'en retourner : *retraite libre* ou *bataille*, voilà les deux ſeuls mots qu'il eût dû dire au général Perſan. Eût-on refuſé l'une & l'autre, il pouvait, ayant déjà paſſé le Tigre, remonter ce fleuve, & s'éloigner de l'armée d'Artaxerxès. Quelque ſtériles qu'euſſent été les provinces qu'il aurait eu à traverſer, il y aurait toujours trouvé la ſubſiſtance néceſſaire à douze mille hommes ; & cette petite armée, infiniment plus leſte que celle des Barbares, aurait toujours échappé à une multitude qui n'aurait jamais pu ſubſiſter elle même en la pourſuivant. Dira-t-on que le roi aurait pu faire harceller les Grecs avec un détachement d'élite..... Mais ſi toute l'armée ennemie n'avait point oſé les attaquer, comment un ſimple détachement l'eût-il fait ? Qu'on ne s'y trompe pas, ce détachement des Barbares eût été quatre fois plus

fort, que les Grecs l'auraient toujours battu.

La trahiſon de Tiſaphernes ordonnée par le roi, & qui fut le comble de la perfidie, juſtifia les ſoupçons qu'avaient eu les ſoldats de Cléarque, & les détermina à une guerre outrée contre les Barbares. « Les Grecs, dit Plutarque, après avoir » perdu Cyrus, & tous leurs capitaines, » ne laiſſerent pas de ſe retirer du fond du » royaume d'Artaxerxès, & pour ainſi » dire des portes de ſon palais, en faiſant » connaître que tout le fait des Perſes » n'était qu'or, argent, luxe, délices, bel- » les femmes, & du reſte faſte & oſtenta- » tion ». . . . . Devant avoir occaſion de parler dans la ſuite de ce luxe & de cette oſtentation, je ne veux encore m'arrêter ici que pour dire un mot ſur les capitulations d'armées, & les traités qui viennent à la ſuite des victoires.

Comme c'eſt ordinairement la force qui fait conclure ces ſortes de traités, on doit avoir une attention ſcrupuleuſe à la maniere dont on les écrit, parce qu'on doit s'attendre que l'ennemi en violera les conditions, dès qu'il le pourra faire avec avantage. Les Perſes dans le cas dont il s'agit ici ; les Romains aux Fourches Caudines (*f*), & puis vis-à-vis des Nu-

(*f*) Fourches Caudines, vallon du duché de Spo-

mantins ; les Hanovriens à Cloſterſeven : tout cela prouve qu'on doit prendre toutes les précautions poſſibles pour s'aſſurer de la fidélité d'une troupe que la force a ſoumiſe.

Ces lois ne ſont que des conditions que l'on impoſe dans la vue du bien général, je le ſais ; mais que de malheurs ne ſe prépare-t-on pas lorſqu'on n'en ſait pas prévoir les conſéquences ? La loi Caſſia, que les Romains n'avaient faite que pour partager aux peuples les terres conquiſes, mit vingt fois le ſénat ſur le point d'être maſſacré. Le traité de Calamar qui devait aſſurer une union éternelle entre le Danemark, la Suede & la Norvege, donna lieu à des diſſenſions qui conduiſirent ſur l'échaffaud tout le ſénat de Stokholm.

Il n'y a rien de plus commun que de voir des hommes qui prétendent connaître comment l'eſprit humain ſe conduit, & les reſſorts de la politique, parce qu'ils l'ont lue dans des livres. Eſprits faibles ! Ils ne ſavent pas que les événemens de la guerre, & les circonſtances, changeant tous les jours, la politique des traités & des états doit changer de même : non que je veuille dire par là qu'il faille jamais s'é-

lette, où une armée entiere de Romains fut priſe par les Samnites, l'an 433 de Rome : il y a encore dans ce vallon un village appellé le *Furchie*.

carter des lois fondamentales d'un pays, qui doivent être ſacrées ; mais autant on doit être attaché à ces lois, autant on doit varier ſur les moyens d'en étendre la force. Je le dis avec vérité, parce que je n'eus jamais des prétentions à cet égard, c'eſt une erreur de croire qu'il ſoit toujours néceſſaire d'etre homme de cour pour être homme d'état. Ceux qui vivent dans une condition inférieure, y ſont ſouvent plus propres que les autres ; & cela par une raiſon bien ſimple. Il eſt dans l'humanité de ne juger des choſes que par ce qui nous approche ou nous reſſemble ; les courtiſans toujours très-ſoumis, imaginent que tout doit ſe ſoumettre. L'homme privé au contraire, voyant ſes ſemblables dans leur état naturel, apprend mieux à les connaître & à les diriger. C'eſt à cette connaiſſance que le grand Colbert avait priſe à Lyon, pendant qu'il y vivait en ſage, que l'on doit attribuer tous les heureux effets de ſon miniſtere (*g*), & la proſpérité du regne de Louis-le-Grand.

Je reviens aux capitulations. Celui qui les accorde doit obſerver, comme j'ai dit, de ne pas laiſſer ceux qui les reçoivent dans un état à pouvoir y manquer, parce

(*g*) Jean Colbert, chef des branches de Seignelay, de Croiſi, &c. Ce miniſtre a été un des plus grands hommes qu'ait produit la France.

qu'il eſt naturel de croire que cela arrivera s'ils en trouvent le moment. Il ne doit pas non plus promettre plus qu'il ne veut tenir, & encore moins manquer à ce qu'il a une fois promis, parce qu'il avertirait par-là les ennemis de ſe défier de ſa parole, & de ne trouver de ſureté, comme j'ai dit, que dans ſa deſtruction.

A l'égard des précautions néceſſaires à ceux qui capitulent, la premiere eſt de demander de n'être jamais priſonniers; puis de ſe retirer avec armes, bagages & munitions de bouche; puis d'être ramenés à l'armée par le chemin le plus court. Voilà l'eſſentiel, tout le reſte ne tient qu'à des circonſtances accidentelles & particulieres.

Il y a peu d'exemples d'une trahiſon auſſi noire que celle dont Xénophon fait ici mention, je veux dire celle du maſſacre des généraux Grecs par les généraux ennemis. Les conquérans, même ceux qui ont paru les moins délicats dans la maniere de faire la guerre, ont toujours eu horreur de ces moyens odieux, témoin Darius qui dans le tems qu'Alexandre le détrônait, l'avertit du poiſon dont il était menacé.

Je ſais bien que Philippe II. (*h*) fit aſſaſſi-

(*h*) Philippe II roi d'Eſpagne, prince violent & cruel: ce fut ſous ſon regne que les Pays-bas ſe revolterent & ſecouerent le joug de l'Eſpagne.

ner le prince d'Orange, que le prince de Condé (*i*) fut tué de ſang froid à Jarnac, que Henri III. fut poignardé dans ſon château, que le viſir Muſtapha fit tuer le pacha qui faiſait le ſiege de Vienne; mais de pareilles ſcenes ne ſe voient que dans les guerres de religion, & dans les pays où la faibleſſe du gouvernement arme une moitié de la nation contre l'autre. Dans le tems du plus grand relâchement des mœurs chez les Romains, dans ces tems de proſcriptions où les meurtres & les empoiſonnemens n'étaient regardés que comme les fineſſes d'un ennemi habile, les chefs ſavaient cependant reſpecter le caractere dont ils étaient revêtus (*k*). Dans le commencement du triumvirat, le fils du grand Pompée avec une flotte conſidérable, était maître de la Sicile & de la mer; il affamait l'Italie, & l'on traita avec lui. Lorſqu'il fut queſtion de ratifier le traité, aucun des chefs n'oſa ſe fier aux

(*i*) Louis I. prince de Condé, le même que le cardinal de Lorraine avait voulu faire périr ſur un échaffaud: il fut aſſaſſiné en 1569.

(*k*) L'exemple de Siccius Dentatus, ſurnommé l'Achille des Romains, qui fut aſſaſſiné par ordre du décemvir Fabius, l'an 304 de Rome, pendant la guerre contre les Sabins, ne prouve rien contre ce que je dis; parce qu'il ne s'agiſſait ici que d'une haine particuliere entre ces deux Romains, & non pas d'un général ennemi.

autres, & paſſer dans le parti de ſon enne-

autres, & paſſer dans le parti de ſon ennemi, pour finir : on tire au ſort, & le ſort décide qu'Auguſte & Antoine iront faire le feſtin d'uſage dans ces ratifications, ſur le vaiſſeau de Pompée, qui reçut ſur ſon navire ſes deux ennemis. Ils étaient à table, & la bonne chere animait les convives, lorſque Menas, l'un des officiers de Pompée, vint lui dire à l'oreille : « Si » vous voulez, ſeigneur, que je vous délivre de vos deux concurrens, & que » je vous aſſure l'empire du monde, vous » n'avez qu'à parler & je couperai les câ» bles ». Sextus ne put entendre cette propoſition ſans frémir. « L'action ſerait » digne de toi, répondit-il à Menas, mais » elle eſt indigne du fils de Pompée ».

Graces aux lumieres de la raiſon, & aux progrès de la philoſophie qui aide à l'humanité à reprendre ſes droits, ces actions odieuſes ſe préſentent à nous avec toute l'horreur qu'elles méritent. Plus un ennemi fait réſiſter aujourd'hui, plus nous admirons ſon courage; & ſi cet ennemi eſt faible, nous ſommes bientôt portés à le regarder comme un homme unique. L'exemple du roi de Pruſſe, aſſailli par toute l'Europe, & jamais abattu, engagera la poſtérité à mettre ce prince à côté des ſouverains qui ont le plus illuſtré le monde.

CHAPITRE IV.

Eloge des Généraux.

CLÉARQUE, au jugement de tous ceux qui l'ont connu, a été un très-grand capitaine, & qui a toujours aimé le métier des armes. Il était Lacédémonien, & ſervit ſon pays tant que dura la guerre du Péloponnèſe; mais la paix étant faite, il obtint permiſſion des éphores d'aller faire la guerre aux Thraces qui ſont au-deſſus de l'Helleſpont, pour venger l'injure des Grecs qu'ils voulaient chaſſer de la Cherſonnèſe. Lorſqu'il eut paſſé l'iſthme de Corinthe, les éphores changerent d'avis & le rappellerent, mais il continua ſon voyage, de ſorte qu'il fut condamné à la mort.

Il alla donc trouver Cyrus, qui lui donna de l'argent, dont il leva des troupes; & après avoir vaincu les Thraces en bataille rangée, & ravagé leur pays, il continua la guerre juſqu'à ce que Cyrus eut beſoin de ſon ſervice; toutes marques d'un grand courage &

d'une ame belliqueuſe, qui pouvant vivre en repos après la paix, cherche la guerre aux dépens même de ſon honneur & de ſa vie, qui n'emploie point ſon argent dans les molles voluptés, mais comme ſi la guerre était toutes ſes délices, il en leve des troupes. C'eſt-là véritablement aimer les armes, mais voici ce qui montre que c'était un homme de guerre.

Il aimait les dangers & faiſait toujours quelque entrepriſe ; ne perdait point jugement dans l'occaſion, au rapport de ceux qui l'ont ſuivi, mais il avait ſur-tout les parties qu'il faut pour commander, car il donnait ordre que l'armée ne manquât de rien.

Il avait la mine ſévere, qui imprimait l'obéiſſance, la parole rude, le châtiment prompt & rigoureux, quelquefois colere, dont il ſe repentait après ; mais il puniſſait toujours avec jugement. Voilà les parties qu'il faut pour commander, car on ne ſaurait rien faire d'une armée ſans diſcipline ; & c'eſt de lui qu'on tient ce mot, qu'un ſoldat doit plus craindre ſon capitaine que ſon ennemi.

Dans les dangers, les ſoldats ne voulaient point d'autre chef, & diſaient que ſa mine leur paraiſſait douce alors, & n'était fiere qu'aux ennemis. Mais lorſque le péril était paſſé, & qu'ils pouvaient ſervir ſous un autre, pluſieurs le quittaient, car il n'avait pas les parties qu'il faut pour ſe faire aimer ; il était toujours rude & farouche, de ſorte que les ſoldats vivaient avec lui comme les écoliers avec leur maître. Auſſi ne l'ont-ils jamais ſuivi par inclination, mais par ordre de leur république, ou par quelque autre néceſſité. Ils ne laiſſaient pas de ſe montrer fort obéiſſans, & depuis qu'ils eurent appris à vaincre ſous ſa conduite, ils devinrent de grand ſervice, car ils étaient hardis dans les dangers, & hors de-là vivaient dans l'ordre & la retenue, parce qu'ils appréhendaient le châtiment.

Voilà comme il était pour ce qui regarde le commandement ; mais on l'accuſait de n'être pas ſi propre à l'obéiſſance : il avoit environ cinquante ans quand il mourut.

PROXÈNE était de la Béotie, dès

ſa jeuneſſe il aſpira aux grandes choſes, & tâcha de s'en rendre capable. Il donna de l'argent à Gorgias le Léontin pour l'inſtruire ; & lorſqu'il ſe vit en état de pouvoir commander & de faire du bien à ſes amis auſſi-bien que d'en recevoir, il ſe mit au ſervice de Cyrus & le ſuivit dans ſon entrepriſe, ſous l'eſpérance d'en rapporter beaucoup d'honneur & de profit ; quoiqu'il fût ambitieux, il ne voulait point aller à la gloire par un autre chemin que par celui de la vertu ; il était capable de commander à de braves hommes, mais il ne ſe faiſait pas craindre des autres, car il avait plus de peur d'être mal avec ſes ſoldats que ſes ſoldats avec lui ; il croyait qu'il ſuffiſait pour commander de louer les bonnes actions ſans châtier les mauvaiſes, c'eſt pourquoi il était aimé des honnêtes gens ; mais les autres abuſaient de ſa facilité : il mourut à l'âge de trente ans ou environ.

MENON était de Theſſalie, homme avare & ambitieux, qui allait à l'avarice par l'ambition, & ne cherchait de l'honneur & de l'eſtime que pour avoir

de l'argent. Il briguait l'amitié des grands & de ceux qui étaient en crédit, pour pouvoir faillir plus impunément ; croyait que le plus court chemin pour parvenir aux honneurs, était celui du menſonge & de l'artifice, & prenait la douceur & la franchiſe pour ſimplicité. Il n'aimait perſonne, & tâchait de ſurprendre ceux qu'il careſſait le plus ; il ne ſe raillait jamais de ſes ennemis, mais de ſes plus familiers, & ne penſait pas non plus à piller ceux-là, mais ceux-ci, ſachant qu'il eſt difficile de tromper ceux qui ſont ſur leurs gardes. Il était ſouple envers les méchans, & inſolent avec les gens de bien : comme on fait gloire d'honneur, de piété & de vertu, il faiſait vanité de fraude, de trahiſon, & d'injuſtice ; il n'eſtimait d'habiles que les fourbes, & prenait tous les autres pour des ſtupides. Il gagnait l'amitié des grands par les faux rapports & les calomnies, & celle des ſoldats par la licence & l'impunité, il cherchait à ſe faire craindre par le mal qu'il pouvait faire, & l'imputait comme une faveur à ceux à qui il n'en faiſait point ; mais ce qui n'eſt pas connu de tout le monde, peut paſſer

pour une impoſture ; voici ce qui eſt public. Il gagna les bonnes graces d'Ariée en ſa jeuneſſe, parce que l'autre aimait les beaux garçons, & par la même voie le commandement des Grecs chez Ariſtipe. Il n'avait point encore de barbe qu'il aimait un certain Tharipas qui était barbu. Il ne fut pas tué avec les autres, quoiqu'il ne fût pas moins coupable, mais on le fit mourir après un an de torture, au-lieu qu'on trancha auſſi-tôt la tête à ſes compagnons, qui eſt à mon gré le plus honnête de tous les ſupplices.

AGIAS était Arcadien, & SOCRATE d'Achaye, ils moururent tous deux âgés de trente à quarante ans, après avoir vécu ſans reproche, ſoit dans la guerre ou dans l'amitié.

OBSERVATIONS.

Eloge des généraux.

XÉNOPHON termine ce livre par l'éloge des cinq principaux officiers qui avaient été maſſacrés.

Celui de Cléarque.

Ce qu'il dit de Cléarque annonce un homme qui avait des talens militaires ; mais on voit qu'il a été embarraſſé, lorſqu'il a voulu parler de ſes défauts.

Il aimait les armes, l'ordre, la diſcipline ; il conſervait le jugement dans l'occaſion ; il ſavait pourvoir une armée, & avait fait la guerre aux Thraces avec ſuccès : voilà certainement de grandes parties ; mais il était dur, farouche, & haï de ſes ſoldats qui ne lui obéiſſaient qu'avec répugnance. Etaient-ce là auſſi des qualités ? Très-propre pour commander en ſecond, il n'aurait jamais, comme Xénophon, déterminé les Grecs à faire la retraite qu'ils exécuterent. Il ſe ſerait deshonoré, il aurait ſoumis ſon armée à la diſcrétion du grand roi.

Il aimait la guerre ; mais ce n'eſt pas tout de l'aimer, il faut la ſavoir, & il paraît que Cléarque avait fait des fautes, puiſqu'il s'était laiſſé battre par les Lacédémoniens, après s'être voulu ſouſtraire à leur puiſſance.

Il ſavait pourvoir une armée ; mais en cela il n'aurait été qu'un bon intendant, ou un habile munitionnaire.

Il puniſſait avec colere : un général eſt bien malheureux, quand il ne ſait que faire ſupplicier les hommes.

Il aimait la diſcipline : voilà le premier talent néceſſaire à un général, après celui de remporter la victoire.

Il ne perdait point la tête dans les occaſions ; cet article eſt tellement lié à l'art de gagner les batailles, qu'on ne peut pas le ſéparer : mais Cléarque était-il dans ce cas ? On n'a qu'à examiner ſa conduite depuis le traité, & l'on verra un homme qui paraît avoir l'eſprit troublé, faire des fautes à chaque pas, & ſe livrer lui-même à la merci de ſes ennemis.

Pour apprendre à ne pas perdre la tête dans le danger, il faut y avoir été ſouvent ; il faut l'avoir vu de près ; il faut ſavoir que ce ne ſont pas des démons que l'on va combattre, mais des hommes ; il faut ſavoir que la peur ne remédie jamais à rien ; il faut entendre le bruit d'une bataille comme celui d'un feu d'artifice, & ſe reſſouvenir que puiſqu'une expérience réitérée fait voir que les armées vaincues perdent infiniment plus de monde, que celles qui ont vaincu, il y a donc plus de ſureté à combattre avec courage pour la victoire, que de fuir avec lâcheté pour éviter la mort.

C'eſt un éloge bien ſingulier que fait Xénophon de Cléarque, de dire qu'il aimait la guerre au-deſſus de ſon honneur. On ne l'aime ordinairement que pour acquérir cet honneur ; & celui-ci l'aimait par-deſſus l'honneur même : il ne l'aimait donc

donc que pour lui, pour ſa fortune, pour ſon ambition à laquelle il fut toujours prêt de ſacrifier ſa patrie ? Xénophon ne le dit pas tout-à-fait ainſi ; mais le refus que ce général fit à ſes ſouverains de leur obéir ; les armes qu'il prit contre eux, & la révolte dans laquelle il ſe précipita, ne l'annoncent-ils pas ?

Cléarque avait des talens pour la guerre, cela eſt vrai ; mais à quoi ſervent les talens, qu'à déshonorer ceux qui les poſſedent, lorſqu'on en fait un uſage odieux ? Catilina (*a*) en avait auſſi, ſi nous en croyons l'avare Salluſte ; mais cela nous empêche-t-il de le regarder comme un ſcélérat ?

Toute qualité qui ne tend pas directement à guider les hommes dans leur devoir, n'eſt plus une vertu, mais un vice. Ainſi tout officier qui, comme Cléarque, s'écarte de ce qu'il doit à ſon pays & à ſon prince, eſt un monſtre. Céſar & Cromvel ont à ce ſujet beaucoup de reſſemblance, & ce penchant naturel pour la révolte leur venait des principes qu'ils avaient reçus dans leur éducation. Qu'on

(*a*) Lucius Catilina, Romain fameux par ſes débauches, ſes prodigalités, & ſa conſpiration qui fut découverte par Cicéron. Il fut tué en combattant contre Petreius, lieutenant du conſul Antoine, collegue de Cicéron, 62 ans avant Jeſus-Chriſt.

ne s'y trompe pas, le goût pour les conjurations, pour les factions, pour les guerres civiles, ſe ſuce avec le lait. Un jeune Corſe voit à peine le jour qu'il brûle d'aller combattre la république de Gènes; il n'imagine pas qu'il puiſſe y avoir un état différent de celui là. Il entend parler de la paix, mais comme nous de l'âge d'or; c'eſt-à-dire, en bâillant & comme d'une choſe dont il ne peut pas ſe former une idée juſte. La même façon de penſer ſe verra dans tous les pays où l'on ne donnera pas une attention particuliere à l'éducation de la jeuneſſe. Il faut que je diſe ſur cela un mot en paſſant.

C'eſt principalement à cet objet, par préférence à tout autre, je veux dire à l'amour de la patrie & à l'attachement au ſouverain, que l'on doit rapporter dans un état bien conſtitué, toutes les inſtructions que l'on donne à la jeuneſſe; étant évident que lorſqu'un enfant a été élevé dans ces principes, il apprend à garantir ſon cœur de cette corruption générale qui fait rapporter tout à ſoi. Il ſait qu'il ſe doit tout entier à ſa patrie; il ne la regarde plus que comme une bonne mere au ſalut de laquelle il doit être toujours prêt de ſacrifier une vie qu'il a reçue dans ſon ſein; il acquiert toutes les vertus ſociales, & dèſlors cet enfant devient homme juſte, compatiſſant, humain, bon pere, bon ami & bon citoyen.

Que les partiſans de l'anarchie diſent ce qu'ils voudront, ils ne prouveront jamais que cet amour de la patrie ne ſoit le plus ferme ſoutien des états, & la plus grande ſureté des familles. Là donc où cet amour n'exiſtera point, il n'y aura plus ni juſtice, ni bonté, ni équité; l'intérêt perſonnel ſera le ſeul mobile des hommes; & celui du prince, du prochain, des parens même, ſera oublié.

Plutarque nous apprend que dans le tems que l'aréopage banniſſait injuſtement Ariſtide, il priait les dieux que les barbares Athéniens n'euſſent jamais à ſe repentir de leur injuſtice. Pourquoi cela? Parce qu'on doit plus à la patrie qu'on ne doit à ſes parens, à ſes amis, à ſoi-même. Il n'y avait pas chez les Grecs chez les Romains, un enfant de dix ans qui ne fût pénétré de ces ſages maximes; & quoique Cléarque & Catilina les euſſent oubliées, on vit ſouvent parmi eux des Thémiſtocles ſe noyer de ſang de taureau plutôt que de prendre les armes contre leur république; des Curtius & des Scevola ſe dévouer volontairement à la mort, & des Camilles voler au ſecours de leurs

ingrats concitoyens qui les avaient flétris & condamnés.

Mais, dira-t-on, on n'eſt pas élevé aujourd'hui de cette maniere ; & puiſque tous les hommes penſent différemment, il faut ſuivre leur exemple..... Quoi! Parce qu'on voit tous les jours des injuſtices, il faut être injuſte.....? Parce qu'on voit commettre des trahiſons, il faut être traître?.... Autant aimerais-je dire qu'il faut ſe jetter dans le Véſuve, parce qu'Empedocle eut la ſottiſe de s'y précipiter.

Diſons tout, la maniere dont on éleve les enfans, ne peut que leur inſpirer ce dégoût d'indifférence pour la conſervation du tout, qui a ſéduit tous les eſprits. Nous avons des écoles pour apprendre le latin, le calcul, les manieres, les arts méchaniques ; & nous n'en avons point pour apprendre la juſtice, pour exciter la reconnaiſſance, pour former le cœur, pour inſpirer la vertu : on vieillit dans cette négligence, & cependant les hommes ne ſe piquent jamais de ſavoir que les ſeules choſes qu'ils n'ont point appriſes.

On était bien éloigné de penſer de cette maniere du tems de Xénophon. Ariſtote fut chargé de l'éducation d'Alexandre ; mais comment s'y prit-il?... Il ne fatigua point ſon éleve par des regles de gram-

maire, par des ſyllogiſmes, par des diſputes ; mais il lui donna des préceptes ſur la juſtice, ſur l'amour de la gloire, ſur la tempérance, ſur l'adverſité, & avec cela il l'envoya, preſque enfant, faire la conquête du monde.

Croit-on que nous n'euſſions pas aujourd'hui autant de facilité que lui? Quel eſt le jeune homme qui en voyant pleurer Titus, de n'avoir pas fait des heureux dans la journée ; Marc-Aurele réſiſter aux ſollicitations des prêtres, qui le preſſaient de maſſacrer ceux d'une religion différente de la ſienne ; Louis XV. rendu aux vœux de tous ſes ſujets (*b*) : quel eſt le jeune homme, dis-je, qui en voyant ces princes, mis à côté d'un Néron, d'un Caligula, d'un Philippe II. *&c.* ne ſera pas excité à toutes les vertus des premiers, & n'apprendra pas à déteſter les crimes des autres?..... Malheur aux princes à qui les gouverneurs n'auront pas ſu faire faire ces comparaiſons!...

Xénophon dit que c'eſt Cléarque qui établit cette maxime, qu'un ſoldat doit

(*b*) Tout le monde ſait avec quel excès de joie les Français embraſſaient les chevaux même des courriers qui apportaient à Paris les nouvelles de la convaleſcence du roi malade à Metz en 1743.

plus craindre ſon capitaine, que ſon en-

les ſciences où l'eſprit ne fait que peu d'ef-

plus craindre ſon capitaine, que ſon ennemi. Oui, l'opinion de Cléarque ſera vraie, toutes les fois qu'il ne s'agira de le craindre que pour ſe porter à ſon devoir; mais elle ſera fauſſe & mauvaiſe, lorſque cette crainte ira juſques à s'en faire haïr comme lui, & à marcher avec répugnance ſous ſes ordres.

Eloge de Proxene.

Je le dis avec ſincérité, quelque éloge que Xénophon ait pu faire de Cléarque, je préférerais mille fois de reſſembler à Proxene le Béotien. N'aſpirer, en effet, aux charges, qu'en ſe rendant capable de les poſſéder; payer un officier entendu & ſage, pour apprendre à commander aux hommes, & à leur faire du bien, ne vouloir aller à la gloire que par le chemin de la vertu, & tout cela à l'âge où les paſſions agiſſent avec plus d'empire, à trente ans!... J'avoue que je ſuis ſaiſi d'admiration, & que l'exemple de Proxene me ferait chérir la vertu, & m'exciterait à l'étude de mon métier, quand même je ne l'aimerais pas.

Qu'on me permette à ce ſujet quelques réflexions. Lorſqu'un jeune homme a atteint l'âge où il commence à penſer, & qu'on s'attache à lui former le cœur, il ne faut l'occuper, comme Proxene, qu'aux connaiſſances utiles; le fixer d'abord ſur

les ſciences où l'eſprit ne fait que peu d'effort, & lui faire mêler à ce genre d'amuſement l'étude des langues vivantes. On comprend par-là que je ne veux parler ni du grec, ni du latin, qui ne ſont plus les langues d'aucun pays du monde, & qui ſont en effet peu utiles à un militaire.

Dira-t-on, comme je l'ai entendu, qu'il y a des auteurs anciens qui ont écrit ſur la guerre, & qu'il eſt néceſſaire à un officier d'entendre? Mais ces mêmes auteurs ont pour la plupart été ſi bien rendus en français, qu'il eſt impoſſible à un militaire qui a paſſé huit ou dix ans dans les colleges de les mieux traduire.

On ajoute (& c'eſt ici le refrain ordinaire) qu'il n'eſt rien de plus agréable que d'entendre les paſſages latins que l'on cite, & qu'il eſt d'ailleurs des cas d'un extrême beſoin à la guerre, où l'uſage de cette langue eſt d'un grand ſecours..... Je vais répondre à cela par les deux queſtions ſuivantes.

Croit-on que l'avantage de comprendre quatre mots une fois en ſix mois, mérite que l'on faſſe perdre à un enfant ſes plus belles années, & négliger les ſciences qui pourraient lui être utiles dans ſa profeſſion? Croit-on enſuite que le latin ſoit un langage ſi univerſel, qu'il ſoit en-

tendu par-tout où l'on peut aller à En Ita-

tendu par-tout où l'on peut aller? En Italie même, j'ai trouvé des prêtres qui ne le ſavaient pas, & je connais une infinité d'officiers, qui ſervent depuis un demi-ſiecle, qui n'ont jamais été dans le cas d'en faire uſage par néceſſité. Je voudrais bien ſavoir d'ailleurs, comment s'y ſont pris les officiers qui ont été ſervir dans le Nouveau-monde. Eſt-ce que les Sauvages qu'ils y ont rencontrés, ſavaient le latin? Non, mais ils ont eu recours à la langue des ſignes, & ils ont d'abord été entendus, parce que cette langue eſt celle de l'univers entier (*c*).

Les langues les plus eſſentielles à un jeune militaire, ſont l'allemand, l'anglais, l'italien & l'eſpagnol, parce que c'eſt dans ces différens pays que l'on fait le plus ſouvent la guerre. Des officiers qui auraient appris ces idiomes par principes, ne ſeraient jamais embarraſſés. Arriveraient-ils chez l'étranger, ils ſeraient d'abord en pays de connaiſſance : objet d'une

(*c*) Je ſuis perſuadé qu'une perſonne qui baiſſera ſa tête ſur ſa main en fermant les yeux, ou qui mettra le doigt dans la bouche, ou qui ſe mettra à genoux, fera d'abord comprendre au Sauvage le plus borné, qu'il veut dormir, manger, ou demander pardon..... Au reſte, en écrivant ceci contre le latin, je ne veux pas condamner la langue en elle-même, mais ſeulement la perte du tems que l'on y emploie, ou ce qui revient au même, la maniere de l'enſeigner.

conſéquence infinie pour réuſſir dans tous les projets de guerre. Pendant que M. de Saxe a commandé nos armées, il a confié très-ſouvent des expéditions à des officiers qui entendaient l'allemand, & les a avancés; mais il ne ſe ſouciait gueres qu'il y en eût qui ſuſſent le latin. Ajoutons que les jeunes gens pouvant apprendre ces langues vivantes par la compoſition, ils pourraient acquérir auſſi parfaitement la connaiſſance de l'hiſtoire ſacrée & profane, comme en compoſant en latin.

Pendant qu'un jeune homme s'occupera ainſi aux élémens des langues, il pourra prendre une teinture des différenties parties des mathématiques qu'il importe le plus de ſavoir, comme de l'arithmétique, de l'algebre & de la géométrie; de-là il paſſera aux fortifications, à l'architecture & au deſſein; il ſuivra enſuite la muſique, les méchaniques & la phyſique; enfin il terminera ſes études par l'hiſtoire, la géographie & la navigation.

Il me ſemble d'entendre ici la plupart des officiers qui liront ce plan abregé d'étude, ſe récrier ſur la quantité de connaiſſances que je conſeille de prendre dans un âge encore tendre; mais il eſt aiſé de leur répondre.

Premierement, je ne dis pas d'étudier toutes ces ſciences à la fois, mais d'y employer le tems que l'on fait perdre dans les colleges: tems précieux pour l'éducation, & le ſeul où l'on puiſſe développer aiſément le génie & les talens que les enfans ont reçus de la nature. On obſervera enſuite que je ne dis pas d'approfondir toutes les parties que je viens de nommer, mais d'en prendre ſeulement une idée qui mette à portée de ſe perfectionner dans celles pour leſquelles on aura le plus de goût. Enfin je ne conſeille pas de les apprendre uniquement, par les ſoins ſecs & rebutans de l'étude; mais en s'amuſant. Je dirais ici une nouvelle méthode pour cela; mais je m'écarterais trop de mon ſujet.

Xénophon parle de Menon après Cléarque & Proxene, & en fait un portrait ſi affreux, qu'on n'imaginerait jamais qu'il pût ſe trouver dans un même homme tous les vices qu'il ſuppoſe dans celui-ci.

On a bien vu des officiers qui, comme lui, ne ſe ſont avancés que par des délations; qui n'ont épié la conduite de leurs camarades, que pour les ſupplanter; qui ne ſervaient que par avarice, & plutôt pour piller, que pour acquérir de la gloire.

On en a bien vu qui ne regardaient la fourberie & la trahiſon, que comme la belle ſcience des courtiſans, & qui s'en vantaient; qui ne gagnaient l'amitié des grands que par des calomnies, & qui s'en applaudiſſaient.

On en a bien vu qui avaient l'ame toute de boue dans l'infortune, & qui étaient d'une inſolence extrême lorſqu'ils pouvaient nuire impunément.

On en a bien vu enfin qui ne ſurprenaient les graces que par des moyens qui feraient horreur à un homme de bien; mais que tous ces défauts enſemble ſe trouvent réunis dans un ſeul homme, c'eſt une choſe que l'eſprit humain a peine à concevoir.

La Motte le Vayer dit que l'inimitié de Xénophon pour Menon, venait de ce que celui-ci était lié avec Platon; mais ce motif ſerait faible, & n'aurait ſûrement pas porté notre Athénien à ſe déchaîner comme il a fait contre lui, juſques-là, qu'il donne clairement à entendre dans le chapitre que nous venons de lire, que ce fut lui qui trahit tous les généraux Grecs, & qui les fit maſſacrer par les Barbares.

Eloge d'Agias & de Socrate.

Après ce libelle contre Menon, Xénophon paſſa à l'éloge d'Agias l'Arcadien, & de Socrate d'Achaie, qu'on ne doit pas

confondre avec le grand Socrate, qui était Athénien.

« Ceux-ci moururent, dit-il, après » avoir vécu ſans reproche dans la guerre » & dans l'amitié »..... Sans reproche! O quel éloge brillant dans une ſeule ligne! & qu'il eſt peu d'officier dont on pût parler ainſi!

Qu'ils fuſſent ſans reproche dans la guerre, cela ne m'étonne pas autant de la part des Grecs, qu'il m'étonnerait aujourd'hui. Tous ſe dévouant ſans reſerve au ſervice des armes, la plupart ne cherchaient qu'à ſe piquer d'émulation, & à ſe ſurpaſſer dans le chemin de la gloire.

Mais ils étaient encore irréprochables dans l'amitié. Heureux les hommes qui ſavent jouir de ce ſentiment délicieux...! Etre irréprochable dans l'amitié, ce n'eſt pas borner ſes ſervices à des politeſſes d'uſage, ou à des complimens qui tiennent la place de la ſincérité; mais c'eſt ſervir réellement, c'eſt prévenir d'extrêmes beſoins, c'eſt les ſoulager, c'eſt ſe procurer la joie la plus vive, & jouir d'avance de la ſuprême félicité.

La ſatisfaction que reſſent un cœur qui s'attache à la pratique des vertus utiles, & l'heureuſe tranquillité qui naît d'une ame bienfaiſante qui ne ſe reproche rien,

m'a fait ſouvent être étonné de voir les hommes s'en éloigner ſi fort. Lorſqu'à l'âge de quinze ans je commençai à entrer dans le monde, conduit par un oncle (*d*), qui m'avait conſtamment prêché ſur l'honneur, la vertu & la ſincérité qu'il était néceſſaire d'y apporter, j'imaginais que cette vertu, ſans laquelle on ne pouvait y paraître, était une choſe commune & à laquelle les hommes s'attachaient à l'envi. Mais que je me trompais! A peine y eus-je mis le pié, que je m'y trouvai auſſi étranger que ſi je fuſſe tombé au milieu des nations qui habitent la lune. Tout était nouveauté pour moi. Quoi! me diſais-je en moi-même! ſont-ce là ces maximes de ſageſſe que l'on a cherché à graver dans mon cœur? Entre ces hommes avec leſquels on m'a tant dit qu'il fallait être vertueux, j'en vois qui ſacrifient tout à leur avantage; qui foulent aux piés les ſentimens d'honneur; qui briſent les liens du ſang & de l'amitié; qui ne ſont établis que pour rendre la juſtice, & qui ne la rendent qu'à la faveur; qui appellent vertu & prudence, la fauſſeté & la diſſimulation qui caractériſent les méchans; qui parlent enfin comme

(*d*) Henri de Vedel, lieutenant-colonel du régiment de l'Iſle de France, mort en 1745: ſa maiſon ſubſiſte dans ſon fils, major du régiment Dauphin infanterie.

Ariſtide (*e*), pour agir comme Agnonide. Oh! oh! diſais-je, ce n'eſt pas ici le monde que l'on m'a annoncé; & bien loin de croire cette vertu univerſelle, je vois au contraire que l'on peut être la duppe de ſa franchiſe & de ſon intégrité, & qu'il faut avoir une connaiſſance entiere du vice pour n'en être pas ſéduit.... Toutefois ces réflexions qui euſſent pu éteindre dans mon cœur le germe de la ſageſſe, & ne me faire regarder la vertu que comme l'ombre d'un grand nom, ne produiſirent aucun mauvais effet; au contraire, elles furent un bouclier contre lequel les traits ſéduiſans du vice allaient ſe briſer, & je regardai la pratique des mœurs comme le plus doux charme de la vie.

Jeunes militaires qui entrez dans la mer orageuſe du monde, ſouvenez vous que pour exercer vos forces au combat ſi dangereux des paſſions, mais dans lequel il eſt ſi eſſentiel au bonheur de la vie d'apprendre à vaincre, il faut ſavoir leur réſiſter. Pour y réuſſir, ſachez vous reſpecter vous-même; apprenez à être jaloux de votre réputation, & devenir votre propre cenſeur; goûtez le plaiſir de l'honnête & du bon, qui ſeul peut flatter une ame vertueuſe, conduiſez-vous enfin de maniere à n'avoir pas beſoin de vous déguiſer, & alors vous porterez dans les ſociétés des qualités qui, comme Agias & Socrate, vous feront eſtimer, même des méchans.

(*e*) Ariſtide fut exilé d'Athènes, parce qu'il était le plus vertueux de la république, & ce fut Agnonide, ſénateur de l'aréopage, qui le fit condamner.

Au reſte, Xénophon paraît impartial dans l'éloge qu'il fait de ces deux Grecs & de Proxene; mais à l'égard de Cléarque, on voit que ne pouvant pas cacher ſes défauts, il a abſolument voulu les pallier..... Ce n'eſt pourtant pas en couvrant ainſi les vices, en chantant des fauſſes vertus, en faiſant des comparaiſons déplacées, & en mettant les petits événemens à côté des grands, que l'on peut exciter les hommes à devenir des héros: en fait de qualités & d'actions, la louange comme la cenſure doivent contribuer au progrès des mœurs. Un général trop vanté, s'endort ſouvent ſur ſes lauriers, pour jouir à l'aiſe d'une réputation qu'il croit méritée, & ne fait plus rien pour la gloire..... De quelle émulation peut, en effet, ſe piquer un homme que l'on a aſſimilé aux premiers héros de l'antiquité; que l'on a dit être comblé des faveurs de Bellone; ne tenir les armes que de la main de Mars; avoir

enchaîné la Victoire à ſon char, & tant d'hiperboles ſur leſquelles les écrivains ne ſont jamais courts? ..... Dans tous les ſiecles, la flatterie ou la prévention ont annoncé des Alexandres, des Fabius, des Céſars, des Xénophons: mais à peine la mort de ces héros poſtiches a-t-elle permis de les apprécier, qu'on ne trouve plus qu'un ſeul Céſar, qu'un ſeul Fabius, qu'un ſeul Xénophon: ce ſont des originaux qui n'ont jamais eu de véritables copies.

COMMENTAIRES
SUR LA RETRAITE
DES DIX-MILLE.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Xénophon fait réſoudre les Grecs à la défenſe.

NOUS venons de voir ce qui ſe paſſa depuis le commencement de la guerre juſqu'à la bataille, & depuis la mort de Cyrus juſqu'à celle des officiers.

Comme les généraux des Grecs eurent été maſſacrés, & ceux qui les avaient ſuivis taillés en pieces, l'armée fut en grande inquiétude; car elle était très-proche du roi, environnée de grands fleuves, & de nations ennemies, à ſix

ou ſept cens lieues de la Grece, ſans guide ni conducteur, & ſans que perſonne lui fournît de vivres ; & comme toute la cavalerie l'avait abandonnée, elle ne pouvait rien gagner dans la victoire, & perdait tout dans une défaite.

On paſſa la nuit dans ce triſte état ; puis ayant réſolus de manger & d'allumer du feu, & la plupart s'étant couchés où ils ſe trouverent, ils etaient ſi abattus qu'ils ne pouvaient repoſer, comme ne devant plus revoir ni femmes, ni enfans, ni patrie.

Il y avait dans l'armée un volontaire Athénien, nommé Xénophon, que Proxene, qui était d'une famille de tout tems amie de la ſienne, avait tiré de ſon pays pour le faire connaître à Cyrus, ſous eſpérance que l'amitié de ce prince lui ſerait plus avantageuſe que celle de ſon pays ; comme il lui en eut donc écrit, Xénophon communiqua ſa lettre à Socrate ; qui craignit que ce voyage ne le rendît criminel, parce que Cyrus avait tenu le parti des Lacédémoniens dans la guerre du Péloponnèſe, & lui conſeilla de

conſulter l'oracle de Delphes : il demanda donc à Apollon à quel dieu il ſacrifierait pour être heureux dans cette entrepriſe ; comme il eut reçu réponſe, il vint trouver Socrate, qui le blâma de s'être déterminé lui-même & d'avoir demandé cela, au-lieu de demander ce qu'il ferait ; toutefois, dit-il, puiſque cela eſt réſolu, il faut faire la volonté du dieu.

Xénophon donc, après avoir ſacrifié aux dieux que l'oracle lui déſignait, alla trouver le prince à Sardes où il était ſur ſon départ, & l'ayant ſalué par l'entremiſe de Proxene, ils le conjurerent tous deux de vouloir être de la partie, & Cyrus promit de lui donner ſon congé lorſque la guerre ſerait terminée ; car on croyait marcher contre les Piſidiens, & il n'y avait que Cléarque d'entre les Grecs qui fût le contraire.

Lorſqu'on fut en Cilicie, on vit bien où on allait, mais il n'était plus tems de retourner, & l'on avait honte de s'abandonner l'un l'autre & la perſonne du prince, quoiqu'on reconnût bien

le danger qu'il y avait. & Xénophon

le danger qu'il y avait, & Xénophon était de ceux-là.

Or, après le meurtre des officiers il fut en auſſi grande inquiétude que les autres, & ne ſut repoſer la nuit. Toutefois ayant un peu ſommeillé, il lui ſembla que la foudre tombait dans la maiſon de ſon pere, qui la mettait toute en feu. Il s'éveilla fort étonné, trouvant le ſonge heureux en ce point, qu'une lumiere qui vient du ciel dans les dangers eſt favorable; mais que tout fût en feu par un coup de tonnerre lancé par la main de Jupiter, qui eſt le maître des foudres, il craignait que cela ne ſignifiât que le roi ſouleverait toutes les nations contre eux à leur retour; ce qui fut confirmé auſſi-tôt par l'événement.

La premiere choſe qui lui tomba dans l'eſprit étant éveillé fut, que fais-je ici? la nuit s'avance, & peut-être que l'ennemi nous attaquera dès le point du jour; ſi nous tombons une fois entre ſes mains, quelle eſpérance nous reſte-t-il que d'une mort cruelle? & cependant nul ne penſe aux moyens de s'en délivrer, nous repoſant tous comme en pleine paix. Quelle armée

peut mieux faire un généreux effort que la nôtre, & quel âge attens-je pour me diſtinguer, ſi je m'abandonne aujourd'hui?

Il ſe leve là-deſſus, & va appeller les capitaines de Proxene à qui il dit: « Je crois, meſſieurs, que vous ne » pouvez dormir non plus que moi au » miſérable état où nous ſommes; car » il n'y a pas apparence que les enne- » mis aient rompu la paix ſans être » préparés à la guerre, & perſonne ne » ſonge à leur reſiſter: comment pen- » ſez-vous que le roi nous traite ſi nous » tombons une fois entre ſes mains, » lui qui n'a pas épargné ſon propre » frere, & lui a fait couper la tête & la » main pour en triompher après ſa » mort? attendons-nous un plus doux » traitement? Après être venu pour lui » ôter la couronne, & de roi qu'il était » en faire un eſclave, ne voudra-t-il » pas faire un exemple de nous, pour » ôter l'envie à tout le monde de s'at- » taquer jamais à lui? Pour moi, je ne » vous célerai point que tant que l'ac- » cord a duré, je plaignais notre mal- » heur, lorſque je contemplais d'un

» côté l'abondance de ſon pays & la fé-
» licité de ſes peuples, & que je venais
» enſuite à jetter les yeux ſur notre
» fortune, & à conſidérer que de tant
» de biens nous ne pouvions rien avoir
» ſans argent, & que la plupart n'en
» avaient point. Cependant les ſermens
» que nous avions faits nous liaient
» les mains, de ſorte que la paix était
» plus à appréhender que la guerre.
» Mais puiſqu'ils ont violé leur parole,
» nous ſommes quittes de la nôtre auſſi-
» bien que de leur orgueil & de notre
» crainte; maintenant tous leurs biens
» ſont à nous ſi nous ſommes victo-
» rieux, & les dieux nous doivent être
» favorables contre des parjures; nous
» devons donc marcher au combat,
» pleins d'eſpérance & de réſolution,
» puiſqu'outre ces avantages, nous
» avons le corps plus fort & plus vi-
» goureux que nos ennemis, & l'ame
» plus réſolue. Mais il faut peut-être
» attendre que les autres le propoſent?
» Au nom de Dieu, n'attendons point
» qu'on nous prévienne dans les bon-
» nes actions, & ſoyons plutôt les pre-
» miers à y porter les autres; montrez-
» vous les plus dignes de commander;

» ſi vous voulez commencer je vous
» ſuis, ſinon je ne m'excuſe point ſur
» mon âge, & crois être aſſez fort pour
» repouſſer une injure».

Ils le prierent tous de les mener, hormis un certain Apollonide, qui dit en langage béotien, que c'était une ſottiſe de croire qu'on ſe pût ſauver ſans le conſentement du roi, & commença à déduire tous les inconvéniens. Mais Xénophon l'interrompant: « O le plus étrange de tous les hommes,
» & qui n'as ni eſprit ni mémoire!
» n'étais-tu pas préſent lorſque le roi,
» tout glorieux de la mort de ſon en-
» nemi, nous envoya demander les ar-
» mes, & comme il nous vit marcher
» contre lui, nous fit offrir la paix &
» nous fournit de vivres, juſqu'à ce
» qu'elle fût conclue? mais lorſque nos
» officiers, ſe fiant en ſa parole, ſe ſont
» mis entre ſes mains, comme tu nous
» le conſeilles, ils ont été pris ou maſ-
» ſacrés, & ceux qui reſtent en vie,
» voudraient être morts mille fois pour
» ſe délivrer des indignités qu'on leur
» fait ſouffrir; & après cela tu as l'in-
» ſolence de dire que c'eſt une ſottiſe

» que de penſer à ſa défenſe, & nous » livrerais volontiers liés piés & mains, » à la cruauté de nos ennemis: pour » moi, meſſieurs, je ne crois pas que » vous deviez ſouffrir un tel homme en » votre compagnie; il faut le renvoyer » au bagage, car il deshonore ſon pays » & la Grece ».

Alors Agaſie de Stymphale: « Je le » renie, dit-il, il n'eſt ni Grec ni Béo- » tien, car il a les oreilles percées » comme les Lidiens ». Et il les avait en effet; ils le chaſſerent donc, & allant par les tentes, firent lever tout le monde, appellant les capitaines & les colonels où il y en avait, & au défaut de ceux-ci, le lieutenant-colonel.

Sur le minuit qu'ils furent tous aſſemblés, juſqu'au nombre de cent officiers ou environ, Hiérome Elien, le plus ancien capitaine de Proxene, prenant la parole dit, qu'ils avaient trouvé à propos de les aſſembler en cette conjoncture, pour délibérer avec eux ſur les affaires préſentes; puis s'adreſſant à Xénophon: « Repréſente leur, » dit-il, les mêmes choſes que tu nous » a repréſentées ».

Alors

Alors Xénophon ſe levant dit: » Meſ- » ſieurs, les ennemis ne manqueront » pas de nous dreſſer des embuches, » après avoir ſurpris nos officiers, ſi » nous ne tâchons de nous en garantir » par notre valeur; vous ne pouviez » choiſir un meilleur tems pour délibé- » rer ſur une choſe ſi importante, car » vous êtes en grand nombre, & les » ſoldats jettent les yeux ſur vous, & » deviendront lâches ou courageux à » votre exemple; & certes il eſt juſte, » à mon avis, de montrer que vous » valez mieux qu'eux, puiſque vous » êtes leurs chefs, & que durant la paix » vous tirez & plus de profit & plus » d'honneur. Je crois que la premiere » choſe qu'il faut faire en cette ren- » contre, eſt d'élire des colonels & » des capitaines, en la place de ceux » que nous avons perdus, & que c'eſt » le plus grand ſervice que vous puiſ- » ſiez rendre à l'armée; car on ne fait » rien ſans chef, principalement à la » guerre, & il n'y a que déſordre & » confuſion où il n'y a point de com- » mandement; je penſe qu'on ferait » bien enſuite d'aſſembler les ſoldats, » pour relever leur courage & leurs

» eſpérances ; car vous voyez comme » ils ſont abattus & la peine qu'ils ont » eu à prendre les armes pour entrer » en faction ; de ſorte qu'on n'en ſau- » rait tirer grand ſervice en cet état : » que ſi on pouvait les piquer d'un de- » ſir de vengeance, & faire qu'ils ne » ſongeaſſent pas ſeulement à ſe défen- » dre, mais à attaquer, je crois que » cela ſerait bien avantageux ; car vous » ſavez que ce n'eſt ni la force, ni le » nombre qui gagne les batailles, mais » le courage & la réſolution. Ceux qui » tâchent le plus de ſe conſerver à la » guerre ne ſont pas ceux qui vivent » davantage ; mais ceux qui ſachant » que la mort eſt commune à tous les » hommes, veulent rendre la leur glo- » rieuſe, arrivent ſouvent à une vieil- » leſſe honorable. Sur ces fondemens, » puiſque l'occaſion s'en préſente, tâ- » chons de nous animer & d'encoura- » ger les autres ».

Alors Chiriſophe, Lacédémonien, prenant la parole. « Je te connoiſſais » ſeulement pour Athénien, dit-il, Xe- » nophon, mais maintenant j'admire » ton courage & ta générosité, & vou-

» drais que nous en euſſions pluſieurs » ſemblables à toi dans l'armée, car ce » ſerait le bien général ; ne tardez donc » pas, meſſieurs, à faire ce qu'il a dit, » & que ceux qui ont perdu leurs offi- » ciers en éliſent d'autres & les ame- » nent ici, & après cela nous aſſemble- » rons les ſoldats, & ferons venir auſſi » le héraut Tolmidès ».

Lorſqu'il eut dit cela, il ſe leva pour ne pas retarder l'exécution ; on élut Timaſion, en la place de Cléarque ; Xantile, pour Socrate ; au-lieu d'Agias, Cléanor ; Phileſie, pour Menon ; & Xénophon pour Proxene.

Comme cela fut fait, les chefs s'aſſemblerent une ſeconde fois qu'il était preſque jour, & furent d'avis de placer des corps-de-garde par-tout, & de faire appeller les ſoldats ; & lorſqu'ils furent venus, Chiriſophe leur parla en ces termes :

« Voici une fâcheuſe conjoncture, » mes compagnons, d'avoir perdu tant » de braves gens par une lâche trahi- » ſon, & de nous voir abandonnés de » nos amis. Mais il ne faut point ſuc-

» comber dans le malheur ; & ſi nous » ne pouvons vaincre, choiſiſſons plu- » tôt de périr glorieuſement, que de » retomber en la puiſſance des Barba- » res, qui nous feraient ſouffrir ce que » j'ai horreur de dire, & que je prie » les dieux de garder pour nos enne- » mis ».

Enſuite Cléanor, Orchoménien, ſe leva & dit : « Conſidérez, je vous prie, » l'impiété du roi & la perfidie de Tiſa- » phernes, qui ſe diſait voiſin de la » Grece, à qui il ſerait bien-aiſe de ren- » dre quelque ſervice, & cependant il » a fauſſé ſa foi & ſurpris nos officiers » ſans craindre les dieux vengeurs des » parjures & de l'hoſpitalité violée, » car il avait fait manger Cléarque à ſa » table, & l'a trahi comme les autres. » Ariée auſſi, ſans avoir égard à l'offre » que nous lui avions faite de l'élever » ſur le trône des Perſes, eſt venu pour » nous ſurprendre, n'a reſpecté ni la » mémoire de ſon maître, qui l'hono- » rait par-deſſus tous, ni les dieux, » témoins de notre alliance, & a quitté » le parti de Cyrus pour prendre celui » de ſes ennemis ; mais les dieux auront

» ſoin de le punir & de ſe venger : c'eſt » à nous d'empêcher qu'ils ne nous » puiſſent trahir une ſeconde fois, & » de ſouffrir plutôt ce qu'il plaira aux » dieux d'ordonner en combattant vail- » lamment ».

Xénophon ſe leva enſuite, plus paré qu'à l'ordinaire, s'imaginant que s'il était victorieux, les ornemens étaient bienſéans au vainqueur, ſinon qu'il en ferait comme la pompe de ſes funérailles. « Cléanor, dit-il, vous a repré- » ſenté le parjure & l'infidélité des Bar- » bares, & nous ſerions bien lâches de » nous fier une ſeconde fois en leur pa- » role, après qu'ils l'ont ſi mécham- » ment violée ; il ne reſte donc qu'à » nous venger, avec l'aide des dieux, » dont nous avons de belles & de juſtes » eſpérances ».

Là-deſſus quelqu'un de la compagnie ayant éternué, chacun lui cria, Dieu vous aide (*a*) ; & Xénophon dit, qu'il acceptait le préſage, & qu'il fallait

(*a*) Ce compliment prouve, que les médecins qui ont attribué ſon origine à la peſte qui affligea Rome, l'an 590 de Jeſus-Chriſt, dans laquelle on mourait ſubitement, ſont des ignorans.

vouer des ſacrifices d'actions de graces au dieu qui leur envoyait un augure ſi favorable, lorſqu'il s'agiſſait de leur ſalut, & ſacrifier à Jupiter le ſauveur, & aux autres dieux quand ils ſeraient de retour; que ceux, dit-il, qui ſont de cet avis levent la main; & tout le monde leva la main, & commença à faire des vœux & à louer Dieu.

Le ſervice des dieux ainſi établi, il reprit en cette ſorte: « Je diſais, meſ-» ſieurs, que nous avions de belles & » juſtes eſpérances de l'aſſiſtance des » dieux, parce que nous avons tenu » les ſermens que nous leur avons faits » & que les ennemis les ont violés, de » ſorte qu'il ſemble juſte qu'ils ſe dé-» clarent contre eux en notre faveur; » or vous ſavez qu'ils ont le pouvoir » d'abaiſſer les grands & d'élever les » petits & les délivrer au plus fort de » leurs dangers. Après cela, meſſieurs, » je vous ferai ſouvenir de la vertu de » vos ancêtres, qu'ils ont tirés des plus » grands périls, pour faire voir que » les gens éprouvent les ſecours du » ciel dans leurs malheurs; car les Per-» ſes étant venus avec une nombreuſe

» armée pour raſer Athènes, les Athé-» niens eurent la hardieſſe de les atten-» dre & le bonheur de les défaire; & » pour marque de leur piété, ayant » fait vœu à Diane de lui ſacrifier au-» tant de chevres qu'ils auraient tués » d'ennemis: & ces animaux venant à » leur manquer pour la multitude des » ſacrifices, ils lui en immolent cinq » cens tous les ans, comme pour inté-» rêt de leur promeſſe. Xerxès étant » venu depuis avec une armée innom-» brable, les Grecs le vainquirent par » mer & par terre, & les monumens » s'en voyent encore en notre pays, » mais le plus beau eſt notre liberté; » car, graces aux dieux, nous ne ſer-» vons à perſonne qu'aux dieux même. » Voilà quels ont été vos ancêtres, & » vous n'avez point dégénéré, car vous » avez vaincu les deſcendans de Xer-» xès en bataille rangée, & étant beau-» coup moindres en nombre; & ſi vous » avez fait cela pour un prince étran-» ger, que devez-vous faire pour vo-» tre ſalut? ſi vous avez eu la hardieſſe » de les affronter ſans les connaître, » quelle ſera votre réſolution après » avoir éprouvé leur lâcheté: & ne

» croyez pas avoir perdu beaucoup par
» la retraite d'Ariée, il ne valait pas
» mieux que les autres, puiſqu'il nous
» a quitté pour le ſuivre; & pour ceux
» qui veulent prendre la fuite, il vaut
» beaucoup mieux les voir dans l'ar-
» mée ennemie que dans la nôtre; que
» ſi quelqu'un s'étonne de la multitude
» de leur cavalerie, voyant que nous
» n'en avons point, qu'ils ſachent que
» dix mille chevaux ne ſont autre choſe
» que dix mille hommes, car le cheval
» ne mord ni ne rue dans le combat,
» ce ſont les hommes qui gagnent &
» qui perdent les batailles, nous com-
» battons bien plus ſurement que les
» cavaliers; car ils n'ont pas ſeulement
» peur de nous, mais de tomber; d'ail-
» leurs on frappe bien plus fort à pié
» qu'à cheval, & l'on aſſene mieux ſon
» coup. Ils n'ont qu'un avantage que
» nous leur quittons, de pouvoir mieux
» fuir. Mais quoi! nous n'avons per-
» ſonne qui nous conduiſe, & la faim
» eſt plus à craindre que l'ennemi. Hé!
» vaut-il mieux avoir pour conducteur
» Tiſaphernes dans une éternelle dé-
» fiance, que vos chefs qui ne ſe peu-
» vent ſauver s'ils vous perdent? eſt-

» il plus avantageux d'acheter des vi-
» vres bien cherement que d'avoir la
» liberté d'en prendre par-tout? Mais
» nous avons à traverſer des grands
» fleuves, & c'eſt une grande adreſſe
» aux Barbares de nous avoir embar-
» qués au-delà du Tigre. Prenez garde,
» meſſieurs, ſi par-là ils ne ſe ſont point
» trompés eux-mêmes; car outre que
» tous les fleuves ſont guéables à leur
» ſource, quand nous ne le pourrions
» paſſer, faudrait-il pour cela perdre
» courage? Les Piſidiens & les Myſiens
» ne valent pas mieux que nous, qui
» habitent malgré le roi au milieu de ſon
» empire. Les Licaoniens, après s'être
» ſaiſis des montagnes, moiſſonnent à
» leur gré dans la plaine; je ne crois
» pas même qu'il faille témoigner que
» nous avons envie de retourner en
» Grece, mais feindre plutôt de nous
» vouloir établir ici; car je ſuis aſſuré
» que le roi donnerait libre paſſage à
» ces peuples s'ils voulaient abandon-
» ner ſon pays, & nous fera la même
» faveur s'il craint de nous la même
» choſe; mais j'appréhenderais qu'après
» avoir goûté les délices de l'Aſie nous
» ne vouluſſions plus retourner en Gre-

» ce, & que la compagnie de ces belles » & grandes femmes ne nous fît ou- » blier le retour comme aux Lotopha- » ges (*b*). Il faut aller auparavant re- » procher aux Grecs, que c'eſt leur » faute s'ils ſont pauvres, pouvant poſ- » ſéder ſans peine un ſi riche pays, ou » pour faire une retraite aſſurée, & » n'être point embarraſſés du bagage s'il » faut combattre; je ſuis d'avis de brû- » ler nos chariots pour pouvoir pren- » dre la route la plus avantageuſe pour » l'infanterie, ſans être eſclave de ſon » équipage, & de quitter auſſi nos ten- » tes, qui ne donnent point à manger, » & qui ne ſervent de rien dans le » combat; nous ferons bien auſſi de » nous défaire de tout le bagage inu- » tile, & de ne garder que celui dont » on ne ſe peut paſſer abſolument, afin » d'occuper le moins de gens qu'on » pourra à porter les hardes, qui ne » ſervent qu'à enrichir le vainqueur: il » reſte à parler de ce qui eſt le plus im- » portant. Vous voyez que les Barbares

(*b*) Mangeurs d'une herbe appellée *lotos*, ſi excellente, que les hommes qui en avaient goûté ne voulaient plus quitter le pays où elle croiſſait.

» nous ont ôté nos chefs, avant que » de nous déclarer la guerre, ſachant » bien qu'ils ne nous peuvent défaire » tandis qu'il y aura de l'obéiſſance » parmi nous, il faut donc que ceux » qui commandent en leur place redou- » blent leurs ſoins & leur vigilance, & » que ceux qui obéiſſent ſe montrent » plus obéiſſans que par le paſſé; que » s'il ſe trouve quelque rebelle, ordon- » ner que le premier qui ſe rencon- » trera le puiſſe châtier avec ſon capi- » taine. Cela trompera bien l'eſpérance » des Barbares, qui pour un Cléarque » en verront renaître dix mille. Mais » il eſt tems de finir, & peut-être que » l'ennemi va paraître; ſi cela vous » agrée, ratifiez-le pour le mettre en » exécution; que ſi quelqu'un penſe » voir plus clair, qu'il le diſe, fût-ce » un ſimple ſoldat, car c'eſt le bien » général ».

Chiriſophe ajouta: « S'il eſt beſoin de » quelque autre choſe, il ſe faut hâter » de le propoſer; car pour ceci, je ſuis » d'avis de le paſſer, & quiconque eſt de » ce ſentiment qu'il leve la main; & tout » le monde leva la main ». Xénophon

ſe leva encore & dit. « Il eſt à propos

ſe leva encore & dit. « Il eſt à propos » de faire marcher l'armée en hâte vers » les villages voiſins, où j'ai appris » qu'il y a des vivres; que ſi les enne- » mis nous ſuivent, à l'exemple de ces » mauvais chiens qui mordent les paſ- » ſans, & pourſuivent ceux qui les » fuient, je ſuis d'avis de marcher en » bataille ſur quatre fronts, avec le » bagage en-dedans. Si vous ordonnez » donc dès maintenant qui comman- » dera à la tête, qui aux flancs, qui à » la queue, il ne ſerait point beſoin de » le faire lorſqu'il faudra mettre à exé- » cution; que ſi quelqu'un eſt d'autre » ſentiment qu'il le diſe, ſinon que Chi- » riſophe commande à la tête, puiſque » auſſi-bien il eſt Lacédémonien; que » deux des plus vieux colonels gardent » les flancs; Timaſion & moi, comme » les plus jeunes, ferons la Retraite: » après avoir éprouvé cette ſorte de » bataille, ſi l'on ne s'en trouve bien » on en choiſira une autre; ſi quelqu'un » fait quelque choſe de mieux, qu'il » parle ».

Et comme il vit que perſonne ne parlait: « Que ceux, dit-il, qui ſont

» de ce ſentiment levent la main, & » cela fut fait ». Alors ſe tournant vers les ſoldats. « Il ne reſte plus maintenant, » compagnons, que d'aller exécuter ce » qui a été ordonné; c'eſt ici qu'il faut » montrer ſon courage & ſa réſolution, » ſi l'on a envie de revoir ſes parens & » ſa patrie, & ſi l'on aime l'honneur » & les richeſſes, car tout cela eſt en- » fermé dans la victoire ». Après avoir dit cela ils ſe leverent tous, & allerent brûler leurs tentes & leurs chariots; ceux qui avaient trop d'équipage en donnerent aux autres, & le reſte fut conſumé.

Comme ils dinaient, Mithridate arriva avec trente chevaux, qui demanda à parler aux colonels à qui il dit: « J'ai été des ſerviteurs de Cyrus & je » ſuis votre ami, ce qui me rend ſuſpect » aux Perſes, & ſerais bien-aiſe de re- » tourner avec vous, ſi je vous voyais » prendre quelque bonne réſolution; » dites-moi donc, par les dieux, quel » eſt votre deſſein, comme à votre » ami ».

Après que les généraux eurent conféré quelque tems enſemble, Chiriſo-

phe répondit pour tous. « Nous avons

phe répondit pour tous. « Nous avons » réſolu de paſſer ſans déſordre, ſi l'on » ne s'oppoſe point à notre retour, ſi- » non de nous faire un paſſage l'épée à » la main ». Mithridate commença alors à repréſenter l'impoſſibilité qu'il y avait à ſe retirer ſans la volonté du roi, ce qui le rendit auſſi-tôt ſuſpect, outre qu'on avait remarqué parmi ſes gens un domeſtique de Tiſaphernes, qui était là comme pour ſervir d'eſpion. On réſolut donc de ne plus ſouffrir toutes ces entrevues, qui n'étaient faites que pour débaucher des ſoldats, comme en effet il s'en retirait toujours quelqu'un ; & Nicarque, capitaine d'Arcadie, ſe ſauva la nuit avec environ vingt hommes.

RÉFLEXIONS.

Réſolution que prennent les Grecs.

CE chapitre de Xénophon eſt un des plus intéreſſans de ſon hiſtoire des Dix-mille, en ce qu'il fait paraître dans un âge encore peu avancé, des talens ſupérieurs pour la guerre dont nous pouvons profiter.

Il n'eſt perſonne qui, après avoir examiné l'état fâcheux des Grecs, ne jugeât

qu'il ne leur reſtait d'autres reſſources que de ſe ſoumettre à Artaxerxès. Mais notre Athénien était d'un courage bien au-deſſus de l'infortune. Etourdi d'un coup qui avait enlevé à l'armée tous ſes généraux, il ne ſe laiſſe point abattre. A la nouvelle de l'aſſaſſinat des généraux, tous les reſſorts de ſon eſprit ſe mettent en mouvement, & ſe tournent vers la guerre. Retiré dans ſa tente, il ne ſonge qu'à relever le courage des Grecs, & à avancer en même tems ſa fortune.

Xénophon eſt le ſeul qui ne ſe décourage point.

Que fais-je ici? ſe dit-il à lui-même, *& quel âge attens-je pour me ſignaler . . .?* Je prie les jeunes officiers qui liront ceci, & qui deſirent de ſe faire connaître, de peſer ſur la conduite de Xénophon. Engagé dans le centre de la Perſe avec une poignée de Grecs, devant une armée quarante fois plus forte que la ſienne ; ne pouvant revenir ſur ſes pas à cauſe de la diſette des vivres, & des fleuves qu'il fallait traverſer ; n'ayant ni argent, ni munitions, ni guide, ni cavalerie, ni gens de trait ; étant à ſept cens lieues de la Grece, & ayant à traverſer des contrées immenſes, il oſe eſpérer de vaincre tous ces obſtacles, & de ramener les ſiens dans leur pays.

Il ne faut pas imaginer que ce deſſein

fût chez lui l'effet d'un déſeſpoir aveugle. Liſez ſon diſcours plein de ſens aux officiers, & vous verrez avec quelle force, en développant ce qu'ils ont à craindre, il développe auſſi ce que l'on pourra faire pour réſiſter. Heureux les génies fermes & hardis, qui dans les excès de l'infortune, ne portent leurs réflexions que ſur les remedes. Le monde, & les armées ſur-tout, ſont remplies de gens craintifs, qui contribuent toujours à leur propre perte par la faibleſſe à laquelle ils s'abandonnent. Les exemples ne me manqueraient pas pour le prouver, & ſans remonter aux Euripides (*c*), aux Marc-Antoine (*d*), aux Cimon (*e*), j'en trouverais plus d'un dans notre hiſtoire, mais ceci ſuffit.

Tout général qui ne ſait pas voir avec la même tranquillité les charmes de la victoire, & les revers de l'infortune, n'eſt

(*c*) Euripide, chef des Eléens, abandonna ſon armée dans les détroits du mont Apeaure : il ne faut pas le confondre avec le poëte Grec de ce nom, auteur des tragédies eſtimées.

(*d*) Si les ſavans qui ont parlé de ce Romain l'avaient ſuivi dans ſon expédition contre les Parthes, & dans ſa fuite à Actium, ils n'auraient pas vanté ſes talens & ſa bravoure.

(*e*) Cimon, amiral Athénien, avait fui comme Marc-Antoine, avec une partie de ſa flotte, & abandonné le reſte.

pas fait pour commander aux hommes ; l'une & l'autre lui tournant également la tête, il s'expoſe à des malheurs dont ſes troupes ne manquent jamais d'être les victimes. Ce ne ſont cependant pas des regrets ſur ce que l'on aurait pu faire, ni des larmes ſur ce qui s'eſt fait, qui dans les momens déſeſperés peuvent apporter du ſecours aux choſes. Partir du point où l'on ſe trouve, comme Xénophon, & chercher des reſſources ſoit pour échapper à l'ennemi, ou pour le tromper, ou pour rendre ſa ſupériorité inutile, ou dumoins pour empêcher que le malheur ne devienne plus grand, voilà ce que l'on a vu faire de nos jours à une femme (*f*), & ce que fera tout général qui ſaura ſe poſſéder dans toutes les circonſtances.

Réunir ſes forces, choiſir un bon poſte, animer ſes ſoldats, corrompre l'ennemi, déconcerter ſes projets, & en former

(*f*) Catherine Alexeiovana d'Alfendeyl, impératrice des Ruſſies, premiere femme d'un tambour, & ſeconde femme de Pierre-le-Grand : cette héroïne voyant l'armée Ruſſe inveſtie par les Turcs ſur le Pruth en 1712, & le czar au déſeſpoir, fut la ſeule qui ne perdit point courage. Elle ramaſſe tout l'argent & tous les bijoux des généraux, les envoie au viſir, le gagne, & la paix eſt faite : cette princeſſe qui regna après le czar, n'avait pourtant alors que vingt ſix ans ; elle mourut en 1727.

contre lui, tels ſont les remedes qui dans ces momens doivent ſe préſenter à l'imagination.

Mais ſi au-lieu de prendre ce parti, on laiſſe une armée éparſe & abandonnée à elle-même; ſi l'on demeure expoſé à toutes ſes attaques; ſi l'on ne cherche pas à redonner du courage aux ſoldats, en les plaçant comme j'ai dit ailleurs, entre la victoire & la mort; ſi l'on ne fait pas enfin entreprendre des nouvelles manœuvres pour ſe tirer de l'oppreſſion, on eſt perdu ſans reſſource: c'eſt la fable du lion malade.

Après la malheureuſe bataille de Mohacs, en 1526, Ferdinand était triomphant, l'armée Hongroiſe diſperſée, le roi Louis II. tué, la nation conſternée, & tous les Hongrois au déſeſpoir, ce malheur paraiſſait devoir être le dernier, & l'on n'attendait plus que l'eſclavage ou la mort, lorſqu'un ſimple moine, cordelier, appellé Georges Martinuſius, ſe fit de frere convers, généraliſſime des troupes Hongroiſes. D'abord il ſe met à la tête des fuyards, les raſſemble, défend les villes qui tenaient encore, & finit par faire élire roi, Zapoly Vaivode de Tranſylvanie. Peu de généraux euſſent, comme ce moine, fait tout cela de ſang froid: ſi

Zapoly lui eût reſſemblé, il n'eût jamais perdu la bataille de Tokay & la couronne.

Mais ſans ſortir de la France, & de notre ſiecle, voyons que's ſont les généraux qui ſurent le mieux réſiſter à la contagion de la peur. Pendant les malheurs de la fin du regne de Louis XIV. le prince Eugene (*g*) ſe rend maître de la Flandre en 1712; ſes progrès répandent la déſolation par-tout, & nos malheurs qui n'étonnaient plus, parce qu'ils ſemblaient être devenus d'uſage, font prendre au roi la réſolution d'aller périr lui-même à la tête de ſa nobleſſe. Dans cet accablement univerſel deux officiers réſiſtent à l'impulſion générale. Les comtes de Broglie (*h*) & du Barail (*i*),

(*g*) Eugene (François), appellé d'abord le chevalier de Carignan, enſuite l'abbé de Savoie, & enfin le prince Eugene, naquit à Paris en 1663. N'ayant pu obtenir une compagnie de cavalerie, il embraſſa l'état eccléſiaſtique; & ayant été refuſé pour une abbaye, il alla ſervir chez l'empereur: là, mis à la tête des armées, il devint un des plus grands généraux de l'Europe, & fut le premier qui balança la ſupériorité de la France & la grandeur de Louis XIV. Il mourut ſans poſtérité à Vienne en 1736.

(*h*) Victor Maurice, comte de Broglie, créé maréchal de France en 1724, pere de François Marie, appellé maréchal duc, & grand-pere de Victor François, auſſi maréchal duc de Broglie. . . . Les ſervices de cette maiſon, originaire de Piémont, ſont connus de tout le monde.

(*i*) N. comte du Barail, gouverneur de Landrecies,

oſent braver les ennemis; le premier prend l'Ecluſe, & met en déroute toute la cavalerie Allemande au-delà de la Scarpe; le ſecond, atten i le prince Eugene dans Landrecies, ſe défend avec une valeur qui étonna autant les ennemis que les Français, & donne le tems au maréchal de Villars (*k*) d'aller forcer les lignes de Denain.

Il eſt étonnant que Xénophon qui dit être le plus jeune des officiers qui reſtaient entre les Grecs, ait formé ſeul le plan hardi d'une retraite auſſi déterminée, & qu'il ait réuſſi à faire adopter ce plan par tous ceux que l'âge ou l'expérience rendaient ſes ſupérieurs..... Il eſt vrai que dans la ſituation où étaient les Grecs, ils ne pouvaient que recevoir, comme des oracles, tous les avis qui tendaient à les délivrer. Semblables alors à ces généraux qui ſont amis de tout le monde un jour de bataille, parce qu'ils ſentent qu'un air rogue & inſolent ne ſert de rien à la victoire; ils reçurent tous

& lieutenant-général, pere du marquis du Barail, auſſi lieutenant-général.

(*k*) Quelques perſonnes ont voulu ôter à ce général la gloire d'avoir imaginé le projet de cette action, qui rétablit ſi promptement les affaires de la France, mais c'eſt une injuſtice.

les avis du jeune Athénien avec une reconnaiſſance inexprimable. Par combien de motifs ne les preſſa-t-il point? & avec quelle adreſſe ne les força-t-il pas de penſer comme lui? D'abord il les fait aſſembler à la vue de toute l'armée, & leur fait obſerver que les ſoldats même vont être témoins de leur timidité ou de leur courage: cette tournure me plaît aſſez..... Enſuite il leur propoſe d'élire des chefs pour éviter la confuſion qui naît du défaut d'obéiſſance; il leur met devant les yeux tout ce qu'ils doivent craindre de la perfidie des Barbares; il leur peint avec des couleurs ſi vives les victoires de leurs ancêtres contre ces mêmes Perſes: il fait ſi bien leur faire penſer qu'ils n'ont pas dégénéré, & leur repréſente enfin avec tant de feu les avantages d'une réſolution hardie, qu'il fait paſſer dans leur ame tout le courage dont il eſt animé.

Ce projet de Xénophon eſt peut-être celui qui prête le plus grand éclat à ſa gloire. Y a-t-il rien, en effet, de plus ſurprenant que de voir un jeune officier, ſans grade, ni caractere reconnu, s'aviſer de donner des leçons à ſes maîtres, & avoir à trente ans cet aſcendant de génie qui entraîne tous les eſprits? Avouons-le: pendant l'expédition de Cyrus on ne

parlait point encore de lui, parce que les intrigues des généraux effaçaient ſon mérite; mais lorſque tous les chefs eurent été maſſacrés, il reçut pour ainſi dire le commandement général, parce que tout le monde voyait qu'il en était ſeul digne.

C'eſt une erreur de croire qu'il faille avoir blanchi dans le métier, pour être grand général; il eſt quelquefois des naturels ſi heureuſement diſpoſés, qu'ils naiſſent avec un inſtinct particulier pour la guerre. Le jeune Cyrus, Alexandre le Grand, le prince de Condé (*l*), le prince de Conti (*m*), le prince de Brunſvick (*n*),

(*l*) Louis de Bourbon, prince de Condé, duc d'Enguien, &c. l'on ſait qu'il remporta, à vingt deux ans, la bataille de Rocroy, malgré les maréchaux de France qui lui ſervaient de conſeils & de guides. Il prit part enſuite dans toutes les guerres civiles de la France, & mourut en 1686.

(*m*) Louis-François de Bourbon, prince de Conty, &c. petit-fils de François-Louis, du roi de Pologne en 1697.... Tout ce que la raiſon, aidée de la réflexion, peut donner de principes d'équité, de talens pour la guerre, de grandeur d'ame & de déſintéreſſement perſonnel, ce prince l'a reçu de la nature, & cultivé par l'éducation, prodige toujours étonnant, & principalement dans certains tems. Il n'avait que vingt-ſept ans, lorſqu'il battit à Montalban, aux barricades de la Sture, & à Coni, une armée toujours plus forte que la ſienne.

(*n*) Charles-Guillaume-Ferdinand, prince héréditaire de Brunſvick, apprit à vaincre ſous le prince Ferdinand ſon oncle, & commanda avec ſuccès pendant la guerre de 1760, n'étant âgé alors que de vingt-ſix ans. Peu de maiſons ſouveraines ont été auſſi fertiles en héros que celle de Brunſvick.

& quelques autres, ſont une preuve que la ſuprême habileté dans le commandement des armées, n'eſt pas plus attaché à un grand âge, qu'à une longue expérience.

Mais ce n'eſt pas ici des princes & des généraux qu'il s'agit; je n'écris que pour les jeunes militaires, & je leur demande s'ils ont eu quelquefois l'eſprit de ſe dire à eux-mêmes comme Xénophon: *que fais-je ici, & quel âge attens-je pour me ſignaler?* Peut-être n'y en a-t-il pas un ſeul dans le royaume..... La plupart de ceux qui ſe ſont avancés, ne l'ont été que par des circonſtances de haſard, ou par des protections de faveur; & ceux mêmes qui liront cet article, ne ſeront pas plus tentés de ſe faire cette queſtion. Quelles occaſions, diront-ils, avons-nous pour nous diſtinguer? Dans les malheurs qui avaient accablé les Grecs, Xénophon ſe trouvait dans une ſituation trop heureuſe pour n'en pas profiter. Mais nous qui ſommes continuellement obligés d'obéir à un nombre infini de généraux, eſt-il poſſible que nous puiſſions faire quelque

choſe d'aſſez éclatant pour fixer les yeux ſur nous?

Excuſes frivoles, & qui ne viennent que du défaut de connaiſſances! Si les officiers s'occupaient de leur métier, s'ils méditaient ſur les bons livres, s'ils faiſaient treve quelquefois à leurs plaiſirs, s'ils n'étudiaient que pour exécuter, ils trouveraient vingt occaſions pour une, & imagineraient cent moyens de les préparer. Ce que je dis ici, ne ſont pas des idées dépourvues de réalité: je vais faire voir que ces occaſions ne ſont rares que pour les officiers d'un génie médiocre, & qu'elles fourmillent pour ceux qui ſavent les prendre aux cheveux.

On ſait, par exemple, qu'une communication coupée arrete tous les projets de l'ennemi. He bien, il faut étudier la carte de cette communication, profiter des revers des montagnes, de la voie de la mer ou des rivieres pour faire couler des troupes, & aller rompre cette communication.

L'expérience prouve que l'interruption d'une riviere peut arreter tous les convois, il faut y marcher, s'y établir, tendre une chaîne d'un bord à l'autre, ou faire une eſtacade avec des poutres ou des arbres, qui ayant toutes leurs branches, embaraſſeront

embaraſſeront entierement le courant de l'eau.

On a vû ſouvent que l'incendie d'un magaſin a ſuſpendu tout-à-coup une armée, parce qu'une armée ne ſaurait marcher ſans magaſins; il faut étudier la poſition de ceux de l'ennemi, & les aller brûler.

On ſait que l'ennemi a fait des lignes de retranchement, il faut y marcher de loin, les tourner & les attaquer par le côté qu'il attend le moins; comme les Français le firent aux barricades de la Sture, en 1744.

On connait l'heure à laquelle tous les poſtes d'une armée ſe relevent, il faut partir pendant une nuit noire, aller s'embuſquer ſur le chemin, tomber ſur ſes détachemens à l'improviſte, & lui faire ſentir la foudre avant qu'il ait vu l'éclair.

Il eſt ordinaire à l'ennemi de ſe négliger après une victoire; il faut prendre un corps de troupe qui n'aura point ſouffert, & aller lui enlever une de ſes villes par eſcalade.

Que ſais-je! Il eſt des occaſions ſans nombre pour les officiers qui ſavent combiner un projet, & pas une pour les ignorans. L'eſſentiel dans ces circonſtances, eſt de bien s'aſſûrer de la fidélité des rapports des eſpions, de la poſition des lieux,

de leur force & du nombre d'hommes qui y ſont. Il faut enſuite faire ſon plan par écrit, tracer ſur le papier une eſpece de carte, où l'on marquera les routes que l'on devra tenir, parce qu'il naît de-là des idées qui échapperaient à la réflexion. Cela fait, on réglera la marche des diviſions ſur la diſtance des lieux, ſur la facilité des chemins, ſur la longueur des nuits, ſur l'obſcurité de la lune. Enfin on marquera les colonnes qui devront faire les attaques vraies & fauſſes; & on obſervera que les munitions & les outils ne manquent pas.

Je le répete, rien ne me paraît plus aiſé que de faire un plan juſte d'attaque, lorſqu'on veut prendre la peine d'approfondir les belles actions, & les reſſources que l'on peut trouver dans tous les cas. Mais pour n'être point embarraſſé lorſqu'on veut agir à la guerre, il faut avoir étudié pendant la paix, & s'être accoutumé aux marches forcées, aux pays difficiles, au chaud, au froid, à la pluie; & ſur-tout à ce coup d'œil qui fait voir toutes les reſſources que l'on peut tirer de la ſituation d'un pays qui n'eſt jamais le même.

Lorſque vous vous promenez dans la campagne, dans les bois, ou dans les montagnes, me diſait à ce ſujet un de mes

parens, qui me donnait les premiers principes de la guerre, examinez de ſang raſſis comment vous pourriez le mieux défendre une gorge, un pont, un gué, une maiſon, paſſer une riviere, retrancher un poſte, embarraſſer un défilé, &c. alors votre eſprit accoutumé à trouver avec facilité des reſſources, ne ſera plus troublé à l'approche des ennemis, & vous prendrez toujours le meilleur parti poſſible.

Mais en voilà aſſez pour le moment, nous aurons occaſion encore de revenir aux actions qui ſont propres aux jeunes militaires.

J'ai dit ci-devant qu'un point eſſentiel pour réuſſir à la guerre, était de ſavoir profiter de ſes lectures. Cet article m'a toujours paru ſi important qu'on ne ſera pas fâché, je penſe, de trouver ici quelques idées pour apprendre à le faire avec ſuccès, & ne pas ſe fatiguer inutilement.

L'ignorance & la préſomption, qui ont tant de ſectateurs aujourd'hui, ſont deux vices auſſi anciens dans le monde que l'homme. Or il n'eſt qu'un moyen pour éviter l'un & l'autre, c'eſt de s'inſtruire. Mais comme la ſcience ne s'achete pas, il faut pour s'inſtruire aimer la lecture, & lire avec attention; par-là on ſe forme

le jugement, on enrichit ſa mémoire, l'eſprit acquiert de nouvelles lumieres, & l'on apprend à s'expliquer avec force & avec agrément. De maniere que la lecture ſeule procure tous les avantages qui pourraient nous revenir de la méditation & de la converſation.

Pour ne pas prendre donc une peine inutile dans ſes lectures, un jeune officier doit ſe faire un plan d'occupation qui partage entre le deſſein, la muſique & l'étude, les momens qu'il ne devra pas aux fonctions de ſon état, & à l'arrangement de ſes affaires. Par-là il bannira ce vuide que la plupart des militaires trouvent dans la journée; il s'amuſera en s'inſtruiſant, & il évitera l'oiſiveté qui eſt une paralyſie de l'ame, d'autant plus dangereuſe qu'elle manque rarement de produire des mauvais effets.

Comme il eſt néceſſaire à un officier de paraître dans le monde, & de ſavoir dire ſon ſentiment ſur tout, je crois qu'il doit embraſſer dans le plan d'étude dont je parle, non-ſeulement les livres de ſon métier, mais encore ceux qui ſemblent n'être que de ſimple amuſement. Mon avis ſerait donc qu'après avoir cherché à connaître la grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature, il commençât

par les ouvrages qui ont rapport à ſon état.

Preſque tous les officiers ont lu les commentaires de Céſar, Quinte-Curce, Vegece; mais à l'exception de deux ou trois qui ont ſu analyſer les manœuvres qui y ſont annoncées, les rapprocher de nos uſages, & ſe propoſer des applications pour les cas ſemblables, je n'en vois pas un plus grand nombre qui y aient ſu trouver une inſtruction réelle.

Après les livres de guerre, je voudrais que l'officier dont je parle paſſat à l'hiſtoire ſacrée & profane; qu'il lût enſuite les poëtes, les auteurs dramatiques, les bons romans. Si ſur tous ces objets il ſavait faire un bon choix, & qu'il ne lût que dans le deſſein de s'inſtruire, il apprendrait certainement à régler ſon eſprit & à former ſon cœur.

Ce n'eſt, en effet, qu'en liſant de cette maniere qu'un officier peut s'accoutumer à juger ſainement des hommes par leurs actions & par leurs mœurs. Mais lorſqu'il ſera à cette partie, il ne doit pas tant s'attacher à retenir la date des événemens, que les cauſes qui les ont produits. Dans l'hiſtoire des Egyptiens, des Perſes, des Grecs, des Romains, des Carthaginois, les principaux objets qui doivent l'inté-

reſſer ſont les vertus qui les ſoutinrent, & les vices qui les anéantirent (*o*).

En étudiant les vies des anciens, je voudrais qu'il s'arrêtât particulierement ſur les hommes dont on doit imiter les mœurs, ſur ceux qui ont été les plus éclairés ſur la guerre, & ſur ceux qui ont porté au plus haut degré l'art ſi difficile de gouverner.

Qu'il admirât dans Socrate (*p*) un ſage ayant le rare talent de perſuader tout ce qu'il voulait; ne ſe ſervir de ce talent

(*o*) Nous n'avons d'hiſtoire en Europe que celle de quelques peuples de l'Aſie; celle des Grecs, dont le pays n'était qu'un point ſur la ſurface de la terre; & celle des Romains, qui ne pouſſerent jamais leurs conquêtes au-delà de l'Elbe ni du Tigre, & qui du côté de l'Afrique, n'en occuperent que les bords. Mais qu'etait cela auprès du reſte de la terre? Le nord de l'Europe, l'orient & le midi de l'Aſie, & preſque toute l'Afrique, étaient auſſi inconnues que l'Amérique & les terres Auſtrales. Herodote qui fut le pere de l'hiſtoire profane, ne vivait que 400 ans avant Jeſus-Chriſt, & il y a plus de trois mille ans que les Chinois avaient commencé leurs annales & compoſé des tragédies.

(*p*) Socrate, célebre philoſophe Grec, & l'un des plus grands hommes qui aient paru dans le monde, enſeigna la ſageſſe & la vertu, ſe moqua de la pluralité des dieux, & n'admit qu'une ſeule Divinité; alors les prêtres Grecs l'accuſerent d'impiété & le firent condamner à prendre du poiſon, environ 400 ans avant Jeſus-Chriſt.

même que pour porter ſes citoyens à la vertu, & à connaître la divinité.

Qu'il goûtât dans Pythagore (*q*) ſon éloignement pour le luxe, pour la débauche, & pour tous les vices qui gâtent le cœur; & qu'il le blâmât dans ſa crédulité ſur la métempſycoſe, & ſur la folie de ſes prédictions.

Qu'il louât dans Alexandre (*r*) ſon goût pour les ſciences, ſon zele pour fonder des colonies, & ſon reſpect pour les princeſſes vaincues; mais qu'il le regardât comme un prince poſſédé du démon de l'ambition, qui mit l'Aſie en cendres, qui perdit ſa raiſon dans le vin, & qui ſe ſouilla du meurtre de ſes amis les plus chers.

(*q*) Pythagore, autre philoſophe Grec & prédéceſſeur de Socrate, enſeigna comme lui, la ſageſſe, fut accueilli des grands qu'il cenſurait, parce qu'on rendait juſtice à ſon zele, & diſait ordinairement, qu'il y avait cinq choſes auxquelles il fallait faire une guerre continuelle, aux diviſions dans les familles, aux maladies du corps, à l'ignorance de l'eſprit, aux paſſions, & ſur-tout aux prêtres ſuperſtitieux qui troublaient la ſociété.

(*r*) Alexandre ſubjuga la plus grande partie de l'Aſie ſur laquelle il n'avait point de droit, fut le premier des conquérans pour apprendre à pouſſer rapidement ſes avantages, & le plus mauvais politique du monde: il mourut à Babylone, 324 ans avant l'ere chrétienne.

Qu'il admirât dans les Romains la pu-

Qu'il admirât dans les Romains la pudeur de Virginie (*s*) & de Scipion (*t*), le desintéressement de Paul Emile (*u*), la bonne foi de Régulus (*x*), l'amour du travail de Cincinnatus (*y*), la grandeur

(*s*) Virginie, jeune Romaine, dont Appius Claudius, l'un des decemvirs, voulut abuser, & qui préféra la mort à la perte de son honneur ; bien différente en cela de Lucrece, qui ne se tua qu'après avoir succombé ; cette résolution de Virginie fut cause que l'on abolit le decemvirat, & que l'on rétablit des consuls, 449 ans avant Jesus-Christ.

(*t*) Scipion l'Africain ayant vaincu les Carthaginois en Espagne, n'étant âgé que de vingt-quatre ans, on lui amena une jeune personne d'une beauté rare, mais il la renvoya, & voulut que sa rançon servît à augmenter la dot qu'on avait promise à un jeune seigneur avec lequel elle était fiancée.

(*u*) Paul Emile, fils de Lucius Paulus, qui fut tué à la bataille de Cannes, fit la guerre dans la Macédoine, prit le roi Persée avec tous ses trésors qu'il envoya à Rome, & mourut si pauvre qu'il fallut que la république payât les frais de ses funerailles, quoiqu'il eût pû ramasser des trésors immenses dans la guerre.

(*x*) Regulus (Marcus Attilius), un des plus grands capitaines Romains, battit plusieurs fois les ennemis de sa patrie ; mais ayant été pris par Xantipe, général Lacédémonien au service de Carthage, il fut envoyé sur sa parole à Rome pour solliciter la paix. Regulus opina au contraire à la guerre, revint à Carthage, & mourut dans les supplices qu'il savait qu'on lui préparait.

(*y*) Cincinnatus (Lucius Quinctius), fut tiré de la charrue pour être élu dictateur, battit les Eques & les Volsques qui menaçaient Rome, délivra sa patrie, se démit de la dictature avant le tems, & retourna labourer ses champs.

d'ame de Caton (*z*), & la vertu de la plupart des premiers Romains ; mais qu'il les vît avec horreur lorsqu'ils manquent lâchement à leurs traités avec les Samnites & avec les Numantins ; lorsqu'ils envahissaient leurs voisins sous les prétextes les plus frivoles ; lorsque comme Lucullus, ils se plongent dans la dissolution, & lorsqu'ils ne savent se venger des rois, qu'en les faisant mourir dans les fers.

Qu'il apprît dans César (*a*), à imiter la hardiesse de ses résolutions, la maniere dont il les a exécutées, & ses ressources dans tous les revers de la guerre, sa tendresse pour ses amis, & sa clémence pour ceux que le sort des armes lui soumettait ; mais qu'il le regardât comme un monstre

(*z*) Caton d'Utique, descendant de Caton le censeur, était de la secte des Stoïciens, où il puisa cette grandeur d'ame dont il donna des marques dans tant d'occasions. Il fit la guerre avec succès contre Spartacus, & dans l'île de Chipre ; mais n'ayant pu accorder César avec Pompée, & ne voulant pas se soumettre au premier, il se tua lui-même, l'an 45 avant Jesus-Christ, après avoir lû deux fois le traité de *l'immortalité de l'ame* de Platon.

(*a*) César fit des expéditions qu'on ne saurait trop méditer, & devint le maître absolu de tout l'etat Romain : il donna plusieurs decrets qui firent murmurer les peuples ; mais aucun ne leur donna tant d'horreur que celui par lequel il annonça, que toutes les femmes dont il voudrait avoir lignée ne pourraient se refuser à ses desirs.

qui donna des fers à ſa patrie, & qui porta la plus affreuſe débauche à l'excès.

Voilà de quelle maniere & avec quelle précaution on doit lire l'hiſtoire Grecque & Romaine. Il ne faut pas que cet enthouſiaſme général pour les anciens, où l'on voit ſouvent la plupart des gens, nous le faſſe regarder comme des modeles en tout genre. Un homme qui a du jugement lit tout, & prend, dans les connaiſſances qu'il acquiert, des facilités pour ſe porter à la bienfaiſance, & pour s'éloigner des vices.

Ouvrages de morale.

A l'égard des ouvrages de morale qu'un officier doit lire très-poſément, & avec la plus grande attention, il faut voir combien les philoſophes modernes, tels que Boſſuet (*b*), Barbeyrac (*c*), la Bruyere (*d*), le grand R...ſſ... & autres, qu'on a ſouvent mal entendus, & plus ſouvent mal criti-

(*b*) Boſſuet (Jacques Bénigne), évêque de Meaux, d'une famille ancienne de Dijon, écrivit contre les Proteſtans, compoſa pluſieurs excellens ouvrages, qui le firent regarder comme le premier homme pour l'éloquence, & mourut en 1704.

(*c*) Barbeyrac (Jean de), natif de Béſiers, profeſſeur en Hiſtoire & en Droit à Lauſane & à Groningue, neveu de Charles Barbeyrac, célebre médecin.

(*d*) Labruyere (Jean de), célebre écrivain François, natif de Dourdan, membre de l'académie Françaiſe. Son excellent traité des *caracteres de Théophraſte*, traduits du grec, lui acquit une gloire immortelle, & fait voir que les Grecs ne valaient pas mieux que nous pour les mœurs.

qués, ont ſu approfondir la nature, dévoiler le cœur des hommes, & montrer le chemin de la vertu.

Ouvrages d'eſprit.

Dans les orateurs & les hiſtoriens, il faut étudier le ſtyle & la force de Démoſthenes (*e*), l'arrangement & la clarté de Cicéron (*f*), l'invention & la nobleſſe de Fénélon (*g*), la pureté de Vertot (*h*).... ; afin de concevoir comment on doit arranger ſes penſées, & juſqu'à quel point on peut employer les plaiſanteries agréables, qui corrigent la ſéchereſſe du ſtyle.

(*e*) Démoſthènes, très-célebre orateur Grec, s'oppoſa à Philippe, roi de Macédoine, & à Alexandre ſon fils. Antipater ayant voulu enſuite ſe le faire livrer, il ſuça du poiſon & mourut, 332 ans avant Jeſus-Chriſt.

(*f*) Cicéron (Marcus Tullius), orateur Romain très connu ; il fut gouverneur de la Sicile, conſul Romain, proconſul en Cilicie ; il eut le titre d'*imperator*, prit le parti de Pompée, & fit des ſoumiſſions deshonorantes pour ſe reconcilier avec Céſar ; mais Antoine le fit aſſaſſiner.

(*g*) Fénélon (François de Salignac de la Motte), archevêque de Cambray, & l'un des écrivains le plus touchant de ſon ſiecle. Il a compoſé pluſieurs ouvrages eſtimés. Son Télémaque a été traduit dans toutes les langues de l'Europe : ſa maiſon, originaire du Quercy, ſubſiſte dans le marquis de Fénélon, fils de l'ambaſſadeur, chevalier des ordres.

(*h*) René Aubert d'Aubebœuf de Vertot, fut d'abord moine, & devint enſuite ſecrétaire de madame la ducheſſe d'Orléans. Il fut reçu de l'académie Françaiſe, & mourut en 1735.

Un officier n'aura pas de peine à acquérir cette gaieté dans ſes expreſſions, s'il lit les poéſies dramatiques, ou les pieces de théatre; les tragédies de Corneille, de Racine (*i*), de Crébillon (*k*), de Voltaire, *&c.* (*l*). Les comédies de Moliere (*m*), de Regnard (*n*), de Deſtouches (*o*), & autres, ſeront toujours une ſource inépuiſable de leçons pour ſe former le cœur & l'eſprit, & apprendre à s'énoncer avec hardieſſe.

(*i*) Ces deux auteurs ſont regardés comme les princes du théâtre Français; mais dans le premier, le devoir eſt le ſentiment qui prédomine; & dans le ſecond c'eſt l'amour: & ſous ce point de vue, le premier doit l'emporter ſur le ſecond. Corneille mourut en 1684, & Racine en 1699.

(*k*) Crébillon (Proſper Jolyot de), né à Dijon, & N. de Crébillon ſon fils: c'était au premier que madame la ducheſſe du Maine diſait, que ſes tragédies étaient horriblement belles.

(*l*) Voltaire (François-Marie Arrouet de); on ne rendra juſtice à ce grand homme qu'après ſa mort, parce que l'envie mourra auſſi, & que ſes ouvrages reſteront.

(*m*) Moliere (Jean-Baptiſte Pocquelin de), né à Paris en 1620, mort en 1673; c'eſt un des auteurs comiques le plus admirable que la France ait produit.

(*n*) Regnard (Jean-François), né à Paris en 1647, mort en 1709; le caractere de ce poëte eſt de plaire, mais il eſt moins ſuivi que Moliere.

(*o*) Deſtouches (Néricault); cet auteur intéreſſe, touche, & c'eſt, ce me ſemble, tout ce qu'il faut; on a dit cependant, que ſes comédies dégénerent en tragédies bourgeoiſes.

Des ouvrages Dramatiques & des ſpectacles.

Je dis que les pieces dramatiques forment le cœur, parce qu'un homme peut toujours faire un bon uſage de la comédie & du ſpectacle, lorſqu'il a le cœur porté au bien. Je lis toutes nos pieces de théatre, & je vois que ſi on en excepte quelques comédies, faites plutôt pour divertir une populace ignorante, qu'à amuſer des honnêtes gens, on y trouve toujours plus de bonnes leçons que de mauvaiſes. Je ſuis perſuadé que la comédie du Joueur & celle de l'Avare, ſont plus propres que bien des ſermons de morale à faire ſentir le danger du jeu, & le ridicule de l'avarice....

On peut juger de-là, dit un auteur moderne, que les dévots ſe trompent lorſqu'ils penſent que le ſpectacle corrompt les ſentimens: les gens vertueux ont mille fois éprouvé le contraire. Le glorieux de Deſtouches, qui tombe malgré ſon orgueil aux piés de ſon pere, pauvre & éguenillé, a auſſi ému les ſpectateurs, que de voir Zaïre baigner de larmes les piés de l'infortuné Luſignan, qui la reconnaît pour ſa fille.... Alphonſe, roi de Portugal, pardonnant à la tendre Inès de Caſtro & à ſon fils, qu'il venait de condamner à la mort, en faveur de leurs enfans qui implorent ſa

clémence & embraſſent ſes genoux, n'a pas moins touché, que de voir la vertueuſe Mariamne accuſée ſans pitié, & mourir injuſtement. En voyant ſur la ſcene l'innocence perſécutée, on apprend à compatir aux malheurs d'autrui; l'ame déploie alors toute la tendreſſe qui lui eſt naturelle, & ſe livre à la compaſſion que la Providence a placée dans nos cœurs pour le ſoulagement des infortunés.

De la Fable. Dans la ſuite de ſes lectures, un officier ne doit pas négliger celle de la fable ou de la théologie païenne, qui ſuivant Varron (*p*), admettait trente mille dieux différens..... Par-là il apprendra les ténebres où les anciens étaient plongés; quelles étaient les divinités du premier, du ſecond & du troiſieme ordre; les parties auxquelles chacune d'elles préſidait, les actions & les attributs qui les caractériſent.

Il apprendra à connaître encore les ouvrages de peinture, de ſculpture, & les hyérogliphes qui ſont des figures que les

(*p*) Varon (*Marcus Terrentius Varro*), ſavant hiſtorien Romain, qui compoſa pluſieurs ouvrages eſtimés, dont il ne reſte que des fragmens. Il ne faut pas le confondre avec le préſomptueux Varrus, qui perdit la bataille de Cannes contre Annibal.

anciens, & particulierement les Egyptiens, gravaient ſur des pierres & ſur des médailles pour exprimer leur doctrine, leur religion & leurs ſciences morales. Enfin la fable lui ſera néceſſaire pour l'intelligence des poëtes anciens & modernes, parce qu'ils la mêlent preſque toujours à leur ſujet.

Remarquons ici l'utilité de la lecture de la fable par rapport aux mœurs: les aventures de Phaéton & d'Icare font connaître les excès de l'ambition; l'hiſtoire de Tantale & des harpies, les malheurs de l'avarice; la métamorphoſe de Narciſſe, la folie de l'amour-propre; la bonté de Philemon & de Baucis, les plaiſirs d'un cœur bienfaiſant, & le bonheur qui en eſt la ſuite.

Il y a peu d'endroits dans ces ſortes d'ouvrages qui n'aient un ſens moral; & juſques aux fables mêmes, où l'on fait parler les bêtes, les arbres, & d'autres ſubſtances perſonnifiées, toutes renferment des inſtructions excellentes. Celles de la Fontaine, par exemple, ſont un ouvrage immortel, dans lequel on trouve un tour fin, naïf, délicat, agréable & ingénieux, qui a toujours de nouveaux charmes pour les perſonnes qui les liſent.

Une autre eſpece d'ouvrage que je penſe Des Romans

qu'un officier peut lire avec avantage ; s'il ſait faire un bon choix, ſont les romans. Je dis, s'il ſait faire un bon choix, parce que s'il y en a quelques-uns qui ſoient inſtructifs, il y en a un plus grand nombre encore qui ne procurent qu'un amuſement frivole, qui trompe l'eſprit & qui corrompt le cœur en couvrant les vices de toutes les apparences de la vertu. Tels ſont ceux que liſent ordinairement les jeunes gens, & qui méritent autant de mépris que les autres méritent d'éloges.

Bibliotheque utile à un officier.

Afin que les officiers puiſſent n'être pas trompés à cet égard, j'ai penſé que je ferais bien de leur indiquer les livres dont je crois qu'ils pourraient compoſer leur petite bibliotheque, tant pour n'être pas ſurchargés de volumes inutiles, que pour avoir tout ce qui leur ſerait néceſſaire pour s'occuper d'une maniere profitable pour le cœur & pour l'eſprit.

La premiere fois que j'entrai dans la bibliotheque du roi, je fus ſaiſi d'étonnement à la vûe de l'immenſe collection dont elle eſt compoſée. A cette admiration ſuccéda une eſpece de triſteſſe. Quoi ! me diſais-je à moi-même, voilà plus de deux cens mille volumes, qui ont été écrits pour l'inſtruction du genre humain, quel eſt l'homme cependant qui peut ſe

flatter de vivre aſſez longtems pour en faire ſeulement une ſimple lecture ?

Un ami avec qui j'étais, & à qui je fis part de cette réflexion, me dit : « La plu-
» part de ces livres contiennent à la vérité
» des choſes utiles ; mais il ne faut pas
» imaginer pour cela, qu'il ſoit néceſſaire
» de les étudier tous. N'étant dans ce
» monde que comme des voyageurs, il
» ne nous faut pourvoir que des alimens
» néceſſaires à notre nourriture pendant
» le voyage ; & dans ces alimens, il y en a
» qui méritent la préférence. Ainſi, dans
» ce grand nombre de volumes, ſi vous
» en exceptez à-peu-près quatre philoſo-
» phes, dix hiſtoriens, trois voyageurs,
» dix poëtes, ſix traducteurs ou ora-
» teurs, quatre romans, & environ au-
» tant d'auteurs qui ont traité de votre
» métier, tout le reſte vous eſt abſolu-
» ment indifférent ».

Cette réflexion de mon ami fit ceſſer mon étonnement. Je compris, en effet, que chaque homme pouvait faire un choix de livres, relativement à ſon état, à ſon goût ; & qu'un militaire pouvait avoir avec ſoixante & dix ou ſoixante & quinze volumes, une bibliotheque portative & bien compoſée, en voici à-peu-près le catalogue.

qu'un officier peut lire avec avantage ; s'il ſait faire un bon choix, ſont les romans. Je dis, s'il ſait faire un bon choix, parce que s'il y en a quelques-uns qui ſoient inſtructifs, il y en a un plus grand nombre encore qui ne procurent qu'un amuſement frivole, qui trompe l'eſprit & qui corrompt le cœur en couvrant les vices de toutes les apparences de la vertu. Tels ſont ceux que liſent ordinairement les jeunes gens, & qui méritent autant de mépris que les autres méritent d'éloges.

Bibliotheque utile à un officier.

Afin que les officiers puiſſent n'être pas trompés à cet égard, j'ai penſé que je ferais bien de leur indiquer les livres dont je crois qu'ils pourraient compoſer leur petite bibliotheque, tant pour n'être pas ſurchargés de volumes inutiles, que pour avoir tout ce qui leur ſerait néceſſaire pour s'occuper d'une maniere profitable pour le cœur & pour l'eſprit.

La premiere fois que j'entrai dans la bibliotheque du roi, je fus ſaiſi d'étonnement à la vûe de l'immenſe collection dont elle eſt compoſée. A cette admiration ſuccéda une eſpece de triſteſſe. Quoi ! me diſais-je à moi-même, voilà plus de deux cens mille volumes, qui ont été écrits pour l'inſtruction du genre humain, quel eſt l'homme cependant qui peut ſe

flatter de vivre aſſez longtems pour en faire ſeulement une ſimple lecture ?

Un ami avec qui j'étais, & à qui je fis part de cette réflexion, me dit : « La plu-» part de ces livres contiennent à la vérité » des choſes utiles ; mais il ne faut pas » imaginer pour cela, qu'il ſoit néceſſaire » de les étudier tous. N'étant dans ce » monde que comme des voyageurs, il » ne nous faut pourvoir que des alimens » néceſſaires à notre nourriture pendant » le voyage ; & dans ces alimens, il y en a » qui méritent la préférence. Ainſi, dans » ce grand nombre de volumes, ſi vous » en exceptez à-peu-près quatre philoſo-» phes, dix hiſtoriens, trois voyageurs, » dix poëtes, ſix traducteurs ou ora-» teurs, quatre romans, & environ au-» tant d'auteurs qui ont traité de votre » métier, tout le reſte vous eſt abſolu-» ment indifférent ».

Cette réflexion de mon ami fit ceſſer mon étonnement. Je compris, en effet, que chaque homme pouvait faire un choix de livres, relativement à ſon état, à ſon goût ; & qu'un militaire pouvait avoir avec ſoixante & dix ou ſoixante & quinze volumes, une bibliotheque portative & bien compoſée, en voici à-peu-près le catalogue.

En ouvrages de Morale je voudrais ; par exemple,

Les Devoirs de l'Homme & du Citoyen, par Barbeyrac.
Les Caracteres de Théophraſte. (*)

Dans le genre Hiſtorique j'aimerais,

L'Hiſtoire ancienne de Rollin.
Son Hiſtoire Romaine.
L'Abregé de Hiſtoire Univerſelle, par M. Renaudot.
L'Abregé de l'Hiſtoire de France, par M. Hénault.
Le Dictionnaire hiſtorique des grands Hommes, par l'abbé Lavocat.

En livres militaires je ferais choix des

Commentaires de Céſar.
De l'Hiſtoire d'Alexandre.
Des Inſtitutions de Végece.
Du Dictionnaire militaire.
Des Elémens de Fortification, & de l'Eſſai de Caſtramétation, de M. Leblond.
La Bibliotheque militaire du baron de Zurlauben.

En ouvrages de Mathématiques,

Les Elémens ou l'Abrégé de M. Rivard.

(*) Si je n'ai pas parlé ici des livres de religion, c'eſt que je les ſuppoſe indiſpenſables.

Les Regles du Deſſein & du Lavis, par M. Bachote.
L'Art de lever les Plans & les Cartes de terre & de mer.

Dans la partie des Sciences je prendrais ;

Le Spectacle de la Nature, par M. l'abbé Pluche.
Dictionnaire abrégé de la Fable, par Chompré.
Le petit Dictionnaire géographique, de Voſgien.
Un petit Atlas géographique (*q*);

En Romans ou ouvrages d'eſprit ;

Les aventures de Télémaque, par M. de Fénélon.
Gilblas de Santillana, par M. Leſage.
Les Fables de Lafontaine, *&c. &c.*

Tels ſont en général les ouvrages dont je voudrais compoſer ma bibliotheque. Il y a eu quelquefois des colonels, qui connaiſſant l'utilité de la lecture, ont eu dans

(*q*) Nous avons pluſieurs Atlas que l'on a intitulés, *pour les militaires*, & pas un qui leur ſoit propre. M. Belin, ingénieur de la marine, eſt le ſeul qui pourrait s'en charger, parce qu'il ſait mieux qu'un autre quelles cartes ſeraient néceſſaires aux officiers pour les guider dans leur projet de guerre. Au reſte, je dois avertir que cet ingénieur, qui eſt chargé du dépôt des cartes de la marine, vend les plans topographiques des colonies ennemies, admirablement exécutés.

le ıes régimens des tablettes de livres portatives. Il y en a eu d'autres, qui ſachant combien un ouvrage pouvait être néceſſaire à leurs jeunes officiers, les ont engagé à s'en pourvoir; & cette attention, dont M. Deſchaſſes (*r*) donna l'exemple en 1714, eſt très-louable, parce qu'elle met les militaires à portée de s'appliquer à tous les objets qui peuvent être relatifs à leur profeſſion.

Par ce choix de livres, dont je viens de parler, je n'entends pas dire qu'un officier ne doive s'attacher à la lecture de pluſieurs autres ouvrages, tels que ceux d'Horace, de Virgile, de Cicéron & de Fontenelle; les théâtres Français, les vies des rois, des grands capitaines; les hommes les plus illuſtres de chaque nation; les livres qui enſeignent les principes, les ſecrets, & la perfection des arts utiles; que ſais je? il n'y a pas juſqu'aux ſimples poéſies qui ne ſoient néceſſaires à un homme du monde, pour ne pas annoncer l'éducation la plus négligée, & une ignorance qui ſe découvre à chaque inſtant.

(*r*) N. Deſchaſſes de Moidieu, depuis lieutenant de roi de la citadelle de Strasbourg, d'une famille du parlement de Grenoble.

En faiſant ainſi un recueil de livres, un officier pourra, non-ſeulement s'occuper avec plaiſir, mais s'inſtruire encore d'une maniere utile. Pour ſentir l'agrément que l'on peut trouver dans l'étude en général, il n'y a qu'à obſerver le déſœuvrement qui accable tous les jours la plupart des militaires. Y a-t-il rien au monde de plus déplaiſant que de voir un benêt, fatigué ſans ceſſe de lui-même, & excédé de la longueur du tems, venir ennuyer les autres, & préſenter à tous momens ſa figure dans des compagnies où il n'eſt d'aucun plaiſir ni d'aucun amuſement? Non, je ne vois que ceux qui ſavent travailler & ſe rendre rares, qui peuvent ſe faire deſirer. Un homme qui s'eſt formé à cette maniere de vivre, trouve toujours le tems trop court, & jouit avec délices de toute ſon exiſtence. Dans celui-ci, l'ame n'eſt qu'un reſſort qui dirige continuellement ſon corps à l'action; dans l'autre, elle n'eſt que comme un grain de ſel qui le garantit de la corruption.

J'ai promis de rendre ces commentaires auſſi utiles que je le pourrais; on ne doit donc pas trouver mauvais qu'à l'occaſion de Xénophon j'aie fait une digreſſion un peu longue, & que j'aie laiſſé un inſtant les Grecs, pour dire de quelle

cherchent à s'inſtruire

maniere on peut profiter des exemples des autres : je reviens à eux. Xénophon nous apprend qu'il fut élu général à la place de Proxene, qui avait été maſſacré avec les généraux, & que Thimaſion le fut auſſi à la place de Cléarque. Cléarque avait toujours eu la plus grande autorité ſur les Grecs, pourquoi donc Thimaſion en eut-il ſi peu après lui; & que Chiriſophe qui ne fut élu à la place de perſonne, quoique Diodore le diſe, eut avec Xénophon toute la conduite de l'armée, comme on le verra dans la ſuite ?

Xénophon eſt élu général.

Je n'ai pu approfondir les raiſons des Grecs, dans cette circonſtance, mais je croirais volontiers que Chiriſophe étant alors le ſeul d'entre les vieux colonels qui reſtait après le maſſacre, il n'eut pas beſoin d'un nouveau titre pour les commander, & qu'il continua de donner ſes ordres à cauſe de ſon rang, non-ſeulement à tous les officiers, mais à Xénophon même, quoique celui-ci fût réellement chargé de tout ce qu'il y avait de difficile dans la retraite.

La premiere démarche de notre Athénien, après l'élection des officiers & la réſolution de ſe défendre; fut d'obliger toute l'armée à brûler ſes équipages inutiles. Ceux qui aiment leur métier, & qui

Il fait brûler les équipages inutiles.

cherchent à s'inſtruire, n'ont qu'à relire avec attention le diſcours de Xénophon, & ils trouveront des inſtructions ſur ce point, dont ils ne ſauraient trop ſe reſſouvenir en commençant la guerre.

Qui doute que l'incendie des équipages ne fût une des plus importantes précautions que duſſent prendre les Grecs...? De tous les moyens de rendre une armée leſte dans ſes mouvemens, il n'y en a pas de meilleur que celui de la pourvoir de moins d'embarras qu'il eſt poſſible..... La célérité devait faire le ſalut des Grecs; & s'ils euſſent voulu conſerver comme nous tous leurs attirails, ils n'auraient jamais pu échapper au roi de Perſe.

« Qu'on regarde, dit l'ami des hommes (*s*), l'effet qu'a produit dans les » troupes la ſuperfluité dans les équipages. Autrefois les officiers avaient un air » de fierté qu'ils tenaient de la nobleſſe » de leur profeſſion. Sans être galonnés » ni muſqués, ils étaient mis de la maniere

(*s*) Victor Riqueti, marquis de Mirabeau, de l'académie de Marſeille. Son ouvrage intitulé l'*ami des hommes*, annonce des grandes connaiſſances, un cœur excellent & un eſprit vraiment patriotique. Sa maiſon, originaire d'Italie, & fixée en Provence, a donné pluſieurs officiers eſtimés, dans les troupes de terre & dans la marine.

» la plus ſimple. Sortaient-ils de leurs gar-
» niſons pour aller à la guerre, robuſtes,
» agiles & exercés, ils n'allaient qu'à che-
» val, & plus ſouvent à pié; remplis de
» feu, ils ne reſpiraient que la gloire. Tels
» furent les champions qui ſuivirent la
» fortune d'Henri IV. deux chevaux for-
» maient tout l'équipage d'un capitaine,
» & trois, celui de deux lieutenans ».

Les choſes ont bien changé de face: les déſordres ſe ſont accrus avec le goût qu'ont eu les officiers d'être à leur aiſe par-tout. Et cependant les raiſons de convenance pour le bien du ſervice, ne ſont pas les ſeules qui devraient engager les officiers à ſe réformer eux-mêmes à cet égard, ſans attendre les ordres; celles de leur propre ſureté & de leur tranquillité devraient ſur le champ, les y déterminer. Quoi de plus embarraſſant, en effet, que cette quantité de bagages qui les oblige de partager leur attention, & qui leur fait craindre à tout moment de les perdre, ſoit par la difficulté de nourrir les chevaux, ſoit par les pillages des ennemis mêmes?

La ſimplicité étant donc l'eſſentiel dans l'équipage d'un homme de guerre, je voudrais, comme M. de Mirabeau, borner à deux chevaux l'équipage de chaque officier,

officier, parce qu'avec cela il pourrait avoir le pur néceſſaire.

Le pur néceſſaire! diront ici ces élégans militaires, qui ne ſauraient ſervir s'ils n'étaient parés dans un camp comme ils le ſont à Verſailles: cela n'eſt pas poſſible. Comment avoir le pur néceſſaire avec auſſi peu de chevaux.....? J'entens..... Vous voulez dire que vous ne pourriez avoir ni lits montés, ni tables, ni chaiſes, ni toilette, ni robes-de-chambre, *&c. &c. &c.* J'avoue que je n'avais pas penſé à toutes ces choſes en écrivant ceci, parce que je ne penſais point à vous; n'ayant eu d'autre deſſein que d'inſtruire les vrais officiers dont vous n'êtes que les ſinges: mon livre vous fatiguerait. Après tout, votre maniere de ſervir vis-à-vis de l'ennemi, & de faire votre cour dans la capitale, prouve bien que vous êtes plus propres à une choſe, qu'à l'autre.

C'eſt donc aux vrais officiers que je m'adreſſe, & je leur dis qu'un pavillon quarré à la Turque, un ſtrapontin roulé ſur une peau d'ours, & un porte-manteau doit faire leur équipage de guerre.

Les généraux qui fermeront les yeux ſur cet article, ſur tous les abus qui en ſont

les suites, & qui permettront que les officiers supérieurs soient les premiers à en donner l'exemple, auront non-seulement des armées très-pesantes & très-difficiles à nourrir, mais encore des mauvais officiers. Qui doute que l'aisance & l'abondance des choses superflues, en saisissant d'abord tous les sens, n'affaiblissent le corps & n'éteignent le courage...? « Ce » ne furent pas les délices de Capoue qui » amollirent la valeur des Carthaginois, » dit Montesquieu (*t*); les soldats d'An» nibal devenus riches par tant de victoi» res, auraient trouvé Capoue (*u*) par» tout ». O! que ne dirais-je point ici si je voulais parler des maux qu'a produit ce luxe dans tous les tems? C'est par lui seul que plusieurs empires, qui ont étonné les hommes, ont été anéantis; qu'Athènes devint esclave de Lacédémone; que Tir fut subjuguée par Alexandre; que Carthage

(*t*) Charles de Secondat, baron de Montesquieu. Ce savant est connu dans l'univers entier. Le roi d'Angleterre, Georges II, ayant reçu son ouvrage de l'*Esprit des Lois*, il lui envoya une médaille d'or, où était d'un côté son buste, & de l'autre celui de M. de Montesquieu, avec cette légende: *Rex magnus, Viro maximo.*

(*u*) Le baron de Bielfeld a prétendu au-contraire, que les Romains ne firent de plus grandes victoires que dans le tems de leur plus grande opulence, & cite l'exemple de Lucullus: mais qui ne sait que c'étaient là les derniers efforts d'une valeur expirante?

n'existe plus que dans la mémoire des hommes; que le duc de Joyeuse fut battu à Coutras; que... Je m'arrête, ma plume se refuse à la liste des peuples qui ont été vaincus par le luxe, avant de l'être par les ennemis.

« A mesure que le luxe s'établit dans un » état, dit l'auteur que j'ai cité, l'esprit » se tourne vers l'intérêt particulier; à des » gens à qui il ne faut que le nécessaire, » il ne reste à désirer que la gloire de la » patrie & la leur propre. Mais une ame » corrompue par la magnificence, a bien » d'autres désirs; d'abord elle devient en» nemie des lois qui la gênent. Le luxe que » la garnison de Reggio commença à » connaître, fit qu'elle en égorgea les ha» bitans ».

Que doit donc faire un général qui veut éviter ces désordres, & qui, comme Annibal, se trouve embarrassé des dépouilles de l'ennemi, ou surchargé d'équipages inutiles? il doit, comme Xénophon, les faire brûler avec les siens propres. C'est ainsi qu'en usa Alexandre lorsqu'il s'enfonça dans l'Asie, & c'est ainsi qu'en useront tous les généraux qui voudront réussir dans leurs projets.

Après cette très-sage & très-prudente précaution, la petite armée des Grecs se mit en

Xénophon se met en marche. Ordre qu'il observe.

marche; non en se formant en bataillon quarré, comme l'ont cru d'Ablancourt & Charpentier, qui n'étaient pas plus militaires l'un que l'autre, mais en marchant sur quatre colonnes pour arriver plus vite aux villages où ils voulaient loger. La maniere dont Xénophon s'exprime ne permet pas de croire que les Grecs aient marché autrement : qu'est ce effectivement qu'une armée qui marche en bataille sur quatre fronts avec les équipages au milieu, si ce n'est sur quatre colonnes au milieu desquelles le bagage était placé? Est-il possible d'ailleurs de penser que les généraux Grecs aient fait marcher différemment leur armée dans un pays inégal, où ils avaient une fondriere & une riviere à traverser, comme il est dit au chapitre suivant, & où ils n'auraient jamais pu faire un pas sans se rompre?

Cette maniere de marcher devant une armée supérieure est peut-être, en fait d'opération de guerre, la plus difficile de toutes. Faire une retraite dans un cas semblable à celui dont il est ici question, c'est fuir; mais fuir avec ordre, & en empêchant l'ennemi de vous attaquer. Les précautions d'usage, & que l'expérience a prouvé être nécessaires, sont alors de former, comme Xénophon, plusieurs colonnes, de les faire marcher le plus près qu'il est possible les unes des autres, en suivant une file de montagnes, de bois ou une riviere; de gagner sur l'ennemi une marche ou deux; de mettre aux ailes & à la queue des petits détachemens composés de tout ce que l'on a de bons tireurs; de brûler toutes les substances que l'on ne peut pas emporter; de placer des pelotons de cavalerie légere, mêlés de grenadiers, pour arrêter les ennemis à l'arriere-garde; de faire marcher les prisonniers & les ôtages aux endroits les plus exposés aux coups de fusils; de laisser à la suite de l'armée des travailleurs qui embarrasseront les chemins, soit avec des arbres, soit en rompant les ponts; de gagner un pays difficile si l'ennemi est plus fort en cavalerie; de mettre une riviere entre soi & lui; enfin de marcher toujours aussi réunis qu'il est possible.

Telles sont les dispositions générales dont un officier doit se rappeller pour sortir, comme Xénophon, d'un pas critique. Peu d'officiers auront, sans doute, le courage de vouloir approfondir cette partie importante, parce que les plaisirs bruyans du siecle absorbent toutes leurs pensées, & laissent peu de place aux réflexions sérieuses; mais il viendra un tems

où nos deſcendans ne ſeront peut-être pas auſſi diſtraits que nous, & regarderont comme une choſe néceſſaire d'apprendre une ſcience qui a conſervé la liberté aux nations qui l'ont cultivée. Si du-moins la vanité que l'on fait paraître, pouvait exciter les officiers à étudier quelques inſtans, on aurait tout à eſpérer de ce zele; mais ſur mille qui envieraient, comme Antoine, la gloire de Xénophon, on n'en verrait peut-être pas deux qui fuſſent plus diſpoſés que lui à imiter ſa réſolution & ſon courage.

Il faut tout dire, notre Athénien trouva dans le génie de ſes ſoldats plus de reſſources que nous ne pourrions trouver aujourd'hui. Chez les Grecs les armées n'étaient pas compoſées comme les nôtres, des hommes tirés de la lie du peuple; c'étaient des citoyens bien ſuperieurs aux Ilotes chargés ſeuls de la culture des terres & des arts méchaniques : eux élevés uniquement pour la guerre, étaient des gens conſiderés, reſpectés même de leurs officiers, dont ils devenaient ſouvent les juges; de là cette conſidération qui élevait leur courage, qui leur faiſait regarder avec mépris toutes les autres nations, & qui rendait nos Dix-mille ſi ardens à conſerver la liberté qu'ils étaient ſur le point de ſe voir ravir en Perſe.

CHAPITRE II.

Les Grecs ſont battus le premier jour.

APRÈS avoir repu, l'armée paſſa la riviere de Zathe, & marcha en bataille avec le bagage au milieu.

On n'avait pas fait beaucoup de chemin, que Mithridate parut avec environ deux cens chevaux & quatre cens archers ou frondeurs bien leſtes, & s'approcha du commencement comme ami; mais lorſqu'il fut à la portée du trait, ſa cavalerie & ſon infanterie firent leur décharge, & en bleſſerent pluſieurs: de ſorte que l'arriere-garde ſouffrait beaucoup ſans pouvoir nuire; car les archers de Candie ne tiraient pas ſi loin que les Perſes, outre qu'ils étaient rangés en-dedans pour être à couvert des corſelets, ce qui en emportait beaucoup. Ceux qui lançaient auſſi des javelots ne pouvaient pas atteindre les frondeurs de l'ennemi; de ſorte que Xénophon fut contraint de donner avec l'arriere-garde; mais cela ne ſervit de rien, car il il n'avait point de

cavalerie, & ſon infanterie étant péſamment armée ne pouvait joindre les Perſes en ſi peu d'eſpace, & n'oſait pas s'éloigner, parce que la cavalerie ennemie tirait en fuyant (*a*), & venait fondre ſur les bras dans la retraite. On eut donc bien de la peine à la faire, & on n'arriva que ſur le ſoir aux villages, qui n'étaient qu'à trois quarts de lieue.

C'eſt-là que l'on commença de nouveau à perdre courage, & Chiriſophe & les autres colonels plus âgés, ſe mirent à crier contre Xénophon de ce qu'il avait pourſuivi l'ennemi inutilement, & avec beaucoup de danger. Il répondit, « qu'il n'avait pu ſouffrir de » voir les Barbares harceler impuné- » ment l'armée; toutefois que l'événe- » ment avait démontré qu'il avait tort, » car il avait eu bien de la peine à ſe » retirer, & ne leur avait fait aucun » mal. Mais graces aux dieux, dit-il, » il n'y a pas eu beaucoup de perte, » parce qu'ils n'étaient pas beaucoup;

(*a*) Les Tartares en font autant. Nous ne ſavons pas les imiter, & cependant nous croyons mieux ſavoir la guerre qu'aucune nation.

» & nous avons reconnu par-là ce qui » nous manque. Car leurs gens de trait » tirent plus loin que les nôtres; & ſi » nous les voulons pourſuivre, nous » ne les pouvons atteindre en peu d'eſ- » pace, & il ſerait trop dangereux de » s'éloigner. Il faut donc, en diligence, » trouver des chevaux & des frondeurs » pour les empêcher d'approcher. J'ap- » prends qu'il y a des Rhodiens dans le » camp, dont la plupart ſavent tirer de » la fronde une fois plus loin que les » Perſes, parce qu'ils ſe ſervent de bal- » les de plomb; au-lieu que les autres » n'uſent que de gros cailloux. Si nous » cherchons ceux qui ont des frondes » & ceux qui en ſavent faire, & que » nous leur donnions de l'argent, & » quelque privilege à ceux qui vou- » dront ſervir de frondeurs, peut-être » qu'il s'en préſentera qui ſeront capa- » bles de nous rendre ſervice. Je vois » des chevaux dans l'armée, tant des » miens que de ceux de Cléarque, avec » d'autres qu'on a pris à qui l'on fait » porter le bagage, il s'en faut ſervir à » incommoder les ennemis quand ils ſe » retirent; & l'on fera porter le bagage » aux bêtes de ſomme ».

Tout cela fut trouvé bon, & la nuit même s'enrôlerent juſqu'à deux cens frondeurs, & le lendemain cinquante cavaliers à qui on donna des armes; & Lycie, fils de Poliſtrate Athénien, pour les commander.

OBSERVATIONS.

L'armée ſe met en marche.

TOUTES les diſpoſitions qui devaient préparer la retraite des Grecs ayant été faites, & les nouveaux généraux ayant refuſé d'écouter les envoyés du roi, qui ne venaient que pour les tromper encore, l'armée ſe remit en marche; mais à peine eut-elle fait quelques pas, qu'elle fut vivement harcelée par la cavalerie Perſane.

Elle eſt harcelée, & Xénophon eſt repouſſé.

Xénophon voulut alors faire une courſe ſur elle; mais s'étant trop éloigné, il perdit beaucoup de monde au retour. Cet échec qui était peu de choſe en lui-même, fit de nouveau perdre courage aux Grecs, & excita des murmures contre Xénophon.

Il eſt ſouvent dangereux aux généraux, jeunes & trop ardens, d'avoir au commencement quelque ſupériorité ſur l'ennemi; par-là leur confiance en eſt augmentée, & leur témérité s'accroît. La

perte que venait de faire Xénophon devait donc réveiller ſa circonſpection, & l'obliger de ſe comporter avec prudence; auſſi ne manqua-t-il pas de ſaiſir cette occaſion pour donner aux Grecs des nouvelles idées ſur leur défenſe, & leur faire voir qu'il ſavait trouver des reſſources où les autres ne voyaient que des malheurs.

Les Perſes étaient forts en troupes légeres, & les Grecs en manquaient abſolument: que fait Xénophon? il ne ſe laiſſe point troubler par la confuſion des idées des autres colonels: toutes les ſiennes ſe réduiſent à une ſeule, à celle-là, c'eſt la néceſſité de vaincre. S'il eût penſé autrement, toutes les belles réſolutions de la veille ſe ſeraient évanouies auſſi vite que les projets de bravoure que fait en ſonge arlequin.

Son premier ſoin, après l'échec qui était arrivé, fut d'indiquer comment on pouvait former une compagnie propre à oppoſer aux Barbares. Les Rhodiens, peuples qui dès longtems avaient la réputation d'être les meilleurs tireurs de fronde qu'il y eut, étaient nombreux dans l'armée, on en compoſa une troupe de deux cens hommes qui devaient voltiger ſur les ailes: on manquait de cavalerie, & on prit les chevaux des généraux,

Il compoſe une troupe légere & un petit eſcadron.

pour former un petit eſcadron. Ce projet eut tout le ſuccès qu'on en pouvait attendre ; les Perſes n'oſerent plus approcher de ſi près.

Dans tous les ſiecles, & chez toutes les nations, on a vu des troupes légeres dans les armées, parce qu'il était néceſſaire de ſe mettre à l'abri du pillage, & des alertes continuelles où l'on était expoſé, ſoit en marche ou ailleurs. Cette eſpece de troupes, qui faiſait autrefois la principale force des Sarmates, des Parthes & des Numides, auxquels ont ſuccédé les Polonais, les Tartares & les Africains, a preſque toujours été en auſſi grande conſidération chez les étrangers, qu'elle l'eſt depuis depuis deux ſiecles en France. Les Lacroix, les Dumoulin autrefois, & depuis les Bracamonte (*a*) & les Ficher, s'acquirent une très grande réputation. Dèſlors une armée put être en ſureté dans ſon camp, elle ne craignit plus pour ſes équipages, on éclaira mieux les mouvemens de l'ennemi, & on put le harceler lui-même.

Ce genre de guerre, qui a des regles

(*b*) Cet officier était d'une des meilleures maiſons d'Eſpagne ; il fit des prodiges étonnans pendant la guerre de la ſucceſſion.

qui lui ſont particulieres, & que M. de Grand-Maiſon a publiées, devrait être connu de tous les officiers, afin de ſavoir la maniere de la faire & de s'en garantir.

Cependant quel que ſoit l'avantage que l'on en puiſſe tirer, il ſemble qu'on ne les a pas auſſi bien ordonnées qu'il aurait été poſſible, & qu'on les a un peu trop multipliées.

Ces troupes n'étant jamais compoſées que des mêmes ſoldats, & dirigés par les mêmes commandans, il eſt arrivé que les officiers & les ſoldats du gros d'une armée ne ſe ſont plus trouvés vis-à-vis de l'ennemi, que les jours de combat. Ne le voyant plus de près, ils n'ont pas pu s'accoutumer au feu, apprendre la guerre de détail, ni les manœuvres néceſſaires dans les batailles ; & quand il a fallu paraître devant lui, on n'a plus ſu comment s'yprendre.

D'après ces conſidérations, il m'a paru que ſi au lieu de continuer une même troupe & un même commandant, on eût formé tous les deux ou trois mois des nouvelles compagnies de volontaires, avec des officiers pour les commander tour-à-tour, on eût évité tous les inconvéniens qui en ſont provenus.

Ces troupes ainſi continuées, ont ado-

pté d'ailleurs un eſprit d'indiſcipline qui s'eſt gliſſé par-tout. Ont-elles été à la guerre, on les a vu faire des ravages affreux; au-lieu que les troupes reglées ne font jamais guere plus de dégât que leur beſoin ne l'exige. Qu'eſt il réſulté de cette différence? Qu'un pays a été plus dévaſté par le ſeul paſſage de celles-là, que par le plus long ſéjour de celles-ci. Alors un général eſt-il entré dans un pays neuf, il n'a plus trouvé ni paille, ni foin, ni herbes, ni grains, ni viande; ſon armée n'a pu avancer, ni vivre comme autrefois aux dépens du pays; il a fallu par-tout des magaſins immenſes, & par-tout l'on s'eſt trouvé arrêté....: l'exemple de la guerre de 1760 en eſt une preuve.

Je ne ſuis pas le ſeul qui ait apperçu le danger de ce grand nombre de troupes légeres dans les armées. Dans les premiers ſiecles de Rome, c'eſt-à-dire, dans le tems de leurs plus brillantes victoires, les légionnaires qui couraient ainſi au pillage étaient punis de mort. Mais lorſque le relâchement commença à s'introduire, lorſque les ſoldats furent mêlés avec des Barbares qui étant auxiliaires dans leurs armées, ne faiſaient la guerre qu'en partiſans, on vit ces mêmes légionnaires ravager juſques aux propres terres

de l'Empire. Leurs généraux auraient pu à la vérité arrêter ces déſordres; mais comme ils y trouvaient leur compte, & qu'ils s'étaient mis ſur le pié de s'approprier les contributions au-lieu de les envoyer au tréſor public, comme c'était l'ancien uſage, ils ne firent rien pour réprimer l'avidité des ſoldats; bien loin de-là, on en vit qui étaient tout de feu lorſqu'il fallait ordonner un pillage, & tout de glace lorſqu'il fallait aller à l'ennemi. Tel fut Quintius Varrus, qui ayant été attaqué par les Cattes (aujourd'hui les Heſſois) fut mis dans une entiere déroute & tué.....

L'uſage des troupes légeres ne pouvant donc être trop modéré, je voudrais, comme Xénophon, n'en mettre que deux cens par dix mille hommes; étant plus nombreuſes, elles ſeraient à charge, & ne feraient qu'embarraſſer. Valſtein (*b*) ayant vu à Lutzen le déſordre qu'elles avaient mis dans ſa propre cavalerie, & qu'elles avaient occaſionné plus que toute autre choſe la défaite de ſon armée, les bannit entierement.

(*c*) Valſtein, ſimple gentilhomme, & général Allemand, ayant projetté de ſe faire roi de Bohême, fut aſſaſſiné par l'ordre de l'empereur ſon ſouverain: ſa maiſon ſubſiſte en Flandre.

Montecuculi penſait ſur ce point à peu près comme Valſtein. « La cavalerie légere, dit-il dans ſes mémoires, doit » être en très-petit nombre pour ne point » cauſer d'embarras, & pouvoir, ſans » prendre la fuite, ſe tenir à couvert der- » riere l'autre ».

Mais, dira-t-on, l'uſage des troupes légeres chez les ennemis nous force d'en avoir auſſi, & quoiqu'autrefois on les connût peu en France, les armées Autrichiennes en ont tellement fourmillé depuis, qu'il a fallu néceſſairement leur en oppoſer.

Je pourrais bien répondre à ceci d'une maniere négative, ſi je le voulais, & faire voir qu'Alexandre conquit l'Aſie & Annibal l'Italie, ſans troupes légeres qui ſe meſurent rarement avec de gros bataillons; mais pour m'accommoder au tems, je veux que l'on en ait auſſi, pourvû toutefois qu'au lieu de les avoir en compagnies fixes, on les prenne à tour-de-róle dans chaque régiment, avec les officiers les plus capables de les commander; étant évident que l'on fera alors le bien des officiers, des ſoldats & de toute l'armée. Qu'on ne diſe pas ici qu'il faut des officiers formés depuis longtems à cette eſpece de ſervice; il y en a

peu dans les troupes du roi qui ne fuſſent propres à être partiſans, & à faire avec ſuccès la guerre *aux magaſins*, ſi l'on ſavait avancer à-propos leur fortune, & piquer leur émulation.

CHAPITRE III.

Retraite de l'armée juſqu'aux montagnes des Carduques.

APRÈS avoir ſéjourné un peu en cet endroit, on en partit le lendemain de grand matin, parce qu'il fallait paſſer une fondriere, & que l'on craignait d'être attaqué au paſſage. Lorſqu'elle fut paſſée, Mithridate parut avec mille chevaux & quatre mille archers ou frondeurs, que Tiſaphernes lui avait donnés avec promeſſe de lui livrer les Grecs, parce qu'il leur avait fait beaucoup de mal la premiere fois à ce qu'il croyait, ſans en avoir reçu, quoiqu'il n'eût que fort peu de troupes.

On était déjà éloigné d'un quart de lieue lorſqu'il paſſa la fondriere, & l'on avait réglé quelles troupes devaient donner, & commandé aux cavaliers de pourſuivre hardiment l'ennemi, parce qu'il y avait des corps ordonnés pour les ſoutenir. Comme il fut proche, & que les gens de trait eurent fait leur décharge de part & d'autre, la trompette ſonna (*a*), & ceux qui avaient ordre de donner s'avancerent avec la cavalerie, de ſorte qu'il lâcha le pié, & fut pourſuivi juſqu'à la fondriere où on lui tua pluſieurs fantaſſins, & l'on prit dix-huit de ſes cavaliers. Les ſoldats déchiqueterent les corps morts d'une étrange façon ſans qu'on leur eût commandé, pour donner de la terreur aux Barbares.

L'ennemi s'étant retiré, on marcha le reſte du jour ſans obſtacle, & l'on arriva au fleuve du Tigre, près d'une grande ville deſerte, nommée Lariſſe, qui avait été habitée autrefois par les Medes. Elle avait deux lieues de tour, avec un mur de cent piés de haut & vingt-cinq de large, tout bâti de brique, mais le bas était de pierre juſqu'à vingt piés de hauteur. Quand l'empire paſſa des Medes aux Perſes, le roi l'aſſiégea ſans la pouvoir prendre; mais comme elle était réduite à l'extrémité, les habitans ſe ſauverent par un brouillard épais, & ainſi elle fut priſe.

(*a*) Les trompetes d'alors n'étaient que des cornets.

Près de-là était une pyramide large de cent piés & haute de deux cens, où s'étaient refugiés quelques Barbares de la contrée.

De-là on fit ſix lieues, juſqu'à une autre ville deſerte, nommée Mepſile, qui avait été habitée auſſi par les Medes. L'armée campa au pié du mur, dont la baſe avait cinquante piés en quarré, & était toute bâtie de grandes pierres rougeâtres & polies. Au-deſſus était un mur de brique, de cent piés de haut & de cinquante de large, qui avait ſix lieues de tour. On dit que la reine des Medes ſe retira en cet endroit lorſque les Perſes envahirent l'empire, & qu'ils ne ſurent forcer la ville, ni la prendre par famine; mais qu'il y ſurvint une terreur panique qui les rendit maîtres de la place.

Enſuite l'armée fit quatre lieues, pendant leſquelles Tiſaphernes parut avec toutes ſes forces. Il avait ſa cavalerie & celle du roi, les troupes d'Oronte & celles d'Ariée, & du bâtard dont nous avons parlé; de ſorte qu'elles paraiſſaient en très-grand nombre. Il envoya donc des troupes pour

donner ſur les aîles & ſur la queue, & ſe contenta d'eſcarmoucher avec les gens de trait; mais comme les nôtres eurent fait leur décharge ſans perdre un ſeul coup, à cauſe de la multitude des Barbares, il ſe retira hors de la portée du javelot, & le reſte du jour ſe contenta de ſuivre l'armée ſans la harceler davantage, parce que nos frondes portaient plus loin que celles des Perſes, ni que leurs fleches qui étaient ſi grandes que nos archers s'en ſervaient comme des dards, & les lançaient en haut avec une extrême roideur: on trouva auſſi beaucoup de nerfs & de plomb dont les frondeurs s'accommoderent.

Lorſqu'on fut campé, les Barbares ſe retirerent après avoir eu du pire, comme j'ai dit à l'eſcarmouche. On ſéjourna là le lendemain pour faire proviſion de vivres dont il y avait grande abondance; & le troiſieme jour l'armée continua ſa marche à-travers une plaine, ſuivie de Tiſaphernes, avec de fréquentes attaques. On reconnut alors qu'une bataille ſur quatre colonne eſt très-incommode lorſqu'il faut faire retraite

avec un ennemi ſur les bras ; car les aîles venant à ſe confondre, ou à cauſe d'un paſſage qui eſt trop étroit, ou à cauſe d'une montagne, ou lorſqu'il faut traverſer un pont, on eſt étouffé ſans pouvoir avancer dans la preſſe, & l'armée eſt hors de combat : au ſortir de-là les aîles venant à s'étendre, le milieu demeure à vuide, ce qui fait perdre courage aux ſoldats à la vûe de l'ennemi ; outre que chacun ſe preſſant pour paſſer le premier dans les défilés, on lui donne beau jeu pour nous attaquer.

Comme les généraux des Grecs eurent remarqué ce défaut, ils firent un corps de réſerve, de ſix cens hommes en ſix compagnies, avec des chefs de centaine, de cinquantaine & de dixaine. Quand les aîles venaient à ſe reſſerrer, ils demeuraient à la queue, ou filaient ſur les flancs de part & d'autre, pour éviter l'embarras ; & lorſqu'elles commençaient à s'étendre, ils rempliſſaient l'intervalle du milieu ou par centaine, ou par cinquantaine, ou par dixaine, ſelon qu'il était plus grand ou plus petit. Ils ne ſe brouillaient point auſſi, avec le reſte des troupes, dans

les défilés, mais paſſaient l'un après l'autre par compagnies ; & ſi l'on avait beſoin de ſecours en quelque endroit, ils y accouraient auſſi-tôt (*b*).

On marcha de la ſorte quatre jours, & au cinquieme on apperçut un château environné de quantité de villages, où l'on ne pouvait aller que par des montagnes, qui commandaient dès le pié de celle ſous laquelle on était campé ; on fut bien-aiſe de les voir à-cauſe de la cavalerie des ennemis. Mais comme on deſcendait la premiere, les Barbares firent pleuvoir d'en-haut tant de pierres & de dards, que pluſieurs de l'arriere-garde furent bleſſés ; deſorte qu'on fut contraint de retirer les gens de trait dans le milieu de la bataille pour les mettre à couvert des corſelets, & ils furent inutiles ce jour-là. L'infanterie peſamment armée voulut venir à la charge, mais elle ne pouvait monter qu'à peine, & les Barbares qui étaient légerement armés ſe re-

(*b*) Cet arrangement prouve ce que j'ai dit ci-devant de la marche des Grecs ſur quatre colonnes.

tiraient aiſément, & revenaient fondre deſſus au retour.

On fut en la même peine pour paſſer la ſeconde montagne, de ſorte qu'on ne deſcendit point la troiſieme qu'on n'eût envoyé l'infanterie légere de l'un des flancs, gagner des hauteurs qui commandaient à celle-là, ce qui arrêta l'ennemi, qui craignit d'être coupé.

On marcha de la ſorte le reſte du jour, une partie de l'armée cotoyant l'autre par le ſommet des montagnes, tant qu'on arriva aux villages dont j'ai parlé, où l'on établit huit chirurgiens, parce qu'il y avait beaucoup de bleſſés: cela fit qu'on ſéjourna là trois jours; outre qu'il y avait quantité de vivres, car on y avait amaſſé des proviſions pour le gouverneur de la province. Le quatrieme on deſcendit dans la plaine, où depuis que Tiſaphernes eut atteint l'armée, il lui apprit à camper au premier village qu'elle rencontra, à-cauſe de la multitude des bleſſés, ou de ceux qui portaient leurs armes, tous leſquels étaient inutiles pour le combat. Mais lorſqu'on fut campé, & que les Barbares vinrent à l'attaque, les Grecs eurent

rent l'avantage, car il y a bien de la différence entre combattre de pié-ferme ou en marchant avec l'embarras du bagage & des bleſſés.

Quand la nuit approcha, l'ennemi fut contraint de ſe retirer, parce qu'il n'oſait camper plus près qu'à deux lieues de peur de ſurpriſe; car la cavalerie Perſane a beaucoup de déſavantage de nuit, parce que leurs chevaux ſont liés & débridés pour repaître, quelquefois avec des entraves aux jambes, de crainte qu'ils ne s'enfuient, de-ſorte qu'ils ne ſont pas ſitôt prêts à combattre; & il faut que dans une alarme un cavalier Perſan ſelle & bride ſon cheval, s'arme, & monte deſſus, ce qui ne ſe peut faire en un inſtant, parmi les ténebres & la confuſion.

Ils ſe tenaient donc éloignés dans leurs campemens, & lorſqu'on les voyait prêts à ſe retirer, on faiſait ſonner la marche. Alors ils s'arrêtaient encore quelque tems; mais comme la nuit s'approchait, il fallait partir, & l'on recommençait à marcher; de-ſorte qu'on fit encore ce jour-là deux lieues.

Cependant cet éloignement fut cauſe que l'ennemi ne nous put atteindre ni le lendemain, ni le jour d'après; mais la nuit du troiſieme au quatrieme il gagna une hauteur, par où l'on devait deſcendre dans la plaine; ce que Chiriſophe ayant apperçu, il envoya dire à Xénophon qu'il s'avançât avec l'infanterie légere de l'arriere-garde; mais lui qui vit paraître en même tems Tiſaphernes avec le gros de l'armée, piqua droit à Chiriſophe pour ſavoir ce qu'il voulait. « Il faut, dit-il, déloger les en-» nemis de ce poſte ſi nous avons en-» vie de paſſer outre; mais pourquoi » n'as-tu pas amené les troupes que » j'avais dit »? « C'eſt à-cauſe, dit Xé-» nophon, que les Barbares paraiſſaient » à l'arriere-garde; toutefois il faut tâ-» cher de chaſſer ceux-ci ».

En diſant cela il apperçoit que le haut de la montagne ſous laquelle était l'armée commandait à celle des ennemis, & qu'il y avait un chemin de l'une à l'autre: « Il faut, dit-il, Chiri-» ſophe, ſe hâter de gagner cette émi-» nence; car ſi nous la prenons, les » ennemis ne pourront garder leur

» poſte; regarde ſi tu veux y aller, je » te laiſſe le choix, dit Chiriſophe ».

« Puiſque cela eſt, dit Xénophon, je » choiſirai de marcher, comme le plus » jeune: donne-moi ſeulement des » troupes de l'avant-garde, de peur » qu'on ne ſoit trop long-tems à en » faire venir d'ailleurs ».

Chiriſophe donc lui donna ſon infanterie légere avec celle qui était au milieu de la bataille, & trois cens ſoldats du corps de réſerve, qu'on faiſait marcher à la tête; avec ces troupes il commença à monter le plus vîte qu'il put, pour gagner cette éminence, & les ennemis qui l'apperçurent du haut de leur colline, à en faire autant de leur côté pour tâcher de le prévenir. Il y avait grand bruit de part & d'autre, chacun encourageant les ſiens à ſe hâter.

Xénophon cotoyant ſes gens leur criait: « Songez que vous retournez en » Grece vers vos femmes & vos en-» fans, & qu'il n'y aura plus de danger » conſidérable après celui-ci ». Alors un ſoldat de Sicyone, nommé Soteridas, s'écria: « Tu parles avec avantage,

» Xénophon, car tu es à cheval & moi » à pié, qui travaille à porter mon bou- » clier ». Ce qu'entendant Xénophon, il saute en-bas de son cheval, & poussant le soldat hors des rangs, lui arrache son bouclier, & se met en sa place. Cependant, comme il se pressait de marcher, laissant avancer les premiers & hâter les autres, il était fort incommodé de sa cuirasse, car il était armé en cavalier & non pas en fantassin; mais là-dessus, à force de pousser l'autre & de lui dire des injures, ses compagnons le contraignirent à reprendre sa place, & Xénophon remonta à cheval & alla le plus loin qu'il put sans mettre pié à terre, puis descendit & gagna le dessus de la montagne avec les autres, avant l'ennemi.

Alors les Barbares tournerent le dos & s'enfuirent, & Tisaphernes aussi se retira d'un autre côté. Cependant Chirisophe descendit dans la plaine, & se logea dans un village, où il y avait abondance de tout, & il y en avait plusieurs autres fort riches le long du Tigre.

L'ennemi parut sur le soir, & tua

quelques-uns des Grecs qui s'étaient écartés pour piller; car on surprit plusieurs troupeaux qui voulaient traverser le fleuve. Alors Tisaphernes commença à faire le dégât & à mettre le feu par-tout, ce qui mit les Grecs au désespoir, dans l'appréhension de mourir de faim.

Xénophon étant descendu dans la plaine, alla par les rangs, criant aux Grecs qui restaient de secourir leurs compagnons. « Vous voyez, compa- » gnons, qu'ils croient que le pays est » à nous, car ils ne voudraient pas » brûler le leur, & ont juré de ne point » toucher à celui du roi; mais ils ont » beau faire, car ou ils mourront de » faim, ou nous mangerons leurs pro- » visions; c'est pourquoi, dit-il, Chiri- » sophe, je suis d'avis de défendre no- » tre bien ».

« Brûlons-les plutôt nous-mêmes, » répondit Chirisophe en colere, afin » que ce soit plutôt fait ». Comme chacun fut retiré en son quartier, les officiers s'assemblerent, tandis que les soldats s'occupaient à chercher leurs petites nécessités, & se trouverent en

point été brûlés, après avoir mis le

grande inquiétude, car ils ſe voyaient bornés d'un côté de montagnes inacceſſibles, & de l'autre d'un fleuve ſi profond, qu'on avait de la peine à trouver le fond avec une pique.

En cette extrémité, un Rhodien ſe préſenta, qui s'offrit de paſſer l'armée ſi on voulait lui donner un talent & les choſes dont il avait beſoin. Comme on ſe fut enquis de ce qu'il fallait, il dit, qu'il avait beſoin de deux mille peaux, & qu'il y avait dans le camp aſſez de bêtes de ſomme & autres pour lui en fournir ce nombre; qu'il les attacherait deux-à-deux avec les ſangles des bâts, après les avoir couſues & enfilées, afin que l'eau n'y pût entrer, & pour empêcher de gliſſer, mettrait du bois & de la terre par-deſſus, avec des pierres pour ſervir de contre-poids, & paſſerait ainſi à-la-fois quatre mille hommes, parce que chaque peau ſerait ſuffiſante pour en paſſer deux. L'invention fut trouvée gentille, mais impoſſible de l'exécuter, à-cauſe de la cavalerie ennemie qui était à l'autre bord.

Le lendemain l'armée retourna ſur ſes pas, vers des villages qui n'avaient

point été brûlés, après avoir mis le feu à ceux qu'elle abandonnait. L'ennemi la conſidérait ſans l'attaquer, comme par étonnement, pour ſavoir ce qu'il deviendrait. Après qu'on eut campé, les officiers s'aſſemblerent une ſeconde fois, & firent venir tous les priſonniers, pour ſavoir d'eux l'état du pays. Ils dirent qu'au midi d'où l'on venait était le chemin de Babylone & de la Médie; à l'orient, Suſe & Egbatane, où le roi paſſait le printems & l'été; à l'occident, le chemin de la Lidie & de l'Ionie; au-delà du Tigre & vers le ſeptentrion, les montagnes des Carduques (*c*), peuple belliqueux qui n'obéiſſait point au roi, & qui avait taillé en pieces une armée de cent vingt mille hommes qu'on y envoyait, ſans qu'il s'en fût ſauvé un ſeul, à cauſe de la difficulté des chemins; qu'ils n'avaient aucun commerce avec les Perſes que lorſqu'ils faiſaient alliance avec le gouverneur de la province.

Sur ce rapport les chefs tirent à part

(*c*) Ces montagnes forment aujourd'hui la province de Kurdiſtan, qui a Betlis pour capitale.

ceux qui avaient connaiſſance particu-

nes, en pourſuivant cette pauvre armée

ceux qui avaient connaiſſance particuliere de chaque pays, ſans leur découvrir leur deſſein; car ils avaient réſolu de s'en retourner par les montagnes, parce qu'au ſortir de-là on entrait dans l'Arménie, pays riche & abondant, d'où l'on pourrait aller de quel côté on voudrait.

Enſuite on ſacrifia, afin qu'il n'y eût rien le lendemain qui retardât la marche, & qu'on pût partir à l'heure qu'on jugerait la plus commode; car on craignait que l'ennemi ne ſe ſaisît des paſſages, & l'on fit publier que chacun après ſouper tînt ſon bagage prêt & ſe reposât pour partir à l'heure qu'il lui ſerait commandé.

REMARQUES.

Retraite des Grecs qui ſuivent les Carduques.

LA ſageſſe des précautions qu'avaient pris les Grecs, les rendait peu inquiets ſur les tentatives des Barbares. Réſolus de vaincre, ils marcherent animés par leur déſeſpoir ſous la conduite du jeune Xénophon, qui faiſait déjà paraître des talens ſupérieurs pour la guerre.

La maniere dont ſe conduiſit Tiſapher-

nes en pourſuivant cette petite armée, prouve qu'il eſt des généraux dont les idées ſont ſi bornées qu'ils ne ſavent ni imaginer, ni même choiſir entre celles qui ſe préſentent le plus naturellement à l'eſprit. Au-lieu d'accabler cette armée par toutes les forces des Perſes, ce ſatrape la fit ſeulement harceler par des détachemens qui furent toujours repouſſés avec perte, parce qu'ils ne marchaient que les uns après les autres. Manœuvre abſurde, comme je le prouverai ailleurs, parce qu'alors les Grecs étaient toujours plus forts que les détachemens qui ſe préſentaient pour les combattre.

Cependant Xénophon dirigeait ſa marche vers les montagnes des Carduques, qu'il regardait avec raiſon comme inacceſſibles à la cavalerie Perſane, principale force des Barbares, & où n'en ayant plus tant à craindre, il pourrait ramener les Grecs avec moins de difficultés.

Que n'eurent-ils point à ſouffrir juſques-là? & que de connaiſſances ne peuvent pas tirer nos militaires de la lecture de ce chapitre? La premiere manœuvre de Xénophon fut d'abord de ſe rapprocher du Tigre, dont il s'était un peu écarté pour paſſer les rivieres de Zabathe & de Zathe, afin de n'être point enve-

loppé par les forces ſupérieures des Perſes, & ſe mettre à l'abri d'une attaque environnante. Cette méthode eſt ſi excellente en elle-même, qu'elle a toujours été ſuivie par tous les généraux qui ſe ſont trouvés vis-à-vis d'un ennemi ſupérieur & formidable.

La ſeconde attention qu'eut Xénophon, fut de continuer à marcher dans l'ordre qu'il voulait combattre, ſuppoſé qu'il fût attaqué. Après avoir paſſé ſans embarras une fondriere où les Perſans n'eurent ſeulement pas l'adreſſe de l'inquiéter, il forma une réſerve partagée en pluſieurs pelotons, pour arrêter les ennemis qui auraient voulu troubler l'armée aux défilés; & fit rapprocher ſes quatre colonnes de maniere qu'il pouvait varier & changer l'ordre de ſa marche ſuivant les mouvemens des Barbares, & la nature du pays. Cette marche était ſi bien ordonnée relativement au tems, les diſtances ſi bien gardées pour la facilité des mouvemens, la largeur des défilés ſi bien calculée ſur les hommes qui pouvaient y paſſer de front, & ſes petits corps de reſerve ſi bien placés à l'arriere-garde pour ſe porter aux endroits les plus preſſés, que l'armée fut inabordable à tous les détachemens de cavalerie que Tiſaphernes envoya contre elle.

Une retraite établie ſur des principes auſſi ſages, & ſur des regles ſi bien priſes, ne pouvait pas manquer de réuſſir, à moins que Tiſaphernes n'eût eu autant de capacité que les généraux de l'armée Grecque: circonſtance rare dans toutes les occaſions qui peuvent ſe préſenter à la guerre, parce que les talens le ſont auſſi....

J'ai eu beau chercher dans l'hiſtoire ancienne & moderne une retraite qui pût être miſe à côté de celle des Dix-mille, & je n'en ai pas pû trouver. Mais, dira-t-on, celle de Prague? celle de Prague!... Il fallait être aveuglé par la plus abſurde prévention, pour faire en 1742 l'inſoutenable parallele de cette retraite à celle de Xénophon. Non que je veuille ôter aux Français la gloire d'avoir fait alors une très-belle marche par un tems très-rigoureux; mais aſſimiler cette marche, où l'on n'avait que trente-ſix lieues à faire dans un pays connu, ſans défilés ni rivieres à traverſer, ſans être pourſuivi, & avec une armée qui, ſuivant un état des recrues que j'ai vu chez le maréchal de Belle-iſle, ſe portait à dix-huit mille cinq cens ſoixante-neuf hommes; comparer, dis-je, cette marche à une retraite faite à-travers cent nations barbares, par dix mille hommes dépourvus de tout, qui étaient à plus

de ſix cens lieues de leur patrie, & pourſuivis par quatre à cinq cens mille Perſans, c'eſt une choſe que la flatterie ſeule, toujours féconde en exagération pouvait faire imaginer...!

Les retraites que je trouve bien plus ſavantes, & plus inſtructives pour les officiers particuliers, ſont : celle du baron de Pfiffer (*d*), lorſqu'en 1567 il ramena de Meaux à Paris, avec ſon ſeul régiment des gardes Suiſſes, le roi de France & toute ſa cour, toujours en préſence de l'armée du prince de Condé & de l'amiral, qui voulaient s'emparer de la perſonne de ce prince :

Celle du comte de Schemettau (*e*), lorſqu'à la tête de quatre cens Pruſſiens, il ſut ſe retirer du fond de la Pologne, quoique pourſuivi continuellement par cinq mille Polonais qu'il battit, & aux-

(*d*) Louis de Pfiffer eut reellement l'honneur de cette retraite, quoique quelques hiſtoriens l'aient attribuée au duc de Nemours. Cet officier qui commandait alors les gardes Suiſſes, était du canton de Lucerne, ou ſa famille ſubſiſte.

(*e*) N. de Schemettau, feld-maréchal des armées de Pruſſe. Cette retraite qu'il fit en 1715, eſt citée encore en Allemagne comme une action unique dans ce genre : la maiſon de ce général ſoutient en Pruſſe la gloire de ſon nom.

quels il prit trois cens chevaux & quatre pieces de canon :

Celle de M. de Rivri (*f*), qui ſe voyant abandonné dans la petite ville de Vittemberg en Bohême, paſſa à-travers les bois, les gorges, les défilés dont le pays eſt hériſſé, & les détachemens de payſans qui couvraient la campagne, pour joindre le duc d'Harcourt (*g*) campé ſous Nidérahach, près du Danube :

Celle du chevalier d'Aultri (*h*), lorſque ſous les ordres de M. de Maupeou (*i*), il partit de Landau ſur Lin, & ſe retira par la Baviere, devant une diviſion d'ennemis huit fois plus forte que la ſienne, qui le pourſuivit juſqu'à ce qu'il ſe fût joint au comte de Clermont Gallerande (*k*) :

Celle de M. Gariſſon (*l*), lorſqu'en

(*f*) N. de Rivri, lieutenant-colonel du régiment d'Anjou, depuis lieutenant de Roi de Briançon.

(*g*) Anne-Pierre, duc d'Harcourt, lieutenant-général des armées, & chevalier des ordres, d'une maiſon illuſtre du royaume.

(*h*) N. chevalier d'Autri, brigadier des armées.

(*i*) Louis-Charles-Alexandre de Maupeou, depuis lieutenant-général, d'une maiſon ancienne & diſtinguée du parlement de Paris, qui a pour chef René-Charles, vice chancelier de France.

(*k*) Henri Armand comte de Clermont-Gallerande, lieutenant-général des armées.

(*l*) Jean de Gariſſon d'Eſtillac, capitaine du régiment de Champagne, d'une famille noble de

1760, il ſortit d'Yeſſem près de Gueldres, avec un convoi conſidérable, & rejoignit l'armée françoiſe, où quelques généraux qui avaient aſſuré ſa perte, furent aſſez fâchés de le voir arriver.

Voilà les manœuvres que l'on peut véritablement appeller des retraites, parce que l'on a à vaincre tout-à la-fois les difficultés des ſubſiſtances, celle des mauvais chemins, & la force très-ſupérieure des ennemis.

Dans le nombre des précautions d'uſage & néceſſaires, que peuvent prendre les officiers dans ces cas épineux, je comprends celles-ci.

Si l'on part d'une ville ou d'un village, il faut ordonner de préparer des nouveaux logemens, des lits, & des écuries; faire commander des habitans pour retrancher quelques parties faibles, & tout cela afin d'empêcher l'ennemi de penſer que l'on veut partir.

L'heure du départ étant venue, on fera prendre les armes à la troupe ſous prétexte de chercher & d'arrêter des eſpions que

Montauban. Cet officier n'avait alors que cent hommes qui eſcortaient cent cinquante chariots, & il était pourſuivi par plus de huit cens Hanovriens.

l'on dira être entrés. On fera demander aux échevins des guides pour envoyer pluſieurs détachemens de tels & tels côtés, qui ſeront oppoſés à celui par où l'on aura réellement réſolu de ſe retirer. Cela fait, on ſortira de la place au commencement de la nuit, après avoir pris ſept ou huit habitans des plus notables; & s'il arrivait qu'en ſortant on rencontrât les ennemis, il faudrait tomber ſur eux la bayonnette au bout du fuſil; mais ſans tirer, afin de ne pas faire connaître par où l'on ſe retire.

Si l'on a de la cavalerie, on la partagera par pelotons; & ſi l'on eſt pourſuivi, on lui fera charger les ennemis en s'abandonnant ſur eux le ſabre à la main, mais en obſervant de faire ſoutenir ces pelotons les uns par les autres, en les plaçant par échelons & à peu de diſtance, afin d'aſſurer leur retour.

Pendant la retraite, on tiendra toujours le gros de la troupe extrêmement ſerré & hériſſé de bayonnettes ou d'armes de longueur.

On placera les meilleurs tireurs au premier rang, & on leur fera paſſer de main en main des fuſils tout chargés, afin que le feu ne ſoit point rallenti ni la troupe ébranlée.

Au-lieu de charger les fusils de balles, on les chargera avec du gros plomb pour la chasse, afin d'atteindre plus facilement les yeux des chevaux & des hommes : ce plomb ne les tuera pas à la vérité, mais il les aveuglera ; & on a toujours bon marché d'un ennemi qui ne voit goutte.

Enfin on se fera précéder par quelques troupes légeres, qui iront s'emparer, comme celles de Xénophon, des défilés & des gorges par où l'on voudra se retirer, afin de ne pas s'engager dans des montagnes dont on ne pourrait plus sortir, & être forcé de mettre bas les armes, comme les Saxons à Pirna, & les Prussiens à Maglitz. Il ne faut pas s'imaginer que les actions de ce dernier genre soient fort difficiles à la guerre : j'ai couru les Alpes, les Pyrénées, les hautes Sevennes, le Vivarais, & j'ai apperçu des endroits sans nombre où l'on pourrait être réduit au même sort, si avant de s'y enfoncer, on n'avait la précaution de voir bien loin devant soi. Cette guerre qui est toute différente, & mille fois plus difficile que celle de la plaine, demande aussi une intelligence plus étendue, un général plus expérimenté, & les officiers en sous-ordre plus exercés : n'ayez point cela dans un pays couvert, vous serez pris pour

dupe à chaque instant, sur-tout si vous avez en tête, je ne dirai pas un général habile, mais un simple officier qui ait un peu couru les montagnes. Lorsque Marc-Antoine, ce Romain distingué par ses âneries & par sa lâcheté, marcha contre les Parthes, il ne vit jamais d'ennemis devant lui ; & cependant les Asiatiques dispersés dans leurs montagnes, comme les Barbets dans le Piémont, ou les Camisards dans les Sevennes, lui tuerent vingt quatre mille hommes, & il ne sortit de ce pays-là qu'après y avoir déshonoré la gloire du nom Romain....

Devant avoir occasion de parler encore de la guerre des montagnes, je finirai cet article par quelques réflexions sur ce que nous dit Xénophon des embarras qu'éprouvait la cavalerie Persane, lorsque poursuivant les Grecs elle était obligée, pour faire paturer ses chevaux, de s'éloigner toutes les nuits, afin qu'elle ne fût point attaquée. Comme toute la cavalerie de l'Europe éprouve aujourd'hui ces mêmes difficultés, je vais proposer ici quelques idées.

Pour ne pas perdre, par exemple, un tems considérable à seller un cheval, ne pourrait-on pas imaginer une espece de

ſelle qui pût reſter pluſieurs jours ſur l'animal ſans lui nuire, ſur laquelle on pût placer deux cavaliers à la fois, ſi l'on en avait beſoin, & que l'on pût monter d'un côté & d'autre?

Serait-il impoſſible de trouver une eſpece de bride qu'il ne fût pas néceſſaire d'ôter aux chevaux, & qui leur laiſsât la liberté de paître en tout tems?

Ne pourrait on pas inventer des bottes aſſez molles pour pouvoir faire le ſervice de l'infanterie, & aſſez fortes pour réſiſter aux coups de pié, auſſi bien qu'aux chutes; & qui garantiſſent les cavaliers des contuſions aux genoux, lorſqu'on ſerre un eſcadron: contuſions qui cauſent un frottement éternel, & qui font déſeſpérer les hommes?

Ne vaudrait-il pas mieux les armer de lances que de mouſquets, comme les Numides; les exercer à atteindre comme eux, les ennemis à huit ou dix pas, en s'alongeant ſur leurs chevaux, & à rendre inutile la bayonnette de l'infanterie? Tite-Live nous dit que les Parthes étaient ſi adroits à ſe ſervir de la lance, qu'on les vit ſouvent enfiler deux Romains à la fois à la bataille de Canes; pourquoi les

nôtres n'en feraient-ils pas autant (*m*)?

Ne pourrait-on pas perſuader à la cavalerie que ſa véritable maniere de combattre eſt avec le ſabre, & de pointer dans la tête ou dans le viſage, comme Céſar le fit à Pharſale, au-lieu de frapper de taille? Il ne faut pas s'être trouvé ſouvent dans la mêlée pour avoir vu qu'un ſeul coup dans la tête met plutôt un homme hors de combat, que dix coups portés ailleurs qui ne font que l'irriter.

Ne ſerait-il pas plus avantageux d'attacher à chaque régiment de cavalerie des compagnies d'infanterie, qui ſerviraient à la garde de ſes équipages, au-lieu des troupes qu'on y emploie; qui ſeraient exercées à ſervir avec elle, à la ſoutenir dans les combats, & à lui donner l'avantage des deux armes dans toutes les poſitions, ſoit dans les montagnes, ou dans les pays coupés.

Voilà en général quelques queſtions que j'avais tâché de développer dans un

(*m*) Chez les Romains les armes ne furent pas toujours les mêmes, chaque ſiecle y voyait naître des changemens; ce que les anciens auteurs appellent *ſcutum*, *clypeus*, *parma*, &c. étaient des boucliers tous différens.

autre ouvrage, & que plusieurs raisons m'empechent de dire aujourd'hui.

Xénophon ayant réussi à passer les premieres montagnes qui le séparaient des Carduques, trouva abondance de vivres dans plusieurs villages. Pour l'en priver à l'avenir Tisaphernes mit le feu par-tout; & Xénophon appercevant combien cet accident consternait les siens, fit tous ses efforts pour les rassurer: il n'en était pourtant pas moins affecté lui-même. Pour se mettre donc à l'abri de ces poursuites, il fit examiner si l'on ne pourrait pas traverser le Tigre, & s'en retourner par le seul chemin connu qui conduisait en Grece, & par où il semble qu'il aurait dû naturellement s'échapper. Mais soit que la cavalerie Persane, qui remontait le Tigre de l'autre côté du fleuve, l'en empêchât, ou qu'il se crût plus à l'abri des inquiétudes que leur causaient les Perses en passant par les montagnes des Carduques, il résolut d'aller de ce côté-là.

Les informations qu'il avait prises sur la force de ces peuples, étaient capables de le décourager. « C'est, lui disait on, » une nation que le roi n'a jamais pu sou» mettre, & qui depuis peu a taillé en pie» ces une de ses armées » ..... Ce discours qui était très-vrai, ne fit cependant

pas la moindre impression sur lui; considérant qu'on ne les lui tenait que pour l'épouvanter, & que ces peuples ne s'opposeraient peut-être pas à une poignée de Grecs qui n'en voulaient point à leur liberté, mais retourner seulement dans leur patrie. Il se disposa à prendre cette route, sans cependant publier son dessein; tellement que les Perses douterent encore s'il passerait le Tigre, ou s'il le remonterait.

Au reste, comme la marche des Grecs depuis la riviere de Zabathe jusques aux Carduques est très-obscure dans Xénophon, il est, ce me semble, impossible de les suivre exactement dans leurs journées.

Fin du premier Volume.

COLUMBIA UNIVERSITY
0032204396

OCT 18 1982

VOLUME 2

Class 88X M Book D6 2

Columbia College Library
Madison Av. and 49th St. New York.

Beside the main topic this book also treats of

Subject No.	*On page*	*Subject No.*	*On page*

D: L.
Nouveau Titre

COMMENTAIRES
SUR LA RETRAITE
DES DIX-MILLE
DE XÉNOPHON;
OU
NOUVEAU TRAITÉ
DE LA GUERRE,
A L'USAGE DES JEUNES OFFICIERS.

Par M. LE COINTE, *Capitaine de Cavalerie au Régiment de Conty, de l'Académie Royale de Nîmes.*

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez { NYON, Quai des Auguſtins.
SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
DESAINT, rue du Foin.

M. DCC. LXVI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

88XM
DL
2

Library of David King.
Leavitt & Co. May 21 1984

COMMENTAIRES
SUR LA RETRAITE
DES DIX-MILLE.

520+c4/p.S.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Paſſage des montagnes des Carduques.

NOus avons vû les diverſes aventures de l'armée, tant dans ſa marche que dans ſa retraite, avant & depuis l'infraction du traité. Comme on fut arrivé au fleuve du Tigre, ſans le pouvoir paſſer à-cauſe de ſa profondeur, parce qu'on n'avait point de bateaux, on fut con-

57717.

traint de traverſer les montagnes des Carduques, parce qu'il n'y avait point d'autre chemin, & que les priſonniers rapportaient qu'on entrerait de-là dans l'Arménie, où l'on paſſerait le Tigre à ſa ſource, & enſuite l'Euphrate, qui n'en eſt pas fort éloigné.

Or pour gagner ces détroits avant que l'ennemi s'en pût ſaiſir, on trouva à-propos de partir ſur la quatrieme veille de la nuit, pour arriver au point du jour au pié des montagnes comme on fit (*a*). Chiriſophe menait l'avant-garde avec les gens de trait, outre ſes troupes ordinaires, & Xénophon l'arriere-garde, ſans avoir avec lui que les ſoldats peſamment armés, parce que l'ennemi n'était pas à craindre en montant.

Le premier donc gagna le ſommet des rochers ſans être apperçu de l'ennemi, & deſcendit de-là dans les villages qui etaient épars çà & là dans des vallons où toute l'armée logea. Mais les Barbares le voyant venir, s'enfuirent ſur le haut des montagnes avec leurs femmes & leurs enfans. On trouva quantité de vivres dans leurs maiſons, avec pluſieurs vaiſſelles de cuivre, qu'on laiſſa ſans rien emporter, ni pourſuivre les habitans pour les obliger à nous livrer paſſage ſur leurs terres, à-cauſe qu'ils étaient ennemis des Perſes; mais ils ne voulurent jamais venir, quelque promeſſe qu'on leur pût faire.

(*a*) Les anciens diviſaient la nuit en quatre veilles, dont chacune comprenait trois heures

Comme l'arriere-garde arriva qu'il était déjà nuit, car on fut tout le jour à monter & à deſcendre, ils donnerent ſur la queue, & tuerent quelques ſoldats; mais toutefois le mal ne fut pas grand, parce qu'ils n'étaient pas en grand nombre & qu'ils furent ſurpris; car autrement, une partie de l'arriere-garde courait fortune d'y demeurer. Ils firent donc des feux toute la nuit ſur la croupe des montagnes pour s'entre-avertir.

Au point du jour les officiers de l'armée s'aſſemblerent, & furent d'avis de quitter toutes les bêtes de charge qui n'étaient pas abſolument néceſſaires, avec tous les eſclaves qu'on avait pris

nouvellement, à-cauſe qu'ayant à paſſer de grands défilés, cela retardait trop la marche, outre qu'il fallait davantage de proviſions, & que ceux qui avaient ſoin de ces animaux étaient inutiles pour le combat. Comme cela eût été arrêté & publié, l'armée reput & décampa, & les colonels ſe mirent ſur le paſſage, & ôterent volontairement aux ſoldats tout ce qui était contraire au reglement, à la réſerve de quelques garçons qu'ils aïmaient, & de quelques belles femmes.

On marcha de la ſorte tout le jour, tantôt combattant, tantôt faiſant halte, & le lendemain même, par un grand orage à cauſe qu'on manquait de vivres, Chiriſophe conduiſant toujours l'avant-garde & Xénophon l'arriere-garde. Cependant comme on marchait par des défilés, celui-ci fut attaqué vigoureuſement par les Barbares à coups de traits, & contraint de détacher des troupes contre eux à diverſes fois pour les repouſſer, ce qui fut cauſe du retard de la marche, parce qu'il fallait faire halte.

Il arriva une fois que Chiriſophe qui

avait accoutumé de s'arrêter au premier mot de Xénophon, ſe hâta de marcher, ce qui fit juger à l'autre qu'il y avait quelque choſe d'extraordinaire, quoiqu'il ne pût deviner ce que c'était, & qu'il n'eût pas le loiſir de s'en enquerir parce qu'il était trop preſſé. Cela fut cauſe néanmoins que la marche de l'arriere-garde fut plus ſemblable à une fuite qu'à une retraite de gens de guerre, & il y mourut deux braves hommes, l'un Lacédémonien, nommé Cléonyme, d'un coup qui lui perça ſon harnois & ſon bouclier; & l'autre Arcade, nommé Baſie, d'un autre coup à-trovers la tête, ſans qu'on pût ſeulement emporter le corps pour la ſépulture. Xénophon ne fut pas plutôt arrivé qu'il courut s'en plaindre à Chiriſophe qui lui dit: « Vois-tu ces » montagnes couvertes de Barbares, il » n'y a qu'un paſſage que j'avais envie » de gagner, mais ils m'ont prévenu ». « J'ai deux priſonniers, répondit Xé- » nophon, que j'ai fait exprès pour » nous ſervir de guides; car comme » je me ſuis ſenti preſſé, j'ai dreſſé une » embuſcade qui a ſervi à nous faire » reprendre haleine, & a coûté la vie

» à quelques Barbares; il les faut faire » venir ».

Comme on les eut amenés, on leur demanda s'ils ne ſavaient point d'autre chemin que celui qui paraiſſait : l'un dit que non, quelque menace qu'on lui put faire, & fut égorgé ſur-le-champ, en préſence de ſon camarade, qui tout étonné répondit, qu'il en ſavait un où les bêtes de ſomme pouvaient aller, que l'autre n'avait pas voulu découvrir parce qu'il avait une fille mariée en ces quartiers-là. On s'enquit s'il n'y avait point quelque paſſage dangereux, & comme il eut répondu qu'il fallait gagner une hauteur, ſans quoi on ne pouvait paſſer, on trouva à-propos d'aſſembler tous les capitaines, pour voir s'il n'y en avait point qui voulût marcher volontairement à cette entrepriſe. Il s'en préſenta deux de l'infanterie peſamment armée, Ariſtonyme & Agaſie, tous deux Arcades. Mais Callimaque qui avait toujours quelque jalouſie contre celui-ci, y voulut aller & dit, qu'il n'y menerait que des volontaires, parce qu'il ſavait bien que toute la jeuneſſe voudrait ſuivre. Après

on demanda ſi quelque officier de l'infanterie légere y voudrait aller auſſi; & Ariſtée, de l'île de Chio, ſe préſenta, qui avait déjà rendu de grands ſervices en ſemblables occaſions. Comme il était déjà tard, on leur ordonna de repaître pour partir, & on leur donna le guide lié, avec ordre d'avertir dès le point du jour, l'armée au ſon de la trompette, lorſqu'ils ſeraient maîtres de la montagne, & d'aller attaquer enſuite ceux qui tenaient le grand chemin par où le reſte de l'armée devait paſſer. Ils partirent donc environ deux mille, par une grande pluie, & Xénophon marcha avec l'arriere-garde par le chemin battu, afin d'amuſer les ennemis & couvrir la marche des autres. Lorſqu'il fut arrivé à une fondriere qu'il fallait paſſer avant que de monter où étaient les Barbares, ils commencerent à rouler d'en-haut des gros cailloux, qui venant à donner contre les rochers, faiſaient voler des éclats par-tout, de-ſorte qu'on n'en oſait approcher. Quelques officiers tenterent en même tems d'autres paſſages, pour amuſer toujours les ennemis, juſqu'à ce qu'il fût nuit, que chacun ſe

retira dans le camp pour repaître, car l'arriere-garde n'avait mangé de tout le jour. Les Barbares ne ceſſerent toute la nuit de rouler des pierres dont on entendait le bruit du camp.

Cependant, ceux qui marchaient avec le guide ayant tourné ces lieux, ſurprirent ceux qui gardaient la hauteur aſſis auprès du feu, & après en avoir tué quelques-uns & écarté les autres, ils s'en ſaiſirent; mais il y en avait encore une plus haute qui commandait le même paſſage; toutefois de celle qu'ils avaient priſe on pouvait aller à celle du grand chemin, qui était occupée par la multitude des Barbares. Ils paſſerent donc la nuit en cet endroit, & dès le point du jour ils marcherent contre eux par un grand brouillard, de-ſorte qu'ils ne furent point apperçus qu'ils ne fuſſent tout proche. Auſſi-tôt ils firent ſonner la trompette pour avertir l'armée, & coururent les attaquer avec des grands cris; mais les Barbares lâcherent le pié & prirent la fuite, ſi-bien qu'on en tua peu à-cauſe de leur viteſſe.

Sur ces entrefaites Chiriſophe monta

par le grand chemin, & les autres colonels par des ſentiers détournés, chacun à l'endroit où il ſe trouva, les ſoldats s'entre-aidant avec leurs piques; & ce furent les premiers qui grimperent ſur le côteau & qui ſe joignirent aux autres. Xénophon conduiſit l'arriere-garde en deux troupes, avec le bagage au milieu, par le chemin que le guide avait pris, parce que c'était le plus commode pour les bêtes de ſomme, & trouva en paſſant une hauteur qui était occupée par les Barbares, ce qui le mit en grande inquiétude; car encore qu'il pût aller par le grand chemin, le bagage ne pouvait paſſer autrepart, de-ſorte qu'il ſe fallait réſoudre à ſe ſéparer de l'armée ſi l'on ne ſe rendait maître de ce poſte.

Il ſe réſolut donc de l'attaquer & y fit défiler les troupes par compagnies, l'une de-çà & l'autre de-là, ſans ſe ſoucier d'environner la montagne, pour laiſſer la retraite libre aux Barbares, comme en effet ils ſe retirerent lorſqu'ils le virent approcher, ſans lancer ſeulement le javelot. Il ne fut pas plutôt paſſé qu'il apperçut une autre butte

plus loin, occupée par les ennemis; mais avant que de l'aller attaquer, il mit garde ſur celle qu'il avait priſe, craignant qu'ils ne s'en ſaiſiſſent pour donner ſur le bagage en paſſant, à-cauſe qu'il y avait un long défilé. Il y laiſſa donc deux compagnies, ſous le commandement d'Arcagoras, banni d'Argos, & de Cephiſidore, fils de Céphiſophonte, Athénien, & marcha avec le reſte vers cette éminence, que les ennemis abandonnerent comme la premiere; il en reſtait une troiſieme beaucoup plus droite, qui commandait à celle où l'on avait trouvé les Barbares auprès du feu, mais ils la quitterent auſſi ſans combat, ſitôt qu'ils le virent approcher, ce qui l'étonna extrèmement, & lui fit croire qu'ils craignaient d'être inveſtis; mais c'eſt que du haut de la montagne ils découvrirent le bagage qui filait derriere l'arriere-garde, & s'allerent jetter deſſus.

Cependant Xénophon gagna le haut de la colline avec la jeuneſſe, après avoir commandé au reſte de la troupe de marcher lentement, afin que les derniers les puſſent joindre, & quand

ils ſeraient arrivés de mettre bas les armes pour ſe repoſer. Sur ces entrefaites arriva Arcagoras, qui dit que les troupes qu'on avait laiſſées ſur le roc avaient été chaſſées par les Barbares, & tous les Grecs taillés en pieces, à la réſerve de ceux qui avaient ſauté en-bas & rejoint l'arriere-garde; & que Céphiſidore & Amphicrate étaient demeurés ſur la place. Après cet avantage, les Barbares gagnerent une hauteur oppoſée à celle que tenait Xénophon, qui leur fit demander par ſon truchement s'ils voulaient rendre les morts & faire quelque traité. Ils promirent de les rendre, pourvu qu'on ne brûlât point leurs villages, ce qu'on leur acccorda.

Cependant, le reſte de l'arriere-garde était paſſé, & tout les Barbares s'étaient aſſemblés en cet endroit; deſorte que voyant Xénophon qui deſcendait de ſon côteau pour aller rejoindre les autres, ils grimperent ſur le haut, d'où ils roulerent de groſſes pierres ſur ſes gens, & caſſerent la jambe à un ſoldat. Comme il n'avait pas ſon bouclier, parce que celui qui le portait s'était

retiré, Euryloque d'Arcadie s'approchant le couvrit du ſien, de-ſorte qu'il regagna ſans danger le reſte de l'armée qui l'attendait en bataille au pié de la montagne.

Les troupes s'étant rejointes, camperent dans de bons villages, où il y avait abondance de tout, car il y avait tant de vin qu'on le gardait dans des citernes. Chiriſophe & Xénophon rendirent là aux Barbares leur guide & reçurent leurs morts, à qui ils firent des funérailles ſelon leur pouvoir, comme à de vaillans hommes.

Le lendemain ils marcherent ſans guide, ayant toujours l'ennemi ſur les bras dans les détroits; mais lorſque Xénophon voyoit l'avant-garde qui faiſait halte, il montait par-derriere pour gagner les hauteurs qui commandaient ſur le paſſage, afin d'en déloger les ennemis. Chiriſophe en faiſait autant de ſon côté quand l'arriere-garde était preſſée, de-ſorte qu'ils prenaient grand ſoin de s'entre-ſecourir. Les Barbares les incommodaient auſſi quelquefois à la deſcente à-cauſe de leur extrême vîteſſe, car ils n'ont pour armes

qu'un arc ou qu'une fronde. Leur arc a près de trois coudées, & lorſqu'ils le veulent bander ils mettent le pié deſſus, de-ſorte qu'ils percent & bouclier & cuiraſſe, car ils ſont excellens archers. Quand les Grecs pouvaient avoir quelques-unes de leurs fleches, ils s'en ſervaient comme de javelots à lancer, en y attachant des courroies, parce qu'elles avaient plus de deux coudées. Les archers de Candie, commandés par Stratoclès, furent de grand ſervice en cette occaſion.

OBSERVATIONS.

Passage par les montagnes des Carduques.

NOus voici arrivés à l'endroit le plus périlleux de la retraite, & celui où les généraux Grecs furent le plus embarraſſés; non qu'ils euſſent à combattre les Perſans, car il paraît qu'ils ceſſerent tout-à-fait de les pourſuivre à l'entrée des Carduques, mais parce qu'ils furent cruellement harcelés par les habitans de ces montagnes même.

Je ne me flatte pas de faire ſur ce chapitre toutes les obſervations dont une matiere auſſi ample ſerait ſuſceptible: il

n'y a pas une ligne qui ne pût fournir un volume de réflexions. Je m'arrêterai donc aux principales; & ſi je puis mettre les jeunes officiers à portée de les étendre eux-mêmes, & de ſuppléer ce que j'aurai omis, je ne regarderai pas mon travail comme inutile.

Avant d'y pénétrer, Xénophon fait brûler tout ce qui reſtait de bagage inutile.

La premiere attention de Xénophon, après avoir mis le pié dans les Carduques, fut de ſe débarraſſer encore de toutes les bêtes de ſomme, de tout le bagage, & des eſclaves qui pouvaient retarder la marche. On avait déjà fait une réforme à ce ſujet, après la mort des généraux; mais comme elle n'avait pas été entiere, & que peut être quelques officiers avaient trouvé le ſecret, comme ils le trouvent encore aujourd'hui, de ſe mettre à l'abri de cette premiere recherche, il fallut nommer des officiers ſupérieurs pour en faire une inſpection générale.

Cette précaution, qui indique celle que nous devons prendre dans de ſemblables circonſtances & que nous négligeons, eſt pourtant la ſeule qui puiſſe ſervir au ſuccès d'une armée & remplir les vues de la cour. Un ſouverain a beau rendre des ordonnances à ce ſujet, & vouloir ſimplifier les équipages de ſes troupes, tant que les généraux ſeront les premiers à y

contrevenir, tant que l'on regardera comme néceſſaires des choſes qui ne ſont que de luxe, tant qu'il n'y aura pas des commiſſaires pour en faire une revue exacte tous les mois: les déſordres continueront, & l'on aura toujours un obſtacle invincible à la célérité des armées.

Cette raiſon ne fut pas la ſeule qui détermina Xénophon à réformer entierement ſes équipages. La quantité de valets qui y étaient employés, lui étaient néceſſaires pour oppoſer à l'ennemi; pluſieurs généraux ont ſu comme lui s'en ſervir d'une maniere utile. Les eſclaves de Céſar, lorſqu'il pourſuivait Caton; les habitans de Beauvais, contre le duc de Bourgogne; & les laquais de Paris, ſous les ordres du maréchal de Châtillon en 1636 (*b*), furent d'une reſſource infinie pour augmenter leurs troupes. Qu'aurait donc penſé Xénophon, ſi vivant de notre tems, il avait vu quarante mille hommes de livrée dans une ſeule ville, & quelquefois dix mille à la ſuite d'une armée qui ſouvent n'eſt pas ſix fois plus nombreuſe? N'eût-il pas

(*b*) Gaſpard de Coligni, ſeigneur de Chatillon, gouverneur de Montpellier, &c..... Cette maiſon, ſi recommandable par ſon ancienneté & par les héros qu'elle a produits, s'eſt éteinte en 1694.

eu raiſon de craindre alors qu'une ſi grande quantité de gens ne l'affamaſſent & ne la miſſent dans l'impoſſibilité d'avancer?

De pareils ſoldats, dira-t-on, formeraient de mauvaiſes troupes. J'ai de la peine à le croire; & puiſque la plupart d'entre eux ne craignent pas d'expoſer tous les jours leur vie pour aller piller le spayſans, ils ne ſeraient pas moins braves en allant à l'ennemi. Dira-t-on encore qu'ils ne ſeront pas exercés? Hé bien, employez-les à la défenſe des places, à la garde des magaſins, à celle des priſonniers, & dans tous les endroits où il ne ſera pas néceſſaire de faire des manœuvres, & vous aurez de plus les ſoldats qui y ſont occupés.

Xénophon continue la Retraite.

Débarraſſé de ſes équipages inutiles & des priſonniers, Xénophon ſe remit en marche, & eut continuellement les habitans des Carduques ſur les bras. Ces peuples toujours indépendans du roi de Perſe, comme ils le ſont encore au moment que j'écris, étaient belliqueux par inſtinct, comme tous les peuples qui habitent les montagnes (*c*). Attachés à leur pays, on

(*c*) Ils ſont gouvernés par un prince particulier, qui quoiqu'environné des Turcs & des Perſans, n'obéit ni aux uns ni aux autres: ſa réſidence ordinaire eſt à Betlis.

ne les voit pas, ainſi que les habitans des plaines fertiles, plongés dans la molleſſe & dans la ſenſualité; d'un caractere intrépide & dur, qui tient de l'âpreté de leurs climats, ils ont un goût décidé pour l'indépendance; toujours plus pauvres que les autres, ils ſont auſſi moins attachés à leur bien, & combattent avec plus de zele pour la liberté qui ſemble être l'apanage de leur pays..... Et c'eſt-là la raiſon pourquoi on a vu ſouvent des armées qui avaient remporté de grandes victoires dans les plaines, échouer enſuite dans les lieux eſcarpés.

Cette poſition, qui eſt la premiere cauſe de la valeur des Suiſſes, des Barbets du Piémont, des Miquelets des Pyrenées, des habitans du Vivarais, & en général de tous les montagnards, fait qu'un chef qui mene des troupes diſciplinées contre des peuples de cette eſpece, & qui veut faire contre eux une guerre en regle, eſt bientôt réduit aux plus grandes extrémités. Comment, en effet, peut-on marcher en ordre contre des gens qui n'en obſervent point; qui formés en troupes de trente, de quarante ou de cinquante, ne tiennent jamais de route fixe; qui connaiſſent tous les ſentiers & tous les revers de leurs montagnes, qui ſe réuniſſent dès qu'ils ſentent quel-

ques convois en campagne, & qui s'éclipſent au moment qu'on croit les tenir...?

Le maréchal de Montrevel (*d*), fut trompé dans le rapport qu'on lui fit de la ſituation des Camiſards des Sevennes, en 1703. Arrivé dans ce pays-là, l'un des plus agreſtes de la nature, un gentilhomme lui indiqua pluſieurs moyens de terminer la révolte: de tous ces moyens, un ſeul était infaillible, & il ne le prit pas. L'auteur que je connais, m'a communiqué ſon projet, & il en prouvait la poſſibilité & le ſuccès avec la même évidence qu'on démontre un problème de géométrie: aujourd'hui il eſt inutile.

Tout général qui ſe trouve engagé dans un labyrinthe ſemblable, doit bien prendre garde de ſe rendre maître des hauteurs; voir, comme je l'ai déjà dit, bien loin devant lui, & penſer que toute voie de retraite lui étant interdite, il faut à quelque prix que ce ſoit, qu'il aille en avant. Ce fut là le principe qui fit agir, Xénophon. N'ayant pris ſa marche qu'à-travers des montagnes où il ſavait bien que les Perſans ne pouraient pas le ſuivre, & où leur nombre même leur ſerait un

(*d*) Nicolas Auguſte de la Baume, marquis de Montrevel, maréchal de France: ſa maiſon ſubſiſte.

obſtacle, parce qu'ils ne pourraient jamais lui oppoſer qu'un front égal au ſien: il ſavait ordonner ſes marches, ſes détachemens, & ſes diverſions de maniere que les habitans des Carduques, tout braves qu'ils étaient, ne purent plus lui fermer le paſſage. Entré chez eux, il voulut d'abord les ménager, afin de les gagner & n'être pas obligé de les combattre. Mais voyant qu'il ne pouvait y réuſſir, il brûla tous leurs villages. Alors la guerre fut déclarée, & on ne parla plus que de combats.

Maniere dont ſe conduit Xénophon.

Quelle préſence d'eſprit, & quelle ſageſſe furent jamais égales à celles que Xénophon fait paraître ici!

Monte-t-il une montagne eſcarpée étant pourſuivi par les ennemis, il place ſes peſamment armés à l'arriere-garde, & cela ſeul ſuffit pour arrêter les Barbares qui le harcelaient, parce que ceux qui ſont plus élevés, ont toujours un avantage décidé ſur ceux qui ſuivent.

L'ennemi s'empare-t-il des défilés, il ſait, comme le fit depuis M. de Saint-Ruth en Savoie (*e*), forcer les habitans à lui en indiquer d'autres, & à lui ſervir de guides.

(*e*) N. de Saint-Ruth, lieutenant-général des armées, fit une campagne admirable dans les montagnes en 1690.

Les voit-il ſe réunir pour venir l'attaquer, il les prévient & leur paſſe ſur le ventre, comme M. de Dillon(*f*) le fit au au général Rebender.

Les Barbares inondent-ils entierement la campagne, il n'eſt pas arrêté un ſeul inſtant par la conſidétation de leur nombre; ſur-le-champ il court à eux, les attaque par tout & les diſperſe. C'eſt par une réſolution ſemblable que l'on a vu en 1758, un de nos généraux ſauver la Bretagne des Anglais qui la déſolaient (*g*).

L'avant-garde des Grecs que commandait Chiriſophe s'arrête-t-elle, notre Athénien qui comprend d'abord qu'elle eſt attaquée, & qui n'attend pas d'avoir des ordres réitérés pour marcher, comme l'ont fait depuis quelques-uns, accourt au ſecours de Chiriſophe, enveloppe les ennemis, & les oblige de prendre la fuite.

(*f*) N. de Dillon, lieutenant-général, colonel d'un régiment Irlandais de ſon nom : ceci lui arriva auprès de Briançon en 1709.

(*g*) Emanuel Armand Dupleſſis, duc d'Aiguillon, pair de France, chevalier des ordres, &c. Les diſpoſitions de ce général au combat de Saint-Caſt, annoncent des grands talens pour la guerre; & la victoire qu'il remporta ſur dix mille Anglais qui étaient deſcendus, lui fit autant d'honneur qu'aux troupes qu'il commandait; circonſtance rare, car il eſt des cas où les troupes méritent tout... La maiſon Dupleſſis ſubſiſte dans ce général & dans le maréchal de Richelieu

Se voit-il enfin accablé par le nombre au point de ne pouvoir plus reſpirer, il envoie un interprete aux Barbares leur demander, non la paix, ce qui les aurait rendu trop orgueilleux & plus intraitables, mais une treve pour enterrer les morts; & ils ont la faibleſſe de s'y prêter. Par cette ruſe il donne le tems à ſon armée de ſe reconnaître; de ſe repoſer & de faire des nouvelles diſpoſitions.

Que dirais-je? Il n'y a pas un ſeul mouvement des Grecs qui ne ſoit ici une leçon admirable. Quelles connaiſſances, quel génie entreprenant, & quelle fécondité dans l'eſprit de Xénophon! Non, je n'ai jamais rien vû de plus propre à exciter l'émulation des gens de guerre que les exemples de ce général.

Jeunes militaires qui brûlez de courir dans le chemin de la gloire, apprenez à connaître dans notre Athénien tout l'avantage de la guerre des montagnes; examinez tout ce que l'on y peut donner à la fortune. Sachez que ſi l'on a le malheur d'y être battu on ne l'eſt jamais tellement qu'il ne reſte encore mille reſſources. Obſervez que l'on n'a jamais vu de victoires complettes dans les pays eſcarpés, à-moins que l'on n'ait affaire à un ſot. Apprenez enfin comment on peut,

quelque faible que l'on ſoit, faire dans les rochers aujourd'hui la guerre défenſive & demain l'offenſive, ſur-tout ſi l'ennemi ſe néglige dans quelque partie, comme il lui arrive toujours lorſqu'il il eſt le plus fort.

Je le dis avec toute la confiance poſſible, s'il eſt un officier qui ſache méditer ſur l'exemple de Xénophon, & qui puiſſe enſuite joindre l'uſage aux principes, cet officier deviendra certainement habile général; il ſe perfectionnera dans la guerre des montagnes, qui eſt la plus ſavante de toutes, il ſaura céder dans certains momens, & ne laiſſera jamais échapper l'occaſion de faire quelques bons coups: s'il voit l'ennemi ſe rendre maître de telles gorges, il ſaura quels poſtes il devra occuper pour les lui rendre inutiles, pour lui couper ſes vivres, pour interrompre ſa communication, & pour tomber ſur ſes équipages; s'il lui voit faire quelques mouvemens, il ſaura comme Sertorius (*h*), M. de Catinat (*i*), M. de Lukner (*k*),

(*h*) Sertorius; j'ai déjà parlé de ce Romain; tous les jeunes militaires devraient recueillir ſes actions.

(*i*) Nicolas de Catinat, ſeigneur de Saint-Gracien, maréchal de France, aimé des ſoldats & eſtimé des officiers. Ceux qui ont dit qu'il n'avait pas pu faire ſes preuves pour être cordon bleu, ſe ſont trompés. Sa famille était originaire du parlement de Paris: elle s'eſt éteinte de nos jours: ce général mourut en 1712.

(*k*) N. baron de Lukner, officier général au ſervice d'Angleterre, ſervit avec la plus grande diſtinction pendant la guerre de 1760, & paſſa à la paix de 1762 au ſervice de France.

ſe partager en pelotons, réunir ſes détachemens, & raſſembler au beſoin toutes ſes forces; quelquefois il fera ſemblant de réſiſter à l'ennemi, pour l'engager à le ſuivre; enſuite il cédera pour l'éloigner de ſes vivres, pour l'attirer dans quelque embuſcade, & pour l'enfermer dans des défilés dont il ne pourra plus ſortir: l'aura-t-il attiré ainſi dans des montagnes en faiſant ſemblant de fuir, il ſe débordera comme un torrent dans les plaines, y portera le ravage, & deviendra le maître du pays....

Tout cela eſt poſſible, on le voit, on le ſent; & cependant nous n'avons preſque point d'officiers qui ſachent l'entreprendre, & encore moins s'en tirer. Mais à quoi cela tient-il? A deux cauſes; nos officiers & nos ſoldats n'y ſont preſque jamais exercés: uniquement occupés aux maniemens des armes qui ne ſervent qu'à la parade, toujours placés ſur un terrein uni lorſqu'il faut faire des évolutions, ils n'apprennent jamais à courir les montagnes, à marcher dans un pays inégal, à ſe ſervir de tous les avantages du terrein,

& dès que la guerre ſe porte dans les pays de cette nature, ils y ſont auſſi neufs & auſſi embarraſſés que s'ils ſortaient pour la premiere fois de leurs villages.

Les Grecs exercés différemment, toujours ſous les armes depuis qu'ils avaient atteint l'âge de vingt ans (*l*), ayant à leur tête des officiers la plupart Grecs d'origine, & élevés dans un pays où toutes les lois étaient tournées du côté de la guerre, intrépides, aguéris, faits à la fatigue, pleins de courage & déterminés, non à vaincre ou à mourir comme nous le diſons mal-à-propos, mais à vaincre à quelque prix que ce fût, leurs armées étaient toujours en égalité d'avantage avec toutes celles qu'ils rencontraient.

Une ſeconde cauſe du petit nombre d'officiers capables de bien faire cette guerre, eſt le peu d'attention que l'on a eu de les y exciter. Autrefois l'officier qui s'appliquait, & celui qui faiſait indolemment ſon devoir, étaient également laiſſés de côté; & ſi ce dernier même avait des

(*l*) Ils faiſaient le ſerment militaire à cet âge. Si l'on ſavait combien le ſoldat ſe croyait obligé par cet acte de religion, on l'adopterait par-tout. Dans les tems des plus grandes émotions qui agiterent Rome, comme ſous les Graques, elle eût été cent fois miſe en cendres ſans la religion du ſerment qui retenait les factieux.

protections,

protections, il l'emportait bientôt ſur l'autre. Pourquoi voulez-vous, me diſait il y a quelques années, un officier à qui je parlais des moyens faciles que l'on avait de s'avancer, que nous allions riſquer de nous faire emporter un bras ou une jambe, dès que nous n'en devons jamais tirer aucun fruit? Faiſons-nous quelque choſe de glorieux, voilà d'abord vingt officiers ſupérieurs qui pour nous en enlever la récompenſe, s'en attribuent l'invention, & ſouvent même la conduite, quoique dans la vérité ils n'y aient point été? Propoſons-nous un projet infaillible, ſur le champ on le fait exécuter par une créature que l'on veut avancer? Donnons-nous des mémoires utiles, on en profite & on ne penſe point à nous... Il ſuit de-là qu'il nous eſt plus avantageux de reſter tranquilles, & faire tout ſimplement notre devoir, que de nous expoſer pour la gloire des autres? Voilà ce qui m'a été dit autrefois par quelques officiers, & alors leurs plaintes étaient juſtes: aujourd'hui c'eſt tout différent; il paraît que la cour s'attache à connaître ceux qui s'appliquent, & qu'ils ont tort de ſe rebuter. Se plaindre en effet des miniſtres, quand on ne donne pas des exemples d'application à ſon métier, de zele dans ſes fonctions, & de

ſuccès dans ſa conduite, c'eſt s'exhaler en murmures non-ſeulement injuſtes, mais encore ridicules.

Une autre obſervation que j'oubliais, & ſur laquelle j'ai pourtant quelque choſe à dire, eſt relative aux honneurs funebres que Xénophon fit rendre aux officiers qui avaient été tués en combattant contre les Carduques. Cet uſage qui était ſacré chez les Grecs, & que les Romains imiterent depuis, eſt une preuve de l'habileté avec laquelle ces peuples ſavaient exciter l'émulation, & relever la profeſſion des armes. Chez eux une ſtatue, un éloge, que dis-je? une ſimple couronne de chiendent, faiſait entreprendre les choſes les plus extraordinaires, & récompenſait les actions les plus éclatantes. Les généraux oubliaient alors, pendant quelques inſtans, leurs créatures, pour faire participer à ces honneurs un officier qui n'avait de protection que ſon mérite; mais lorſque dans la ſuite les mœurs ſe corrompirent, lorſque l'intrigue pour ſurprendre les diſtinctions honorables & les récompenſes, tint lieu des vertus qui les faiſaient mériter; dès-lors tous les hommes purent prétendre aux graces, excepté ceux qui avaient des talens, excepté ceux qui faiſaient de belles actions,

excepté ceux dont les corps étaient couverts de bleſſures, excepté tous ceux qui les méritaient; & voilà comment les belles, les ſages & les admirables lois militaires de Licurgue dégénérerent en abus effroyables.

Romulus fut le premier, dit-on, qui imagina & qui ſe décerna, à lui-même, les honneurs du triomphe, après avoir vaincu Acron, qui voulait venger l'enlévement des Sabines. Ces honneurs adroitement inventés par ce premier roi des Romains, exciterent ſi vivement l'émulation de tous les généraux dans la ſuite, qu'on les regarda comme les principales cauſes de la conquête qu'ils firent de l'univers (*m*).

Nous avons goûté en Europe, cette méthode de récompenſer par des honneurs les officiers vivans. Mais ce n'était pas aſſez, il fallait encore, comme les Grecs, étendre ces honneurs juſqu'aux officiers morts. Après l'oraiſon funebre

(*m*) Les Romains diſtinguaient deux triomphes, le grand & le petit, qui ſe nommait l'ovation. Il était terreſtre ou naval, ſuivant le lieu où s'était donné la bataille. Le vainqueur faiſait dans Rome une entrée magnifique, où l'on voyait paraître les rois captifs, les dépouilles des vaincus, & tout ce qui pouvait relever l'éclat d'une fête ſi glorieuſe.

ſuccès dans ſa conduite, c'eſt s'exhaler en murmures non-ſeulement injuſtes, mais encore ridicules.

Une autre obſervation que j'oubliais, & ſur laquelle j'ai pourtant quelque choſe à dire, eſt relative aux honneurs funèbres que Xénophon fit rendre aux officiers qui avaient été tués en combattant contre les Carduques. Cet uſage qui était ſacré chez les Grecs, & que les Romains imitèrent depuis, eſt une preuve de l'habileté avec laquelle ces peuples ſavaient exciter l'émulation, & relever la profeſſion des armes. Chez eux une ſtatue, un éloge, que dis-je? une ſimple couronne de chiendent, faiſait entreprendre les choſes les plus extraordinaires, & récompenſait les actions les plus éclatantes. Les généraux oubliaient alors, pendant quelques inſtans, leurs créatures, pour faire participer à ces honneurs un officier qui n'avait de protection que ſon mérite; mais lorſque dans la ſuite les mœurs ſe corrompirent, lorſque l'intrigue pour ſurprendre les diſtinctions honorables & les récompenſes, tint lieu des vertus qui les faiſaient mériter; dès-lors tous les hommes purent prétendre aux graces, excepté ceux qui avaient des talens, excepté ceux qui faiſaient de belles actions,

excepté ceux dont les corps étaient couverts de bleſſures, excepté tous ceux qui les méritaient; & voilà comment les belles, les ſages & les admirables lois militaires de Licurgue dégénérerent en abus effroyables.

Romulus fut le premier, dit-on, qui imagina & qui ſe décerna, à lui-même, les honneurs du triomphe, après avoir vaincu Acron, qui voulait venger l'enlévement des Sabines. Ces honneurs adroitement inventés par ce premier roi des Romains, exciterent ſi vivement l'émulation de tous les généraux dans la ſuite, qu'on les regarda comme les principales cauſes de la conquête qu'ils firent de l'univers (*m*).

Nous avons goûté en Europe, cette méthode de récompenſer par des honneurs les officiers vivans. Mais ce n'était pas aſſez, il fallait encore, comme les Grecs, étendre ces honneurs juſqu'aux officiers morts. Après l'oraiſon funèbre

(*m*) Les Romains diſtinguaient deux triomphes, le grand & le petit, qui ſe nommait l'ovation. Il était terreſtre ou naval, ſuivant le lieu où s'était donné la bataille. Le vainqueur faiſait dans Rome une entrée magnifique, où l'on voyait paraître les rois captifs, les dépouilles des vaincus, & tout ce qui pouvait relever l'éclat d'une fête ſi glorieuſe.

que l'on fait d'un prince ou d'un général, il devrait y avoir une liſte des officiers qui ont eu part à ſes ſuccès, afin qu'ils euſſent part auſſi à ſa gloire.

Dans notre maniere de conſidérer les choſes, nous confondons, je crois mal-à propos, ces honneurs avec les récompenſes, qui cependant different autant dans leur objet que dans l'effet qu'ils produiſent. La véritable pierre de-touche, à cet égard, ſerait ce me ſemble, de réſerver les honneurs aux officiers encore attachés à l'état militaire, & les récompenſes utiles à ceux que leurs infirmités mettraient hors d'état de ſervir (*n*).

Ainſi les objets qui peuvent flatter la vanité des hommes, comme les croix, les ſtatues, les éloges, ſeraient le partage des belles actions; & les récompenſes pécuniaires, celles des officiers qui ayant ſacrifié leur jeuneſſe & leur ſanté au ſervice de la patrie, ſeraient dans le cas de mériter ſon ſecours. Lorſque le ſénat permit à Publicola d'ouvrir la porte de ſa maiſon en-dehors; lorſque le roi de Pruſſe raſſembla dans une ſalle de ſon palais, les portraits de ſes meilleurs généraux, ils ne leur firent qu'un bien très-médiocre en lui-même, mais d'un prix ineſtimable par l'opinion qu'on y attachait. Honorer donc de cette maniere les officiers d'une nation, c'eſt leur dire à haute voix, généraux, officiers, capitaines, guerriers, imitez ces grands hommes..... Qui eſt-ce qui ignore que le panégyrique de Trajan (*o*) anima Antonin (*p*), & les vertus d'Antonin celles de Marc-Aurele (*q*)?

(*n*) Bien entendu que les appointemens attachés à chaque grade mettraient celui qui en ſerait pourvu en état de ſe ſoutenir.

On ſent aiſément pourquoi les honneurs devraient être donnés de préférence aux militaires ſervans; une fois que les officiers ont pris le goût des graces pécuniaires, ils ne font plus rien que pour de l'argent, & croient même n'être jamais aſſez récompenſés; parce qu'une gratification dont on ne ſent l'effet que pendant peu de jours, ne paraît jamais le juſte

(*o*) Trajan (Marcus Ulpius Crinitus), empereur Romain. Ce prince écrivit au ſénat d'abord après ſon élection, que jamais aucun homme de bien ne ſerait mis à mort par ſes ordres.

(*p*) Antonin le Pieux, empereur après Adrien, était originaire de Nimes: c'eſt ce prince qui diſait, qu'il aimait mieux conſerver un de ſes ſujets que de tuer mille ennemis.

(*q*) Marc-Aurele, autre empereur Romain. Il vérifia l'accompliſſement de cette maxime, que le monde ſerait heureux ſi les philoſophes étaient rois, ou ſi les rois étaient philoſophes.

prix d'une action où l'on a exposé sa vie. Les distinctions glorieuses peuvent seules alors satisfaire les hommes; mais pour qu'ils en fassent tout le cas possible, & qu'ils soient avides de les posséder, il ne faut pas les avilir en les dispensant trop inconsidérement. La multitude des chevaliers admis dans les ordres de l'Etoile, du Porc-Epi, du Navire & du Croissant, les a fait anéantir.

On a laissé perdre en France, un genre de distinction, d'autant plus honorable qu'on ne le devait qu'à sa propre valeur. Il n'y a pas deux siecles que lorsqu'un officier avait eu le bonheur d'enlever un drapeau, des timbales ou un étendard aux ennemis, il avait droit de les placer sur le donjon de son château, ou sur la porte de sa maison, & d'en mettre même la figure dans ses armoiries. Cette coutume qui subsistait encore du tems de Louis XIII. & qui aurait dû toujours subsister, était un ressort qui tendait à la plus grande perfection de l'art militaire; parce que tous les officiers pouvaient alors se décorer par leurs propres actions, sans que la faveur & l'intrigue eussent part à leur gloire. Mais quand on vit dans la suite que par les surprises faites à la religion des ministres, la protection put procurer ces mêmes honneurs, on rebuta les gens de mérite, on éteignit le courage, & on n'avança que des sujets que l'on ne pouvait estimer, parce qu'on voyait cette protection ne se décider que pour l'incapacité qui seule en avait besoin.

Cependant des guerriers qui pourraient exposer ainsi aux yeux de leurs concitoyens des trophées qu'ils ne devraient qu'à leur bravoure & à leur intrépidité, en seraient plus estimés, & on aurait pour eux & pour leur famille, toute la considération que l'on doit avoir pour ceux qui exposent leur vie pour le salut de l'état. Que fit on en changeant cela? On étala ces ornemens dans les églises pour en faire un hommage à la divinité; & ceux qui avaient eu l'avantage précieux de les enlever aux ennemis furent oubliés? Je sais que Pompée fit placer une inscription au temple de Minerve, dans laquelle il marquait qu'il avait tué plus de douze millions d'hommes, pris ou coulé à fond plus de huit cens vaisseaux, & qu'il s'était rendu maître de plus de quinze cens places fortes... Je ne vois pas ce que cette inscription avait d'honorable; j'aurais bien mieux aimé dire qu'il avait fait tous ses efforts pour défendre les loix de la république mourante, & qu'il était ex-

paré avec elle. Ce ne ſont pas, en effet, les évenemens qui annoncent les malheurs de l'univers qui doivent parer les temples, mais ſeulement les vertus des héros qui ſe ſont immortaliſés, & que l'on devrait imiter.

J'avais deſſein de ſupprimer une petite obſervation à ce ſujet, de peur de blaſſer les préjugés; mais pluſieurs perſonnes expérimentées m'ont perſuadé de la dire. Elle eſt relative au mal que le pere la Chaiſe cauſa à la France, en faiſant exiger un ſerment de catholicité des chevaliers admis dans l'ordre de S. Louis, contre le ſentiment du ſage Colbert. Lors de l'inſtitution de cet ordre, le royaume était rempli d'officiers que l'on eût retenus en France par l'eſpérance de cette diſtinction; & qui devinrent, comme c'eſt l'uſage, les ennemis les plus ardens de leur patrie, en paſſant chez l'étranger.

Qu'on ne croie pas que je diſe ceci par un zele outré. On n'a qu'à lire l'hiſtoire de France depuis cette époque, & l'on verra que les Camiſards des Sevennes ne furent entretenus dans leur révolte, que par des officiers réfugiés que les ennemis firent rentrer en France (*r*): Que celui

(*r*) J'en pourrais citer ici plus de vingt, ſi je voulais dire les gentilshommes qui prirent part à cette revolte en revenant du pays ennemi.

qui commanda l'armée Anglaiſe & renverſa Jacques I. du trône, à la bataille de la Boine, était ce méme maréchal de Schomberg, qui avait tant contribué à la gloire de la nation (*s*): Que celui qui chaſſa Philippe V. de Madrid, en 1706, était le marquis de Ruvigni (*t*), ſi connu depuis ſous le nom de milord Galovay: Que celui qui balança le plus le ſuccès des Français à Lawfelt, en 1747, était ce général Ligonier, que ſes talens & ſes vertus ont élevé aux premiers grades militaires de la Grande-Bretagne (*u*). . . .

Que le pere la Chaiſe eût été d'avis d'exiger alors le ſerment d'une fidélité abſolue au ſervice du prince & de la patrie, cela était juſte & raiſonnable; mais faire mention de religion dans un objet

(*s*) Frédéric Armand de Schomberg: j'ai déjà parlé de ce général.

(*t*) N. de Maſſué de Reyneval, marquis de Ruvigni, pair d'Angleterre, & general des armées Britaniques. Cette maiſon qui ſort du haut Languedoc y ſubſiſte encore, ainſi qu'en Angleterre.

(*u*) N. Ligonier, feld-maréchal des armées Anglaiſes, colonel du régiment des gardes à pié, pair d'Irlande ſous le titre de lord Saliſbge, &c. Ce général paſſa en Angleterre ſous le regne de la reine Anne. Il eſt d'une maiſon noble & ancienne de Caſtres, dans le haut Languedoc, qui exiſte.

purement militaire, c'eſt une choſe dont aucun pere de l'Egliſe ne s'était aviſé avant les jéſuites.

Je ne ſais ſi je l'ai déjà dit, mais en tout cas je le repete, le point le plus eſſentiel à un ſouverain n'eſt pas que ſes officiers ſoient de telle ou de telle religion, mais que toutes leurs penſées & toutes leurs actions ſe rapportent au bien de ſon ſervice & à l'amour de ſa perſonne. Jamais chez les anciens un honneur militaire n'annonça la religion d'un officier, parce que ſes ſentimens intérieurs étaient indifférens à la république, mais il annonçait le dévouement de ſa perſonne, ſa ſageſſe, ſa valeur, & toutes les vertus qui caractériſent les guerriers.

Cette maniere de penſer ne s'eſt pourtant pas bornée aux anciens. Lorſque de nos jours, l'impératrice reine (*x*) & le roi de Pruſſe ont créé des ordres militaires, ils les ont deſtinés indifféremment à tous les officiers Allemands ou étrangers,

(*x*) Marie-Thérese-Valpurge Amélie-Chriſtine, impératrice, reine d'Hongrie & de Bohême, ſeul reſte de l'auguſte maiſon d'Autriche. Lorſque dans la poſtérité on parlera de cette princeſſe, on la mettra à coté des plus grandes reines qui aient paru dans le monde. Elle inſtitua l'ordre de Marie-Thérese en 1761, comme le roi de Pruſſe avait inſtitué l'ordre du Mérite militaire.

dont les ſervices ſeraient utiles à leur pays. Ne conſidérant que le bien général, ces princes ne confondirent point les illuſions de l'eſprit avec le mérite; parce qu'ils avaient reconnu que ſi l'on peut errer dans les choſes d'opinion, on pouvait être néanmoins de très grands hommes. Voilà pourquoi François I. (*y*) malgré la différence de religion, envoya ſon premier ordre à Guſtave Vaſa (*z*), que Louis XIV. (*a*) fit Gaſſion & Schomberg maréchaux de France, que Ruithet fut fait duc par le roi Jean de Portugal (*b*), & que Louis XV. éleva le comte de Saxe au grade de maréchal général des armées Françaiſes (*c*).

(*y*) François I. roi de France. Il n'y a perſonne qui ignore combien ce prince releva la gloire de la nation & protégea les lettres. Il ne fut pas toujours heureux; mais il ne tient pas à la fortune d'abaiſſer les grands rois. Il mourut en 1547.

(*z*) Guſtave Vaſa, roi de Suede. Ce prince conquit ſon royaume comme Henri IV. conquit le ſien, & en changea tout-à-fait la conſtitution.

(*a*) Louis XIV. M. le préſident Henault a comparé ce prince à Auguſte.

(*b*) Jean IV. roi de Portugal, ſurnommé le Fortuné, de la maiſon de Bragance, & un des plus grands princes qui aient regné en Europe. Il fut victorieux de ſes ennemis, ſe maintint ſur le trône après en avoir chaſſé les Eſpagnols, & mourut pleuré de tous ſes ſujets, en 1646: c'eſt la maiſon de ce prince qui regne encore avec gloire en Portugal.

(*c*) Maurice, comte de Saxe: ce prince fut encore revêtu du gouvernement de la Flandre, quoique Louis XV. fût très-jeune.

Après les honneurs viennent les récompenſes utiles, qui, comme j'ai dit, ne doivent être réſervées qu'aux officiers qui par leurs ſervices, leur âge ou leurs bleſſures, ne ſont plus en état de ſervir la patrie, & méritent ſon ſecours.

Commencer par accorder des penſions à un homme, pendant que ſa jeuneſſe & ſa ſanté lui permettent de ſupporter les fatigues de la guerre, c'eſt lui faire appercevoir qu'il peut avec cela ſe paſſer du ſervice; alors ennuyé de ſon état, il en prêche par-tout le dégoût, & aime mieux aller vivre paiſiblement des penſions qu'il a obtenues, que de s'expoſer davantage aux dangers de ſon métier.

Ce que je dis ici, n'arrive que trop ſouvent, & c'eſt par cette raiſon que je ſerais d'avis que l'on fixât le tems du ſervice de tous les officiers juſqu'à l'âge de quarante-cinq ou cinquante ans, pour qu'ils puiſſent avoir droit aux graces pécuniaires. Non que je veuille dire par-là qu'il fallût forcer ces officiers de reſter juſques à cet âge. Je leur laiſſerais au contraire tant de liberté à cet égard, & le traitement qu'ils auraient ſerait ſi peu de choſe s'ils quittaient avant ce tems, & ſi avantageux s'ils l'accompliſſaient, qu'ils

regarderaient toujours le ſervice actuel comme une faveur ſinguliere.

Les graces utiles ſont, comme tout le monde ſait, de différentes natures; les penſions ſimples, & les commandemens desplaces Aujourd'hui, les premieres ne ſont deſtinées qu'aux officiers que leurs infirmités mettent hors d'état d'agir; & les ſecondes, qu'à ceux à qui il reſte encore aſſez de force & de capacité pour ſe défendre dans les poſtes où ils ſont placés. Mais il fut un tems autrefois où l'on n'y faiſait pas tant d'attention. Sous Mazarin, & puis ſous Chamillard les perſonnes de la cour, ou celles qui avaient des protections ſures, étaient alors les ſeules qui euſſent part aux bienfaits du ſouverain. Les familles qui en étaient éloignées n'y participaient jamais, ou preſque jamais; & plus elles avaient d'enfans au ſervice, plus elles étaient ſur la voie de ſe ruiner. Qu'il me ſoit permis de citer la mienne pour exemple, puiſque c'eſt celle qui m'intéreſſe davantage, & que je connais le mieux. J'ai eu des auteurs, des oncles, des parens morts à la guerre, après avoir ſervi trente, quarante ou cinquante années; qu'y ont ils gagné? Des coups de fuſils & quelques parchemins..... Compenſation qui ne réparait point à la vérité

un patrimoine entierement épuisé; mais qui procura à ceux qui n'avaient pas eu l'honneur de périr dans les combats, celui de mourir de faim pour la patrie (*d*).

Une autre maniere avantageuse de récompenser que je ne dois pas oublier, serait de faire aux officiers & aux soldats des concessions en terres: méthode connue autrefois des anciens, aujourd'hui des Turcs; & qui imitée parmi nous, deviendrait infiniment utile à l'état & au particulier. A celui-ci, parce qu'un officier qui possederait un terrein en propriété, le regarderait comme une récompense toute

(*d*) Parmi ceux-là on trouve,

Claude le Cointe, breveté par Henri IV. en 1601, nommé l'un des députés chargés de recevoir les ambassadeurs Suisses qui vinrent renouveller leur alliance avec la France en 1602. Voyez l'Histoire de dom Philibien.

François, écuyer du roi Louis XIII. en 1620.

Michel, qui pour services militaires rendus pendant la minorité de Louis XIV. obtint par concession du 31 Mai 1658, une fleur de lys d'or dans l'écu de ses armes.

François, mousquetaire gris en 1709.

Nicolas-Antoine, capitaine, puis mestre-de-camp de cavalerie.

Pierre, capitaine au régiment de Rouergue en 1712.

Autre Pierre, capitaine au même régiment, mort en Baviere en 1742.

Jean, capitaine des grenadiers, au régiment de Noailles.

Charles, capitaine dans le régiment de l'Isle de France.

&c. &c. &c.

naturelle de ses services, & comme un héritage qu'il serait assuré de transmettre à ses descendans. A l'état, parce que cette maniere de récompenser, au-lieu de diminuer le trésor du prince comme les graces pécuniaires, le rendrait beaucoup plus florissant & plus peuplé.

Si nous regorgions d'habitans, comme autrefois les peuples du nord qui chassaient des essains d'hommes qui venaient nous inonder; si, comme les Chinois, nous étions obligés de noyer nos enfans, pour empêcher une trop grande population, on pourrait alors envoyer des colons au-dehors; mais tant que le cœur de l'état languit, de pareilles saignées ne peuvent que l'exténuer.

On se trompait, ce me semble, autrefois, d'imaginer que c'étaient les vastes domaines qui rendaient un prince puissant; cette puissance ne vint jamais que des bras qui sont dans ces mêmes domaines. Voilà pourquoi l'Espagne qui possede en Europe ou dans le nouveau Monde, vingt fois autant de pays que la France a d'étendue, a cependant quatre fois moins de force qu'elle: d'où il suit que le nombre de sujets vaut mieux que l'étendue des terres. Un pere qui a dix enfans, dit un auteur moderne, est plus utile

à la patrie, qu'un financier qui a mille arpens de bois.

Lorſque les Romains avaient fait la conquête d'un pays, ils en partageaient les terres entre les habitans, & ceux de leurs ſoldats qui recevaient le congé honorable (*e*). Cette méthode était admirable, en ce qu'elle faiſait dans un moment d'une province d'ennemis, une province de ſujets fideles.

Je ſais bien que nous ne ſommes plus au tems où l'on faiſait des conquêtes de cette maniere; mais ſans ſonger à aller découvrir des nouvelles terres au loin, pourquoi ne fait-on pas défricher tant de terres incultes qui ſont dans l'enceinte de la France? Il y a en Gaſcogne, en Bretagne, en Languedoc & ailleurs, des terres ſtériles qui pourraient être la récompenſe de plus de deux cens mille vétérans, ſi ſans s'arrêter aux intrigues des moines, on ſavait y placer des vieux ſoldats. Je dis des

(*e*) Les Romains avaient encore le congé ignominieux. J'avais d'abord penſé en écrivant ceci de donner une idée de cette adreſſe qu'eurent les anciens d'inſpirer à leurs ſoldats une ſi grande eſtime d'eux-mêmes qu'il n'y en avait pas un qui ne ſe crut au-deſſus des rois étrangers, qu'il voyait ſouvent attachés au char de ſes triomphateurs, mais cela m'eût mené trop loin.

moines, parce que ce n'eſt qu'eux en effet, qui par des motifs d'intérêts particuliers, couverts du voile du bien public qu'ils ſavent habiller de toutes les manieres, ſe ſont toujours oppoſés à cela. Mais que les partiſans de ce ſyſtême deſtructif, prouvent donc une fois que le défrichement, la population & l'abondance ſont un mal pour un état, & on avouera qu'ils peuvent avoir raiſon..... .Si l'on prenait cependant le parti de ne point s'arrêter à ces plaintes inſidieuſes, on verrait ſe former dans des campagnes ſtériles autant de mariages qu'il y aurait de propriétaires, & élever par-tout des pépinieres de jeunes ſoldats, d'autant plus affectionnés à la patrie, que leurs peres leur feraient regarder leur état comme un effet de la reconnaiſſance du prince, & comme le prix le plus juſte du ſang qu'ils auraient verſé pour leur pays.

Plutarque nous apprend dans la vie du vertueux Solon (*f*), que chez les Athéniens on nourriſſait, aux dépens de la

(*f*) Solon, légiſlateur des Athéniens, abolit les lois ſanguinaires de Dracon, qui faiſaient haïr ſa patrie, & en établit de plus douces qui la firent aimer... Toujours punir! Hé, ne vaudrait-il pas mieux prévenir le crime! Ce fut là toute la ſcience de ce ſage. Il mourut 559 ans avant Jeſus-Chriſt.

république, les peres & les meres des soldats qui étaient hors d'état de subsister: cette loi ne doit pas être regardée comme une faveur, mais comme la suite d'une administration très-sage. N'était-il pas naturel, en effet, que l'état procurât à ces peres & à ces meres les secours qu'ils auraient reçus de leurs enfans occupés à défendre la république?

On eût bien pu, il y a long tems, exciter nos Français à rechercher l'état de soldats, comme faisaient les Grecs; & les moyens qu'il y aurait eu à prendre n'auraient pas été aussi difficiles qu'il le paraît d'abord: je n'en dirai pourtant rien ici, parce que les applications relatives aux punitions, aux honneurs, aux récompenses, à la discipline, à la désertion, & à tous les objets qui entrent dans la législation militaire, sont trop immenses, & pourraient faire le sujet d'un ouvrage particulier ... Qu'on ne dise pas cependant que les dépenses qu'auraient exigé les concessions en terre dont je parle, eussent été exorbitantes pour l'état; je soutiens qu'elles lui seraient devenues infiniment plus avantageuses, que de faire cette même dépense pour établir des colonies dans les Indes, qui n'ont pas été plutôt sur un pié brillant qu'elles ont occasionné des guerres désastreuses. En

récompensant, comme je dis en fonds de terres; le gouvernement qui se trouverait déchargé de la plus grande partie de ses invalides, & des pensions qu'il donne aux officiers servans, pourrait subvenir aisément aux frais de ces défrichemens. Ajoutez que les provinces, le haut clergé & les villes mêmes, se feraient un plaisir d'autant plus grand de secourir ces nouveaux colons en bestiaux, en pierre, en bois, en semences & en instrumens de labourage, qu'ils verraient que l'on rend à son corps des citoyens, les hommes qu'on lui avait enlevés pour en faire des guerriers (*g*).

Rien n'est aussi habile que le soldat pour se loger sous des baraques, où ils savent se mettre à l'abri de toutes les injures de l'air. La premiere année il se logeraient de cette maniere; la seconde ils auraient bâti des maisons, & la troisieme ils seraient riches du fruit de leur travail. Voudrait-on renvoyer cinquante hommes, on pourrait sur le champ les gratifier avec mille arpens de terrein. La haute justi-

(*g*) Les arrangemens pris par le duc de Choiseul, pour faire tirer à la milice les Enfans trouvés qui seraient adoptés par les laboureurs, à la place de leurs propres enfans, feront un bien inestimable pour l'agriculture & pour la population.

ce, une portion de fonds, & quelques petites redevances en denrées deviendraient la récompenſe d'un ancien capitaine, ou même d'un lieutenant colonel qui ſe croirait heureux, & qui le ſerait, parce qu'un établiſſement ſolide, & que l'on peut tranſmettre à ſa poſtérité, eſt un bien plus avantageux qu'une penſion, quelque conſidérable qu'elle ſoit. On peut obſerver d'ailleurs qu'un penſionnaire coûte plus à l'etat, au bout de dix ans, que ne ſerait jamais un établiſſement pareil à celui que je propoſe.

On a toujours vu que le ſoldat retiré des troupes, & livré à lui-même, devient vagabond, bandit, ſouvent pis; mais que ce même ſoldat bien conduit, devient toujours ſage & pieux. En ſuivant donc cette méthode de récompenſer, on verrait tous ceux qui ſeraient ainſi gratifiés s'occuper les uns aux champs, les autres aux ſoins des troupeaux; ceux-ci à mettre le fer & le bois en œuvre, ceux-là à faire des habillemens & des chauſſures, & tous à s'entr'aider pour le bien de la communauté. Alors il n'y aurait plus de déſerteurs, ni de fripons dans les troupes; tous les militaires s'attacheraient à un métier qui menerait à une fortune ſolide; on verrait des ſujets demander les places de

vieux ſoldats comme des charges honorables; l'eſprit de patriotiſme ſe répandrait dans des ſociétés où regneraient la pureté des mœurs, la candeur & la probité: enfin on verrait des habitations, des hameaux & des villages prendre la place des bruyeres & des deſerts; les montagnes arides ſeraient couvertes d'arbres, de vignes, de fruits; l'agriculture, le premier & le plus utile de tous les arts, formerait l'occupation de ces heureux vétérans; & les arts frivoles, ceux qui ne ſervent qu'au luxe, à la molleſſe & au faſte des villes, leur ſeraient inconnus, parce qu'il n'eſt beſoin ni de luxe, ni de faſte pour les hommes qui veulent vivre dans l'innocence & dans le repos.

CHAPITRE II.

Entrée des Grecs dans l'Arménie.

L'ARMÉE ſe logea dans les villages qui ſont au-deſſus de la plaine qui borde la riviere de Centrite, laquelle a quelques deux cens piés de large, & ſépare l'Arménie des montagnes des Carduques, dont elle eſt éloignée environ d'un quart de lieue. Les ſoldats ſe repoſerent là de leurs longs travaux, dans une abondance de toutes choſes, après avoir erré ſept jours à-travers ces montagnes avec beaucoup d'incommodités & toujours en combattant, ſi-bien que tous les maux qu'ils avaient ſoufferts en Perſe n'étaient rien en comparaiſon.

Le lendemain dès le point du jour ils apperçurent de la cavalerie en armes de l'autre côté du fleuve, pour en empêcher le paſſage, compoſée d'Arméniens, de Mygdoniens, & de Caldéens ſoudoyés, qui étaient les troupes d'Artuque & d'Oronte. Les Caldéens portent de grands boucliers d'o-

ner & des piques, & ſont gens libres & vaillans. Ils étaient tous campés à trois ou quatre cens piés du bord, ſur un côteau où il n'y avait qu'un chemin pour monter, qui était comme taillé dans le roc. Les Grecs eſſayerent de paſſer la riviere en cet endroit; mais comme ils virent qu'ils avaient de l'eau juſque ſous les bras & qu'elle était très-rapide avec des gros cailloux au fond, fort gliſſans; d'ailleurs qu'étant armés, on était emporté par le courant, & ſans armes, expoſés aux traits des Barbares, ils trouverent à-propos de camper ſur le bord du fleuve.

Cependant, ils découvrirent pluſieurs Barbares ſur les montagnes où ils avaient campé le jour précedent, ce qui les découragea fort d'avoir de part & d'autre des ennemis à combattre & un fleuve très-profond à paſſer.

Dans cette conjoncture Xénophon ſongea qu'il était enchaîné, lorſque tout-à coup ſes chaînes ſe rompirent, ce qu'il alla dire dès le point du jour à Chiriſophe, qui s'en réjouit auſſi-bien que lui. Avant le lever du ſoleil tous les officiers ſacrifierent, & eurent d'a-

bord les ſacrifices favorables, de ſorte qu'au retour ils ordonnerent aux ſoldats de repaître ; & à l'heure du diner deux jeunes hommes ſe préſenterent pour parler à Xénophon, car ils ſavaient bien qu'on lui pouvait parler à tout moment, & le faire éveiller même s'il dormait.

Comme ils furent entrés ils lui dirent, qu'allant ramaſſer des broſſailles le long du fleuve pour faire du feu, ils avaient apperçu un vieillard avec une femme & des ſervantes qui cachaient des hardes au creux d'un rocher qui s'avançait ſur l'eau ; qu'auſſi-tôt s'étant deshabillés pour paſſer à la nage, parce que l'endroit n'était pas difficile, & que la cavalerie n'en pouvait approcher, ils avaient traverſé la riviere le poignard à la main, ſans avoir de l'eau juſqu'à la ceinture ; & après avoir pris le paquet, l'avaient repaſſé tout de même.

Sur ces nouvelles Xénophon fit des effuſions, & commanda qu'on verſât du vin aux jeunes gens, pour en faire autant avec actions de graces aux dieux qui avaient découvert le paſſage & envoyé

voyé le ſonge, & faiſant des vœux pour ſon accompliſſement : après cela il les mena chez Chiriſophe, qui fit auſſi des effuſions, & ayant aſſemblé les colonels, & commandé aux troupes de ſe tenir prêtes, ils délibérerent enſemble de l'ordre qu'ils tiendraient dans le paſſage pour reſiſter de part & d'autre aux ennemis.

On fut donc d'avis que Chiriſophe paſſât avec la moitié de l'armée, & enſuite le bagage, tandis que Xénophon demeurerait en bataille avec l'autre moitié. L'armée donc décampa avec les deux jeunes hommes à la tête, qui lui ſervaient de guides, & la riviere à main gauche, la cavalerie ennemie la côtoyant de l'autre côté. Comme on fut arrivé au paſſage, après avoir fait demi-quart de lieue, on mit bas les armes, & s'étant deshabillé on les reprit.

Cependant les prêtres égorgeaient des victimes ſur le fleuve, & les ſacrifices étant favorables, toute l'armée paſſa avec de grands cris, à quoi il fut répondu par les femmes de l'armée (*a*), qui étaient en grand nombre.

(*a*) Le grec dit, *mulieres familiares*, & non pas *meretrices*.

Chiriſophe couronné d'un chapeau de fleurs, entra le premier dans l'eau avec ceux qui étaient avec lui (*b*), & l'ennemi tirait force coups en l'air, ce que Xénophon ayant apperçu, il prit les plus diſpos de l'arriere-garde, & courut avec impétuoſité au paſſage qui allait au haut des montagnes, comme s'il eût eu envie de traverſer la riviere en cet endroit, pour ſe ſaiſir du paſſage, de ſorte que la cavalerie ennemie lâcha le pié, craignant d'être enveloppée, & s'enfuit à toute bride, ſuivie de celle des Grecs & de l'infanterie légere de l'avant-garde, quoique leurs compagnons le priaſſent de ne le point abandonner. Chiriſophe étant paſſé, au-lieu de pourſuivre les ennemis, alla pour attaquer leur infanterie qui était en bataille ſur le côteau; mais ſe voyant abandonnée de ſa cavalerie, elle plia dès qu'elle le ſentit approcher.

Xénophon voyant que tout allait

(*b*) D'Ablancourt a traduit ici, & *les compagnies filerent de part & d'autre, au-deſſus & au-deſſous de lui*; mais pourquoi annonce-t-il cette diſpoſition? Le grec dit: *Chiriſophus ingreſſus eſt, & qui cum illo erant....*, & rien de plus.

bien de ce côté-là, retourna en diligence vers l'armée: parce que les Carduques deſcendaient déjà dans la plaine, pour venir fondre ſur la queue. Cependant Chiriſophe gardait les hauteurs qui commandaient la riviere; mais Lycie qui s'était mis à la pourſuite des ennemis avec la cavalerie Grecque, prit le bagage qui ne put ſuivre, & remporta pour butin de belles étoffes de Perſe, & quelques coupes d'argent.

Comme le bagage des Grecs paſſait l'eau, Xénophon qui faiſait filer ſes troupes le long du fleuve, les chefs de file du côté de la campagne, & les ſerre-files du côté de la riviere, ne fit que dire *à gauche*, & l'armée ſe trouva rangée en bataille, ayant en tête les Carduques, & la riviere à dos.

Les Barbares qui virent qu'il ne reſtait preſque plus de bagage à paſſer, commencerent à courir en chantant pour venir attaquer les derniers; mais Chiriſophe qui vit les choſes de ce côté-là en bon état, renvoya ſes gens de trait à Xénophon, qui leur commanda de demeurer à l'autre bord pour

paſſer au-deſſus & au-deſſous de lui, avec la fleche ſur l'arc, le javelot prêt à lancer lorſqu'ils le verraient traverſer le fleuve, & ne pas s'emporter trop loin; enſuite il donna ordre aux ſiens, qu'auſſi-tôt qu'ils ſeraient à la portée du trait des Barbares, & qu'ils les entendraient frapper contre leurs boucliers, ils couruſſent droit à eux; & quand ils les verraient prendre la fuite & qu'ils entendraient la trompette ſonner du côté du fleuve, qu'ils fiſſent demi-tour à droite, & ſe hâtaſſent de paſſer chacun comme il ſe trouverait, pour éviter l'embarras; car il eſtimerait celui-là le plus vaillant qui ſerait le premier à bord.

Cependant, pluſieurs de ceux qui avaient ordre de demeurer étant paſſés, les uns pour avoir ſoin de leur équipage, les autres de leurs femmes, les Barbares commencerent à faire leur décharge. Mais là-deſſus les Grecs chanterent l'hymne du combat, & coururent droit à eux, de ſorte qu'ils lâcherent le pié n'étant pas armés pour combattre main à main. Alors la trompette ſonna la retraite, & les Grecs faiſant

demi-tour, paſſerent le fleuve en diligence, les ennemis continuant encore à fuir; mais comme ils apperçurent qu'on ne les pourſuivait plus, ils revinrent fondre ſur la queue & en bleſſerent quelques-uns à coups de traits.

Sur ces entrefaites l'infanterie légere, qui était à l'autre bord, paſſa la riviere; mais s'étant emportée un peu trop loin, contre l'ordre qu'on lui avait donné, elle eut quelques-uns des ſiens bleſſés au retour.

RÉFLEXIONS.

Entrée dans l'Arménie.

ON a vu dans le livre précédent avec quel courage, quelle habileté & quelle conſtance Xénophon traverſa les Carduques. Continuellement accablés d'ennemis, tout ce que les Grecs avaient ſouffert ſous les ordres de Cyrus, depuis la Lydie juſques à Cunaxa, & depuis la Babylonie juſques aux Carduques, n'était rien en comparaiſon: cette difficulté, dans la guerre des montagnes, prouve ce que j'ai dit ailleurs, qu'elle eſt auſſi favorable à celui qui la fait quand il la connaît bien, que dangereuſe contre l'ennemi qui l'eſſuye: quel autre que Xénophon eût pu

s'en tirer d'une maniere ſi glorieuſe? Non, je ſoutiens que nous n'avons pas aujourd'hui quatre généraux en Europe qui en aient une connaiſſance aſſez détaillée pour cela. Quelle fécondité de génie dans notre Athénien! jamais embarraſſé, arrangeant toutes choſes à-propos, ſachant prévenir ou vaincre les difficultés, dormant toujours les yeux ouverts, inſtruit de ce qui ſe paſſait par-tout, diſtinguant les bons avis des mauvais, ſuppoſant adroitement des ſonges pour mieux animer la ſuperſtition des ſoldats, & leur inſpirant, par ſa conduite & par ſes diſcours, la plus grande confiance, il les vit toujours pleins d'ardeur pour le ſeconder, & toujours prêts à voler à ſes ordres.

Xénophon arrive au Centrite.

Arrivé à l'extrémité des Carduques, Xénophon dit qu'il ne ſortit point dans la plaine qui bordait le Centrite; mais pourquoi cela? ayant toujours été harcelé par les habitans de ces montgnes, ne devait-il pas ſe preſſer de les abandonner? Cette objection qui ſe préſente d'abord à l'eſprit, eſt aiſée à réſoudre.

Poſté dans les différens villages qui étaient au-deſſus des montagnes, Xénophon y trouvait premierement abondance de vivres; article extrêmement eſſentiel pour remettre ſon armée des fatigues qu'elle venait d'eſſuyer; enſuite, les Barbares qui l'avaient pourſuivie, & qui étaient à craindre pendant que l'on marchait dans les rochers, ne l'étaient plus lorſqu'on était dans des villages, où il eſt aiſé de ſe défendre.... Enfin, Xénophon ayant apperçu dans la plaine des corps de troupes conſidérables, preſque tous compoſés de cavalerie, il ſe fut expoſé à une défaite certaine s'il fût deſcendu avant d'avoir mis ſa petite armée en état de réſiſter. Les lieux eſcarpés ſont toujours la reſſource de l'infanterie; & c'eſt néanmoins ce que l'on a oublié ſouvent. Mille exemples ont beau prouver que ſix hommes dans un pays hériſſé peuvent arrêter une colonne entiere; que les petites armées y réſiſtent aux plus grandes; que les plus hardis s'y moquent des plus forts. Tout cela n'empêche pas que l'on n'y voie ſouvent des chefs auſſi embarraſſés, avec dix mille hommes, qu'ils le ſeraient avec un million, & ſe perdre dans les endroits où d'autres ſe ſeraient couverts de gloire.

Il ſe diſpoſe à paſſer cette riviere.

Les Grecs s'étant ſuffiſamment repoſés dans les dernieres gorges des Carduques, ils s'approcherent du Centrite pour le

traverſer, ayant toujours ces montagnards à dos, comme le dit Diodore, & les Arméniens en front.

Polyen parle auſſi de cette opération des Grecs. « Xénophon, dit-il, avant une ri- » viere à traverſer, les ennemis qui jugerent » par le chemin qu'il prenait de l'endroit » où elle était le plus praticable, s'y porte- » rent avec toutes leurs forces pour s'y op- » poſer. »... Il eſt étonnant que les Perſes qui étaient au milieu de leur pays, & qui auraient dû connaître les gués du Centrite, n'aient fait aucune diſpoſition pour y arrêter les Grecs.....

Si actuellement je parlais à certains militaires, je leurs crierais de toutes mes forces : généreux guerriers, commandans habiles, apprenez comment Xénophon, qui permettait à tout le monde de lui parler, & qui ne perdait jamais ſon plan de vûe, ſavait découvrir des paſſages ignorés des ennemis mêmes, étudiez ſes diſpoſitions pour réſiſter tout-à-la-fois aux Carduques qui le ſuivaient, & aux Arméniens qui lui fermaient le paſſage; voyez comment il amuſa les ennemis avec la moitié de ſon armée, pendant qu'avec l'autre moitié il remonta le fleuve pour le traverſer. Admirez la fermeté avec quelle Chirifophe marcha droit à l'infanterie, qui étant abandonnée de ſa cavalerie, fut miſe en déroute; & avec quelle ſageſſe Xénophon ſut placer des corps armés à la légere à droite & à gauche de ſon arriere-garde, pour protéger ſon paſſage. Examinez enfin par quelles manœuvres ces mêmes armés à la légere mirent en fuite un reſte des Carduques qui les inquiétaient, & comment cette derniere diviſion des Grecs acheva de paſſer la riviere..... Voilà comment je parlerais à certains officiers qui ont quelquefois la préſomption de croire poſſéder à fond toutes les fineſſes de l'art. Mais parlant à mes camarades & à ceux qui aiment à s'occuper, je leur dis..... Braves officiers, lorſque vous voudrez ſavoir de quelle maniere on doit traverſer les rivieres devant l'ennemi, voyez dans Xénophon comment on peut le tromper en lui donnant de la jalouſie en pluſieurs endroits à la fois; liſez dans Alexandre, comment il diſpoſa ſon armée au Granique, pour réſiſter plus facilement au courant de l'eau, & pour préſenter toujours une eſpece de front aux Aſiatiques (*c*); apprenez comment

(*c*) J'aurais pû dire ici quelles furent alors les diſpoſitions de ce prince; mais il eſt bon que les officiers s'accoutument à lire les originaux & à raiſonner ſur les actions.

Julien paſſa l'Euphrate & le Tigre avec des pontons de cuir que l'on pliait comme des porte feuilles, & que l'on tendait avec des cerceaux lorſqu'on voulait en faire uſage (*d*); examinez comment Céſar baiſſa le lit de la Segre devant Affranius, pour la rendre guéable (*e*), & comment Annibal fit paſſer le Rhône à des éléphans qui craignaient même la vûe de l'eau (*f*), ſachez comment le comte de Gages & le maréchal de Maillebois paſſerent le Tanaro & la Trébia en 1745, en faiſant marcher

(*d*) Julien, empereur Romain, & l'un des plus grands, des plus juſtes, & des plus vertueux princes qui aient regné dans l'empire; rétablit la diſcipline militaire; fut adoré de ſes ſoldats; ſervit preſque toujours à pie; fut victorieux par-tout; diminua les impôts; ſoulagea les peuples; pardonna à dix ſoldats chrétiens qui avaient voulu l'aſſaſſiner, n'en fit mourir aucun, & fut tué à l'âge de trente-deux ans..... Voilà au vrai le portrait de ce prince dont un ancien auteur a fait un monſtre, à-cauſe de ſon changement de religion, pendant qu'il faiſait un ſaint de Conſtantin, qui avait fait pendre ſon beau-frere, égorger ſon neveu, couper la tête à ſon fils, étouffer ſa femme dans un bain, & expoſer aux bêtes, pour ſon ſeul divertiſſement, des hordes entieres de Francs.

(*e*) Cet endroit de Céſar eſt un des plus curieux de ſes Commentaires.

(*f*) Rollin dit qu'Annibal paſſa le Rhône entre le Saint-Eſprit & Roquemaure; & Follard, que ce fut vis-à vis la petite riviere de Sorgues; le ſentiment de celui ci mérite la préférence, parce que dans des faits de cette nature on doit plutôt préférer un auteur qui voit les choſes avec des yeux militaires, que celui qui les voit avec des yeux de profeſſeur.

leur infanterie entre deux lignes de cavalerie; la premiere au-deſſus de l'eau pour en rompre la force; la ſeconde au-deſſous pour arrêter les ſoldats qui pouvaient encore être entraînés (*g*). Méditez, dis-je, ſur tous ces exemples, & vous vous préparerez des reſſources infinies pour tous les cas..... J'ai été témoin des deux derniers paſſages dont je viens de parler, & je puis dire n'avoir jamais rien vu de ſi bien combiné, relativement à la force de l'armée, à la largeur du gué & au tems que l'on avait pour le paſſer. En étudiant de cette maniere, en profitant des lumieres de vos auteurs, en vous ſuppoſant dans des cas ſemblables (& cela peut vous arriver, que vous ſoyez forts ou faibles), vous n'apprendrez ſeulement pas pour lire, mais pour agir, & vous ne ſerez plus embarraſſés à la guerre.

Ces manœuvres du paſſage des rivieres étant toujours très-dangereuſes en préſence de l'ennemi, un officier ne doit rien négliger pour les éviter en les prévenant à tous les gués & à tous les ponts.

(*g*) Jean-Baptiſte-François Deſmarets, marquis de Maillebois, maréchal de France, gouverneur de l'Alſace, mort en 1701: ſa maiſon ſubſiſte dans le comte de Maillebois ſon fils, lieutenant général, & chevalier des ordres.

or cela ne peut ſe faire qu'en forçant une marche, qu'en envoyant des détachemens d'élite en avant, & en mettant des ſoldats en croupe derriere des cavaliers. Sera-t-on arrivé à un bord, on ſe preſſera de paſſer à l'autre afin d'empêcher l'ennemi de venir s'y poſter ; là on élévera de bons retranchemens qui couvriront le paſſage, & l'on s'emparera de toutes les maiſons voiſines qui pourraient dominer.

Si malgré toutes ces précautions il était impoſſible d'arriver le premier, il faudrait tâcher de diviſer l'ennemi en faiſant marcher des pelotons au-deſſus & au-deſſous, qui feindraient de paſſer, & qui, s'ils le pouvaient, paſſeraient en effet pour les prendre en flanc ou en queue.

L'inſtant du paſſage étant arrivé, & cet inſtant doit toujours être pendant une nuit noire, on enverra pluſieurs bateaux chargés de bons tireurs & de travailleurs, pour aller vers le bord de l'ennemi, afin d'y prendre poſte & s'y retrancher, ou s'ils ne le pouvaient, pour partager ſon attention & lui cacher la marche du gros de la troupe. Si l'ennemi avait auſſi des bateaux, il faudrait armer ceux que l'on enverrait contre lui, avec des armes de longueur

pour les aſſommer, les accrocher & les noyer. S'il avait défendu ſon bord avec des abattis, des travailleurs placés exprès dans des bateaux les couperaient à coups de hache, ou jetteraient des harpons deſſus pour les tirer dans la riviere. Si l'on avait de l'artillerie, on la placerait à droite & à gauche du gué, comme fit Xénophon ſes armés à la légere. Enfin, ſi ſuivant la maxime conſtante de Charles XII. on ſe ſervait des radeaux, que l'on peut faire avec des poutres croiſées les unes ſur les autres & de la terre par-deſſus, on les ferait ſoutenir tout-au-tour par des fatrilles vuides que l'on y attacherait, & on les ferait remorquer enſuite, ſoit avec des bateaux, ſoit avec des rames que l'on y adapterait, ſoit par des hommes qui ayant déjà paſſé à la nage, les tireraient à eux..... Rien n'eſt plus admirable que ces machines pour faire paſſer promptement des troupes, & pour tranſporter des munitions. J'en ai vu ſur le Pô qui portaient juſques à cinq cens hommes & trente milliers de farine ou de bois. On lit encore dans Quinte-Curce, que l'on ſe ſert de ces radeaux pour faire paſſer la cavalerie, parce que les cavaliers peuvent s'y placer en grand nombre, & tirer leurs chevaux par la bride, qui ſuivent en nageant. Telle fut la

maniere dont Alexandre traverſa le Tanaïs, lorſqu'il alla faire la guerre aux Scythes, peuples ſimples & heureux, dont le roi de Macédoine refuſa l'amitié, pour avoir le plaiſir barbare de les égorger. Cet endroit de ſon hiſtoire, qui eſt très-inſtructif, fait voir auſſi qu'Alexandre joignait à une valeur impétueuſe, telle, quoi qu'on en diſe, qu'il la faut à un roi conquérant, des reſſources qui échappent aux généraux d'une valeur froide. L'Europe vit un exemple frappant de cela en 1664, lorſque Kiuperly, viſir eſtimé, juſte, éclairé, ſavant & l'un des plus grands hommes d'état qu'ait produit l'empire Ottoman, mais le plus mauvais général du monde, voulut paſſer le Raab devant les Impériaux. Ce fleuve était guéable en vingt endroits, & il ne lui vint pas ſeulement dans l'idée de former des détachemens pour diviſer l'ennemi: il avait cependant cent mille hommes contre dix. Fier de ſa ſupériorité, il veut paſſer ſous Saint Gottard; Montecuculi, ſeule reſſource qu'eût alors la cour de Vienne pour réſiſter aux Turcs, ſe poſte devant lui, & ſecondé du comte de Naſſau (*h*) qui y fut tué; du prince de Bade

(*h*) N. de Naſſau, colonel d'un régiment de ſon nom.

(*i*), & du comte de Coligni (*k*) il repouſſe les Mahométans, les combat pendant ſept heures, tue & diſperſe les Janiſſaires, les Albanois, les Spahis, qui ſont les boucliers de l'empire Ottoman, & ſauve toute la Hongrie.

En parlant de cette affaire, M. le préſident Hénaut, dans une édition corrigée à cet article, dit que les Français s'y comporterent avec beaucoup de valeur; mais que le comte de Coligni qui les commandait n'y était pas. Sur quoi fonde-t-il donc ſon ſentiment? Je le lui demandai il y a quelque tems; & il me répondit que c'était d'après le témoignage de Monglat, de la Hode, du pere d'Avrigni, & ſurtout de Buſſy qui était ſon ami & ſon parent. Si je voulais oppoſer auteur à auteur, je pourrais lui citer Vallemont, l'abbé de Chaſau, du Londel, Quincy & Larray, qui diſent qu'il s'y trouva: mais rapportons-nous en ſeulement à Montecuculi même qui commandait l'armée, &

(*i*) Léopold, prince de Bade, général de l'armée de l'Empire.

(*k*) Jean de Coligni, lieutenant-général des armées Françaiſes, gouverneur d'Autun, ſeul reſte de la maiſon de Coligni dont j'ai parlé: cet officier commandait alors ſix mille Français, que Louis XIV. avait envoyés en Hongrie au ſecours de l'empereur, où il ſombattit avec un courage héroïque.

qui ſavait ſans doute mieux que qui que ce ſoit ce qui s'y paſſait; voici ce qu'il dit dans ſes mémoires. « Les Français furent » placés dans cette occaſion à la gauche » de la bataille....., & pendant l'action » ayant eu beſoin de ſecours au centre, » j'envoyai Machau en demander à M. » de Coligni. Il fit d'abord quelques diffi- » cultés; mais ſur ſes repréſentations, il » détacha la Feuillade avec un corps de » troupes..... Enfin, ajoute-t-il plus » bas, toute l'armée combattit avec autant » de courage que de réſolution »....

Suit-il de cette relation que le général Français ne fût pas à la tete de ſon corps d'armée? Non ſans doute. Il y était, puiſque Montecuculi lui envoya un aide-de-camp à l'aîle où il était placé, & que cet aide-de-camp lui parla; il y était puiſqu'il fit des difficultés, & qu'il envoya cependant du ſecours de la gauche au centre. Il y était enfin, puiſque le général ne dit pas le contraire, & qu'il aſſure que toute l'armée combattit avec beaucoup de réſolution..... Il ne me conviendrait pas actuellement de décider ſi mon ſentiment doit l'emporter ſur celui de M. Henaut; je m'en rapporte uniquement à la déciſion de tous les militaires.

Xénophon dit qu'après avoir paſſé le

Centrites, la cavalerie Grecque aſſaillit la cavalerie Perſane, & la mit en fuite. Mais d'où venait cette cavalerie Grecque? Depuis la bataille de Cunaxa, je ne vois que la ſeule compagnie de cinquante cavaliers aux ordres de Lycie, que l'on avait formée avec les chevaux donnés par les officiers. Eſt-ce que ces cinquante cavaliers avaient ſuffi pour mettre en déroute toute celle des Barbares?

Xénophon paſſe le Centrites en plein jour.

Quoi qu'il en ſoit, il paraît d'après la narration de notre auteur, qu'il fit fort peu de cas des Arméniens qu'il avait devant lui, & des Carduques qui le ſuivaient, puiſqu'il fit exécuter ſon paſſage en plein jour. Ceux-ci l'avaient horriblement harcelé à la vérité, mais il ne voulut cependant ni attendre la nuit pour leur cacher ſa marche, ni allumer des feux dans ſon camp pour les tromper, ni former des détachemens pour leur dreſſer des embûches: à la vûe même de tous les ennemis qui l'environnaient, il fit ſes diſpoſitions & paſſa le Centrites ſans que perſonne lui réſiſtât.

Il ſuppoſe toujours des ſonges favorables.

Un expédient dont ſe ſervit ici Xénophon, & qui donne une grande idée de ſon habileté, eſt l'adreſſe avec laquelle il ſavait ſuppoſer des ſonges qu'il faiſait enſuite regarder aux ſoldats comme des prono-

ſtics de ce qui devait leur arriver d'heureux. Une fois il lui paraît voir la foudre tomber ſur la maiſon de ſon pere ; & dans cette occaſion il penſe qu'étant enchaîné, ſes chaînes ſe rompent.

On ne voit pas ſi toutes ces viſions étaient vraies ou fauſſes, & ſi Xénophon croyait lui-même qu'elles influaſſent beaucoup ſur les événemens de la vie. Il ne ſerait cependant pas extraordinaire que vivement touché du deſir de la liberté, notre Athénien ſongeât que ſes chaînes ſe briſaient. Mille fois on a vu des gens raiſonner endormis, & des chiens ſonger qu'ils chaſſent ; pourquoi donc un général, qui va livrer une bataille, ne ſongerait-il pas qu'il bat les ennemis ? les dieux des anciens ne ſe mêlaient jamais des rêveries des hommes, comme le croyait le peuple chez les Egyptiens ; auſſi tous les auteurs qui ſe ſont aviſés d'écrire ſérieuſement ſur l'onicromancie, ou la ſcience des ſonges, rêvaient-ils réellement les yeux ouverts..... Tout cela, dira-t-on, n'empêche pas la réalité des ſonges ! Je l'avoue ; mais je nie que les ſonges ſoient des preſſentimens, comme Xénophon le faiſait croire. Toutefois, de quelque maniere qu'il les prît, il eſt certain qu'il les tournait toujours à

l'avantage des ſiens, auſſi-bien que les ſacrifices & les victimes.

De tous les anciens, les Grecs & les Romains étaient ceux qui ajoutaient le plus de foi aux préſages qui ſe tiraient des ſonges, des entrailles des bêtes, de l'appétit des poulets, du vol des oiſeaux, du débordement des rivieres, & ſur-tout des réponſes des oracles : on en verra plus d'un exemple dans l'hiſtoire des Dix-mille. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût chez eux des généraux qui ne ſentiſſent la folie de ces idées, mais elles étaient utiles, elles nourriſſaient la ſuperſtition des peuples ; dans les tems fâcheux elles ſervaient à relever le courage abattu des ſoldats, & par cela même elles deviennent néceſſaires.

Que ſerait en effet devenue la France après la victoire du duc de Bedfort (*l*), ſi l'on n'eût pas réveillé la nation & les troupes de la léthargie où elles étaient plongées, par l'hiſtoire de la Pucelle ? Xénophon avait été diſciple de Socrate, & Socrate avait, diſait-il, un démon familier qui l'inſtruiſait de l'avenir : pourquoi le diſ-

(*l*) N. duc de Bedfort, tuteur d'Henri VI. roi d'Angleterre, battit les Français près de Verneuil en 1424, & mourut en 1435 ; c'était un des plus grands capitaines qu'ait produit la Grande-Bretagne.

ciple n'aurait-il pas pris du maître la fourberie des ſonges : avant lui, Numa avait ſuppoſé des conférences avec la nymphe Egerie ; & depuis, Sertorius avec ſa biche. « Il eſt bien étonnant, répondit un jour Annibal à des généraux qui ne voulaient pas donner bataille parce que les victimes étaient contraires, » que vous ayez » plus de confiance dans les preſſentimens » que vous tirez d'une bête, que dans la » capacité d'un vieux général comme » moi ». Xénophon était trop habile pour penſer différemment ; auſſi le verrons-nous dire lui-même, au *ſeptieme chapitre du cinquieme livre*, que ce n'eſt pas à lui que les devins pouvaient en faire accroire.

CHAPITRE II.

Paſſage par l'Arménie.

COMME toute l'armée fut paſſée ſur le midi, elle ſe remit en ordre de marche, & fit encore cinq lieues à-travers de grandes plaines entre-mêlées de petites collines, car il n'y avait point de villages plus près, à cauſe du voiſinage des Carduques : dans celui où on logea qui était grand, il y avait un château pour le gouverneur de la province, avec des tours à la plupart des maiſons, & abondance de vivres.

De-là on fit dix lieues en deux jours, & l'on paſſa les ſources du Tigre, d'où on fit encore quinze lieues en trois journées, juſqu'à la petite riviere de Teleboas qui eſt fort belle, & a pluſieurs villages ſur ſes bords. C'eſt-là que commence l'Arménie occidentale, qui était ſous le commandement de Tiribaſe, lequel était fort aimé du roi

de Perſe, & lui tenait l'étrier lorſqu'il montait à cheval (*a*).

Il vint au-devant de l'armée avec quelque cavalerie, & demanda par un truchement à parler aux généraux. Comme ils ſe furent avancés, après qu'on eut réſolu de leur donner audience, il s'offrit de livrer paſſage à l'armée, & de laiſſer prendre aux ſoldats ce dont ils avaient beſoin, pourvu qu'on ne fît aucun dégât en paſſant, ce qui fut accordé.

De-là on fit quinze lieues en trois jours de marche, à-travers une grande plaine, Tiribaze côtoyant l'armée à douze ou treize cens pas de diſtance, tant qu'on arriva à des châteaux environnés de pluſieurs villages qui étaient remplis de toutes ſortes de vivres. Comme on était campé, il tomba pen-

(*a*) Obſervez que les étriers n'étaient point encore inventés, & qu'on ſe ſervait d'un tabouret. Il eſt étonnant que les hiſtoriens, & ſur-tout les peintres qui devraient s'y appliquer, manquent auſſi ſouvent qu'ils le font au coſtume. J'ai vû un tableau du ſiége de Rome ſous Léon IV. où il y avait du canon, & la poudre n'était pas encore inventée. J'ai vû un tableau de la cène où paraiſſait un jambon, & les apôtres ſuivaient les opinions des Juifs, &c.

dant la nuit beaucoup de neige, tellement qu'on fut d'avis le matin de ſe répandre par ces villages, parce qu'il ne paraiſſait point d'ennemis, & que la neige même ſervait d'aſſurance. On y trouva abondance de tout, du blé, des victimes, du raiſin ſec, & de toutes ſortes de légumes, avec du vin vieux excellent.

Quelques-uns s'étant écartés, rapporterent qu'ils avaient apperçu des troupes; l'on voyait encore paraître la nuit beaucoup de feux; de ſorte qu'on réſolut de ſe rallier & de camper plutôt à découvert; mais il tomba la nuit une ſi grande quantité de neige que les ſoldats en furent tout couverts, & les bêtes même avaient de la peine à ſe lever. Xénophon s'étant levé tout nud, commença à fendre du bois; mais un autre l'ayant apperçu, le vint ſoulager de cette peine, & à la fin ils ſe leverent tous & firent du feu, près duquel ils ſe frotterent avec de la pommade & des huiles de ſéſame, de térebinthe, d'amandes ameres, dont il y avait quantité en ces lieux-là, & de graiſſe de pourceaux, avec des onguents faits de toutes ces drogues.

L'armée donc retourna loger dans les villages, où ceux qui avaient brûlé leurs maiſons en partant, furent contraints de camper à découvert, avec beaucoup d'incommodités.

On envoya la nuit Démocrate Temenite avec quelques ſoldats, vers les montagnes où l'on avait vû paraître des feux, parce qu'il n'avait pas accoutumé de rapporter faux : il ramena un priſonnier, qui avait un arc & un carquois à la perſienne, avec une hache d'amazone ; & comme on lui eut demandé d'où il était, il dit qu'il était Perſan, de l'armée de Tiribaze, & qu'il était ſorti pour chercher des vivres. On s'enquit des forces qu'avait ce ſatrape & de ſon deſſein. Il répondit qu'il avait celles de la province, avec des Calybes & des Tarques ſoudoyés, & qu'il ſe propoſait d'attaquer les Grecs au pas des montagnes, c'eſt pourquoi on réſolut de s'en ſaiſir, parce qu'il n'y avait que ce paſſage-là, & l'on partit auſſi-tôt ſous la conduite du Perſan, laiſſant Sophenet dans le camp, avec des troupes pour le garder.

Lorſqu'on fut ſur le haut, l'infanterie

rie légere qui marchait devant ayant découvert les ennemis, courut avec de grands cris les attaquer ſans attendre l'autre, & les mit en fuite ; on en tua quelques-uns, & l'on prit vingt chevaux avec la tente de Tiribaze, où il y avait des lits à piés d'argent, & des coupes ; avec quelques officiers de ſa maiſon.

Sur cette nouvelle les chefs furent d'avis de retourner droit au camp, de peur qu'on ne l'attaquât en leur abſence, & firent auſſi-tôt ſonner la retraite, de ſorte qu'on y arriva le même jour. Le lendemain on réſolut de partir promptement, pour ne point donner le loiſir aux ennemis de ſe rallier & de gagner les détroits ; & après avoir traverſé de grandes neiges, ſous la conduite de pluſieurs guides, on ſe ſaiſit du paſſage, & enſuite l'on campa.

De-là on fit trois journées de pays déſert juſqu'à l'Euphrate, qu'on paſſa vers ſa ſource, n'ayant pas de l'eau juſqu'à la ceinture.

Puis on traverſa quinze lieues de plaine en trois jours de marche, dont

le dernier fut fort fâcheux, à cauſe d'un vent de biſe qui ſoufflait dans le viſage & empêchait la reſpiration, de ſorte qu'on fut d'avis de ſacrifier au vent, & il parut s'appaiſer.

On marchait dans de la neige haute de cinq à ſix piés, ce qui fit mourir pluſieurs valets & pluſieurs bêtes de ſomme, avec trente ſoldats; on fit du feu toute la nuit, car on trouvait quantité de bois; mais les ſoldats ne ſouffraient point que ceux qui arrivaient les derniers approchaſſent du feu, ſans leur faire préſent de quelques vivres, & ils s'entre-communiquaient ainſi leur petit néceſſaire; on jugeait de la hauteur de la neige par les grandes foſſes que faiſait le braſier.

Le lendemain on marcha encore tout le jour à-travers la neige, où pluſieurs furent travaillés de la boulimie. Xénophon qui ne connaiſſait point ce mal, s'étonnait d'en voir qui étaient couchés par les chemins; mais ayant appris qu'ils guériraient en leur donnant à manger, il courut au bagage & leur en donna; puis en fit porter à ceux qui étaient éloignés. Tous ceux qui

mangerent reçurent du ſoulagement & continuerent leur marche.

Chiriſophe arriva ſur la brune à un village où il trouva dehors des femmes & des filles qui puiſaient de l'eau, leſquelles lui demanderent qui il était? Son truchement répondit, qu'ils venaient de la part du roi vers le ſatrape, à quoi elles répartirent, qu'il était à une lieue de-là; mais comme il était tard, ils entrerent avec elles vers le commandant du lieu.

Chiriſophe donc campa là avec ceux qui le purent ſuivre; mais les autres ſurpris de la nuit demeurerent par les chemins, ſans feu & ſans vivres, de ſorte qu'il en mourut quelques-uns, & les ennemis qui ſuivaient enleverent du bagage. Il y demeura auſſi des ſoldats, dont les uns avaient perdu la vue à cauſe de la neige, les autres les doigts des piés: contre le premier il était bon de porter quelque choſe de noir devant les yeux, & contre l'autre, de remuer toujours les jambes, & de ſe déchauſſer la nuit; car ceux qui n'en voulurent rien faire eurent les jambes toutes écorchées, parce qu'ils

portaient autour des peaux de bêtes nouvellement tuées, faute de souliers, qui leur demeuraient attachées sur la chair. Cette incommodité en découragea plusieurs ; & quelques-uns ayant apperçu un endroit où la neige était fondue, à cause de la vapeur d'une source, ils s'y allerent asseoir, sans se vouloir lever, quelque priere que leur fît Xénophon ; & comme il se mettait en colere, ils lui dirent qu'il les tuât plûtôt, parce qu'ils ne pouvaient marcher.

Il trouva donc à propos de profiter de la nuit pour donner l'allarme aux ennemis & arrêter leur poursuite ; & comme ils s'approchaient avec grand bruit, s'entre-disputant le butin ; il fit courir contre eux les derniers de l'arriere-garde, tandis que ceux qui se reposaient jettaient des cris & frappaient des piques contre leur bouclier ; de sorte que les Barbares se jetterent tout effrayés dans un vallon où était un taillis, à-travers la neige, & ne parurent plus.

Xénophon après avoir dit à ceux qui demeuraient qu'on viendrait à eux

le lendemain, n'eut pas fait demi-quart de lieue qu'il en trouva encore d'autres couchés dans la neige, sans garde ni sentinelle, & les fit lever ; mais ils lui dirent que les premiers n'avançaient point : de quoi étonné, il passa outre, & envoya les plus vigoureux de son infanterie légere pour en savoir la cause ; mais ils lui rapporterent que toute l'avant-garde avait fait halte pour se reposer ; de sorte qu'il fut contraint d'en faire autant avec l'arriere-garde, & de passer la nuit sans feu & sans vivres, après avoir mis garde par-tout le mieux qu'il put.

Sur le point du jour il envoya les plus jeunes pour faire lever les autres, & les contraindre à marcher. Mais là-dessus Chirisophe dépêcha ceux qui avaient logé avec lui dans les villages pour savoir ce qu'étaient devenus leurs compagnons ; ce qui les réjouit tous, & on leur donna les malades à conduire, tandis que le reste de l'armée marchait vers le lieu où il était logé, qui n'était qu'à trois petits quarts de lieue ; lorsqu'ils furent ensemble ils trouverent à-propos de se répandre par

les villages pour ſe rafraîchir, vû qu'il n'y avait nulle apparence de danger.

Chiriſophe demeura au lieu où il était, & les autres tirerent au ſort les villages les plus proches, & chacun alla à ſon département; mais le capitaine Polycrate, Athénien, pria Xénophon de le laiſſer aller devant avec les plus diſpos, & courut au village qui lui était échu, où il trouva le ſeigneur avec tous les habitans, & dix-ſept jeunes chevaux qu'on nourriſſait pour tribut au roi de Perſe. La fille même du ſeigneur y était, qui n'était mariée que depuis neuf ou dix jours; mais ſon mari était allé courre un lievre. Leurs maiſons étaient bâties en terre, avec une ouverture en-haut, comme un puits, par où l'on deſcendait avec une échelle; mais il y avait une autre deſcente pour les bêtes. On y trouva des brebis, des vaches, des chevres que l'on nourriſſait avec du foin; des poules, du froment, de l'orge, des légumes, & pour breuvage de la bierre qui était très-forte quand on n'y mettait point d'eau, mais ſemblait douce à ceux qui y étaient accoutumés; on buvait en ſuçant avec un chalumeau, dont il y avait grand nombre de toutes ſortes dans les vaiſſeaux même où était la bierre, ſur laquelle on voyait l'orge ſurnager.

Xénophon fit manger le ſeigneur du lieu avec lui, & lui dit qu'il ne craignît rien, qu'on ne lui ferait aucun déplaiſir ni à ſes enfans, & qu'en partant même on remplirait de biens ſa maiſon, pourvû qu'il voulût conduire l'armée ſurement juſqu'à la frontiere. Il le promit, & pour régaler Xénophon, il lui enſeigna où était caché le vin. Les ſoldats paſſerent la nuit dans une grande abondance de toutes choſes, gardant l'hôte & ayant l'œil ſur ſes enfans.

Le lendemain Xénophon le mena chez Chiriſophe, & par-tout où il paſſa il vit les ſoldats faiſant bonne chere, qui le contraignirent de deſcendre de cheval & de ſe mettre à table avec eux, & lui ſervirent du veau, de l'agneau, du chevreau, du pourceau, avec des volailles, & des pains d'orge & de froment; mais quand on buvait à la ſanté de quelqu'un, il fallait aller au tonneau

& ſe baiſſer pour boire comme une bête fait à l'abreuvoir. Il permit à ſon hôte de prendre par-tout ce qu'il voudrait, mais il ne prit que ſes parens où il les rencontra, & les amena avec lui.

Lorſqu'ils furent chez Chiriſophe, ils trouverent tout le monde à table, avec des guirlandes ſur leurs têtes, faites d'herbes ſêches, faute de fleurs, & ſervis par de jeunes enfans habillés à la mode du pays, à qui il fallait montrer tout par ſigne comme à des ſourds. Après que Chiriſophe & Xénophon ſe furent entre-careſſés, ils interrogerent ſon hôte par le moyen de leur truchement, tant ſur le pays où ils étaient, que des chevaux qu'ils avaient trouvés, pour ſavoir ce qu'il en faiſait. Il répondit qu'ils étaient en Arménie, & que le pays voiſin était celui des Calybes, & dit le chemin pour y aller; quant aux chevaux, qu'on ne les nourriſſait que pour le roi de Perſe.

Xénophon étant de retour lui donna un vieux cheval qu'il avait pris, avec ordre de le nourrir & de le ſacrifier au ſoleil, à qui il avait appris qu'il était conſacré; car il avait peur qu'il ne mourût de fatigue en chemin. Pour les jeunes chevaux, il en prit pour lui & diſtribua le reſte aux officiers; ils n'étaient pas ſi grands à la vérité que ceux de Perſe, mais ils avaient plus de cœur; ſon hôte lui enſeigna de leur attacher des ſachets aux piés, & d'en faire autant aux bêtes de ſomme pour les empêcher d'enfoncer dans la neige, autrement qu'ils en auraient juſqu'aux ſangles.

L'armée ſe raffraîchit dans ces villages pendant l'eſpace de ſept jours; & en partit le huitieme, Xénophon ayant donné ſon hôte à Chiriſophe pour lui ſervir de guide; mais il ne prit aucun des ſiens qu'un de ſes fils, environ de l'âge de quatorze ans, qu'il donna en garde à Epiſthene d'Amphipolis, avec ordre de le rendre au pere s'il faiſait bien ſon devoir. Il fit porter même dans la maiſon à ſon départ force biens des maiſons voiſines. Comme ils eurent fait trois journées, Chiriſophe ſe mit en colere contre lui de ce qu'il ne les menait pas dans des villages, & le frappa, de ſorte qu'il ſe ſauva la nuit, car il n'était pas lié, & ce fut là le ſeul différent que Xénophon eut avec Chiri-

ſophe dans tout le voyage, car il était fâché de ſa négligence & du mauvais traitement qu'il avait fait à cet étranger. Epiſthene prit le fils en affection, & l'ayant mené en Grece, s'en ſervit depuis très-fidelement.

COMMENTAIRES.

Paſſage par l'Armenie.

APRÉS avoir paſſé le Centrites, les Grecs ſe remirent en marche pour s'avancer de la ſource des fleuves qu'ils n'avaient pu traverſer après la déroute de Cunaxa, & l'on arriva au bord du Tigre, lieu depuis fameux par la victoire que treize mille Romains y remporterent ſur trois cens mille Barbares aux ordres de Tigrane (*b*).

De-là on vint juſques à la riviere de Téléboas, & quoique le gouverneur de la province eût aſſemblé aſſez de troupes pour les arrêter, il n'oſa jamais s'oppoſer à leur paſſage. La raiſon de cette modération n'eſt pas difficile à pénétrer : en général les ſatrapes de la Perſe qui étaient

(*b*) Tigrane, roi d'Arménie, & beau-pere de Mitridate, roi de Pont. Il fit une guerre opiniâtre aux Romains, & fut vaincu enſuite par Lucullus & par Pompée.

chargés du gouvernement d'une province, étaient moins des officiers aux ordres du roi, que des eſpeces de tributaires qui ſe maintenaient malgré lui dans leur gouvernement. Tels ſont encore, en Aſie, les nababs & les rajas diſperſés dans l'empire du Mogol.

Dans cet état, ſi Tiribaze, gouverneur de l'Arménie ſe fût oppoſé aux Grecs ; il les eût vu mettre tout à feu & à ſang dans un pays qu'il regardait comme ſon patrimoine : & s'il avait été battu, il en aurait eu non-ſeulement la honte, mais il ſe ſerait expoſé encore à être chaſſé de ſa province par Artaxerxès, qui aurait pu le deſtituer aiſément dès qu'il l'aurait vu faible.

Les Grecs traitent avec le ſatrape.

Pour éviter ce malheur, il était naturel qu'il préférât la voie de la douceur à celle de la force, & c'eſt ce qui le décida à faire un traité avec les Grecs. Pourquoi les Grecs à leur tour, ſe ſeraient-ils refuſés à ce traité ? Pouvaient-ils ſe flatter de vaincre Tiribaze en ſe meſurant avec lui dans les vaſtes plaines qui ſont au-delà du Centrites ? Devaient-ils s'expoſer à périr de faim dans un pays que les Barbares auraient pu ruiner ? N'avaient-ils pas enfin aſſez d'ennemis, & euſſent-ils été ſages de s'en ſuſciter de nouveaux ? Non, dans

la ſituation où était l'armée elle devait profiter de tous les moyens qui pouvaient la faire avancer ſans combattre, & accepter le traité que Tiribaze lui offrait.

Obſervez que je ne veux pas dire que Xénophon dût ſe confier abſolument à la foi de ce traité ; les perfidies ſans nombre qu'ils avaient eſſuyées de la part des Perſans, devaient les tenir au contraire dans une continuelle défiance : auſſi voyons-nous que malgré cette convention, il marcha avec toutes les précautions que la rigueur du tems, la difficulté des chemins, & le défaut des ſubſiſtances pouvaient le lui permettre.

On avertit Xénophon qu'il ſera attaqué, & il ſe diſpoſe à recevoir les ennemis.

Dans ces circonſtances on avertit Xénophon qu'il ſera attaqué à l'entrée des montagnes. Cette nouvelle trahiſon ne l'étonne point ; ſur le champ, il ſe détermine à y prévenir l'ennemi par des détachemens, & fait brûler lui-même tout le pays. Que lui reſtait il à menager devant des Barbares qui, depuis le premier inſtant où ils furent en pour-parler, n'avaient cherché qu'à les tromper? On doit tout attendre de la fureur des gens auxquels on manque de parole, & que l'on pouſſe au déſeſpoir.... C'eſt lui qui arma les mercenaires d'Afrique contre Carthage ; qui fit battre quatre-vingt

mille hommes à Poitiers par huit mille Anglais ſeulement (*c*) ; qui produiſit la révolte des Cevennes, & qui fit chaſſer les Autrichiens de Gènes en 1746.

« Arrivés aux montagnes de l'Arménie, » les Grecs furent horriblement incommo- » dés, dit Xénophon, par la neige, le froid, » le vent, la faim ; & pour s'en garantir ils » ſe frotterent le corps avec de la pomma- » de de ſéſame, de l'huile de térébenthine, » d'aman les ameres, & de graiſſe de pour- » ceau ». Cette reſſource contre le froid ne nous eſt point connue, & nous ſerait cependant d'une grande utilité. L'exemple des habitans du nord de l'Amérique & du Groenland, qui s'oignent tous les jours le corps, prouve que les ingrédiens graiſſeux rendent le froid moins cuiſant en lui fermant les pores de la peau. On en a auſſi qui rendent l'action du feu impénétrable ; témoin les convulſionnaires qui ont fait tant de bruit à Paris en 1756, qu'on dit avoir vu marcher ſur des charbons ardens, & empoigner des barres de

(*c*) Ces huit mille Anglais voyant qu'on refuſait l'offre qu'ils faiſaient de mettre bas les armes & qu'on ne voulait que les maſſacrer, ſe battirent en deſeſpérés, remporterent une victoire complette, & firent le roi Jean priſonnier, l'an 1356.

fer rouges ſans en être bleſſés. Pourquoi donc ne pourrait-on pas trouver auſſi des moyens pour rendre le froid moins ſenſible ? Les canards, les oyes, les cignes qui ſont toujours dans l'eau glacée, les Sibériens, les Zemblois, & tous les anciens qui ſe frottaient de la tête aux piés avec des eaux mixtionnées, ne ſont-ils pas voir que cela ſerait poſſible ? & alors voyez combien de marches, d'expéditions & d'actions de guerre qui ſont impraticables à cauſe de la rigueur de l'hiver, deviendraient faciles dans l'exécution ?

Pendant la guerre de Piémont, en 1744, j'ai vu périr une infinité d'officiers & de ſoldats à qui les piés, les mains ou le nez avaient gelé comme aux Grecs. S'ils s'arrêtaient un inſtant, ils mouraient ſur la place ; continuaient-ils à marcher, ils mouraient de laſſitude, ou leur nez gelé, tombait comme de la chair morte. Le ſeul remede que je vis pratiquer alors aux ſoldats avec ſuccès, fut de frotter promptement avec une poignée de neige même, la partie qui ſe glaçait : par cette friction, l'excès du froid devenant plus cuiſant, rendait la circulation au ſang, & remettait en mouvement les humeurs qui avaient d'abord été coagulées.

Une expérience journaliere fait voir en

Pologne & en Moſcovie des hommes dormir ſous la neige pendant pluſieurs heures, enveloppés ſeulement de leurs manteaux ; ſe relever enſuite, ſe ſecouer, & aller à leurs affaires ſans en être incommodés. Pourquoi cette inſenſibilité ? La raiſon en eſt ſimple ; la neige contient des parties ſulphureuſes, dont le frottement eſt ſi vif qu'elles brûlent réellement. Il n'y a pour en être convaincu, qu'à s'en laver les mains pendant un demi-quart d'heure, ou voir des chiens en ſueur courir ſur les frimats.

Les Sauvages, les Lapons, les Ecoſſois & les Juifs de Hongrie, ne ſont inſenſibles au froid, & ne ſe promenent ſur la glace que par l'habitude qu'ils ont de ſe mettre dans l'eau froide en tout tems. Si nous les ſavions imiter dans ce point, ſi nous n'élévions pas nos enfans à être toujours renfermés comme des poupées, & ſurchargés de vêtemens, on ne les verrait jamais ni ſi délicats, ni ſi ſenſibles.

Les Romains ſous leurs conſuls, mettaient au rang de leurs principaux exercices militaires de nager dans les rivieres en hiver comme en été ; cet uſage les rendait ſi durs à la fatigue, qu'il leur faiſait braver l'intempérie de toutes les ſaiſons : de-là vint que, lorſqu'ils paſſerent d'une extré-

mité à l'autre, je veux dire lorſqu'ils allerent de la brûlante Afrique dans la froide Germanie, ils ne furent jamais arrêtés par le froid.

Xénophon ajoute que ſe trouvant retenus par la neige, les Grecs paſſerent toute la nuit ſans vivres. Mais pourquoi ne s'en étaient ils pas pourvus dans les villages qu ils avaient traverſés, & où ils en avaient trouvé en abondance? Le moins habile général eût penſé à cela, & cependant notre Athénien n'y prit pas garde.

Une choſe m'étonne dans l'éducation toute militaire des Spartiates; c'eſt de voir qu'ils n'euſſent pas l'uſage de faire reſter leurs ſoldats pluſieurs jours ſans manger, ou du-moins à ne manger que très-peu. Il y a des exemples ſans nombre de gens qui s'y ſont accoutumés, juſques-là qu'on a vu des perſonnes reſter pendant cinquante jours à la tiſane ou au bouillon, & d'autres ſoutenir de grandes fatigues pendant quatre à cinq jours, avec de l'eau ſeulement. Le fameux Louis Cornaro, Vénitien, qui a vécu plus de cent ans en bonne ſanté, ne vivait que de cette maniere, & en ſi petite quantité, qu'à la fin de ſa vie il ne mangeait que la moitié d'un œuf par jour. Le docteur

Chenaye cite dans ſon *Traité de l'art de conſerver la ſanté*, un de ſes amis qui était très fort & très robuſte quoiqu'il ne vécût que de plantes & d'eau. M. Liſter, médecin Anglais, parle de huit perſonnes du nord de l'Angleterre, dont la plus jeune avait plus de cent ans, & la plus vieille cent quarante, quoiqu'elles ne ſe nourriſſent que de légumes. On a plus fait, pluſieurs de nos Français ont vu en Canada des Sauvages faire des chaſſes de cinq cens lieues après un orignal, & ne manger qu'après l'avoir tué (*d*)? Cela eſt bon pour des Sauvages, dira-t on! Hé bien, combien de fois n'eſt-il pas arrivé à des matelots, & à des équipages entiers, de manquer de vivres dans des voyages de long cours, & d'être réduits tous les jours à une once de pain & à un verre d'eau, quoiqu'obligés à un travail continuel & exceſſif? Où ſont les troupes qui en feraient autant? quels ſont les Grecs qui l'ont jamais fait? Choſe admirable cependant dans les malheurs qui arriverent aux Dix-mille; jamais les ſoldats ne ſe mutinerent contre leurs officiers, quoiqu'ils ſouffriſſent beaucoup!

Notre auteur termine ce chapitre en

(*d*) Orignal, eſpece de bœuf ſauvage, dont les Amériquains ſont très-friands.

citant l'imprudence de Chiriſophe, d'avoir laiſſé échapper un Arménien qu'ils avaient pris pour leur ſervir de guide. Cette faute, toute petite qu'elle paraît en elle-même, prouve pourtant que Chiriſophe n'était pas à-beaucoup près auſſi grand général que Xénophon.

Une des premieres attentions dans le ſervice des guides, eſt de s'aſſurer de leur perſonne après s'être aſſuré de leur capacité. Certain une fois qu'ils ſont bien inſtruits de tout ce que l'on veut ſavoir, il faut les faire marcher attachés avec une chaîne, dans le premier rang des ſoldats; après leur avoir promis néanmoins une bonne récompenſe, qu'on leur donnera s'ils conduiſent bien la troupe; ou de les poignarder s'ils la conduiſent mal.

On a vu tant de fois des guides (& c'étaient ſouvent des gens envoyés par l'ennemi même) qui, au milieu de la nuit, ont conduit des détachemens dans un coupe-gorge, & ſe ſont éclipſés au moment de l'exécution, qu'on ne ſaurait regarder ces précautions comme inutiles. On lit dans Appien (*e*) que Cervilius

(*e*) Appien, hiſtorien Grec & Latin, dans ſon livre *in Bello civ. lib. I.* l'an de Rome 663.

Cæpion ayant été nommé par le ſénat pour marcher contre les Luſitaniens; Pompedius Silo, l'un des généraux ennemis, ſe déguiſe & vient offrir de lui faire enlever un corps nombreux de rebelles. Cæpion le croit, il ſuit Pompedius qui le conduit dans une embuſcade, où il n'eſt pas plutôt arrivé qu'il eſt enveloppé, tous ſes gens taillés en pieces, & lui-même percé de coups. Cet exemple eſt ancien & touche peu: en voici un plus moderne, & qui fut plus heureux. Pendant la campagne de 1691, M. de Feuquieres (*f*) ravagea la Savoie, & ſurprit Savillan, qui pouvait ſoutenir un ſiege. Les ennemis en furent piqués, & gagnerent un de leurs payſans qu'ils chargerent d'aller offrir à M. de Feuquieres de lui faire enlever la garniſon de Veillane, qu'on relevait tous les quinze jours. Cet officier en forma d'abord le projet; mais ayant fait diverſes queſtions à ce payſan, il le trouva ſi bien inſtruit qu'il en eut quelque défiance. Il fixa cependant le jour de l'exécution; mais un peu avant le départ il donna contre-ordre, le remit à quin-

(*f*) Antoine du Pas, marquis de Feuquieres, lieutenant-général, eſtimé, mais critique trop ſévere pour les autres, & ſouvent trop indulgent pour lui, était d'une ancienne famille d'Artois, & mourut en 1711, ſans laiſſer de poſtérité: on a de lui de bons Mémoires,

zaine, & fit épier les mouvemens de l'ennemi, qui fit effectivement toutes les diſpoſitions néceſſaires pour l'exterminer entierement.

Ce fut pendant cette même campagne que l'on vit le roi de Sardaigne (*g*) ſe venger, avec rigueur, des ravages que l'on avait exercés dans ſon pays. Entré dans le Dauphiné, il prit Embrun, Quilleſtre, Gap, leva des contributions immenſes, & eût fait des maux épouvantables dans cette partie de la France, ſans une maladie qui l'arrêta. Si lorſque nous ordonnons des horreurs de cette nature, qui ne ſervent le plus ſouvent de rien au ſuccès de la guerre, nous penſions qu'il peut nous en arriver autant; nous écouterions davantage les cris de l'humanité gémiſſante. Les incendies allumées dans le Palatinat ſous les yeux de l'électeur, en 1675 fument encore, & des inſcriptions gravées pour lors, les apprendront à la poſtérité (*h*).

(*g*) Victor Amédée, duc de Savoie, roi de Sicile & puis de Sardaigne, abdiqua volontairement en 1720, & mourut en 1730.

(*h*) Louis-Charles, électeur Palatin du Rhin, & l'un des meilleurs, des plus ſages, & des plus vertueux princes de ſon tems..... Cette maiſon, alliée au ſang de nos rois, ſubſiſte dans l'électeur Charles-Pierre Théodore, & dans le duc des deux Ponts.

C'eſt au chapitre où nous venons de nous arrêter que finit préciſément l'hiſtoire de la retraite des Grecs, & où commence la guerre offenſive qu'ils firent contre les différentes nations qui voulurent s'oppoſer à leur paſſage: nous verrons dans la ſuite qu'il ne fallut rien moins que le courage & l'habileté de Xénophon pour ſurmonter tous ces obſtacles.

CHAPITRE IV.

Défaite des Calybes, &c.

LEs Grecs marcherent enſuite ſept jours, & après avoir fait trente-cinq lieues, ils vinrent à la riviere de Phaſe, qui a quelques cent piés de large, d'où ils firent dix lieues en deux jours, & apperçurent les Calybes, les Tarques & les Phaſiens qui tenaient les paſſages des montagnes pour les empêcher de deſcendre dans la plaine.

Chiriſophe fit halte à une lieue d'eux ou environ, pour ne les pas rencontrer étant lui-même en ordre de marche, mais de combat; il fit donc avancer les troupes de part & d'autre pour les ranger en bataille; & comme l'arriere-garde fut arrivée, il aſſembla les officiers & leur dit: « L'ennemi, comme vous » voyez, tient les hauteurs par où nous » devons paſſer, de ſorte qu'il ſe faut » réſoudre à le combattre, & délibérer » promptement ſi ce ſera aujourd'hui ou » demain, tandis qu'on fera repaître » les troupes ».

» Pour moi, dit Cléanor, je ſuis d'a-» vis d'attaquer dès qu'on aura dîné, » ſans attendre juſqu'à demain, de peur » que le courage des Barbares ne croiſſe » avec leur nombre ».

» S'il faut combattre, dit Xénophon, » c'eſt pour remporter la victoire, & » perdre le moins de gens qu'on pour-» ra; c'eſt pourquoi je ſuis d'avis de ga-» gner auparavant un poſte ſur la mon-» tagne, ce qu'on pourra faire aiſé-» ment, puiſque les ennemis ne gardent » que le paſſage qui eſt devant nous, » & qu'elle a près de deux lieues d'é-» tendue. Or j'aimerais mieux avoir un » peu plus de peine à monter, & n'a-» voir point à combattre, que d'être » obligé à forcer un paſſage; on voit » bien mieux la nuit où l'on met le pié, » quand on n'a point d'ennemi en tête, » que de jour en ſe battant; & un che-» min rude eſt plus doux ſans combat, » qu'un plus doux où l'on eſt rudement » attaqué. D'ailleurs il ne ſera pas diffi-» cile de dérober ſon paſſage la nuit, » en faiſant une fauſſe attaque par le » grand chemin pour amuſer les Barba-» res, vu la grande étendue de la mon-

» tagne. Mais il me ſied mal de parler » de dérober devant un Lacédémonien, » parmi leſquels on enſeigne le larcin à » la jeuneſſe, & pour l'y rendre plus » adroite, on châtie ceux qui s'y laiſ- » ſent ſurprendre. Il faut donc mainte- » nant, Chiriſophe, que tu montres ce » que tu ſais faire, mais ſur-tout que tu » prennes garde à n'être pas pris ſur le » fait, de peur d'être bien frotté ».

» On s'en acquitte aſſez bien à Athè- » nes, répond Chiriſophe, & j'ap- » prends que ceux qui manient les de- » niers publics ſont de très-hardis lar- » rons, quoiqu'il y ait beaucoup de » danger à être ſurpris, & l'on m'a dit » que les plus grands ſont les plus ha- » biles (*a*); c'eſt pourquoi c'eſt à toi » de montrer ici ton ſavoir. Pour moi, » dit Xénophon, je ſuis tout prêt de » gagner l'éminence avec mon arriere- » garde auſſitôt que nous aurons dîné, » & j'ai déjà pris des guides, nous » avons des voltigeurs dans nos trou- » pes, qui en ont attrapé dans une em-

(*a*) Labruyere a dit dans ſa traduction des caracteres de Théophraſte, que nos mœurs reſſemblaient à celles des Grecs : cela ſerait-il vrai à tous égards?

buſcade.

» buſcade. On dit d'ailleurs que la mon- » tagne n'eſt pas inacceſſible, & qu'il » y paît des troupeaux; de ſorte qu'a- » près s'en être rendus maîtres, on y » pourra faire monter les bêtes de ſom- » me, & je ne crois pas que l'ennemi » ait la hardieſſe de nous combattre » quand nous ſerons en lieu égal, puiſ- » qu'il n'a pas la hardieſſe de deſcen- » dre ». Chiriſophe répondit: « qu'eſt-il » néceſſaire que tu abandonnes l'arriere- » garde; il ne faut qu'en envoyer d'au- » tres en ta place, s'il ne s'en préſente » volontairement ».

Là-deſſus Ariſtonyme s'offrit d'y aller avec ſa troupe, & Nicomaque avec Ariſtée d'y mener leurs gens de trait, avec promeſſe d'avertir l'armée par des feux lorſqu'ils ſeraient ſur les hauteurs.

Cela réſolu, ils dînerent; & après dîné Ariſtonyme fit avancer toute l'armée plus d'un quart de lieue par le grand chemin, pour témoigner toujours que c'était par-là qu'on voulait donner; mais après ſouper, comme il fut nuit, il partit avec les autres capitaines, & gagna le deſſus de la monta-

gne, tandis que l'armée demeurait campée où elle était.

Les Barbares voyant les nôtres maîtres du mont, passerent toute la nuit sous les armes avec des feux allumés; mais au point du jour, après les sacrifices ordinaires, Chirisophe s'avança par le grand chemin, tandis qu'Aristonyme allait attaquer les ennemis qui détacherent une partie de leurs gens pour lui faire tête, sans abandonner leur poste: mais il les défit avant que Chirisophe fût venu aux mains avec les autres, lesquels appréhendant d'être enveloppés lâcherent le pié à la premiere décharge des gens de trait, on en tua plusieurs, & on prit quantité de boucliers qu'on mit en pieces pour les rendre inutiles aux Barbares.

Après avoir fait des sacrifices & dressé un trophée, on descendit dans les villages qui étaient dans la plaine, où l'on trouva abondance de vivres.

OBSERVATIONS.

Défaite des Calybes.

APRÉS ce que j'ai dit sur la guerre des montagnes, & ce que je me propose de dire encore, je ne m'arrêterai pas à faire appercevoir l'excellence des dispositions de Xénophon pour pénétrer chez les Phasiens qui s'opposaient à son passage. La maniere dont ce général se conduisit dans cette occasion, est si claire, si bien détaillée, & tellement à la portée de tous les militaires, que je ne m'attacherai ni à faire voir la solidité des raisons qui l'engagerent à combattre sur le champ, ni de la maniere dont il profita de la situation du pays pour tourner les ennemis, ni comment il les amusa d'abord pour les attaquer ensuite, ni enfin comment il réussit à les dissiper.

Je remarquerai seulement l'usage admirable où était Xénophon d'en venir promptement aux mains sans se servir de ses archers, de ses frondeurs, ni de ses gens de trait. Se borner à tirailler, & à se passer par les armes de part & d'autre, comme l'ont fait quelquefois les généraux médiocres, est une méthode ridicule, en ce qu'elle ne sert qu'à faire perdre beaucoup de monde, & rend toujours inutiles

les diſpoſitions les plus excellentes. On remarque que le prince Maurice (*b*), le grand Guſtave (*c*), M. du Guai-Trouin (*d*), avaient la coutume d'aller droit à l'ennemi l'épée à la main, ou de l'accrocher, & ce moyen était effectivement le plus excellent pour décider promptement la victoire; puiſqu'avant qu'il eût fait des diſpoſitions nouvelles, il était déjà enfoncé, ſéparé de ſes aîles, & mis en fuite.

Xénophon badine dans ce chapitre les Lacédémoniens ſur leur adreſſe à voler, crime qui était autoriſé par les lois de Licurgue, pourvû toutefois que le voleur ne fût pas ſurpris en flagrant-délit; il n'eſt pas étonnant qu'un légiſlateur qui ne voulait faire qu'un peuple de guerriers, favoriſât toutes les paſſions qui pouvaient inſpirer le courage, & bannît toutes celles qui pouvaient l'énerver, comme la ſoif de l'or, de l'argent, des biens en propriété, *&c.*

(*b*) Maurice de Naſſau, prince d'Orange, gouverneur des Provinces-unies, le même qui remporta tant de victoires ſur les Eſpagnols. Il mourut en 1625.

(*c*) Guſtave Adolphe, roi de Suede: c'eſt le ſecond des grands rois qu'a produit ce royaume.

(*d*) René du Guai Trouin, lieutenant-général des armées navales de France, & l'un des plus grands marins de ſon ſiecle: il mourut en 1740. Sa maiſon ſubſiſte.

Le chevalier Follard en obſervant cet endroit de Licurgue, dans ſes *Commentaires ſur Polybe*, dit que les Gaſcons ſont plus propres à la guerre que les autres Français, parce, dit-il, qu'ils ſont un peu larrons; mais ſur quoi lui qui était Gaſcon, quoique né à Avignon, fonde-t-il ſon opinion? Sur des exemples? Tous les pays en fourniſſent; ſur l'adreſſe? toutes les nations ont des fripons; ſur la vivacité de leur génie? cette derniere raiſon pourrait être la meilleure; quoiqu'on ſache bien des nations anciennes & modernes, telles que les Carthaginois, & autres républicains, qui ſont taxées de volerie & de mauvaiſe foi dans le commerce, ſans être cependant ni plus guerriers, ni plus braves.

Cette loi de Licurgue, toute étrange qu'elle paraît, était néceſſaire chez des militaires tels que les Lacédémoniens; chez nous elle ſerait inutile, parce que les lois qui concernent les gens de guerre, doivent être analogues à l'eſprit de ce corps. Ainſi *honneur* & *infamie*, voilà les deux pivots ſur leſquels doit être établi tout l'édifice des lois militaires; rien au monde n'étant plus propre à exciter aux belles actions que le premier, & à éloigner des crimes que le dernier: s'il

arrive donc que l'on s'écarte de ces points, on n'aura plus qu'une conſtitution vicieuſe, en ce qu'elle ſera totalement étrangere à cet état. La plupart des légiſlateurs, par exemple, ont penſé que la mort était le moyen le plus efficace pour contenir les hommes... Je ne ſais ſi cette maxime eſt vraie, relativement aux citoyens en général, quoique le peu d'effet qu'elle a produit juſques ici, me portât aſſez à croire le contraire; mais je ſais bien qu'elle eſt fauſſe par rapport aux militaires. En effet, des gens dont le métier eſt de braver tous les jours la mort, ne ſauraient jamais être intimidés par elle. Cela eſt ſi vrai, que l'on a vu mille fois des ſoldats déſerter l'inſtant d'après avoir vu exécuter un de leurs camarades pour ce crime. « Chez » nous, dit Ruffus dans le *Recueil de ſes* » *lois militaires des Romains*, un ſoldat » qui a déſerté eſt battu de verges », & voilà tout.

Ce que je remarque ici, avait déjà été apperçu par un des plus grands génies qu'ait produit la France. » Depuis, dit M. » de Monteſquieu, que l'on a condamné » à la mort les aſſaſſins & les déſerteurs, » il ne s'eſt commis ni moins d'aſſaſſi- » nats, ni moins de déſertions »..... ? A quoi a donc ſervi une rigueur de cette

nature? Pendant vingt-deux ans que l'impératrice Eliſabeth a régné en Moſcovie, on n'y a condamné perſonne à la mort: les Ruſſes en ſont-ils devenus pour cela plus barbares? Non, on a obſervé au contraire qu'il ſe commettait beaucoup moins de meurtres dans ce pays-là qu'auparavant.

Il ſuit de ce que je viens de dire, que les lois qui concernent les gens de guerre doivent être très-claires, très-ſuccintes, & ſur-tout invariables. Des ſoldats qui voient qu'au-lieu d'obéir aux lois, les lois obéiſſent aux hommes, & changent tous les jours, n'en connaiſſent plus; l'indiſcipline devient une ſuite inévitable, & dès-lors, dit un auteur moderne, les guerriers ne ſont utiles que comme des dogues qu'il ne faut lâcher qu'au beſoin, & remettre dans les chaînes enſuite.

Je l'ai déjà dit, les premieres lois militaires doivent être fondées ſur l'honneur, comme étaient celles des Romains; & c'eſt par cette raiſon que ces mêmes lois, ſi douces pour les déſerteurs, condamnaient à la mort tout homme qui ayant été flétri par la juſtice, ſe préſentait pour être ſoldat.

Autoriſer le vol, comme cela était établi chez les Spartiates, ſerait vouloir

faire un peuple de bandits & de scélérats. Les lois sur ce point étaient différentes à Athènes; mais quoi qu'en dise Xénophon, il est certain que les Athéniens ne valaient pas mieux que les autres pour les mœurs, au-contraire, les premiers étant regardés comme les Gascons, & les seconds comme les Normands de la Grece, toute la différence qu'il y avait d'un peuple à l'autre, était que ceux-là ne voulaient dominer que par la force, & ceux-ci par l'artifice.

Je ne vois pas pourquoi les Taoques, les Phasiens, & les autres Barbares qui défendirent l'entrée de leurs montagnes aux Grecs, résistèrent si opiniâtrement à des gens qui ne voulaient que traverser leur pays. Il eût été bien mieux, ce me semble, de les laisser passer; le parti qu'ils prirent donc de s'y opposer me persuade qu'Artaxerxès les avait fait solliciter de fermer leurs montagnes, afin de détruire, par leur secours, une poignée d'hommes dont il n'avait pu venir à bout lui même avec toutes les forces de son empire.

CHAPITRE V.

Passage par les Taoques.

ON marcha de-là par la province des Taoques, où l'on fit trente lieues en cinq jours, pendant lesquels les vivres manquerent; car les Barbares s'étaient retirés en des lieux avantageux avec tout ce qu'ils avaient. Comme on fut arrivé à un rocher sur lequel plusieurs s'étaient sauvés avec leurs troupeaux, & où il n'y avait ni ville, ni maisons, Chirisophe y fit donner les compagnies l'une après l'autre, parce qu'on n'y pouvait pas monter beaucoup de front; & lorsque Xénophon y fût arrivé avec l'arriere-garde, il lui dit qu'il venait tout à-propos, à cause qu'on ne pouvait avoir des vivres qu'en forçant ce lieu.

Xénophon lui demanda ce qui l'empêchait de l'emporter: « On n'y peut » monter, dit-il, que par le chemin » que tu vois, & sitôt qu'on le veut ten- » ter, les Barbares roulent une infinité » de grosses pierres ». Là-dessus il lui

montra plusieurs soldats qui avaient été estropiés en montant. « Mais, dit Xéno-» phon, quand ils auront consumé tout » ce qu'ils en ont, rien n'empêchera » qu'on ne les emporte, car il paraît » peu de gens à la défense, & je n'en » vois que deux ou trois en armes sur » le passage. D'ailleurs il n'y a pas plus » de cent cinquante pas de chemin dan-» gereux, dont les deux tiers sont se-» més de grands pins derriere lesquels » on se peut mettre à couvert, & le » reste sera bientôt passé en courant ».

» Mais dès que l'on commencera à » monter où sont les arbres, dit Chiri-» sophe, il faudra essuyer quantité de » pierres. Cela servira, dit Xénophon, » à en épuiser plutôt les ennemis : don-» nons donc jusques-là, ajouta-t-il, » puisqu'il ne restera pas beaucoup » d'espace pour monter, ou pour faire » retraite ».

Ils monterent donc jusqu'à ces arbres, suivis de Callimaque avec sa troupe, parce que c'était son tour de marcher le premier à l'arriere-garde, les soldats se tenant écartés, & chacun se gardant comme il pouvait. Ils étaient

environ soixante & dix, car il n'y en pouvait pas tenir davantage à couvert; de sorte qu'Agasie, Aristonyme & les autres capitaines de l'arriere-garde demeurerent au pié du roc hors de danger. Lorsqu'on fut monté, Callimaque pour faire consumer les pierres aux Barbares, courait deux ou trois pas au-delà de son arbre, & comme il voyait venir les cailloux, se retirait en hâte derriere ; de sorte qu'à chaque fois il s'en perdait bien dix charrettes & plus.

Agasie voyant que toute l'armée jettait les yeux sur son rival, craignit qu'il ne remportât l'honneur de cette journée, & courut en haut sans le dire à Euryloque, ni à Aristonyme qui étaient ses compagnons ; mais Callymaque qui l'apperçut, le prit en passant par son bouclier : & cependant Aristonyme les devança tous deux, suivi d'Euryloque, car il y avait toujours entre eux une noble contention de gloire ; & ainsi courant à-l'envi l'un de l'autre, ils emporterent le coteau, car depuis qu'il y en eût un de monté, les Barbares en abandonnerent la défense. Ce fut alors un piteux spectacle de voir

les hommes & les femmes ſe précipiter avec leurs enfans ; & comme le capitaine Enée de Stymphale voulût arrêter un Barbare par ſa robe, à cauſe qu'elle était aſſez belle, le Barbare l'entraîne après ſoi, & ils tomberent tous deux dans le précipice.

On fit à cette action peu de priſonniers, mais on gagna beaucoup de bétail.

RÉFLEXIONS.

Paſſage par les Taoques.

LEs Grecs livrés à eux-mêmes, & n'étant plus ſuivis par les Perſans, étaient cependant dans les montagnes de l'Arménie comme des aventuriers qui couraient tous les haſards de l'ancienne chevalerie; ſans argent, ſans munitions, mourant de faim, & rencontrant à chaque pas des obſtacles ; c'étaient continuellement de nouveaux combats, tantôt pour s'ouvrir un paſſage, tantôt pour réſiſter aux ennemis, & tantôt pour avoir du pain.

Xénophon manque de ſubſiſtance.

Arrivé chez les Taoques, Xénophon manqua encore de vivres, dont il aurait pu ſe pourvoir chez les Phaſiens ; & ſoit qu'il crût ces rochers aſſez fertiles pour fournir à la ſubſiſtance de dix mille hommes, ou qu'il fût trompé par ſes eſpions, il faillit à faire périr l'armée. Il eſt bien étonnant que la prévoyance de notre Athénien qui s'étendait ſur tout, ne ſe fût point encore fixée ſur cet article.

Tous les pays de montagnes ſont à peu-près comme celui des Taoques, quoique la terre y ait beaucoup plus de ſurface que dans les plaines, elle eſt cependant beaucoup plus ſtérile à cauſe de ſon aridité, & cette aridité eſt une des plus grandes difficultés que puiſſe rencontrer un général qui y porte la guerre, ſur-tout s'il a à réſiſter, comme Xénophon, aux naturels du pays qui ſavent très-aiſément cacher leurs denrées.

Tout chef d'armée qui eſt dans cette ſituation, doit tâcher d'abord de ſe concilier les habitans, & les engager par des careſſes, par des préſens ou par des menaces, de porter dans ſon camp autant de vivres qu'ils pourront, & qu'il aura grand ſoin de faire payer comptant pour attirer les autres. Il faut enſuite qu'il s'informe des productions du pays, ſoit en vin, en blé, en légumes, & en grains de toute eſpece. Si tout cela ne ſuffit pas, il verra ſi le pays ne fournit point de châtaignes, des marrons, des racines, des navets, des topinambours ou de la viande, qui dans

les cas preſſans peuvent tenir lieu de pain.

Le prince Eugene & le maréchal de Belle-Iſle entendaient ſupérieurement cette partie, comme je l'ai dit ailleurs ; auſſi on ne vit jamais des armées mieux pourvues que celles que commandaient ces généraux, ſoit par l'attention qu'ils avaient d'en faire apporter de toutes les provinces voiſines, ſoit en forçant les monaſteres qui ont toujours des proviſions abondantes, d'en livrer la majeure partie à leurs ſoldats (*a*).

Xénophon eſt forcé d'attaquer les Taoques pour avoir des vivres.

Xénophon n'ayant pas eu cette facilité, ni l'attention de pourvoir ſon armée, fut obligé d'attaquer les Taoques qui s'étaient retirés ſur un rocher eſcarpé. La valeur avec laquelle ces peuples ſe défendirent ſur leur montagne, juſtifie le témoignage que leur rend notre héros au cinquieme livre de ſa retraite, où il dit qu'ils étaient les peuples les plus belliqueux de toute l'Arménie, & qu'ils n'obéiſſaient point aux rois de Perſe, non plus que les Carduques & les Calybes.

(*a*) Le prince Eugene ayant voulu exiger des vivres des monaſteres d'Italie pendant la guerre de la ſucceſſion, on lui mit devant les yeux la bulle *in cœna Domini*, qui dans ce cas excommuniait les généraux. Ce prince lut la bulle avec la plus grande vénération, la fit reporter proceſſionellement au couvent, & les moines n'en payerent pas moins.

« Le rocher où s'étaient retirés les Barbares, était eſcarpé, dit Xénophon, d'un » accès très-difficile, & fermait abſolu» ment le paſſage aux Grecs ». Cette poſition fait voir qu'il ne faut ſouvent que ſavoir choiſir un bon poſte, pour arrêter une armée entiere. L'intrépide Alexandre l'éprouva au rocher d'Aorne (*b*), & l'heureux Céſar, cet homme qui ſe vantait de tenir la Fortune attachée à ſon char, ne la tint pas ſi bien éveillée qu'elle ne s'endormît quelquefois (*c*).

Il n'eſt rien dans le monde de plus déſolant pour un général préſomptueux, que de voir ainſi ſes conquetes ſuſpendues par une poignée de gens qui le forcent de s'occuper d'une bicoque, & qui déconcertent tous ſes projets ; il ne faudrait pas autant de ſcience qu'on le croirait pour

(*b*) Ce rocher eſt à deux lieues de Multan, ville du Mogol, ſur l'Indus. Alexandre n'ayant pu venir à bout de s'en rendre maître : ſes courtiſans, auſſi habiles que ceux de nos jours à donner un bon côté aux affaires les plus fâcheuſes, firent courir le bruit qu'Hercule avait été obligé autrefois de lever le ſiége de ce même rocher.

(*c*) Cela lui arriva devant Clermont en Auvergne ; lorſque ſes lieutenans Sabinus & Cotta furent battus, & lorſque ſa flotte pour l'Angleterre fut diſperſée.

faire renaître ces exemples, il ne suffirait que de quelques braves gens, & ces braves gens ne seront jamais difficiles à trouver, s'ils sont assurés une fois d'un avancement rapide (*d*). Léonidas aux Thermopyles (*e*), Drapés dans Uxellodunum (*f*), Calvo dans Maestricht (*g*), M. de Boufflers dans Lille (*h*), Mylord Clare dans Ems

(*d*) Il est fâcheux que ces braves gens ne soient pas les maîtres de se placer dans les lieux dont ils voyent souvent que la défense importerait le plus au bien de l'armée : c'est-là la charge des maréchaux-de-camp. Mais combien y en a-t-il qui, d'après l'expérience, aient sçu analyser les belles marches qui ont été faites, connaître les postes qui assureraient un pays, les passages qu'il serait essentiel de garder ! *&c.*

(*e*) Le détroit des Termopyles est situé sur le bord de la mer, dans la Livadie, partie de la Grece, vis-à-vis le nord-ouest de l'île de Negrepont.

(*f*) Il y a eu plusieurs sentimens sur la vraie position de cette ville, qui est fixée cependant dans l'enceinte du Querci : ceux qui l'ont placée au Puech Difloulu, me paraissent les mieux fondés.

(*g*) François de Calvo Galbes, Catalan de nation, se distingua contre les Maures, & devint ensuite lieutenant-général au service de France : c'était lui qui disait aux ingénieurs qui le pressaient de rendre Mastric. *Messious, moi n'entendre rien à la défense d'oune place, tout ce que je sçais, c'est que je ne vous pas me rendre :* sa maison subsiste en Espagne & en Roussillon.

(*h*) Louis François, maréchal, duc de Boufflers, gouverneur de la Flandre, *&c.* Lorsque ce général partit pour aller défendre cette place en 1708, le roi lui laissa le choix de ses lieutenans-généraux. Il en prit deux, l'un qui était disgracié, & l'autre prisonnier à la Bastille ; c'étaient le marquis d'Hautefort de Surville, & M. de la Frezelieres. Des intrigues de

(*i*), M. Astingo dans Savone (*k*), M. Dieffenthaler dans Vintimille (*l*), & tant d'autres, font voir que la race des bons officiers n'aurait pas semblé être éteinte, ainsi qu'il l'a paru, si l'on se fût attaché, comme aujourd'hui, à les connaître. Mais la plupart des colonels, qui étaient les seuls qui pouvaient les annoncer, tâchaient au contraire de se parer de leurs actions pour en recevoir la récompense.... On sent que j'aurais pu faire ici des applications & citer des exemples, mais

tour avaient privé l'état des services de ces grands officiers : les maisons de Boufflers & de Hautefort subsistent.

(*i*) Charles Obrien, lord, comte de Thormond en Irlande, chevalier des ordres, maréchal de France, & commandant en Languedoc ; ce général arrêta long-tems le grand-Duc devant Ems en 1742, & servit avec distinction dans toutes les guerres où il fut employé. Il mourut en 1761, aimé du roi & estimé des troupes : cette branche subsiste dans un fils unique.

(*k*) N. Astingo, officier général Génois ; ayant reçu un ordre du Sénat de rendre Savone aux Autrichiens pendant qu'ils étaient maîtres de Gênes, en 1747, il répondit, qu'il ne reconnaîtrait d'ordres de ses souverains que lorsqu'ils seraient libres, & se défendit si bien, que les ennemis ne purent jamais se rendre maîtres de sa place.

(*l*) N. de Dieffenthaller, officier Suisse du canton de Zuric, alors commandant un bataillon du régiment de Vigier, & depuis colonel à la suite du même regiment. La défense de cette ville, située sur la côte de Gênes, lui fit un honneur infini : sa famille subsiste dans plusieurs enfans.

il ſera aiſé à chacun de les ſuppléer.

Nous avons vu précédemment quel était l'ordre que l'on devait obſerver dans l'attaque des montagnes; je ne ſaurais m'empêcher cependant de faire une remarque ſur les diſpoſitions ſingulieres de Xénophon, lorſqu'il voulut s'emparer du rocher où s'étaient retirés les Barbares. Chirifophe les attaqua, dit-il, en faiſant donner les compagnies les unes après les autres.

Ordre dans lequel Xénophon attaque les Barbares.

Cette méthode qui eſt la plus mauvaiſe de toutes, lorſque l'on veut marcher ſerré devant un poſte où les ennemis ſont à couvert, comme cela arriva aux Français lorſqu'ils voulurent attaquer le baſtion de Sainte-Claire à Barcelonne, en 1714; devenait la meilleure que Xénophon pût ſuivre ici. Ce général voyant que toutes les approches de la montagne étaient hériſſées d'arbres que les Barbares avaient eu la mal-adreſſe de laiſſer ſur pié, au-lieu d'en faire des bons abattis, ordonna à ſes ſoldats de s'éparpiller & de s'y mettre à couvert des coups de pierres qui faiſaient toutes leurs défenſes; cet ordre était en effet le meilleur qu'ils puſſent ſuivre devant un poſte, où les arbres & l'inégalité du terrein les euſſent obligé à tous momens de ſe rompre.

Les Barbets qui déſolent toutes les armées qui entrent dans les Alpes, ne ſavent jamais combattre autrement; & c'eſt ce qui fait qu'il eſt ſi difficile de les éviter. Nous en avons fait l'expérience dans toutes les guerres, & principalement dans celle de 1746, où le roi de Sardaigne les employa ſi à-propos. Deux cens généraux ont été témoins des inquiétudes que nous causaient alors ces troupes, ainſi que de leurs manœuvres, & cependant ſi un officier allait propoſer dans un conſeil de guerre, de marcher comme eux, ou comme Xénophon, de feindre d'avancer, de ſe retirer, de courir d'un arbre à l'autre, *&c.* il paſſerait pour un radoteur qui imaginerait jouer aux barres; & cependant ce ſerait le ſeul qui aurait raiſon. Lorſque le bailli de Givri (*m*) attaqua le château Dauphin, en 1744, il imita l'ordre des Grecs, & ſe rendit maître en un inſtant de cette place.

Les Taoïques ſont mis en déroute.

Xénophon ayant obſervé que la défenſe des Barbares n'était que des pierres, voulut que ſes ſoldats s'avançaſſent ſans ordre, afin que libres dans leurs mouvemens, ils puſſent éviter les coups qui leur

(*m*) N. Dubois de Tienes, baillif de Givri, lieutenant-général: il fut tué à cette attaque.

ſeraient tirés. Ce fut Callimaque qui le premier marcha aux ennemis, & cette maniere toute nouvelle d'attaquer ayant eu le ſuccès qu'il en attendait ; on pénétra juſques ſur le rocher que les Taoques abandonnerent pour ſe précipiter dans les abymes qui les environnaient..... Aux yeux des hommes libres, l'apparence même de la ſujétion les porte aux plus grandes extrémités. Tels furent les Abydeniens & les Sagontins qui s'entretuerent eux-mêmes plutôt que de tomber vivans entre les mains de Philippe (*n*) & d'Annibal (*o*).

Les Grecs font main-baſſe ſur les Barbares.

Mais peut être que le déſeſpoir des Taoques ne venait que de la fureur de Xénophon, qui ayant pénétré ſur le rocher ne fit faire grace à perſonne. Cette ſuppoſition ſerait trop injurieuſe à notre héros pour y donner la moindre croyance. J'aime mieux penſer qu'il ne fut pas le maître d'arrêter ſes ſoldats échauffés par l'action, & qu'il eut horreur le premier de

(*n*) Philippe, roi de Macédoine, pere d'Alexandre.

(*o*) Ce général des Carthaginois ne dut ſes ſuccès qu'à ſa témérité & à ſa viteſſe.

On admire la réſolution de ces deux peuples ; mais n'eût-elle pas été plus admirable s'ils euſſent préféré de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité ?.. Cette derniere eut pû faire naître des reſſources, & l'autre n'en avait point.

ces excès auxquels ils ſe porterent. Je ne veux pas dire par là qu'il n'y ait des officiers capables de s'y livrer d'eux-mêmes ; j'en ai vu pluſieurs de cette trempe, qui ne faiſaient le mal que pour le mal : mais le caractere de Xénophon ne fut jamais porté à cette cruauté farouche qui rend le cœur inſenſible aux cris des victimes qui ne réſiſtent plus.

J'ai dit *farouche*, car quelle gloire à un boucher de tuer un bœuf, ou un bourreau de maſſacrer un homme ? Tout officier qui ne ſait que faire fuſiller ſes priſonniers, reſſemble à ces mâtins qui ne ſavent que dévorer les bêtes mortes. La vraie valeur en effet ne s'exerce que contre ce qui peut ſe défendre, & s'arrête devant l'ennemi vaincu : le tuer, c'eſt vouloir vaincre ſans honneur, & imiter les aſſaſſins, à qui le ſoin de leur ſureté ne préſente à leur eſprit vil & bas, que la voie d'exterminer ceux qui les attaquent.

Qu'on regarde ce qu'étaient les Craſſus, les Mahomet (*p*), les Cortès (*q*) ; & ceux

(*p*) Mahomet III. ou le cruel, qu'on ne doit pas confondre avec Mahomet II. le prince le plus éclairé de ſon tems, & le rémunérateur le plus magnifique des arts, que l'on a repréſenté pourtant comme le plus ſanguinaire & le plus furieux de tous les empereurs Ottomans....

(*q*) Hernand ou Ferdinand Cortès, gentilhomme

qui se plaisent comme eux à tourmenter les hommes, & l'on ne verra que des ames lâches, fourbes & dissimulées. Les meurtres commis par les Croates, les Pandoures, & les troupes irrégulieres, au-lieu d'opérer des victoires, n'ont jamais servi qu'à faire périr des hommes inutilement.

Mais si nos officiers commançaient eux-mêmes par être humains, s'ils avaient l'attention généreuse de l'apprendre à leurs soldats, & de leur vanter cette vertu si rare; on verrait surement ces mêmes soldats s'en ressouvenir dans l'occasion, & donner la vie à ceux qui la leur demanderaient à genoux. Je le vois par l'expérience de tous les siecles, la cruauté qui n'est pas réprimée, porte bientôt à la derniere fureur : après que l'on s'est fait une habitude d'assassiner ses ennemis, on tourne sans peine le poignard contre ses proches. Voilà d'où provenait chez nous la rage des duels il y a deux cens ans, & Rome elle-même, la sage Rome, ne se fut pas plutôt accoutumée aux spectacles du meurtre des animaux, qu'elle en vint à celui des hommes.

Espagnol, commit des inhumanités inouies lorsqu'il conquit le Mexique en 1521; il est pourtant regardé comme un grand homme.

Mais peut-être qu'en faisant faire main-basse sur les Barbares, Xénophon voulait intimider ceux qu'il pouvait trouver encore devant lui. Ce moyen peut être efficace lorsqu'on marche contre des peuples riches & corrompus par la mollesse; mais lorsqu'on est vis-à-vis des montagnards, qui ne connaissent point de biens préférables à la liberté, & qui n'obéissent à aucun souverain, comme le dit Xénophon des Taoques, les massacres que l'on exerce ne donnent lieu qu'à des représailles, qui sont bientôt poussées à l'excès de toutes parts.

CHAPITRE VI.

Paſſage par les Calybes & les Scytiniens.

ON marcha de-là à-travers le pays des Calybes, qui ſont les plus vaillans de tous les Barbares de ces quartiers, & l'on fit en ſept jours cinquante lieues. Ils étaient armés de caſques, de grevieres & d'un corcelet de lin piqué, qui deſcendait juſques au petit ventre, & faits de cordes roulées, avec un petit coutelas à la ceinture, comme celui des Lacédémoniens, & une pique de plus de vingt piés de haut, ferrée ſeulement par un bout. Quand ils avaient tué quelqu'un, ils lui coupaient la tête, & en faiſaient triomphe en chantant & danſant. Ils ſe tenaient auſſi enclos dans leurs villes, & lorſque l'armée marchait, ils venaient fondre ſur la queue après avoir mis tout le bien de la campagne à couvert; de ſorte qu'on fut contraint de vivre de ce qu'on avait pris chez les Taoques.

On vint de-là à la riviere d'Harpaze, qui a quatre cens piés de large, d'où l'on

l'on entra dans la province des Scythiniens, & l'on fit vingt lieues en quatre jours à-travers de grandes plaines, juſqu'à des villages où l'on demeura trois jours, & l'on s'y pourvut de vivres. De-là on fit encore vingt lieues en quatre autres jours, & l'on vint à une grande ville, riche & peuplée, nommée Gymnie, d'où le gouverneur de la province nous envoya un guide pour nous conduire à-travers le pays ennemi, & venant à l'armée promit de montrer la mer aux ſoldats dans cinq jours, ſinon qu'il voulait qu'on le fît mourir.

Comme on fut entré chez les ennemis, il conſeilla de mettre tout à feu & à ſang, ce qui fit voir que ſon deſſein n'était pas tant d'obliger les Grecs, que de ſe venger.

Le cinquieme jour on arriva ſur une haute montagne, nommée Teke, où les premiers qui apperçurent la mer commencerent à jetter des cris, ce qui fit croire à Xénophon que l'avant-garde était attaquée, car il avait ſans ceſſe l'ennemi ſur les bras à l'arriere-garde, & il avait pris ou tué quelques Barbares dans une embuſcade, & gagné vingt

boucliers d'oſier, couverts de cuir de bœuf avec le poil.

Comme les cris redoublaient à meſure qu'on approchait, & que ceux qui étaient près y couraient, Xénophon crut qu'il y avait quelque choſe d'extraordinaire, & montant à cheval, prit Lycie & ſes cavaliers, & piqua droit où il entendait le bruit; mais il ouit bientôt crier MER, MER, & alors la cavalerie, l'infanterie, & le bagage y accoururent.

Lorſqu'on fut ſur la montagne, l'allégreſſe fut générale, les ſoldats ne ſe pouvant tenir de pleurer & d'embraſſer leurs colonels & leurs capitaines. Alors ſans qu'on leur eût commandé, ils amaſſerent des pierres, & dreſſerent un trophée de boucliers rompus & d'armes briſées, à quoi le guide même les aidait; enſuite ils le congédierent, après lui avoir donné pour récompenſe, un cheval avec une coupe d'argent, dix dariques & une veſte à la Perſienne, pluſieurs même lui firent préſent de leurs anneaux qu'il leur demanda, & il partit ſur le ſoir pour marcher la

nuit, après avoir enſeigné le chemin & les villages où l'on devait loger.

REFLEXIONS.

XENOPHON nous apprend dans ce chapitre que les Calybes, chez leſquels paſſerent les Grecs, étaient les peuples les plus vaillans de ces contrées. Mais comment le ſavait-il ? Ce n'était ſans doute que par ouï-dire, puiſque l'armée n'eut aucune bataille ſérieuſe avec eux. Satisfaits d'avoir caché leurs ſubſiſtances, ces barbares ſe bornerent à harceler l'arriere-garde de Xénophon, qui, devenu plus aviſé du paſſé, avait eu la précaution de faire pourvoir ſes ſoldats de vivres chez les Taoques. Paſſage par les Calybes. Bravoure de ces peuples

Cette différence que met ici notre auteur, entre la bravoure des Calybes & celle de tous les peuples voiſins, ne doit pas nous étonner; elle ne vient que de l'éducation que l'on donne aux hommes. Les Aſiatiques ſous le grand Cyrus (*a*) & Tamerlan (*b*); les Africains ſous

(*a*) J'ai parlé de ce prince au commencement de cet ouvrage.

(*b*) Tamerlan ou Timurbecq, empereur des Tartares indépendans, & l'un des plus grands princes qui

Seſoſtris (*c*) & Annibal ; les Européens preſque toujours ; toutes les nations ont produit des générations d'hommes très-braves dans certains tems, & plus lâches que des femmes, dans d'autres. Cela ne doit s'attribuer ni au climat, ni au terrein, ni au froid, ni au chaud, comme l'ont ſoutenu quelques auteurs, mais à la ſeule conſtitution du pays. Les peuples de l'Etat eccleſiaſtique habitent le pays des premiers Romains ; mais il y a cependant bien de la différence entre les ſoldats du Pape & ceux de Scipion.

Toute nation qui ayant un grand corps militaire à entretenir, ne commencera pas par lui donner une forme invariable ; qui ne mettra pas les récompenſes & les punitions à l'abri de l'arbitraire ; qui n'ouvrira pas une porte au mérite denué de

aient paru dans le monde, vainquit les Perſes, les Parthes, les Indiens, les Chinois, les Turcs, les Egyptiens, rendit ſon nom redoutable à toute l'Aſie, & mourut en 1415. Ce prince faiſait ſa réſidence à Samarcande ville des Tartares Usbecks, à cent lieues à l'eſt de la mer Caſpienne, où il établit une académie des Sciences, pour leſquelles il avait du goût, ce qui prouve qu'il n'était pas auſſi barbare qu'on l'a dit ; auſſi faut-il beaucoup rabattre de tout ce que l'on a publié contre ce prince : les empereurs de la Chine, du Mogol & de Perſe prétendent tous deſcendre de lui.

(*c*) Seſoſtris : l'exiſtence de ce roi d'Egypte eſt réelle ; mais ce qu'Hérodote en raconte reſſemble à l'hiſtoire de Gargantua.

protection : cette nation, dis-je, ne ſera jamais une nation guerriere. Hé ! qu'on n'imagine pas qu'il ſuffiſe pour cela de connaître l'état militaire de ſon pays ; il faut encore connaître celui de tous les peuples anciens & modernes ; voir quelles ſont les bonnes regles qu'on peut prendre d'eux, quelles ſont les mauvaiſes qu'on doit rejetter, & bien examiner ſurtout ſi ces loix & ces regles harmoniſent avec le caractère de la nation pour qui on les fait.

Armes des Calybes.

Après le témoignage que rend Xénophon de la valeur des Calybes, il obſerve que ces peuples étaient vêtus d'un corcelet, & armés de toutes pieces, avec des coutelas à la Lacédemonienne. On ne voit pas ſi ces Barbares avaient pris cette maniere de s'habiller & de s'armer des Spartiates, comme voudrait l'inſinuer notre auteur, ou des Parthes, qui étaient armés de même. Il eſt vrai que les Grecs qui s'étaient établis ſur les côtes de la mer Noire, avaient pu donner ſur cela des lumieres aux Calybes ; mais les Parthes qui étaient auſſi braves & plus voiſins, pouvaient leur en avoir donné auſſi. On lit dans le lexicon de Suidas (*d*), ſur les

(*d*) La ſeule bonne édition de ce Dictionnaire de Suidas eſt celle de Kuſter, en 3 *vol. in-fol.* en grec & en latin, avec des notes.

uſages des anciens, que les peuples de la Parthenie connaiſſaient toutes les armes propres à l'attaque & à la défenſe. Pourquoi donc les Calybes n'auraient-ils pas pu en prendre l'uſage d'eux ? Ces peuples ne ſont pas les ſeuls qui aient ſu profiter de l'exemple des autres pour perfectionner leur maniere de s'armer. Chez les Romains la forme & l'équipage des légions varia quelquefois, afin que les officiers puſſent tirer tout l'avantage poſſible de chaque arme en la mettant à ſa place.. Parmi ces armes étaient les ſarciſſes ou les piques. Il y en avait de courtes pour les premiers rangs, & de longues pour les derniers, afin que leurs pointes fuſſent toutes égales lorſqu'on les baiſſoit devant l'ennemi.

Utilité de la pique.

Je ſuis étonné que les généraux qui nous ont précédés il y a deux ſiecles, n'aient pas fait connaître l'excellence de cette arme, & qu'ils l'aient au contraire laiſſée abolir. On dit que ce fut à cauſe de l'embarras qu'éprouvaient les ſoldats à s'en ſervir. Il eſt bien plus probable que ce fut à cauſe du peu de ſoin que l'on prenoit de les y exercer. On a cru en Europe remplacer la pique, avec la bayonnette au bout du fuſil ; mais celle-ci eſt trop courte, & n'a certainement pas le

même avantage. Autrefois avec ces piques ſeulement, Camille avait arrêté les Gaulois qui revenaient aſſiéger Rome ; les Flamans avaient vaincu les Français à Courtray, les Suiſſes avaient réſiſté à la plûpart des armées que la maiſon d'Autriche envoyait contr'eux ; & avec les bayonnetes on n'arrêtera jamais des eſcadrons qui, ſans s'amuſer à tirailler, chargeront en fourageurs, un gros d'infanterie.

Uſage des caſques.

L'uſage des caſques dont parle encore Xénophon, & dont Vegece fait tant de cas dans ſes inſtitutions, inconnu d'abord ſous la premiere race de nos rois, devenu enſuite une loi militaire ſous la ſeconde, fut totalement perdu ſous la troiſieme. Cette coutume de s'armer de toutes les pieces qui compoſaient l'armure des guerriers, était encore ſuivie ſous Philippe le Bel ; mais ſi elle avait cet avantage de mettre celui qui la portoit, entiérement à couvert, elle l'accabloit auſſi, & le mettoit hors d'état d'agir. On en ſupprima une partie, & on fit bien ; mais les ſoldats demeurerent trop à découvert, parce qu'on leur ôta auſſi les plaſtrons de cuir, les caſques panachés, mal imités par les bonets d'ours, & qu'on leur donnna des habits d'une mau-

vaiſe forme. Ces habits les preſſant de toutes parts, & ne pouvant les garantir du froid lorſque la campagne ſe pouſſait en hyver, ils demeurerent expoſés à toutes les rigueurs de la ſaiſon. La plûpart tomberent malades; & ceux qui eurent la force de réſiſter, furent embarraſſés dans toutes les parties de leur corps (*e*). Il y a plus d'un ſiecle que l'on a apperçu ce défaut dans l'habillement des troupes de l'Europe, & perſonne n'a cherché cependant à le corriger. L'empereur regnant eſt le premier qui a commencé à le faire (*f*).

Vegece dit que l'infanterie Romaine étoit autrefois appellée un mur. Pourquoi cela? parce que la forme de ſon habillement, les caſques & les cuiraſſes dont elle était couverte, la rendoient, pour ainſi dire, impénétrable. Eſt-ce que

(*e*) La forme des chapeaux, des habits, des haut-de chauſſes, & juſqu'à celle des guêtres & des ſouliers, tout aurait beſoin d'être changé, parce qu'il ne doit point être queſtion de modes dans l'habillement des ſoldats, mais de les tenir chauds, de ne point les ſurcharger, d'empêcher qu'ils ne ſoient bleſſés, & ſur-tout de ne point gêner leurs manœuvres lorſqu'ils vont à l'ennemi. . . .

(*f*) Joſeph II. empereur d'Allemagne, *&c.* L'attention de ce prince à perfectionner la conſtitution militaire de ſon pays, peut faire préſumer ce qu'il ſera un jour.

la nôtre peut avoir la même ſolidité? Non, La choſe eſt impoſſible, auſſi l'abolition des armes dont j'ai parlé plus haut, ne fut-elle point le fruit d'un examen reflé-chi. On n'en perdit l'uſage que parce que les ſoldats fatigués des chaleurs de l'été dans les garniſons, obtinrent la permiſſion de les quitter, comme ils obtinrent encore quelquefois celle de faire le ſervice en veſte. Lorſqu'il fallut les reprendre, on les trouva trop peſans, & on les laiſſa. Qu'arriva-t-il de là? La guerre revint, on marcha aux ennemis: on crut pouvoir ſe paſſer de caſque, & on fut ſur le champ accablé d'une grêle de mouſqueterie? Que ſeraient donc devenus nos ſoldats s'ils euſſent été armés comme les Romains, accablés d'un poids énorme, & obligés de porter quelquefois leur ſubſiſtance pour quinze jours ou pour un mois? Voici donc les meilleurs principes ſur la maniere d'armer une troupe. Les armes pour l'attaque doivent être courtes, d'une belle forme, bien trempées & aiſées à manier. Les haches d'armes, par exemple, étaient admirables, & on ne les connaît plus. Celles pour la défenſe doivent être grandes, légeres, & capables de couvrir les ſoldats.

Maniere d'armer une troupe.

Pour juger de l'excellence d'une petite

arme lorſqu'il eſt queſtion de ſerrer l'ennemi de près, il n'y a qu'à lire une relation que le comte de Forbin (*g*) a inſérée dans ſes mémoires, au ſujet des Macaſſards qu'il voulut arrêter auprès de Bancok dans le royaume de Siam, où étoit pourlors cet officier (*h*).

Excellence des armes courtes pour l'attaque.

« Un prince Macaſſard, dit-il, » fuyant l'oppreſſion des Européens, & » ſuivi par trois cens des ſiens, s'était re- » tiré depuis quelque tems dans le royau- » me. Le roi leur avait aſſigné un terrein; » mais ayant voulu s'étendre, je reçus » ordre de l'arrêter avec le navire ſur le- » quel il remontait la riviere de Menan: » dès qu'il fut arrivé, je fis prier ce » prince de deſcendre à terre. Il fit d'a- » bord quelque difficulté; mais il y con- » ſentit enſuite, à condition qu'il ſerait » armé. Toute l'arme de ces Indiens con- » ſiſtait en un poignard appellé *crit*,

(*g*) Claude, comte de Forbin, chef d'eſcadre des armées de France, ſuivit l'ambaſſadeur que Louis XIV. envoya au roi de Siam en 1684, & reſta quelque tems dans ce pays, où il fut élevé par le prince au grade de grand amiral; il exerçait cette charge lors de l'attaque des Macaſſards..... Cet officier, d'une ancienne maiſon de Provence qui ſubſiſte, a été un de nos meilleurs marins.

(*h*) Macaſſards, peuples d'Aſie, dans l'île des Celebes

» d'environ un pied de long, large d'un » pouce & demi, fait en onde, la pointe » en langue de ſerpent, & qui coupait » des deux côtés comme un raſoir. Une » arme qui paraiſſait ſi mépriſable, ne » ſembla pas exiger qu'on lui refuſât ce » qu'il demandait. Ils mirent donc pied » à terre; mais au premier ſignal que » l'on fit pour les arrêter, ils ſe précipi- » terent comme des démons ſur pluſieurs » mandarins; & à grands coups de poi- » gnards qu'ils redoublaient avec une » viteſſe extraordinaire, ils les maſſa- » crerent en un inſtant. Quarante-ſept » de ces furieux ayant enfoncé un gros » détachement commandé par un An- » glais, ils tomberent ſur deux mille hom- » mes que je commandais, & les mirent » en fuite, tuant à droite & à gauche tout » ce qui ſe préſentait à eux. Le prince des » Macaſſards ayant été tué dans ce mo- » ment, le reſte de la troupe n'écouta » plus que ſon deſeſpoir; avec le même » crit ils firent main-baſſe ſur tout le mon- » de, & mirent en cendre toutes les ha- » bitations. Tant de meurtres répandirent » l'alarme dans toute la province: on ne » voyait plus ſur la riviere que des hom- » mes & des femmes qui ſe ſauvaient à » la nage, emportant leurs enfans ſur » leur dos; enfin ils ne ceſſerent de maſ-

» ſacrer, que quand ils ne trouverent » plus d'objets ſur leſquels ils puſſent » aſſouvir leur rage ».... Croit-on que quelques centaines de ſoldats exercés à la Macaſſarde ; & répandus dans une armée, fuſſent inutiles un jour de combat ?

Les Calybes étaient les peuples les plus valeureux de l'Arménie.... Je veux le croire ; mais pourquoi ne chargerent-ils pas les Grecs au paſſage de l'Arpaze ? En furent-ils empêchés par l'envie qu'ils avaient de s'en voir débarraſſés ? Ce qui me le perſuaderait, c'eſt qu'après avoir paſſé cette riviere, il n'y eut plus de Barbares qui oſaſſent ſe préſenter devant eux. Ayant Xénophon à leur tête, ils entrerent dans le pays des Sytiniens, & perſonne ne leur réſiſta : ils marcherent pendant pluſieurs jours de ſuite à-travers de grandes plaines, & ils n'y rencontrerent pas un ennemi.

Les Grecs traverſent la Sytinie.

Que ne peut la terreur quand elle précede un homme de courage ! Tout ſe tait devant lui, ce n'eſt plus ſon armée qui intimide, c'eſt ſon ſeul nom, c'eſt ſa ſeule réputation. Voyez comment Manſfeld (*i*) cet homme unique, & le ſeul

(*i*) N. de Mansfeld, cadet des princes de l'empire de ce nom ; cette maiſon ſouveraine en Turinge, & de

peut-être qui eût pu, dans ces derniers ſiecles, être l'émule de Xénophon, faiſait la guerre en Allemagne. Ayant embraſſé le parti de l'électeur Palatin, contre l'empereur Mathias, en 1621, ayant été proſcrit, & pouvant mériter ſa grace en abandonnant ſon bienfaiteur, il le ſoutient. Avec dix mille hommes qui le ſuivaient, il brave toute la puiſſance de l'empereur. Ce Mansfeld était un génie fait pour la guerre ; il n'avait de fortune que ſa vertu & ſon courage. L'électeur ayant été forcé de renoncer à lui, pour appaiſer Mathias, il tranſporta la guerre ailleurs : il était dans la baſſe-Allemagne, & il va dans le Brandebourg, de là en Siléſie, puis en Moravie, puis en Hongrie ; par-tout il attaque les Impériaux ; il ſe fait joindre par le prince de Tranſylvanie, il arme les Turcs, & ſe propoſait des conquêtes éclatantes ; mais ce projet ſi grand, ſi hardi, ſi ſage & ſi peu imité, avorte tout d'un coup. Les maladies contagieuſes détruiſent ſon armée, il meurt lui-même à la fleur de ſon âge, & ſes derniers ſoupirs, dit Voltaire, ne ſont que des exhortations aux ſiens de ſacrifier leur vie pour la liberté de leur pays.... Que faire donc

laquelle ſont ſortis pluſieurs généraux, ſurtout dans le prince Henri-François prince de Mansfeld & de Fondi.

devant un homme tel que celui-là, qui ſait éviter les armées qu'on peut lui oppoſer; paſſer d'une province à l'autre; ſuſciter des nouveaux ennemis, & porter la déſolation par-tout? Ou il faut que le ciel le détruiſe, comme Mansfeld, ou le laiſſer paſſer, comme Xénophon.

Les Grecs arrivent à Gimnie.

A l'extrémité de la Sytinie etait une grande ville, appellée Gimnie; il paraît dans une carte donnée par un prince de Georgie à un de nos géographes, que celle de Baibourdi a été bâtie ſur les ruines de la premiere. Le gouverneur de la province y réſidait, & avait à ſe venger de ſes voiſins. On doit ſe rappeller ce que j'ai dit ailleurs, que les ſatrapes Perſans étaient dans l'uſage de ſe faire la guerre entre eux, & de ſe maintenir dans leurs provinces malgré le grand roi. Celui de Gimnie fut donc bien-aiſe de ſe lier avec les Grecs; pour cet effet, il leur envoya des députés, il leur offrit un guide, & leur donna des ſubſiſtances, pourvû toutefois qu'ils ſe chargeaſſent de marcher contre ſes ennemis.

J'ai eu beau chercher, je n'ai jamais pu découvrir à quel endroit commençait le pays de ces ennemis dont parle Xenophon. Mais il paraît que ce général exécuta très-nonchalamment la promeſſe qu'il avait

faite au ſatrape de Gimnie, puiſqu'il ſe contenta de repouſſer les Barbares qui le ſuivaient, & qu'il arriva ſans obſtacle à une montagne qu'il appelle *Teke*. Ce terme qui dérive du grec, ne ſignifie autre choſe qu'extraordinaire ou ſacré. On voit dans la plupart des ouvrages des anciens, & principalement dans les Livres Saints, que l'on appellait de cette maniere tout ce qui paraiſſait ſurnaturel; ainſi l'on diſait une montagne ſacrée, pour dire très-élevée. Nous aurons au *ſeptieme livre de l'hiſtoire des Dix-mille*, un exemple d'une montagne appellée de cette maniere, à cauſe de ſa prodigieuſe hauteur.

Les Grecs montent la montagne de Teke.

La facilité avec laquelle les Grecs marcherent pendant cinq jours pour arriver à cette montagne, ſous la conduite du guide qu'on leur avait donné, prouve qu'il n'eſt rien de plus utile à la guerre que ces ſortes de gens; & c'eſt par cette raiſon que l'on ne doit rien négliger pour en avoir de fideles, ſur-tout dans les pays mêlés de plaines & de montagnes, où tout devient chicane & defilé. Encore ſi l'on pouvait les ſuppléer par une connaiſſance détaillée du pays! Mais non, on porte la guerre dans des provinces ennemies, on ſe preſſe d'y arriver, & l'on

n'y eſt pas plutôt entré, que l'on ne ſait plus où on en eſt.

Un officier général eſtimé (*k*), a fait de nos jours une deſcription des cols & des montagnes, qui verſent du Dauphiné en Savoie. Cet ouvrage, unique dans ſon genre, & qui ſerait néceſſaire à tous les militaires, puiſque tous les militaires vont ſervir dans ce pays-là, eſt cependant ignoré de la plupart (*l*).

(*k*) Beat-Fidele, baron de Xurlauben, maréchal de camp, & capitaine aux gardes Suiſſes. On trouve cette deſcription dans la *Bibliotheque militaire*. Cet Officier, d'une ancienne maiſon du canton de Zug, eſt le quinzieme de ſa famille qui s'eſt dévoué au ſervice de France.

Cette extrême fidélité des Suiſſes qui s'attachent à des puiſſances ſouvent ennemies, eſt un problême inſoluble à la politique de définir; peut-être faudrait-il en chercher le principe dans l'éducation & la conſtitution toute ſinguliere de ce pays. Je dis ſinguliere; car un légiſlateur qui propoſerait aujourd'hui, & pour la premiere fois, un plan de gouvernement ſemblable à celui des Suiſſes, paſſerait pour un radoteur. Les Amphictions leur reſſemblaient, dit-on, je l'ai dit auſſi; mais ces Amphictions louaient-ils des troupes au-dehors? ces troupes devenaient-elles ennemies? ſe faiſaient-elles tuer pour celui qui les payait, en demeurant toujours ſoumiſes à leurs maîtres.....?

(*l*) J'en excepte toutefois M. de Bourcet, grand-croix de l'ordre de S. Louis, & l'un de nos meilleurs lieutenans-généraux, perſonne ne connaiſſant mieux que lui les Alpes, par l'attention qu'il a eue de les obſerver en les parcourant. Tout le monde ſait de quel ſecours il fut à l'armée combinée en 1744.

Cauſe de la joie des Grecs à la vue de la mer.

Arrivés à la montagne de Teke, les Grecs, quoiqu'éloignés encore de plus de trois cens lieues de leur pays, reſſentirent un plaiſir inconcevable à la vue de la mer. Xénophon ne nous dit pas la cauſe de cette joie; mais on l'apperçoit aiſément. Cette mer qu'ils voyaient était le Pont-Euxin, & tous les bords du Pont-Euxin étaient remplis de colonies Grecques, les ſoldats ſe crurent donc alors en pays de connaiſſance, & penſerent être déjà délivrés de tous leurs maux.

CHAPITRE VII.

Paſſage par les Macrons, & entrée dans la Colchide.

DE-LA on fit dix lieues en trois jours de marche, par la province des Macrons, & l'on arriva le premier jour à la riviere qui les ſépare des Scythiniens, ayant à main gauche une côte fort roide, & à l'autre un fleuve où cette riviere va ſe rendre. Lorſqu'on fut arrivé ſur le bord on commença à abattre de grands arbres pour ſe hâter de ſortir de ces détroits; mais là-deſſus les Macrons parurent en bataille de l'autre côté, armés de piques & de boucliers d'oſier avec des corſelets de poil, & jetterent des pierres dont perſonne ne fut bleſſé.

Alors un ſoldat de l'infanterie légere qui avait ſervi à Athènes, ſe préſenta à Xénophon & lui dit, qu'il croyait que c'était là ſon pays, parce qu'il en entendait la langue, & demanda permiſſion de parler aux Barbares. Comme il l'eut obtenue il s'enquit d'eux, par or-

dre de Xénophon, qui ils étaient & pourquoi ils avaient pris les armes? A quoi ils répondirent, qu'ils étaient Macrons, & que c'était pour défendre l'entrée de leur pays. Là-deſſus il leur dit, comme nous retournions en Grece par le Pont-Euxin, ſans deſſein de leur faire aucun mal; de ſorte qu'on fit alliance avec eux, & l'on s'entre-donna pour gage une pique, ſelon la coutume du pays, après avoir pris les dieux à témoin. Auſſi-tôt les Barbares firent un paſſage & ſe mêlerent parmi nous, nous apporterent des vivres, & enſuite nous menerent dans l'eſpace de trois jours aux montagnes de la Colchide, où il en était une plus haute que les autres, ſur laquelle s'étaient rangés ceux du pays; de ſorte que les Grecs ſe mirent en bataille au pié pour monter, car elle n'était pas inacceſſible.

Comme les chefs furent aſſemblés pour délibérer de l'ordre qu'on tiendrait à l'attaque, Xénophon dit qu'il n'était pas d'avis de marcher en bataille, mais à la file, parce que le ſoldat ne pourrait garder ſon rang à cauſe de l'inégalité du lieu, facile à grimper en

un endroit & difficile en un autre, ce qui lui ſerait perdre courage ; que d'ailleurs ſi l'on donnait beaucoup de hauteur & peu de front à la bataille, on ſerait enveloppé des ennemis ; & ſi l'on donnait beaucoup de front & peu de hauteur, on ſerait aiſément enfoncé d'en-haut, ce qui mettrait tout en confuſion ; « Je ſuis donc d'avis, dit-il, de » faire monter les compagnies à la file, » à quelque diſtance l'une de l'autre, » pour occuper tout le front de la ba- » taille des ennemis, & s'étendre en- » core plus loin ; car par ce moyen il » ne nous pourront envelopper, & les » officiers étant à la tête, ce ſeront les » plus vaillans qui donneront les pre- » miers, outre qu'on marchera ſans » déſordre, parce que chaque compa- » gnie montera ſéparément par l'en- » droit qu'elle trouvera le plus com- » mode : or l'ennemi craindra de s'en- » fermer dans les diſtances, parce que » les compagnies étant proche, pour- » ront s'entre-ſecourir, & les ſoldats » marchant à la file, on ne les pourra » enfoncer ; que ſi une compagnie ou » pluſieurs viennent une fois à gagner » le ſommet du mont & s'y peuvent

» ranger en bataille, les Barbares ne » les pourront ſoutenir & prendront la » fuite ».

Cela fut trouvé bon, & l'armée s'étant rangée de la ſorte, Xénophon paſſa de l'aile droite à la gauche, & cria aux ſoldats, qu'il n'y avait plus que cet obſtacle à leur retour, & qu'il fallait manger tout vifs ceux qui les empêchaient d'aller revoir leur patrie.

Il ſe trouva donc quatre-vingt files de ſoldats peſamment armés, chacune de cent hommes ou environ, avec dix-huit cens fantaſſins armés à la légere & partagés en trois corps, dont il y en avait un à la droite, l'autre à la gauche, & la troiſieme au milieu.

Après avoir encouragé les ſoldats & imploré l'aide des dieux, chacun monta devant ſoi ; & Chiriſophe avec Xénophon ſe mirent l'un d'un côté & l'autre de l'autre à la tête de l'infanterie légere qui s'étendait, comme j'ai dit, plus loin que la bataille des ennemis. Les Barbares donc craignant d'être enveloppés, firent à droite & à gauche pour la venir rencontrer, ſi-bien que leur

bataille étant dégarnie au milieu, l'infanterie légere qui était placée en cet endroit, s'imaginant qu'ils fuiaient, monta de toute ſa force avec de grands cris, ſuivie de celle d'Arcadie qui était peſamment armée, l'une ſous la conduite d'Eſchinès, l'autre ſous celle de Cléanor. Les ennemis lâcherent le pié dès qu'ils les virent approcher, & ſe diſſiperent, de ſorte que les Grecs demeurerent maîtres de la montagne d'où ils vinrent camper dans les villages qui étaient au-delà, & en grand nombre, où ils trouverent abondance de vivres.

Il leur arriva en cet endroit un accident fort étrange, & qui cauſa une grande conſternation; car comme il y avait pluſieurs ruches d'abeilles, les ſoldats s'étant mis à manger du miel, il leur prit un dévoiement extraordinaire ſuivi de rêveries; de ſorte que les moins malades reſſemblaient à des ivrognes, & les autres à des perſonnes furieuſes ou moribondes. On voyait la terre jonchée de corps comme après une défaite, perſonne néanmoins n'en mourut, & le mal ceſſa le lendemain, environ à l'heure qu'il avait pris,

de ſorte que les ſoldats ſe leverent le troiſieme ou le quatrieme jour, mais en l'état où l'on eſt après une forte médecine.

COMMENTAIRES.

Passage par les Macrons.

VOICI la derniere fois que j'aurai occaſion de parler de la guerre des montagnes, puiſque c'eſt la derniere fois que les Grecs la firent.

En ſortant du pays des Sythiniens, l'armée arriva à la riviere qui les ſépare des Macrons, que Xénophon ne nomme pas; & que M. de Liſle, trompé par l'obſcurité du texte, a mal placée dans la carte qu'il a fait de la retraite. Pour en déterminer la vraie poſition, j'ai conſulté les cartes du cabinet du roi, où je n'ai rien trouvé. Mais dans la même carte du prince de Georgie, dont j'ai parlé, on voit cette riviere, placée ainſi que je l'ai fait, & appellée aujourd'hui par les Turcs, *Sormen-Soui*, ou la riviere de *Sormen*. Cette faute d'exactitude, qui rend ſouvent inintelligibles nos anciens auteurs, prouve la néceſſité qu'il y aurait d'avoir de bons géographes pour la partie de l'hiſtoire ancienne.

Les Grecs traitent avec eux.

Arrivés au pays des Macrons, les Grecs firent avec ces peuples une alliance dont on prit les dieux à témoin. Cette formalité, dont on abuſe trop, & que l'expérience a prouvé mille fois être inutile, eſt pourtant ſuivie parmi nous, ſans être mieux obſervée. De tous les habitans du monde, je ne vois que les ſeuls *Quaquers* de la Penſylvanie, qui ont fait avec leurs voiſins, *Sauvages*, un premier traité ſans ſerment, & ce traité eſt le ſeul qui n'a jamais été rompu.

Ils arrivent dans la Colchide.

Tranquilles ſur la foi de l'alliance que les Grecs avaient faite avec les Macrons, ils arriverent ſur les frontieres de la Colchide; mais à-peine y eurent-ils mis les piés, qu'ils trouverent les Colchidois en bataille. Ce nouvel obſtacle n'étonna point Xénophon, ſachant tourner la guerre en offenſive & en défenſive, ſuivant l'occaſion, & comme le font tous les généraux qui connaiſſent les montagnes, il ſe diſpoſa à marcher contre ces peuples, & les attaqua dans un ordre tout différent de celui qu'il avait ſuivi lorſqu'il avait combattu les Taoques; là il avait fait éparpiller ſes ſoldats, ici il les fait attaquer en colonnes.

Les habitans s'oppoſent à leur paſſage. Xénophon les attaque en colonne.

Je dis en colonnes, & non pas en quatre-vingt files ſimples & ſéparées, comme d'Ablancourt

d'Ablancourt & Charpentier l'ont cru; parce qu'il n'eſt pas poſſible de penſer que les Grecs ſe ſoient préſentés à l'ennemi de cette maniere. Pour que cela pût être, il aurait fallu qu'il y eût eu quatre-vingt chemins ou ſentiers différens, pour grimper ſur la montagne, & que les Barbares n'en euſſent fermé aucuns, ce qui n'eſt pas croyable..... En ſuppoſant même un ſi grand nombre de paſſages, ces quatre-vingt files marchant ſur un terrein eſcarpé, n'auraient pas pu être toujours ſéparées, elles ſe ſeraient rapprochées, réunies, & ſouvent confondues..... Des compagnies ainſi diviſées, & marchant un à un, n'auraient jamais préſenté chacune qu'un homme aux ennemis; & au-lieu de mettre ces ennemis en déroute, comme Xénophon dit qu'elles pourraient le faire, elles auraient été culbutées elles mêmes par une ligne épaiſſe de Colchidois..... Xénophon avait formé trois corps de ſes armés à la légere, qu'il dit être au nombre de dix huit cens; il faut donc auſſi qu'il ait partagé de même ſon armée, c'eſt-à dire, en trois corps de vingt-ſix ou vingt-ſept files chacun, ou de quatre-vingt files en tout, chaque corps précédé d'un de ces détachemens d'armés à la légere, parce qu'il eut été ridicule de

réunir en corps cette eſpece de troupes, dont le propre eſt de combattre ſéparés, & de diviſer en ſimples files les peſamment armés..... Xénophon ayant ainſi partagé en trois corps ſes armés à la légere, & ces trois corps ayant dû marcher par trois chemins, pourquoi le reſte de l'armée n'aurait-il pas pu marcher de même?....

Notre auteur ajoute que pendant l'action les Barbares ayant fait à-droite & à-gauche, pour former deux diviſions & arrêter les aîles des Grecs, ceux-ci profiterent de la faute que faiſaient les Colchidois de laiſſer leur centre vuide, pour y pénétrer & les mettre en fuite; donc l'armée de Xénophon formait trois colonnes, une au centre, & deux aux aîles....

Il bat les Colchidois.

Tel eſt l'ordre, en effet, dans lequel combattirent les Grecs; ordre très-ſage, le ſeul qui pût les rendre victorieux, & qui harmoniſe le mieux avec le raiſonnement de Xénophon: puiſque ſi l'ennemi ſe fût mêlé dans ſes colonnes, il ſe fût trouvé enfermé entre les diſtances des Grecs, comme il le dit lui-même.

Ce que ces peuples auraient du faire.

Cette faute de ſe partager dans le milieu de leur bataille, ne fut pas la premiere, ni la ſeule des Colchidois. D'abord ils

auraient dû imiter les Macrons, & laiſſer le chemin libre à des gens qui ne voulaient que paſſer; ne l'ayant pas fait, ils auraient dû détruire toutes les routes qui conduiſaient chez eux; faire enſuite de bons retranchemens, où ils ſe ſeraient tenus collés; placer des abattis ſur tous les paſſages; pouſſer des poſtes en avant, & défendre le terrein pié à pié; enfin ils auraient dû faire faire des ſorties par leurs deux flancs, au milieu même de l'action, parce qu'alors les Grecs ne ſongeant qu'à attaquer, auraient été étonnés d'être obligés de ſe défendre: tout cela eût été facile, & cependant ils n'en firent rien.

Xénophon ſe conduiſit avec bien plus de prudence. Ayant examiné par lui-même, & non par ſes aides-de-camp, la poſition des ennemis, il plaça les plus valeureux à la tête, ſans les faire marcher par rang d'ancienneté, parce que cette ancienneté n'eſt que le pont aux ânes. Ces premieres diſpoſitions faites, il perſuada à toute l'armée qu'il n'y avait qu'une lâcheté manifeſte qui pût les faire échouer. Enfin il marcha doucement, & non pas en courant, comme il avait fait vis-à-vis des Taoquiens, parce que les ſoldats que l'on met hors d'haleine, ne ſont plus bons à rien.

Voilà comment Xénophon ſavait combiner ſes diſpoſitions avec le tems qu'il avait, les lieux où il ſe trouvait, & les ennemis qu'il avait à combattre. Jamais perſonne ne ſut mieux profiter que lui des reſſources que préſentait un pays montueux, pour faire la guerre avec ſuccès contre une armée ſupérieure. Ces reſſources doivent, ce ſemble, être toujours les mêmes, puiſque les montagnes ne changent point; & cependant on voit peu de généraux qui les apperçoivent. L'inattention dont je parle m'a ſouvent fait être étonné qu'aucun militaire n'ait jamais écrit ſur cette partie ſi ſuſceptible d'inſtruction. La maniere d'armer alors les troupes, de les faire marcher, ſubſiſter, camper, loger, combattre, tout eſt différent dans un pays couvert, où l'on a ſouvent l'ennemi ſur les bras, pendant qu'on le croit bien éloigné. Un général qui dans ces momens n'a pas préſent à l'eſprit, comme le roi de Pruſſe, toute la ſituation du pays où il fait la guerre (*a*), les ſentiers, les revers & les défilés; qui ne ſe fait pas environner par des pelotons, pour être

(*a*) Frédéric II. roi de Pruſſe, électeur de Brandebourg, &c. Tout ce que je pourrais dire de ce prince, n'augmenterait jamais l'admiration & l'eſtime que l'univers a conçu pour lui.

averti de l'arrivée des ennemis; qui n'eſt pas précédé par une bonne avant garde, chargée de lui ouvrir les chemins; qui ne marche pas ſerré, ou dans l'ordre qu'il veut combattre; qui ne prend pas enfin toutes les précautions poſſibles pour les différens cas; ce général, dis-je, ne ſe tirera jamais de cette eſpece de guerre, & ne doit pas avoir la confiance de s'y embarquer.

Il eſt d'uſage, lorſqu'on eſt en campagne, de faire former des piquets par des ſoldats que l'on prend ſelon leur rang d'ancienneté. Cette maniere, qui peut être indifférente pour les plaines, eſt on ne peut pas plus mauvaiſe dans les montagnes, où il faut mettre en-avant tout ce qu'on a de braves gens, puis les ſoldats de bonne volonté, & ne faire marcher les autres qu'à leur ſuite, à moins qu'on ne voulût les employer d'abord à tâter l'ennemi & à les fatiguer. J'ai vu M. de Cruſſol faire réuſſir en Piémont & en Provence, des expéditions qui auraient paru téméraires & impoſſibles, ſi ce général ne s'y fût pris de cette maniere (*b*).

(*b*) Pierre Emanuel de Cruſſol Florenſac, marquis de Cruſſol, maréchal de camp, chevalier des ordres, & miniſtre du roi à Parme. L'application que ce général, avec lequel j'ai preſque toujours ſervi en

Commencer, en effet, par envoyer des nouveaux ſoldats à la guerre de chicane, la ſeule qui ſe faſſe toujours dans les montagnes, c'eſt s'expoſer à une déroute certaine, parce que ceux qui défendent les hauteurs, entraînés par leur poids & par la pente du terrein, doivent paſſer ſur le ventre à tous ceux qui, étant devant eux, ne ſont point faits à cette manière de combattre.

Force de l'armée Grecque en arrivant dans la Colchide.

Les détails que fait Xénophon dans ce chapitre, peuvent ſervir à nous faire connaître quelle était la force des Grecs lorſqu'ils furent arrivés dans la Colchide. Il y avait à l'attaque, dit-il, quatre-vingt files de cent hommes chacune, & dix-huit cens armés à la légere: voilà donc neuf mille huit cens Grecs qui compoſaient encore l'armée. Mais comment a-t-il pu ſe faire, s'ils étaient dix mille ou environ en partant de Cunaxa, comme on le verra au *troiſieme chapitre du cinquieme livre*, qu'ils n'en aient perdu que deux cens dans tous les combats qu'ils avaient eſſuyés contre les Perſes, contre les Carduques, contre les

Italie, donnait à toutes les parties de la guerre, fit regretter l'uſage que l'on aurait pu faire de ſes talens; il mourut en 1758: ſa maiſon ſubſiſte dans le duc d'Uzès, & les branches de Montauſier, de Florenſac, de Saint-Sulpice, & d'Amboiſe.

Arméniens & contre les Taoquiens; cela paraît inconcevable, à moins que Xénophon, & cela doit être, n'ait compté pour rien les valets & les eſclaves que l'on avait incorporés dans les troupes pour en faire des ſoldats.

Xénophon n'entreprenait rien ſans implorer les dieux.

Notre auteur dit que l'on ne marcha aux ennemis qu'après avoir imploré l'aide des dieux, & chanté l'hymne du combat. Cet uſage, qui était invariable chez les anciens, fut auſſi imité des Romains, & puis des Européens qui l'ont conſervé pendant long-tems; mais ayant vu dans la ſuite, qu'entre deux partis qui priaient Dieu également, il y en avait toujours un de vaincu, ils ceſſerent ces prieres, & ſe contenterent d'en faire dans leur camp. En effet, les oraiſons des Moſcovites à leur grand Saint-Nicolas, ne les empêcherent pas d'être battus à Narva, à Fravenſtad & à prendre les ſoldats de Charles XII. pour des magiciens.

Il n'eſt rien, ſans doute, qui maintienne plus le bon ordre, la diſcipline & la piété parmi les ſoldats, que de leur mettre devant les yeux, comme Xénophon, les exercices de religion. Des hommes pénétrés de ce devoir, ſont infiniment plus réguliers dans leurs mœurs, moins cruels dans le carnage, & plus diſpoſés à

ſuivre les ordres de leurs généraux. *Hé!* de quel droit un officier pourrait-il exiger que ſes ſoldats fuſſent attachés à leur devoir, & à la religion qui les indique, s'il ne l'était pas lui même? Soyez honnête homme tant que vous voudrez, on aura toujours mauvaiſe opinion de vous ſi l'on ne vous voit pas pratiquer, comme notre Athénien, les exercices de la religion..... Mais qu'eſt-ce donc que cette religion, me demandera-t-on ici..? Je ne veux pas, ſur cette queſtion embarraſſante, & dans laquelle chaque ſecte ſe donne raiſon, faire un traité de théologie; je me bornerai à dire que la meilleure maniere dont les militaires puiſſent ſuivre la religion, eſt de lui obéir dans ſes effets, ce qui vaut toujours mieux que d'en ſavoir les paroles. Lorſque je verrai des officiers marquer leur goût pour la vertu, leur réſignation aux ordres de la Providence, leur amour affectueux pour le prochain, leur fidélité au prince, leur attachement à la patrie, & leur zele dans les fonctions de leur état, je ſerai touché de leur exemple, & ſans m'arrêter à la maniere dont ils exprimeront leurs ſentimens, je me ſentirai plus pénétré d'une ſainte émulation, & je deviendrai plus ſage, plus humain & meilleur citoyen. Suivre la religion dans ce point, c'eſt ſervir

Dieu, & obéir à ce ſeul commandement qu'il a dit lui-même faire toute l'eſſence de ſa loi & de ſes prophetes, de l'aimer de tout notre cœur, & le prochain comme nous-mêmes. Je reviens à Xénophon.

Les ſoldats ſéjournent dans la Colchide & y ſont incommodés.

Les Grecs ayant chaſſé les Colchidois qui s'oppoſaient à eux, ſe répandirent dans leur pays & y trouverent abondance de vivres, & beaucoup de miel dont ils furent très-incommodés. Cet accident qui fait voir avec quel ménagement doivent vivre les troupes qui entrent dans un pays dont l'air, l'eau, les fruits & les alimens ſont mal-ſains, annonce auſſi l'utilité des remedes néceſſaires pour les corriger.

L'Italie, dit-on, a toujours été le tombeau des armées Françaiſes. Mais d'où provient cet inconvénient funeſte? j'en ai été témoin pendant cinq années conſécutives. C'eſt que les eaux qui croupiſſent dans les rizieres y corrompent l'air; c'eſt que les fruits y ſont en abondance, & que les ſoldats n'attendent jamais qu'il ſoit mûr; c'eſt que ces eaux & ces fruits, joints aux chaleurs de l'été y cauſant la dyſſenterie, les hôpitaux ſont d'abord remplis de malades, & que la mortalité devient journaliere; mais ſi un général avait

attention de faire détruire ces rizieres partout, ou du-moins dans les provinces où il porte la guerre; s'il ordonnait aux habitans d'enlever tous leurs fruits, verds ou mûrs; s'il ne faisait boire à ses soldats que des eaux courantes, ou mêlées avec quelques gouttes de vinaigre, comme le faisaient les Romains; s'il empêchait que les boulangers ne missent de l'ivraie & d'autres mauvais grains dans le pain; s'il y avait toujours un lieu d'entrepôt pour que les soldats convalescens ne passassent pas subitement de la vie tranquille de l'hôpital, aux fatigues assommantes de la guerre, comme l'a fait faire de nos jours M. le prince de Soubise en Vestphalie, on ne verrait pas une armée réduite souvent à la moitié avant la fin d'une premiere campagne (*c*).

Qui croirait jamais que la Colchide ou la Mingrelie, aujourd'hui presque déserte, était long-tems avant, & du tems même de Xénophon, un pays aussi riche & aussi commerçant que la Hollande?

(*c*) Charles de Rohan, duc de Rohan Rohan, prince de Soubise, pair & maréchal de France; ce général commandait alors l'armée Française qui était dans cette partie de l'Allemagne: j'ai parlé ci-devant de cette maison, alliée au sang de nos rois, & à plusieurs souverains de l'Europe.

L'histoire de la Toison d'Or, qui n'était autre chose que les trésors gardés par Ætas, roi de Colchos, & que Jason alla lui enlever, était une allégorie qui prouvait la grande opulence de cette province. Il paraît d'après la narration de Xénophon, que ce fut dans la partie connue aujourd'hui sous le nom de Guriel, que les Grecs séjournerent. Le célebre Cluvier assure qu'il y avait alors dans la Colchide deux villes considérables, Phasis & Diosiuries, que l'on a, dit-il, appellée dans la suite Sébastopolis. Je ne sais où cet auteur place ces villes; mais je ne trouve rien dans la géographie moderne qui leur ressemble: quelques châteaux seulement, dont le plus considérable est appellé Rucs ou Rise, sont tous les lieux habités de cette province.

CHAPITRE VIII.

Arrivée à Trébiſonde.

L'ARMÉE ayant fait ſept lieues en deux jours, arriva à Trébiſonde (*a*), qui eſt une colonie Grecque de Synopiens, ſituée ſur le Pont-Euxin dans la Colchide : elle demeura campée en cet endroit l'eſpace de trente jours, courant le pays voiſin, & recevant des vivres de Trébiſonde, qui fit même quelques préſens aux Grecs, & traita avec eux pour les alliés qui habitaient dans la plaine,

(*a*) Il n'y a pas Trébiſonde dans le Grec, mais τραπεζα, parce que cette ville avait la figure d'une table ; pourquoi donc nos traducteurs n'ont-ils pas traduit trapeze ? C'était pour s'accommoder au tems, cela eſt bien, mais il fallait du-moins en avertir comme ils ont fait dans tant d'autres endroits. Au reſte, l'enceinte actuelle de cette ville, capitale de la petite province de Jenich, n'eſt pas la même que celle qui nous eſt décrite par Soſime. Arien dit que ſon port, appellé *Platana*, fut réparé par l'empereur Adrien ; il ne peut cependant y entrer que des ſaïques ; & le môle que les Génois y firent bâtir pendant que leur domination s'étendait juſques-là, eſt preſque entierement détruit ; il y a aujourd'hui dans cette ville un archevêque Grec & un beglierbey.

deſquels on reçut auſſi quelques témoignages d'amitié.

Enſuite on s'acquitta des vœux qu'on avait faits à Jupiter, à Hercule & aux autres dieux, & on fit des jeux dont l'intendance fut donnée à Dragonce le Spartiate, qui avait quitté ſon pays, encore enfant, pour avoir tué, ſans y penſer, d'un coup de poignard, un autre enfant comme lui.

Lorſque les ſacrifices furent faits, on lui porta les dépouilles des bêtes immolées, & on lui demanda où il voulait qu'on fît les jeux ? Là même, dit-il, en montrant la montagne où on était campé ; mais comment pourra-t-on lutter, lui répondit-on, en des lieux ſi inégaux & ſi raboteux ? On s'enfera, dit-il, d'autant plus mal en tomba nt.

Les enfans captifs coururent donc avec plus de ſoixante archers de Candie, la courſe appellée dolique, qui était beaucoup plus longue. Le reſte s'exerça à la lutte, au pugilat & au pancrace, qui furent très-agréables, & il y avait grande émulation à la vûe de toute l'armée ;

il y eut auſſi des courſes de chevaux, où l'on remontait à toute peine depuis la mer juſqu'à l'autel. Il ſe fit donc pluſieurs culebutes parmi les cris & la riſée des aſſiſtans.

OBSERVATIONS.

L'armée arrive à Trébiſonde.

APRÉS une retraite auſſi hardie, auſſi longue & auſſi fâcheuſe, il était naturel que les Grecs ſe repoſaſſent de leurs fatigues, & qu'ils en remerciaſſent les dieux.

Arrivés à Trebiſonde, ville ſur la mer Noire, depuis fameuſe par la retraite d'Alexis Commènes, lorſqu'il fuyait la cruauté des croiſés, en 1204. Les Grecs y ſéjournerent pendant un mois, & s'exercerent, dit Xénophon, à différens jeux, tels que la lutte, le pugilat & le pancrace.

Dans la lutte, qui était d'un uſage journalier chez les Grecs, les athletes nuds & ayant le corps frotté d'huile, ne cherchaient qu'à ſe terraſſer.

Dans le pugilat, on ſe battait à coups de poing. On voit dans le *cinquieme livre de l'Enéide*, que les combattans s'armaient quelquefois de gantelets de fer, &

que l'exercice devenait alors très-dangereux.

Le pancrace, qui ne ſe faiſait ordinairement que dans les amphitéâtres, était un jeu compoſé de la lutte & du pugilat; mais on y faiſait combattre auſſi des hommes contre toutes ſortes de bêtes: c'était par ces différens exercices que l'on entretenait l'ardeur martiale des Grecs, & qu'on leur apprenait à combattre corps à corps.

Utilité des exercices corporels.

Je crois l'avoir déjà dit: ce n'eſt point aſſez dans l'éducation des enfans deſtinés à la guerre, de leur dire ce qu'ils doivent faire pour les rendre inſenſibles à la crainte des périls, il faut encore roidir leurs muſcles & fortifier leur conſtitution par l'exercice. Chez les Grecs, tous ceux de la jeuneſſe ſe tournaient, comme l'on voit au profit du corps; & ce moyen eſt le ſeul qui puiſſe corriger la délicateſſe que la plupart des enfans apportent en naiſſant. Alexandre, tout prince qu'il était, fut élevé avec la même dureté: auſſi Quinte-Curce nous apprend-il que ſon tempérament, d'abord très-faible, ſe changea en une complexion très-robuſte. On voit dans Vegece que la même méthode était ſuivie chez les Romains, & que les légionnaires étaient exercés avec autant d'exactitude à marcher, à courir enſem-

ble, au ſaut, à la courſe, à grimper les arbres & les murailles, à porter des fardeaux, à franchir des foſſés, à nager, à l'eſcrime, à lancer des pierres, & à tous les travaux militaires, que le ſont aujourd'hui les Allemands au ſimple maniement des armes.

Il n'y avait pas juſques à la danſe dont on ne fît un exercice militaire chez les Grecs; Platon nous dit préciſément dans ſa *République*, que la danſe pyrique faiſait partie de la gymnaſtique, ou de l'exercice militaire: non qu'ils cruſſent qu'il fût néceſſaire de combattre en cadence, comme le dit Plutarque des Ambrous; mais parce qu'ils croyaient eſſentiel d'accoutumer les ſoldats à l'agilité des piés, à la légéreté du corps, & à marcher d'un pas égal & ſerré. On verra dans le *premier chapitre du ſixieme livre* de cet ouvrage, que dans les danſes même d'amuſement des Grecs, ils danſaient toujours armés.

Il n'y a pas deux cens ans que les joutes, les tournois & les tours de force, commencés en France ſous Pepin & Charlemagne, faiſaient encore une partie de l'éducation de la jeuneſſe, & un amuſement pour les hommes faits. Le maréchal de Tavannes annonce dans ſes *Mémoires*, que les divertiſſemens les plus ordinaires aux jeunes gens de ſon tems, étaient de courir ſur les toîts des maiſons, de ſauter ſouvent d'un côté de rue à l'autre, de marcher ſur des charbons ardens, & de ſauter à cheval l'intervalle de deux rochers près de Fontainebleau, quoiqu'il y eût trente trois piés de diſtance (*b*).

De tous ces exercices anciens & modernes, il ne nous eſt reſté que ceux de monter à cheval & de faire des armes, qui ſont tous les deux trop aſſervis aux regles: pourquoi avoir laiſſé anéantir les autres? Il arrivait, dit-on, des accidens; mais on fait auſſi des chûtes dans l'équitation, & on a crevé quelquefois des yeux dans les ſalles d'armes: les a-t-on proſcrits pour cela? D'ailleurs le bien qui en revenait aux jeunes militaires, par rapport à la maniere dont ils ſe formaient, n'était-il pas un avantage capable de balancer ces accidens? Qu'on examine les

(*b*) Gaſpard de Saulx, appellé le maréchal de Tavannes, contribua à toutes les victoires des regnes de François II. & de Charles IX. & empêcha que le prince de Béarn, depuis Henri IV. ne fût enveloppé dans le maſſacre de la S. Barthelemi: il mourut en 1572. Sa maiſon ſubſiſte dans le comte de Saulx Tavannes, lieutenant-général.

peuples qui ſont exercés aux courſes, aux combats des taureaux, à l'arbalette, & l'on verra qu'ils ſont infiniment plus belliqueux que tous les autres.

J'ai dit que l'art de monter à cheval était trop aſſervi aux regles. Comment le premier qui les imagina put-il penſer, en effet, que de ſeller & de préparer tout exprès un cheval pour être bien aſſis deſſus, était la meilleure façon d'apprendre à y être ferme ? Je puis me tromper, ſans doute ; mais je penſe que ſi un jeune homme s'exerçait, comme autrefois les Parthes & les Numides, à monter un cheval tout à cru, tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre, s'y rendrait bien plus habile ; & n'aurait pas beſoin dans les occaſions preſſantes qui reviennent ſouvent à la guerre, d'attendre un accoutrement ſans lequel ſon cheval lui devient inutile. Les Tartares de nos jours, qui ont ſuccédé aux Parthes, n'ont point d'académies : je ſuis pourtant bien perſuadé qu'aucun de nos plus habiles écuyers n'oſeraient parier avec eux à monter à poil, à galoper, à tourner, & à retenir tout-à-coup un cheval. Dans notre maniere d'apprendre, nous avons fait cet exercice à rebours ; il fallait s'attacher d'abord à l'utile, & y joindre enſuite l'agréable : mais nous

avons préféré le bel air à la choſe même.

L'art de faire des armes, ſi néceſſaire pour apprendre à bruſquer ſes mouvemens, à mieux aſſener ſes coups, & à les parer avec plus d'adreſſe, eſt auſſi trop méthodique. Non que je déſapprouve qu'un jeune homme s'applique d'abord aux regles de cet exercice ; mais je voudrais enſuite qu'il s'appliquât à parer tous les coups qui peuvent être portés au haſard. J'ai vu des officiers qui étaient toujours aſſurés de déſarmer leur antagoniſte, & qui pâliſſaient à la vue d'un payſan qui venait à eux avec un couteau ou une broche à la main.

Dans le nombre des exercices dont j'ai parlé, il n'y en a point qui ne ſoient néceſſaires pour porter à la guerre les diſpoſitions convenables, & qui ne duſſent, par cela même, faire une partie des devoirs de la milice. Mais il en eſt encore qui pour ſembler n'être que de ſimple amuſement, n'en ſont pas moins utiles. Tels ſont, par exemple, ceux de lancer des pierres & des fleches, qui rendent adroits à jetter des grenades, & à ajuſter les coups ; la paume, le mail, le ſaut, le jeu des barres, qui délient le corps & le rendent léger à la courſe ; les promenades de jour & de nuit dans les montagnes,

dans les bois & pendant les orages, qui rendent faciles des expéditions qui sembleraient impossibles sans cela.

Défaut dans l'éducation de l'ecole militaire.

Nos jeunes éleves de l'Ecole militaire, reçoivent assurément la meilleure éducation qu'il est possible ; mais le feu maréchal de Belle Isle a convenu plus d'une fois, que la partie de la guerre pratique y était un peu trop négligée. Cette école étant placée sur le bord de la Seine, vis-à-vis de l'île aux Cignes, dans une grande plaine, à portée des collines de Meudon & du bois de Verriere, il n'y a point de situations possibles à la guerre auxquelles on ne pût les exercer. Affiette de camp ; retranchemens de toutes especes ; passage de riviere à la nage, & de toutes les manieres ; attaques de jour & de nuit ; courses dans les bois & dans les pays difficiles ; surprises des postes ; marches nocturnes ; manœuvres des vaisseaux, tout ce que l'art a de plus fin pourrait leur être enseigné sous les yeux du roi : & alors ces jeunes gens sortant de l'école, seraient en état de remplacer, en tout tems, les vieux officiers qui viendraient à manquer. Que fait-on à la place de cela ? On leur donne des dessinateurs, des professeurs de mathématiques, d'excellens maitres d'armes ; & dans le tems qu'on leur apprend à se

battre en combats singuliers, *condamnés par les lois*, on ne leur en donne point pour apprendre à combattre les ennemis de la patrie (*c*).

Utilité des exercices manuels.

Je ne ferai plus qu'une réflexion sur les exercices militaires. Il n'y a personne qui n'ait éprouvé que rien ne rend le corps plus adroit, & l'esprit plus inventif, que les travaux manuels. Tout militaire qui aura eu le courage de s'y attacher, saura imaginer des moyens inconnus aux autres, pour l'attaque comme pour la défense, saura suppléer dans les occasions à ce qui lui manquera d'expérience, & saura aussi bien que les plus habiles, faire réussir tous ses desseins.

J'ai connu des officiers qui avec des petit instrumens, avaient fait des balistes, des catapultes, des affuts & des machines d'une nouvelle composition ; j'en ai connu qui dans la retraite d'Italie en 1747, avaient appris à leurs soldats qui étaient nus piés, à faire des sandales ; d'autres qui avaient fait des spardilles en forme de bourse à jettons, pour conserver

(*c*) C'était le contraire chez les Grecs, & c'est la raison pour laquelle ils ne portaient jamais d'armes à leur côté pendant la paix : on voyait seulement d'habiles officiers leur enseigner la guerre pratique, après que d'autres leur avaient appris la théorie.

en route le pié d'un cheval qui s'était déferré; d'autres qui ſavaient forger un fer à merveille, & qui dans les différentes ſituations de la vie où un homme peut ſe trouver, ſoit par des haſards malheureux, ou par des affaires fâcheuſes, avaient toujours une reſſource aſſurée contre l'indigence.

Nos petits maîtres qui ſe récrient ſur tout, ne manqueront pas de dire ici que recommander des travaux de ce genre aux jeunes officiers, c'eſt vouloir faire un vil artiſan d'un militaire. Mais avant de me critiquer, qu'ils commencent donc par me répondre. Les circonſtances où nous pouvons nous trouver dans le monde, dépendent-elles toujours de nous? Non, ſans doute. Le grand Guſtave (*d*) fut obligé de travailler aux mines pour ſe cacher & ſauver ſa vie; Pierre-le-Grand, avec la hache à la main, conſtruiſit lui-même des vaiſſeaux (*e*) à Sardam.

(*d*) Vaſa étant échappé des priſons de Danemarck, erra long-tems dans les montagnes de la Dalécarlie, & eut bien de la peine de ſe garantir des Danois. Il fut enſuite reconnu roi de Suede en 1523.

(*e*) Le czar Pierre vint apprendre la conſtruction des vaiſſeaux en Hollande, où les autres ouvriers ne l'appellaient que meiſter-peter, ou maître-pierre. On conſerve encore à Petersbourg un bateau entierement conſtruit de la main de cet empereur.

Tous les princes de la maiſon d'Autriche étaient obligés, par une étiquette invariable, d'apprendre un métier méchanique; & cet uſage a été ſuivi juſques au dernier empereur de cette maiſon. Les officiers Suédois, pris à la bataille de Pultova & rélegués en Siberie, y fuſſent morts de faim s'ils n'avaient eu des talens qui les garantirent des horreurs de la miſere. Voilà, ce me ſemble, qui ſignifie quelque choſe; mais jettons encore les yeux plus loin, & nous verrons les Grecs louer Hippias aux jeux olympiques, pour avoir ſu faire lui-même ſes habits & ſon anneau; le jeune Cyrus, admiré de Plutarque pour avoir cultivé de ſa main les arbres de ſon jardin; Regulus, Cincinnatus, & pluſieurs autres Romains tirés de la charrue pour être élus dictateurs, & des mêmes mains dont ils avaient labouré la terre, venir donner des lois à l'univers.....

Si pour exciter les jeunes officiers à l'occupation & au travail, il était néceſſaire de leur faire voir des gentilshommes qui après s'être perdus dans la diſſipation & dans la débauche, ſe ſont portés, faute d'avoir des talens utiles, à des crimes qui les ont fait périr de la maniere la plus infâme, il ne me ſerait pas difficile

d'en nommer plusieurs, sans remonter même à des tems bien reculés; mais déterminés par la raison, & dans la suite par l'expérience, j'ose penser qu'ils sentiront combien les talens de tourner, de travailler à la boiserie, à l'agriculture & aux arts, peuvent etre agréables à tous les mortels.

Remarquons ici que les arts utiles étant toujours d une plus grande ressource que les arts de luxe, on doit par cela même, les préférer; il y a encore une infinité de provinces où le luxe n'occupe pas un seul habitant, mais il n'y en a point où l'on n'ait besoin de mettre en œuvre le fer, le bois, les étoffes, & les autres meubles de premiere nécessité.

Puisque les jeux & les exercices des Grecs à Trébisonde, m'ont donné occasion de parler de ceux qui seraient les plus convenables aux jeunes officiers, je veux proposer encore le plan d'une académie militaire: je ne serai pas long.

Idée d'une academie militaire.

La perfection que les Grecs avaient donné à toutes les parties de la guerre, m'ayant fait examiner par quels moyens ils y étaient parvenus, j'en ai trouvé deux principaux. Le premier venait de leur éducation publique, dont j'ai déjà parlé: le second,

second, de leur attention à approfondir par la spéculation & par la pratique, toutes les branches de la guerre. Pourquoi ne savons-nous pas, comme eux, faire usage de ces derniers moyens? Nous érigeons des académies littéraires, nous formons des sociétés où l'on accorde des prix à ceux qui auront le mieux fait une piece de vers, ou des discours éloquens sur des sujets souvent inutiles; & nous négligeons un établissement pareil pour les militaires! En vain le duc de Randan & l'abbé de Serent, tenterent-ils de le faire à Besançon en 1753: n'étant point appuyés dans ce projet, & la ville ne pouvant fournir des membres dans tous les genres, elle ne put le soutenir (*f*).

Le seul lieu propre à fixer une pareille académie, est la capitale d'un état, parce que l'on y peut trouver aisément les sujets, dont les connaissances réunies seraient nécessaires aux progrès de l'art. Par exemple, une académie composée de douze officiers de terre, pris dans tous les gra-

(*f*) Guy Michel de Durfort-Duras, duc de Randan, marquis de Ciurac, chevalier des ordres, & l'un des meilleurs lieutenans-généraux des troupes de France: cette maison subsiste aussi dans le maréchal de Duras, le duc de Lorges, & le duc son fils.

L'abbé de Serent, d'une ancienne maison de Bretagne, auteur de plusieurs ouvrages estimés.

des depuis le maréchal de France, juſques au ſimple capitaine ; de douze officiers de marine, de dix ingénieurs, artilleurs, machiniſtes ou géographes ; de quatre officiers des vivres, & de quatre profeſſeurs de phyſique expérimentale, cette académie, dis-je, formerait un corps de ſavans capable de tout approfondir.

Les officiers de terre pourraient examiner l'avantage des nouvelles évolutions ; ſi le ſyſtème des colonnes, du chevalier Follard, eſt préférable à tout autre ; s'il ne pourrait pas être rectifié ; ſi la phalange des Grecs & les coins des Romains, ne pourraient pas être renouvellés ; ſi les troupes ont la meilleure forme poſſible, *&c.*....

Les officiers de mer décideraient les moyens de perfectionner la navigation, de former de bons officiers, de porter la guerre au loin, de deſcendre chez les ennemis, d'élever des matelots....

Les ingénieurs développeraient ſi le ſyſtème de M. de Vauban eſt le plus excellent ; ſi l'art des mines eſt encore dans l'enfance, comme l'a dit M. de Guiſcard ; ſi la conſtruction des vaiſſeaux eſt la plus parfaite ; ſi les tours mobiles & les chariots armés de faulx des anciens, ne pourraient pas être renouvellés ; ſi les éléphans

chargés de tours, ne pourraient pas être ſuppléés par des redoutes ambulantes (*g*) ; ſi l'on ne pourrait pas perfectionner les cartes militaires & maritimes ; ſi l'on ne pourrait pas y marquer les écueils, les basfonds, les courans, les vents conſtans, les gués, les rivieres, & concilier certains

(*g*) Des redoutes ambulantes ! diront ici quelques cenſeurs, voilà qui eſt riſible ! mais pas tant qu'il le paraît. Chez les Grecs & chez les Romains on vit établir l'uſage des éléphans & des chariots, ſans que les plaiſans (car il y en avait à Sparte & à Rome, comme à Londres & à Paris), en fiſſent un ſujet de moquerie. Je juge de l'avantage que tiraient ces peuples des éléphans, par la grande attention qu'eurent les Romains de ſtipuler dans tous les traités qu'ils firent avec les Carthaginois & les Aſiatiques, qu'ils n'éleveraient jamais aucun de ces animaux pour la guerre.

Je dis plus, je ſoutiens qu'il n'y a pas juſqu'aux chiens dont on ne pût tirer un ſervice utile. Encore des chiens, dira-t-on ! pourquoi s'en étonner ? eſt-ce que les eſclaves Siciliens, qui ſous la conduite de Spartacus ſe révolterent contre Rome, ne s'en ſervirent pas avec ſuccès ? Et de nos jours n'a-t-on pas vû les habitans des îles Hébrides, à l'occident de l'Ecoſſe, aller offrir leurs ſervices au prince Stuard, armés de haches, à demi-nuds, & accompagnés de gros chiens qui les ſuivaient juſques dans les combats ? Dans ce monde tout n'eſt qu'habitude ou préjugé ; ſemblables à ces vieillards qui regardent avec vénération tous les anciens uſages, nous répugnons, ſans ſavoir pourquoi, à tout ce qui ne reſſemble pas à nos idées. Mais qu'on rejette tant qu'on voudra celles dont je viens de parler, je n'en ſerai pas moins perſuadé que douze de nos ſoldats, fuſſent-ils auſſi braves que les douze paladins, ne puſſent être mis aiſement en déroute par trois hommes, ſi ceux-ci étaient ſecondés par autant de dogues exercés.

points de la géographie ancienne & moderne qui paraiſſent contradictoires...

Les officiers des vivres examineraient quelle eſt la meilleure nourriture, tant pour les hommes, que pour les chevaux; comment on pourrait faire ſubſiſter une armée dans les deſerts; ſi l'on ne pourrait pas corriger la mauvaiſe qualité des denrées; ſi les tranſports des ſubſiſtances ne pourraient pas ſe faire avec plus de facilité.....

Enfin les profeſſeurs de phyſique détermineraient les propriétés que l'on pourrait tirer de l'air & du feu relativement à la guerre; s'il eſt vrai que les vapeurs de l'eau comprimées, ſoient plus élaſtiques que l'exploſion de la poudre à canon, comme le prétend le phyſicien Muſſchenbroek, & ſi elles n'en pourraient pas tenir lieu (*h*); comment on pourrait rendre le bois des vaiſſeaux incorruptible; quelle eſt la déclinaiſon de l'aimant dans tous les lieux de la terre; ſi les courans conſtans ſont cauſés par les vents conſtans, comme le dit le lord Anſon (*i*); ſi le flux & le reflux de la mer ſe fait par l'attraction de la lune qui pompe l'eau de la mer, comme le dit Neuton (*k*), ou par l'impulſion du même aſtre qui preſſe en paſſant les colonnes d'air qui ſont ſur cet élément comme le dit Leibnitz (*l*).

(*h*) Pierre Van Muſſchenbroek, profeſſeur de mathématique à Utrecht en 1751.

(*i*) George Anſon, célebre amiral Anglais, dans l'excellente relation de ſon voyage autour du monde. Sa maiſon ſubſiſte avec honneur en Angleterre.

Cette académie, ainſi compoſée, propoſerait tous les ans quelques points à éclaircir, donnerait des prix, recevrait & jugerait des nouvelles inventions qui lui ſeraient adreſſées par les officiers; elle louerait publiquement les uns, & adopterait les projets des autres; recevrait comme honoraires, correſpondans & aſſociés à ſon corps, non ceux qui parleraient le mieux, mais ceux dans qui elle reconnaîtrait réellement des talens utiles, & ferait récompenſer ceux qui le mériteraient. Alors ces officiers ſe voyant félicités, éle-

(*k*) Iſaac Neuton, né à Volſtrope, dans la province de Lincoln; ſes ouvrages ſur la Philoſophie naturelle & ſur l'optique, lui acquirent une réputation immortelle. Il mourut en 1727.

(*l*) Guillaume Gaudefroid de Léibnits, né à Léipſic en 1746, & mourut en 1616. Il eſt bien étonnant que des génies tel que le ſien, celui de Neuton & celui de Deſcartes, ſe ſoient fait une guerre éternelle ſur des points qu'ils n'entendaient pas, & que l'on n'entendra jamais; tels que le mouvement dans le plein, les monades, la liberté des hommes, tout étant néceſſaire; la force centrifuge, la force centripette, *&c. &c. &c.*

vés & gratifiés, s'appliqueraient davantage, l'émulation deviendrait générale, & on leur verrait faire des efforts incroyables pour se surpasser les uns les autres. Alors le mérite timide ne serait pas éclipsé par l'ignorance orgueilleuse; la religion du prince & des ministres ne serait pas surprise dans les graces qu'ils accordent, & la société ne serait plus privée des découvertes qui l'intéressent (*m*). Quel que soit le patriotisme Anglais, je doute que l'inventeur de l'instrument propre à découvrir la longitude en mer, se fût donné la peine de le chercher s'il n'avait été assuré d'une gratification, plus ou moins considérable, suivant qu'il approcherait du succès (*n*).

Chez les Lacédémoniens, peuple qui fournit la meilleure race d'hommes qui fut jamais, sans en excepter même les Ro-

(*m*) Une académie militaire serait aussi utile pour perfectionner les officiers, que le sont les universités pour former les magistrats & les docteurs. Il n'y a pas jusqu'au commerce & aux arts mécaniques qu'il ne fût nécessaire de faire enseigner par des professeurs habiles, qui apprendraient à leurs jeunes élèves, les principes, les regles & la fin des professions auxquelles ils se destinent... Et alors voyez quels avantages il résulterait de ces établissemens pour le progrès des connaissances humaines.

(*n*) Elle était de quarante mille écus, & elle fut accordée à M. Harrisson en 1764.

mains, il y avait, comme je l'ai dit ailleurs, des juges qui décidaient des talens des officiers, qui les excitaient, & qui les accompagnaient dans tous leurs exercices. « De-là, dit Rollin, cette estime univer» selle des peuples voisins, & même des » étrangers qui ne demandaient aux La» cédémoniens ni argent, ni vaisseaux, ni » troupes; mais un seul Spartiate pour les » commander » (*o*).

Xénophon observe qu'au milieu des amusemens que prirent les Grecs à Trébisonde, ils furent attentifs à s'acquitter des vœux que l'on avait faits à Jupiter, à Hercule, & à tous les autres dieux. Cette pratique, adoptée de la plupart des peuples policés, & principalement par les chrétiens, est d'un usage très-louable. Il est naturel de remercier l'auteur de la nature après avoir reçu un secours inespéré; mais il est singulier que pour toutes especes d'événemens, nous ne chantions jamais en Europe qu'un même cantique. Gagne-t-on une bataille, on chante un *Te Deum*; naît-il un prince, c'est encore un

(*o*) Ce Lacédémonien était Xantipe, jeune subalterne, aussi habile que les maîtres. Il battit Régulus, le fit prisonnier à Zama, & rétablit la paix; ayant été renvoyé ensuite dans son pays, les Carthaginois pour se dispenser de la reconnaissance le firent noyer.

Te Deum ; ce prince ſe marie-t-il, voilà un autre *Te Deum*, & ce *Te Deum* eſt chanté avec une muſique qui reſſemble au charivari des chats..... Hé! ne ſerait-il pas mieux qu'il y eût des hymnes ſacrés pour chaque objet, qui rappellaſſent aux hommes les vertus des grands princes, les ſentimens d'un citoyen, le déſintéreſſement d'un général, & l'attachement des militaires à la patrie...? Ouvrez nos panégyriſtes, vous ne trouverez jamais que des louanges fades ſur l'antiquité d'une nobleſſe, qui ſouvent s'eſt vu naître; ſur une bravoure, qui n'a jamais paru dans les combats, & ſur les exploits d'un conquérant, qui a ravagé la terre & fait ruiſſeler le ſang humain..... Il faut cependant louer les grandes actions, dit-on; je l'avoue, mais louons-donc ce qui mérite véritablement de l'être, ſans imaginer de fauſſes vertus...

COMMENTAIRES

SUR LA RETRAITE

DES DIX-MILLE.

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Réſolution de retourner par mer en Grece.

NOUS venons de voir ce qui ſe paſſa dans la retraite des Grecs juſqu'au Pont-Euxin & à Trébiſonde, où s'étant aſſemblés pour délibérer ſur le reſte de leur voyage, Antiléon Thurien ſe levant, dit : » Pour moi, Meſ-» ſieurs, je ſuis las de courir & de » faire faction ; & puiſqu'il a plu aux » dieux que nous ſoyons arrivés à la » mer, je veux retourner en Grece » comme Uliſſe, couché ſur le tillac ». Les ſoldats commencerent à crier qu'il

avait raiſon ; & Chiriſophe ſe levant, dit qu'Anaxibie, amiral de Sparte, croiſait dans le Pont-Euxin ; qu'il était de ſes amis, & qu'il ſe promettait d'obtenir de lui des vaiſſeaux pour leur retour, pourvû qu'on le voulût attendre au lieu où l'on était. Sa propoſition fut très-bien reçue, & on lui ordonna de partir ſur l'heure.

Alors Xénophon prenant la parole ; » Puiſque cela eſt réſolu, dit-il, il ne » reſte plus qu'à aviſer ce qu'on fera » en attendant. Premierement, je ſuis » d'avis de tirer notre ſubſiſtance du » pays ennemi, parce que nous n'a- » vons point d'argent, outre que la » contrée n'eſt pas ſuffiſante pour nous » nourrir. Or d'aller courir & fourrager » en déſordre, il y aurait trop de dan- » ger ; c'eſt pourquoi mon ſentiment » eſt qu'on n'y aille point ſans eſcorte »; ce qui fut auſſi-tôt réſolu.

Il ajouta qu'il ne manquerait pas d'y en avoir qui voudraient y aller en particulier, & qu'il fallait ordonner tous les jours ceux qui iraient, avec quelles forces & en quelle part, afin qu'on pût les ſecourir au beſoin ; & ſi c'était

quelque officier qui n'eût pas d'expérience, juger s'il ſerait aſſez fort pour réſiſter à l'ennemi ; ce qui fut encore arrêté.

Après cela il pourſuivit ainſi : « les » Barbares que nous avons pillés, ne » manqueront pas de faire quelque en- » trepriſe contre nous pour ſe venger, » outre que nous ſommes commandés » par leurs montagnes. Mon avis eſt » donc qu'on faſſe garde au camp tour- » à-tour ; cela nous rendra plus vigi- » lans, & eux plus pareſſeux à nous » attaquer : que ſi nous étions bien » aſſurés que Chiriſophe ramenât aſſez » de vaiſſeaux, il ne ſeroit pas neceſ- » ſaire de délibérer davantage ; mais il » n'y a pas de danger dans cette incer- » titude de donner ordre à en recou- » vrer, d'ailleurs nous en ſerons tou- » jours plus aſſurés & plus à notre aiſe. » Si nous prenions donc quelques ga- » leres de Trébiſonde, nous pourrions » arrêter ceux qui paſſent tous les jours, » & ſerrer le gouvernail, juſqu'à ce » que nous en euſſions ſuffiſamment ». Cela fut encore réſolu, comme auſſi de payer le ſéjour de ceux qu'on retarde-

rait, & de les nourrir aux dépens de l'armée, pour leur ôter tout ſujet de murmure.

Xénophon ajouta qu'il ſerait à propos de prier les villes voiſines de faire raccommoder les chemins, à tous événemens, afin qu'on pût retourner par terre en une néceſſité; & dit qu'elles s'y diſpoſerent aiſément, pour être plutôt délivrées du paſſage des troupes, outre qu'on était aſſez fort pour ſe faire obéir. Alors tous les ſoldats s'écrierent qu'il ne fallait point retourner par terre. Mais Xénophon qui vit leur impatience, ne laiſſa pas d'y donner ordre, & de le perſuader aux villes, ſous l'eſpérance d'être plutôt ſoulagées.

On prit donc une galere de Trébiſonde à cinquante rames, dont on donna le commandement à Dexipe le Lacédemonien; mais il s'enfuit avec la galere, & fut tué depuis au ſervice du prince de Thrace. On en donna donc une autre à trente rames à Polyſtrate, Athénien, avec laquelle il ramena au camp pluſieurs vaiſſeaux dont on ôta les marchandiſes, & l'on ſe ſervit des navires pour le retour.

OBSERVATIONS.

Les Grecs forment le projet de s'en retourner par mer.

LA réſolution que prirent les Grecs de retourner par mer dans leur patrie, lorſqu'ils furent arrivés à Trébiſonde, eût été priſe par toute autre armée, comme par la leur.

Excédés d'une retraite pendant laquelle ils n'avaient, pour ainſi dire, pas été un ſeul jour ſans combattre, & craignant d'avoir encore les mêmes obſtacles à ſurmonter, il était naturel qu'ils aimaſſent mieux s'en retourner plus commodément, ſur-tout après que Chiriſophe les eût aſſurés qu'il connaiſſait Anaxabie, amiral des flottes Lacédémoniennes qui croiſaient pour-lors dans le Pont-Euxin, & qu'ils n'auraient par conſéquent aucun ennemi à craindre ſur cet élément.

On députa vers cet amiral, mais comme il pouvait ſe faire qu'il ne voulût, ou ne pût pas envoyer des vaiſſeaux, on forma le projet de s'aſſûrer de pluſieurs navires marchands, en ſe ſervant des galeres mêmes de Trébiſonde pour s'en emparer. On fit donc choix de Dexipe pour en commander une de cinquante rames; mais cet officier, dont nous aurons occaſion de parler dans la ſuite, ayant eu la lâcheté de

déſerter, & d'abandonner les Grecs, on en arma une autre à trente rames, dont Polyſtrate eut le commandement.

Ils s'emparent pour cela des navires marchands.

Ces navires marchands ne devaient pas être alors plus ſuſceptibles de défenſes que ceux de nos jours, puiſque cette ſeule galere, à trente rames, en prit aſſez pour tranſporter les femmes, les vieillards, les malades, tous les bagages inutiles, & cela dans l'eſpace d'un mois ſeulement, que l'armée ſéjourna à Trébiſonde. On voit dans Diodore, la raiſon pour quoi le Pont Euxin était alors ſi fréquenté. Trébiſonde était dans la Colchide, & cette province était, comme j'ai dit, une des plus opulentes de l'Aſie mineure, par ſon commerce. Il n'était donc pas étonnant que les Grecs y euſſent trouvé en ſi peu de tems pluſieurs vaiſſeaux.

Comment s'y prirent les Romains pour former leur premiere marine.

Lorſque je commençai d'étudier la guerre des anciens, pour l'appliquer à nos uſages, & que je fis des recherches ſur la cauſe de la puiſſance maritime où parvint Rome, qui n'avait pas un ſeul navire au commencement de la premiere punique; je fus ſaiſi d'admiration en voyant comment cette républiqne, dont l'autorité dans les trois premiers ſiecles de ſa fondation ne s'étendait qu'aux environs de ſes

murailles, fût ſitôt en état de diſputer aux Carthaginois l'empire de la mer.

Je ne m'arrêtai point alors à cette fable que l'on trouve dans quelques auteurs latins, qu'un navire pris à ces Africains ſervit de modele aux Romains pour en conſtruire de ſemblables, & qu'ils furent dans deux mois en état d'envoyer Duilius (*a*) mettre en déroute les flottes de leurs ennemis. Ce récit, auſſi vuide de ſens que ceux de Curtius, qui ſe jetta dans un gouffre qui s'ouvrit tout exprès & ſe referma ſubitement, au milieu de la place de Rome; & des Veſtales, qui avec le ruban de leur ceinture, mettaient des vaiſſeaux à flot. Ce récit, dis-je, reſſemblait trop aux contes des mille & une nuit, pour que je duſſe m'en occuper un inſtant; je m'arrêtai ſeulement à examiner quels furent les moyens particuliers dont ils ſe ſervirent pour former une marine capable de ſe meſurer avec celle des Carthaginois.

D'abord je les vis commencer par raſſembler une grande quantité de bois de conſtruction, & à le préparer; après cela

(*a*) Caïus Duilius, conſul de Rome, l'an 295 de ſa fondation, battit les Carthaginois à plates coutures à la premiere bataille navale qu'il leur livra.

former des magaſins de toutes ſortes d'agrets & de munitions ; puis attirer des ouvriers par une forte paye : maxime excellente, & la ſeule efficace pour réuſſir dans les opérations où il faut des bras ; enſuite les faire travailler dans pluſieurs chantiers à-la-fois ; pendant que les officiers & les ſoldats s'exerçaient à toutes les manœuvres de la petite guerre ; enfin je les vis aller défier les flottes qui faiſaient la principale force de l'orgueilleuſe Carthage & les détruire.

Ce que l'on doit penſer des vaiſſeaux à pluſieurs rangs de rames.

Obſervons en paſſant que tout ce que Catrou, Rouillé (*b*), Rollin & autres, ont dit d'après quelques anciens, des vaiſſeaux à pluſieurs rangs de rames les uns ſur les autres, n'a pas le moindre fondement. Végece lui-même qui fait un détail des liburnes Romaines, de leur force, & de celles avec leſquelles Auguſte (*c*) mit en déroute la flotte de Cléopatre (*d*) à Actium (*e*), ne dit rien dont on puiſſe éta-

(*b*) Catrou & Rouillé, auteurs d'une hiſtoire Romaine eſtimée.

(*c*) Octave-Auguſte Cépias, empereur après Jules Céſar, parvint à l'empire par des crimes qui euſſent fait périr tout autre ſur un échafaud.

(*d*) Cléopatre, reine d'Egypte. Il y en a eu pluſieurs de ce nom, mais celle-ci eſt plus connue à cauſe de ſa beauté & de ſes débauches ; ſa flotte était unie alors à celle d'Antoine.

(*e*) Actium, ville peu éloignée d'Ambracie & de Preveſa, ſur le golfe de Larta, en Albanie.

blir l'exiſtence des rames placées de cette maniere ; au contraire, ſi l'on examine bien la maniere dont s'exprime cet auteur, on verra qu'elles étaient placées tout comme nous les plaçons aujourd'hui.

D'ailleurs jamais la poſſibilité de ces vaiſſeaux appellés biremes, triremes, quinqueremes, *&c.* n'a pu être démontrée par aucune manœuvre poſſible : deux raiſons eſſentielles acheveront peut-être d'éclaircir nos doutes à cet égard. La colonne Roſtrale que les Romains éléverent à l'honneur de Duilius, colonne que l'on voit encore à Rome, & qui eſt ornée ſur le fuſt de figures de pluſieurs vaiſſeaux, n'en a pas une ſeule à deux rangs de rames.... Il y a dans la bibliotheque de M. le prince de Conti à Paris (*f*), un recueil en deux grands volumes in-folio, des peintures, ſtatues & morceaux précieux découverts ſous les ruines de la ville d'Herculaneum, qui ſous l'empire de Titus fut enſevelie ſous les cendres du mont Véſuve. Cet ouvrage, exécuté par ordre & ſous les yeux du roi de Naples, dom

(*f*) J'ai déjà parlé de ce prince, dont la maiſon ſubſiſte dans Louis-François-Joſeph de Bourbon, comte de la Marche, qui, avec M. le prince de Condé, contribua à la bataille d'Aſtembeck en 1758.

Carlos (*g*), contient plusieurs figures de vaisseaux anciens, & l'on n'y en voit pas un seul à plusieurs rangs de rames. Que conclure de tout cela ? Puisque l'on peignait alors les navires qui avaient servi au triomphe des généraux, pourquoi n'aurait-on peint que les moindres, & caché la force des plus grands ? L'histoire de ces siecles reculés est ainsi mêlée de faits, qui, à force d'entrer dans le merveilleux, tombent dans le ridicule. Je reviens à la marine des Romains.

La république était pauvre, & il fallait payer des constructeurs ; les trésors du fisc y furent employés. Il fallait des munitions, on imposa sur le peuple des denrées au-lieu d'argent. Il fallait une quantité prodigieuse d'ouvriers de toute espece pour couper, équarir & préparer le bois, on y employa les criminels qu'on savait faire servir à l'utilité publique. Il fallait des officiers, des pilotes, des matelots & des tropes exercées, on leur fit monter des petits vaisseaux armés en guerre..... Tels furent les moyens, tous simples, tous pris dans l'ordre des choses possibles

(*g*) Dom Carlos, roi des deux Siciles & puis d'Espagne : ce prince, qu'une sage administration fait regretter à Naples & adorer à Madrid, est aussi honnête homme que prince juste & roi éclairé.

& agréables aux peuples, par lesquels Rome parvint à former une marine puissante.

Moyens de perfectionner la marine Française.

Un orateur moderne a beaucoup déclamé dans un éloge de M. du Guai-Trouin, contre la répugnance de nos jeunes marins, à monter sur des vaisseaux corsaires pour y apprendre leur métier. Cet auteur n'a pas, ce me semble, bien vu la chose ; j'avoue que les corsaires sont les seules académies où se sont élevés les Ruiter, (*h*) les Tromp (*i*), les Jean Bart (*k*) ; & que le seul moyen d'apprendre à connaître la mer, est de n'y aller qu'avec les gens qui ne la quittent point. Mais peut-on réellement apprendre cela sur un corsaire ? Aller seul d'un port à l'autre, comme on va en carrosse de Paris à Orléans ; ou attendre des vaisseaux marchands à un passage, comme les voleurs attendent les voyageurs au coin d'un bois, sont ce là

(*h*) Michel Adrien Ruiter, fils d'un bourgeois de Flessingue, & amiral de Hollande : il était sur mer ce que M. de Turenne était sur terre. Il fut tué en 1676.

(*i*) Martin Happertz Tromp, autre amiral Hollandais, s'illustra par une infinité d'actions, & fut tué en 1655.

(*k*) Jean Barth, célebre capitaine de vaisseaux : ses exploits sont connus ; sa famille subsiste dans deux de ses fils.

les vrais moyens d'apprendre à connaître la mer? Non ſans doute. Le plus excellente de toutes les manieres, & même la plus agréable aux officiers de ce corps, ſerait de rendre la marine militaire corſaire elle-même; parce qu'alors pouvant aller en nombre & en force dans les quatre parties du monde & faire des priſes par-tout, à l'exemple des Anglais; elle deviendrait, malgré ſa faibleſſe, d'autant plus redoutable aux ennemis, que les nations en général n'eſtiment la valeur des hommes qu'à proportion des pertes & des maux qu'ils en eſſuient. Voilà comment nos marins, qui apprendraient alors par l'expérience, l'aſtronomie, les cartes marines, le pilotage & les manœuvres des combats; deviendraient promptement officiers, puis capitaines, puis chefs d'eſcadre, puis vice-amiraux, puis des hommes uniques. Telle fut la maniere dont ſe formerent, ſous Louis XIV. les officiers qui acquirent le plus de gloire; la plupart d'entre eux ſe piquant d'émulation les uns à-l'envi des autres, on vit paraître ſucceſſivement les Gacé (*l*),

Officiers qui ſe ſont diſtingués.

(*l*) Charles Auguſte de Gacé de Matignon, maréchal de France: ſa maiſon ſubſiſte dans le prince de Monaco, le comte de Valentinois, le marquis de Matignon, chevalier des ordres, le comte de Gacé, *&c.*

les Coetlogon (*m*), les Neſmond (*n*), les Duqueſne (*o*), les Gabaret (*p*), & autres. Jamais la marine Françaiſe ne compta tant de grands hommes dans ſon corps qu'elle le fit alors; jamais on ne parla de tant d'expéditions; jamais nos armateurs ne firent tant de priſes; le pillage de Rio Janeiro, dans le Bréſil, par du Guai-Trouin (*q*); la priſe de Cartagene, en Amérique, par Pointis (*r*); l'incendie du vaiſſeau de S. Marc, au milieu de Veniſe même, par Forbin (*s*); le Ca-

(*m*) Alain Emanuel de Coetlogon, vice-amiral de France, d'une ancienne maiſon de Bretagne, diſtinguée par les officiers de terre & de mer qui en ſont ſortis; il mourut le premier Juin 1730, ayant reçu le bâton de maréchal de France ſept jours auparavant. Le marquis de Coetlogon, lieutenant général, qui a pluſieurs enfans, eſt aujourd'hui le chef de cette maiſon.

(*n*) N. de Neſmond de Courbon, d'une maiſon du parlement de Paris.

(*o*) Abraham du Queſne, général des armées navales de France, quoiqu'il fût Proteſtant; arma ſouvent à ſes propres dépens, mourut en 1688, & laiſſa pluſieurs fils, qui ont ſervi avec honneur dans la marine.

(*p*) N. de Gabaret, mort chef d'eſcadre.

(*q*) J'ai déjà parlé de ce grand homme. La perte de cette ville cauſa aux Portugais un dommage de plus de vingt-cinq millions, & en valut plus de douze aux armateurs.

(*r*) N. de Pointis, chef d'eſcadre; cet officier fit auſſi un butin prodigieux à Cartagene des Indes en 1697.

(*s*) Cette entrepriſe du comte de Forbin lui acquit la réputation d'un des plus grands marins de ſon tems.

nada ſauvé par la ſage conduite de Frontenac (*t*), tous ces événemens qui embraſſaient l'univers, faiſaient craindre aux ennemis de rencontrer nos flottes, & ils les trouvaient par-tout.

Mais lorſqu'après la malheureuſe journée de la Hogue en 1692, notre marine fut preſque éteinte, que l'on s'effraya des dépenſes néceſſaires pour la rétablir, & que l'on ne ſongea point à la rendre corſaire ; dèſlors nos officiers ne purent plus rien faire de glorieux. En vain pluſieurs d'entre eux, tels que MM. de Liſtinois (*u*), de l'Eſtenduere (*x*) de la Galiſſoniere (*y*), du Bois de la Motte(*z*), du Reveſt (*a*), & quelques autres, eurent-

(*t*) N. de Frontenac, gouverneur de la Nouvelle-France.

(*u*) Joſeph de Baufremont, prince de Liſtinois & de l'Empire, lieutenant-général des armées navales de France, ſauva les débris de la flotte Françaiſe forte de vingt-deux voiles, qui fut battue en 1759, par quarante-cinq vaiſſeaux Anglais, comme cela devait être.

(*x*) N. de Leſtenduere, chef d'eſcadre, officier de mérite & eſtimé.

(*y*) N. Barin de la Galiſſoniere, battit l'amiral Bing vis-à-vis de Minorque en 1756 : cet officier était d'une ancienne maiſon de Bretagne qui ſubſiſte.

(*z*) N. Dubois de la Motte, auſſi chef d'eſcadre, & de la même province.

(*a*) N. du Reveſt paſſa le détroit de Gibraltar à la vue des Anglais en 1759, qui n'oſerent jamais l'attaquer, quoiqu'ils fuſſent ſupérieurs.

ils des ſuccès, ne ſe trouvant jamais que vis-à-vis des Anglais, en nombre double ou triple, il leur fut toujours impoſſible de reprendre la ſupériorité.

C'eſt une injuſtice atroce que l'on a fait aux officiers de la marine, d'imaginer que nos malheurs ne provenaient que d'un défaut de volonté dans ce corps ; les exemples du vicomte de Bouville (*b*), du chevalier de Rohan (*c*), & de M. Daché (*d*), ainſi que ceux de MM. de S. André (*e*), de Reymondis (*f*), & de Duchafaud (*g*), qui ſe ſont toujours battus avec un courage déterminé, quoique toujours plus faibles, démentent cette opinion injurieuſe ; toutes leurs actions, à la vérité, étaient effacées par nos revers, mais elles prouvent cependant ce qu'auraient fait

(*b*) Alphonſe, vicomte de Bouville en Normandie, chef d'eſcadre.

(*c*) Louis Armand Conſtantin de Rohan Guemené, chevalier de Malthe : les ſervices de cette maiſon ne ſont ignorés de perſonne.

(*d*) N. comte d'Aché, lieutenant-général des armées navales.

(*e*) N. de Saint-André Duverger en Provence, a été tué étant chef d'eſcadre.

(*f*) N. Raymondis, auſſi chef d'eſcadre, & de la même province.

(*g*) N. Duchafaud, commandeur de l'ordre de ſaint Louis, de la province du Poitou : les nouvelles publiques ſont remplies de ſon expédition contre les Marroquins.

nos marins s'ils avaient eu assez de vaisseaux pour opposer aux ennemis.

Les officiers de marine devraient connaître la guerre de terre.

Un autre point, trop négligé jusques ici dans la marine, est celui qui a rapport à la guerre de terre. Il n'y a pas un officier dans ce corps, qui ne fût capable de former des projets offensifs contre les colonies, les comptoirs, ou les possessions des Anglais ; si on lui eût appris la manœuvre & les travaux des troupes. Mais de la maniere dont on les instruit, ils ne peuvent presque jamais rien entreprendre, & manquent les plus belles occasions de se distinguer ; parce que pour une action, qui dans une campagne se passe de vaisseau à vaisseau, il y en a mille qui pourraient avoir lieu dans les possessions maritimes. Mais, dira-t-on, le propre des officiers de marine est de ne combattre que sur la mer : idée que cela ! Est-ce que quand M. du Guay fit le siege de Janeiro, en 1711 ; que le lord Anson descendit dans le Pérou, en 1742, & que les Anglais s'emparerent de Louisbourg, ils ne prirent pas des villes fortifiées ? L'amiral Vernon échoua devant Cartagene en 1741. Je le sais ; mais pourquoi ? Parce qu'il ignorait l'art de combattre de pié ferme (*h*).

(*h*) Lorsque M. Duguay fut à Rio Janeiro, il prit

Un

Un état ne peut être cependant reconnu puissant, que lorsque l'excellence de sa constitution militaire le met à-portée de suppléer aux forces qu'il n'a point. Ce n'est pas la valeur des Anglais qui est à craindre ; c'est leur grand nombre opposé à notre faiblesse, & l'adresse avec laquelle ils savent faire servir leurs troupes de mer à toutes les especes de guerre. Voilà d'où provient essentiellement leur orgueil, parce que la supériorité de la mer donne toujours aux peuples qui la possedent, une fierté naturelle qui leur faisant penser qu'ils peuvent insulter par-tout : leur pouvoir ne doit pas avoir plus de bornes que l'Océan (*i*).

Mais les choses changeraient bientôt de face, si nos jeunes marins voulaient se perfectionner dans la guerre de terre ; il ne serait pas nécessaire alors qu'ils atten-

avec lui un capitaine appellé Germain, qui lui servit de conseil dans ses opérations de terre. Peu de généraux ont su imiter cette précaution, parce qu'ils ont pour la plupart ou trop de confiance dans leurs talens, ou qu'ils craignent de partager leur gloire.....

(*i*) Ce n'est que depuis le ministere de M. le duc de Choiseuil que l'on a commencé d'attacher des régimens à la marine, & de rectifier la constitution de ce corps. On murmura de ces changemens lorsqu'ils arriverent, parce que ne pensant qu'au moment ; on ne voyait pas qu'ils ouvraient à tous les officiers un vaste champ pour se faire connaître & s'avancer.

dissent la supériorité des grades pour entreprendre des grands desseins, les enseignes mêmes pourraient s'en charger avec confiance, parce que la hardiesse, le feu de la jeunesse & les talens, se passent absolument des grades élevés.

Expédition que pourraient entreprendre alors les officiers de mer.

Thucidide & Polybe remarquent que les officiers Grecs étaient dans l'usage de se servir de la navigation pour aller piller au loin les Barbares; « A quoi ils réussissaient toujours, dit-il, parce qu'ils » n'étaient point attendus, & qu'il y avait » beaucoup de gloire à le faire»...Pourquoi ne serions-nous pas animés aujourd'hui d'un même esprit? Est-ce que ce qui s'est fait dans un tems, ne peut pas se faire dans un autre? est-ce qu'avec le secours de quelques frégates, ou d'autres vaisseaux legers qui sont sur mer, ce que les partisans font sur terre, on ne pourrait pas aller par-tout où l'on voudrait? Qu'on ne s'abaisse point à ce sujet, les escadres légeres sont infiniment plus dangereuses que les grosses, parce que pouvant pénétrer de tous côtés, prendre le vent sur tous les vaisseaux, & échapper à leur vigilance, il n'y aurait pas une colonie, pas une province éloignée, qui ne fût exposée à être ravagée.

« C'est sur mer, dit M. de Mirabeau, » que les forces peuvent se transporter au

» loin sans risquer de se détruire. Vos » troupes de terre veulent-elles faire une » invasion, tout les arrête, les montagnes, » les rivieres, les chemins, le défaut de » vivres, de munitions, de chaussures; que » sais-je? l'intempérie du climat, tout enfin dérange les projets & multiplie les » inconvéniens. Sur mer, au contraire, » le logement, l'artillerie, les vivres, tout » marche avec les troupes sur un terrein » uni, où l'art a appris à vaincre les tempêtes ».

Je pressens une objection. On me dira peut-être que ces officiers particuliers ne pourront rien entreprendre d'essentiel, que brûler un village, ou piller deux ou trois lieues de côtes, ne sont pas des objets assez importans en eux-mêmes pour devoir s'y hasarder..... J'avoue qu'un officier qui ne ferait que cela ne s'immortaliserait pas; mais allons plus loin: supposons que cet officier a étudié la guerre de terre ferme, & médité sur les exemples des autres: voici ce qu'il pourra faire alors.

Partant avec une grosse flute il lui serait facile de diriger sa route vers quelques parties éloignées, & d'y transporter une troupe d'élite, forte de six ou sept cens hommes. Cette troupe qui aurait descendu avant

que les habitans euſſent pu donner l'allarme ; pourrait prendre des guides, courir les campagnes, & ſe repandre dans une infinité de villes & de villages, qui, comme en Irlande, en Ecoſſe, en Penſylvanie, & dans la Nouvelle-Angleterre, ne ſont point défendus, ou ne le ſont que du côté de la mer.

Que les officiers qui ne ſe ſentent capables de rien, faſſent ici toutes les objections qu'il leur plaira, je ſoutiens qu'il n'y a rien qui puiſſe arreter un détachement qui, ſans s'amuſer à attaquer les forteresſes ou les poſtes qui demanderaient un ſiege, & ſans tenir de route fixe, ſe bornerait à brûler tous les magaſins, à détruire toutes les denrées dont l'ennemi pourrait ſe ſervir, & ſur-tout à lever d'immenſes contributions.

Les exemples fréquens des Algériens, des Tripolitains, des Saltins, que l'on voit monter des navires peu conſidérables, éviter toutes nos flottes, attaquer tous nos vaiſſeaux marchands, & braver, ſans vaiſſeaux de guerre, toutes les puiſſances de l'Europe, ne font-ils pas préſumer qu'on pourrait les imiter... ? Qu'on liſe les relations des Filibuſtiers, & l'on verra des braves pénétrer dans un pays, le parcourir dans un eſpace de pluſieurs

centaines de lieues, & ſe retirer avec la même facilité. Que l'on s'arrête à l'exemple du capitaine Turot, & l'on verra ce marin plonger dans la conſternation tout le royaume d'Irlande, quoiqu'il n'eût que quinze cens hommes (*k*).

Qu'aurait-ce donc été ſi ce partiſan, au lieu d'aller dans cette partie des iſles Britanniques, eût été débarquer dans les colonies Anglaiſes de l'Amérique, & qu'il eût couru la Caroline, la Virginie, le Mariland, *&c.*.....? Il n'en fut pas le maître, dit-on, & il fut obligé par les vents contraires d'aller en Irlande..... Je veux le croire. Hé bien! que n'aurait-il donc pas fait en Irlande, ſi ſans perdre un tems précieux devant Carikfergus, & donné le tems aux Anglais de venir au ſecours de cette ville ; il eût partagé ſa troupe en trois pelotons, fixé des rendez-vous, & entré dans les villes ouvertes...? Quels maux n'aurait-il pas fait aux ennemis s'il

(*k*) N. Turot, né à Boulogne, commença par être pêcheur, & devint enſuite capitaine de brulots. Il deſcendit en 1757 en Irlande ; mais ayant été forcé de ſe rembarquer, il fut attaqué par la flotte du chef d'eſcadre Eliot, & tué dans le combat. L'aventure de cet officier, eſt une preuve qu'il ſerait très-important à tous nos officiers de marine de connaître la guerre de terre, par une expérience de deux ou trois campagnes.

eût ſu profiter de la bonne volonté des officiers qui étaient avec lui, & connu comme eux la guerre de terre (*l*).... Quels ſuccès enfin n'aurait-il pas eu s'il eût été pourvu de trente mille fuſils pour armer les mécontens de cette île .....? Les ennemis l'euſſent ils ſuivi d'un côté, il aurait échappé de l'autre, & rompu tous les ponts après lui; eût-on voulu l'arrêter, il aurait embarraſſé les chemins par des abattis, & mis une riviere entre l'ennemi & lui; l'eût-on ſerré de près, il aurait gagné les montagnes, & placé ſes ôtages aux endroits les plus expoſés de ſon arriere-garde; eût-il voulu enfin leur échapper, il aurait pris tous les chevaux du pays, il les aurait fait monter par ſa troupe, il aurait mis deux hommes ſur chaque cheval s'il n'en eût pas trouvé aſſez, il les aurait abandonnés à meſure qu'ils ſe ſeraient rendus pour en prendre d'autres, & il aurait porté le théatre de la guerre à cinquante lieues de-là.

Comment les Anglais ſe ſeraient-ils défendus contre des gens qui les auraient harcelés de cette maniere? Il eut fallu des

(*l*) C'étaient MM. de Cavenac de Juin, de Beaurepaire, de Navilard, de Boiſſac, & d'Ars, &c. tous officiers au régiment des Gardes, qui furent tués ou bleſſés devant Caricfergus.

régimens entiers où Turot n'aurait eu que des pelotons; il eut fallu des corps nombreux où il n'aurait eu que de ſimples détachemens; & ces corps nombreux, qui n'auraient point trouvé de quoi ſubſiſter après lui, auraient toujours été trop peſans pour le ſuivre? Lui eut-on oppoſé des troupes légeres, il aurait été alors à deux de jeu; il aurait rapproché ſes diviſions, dreſſé des embuches, & tombé ſur l'ennemi dans le tems que celui-ci aurait cru qu'il fuyait?

Une choſe à laquelle un officier qui ſe charge d'une expédition pareille, doit avoir bien attention, eſt de ne ſe négliger jamais ſur les précautions qui peuvent le faire réuſſir. Ainſi, s'il lui arrive, après qu'il eſt deſcendu, de s'arrêter dans un village ou dans une ville, il doit premierement loger ſa troupe dans le château, ou dans une égliſe, ou dans un couvent, ou dans quelque autre endroit ſuſceptible de défenſe. Il doit ordonner enſuite aux officiers municipaux de préparer des logemens pour deux ou trois mille hommes, qu'il dira venir après lui. Il demandera beaucoup de contributions en pain, en viande, en farine, en chauſſures, en fourrages, dont ils commencera par pourvoir ſa troupe, & brûlera le reſte enſuite,

afin qu'il n'y ait rien de reſte pour l'ennemi. Cela fait, il prendra tout l'or & tout l'argent qu'il pourra enlever ; il enclouera l'artillerie s'il en trouve, briſera les affuts & jettera à l'eau la poudre à canon qu'il ne voudra pas emporter.

Pendant que tout cela ſe paſſera, il ordonnera des nouvelles contributions en argent ſeulement, payables dans quinze jours ou un mois, & ſe préparera ſourdement à partir dès le lendemain. Il enverra des payſans porter à toutes les villes voiſines des ordres pour recevoir ſes détachemens, & s'en ira par un côté où il ne ſe ſera point fait annoncer. Sera-t-il obligé de laiſſer des malades, il prendra des ôtages entre les plus notables habitans, & déclarera qu'il les fera traiter de la même maniere que l'on traitera ſes ſoldats. Craindra-t il que les payſans ne prennent les armes, il leur annoncera par des placards imprimés d'avance, que l'on mettra tout leur pays à feu & à ſang. Enfin ſe verra-t-il au moment de partir, il ouvrira les priſons, donnera des armes aux criminels, & fera mettre le feu à quelques maiſons de la ville, afin de donner aux ennemis aſſez d'occupation chez eux pour leur ôter l'envie de le ſuivre.

Un autre point également eſſentiel, &

dont il faut bien ſe ſouvenir dans ces circonſtances, eſt d'être dans une extrême défiance des avis que l'on peut demander, ou vous donner volontairement. S'il arrive donc que l'on en prenne ou que l'on en reçoive, il faut d'abord s'aſſurer de la perſonne de qui on les tient, en lui faiſant eſpérer, ainſi que je l'ai dit ailleurs, une bonne récompenſe ſi ſon rapport eſt vrai, ou une punition très-rigoureuſe s'il vous trompe.

Tout cela eſt beau, dira-t-on, nous voyons bien la poſſibilité de ces invaſions, toutes les fois que l'on aura des officiers capables ; mais comment ſortir à la fin d'un pays où l'on aura ainſi pénétré ? Cette obſervation m'a été faite : en voici la réponſe. On peut en premier lieu donner deux ou trois rendez-vous ſucceſſifs aux flutes, ou aux autres navires qui vous ont tranſportés, & convenir de pluſieurs ſignaux pour ſe reconnaître. Si ce moyen, qui eſt facile, devenait impoſſible, on pourrait gagner deux ou trois capitaines marchands, qui ſous les apparences de leur commerce, ſe tiendraient dans un port déſigné, où ils attendraient la troupe pour l'embarquer. Enfin on pourrait terminer ſes courſes du côté de la mer, s'emparer des premiers

vaiſſeaux que l'on y trouverait à l'ancre, y mettre les vivres de ceux qu'on ne prendrait point, ou en demander à la ville, & forcer, le piſtolet ſur la gorge, les matelots de faire voile du côté où l'on voudrait aller.

Voyez actuellement ſi au-lieu d'un ou deux détachemens de cette eſpece, on en envoyait cinq ou ſix, combien d'embarras on cauſerait à l'ennemi; trop expoſé pour pouvoir ſe défendre dans chaque partie, il ſerait faible par-tout; quelque redoutable qu'il pût être, tous ſes projets offenſifs ſeraient ſuſpendus; ayant chez lui de pareils hôtes, il craindrait que les habitans, ou la populace toujours mécontente, ne profitaſſent de l'occaſion pour commencer une guerre civile, il ſe verrait réduit lui-même à une guerre défenſive, & ces ſix détachemens bien menés, l'occuperaient plus qu'une armée de cinquante mille hommes en ligne.

Ecoutons comment parle Tite-Live de ces incurſions par détachemens « Pendant » la guerre que les Romains firent aux »Eques, dit-il, on envoya pluſieurs légions » contre ces Barbares, qui ſe préſenterent » d'abord en corps d'armée; mais ayant » enſuite préféré d'entrer par détachemens » dans les terres de la république, ils ſe

» mirent à courir la campagne & à la ravager. En ſe diviſant ainſi par pelotons, ils » parurent par des longs détours dans tous » les endroits où on les attendait le moins, » & porterent la terreur juſqu'aux portes » de Rome. Alors la déſolation y fut générale; les tribunaux de la juſtice furent » fermés, les aſſemblées du ſénat furent » diſcontinuées, & on rappella le conſul » Quintius pour défendre Rome. Il arrive » & couvre la capitale; mais ayant voulu » marcher contre les ennemis, ils s'éclipſerent ſi vîte, qu'il ne put jamais les atteindre »..... Que fût alors devenue Rome, ſi les Eques euſſent été ſeulement dix mille hommes; & que deviendraient les colonies les plus riches & les plus conſidérables de nos ennemis, ſi on leur envoyait des viſites ſemblables?

Je ferais tort à la nation, ſans doute, d'imaginer que l'on manque aujourd'hui de ſujets propres à jouer ces rôles. Il faudrait ſeulement que l'on eût attention de les y encourager par l'eſpérance d'un avancement très-prompt, & de leur faciliter ces expéditions, en les envoyant de bonne heure prendre une connaiſſance exacte du pays. Ce dernier objet eſt facile à remplir pendant la paix, parce que l'on peut alors, ſous prétexte de commerce,

de vente, d'achat, des fêtes locales, des courſes des chevaux, des curioſités naturelles, ou des eaux minérales; courir toutes les provinces de l'ennemi, en examiner la carte; faire des notes ſur les paſſages, les gués, les défilés, les chemins de traverſe, les bons poſtes, les lieux les plus ſuſceptibles de défenſe, ceux où ſont placés les magaſins, les manufactures, & enfin ſur tout ce qu'il ſerait important de ſavoir pour attaquer l'ennemi, lorſqu'il ſerait queſtion d'une nouvelle guerre.

Voilà en général les moyens par leſquels un brave homme pourrait ſortir, à ſon honneur, de ces ſortes d'entrepriſes, & de quelle maniere on pourrait ſe faire un nom fameux. Un ſimple officier de marine, qui aurait réuſſi dans une ſeule de ces expéditions, ſerait un homme plus connu en Europe que les trois quarts des généraux qui y ſont. Je dis, un officier de marine, & j'ajouterais auſſi les officiers des troupes de terre; mais j'aurai occaſion de parler d'eux plus haut.

Les ſuccès des Grecs les rendent plus hardis.

On a dû s'appercevoir dès la fin du livre précédent, que l'arrivée des Grecs dans la Colchide avait fait changer l'ordre de la marche; n'ayant plus à ſe défendre contre les Perſes, comme je l'ai obſervé; & devenus plus hardis par leurs ſuccès, ils

oſerent former des projets d'attaque, point d'autant plus agréable pour eux, que n'ayant combattu juſques-là que pour leur vie ou leur liberté, ils avaient honte de retourner en Grece plus pauvres qu'ils n'en étaient partis. En conſéquence Xénophon fit ce qu'un habile général doit toujours faire, & ce que néanmoins peu font ajourjourd'hui. Il ſe fit donner un état de tous les officiers capables d'être partiſans, & qui deſiraient d'aller en courſe; cela fait, il régla le nombre de leurs détachemens, leur force, leurs différens objets..... Nous verrons dans le chapitre ſuivant quels furent les fruits que retirerent les Grecs de ces précautions judicieuſes.

Ils font des projets d'attaque.

Comment Xénophon regla les détachemens.

CHAPITRE II.

Priſe de la ville des Driliens.

CEPENDANT on fit diverſes entrepriſes, dont les uns rapporterent du butin, les autres non ; mais le capitaine Cléenet étant allé en parti avec deux compagnies, les Barbares ſe défendirent ſi bien dans un poſte avantageux, qu'il y demeura avec la plupart de ſes gens.

Lorſque tout le pays d'alentour fut ruiné, & qu'on ne put plus revenir le même jour, Xénophon prit la moitié de l'armée, & laiſſant l'autre dans le camp, marcha contre les Driliens avec les guides de Trébiſonde ; car les habitans dont on avait brûlé les villages, s'étaient aſſemblés ſur le ſommet des montagnes, de-ſorte qu'il ne faiſait pas ſûr de laiſſer le camp dégarni. D'ailleurs ceux de Trébiſonde ne voulaient pas mener les Grecs contre les Barbares de la plaine, où l'on eût aiſément trouvé des vivres, & les menaient contre les montagnards qui étaient leurs ennemis

& les peuples les plus belliqueux de la province.

Lorſque ceux-ci virent venir l'armée ſur leur frontiere, ils brûlerent tous les lieux qu'ils ne pouvaient garder, & ſe renfermerent dans une place forte qui etait comme leur capitale, dont les avenues étaient très-difficiles, tellement qu'on ne pouvait rien faire qu'enlever quelque bétail.

Comme l'infanterie légere, qui marchait ſept à huit cent pas devant l'autre, fut arrivée à un torrent fort profond qui n'était pas loin de la ville, elle le paſſa pour prendre quantité de menu bétail & d'autres choſes qui étaient de l'autre côté, & courut vers la place, ſuivie de quelques ſoldats peſamment armés, qui voulaient avoir part au butin, de-ſorte qu'ils étaient plus de deux mille : lorſqu'ils virent qu'ils ne la pouvaient forcer, à cauſe d'un large foſſé qui l'environnait, avec un rempart garni de pieux & de tours, ils ſongerent à ſe retirer ; mais comme ils ne le pouvaient faire aiſément, ayant à dos les ennemis, & qu'on ne pouvait aller au torrent du côté de la ville que

par un long défilé, ils envoyerent prier Xénophon de s'avancer avec l'infanterie peſamment armée, pour favoriſer leur retraite, avec ordre de lui dire que la place était riche, mais qu'ils n'étaient pas aſſez forts pour l'emporter.

Comme il fut arrivé au torrent, il fit mettre bas les armes aux ſoldats, & paſſa ſeulement avec les officiers pour reconnaître la place, & voir s'il ne ſerait pas plus avantageux d'y donner l'aſſaut que de ſe retirer. Tous crurent qu'on la pouvait prendre, & qu'il ſerait trop dangereux de faire retraite, ayant les ennemis en queue; ſi bien que Xénophon voyant les ſacrifices favorables, y conſentit, car les devins diſaient qu'il y aurait combat dont on ſortirait avec honneur. Il renvoya donc les officiers pour faire paſſer les troupes, tandis qu'il ralliait les gens de trait, ſans leur permettre d'eſcarmoucher.

Lorſqu'ils furent de retour, il ordonna à chacun de ſe ranger dans meilleur ordre qu'ils pourraient; car il y en avait qui étaient en éternelle pique d'honneur enſemble; il commanda aux

gens de trait de s'apprêter, aux frondeurs d'avoir leurs panetieres pleines de cailloux, aux archers d'avoir la flêche ſur l'arc, aux dardeurs d'être avec le javelot prêt à lancer, & il établit des gens pour avoir l'œil que tout allât bien. L'armée fut donc rangée en bataille, & il y avait du plaiſir à la contempler, car la diſpoſition du lieu la faiſait paraître davantage.

Après avoir chanté l'hymne du combat, l'infanterie peſamment armée, courut avec de grands cris au ſon de la trompette, & les gens de trait firent leur décharge; de ſorte qu'en un inſtant le rempart fut abandonné. Auſſitôt Agaſie & Philoxene ſe déſarmerent, & ayant paſſé le foſſé, grimperent ſur le rempart, ſuivis des autres qui s'entr'aiderent à monter.

La ville étant priſe, l'infanterie légere enleva ce qu'elle put; mais Xénophon ſe mit à la porte pour empêcher le reſte d'entrer, parce qu'il paraiſſait des Barbares ſur les plus proches collines. Quelque tems après on entendit un grand bruit dans la ville, d'où les nôtres commencerent à ſortir,

emportant ce qu'ils avaient pris, & quelques-uns étant bleſſés, tellement qu'il y avait grande foule aux portes. Comme on leur eut demandé ce que c'était, ils dirent que les ennemis avaient fait une grande ſortie de la fortereſſe ; ſi bien que Xénophon fit publier par le héraut Tolmidès, qu'il était permis à tous d'entrer pour repouſſer l'ennemi dans ſon fort, ce qui arriva.

La ville ayant été ſaccagée & tout ce qui y était, enlevé ; l'Infanterie peſamment armée mit bas les armes, les uns près du rempart, les autres dans la rue qui allait au château, tandis que Xénophon délibérait avec les officiers ſi on l'attaquerait, afin d'aſſurer la retraite qui ſerait difficile autrement ; mais après l'avoir été reconnaître, la choſe fut jugée impoſſible, & l'on ſe prépara au départ.

Comme chacun eut rompu devant ſoi la paliſſade, on fit paſſer premierement tout le butin ſous la conduite de l'infanterie peſamment armée. Les chefs n'ayant retenu près d'eux que les meilleurs ſoldats & ceux en qui ils

ſe fioient d'avantage : alors les Barbares firent une ſortie du château, armés de piques & de boucliers d'oſier, avec des greviers & des caſques à la Paflagonienne ; & une partie monta ſur les toîts des maiſons de côté & d'autre de la grande rue, de ſorte que l'armée n'oſait ni avancer ni reculer ; car ils jettaient d'en haut de grandes pieces de bois, & la nuit qui ſurvenait, augmentait la crainte & le danger. Alors par une grace particuliere des dieux, le feu prit à une maiſon, ſans ſavoir qui l'y avait mis ; & les Barbares la voyant tomber, abandonnerent auſſitôt ce côté-là ; ce que Xénophon ayant apperçu, fit mettre incontinent le feu à l'autre, qui fut abandonnée de même, ſi bien qu'il ne leur reſtait plus que ceux qui étaient en bataille dans la rue, qui le puſſent incommoder dans la retraite. Xénophon pour l'empêcher, fit porter quantité de bois entre deux, & y fit mettre le feu ainſi qu'aux maiſons qui étaient proche du rempart, & ainſi toute la ville qui était de bois, fut conſumée avec les tours & la paliſſade, ſans qu'il y reſtât ſur le pié que le château.

Le lendemain l'armée ſe retira avec tout le butin ; & parce qu'il y avait un défilé à la deſcente de Trébiſonde, on fit une fauſſe embuſcade, où un certain Miſien avec quatre ou cinq archers ſe cacherent dans un taillis, faiſant briller l'airain de leurs boucliers, ce que les Barbares appercevant, ils n'oſerent approcher de peur de ſurpriſe.

Cependant l'armée deſcendit, & lorſqu'elle fut hors de danger, fit ſigne au Miſien & aux autres, qu'ils ſe retiraſſent, ce qu'ils firent en ſe roulant en bas de la montagne qui était fort roide. Mais le Miſien qui voulut ſuivre le grand chemin, ſe ſentit preſſé, & cria au ſecours; alors quelques-uns accoururent & le ſauverent qu'il était bleſſé, puis ils ſe retirerent à la faveur des gens de trait, de ſorte qu'on arriva au camp ſans avoir perdu un ſeul homme.

OBSERVATIONS.

Expédition des Grecs aux environs de Trebiſonde.

APRÉS que les Grecs eurent fait alliance avec les habitans de Trébiſonde, & en attendant qu'ils euſſent raſſemblé aſſez de vaiſſeaux pour s'embarquer, ils pillerent les peuples voiſins de la Colchide, avec différens ſuccès. La plupart de leurs détachemens réuſſirent; mais le capitaine Cléénet, dit Xénophon, ayant été en parti avec deux compagnies, les Barbaresſe défendirent ſi bien dans un poſte avantageux, qu'il y demeura avec la plupart de ſes gens.

Excellence des bons poſtes.

Cet exemple prouve une vérité avancée par le chevalier Follard, & démontrée par l'experience, que *les provinces ſe conſervent plutôt par les bons poſtes, que par les places fortes.* De toutes les conquêtes, les plus difficiles en effet, ſont celles où les provinces étant ainſi hériſſées de lieux forts, on n'y peut marcher que pié à pié, en s'obſervant ſur ſon front, ſur ſes flancs & ſur ſes derrieres. Que l'on compare, par exemple, les difficultés que l'on éprouve depuis quarante ans, pour ſoumettre la Corſe, avec celles qu'ont eu quelques conquérans à s'emparer de l'Angleterre; & l'on verra dans la premiere, de ſimples

poſtes, mis les uns ſur les autres, & qu'on n'oſe jamais laiſſer derriere ſoi, occuper pendant des mois entiers des corps conſidérables; & la ſeconde envahie trois fois en peu de ſemaines: la premiere, par Guillaume le Conquérant (*a*); la ſeconde, par Edouard IV. (*b*), & la troiſieme, par le prince d'Orange (*c*).

Le petit livre que je publiai il y a quelques années, ſur l'attaque & la défenſe des poſtes à la guerre, eſt à peu-près un recueil des regles que l'on peut donner à ce ſujet. Je ne repéterai donc point ce que j'ai dit alors; tout ce que j'ajouterai ſera ſeulement pour dire un mot ſur la maniere dont on fortifie aujourd'hui les villes & les poſtes conſidérables.

Inutilité des fortifications de maçonnerie.

Depuis que la manie des places fortes a ſéduit tous les militaires, on n'imagine pas qu'il ſoit poſſible d'arrêter ſans cela

(*a*) Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, né à Falaiſe en 1027, conquit l'Angleterre en 1066, revint en France, ſaccagea les environs de Paris, & mourut à Rouen en 1087.

(*b*) Edouard IV. roi d'Angleterre, conquit auſſi ce royaume en 1471, & mourut en 1483.

(*c*) Guillaume de Naſſau, prince d'Orange, & ſtadhouder de Hollande: ce prince ayant détrôné Jacques II. en 1688, fut d'abord reconnu roi d'Angleterre.

une armée qui entre dans un pays. Mais ne ſe trompe-t-on pas ſur ce point, & l'art des fortifications eſt-il dans toute la perfection dont il eſt ſuſceptible? L'importance de l'objet mérite bien que nous nous y arrêtions un moment. Si les bonnes raiſons que j'ai à donner, & que je ſoumets au jugement de tous les officiers, ſont détruites par des meilleures, je me rétracte & je rends honneur à leur ſentiment.

Ma premiere objection contre les grandes fortifications de maçonnerie, eſt l'inutilité dont elles ont été dans toutes les guerres, depuis l'invention de la poudre à canon, & principalement pendant celle de 1745. La Kénoque pris dans douze heures, Dendermonde dans un jour, Furnes dans trois, Saint Guilain dans quatre, Charleroi dans cinq, Anvers dans ſix, Menin dans ſept, & tant d'autres places qui étaient les chefs d'œuvre de l'art de Freytag & de M. de Vauban, ont été priſes en même tems qu'attaquées (*d*).

(*d*) Abraham Freytag, né en Allemagne, & peu connu en France, auteur d'un ſyſtême de fortification, que l'on voit à la bibliotheque du roi, imprimé en 1606, & qui eſt aſſez ſemblable à celui de M. le maréchal de Vauban: la maiſon de Freytag ſubſiſte.

Cette légere obſervation, qui annonce l'inſuffiſance des fortifications de maçonnerie, & combien la dépenſe eſt au-deſſus de l'utilité, m'a fait examiner ſi les fortifications de terre, bien perfectionnées, ne lui ſeraient pas préférables, & j'ai vu, avec plaiſir, que je n'avais pas été le premier à le penſer. « Les meilleures fortifi-» cations contre le canon, dit le duc de » Rohan, ſont celles qui ſont de terre, » parce que quand elles ont l'épaiſſeur né-» ceſſaire, elles ne ſont point ſujettes à en-» dommager les aſſiégés, comme les for-» tifications de murailles.... Je m'étonne, » dit M. de Saxe dans ſes *Réveries*, com-» ment on ne revient pas de l'abus des pla-» ces fortifiées ».. Sur un objet auſſi eſſen-tiel, le ſentiment des généraux qui ont ſi bien ſu prendre les villes, doit prévaloir, ce me ſemble, ſur celui des officiers qui ont conſtruit des remparts ſi peu propres à les arrêter.

Parlons ſans prévention, entre toutes les places fortes que l'on voit en Europe, combien y en a-t-il qui ont plus coûté à fortifier que ne ne valent les provinces où elles ſont ſituées? Certainement on en trouverait par-tout : on acheterait un grand royaume avec l'argent que l'on a employé à fortifier la Flandres; & il n'eſt cependant

cependant point de guerre où l'on ne s'empare de cette province.

Mettons actuellement en balance les facilités & les avantages des fortifications de maçonnerie avec celles de terre, & on verra quelles ſont celles que l'on doit préférer. Dans les ouvrages de maçonnerie, ſi l'on trouve un terrein ſablonneux ou ſpongieux, il faut creuſer, piloter, aſſeoir un fondement avec beaucoup de peine & encore plus de dépenſe. Eſt-on aſſez heureux pour trouver un fonds qui ſoit ferme; on n'a ſouvent que des pierres caſſantes, qui ne réſiſtent point à la gelée, qui s'échancrent à l'air, & dont les éclats font plus de mal dans un ſiege que les boulets de l'ennemi? Trouve t-on enfin tout ce que l'on peut ſouhaiter, quel eſt l'ingénieur qui oſera dire que ſa place ſera imprenable? Elle le ſera ſans doute ou par la faim, ou par la force, ou par les ſurpriſes, ou par la ſéduction; & s'il arrive alors que le vainqueur en faſſe ſauter les murailles, comme c'eſt aujourd'hui l'uſage, quel eſt le prince aſſez riche pour employer des nouveaux millions à faire reconſtruire des murailles qui ſeront encore raſées à une premiere guerre? Le fort de Démon, la citadelle de Nice, Menin, Mons, Tournai, *&c.* ne ſont plus

que des monceaux de ruines : pourquoi ne les a-t-on pas relevées ? Parce que nous n'avons pas comme Amphion, le talent de bâtir au ſon de la flûte (*e*).

Avantages des fortifications de terre.

Tous ces obſtacles ne ſe rencontrent pas dans les fortifications de terre ; on peut les conſtruire par-tout & en peu de tems ; tous les fonds lui ſont égaux, la dépenſe ſe réduit à peu de choſe, le canon ne peut y faire qu'un trou qu'on répare facilement, le boulet rouge ne peut y mettre le feu, les éclats n'en ſont point à craindre ; & ſi l'ennemi les détruit aujourd'hui, on peut les rétablir demain.

Dira-t-on que le talut que l'on donnera à ces ouvrages, en rendra l'accès plus facile. A cela je réponds, que ſi l'on mêle de la graine de ſainfoin dans le déblai des terres, toutes les parties devenant plus tenaces & plus liées par les racines, il ne ſera pas néceſſaire de leur donner un talut beaucoup plus grand qu'à celles de maçonnerie. Ajoutez que ſi l'on paliſſade ces remparts, & que l'on plante des arbres dans le terre-plain ; on en augmentera la force, on y fera une promenade agréable ; & ces arbres auront encore le double avantage d'empêcher l'ennemi de diriger ſes bombes en lui cachant la ville, & de pouvoir ſervir dans un ſiege à défendre les breches par des bons abattis.

(*e*) Amphion, fils de Jupiter & d'Anthiope reine de Thèbes, rebâtit de cette maniere les murailles de cette ville ſuivant la Fable.

Avec le ſecours de ces fortifications de terre, on peut mettre promptement une ville à couvert, on en peut multiplier les ouvrages extérieurs, les pouſſer en avant, embraſſer une vaſte étendue de terrein, tenir pendant long-tems l'ennemi éloigné de la place, & l'obliger de former une ligne de circonvallation trop étendue pour pouvoir être bien défendue partout. Dans la guerre qui vient de finir en 1762 je vois les villes de Gueldres & de Veſel, abandonnées ou priſes avec facilité, & Munſter & Gottingen devenir, par les ſeuls ouvrages de terre qu'on y éleva, des places dont on n'oſa plus faire les ſieges.

Idée d'un nouveau *caſtrum*.

D'après toutes ces conſidérations, j'ai examiné s'il ne ſerait pas poſſible de fortifier des poſtes différemment qu'on ne l'a fait juſques à aujourd'hui, tant pour la forme, que pour la matiere, & je crois avoir trouvé une nouvelle eſpece de *caſtrum* ou fort, qui ſans avoir aucun des

inconvéniens des citadelles, en réunirait cependant tous les avantages.

Les premieres qualités de toute eſpece de fortification, ſont d'être ſolide, hors de la vue de l'ennemi, d'une réſiſtance facile, à l'abri de l'eſcalade & des bombes, d'être défendue avec peu de ſoldats, d'avoir une artillerie bien diſpoſée, enfin d'être conſtruite de maniere à pouvoir réſiſter long-tems. Or j'oſe dire que toutes ces propriétés ſe trouvent dans les nouveaux *caſtrum* dont je parle, puiſqu'on peut les élever en peu de tems, & les défendre avec cent cinquante hommes pendant pluſieurs jours, contre une armée entiere.

Ce ſerait ſans doute ici le cas de donner la forme & les proportions des *caſtrum* dont il eſt queſtion; mais les officiers particuliers n'étant jamais chargés de diriger la conſtruction des fortifications durables, je n'en dirai rien : voilà cependant les idées ſur leſquelles je conſtruirais mes forts. Pour prouver actuellement la facilité de leur défenſe, ſuivons les manœuvres qui ſont d'uſage dans les attaques.....

Je n'imagine pas qu'aucun officier préſume qu'un poſte que l'on a fortifié avec

les attentions que j'ai dites, & que l'on doit apporter à un objet de cette importance, puiſſe être emporté d'emblée; il ne pourrait l'être qu'autant que la garniſon ſe négligerait; & dans cette ſuppoſition, il n'y a aucune place forte qui ne pût être priſe de même.

Au-lieu de cela, ſuppoſons un peu d'activité dans les ſoldats, & un peu d'intelligence dans les officiers, j'oſe dire alors qu'un fort, tel que je l'ai annoncé, ſera imprenable par cette voie, & par toute eſpece de coup de main.

En viendra-t-on à une attaque en forme, & à vouloir le battre avec de l'artillerie? mais comme mon poſte en ſera pourvu auſſi, il faudra que l'ennemi faſſe des épaulemens pour s'en garantir, & ouvre une tranchée. Il dreſſera donc ſes batteries; mais quel ſera leur effet contre un fort qu'il ne verra preſque point, & contre un boulevard qui ne ſera que de gazon? Il y tirera deux mille coups de canon avant qu'il y paraiſſe, parce que je reparerai pendant la nuit, avec des ſacs à terre, le dommage du jour. Suppoſons toutefois qu'il y faſſe breche, & qu'à force de bombes, de grenades & de mouſqueterie, il réuſſiſſe à s'en approcher;

alors mes canonniers encloueront leurs propres canons, mes ſoldats abattront des arbres ſur la breche, ils s'y défendront encore; & s'ils ne peuvent plus réſiſter, ils ſe retireront dans un donjon, où étant entierement à couvert de l'ennemi, celui-ci ſe verra forcé de commencer un nouveau ſiege. Que feront alors les aſſiégeans? Ils enverront chercher du canon pour battre votre donjon.... Ils pourront le vouloir; mais comment le paſſeront-ils à-travers les obſtacles multipliés, & preſque inſurmontables, dont j'aurai environné mon poſte? Comment le feront-ils traîner au milieu des ouvrages, qui par leurs diſpoſition ne laiſſeront jamais la liberté du tirage; & qui expoſeront les hommes & les chevaux à une grêle de coups de fuſils? J'oſe le dire, jamais on ne s'emparerait de mon poſte par cette voie; & je ſoutiens que l'on ne pourrait s'en rendre maître, que par un ſiege long & pénible.

Il me ſemble d'entendre ici quelques officiers m'objecter, que la facilité qu'aura l'ennemi de bloquer mes *caſtrum*, avec peu de monde, les rendra, ſinon inutiles, du-moins peu embarraſſans; que la ſupériorité de ſon artillerie aura bientôt démonté la mienne; enfin que la dépenſe de

conſtruction ſurpaſſera peut-être tous leurs avantages.

A cela je réponds, que quoiqu'il ſoit poſſible à un ennemi ſupérieur de bloquer tous les poſtes qu'il peut trouver ſur ſon chemin, on ne voit pourtant pas qu'il le faſſe, parce qu'il s'expoſerait à tout moment à voir couper ſa communication & enlever ſes convois par les détachemens qui en ſortiraient; que s'il lui arrivait d'eſſuyer quelque échec, ſa retraite lui deviendrait impoſſible; enfin qu'il lui faudrait un nombre prodigieux de troupes pour bloquer trente poſtes de l'eſpece dont il s'agit.

Je dis encore que ſi mon poſte eſt un point contre lequel l'ennemi peut diriger ſes batteries, ce même point préſentant par tout une force égale, ſon canon n'aura que peu d'effet à cauſe de la ténacité des terres; pendant que le mien placé ſur des affuts marins, ſera moins expoſé à être démonté, & troublera ſans ceſſe les manœuvres des ennemis; enfin que quand il arriverait que mon artillerie fût inutile, je ne vois pas que les aſſiégeans fuſſent plus avancés.

Qu'un autre avantage conſidérable de ces *caſtrum*, ſerait de pouvoir fermer avec fa-

cilité un défilé, une gorge, un pont, le cours d'une riviere, & d'empêcher l'ennemi de pénétrer brusquement dans un pays où il trouverait, à chaque pas, des postes à assiéger, & des hommes à combattre; que si au contraire, on essuyait soi-même une défaite, pouvant se rallier & se couvrir sous ces mêmes postes, on rendrait inutile à l'ennemi l'avantage de sa victoire, puisqu'il se trouverait arrêté à deux pas de-là; enfin que quatre de ces *castrum*, qui ne couteraient jamais douze ou quinze mille livres chacun, défendraient beaucoup mieux une ligne de frontieres, que ne pourrait faire une seule place qui coûte des sommes immenses, qui ne défend qu'un point, qu'on peut bloquer avec facilité, & qui n'empêche pas l'ennemi de pousser ses conquêtes.

A toutes ces objections que l'on ferait contre mes postes, & qui seraient pourtant une preuve de leur force, puisque pour s'en emparer il faudrait avoir recours à tous les moyens dont on fait usage dans l'attaque des places les plus formidables; j'opposerai encore que rien ne serait plus propre pour garantir nos côtes; parce que l'ennemi ne pouvant s'en emparer sans canon, pendant qu'il perdrait du tems à le mettre à terre,

on aurait celui de faire venir des troupes de loin; que les vents, les tempêtes, & les accidens qui pourraient arriver en obligeant ses vaisseaux de s'éloigner, l'obligeraient aussi de se retirer sans avoir rien entrepris; & qu'en un mot, nulle espece de fortification ne me paraissait préférable à celle-là.

Trouverait-on, dans certains cas, que cent cinquante hommes ne suffiraient pas pour défendre ces postes & faire en même tems des sorties ou des courses au-dehors; on pourrait alors y en employer quatre à cinq cens, qui y serviraient avec d'autant plus de succès, qu'ils pourraient être placés dans le chemin couvert sur quatre ou cinq de hauteur.

Mais, me dira-t-on peut-être, si vous mettez quatre à cinq cens hommes dans chaque *castrum*, vous y employez une quantité de soldats qui serviraient plus efficacement rassemblés en corps d'armée. Cette difficulté pourrait être élevée avec plus de raison contre les places fortes, où l'on met pour l'ordinaire cinq à six mille hommes de garnison. Mais je la prends pour moi, & pour ne pas chicaner, je consens de laisser ces soldats en ligne; & je mets à leur place, avec mes cent cinquante soldats de vieilles trou-

pes, les gardes-côtes, les milices ou les habitans du pays ; croit-on alors que l'intérêt que ces habitans auraient à la défense de leur patrimoine, ne ſerait pas un motif aſſez preſſant pour les exciter à combattre vaillamment ?

Avantage de ces *caſtrum*.

Je l'ai dit, & je le répete, il n'y a rien de plus utile à la ſureté d'un état, que l'établiſſement des bons poſtes ; & les princes qui ont une grande étendue de frontieres, comme ceux dont les finances ſont bornées, ne peuvent ſe mettre à l'abri d'être envahis que par-là. Si dans la derniere guerre, Berlin eût été entouré de vingt *caſtrum*, tels que ceux dont je parle, jamais le général Hadic n'eut oſé en approcher.

Fortifiés une fois de cette maniere, les ſouverains pourraient faire reſpecter leur puiſſance par tout ; étant forts en retranchemens, ils n'auraient pas beſoin de l'être tant en ſoldats ſoudoyés. Auraient-ils des compagnies commerçantes dans leurs états éloignés, des comptoirs ou des établiſſemens dans l'Inde, ils s'en aſſureraient à très-peu de frais la poſſeſſion ; ils n'auraient plus à craindre l'infidélité de leurs alliés Marates ou Sauvages ; ils jouiraient paiſiblement de la chaſſe, de la traite des pelleteries, de leur commerce, & ne ſe

raient plus expoſés à ſe voir inquiétés, ni attaqués, parce qu'aucun ennemi n'oſerait entrer dans un pays, où tout devenant défilé pour lui, il ne pourrait point faire les ſieges des poſtes, qui par leur bonté & la privation des choſes néceſſaires pour les attaquer, ſeraient d'une difficulté inſurmontable (*f*). Mais c'eſt aſſez appuyer ſur l'avantage des forts dont je parle, & des fortifications de terre : je reviens à Xénophon.

Une partie des Dix-mille, dit notre auteur, fut attaquer la ville des Driliens. Mais quelle était donc la vraie poſition de cette ville ? Aucuns des anciens géographes n'en diſent rien, nous voyons ſeulement dans Xénophon qu'ils habitaient une place fortifiée, capitale d'un pays de même nom.

(*f*) Il eſt aiſé de démontrer que dix *caſtrum* auraient ſuffi pour couvrir abſolument Pondicheri, auſſi mal défendu par ſa citadelle & par ſes premiers ouvrages, que par ceux que l'on y ajouta en 1740 & 1741. Ceux que l'on plaça devant les portes ne ſervirent à rien. Le fort qui était bien ſitué lorſque la ville ſe bornait à ſon ancienne enceinte, fut dans la ſuite entouré de maiſons & devint inutile. On augmenta les défenſes du côté de la mer, par où l'on ne pouvait jamais être attaqué, & où deux batteries auraient ſuffi, & on négligea le côté de la terre, qui était le ſeul par où l'ennemi pouvait faire ſes approches. On pourrait preſque dire la même choſe des fortifications de toutes nos colonies.

S'il y a quelque chose à juger de l'opulence de cette ville, par l'empreſſement qu'eurent les Grecs à s'en emparer, on doit préſumer qu'elle était alors une des plus floriſſantes de l'Aſie mineure.

Inſtruits de ces particularités, & excités par leurs nouveaux alliés de Trébiſonde, ou plutôt par leur propre cupidité; les Grecs ſe déterminerent à piller les Driliens; mais ceux-ci ayant été prévenus de leur deſſein, ſe retirerent dans leur ville, après avoir brûlé eux-mêmes leur propre pays. Cette méthode eſt aſſez ordinaire aux peuples qui veulent ſe garantir d'une invaſion. Vercingentorix, lorſqu'il ſe renferma dans Bourges; le czar Pierre, lorſqu'il ſe retirait devant Charles XII. les Turcs dans toutes leurs guerres, & généralement tous les peules qui ont voulu arrêter leurs ennemis ſans combattre, ont toujours regardé ces malheurs comme inſéparables de la guerre.

Quel droit avaient cependant les Grecs aux biens des Driliens? Ils étaient devenus alliés de ceux de Trébiſonde, avec leſquels les Driliens étaient en guerre. cela eſt vrai; mais était-ce là une raiſon pour les attaquer? Si les Anglais euſſent pris les vaiſſeaux Suédois pendant la

guerre de 1758, parce qu'ils étaient nos alliés, & eux nos ennemis, cela eût-il été dans la regle, & le droit des gens n'aurait-il pas été violé? Pourquoi donc aller réduire en cendres la capitale d'un peuple dont les Grecs n'avaient point à ſe plaindre, & avec leſquels ils n'avaient rien à démêler? Le droit des gens fut violé ſans doute alors....! Mais, dira-t-on, quel eſt ce droit des gens dont on parle ſans ceſſe? Je veux m'arrêter un moment pour peſer la réponſe à cette queſtion, qui eſt plus utile qu'elle ne paraît d'abord à tous les militaires.

Fauſſe idée du droit des gens.

J'avoue que ce mot, tel qu'on l'entend aujourd'hui, ne m'a paru juſques ici qu'un être de raiſon; j'ai eu beau réfléchir, chercher, approfondir les raiſonnemens de Grotius (*g*) & de Puffendorf (*h*), je n'ai encore pu ſavoir préciſément en quoi conſiſte ce droit que l'on vante, ni quelle nation a pu s'arroger le privilege de le fixer. Thémiſtocles entre un jour

(*g*) Hugues Groot, ou Grotius, Hollandais, & l'un des hommes le plus ſavant de ſon ſiecle; on a de lui pluſieurs ouvrages. Il mourut en 1645.

(*h*) Samuel de Pufendorf, ſavant hiſtorien, né en Miſnie, fut hiſtoriographe du roi de Suede, puis ſon ambaſſadeur en Danemarck, & mourut à Berlin en 1694.

dans l'Aréopage ; il annonce un deſſein qui peut donner aux Athéniens l'empire général de la Grece, & dit qu'il ne peut le communiquer au peuple aſſemblé..... Le ſénat lui nomme Ariſtide..... *Je ſonge*, lui dit-il, *de brûler la flote des Lacédémoniens avec leſquels nous ſommes en pleine paix*..... Ariſtide s'étonne, ne répond rien, retourne vers le ſénat : *Citoyens*, leur dit-il, *rien n'eſt plus certain que le deſſein de Thémiſtocles ; mais rien au monde n'eſt plus injuſte*..... Sur le champ, & ſans ſavoir ce que c'était, le peuple, d'une commune voix, défendit à Témiſtocles de paſſer outre..... Voilà le véritable droit des gens preſcrit par la juſtice naturelle, qui défend de trahir la foi publique, les cruautés inutiles, & la violation des ſermens faits avec une pleine liberté de s'y refuſer.

Mais quand je vois les Grecs aller piller les Driliens ; les Romains couper le cou & diſperſer les habitans des villes dont ils s'emparaient, comme ils le firent à Carthage & à Numance ; le généreux Titus ruiner entierement Jéruſalem ; nos pieux croiſés violer toutes les femmes & les filles des lieux où ils paſſaient, en allant conquérir la Terre-Sainte ; Charles-Quint détruire Terrouene, & les Anglais

Pondicheri, ſans qu'il en reſte de trace ; les Eſpagnols maſſacrer vingt millions d'Indiens dans le Nouveau monde, & les Français mettre le Palatinat en cendres, je ſuis étonné que des peuples, chez leſquels on diſſerte ſi bien ſur le droit des gens, l'obſervent ſi mal.

Obſervons néanmoins que ſi la juſtice naturelle fixe de cette maniere les bornes du droit des gens, il n'en eſt pas de même lorſque ces ravages & ces excès peuvent être utiles à un parti : écoutons Montecuculi. « A la guerre, dit ce grand homme, il faut abſolument couper les vivres » à l'ennemi, & enlever ſes magaſins ; » le détruire peu-à peu en battant ſes partis, en brûlant ſon camp, en y jettant » des fumées empeſtées, en ruinant ſes » campagnes, en abattant ſes moulins, » en corrompant les eaux, *en lui envoyant des maladies contagieuſes*, & en » lui ôtant tout pouvoir de remuer ».

Je ne doute pas que bien des perſonnes ne trouvent Montecuculi outré dans ſes maximes ; & cependant il ne dit rien qui ſoit contraire au droit des gens. Pourquoi ? Parce que tous les moyens qui peuvent ſervir réellement à la défenſe de la patrie, ſont de droit naturel : voici donc la regle immuable de la guerre ſur ce

dans l'Aréopage ; il annonce un deſſein qui peut donner aux Athéniens l'empire général de la Grece, & dit qu'il ne peut le communiquer au peuple aſſemblé..... Le ſénat lui nomme Ariſtide..... *Je ſonge*, lui dit-il, *de brûler la flote des Lacédémoniens avec leſquels nous ſommes en pleine paix*..... Ariſtide s'étonne, ne répond rien, retourne vers le ſénat : *Citoyens*, leur dit-il, *rien n'eſt plus certain que le deſſein de Thémiſtocles ; mais rien au monde n'eſt plus injuſte*..... Sur le champ, & ſans ſavoir ce que c'était, le peuple, d'une commune voix, défendit à Témiſtocles de paſſer outre..... Voilà le véritable droit des gens preſcrit par la juſtice naturelle, qui défend de trahir la foi publique, les cruautés inutiles, & la violation des ſermens faits avec une pleine liberté de s'y refuſer.

Mais quand je vois les Grecs aller piller les Driliens ; les Romains couper le cou & diſperſer les habitans des villes dont ils s'emparaient, comme ils le firent à Carthage & à Numance ; le généreux Titus ruiner entierement Jéruſalem ; nos pieux croiſés violer toutes les femmes & les filles des lieux où ils paſſaient, en allant conquérir la Terre-Sainte ; Charles-Quint détruire Terrouene, & les Anglais

Pondicheri, ſans qu'il en reſte de trace ; les Eſpagnols maſſacrer vingt millions d'Indiens dans le Nouveau monde, & les Français mettre le Palatinat en cendres, je ſuis étonné que des peuples, chez leſquels on diſſerte ſi bien ſur le droit des gens, l'obſervent ſi mal.

Obſervons néanmoins que ſi la juſtice naturelle fixe de cette maniere les bornes du droit des gens, il n'en eſt pas de même lorſque ces ravages & ces excès peuvent être utiles à un parti : écoutons Montecuculi. « A la guerre, dit ce grand homme, il faut abſolument couper les vivres » à l'ennemi, & enlever ſes magaſins ; » le détruire peu-à peu en battant ſes partis, en brûlant ſon camp, en y jettant » des fumées empeſtées, en ruinant ſes » campagnes, en abattant ſes moulins, » en corrompant les eaux, *en lui envoyant des maladies contagieuſes*, & en » lui ôtant tout pouvoir de remuer ».

Je ne doute pas que bien des perſonnes ne trouvent Montecuculi outré dans ſes maximes ; & cependant il ne dit rien qui ſoit contraire au droit des gens. Pourquoi ? Parce que tous les moyens qui peuvent ſervir réellement à la défenſe de la patrie, ſont de droit naturel : voici donc la regle immuable de la guerre ſur ce

Définition du droit des gens.

point. *Toutes les fois qu'un ennemi ſupérieur vous forcera à des moyens violens dans un pays que vous devez défendre ou attaquer, ſi ces moyens peuvent évidemment ſervir au bien d'une garniſon, ou aux ſuccès d'une troupe, il faut les ſuivre.*

Voyez je vous prie juſques où l'on pouſſait autrefois l'imbécillité ſur ce droit des gens. Montagne qui écrivait dans le xvj. ſiecle, ſiecle de perfidie & d'horreur, a conſacré un chapitre entier de ſes œuvres à prouver que la vaillance devait avoir ſes limites comme les autres vertus, & que c'était une folie puniſſable, de s'opiniâtrer à défendre une place ſans raiſon.

Cette indigne doctrine prévalait tellement alors, que l'on vit pluſieurs généraux condamnés à une mort infâme, & faire paſſer par la main des bourreaux des braves officiers qui les avaient arrêtés devant des bicoques. Mais quoi que puiſſe dire Montagne, & tous ceux qui penſent comme lui, je ſoutiens que jamais la grandeur d'un conquérant, ni ſa réputation, ni le nombre de ſes troupes, ni la dignité de ſa couronne, ni le reſpect qui lui eſt dû, ne ſauraient autoriſer à ſe comporter lâchement & à trahir la fidélité que l'on doit à ſon prince. Les bornes du courage en effet, ſont de ſe défendre juſques à la der-

niere extrémité, lorſqu'on en a l'ordre; & c'eſt de cette maniere que penſent tous les officiers que j'ai conſultés: je voudrais être poſté dans un colombier, que, ſi je le pouvais, j'arrêterais comme Léonidas aux Thermopiles, une armée de huit cens mille combattans (*i*). Qu'eſt-il réſulté cependant de cette belle maxime, que c'eſt une témérité de ſe défendre ſans raiſon? La plupart des gouverneurs qui n'ont pas voulu s'expoſer aux mauvais traitemens de l'ennemi, ni être repréhenſibles vis-à-vis de leur prince, ont ſu préparer par des négligences dans leur défenſe, des raiſons pour capituler; & on les a vu appeller du beau nom d'*honneur de la guerre*, des conditions qui ne ſont le plus ſouvent accordées qu'à la lâcheté. Qu'importe, effectivement, au ſouverain que l'on ſert, qu'on ſorte d'une ville tambour battant, ou en chemiſe, lorſque par une mauvaiſe défenſe on remet à ſes ennemis une place qui leur ouvre l'entrée de ſes états (*k*).

(*i*) Léonidas, roi de Lacédemone. J'ai dit ci-devant où eſt ſitué le détroit des Thermopyles, où ce prince arrêta l'armée de Xerxès, & où il périt avec tous les ſiens: ce fut lui qui manda au roi de Perſe, qui lui offrait l'empire de la Grece pour le gagner, qu'il aimait mieux mourir pour ſa patrie que d'y commander injuſtement.

(*k*) Grace aux lumieres de la raiſon, cet uſage a

Dans la deſcription que fait Xénophon de la capitale des Driliens, on voit une ville fortifiée à la maniere des anciens, qui avait un large foſſé, & un rempart garni de tours..... Voilà donc encore des fortifications de maçonnerie, & des fortifications qui ne garantirent pas les Driliens d'être emportés d'emblée. A la premiere décharge ils abandonnerent leur rempart, & ſe retirerent dans le château. Là ils ſe comporterent en gens de cœur qui entendaient la guerre, & firent des ſorties où les Grecs eurent toujours du deſſous.

Xénophon dit que pluſieurs nations s'armerent alors en faveur des Driliens; mais que devinrent donc ces nations? il n'eſt abſolument plus parlé d'elles. Il eſt à croire cependant que ſi elles s'étaient données le moindre mouvement, les Grecs qui eurent tant de peine à ſortir de la ville, y euſſent peut-être été entierement écraſés. Qui doute que cela ne fût

changé, & les ennemis ſont les premiers à admirer la belle défenſe de ceux qui leur réſiſtent. Lorſque le chevalier de Sainte Croix fut comblé d'honneur par les Anglais qui prirent ſur lui Belleiſle en 1760, ils déclarerent dans la capitulation, qu'ils ne le faiſaient qu'à cauſe de la valeur avec laquelle cet officier avait défendu cette île contre eux.

arrivé? La défenſe & les ſorties vives que firent les Driliens du fort même où ils s'étaient retirés, prouvent aſſez qu'ils auraient défendu leur capitale avec le même courage, s'ils avaient eu ſuffiſamment de monde pour border la grande étendue de leur rempart.

La facilité qu'eurent alors ces Barbares de ſe retirer dans leur château, fut la cauſe de leur ſalut, & prouve ce que j'ai dit ailleurs, qu'il eſt important dans la défenſe d'une ville, ou même d'un village, d'y fortifier un poſte particulier, dont on puiſſe faire le lieu d'une derniere retraite ſi l'on eſt forcé dans ſes premiers retranchemens. On ſent, en effet, que rien n'eſt plus néceſſaire que cela, pour arrêter les aſſaillans, pour ſe donner le tems d'être ſecouru, & pour s'aſſurer des conditions avantageuſes ſi l'on eſt forcé de capituler: conditions que l'on n'accorderait point ſans cette précaution; parce qu'on n'en accorde jamais à ceux qui ne ſont plus en état d'en prétendre.

Cette expédition des Grecs contre les Driliens, fut la plus conſidérable de toutes celles qu'ils entreprirent pendant qu'ils demeurerent campés ſous Trébiſonde, & augmenta la réputation qui les ſuivait. Il paraît même qu'alors la gloire de leur

retraite & la terreur qui les annonçait, étaient répandue dans toute la partie occidentale de l'Aſie, puiſque aucune des nations qui la compoſaient n'eût encore la force de les arrêter. Ce n'eſt pas que ces nations ne fuſſent très-braves & manquaſſent de généraux ; mais ils en avaient peu de bons, & au milieu du grand nombre, leurs princes n'étaient embarraſſés, comme nous le fumes au commencement de ce ſiecle, que par la peur de mal choiſir.... Le duc de Savoie & le prince Eugene, glorieux des avantages de leurs alliés, viennent mettre le ſiege devant Toulon en 1707, le maréchal de Teſſé (*l*) qui en défendait les lignes, n'eſt pourtant étonné ni de leur force, ni de nos malheurs, ni de l'allarme qui était répandue à Verſailles, ni des bravades de l'ennemi ; il oſe réſiſter aux généraux qui le bloquaient, les attaque lui-même, & ſecondé par M. de Goesbriant,

Avantage des généraux qui ſavent ne pas perdre la tête.

(*l*) René de Froulay, comte de Teſſé, chevalier des ordres, grand d'Eſpagne, général des galeres, & maréchal de France, mort en 1725. Les relations de ce tems-là diſent que les ennemis étaient au nombre de trente-huit mille hommes ; qu'une flotte Anglaiſe devait concourir au ſiége ; & que cette flotte portait cent pieces de canon, ſoixante & douze mille boulets, quarante mortiers, & quarante-cinq mille bombes. La maiſon du maréchal de Teſſé ſubſiſte dans le comte de Teſſé, grand d'Eſpagne, premier écuyer de la reine, &c.

il les force de ſe retirer. Si comme les chefs des Driliens, le maréchal de Teſſé eût perdu la tête, Louis XIV. perdait la Provence, le Dauphiné, peut-être toutes les provinces méridionales de la France ; mais il tint bon, & elles furent ſauvées. J'ai dit, *les chefs des Driliens*, & non pas les ſoldats, parce qu'on voit que ce ne fut qu'eux qui manquerent de conduite. La maniere dont ils avaient mis en fuite les premiers Grecs qui s'étaient approchés de leur murailles, & celle dont ils les harcelerent dans leur retraite le prouvent aſſez.

Nous avons aujourd'hui dans la défenſe des places, une reſſource que les Driliens ne connurent jamais, & que bientôt nous ne connaîtrons plus nous-mêmes, parce qu'il y a peu de perſonnes qui s'y attachent : je veux dire celle des mines. C'eſt l'invention de la poudre qui nous les a fait imaginer ; non que les anciens ne fuſſent mieux que nous ouvrir des ſouterreins, par le ſecours deſquels ils s'introduiſaient ſous les remparts quils faiſaient crouler, & juſques dans le centre des villes dont ils s'emparaient, comme ils le firent à Fidenes, à Veïes & ailleurs (*m*) ; mais ils

Reſſource des mines dans l'attaque & la défenſe des places.

(*m*) M. de Guiſcard, dans ſon *Traité ſur la guerre des anciens*, prétend cependant qu'ils ne connaiſſaient point

n'avaient pas comme nous l'art de ſe ſervir de ces mines mêmes pour la défenſe. Peu de moyens ſont cependant auſſi efficaces que celui-là pour prolonger un ſiege. De-là vient que le commentateur de Polybe n'a-t-il pas fait difficulté de dire, que ſi nous ſavions bien nous rendre maîtres du deſſous, jamais l'ennemi ne le ſerait du deſſus. Et en effet, il s'eſt trouvé des officiers, tels que M. de Valiere, ſi habiles dans cette partie, qu'ils auraient pu faire ſauter trente fois ſur le même point, ſi la terre ne leur eût pas manqué (*n*).

---

l'uſage des mines ; mais pluſieurs exemples prouvent le contraire.

(*n*) Florent Jean de Valiere, lieutenant-général des armées, grand-croix de S. Louis, directeur général d'artillerie, & l'un des plus grands hommes que la France ait produit dans cette partie. Il eſt mort en 1760 : ſa maiſon ſubſiſte dans deux de ſes fils.

CHAPITRE III.

Départ de Trébiſonde.

COMME on vit que Chiriſophe ne revenait point, & que les vivres commençaient à manquer, on réſolut, les chemins étant raccommodés, de s'en retourner par terre, parce qu'on n'avait pas aſſez de vaiſſeaux pour embarquer toute l'armée. L'on chargea donc ſur les navires les femmes, les infirmes, & ceux qui avaient paſſé l'âge de quarante ans, avec tout le bagage inutile, ſous la conduite des deux plus anciens colonels Sophenet & Cléanor.

Après trois jours de marche, on arriva à Céraſonte, qui eſt une colonie Grecque de Sinopiens, ſur le bord du Pont-Euxin. Durant dix jours que l'armée y ſéjourna, on fit la revue générale des troupes qui ſe monterent à huit mille ſix cens hommes, reſte d'environ dix mille, les autres étant morts dans la retraite, de fatigue, de maladie, ou de leurs bleſſures.

On partagea auſſi l'argent provenu de la vente des eſclaves, dont la dîme fut miſe entre les mains des colonels pour la conſacrer à Apollon & à la Diane d'Epheſe; & la part de Chiriſophe fut laiſſée en garde à Néon Aſimin, qui était ſon lieutenant. Xénophon fit offrande d'une partie de la ſienne à Apollon, qu'il mit dans le tréſor des Athéniens à Delphes, avec ſon nom & celui de ſon ami Proxene, maſſacré avec Cléarque; & donna à garder la part de Diane à Mégabyſe, ſacriſtain du temple d'Epheſe, lorſqu'il quitta l'Aſie avec Ageſilas, pour ſe trouver à la bataille de Coronée. Il le chargea pourtant de lui rendre ce dépôt, s'il demeurait en vie, ſinon d'en faire une offrande à la déeſſe, de ce qu'il jugerait qu'elle eût le plus agréable.

Dans la ſuite ayant été banni d'Athènes, & s'étant retiré à Scyllonte, ville fondée par les Lacédémoniens près de la ville d'Olympie, Mégabyſe arrivant aux jeux, lui rendit ſon argent dont il acheta un lieu à Diane, à l'endroit que l'oracle lui déſigna, à travers lequel paſſe une petite riviere de

même nom que celle qui lave les bords du temple d'Epheſe, nommée Sellene, & qui a, comme l'autre, des poiſſons à écaille & à coquille, avec toutes ſortes de chaſſes aux environs. Du reſte de l'argent il en bâtit un petit temple à la déeſſe, avec un autel ſur lequel il ſacrifiait tous les ans la dîme du revenu. Les voiſins de l'un & de l'autre ſexe ont part à la fête, & l'on fournit ce jour-là à ceux qui s'y trouvent, pain, vin, farine & deſſert, avec quelques pieces d'argent, & leur part de la chaſſe & des victimes. Car les enfans de Xénophon & ceux de la ville de Scyllonte font alors une chaſſe générale où tous les citoyens ſe peuvent trouver, & l'on y prend des cerfs, des chevreuils & des ſangliers tant dans les lieux conſacrés à la déeſſe, que dans les bois d'alentour.

Au reſte ce lieu eſt ſitué à deux mille cinq cens pas du temple de Jupiter Olympien, ſur le grand chemin qui va de Lacédémone à la ville d'Olympie. Il y a une forêt ſacrée & des montagnes couvertes de bois, où l'on peut nourrir toute ſorte de bétail, tellement que

ceux qui viennent à la fête, ne manquent pas de fourrage pour leurs montures. Autour du temple il y a un verger rempli de toutes sortes de fruits, & le temple est un petit racourci de celui d'Ephese, ayant une statue comme l'autre, mais qui est de cyprès, & non pas d'or. Il y a une colonne avec cette inscription : *Lieu consacré a Diane.* « Celui qui en sera possesseur offrira la dîme du revenu à la » déesse, & employera le reste à l'entretien du temple ; que s'il y manque, » la divinité aura soin de se venger ».

Réflexions.

Départ de Trebisonde.

Cependant Chirisophe que l'on avait envoyé vers Anaxabie, amiral de Lacédémone, pour avoir des vaisseaux, ne revenait point, & Polistrate n'en ayant pas amené assez pour embarquer toute l'armée, elle se remit en marche après avoir chargé les navires que l'on avait rassemblés du bagage inutile, des femmes, des malades, des soldats qui avaient passé quarante ans, & on suivit la côte qui allait à Sinope.

Je ne sais pourquoi d'Ablancourt & Charpentier ont mis ici, dans leur traduction, le mot de *vieillards*, au-lieu de celui d'*hommes qui avaient passé quarante ans*, comme porte le grec. Un soldat à cet âge n'est ni décrépit, ni vieux ; il est au contraire, dans toute sa force, & il était bien nécessaire que Xénophon les choisît tous tels, afin de pouvoir combattre les vaisseaux qui pouraient les attaquer, ou faire la manœuvre si les mauvais tems les obligeaient de louvoyer, ou de mettre pié a terre.

On embarque les femmes, les bagages, & les vieux soldats.

Débarrassés de tout ce qui pouvait retarder la marche, l'armée s'avança vers Cérasonte, colonie des Sinopiens, d où Plutarque nous apprend que Lucullus a porté les cerisiers en Europe ; & où étant arrivés après trois jours de marche, on fit encore la revue des Grecs, « qui se trouverent, dit Xénophon, au nombre de » huit mille six cens hommes, restés d'environ dix mille. » Il paraît surprennant que l'armée qui n'avait perdu que deux cens soldats, depuis la bataille jusqu'à l'attaque des Taoquiens, en ait perdu douze cens depuis ce moment jusqu'à Cérasonte. Mais ce nombre considérable ne doit point étonner, parce que les Grecs ayant eu beaucoup de soldats tués à cette attaque, puis à celle des Colchidois, en-

Force des Grecs lorsqu'ils furent arrivés à Cérasonte.

ſuite dans leurs détachemens aux environs de Trébiſonde, & ayant encore fait embarquer les infirmes & les ſoldats au-deſſus de quarante ans, il n'eſt point étonnant, dis-je, que l'armée ſe trouvât tout-à-coup diminuée de douze cens hommes.

On partage le butin.

Après cette revue, on partagea le butin provenu de la vente des eſclaves, dont une partie fut conſacrée à Apollon & à Diane; divinités qui étaient particulierement adorées dans la Grece, & aux temples deſquelles on faiſait des dons conſidérables. Celui de Diane à Epheſe, était le plus magnifique après celui de Jupiter Olympien. Il avait, diſent les anciens auteurs, quatre cens vingt cinq piés de long, & deux cens vingt de large. On l'avait orné de cent vingt-ſept colonnes, données par autant de rois, après avoir été deux cens ans à le bâtir aux frais communs de toute l'Aſie mineure..... Ce temple fut détruit pluſieurs fois, d'abord par les Amazones, & rebâti quelque tems après; puis réduit en cendres, & réédifié une ſeconde fois: enfin il fut entierement brûlé l'an trois cens cinquante-ſix avant Jéſus Chriſt, le même jour de la naiſſance d'Alexandre, par un homme de la lie du peuple, appellé Eroſtrates, qui ſe dé-

termina à cette action pour rendre ſon nom fameux. Les Ephéſiens firent bien alors une loi pour défendre de prononcer jamais le nom de cet homme; mais la ſingularité de cette loi même fut une des cauſes qui contribua le plus à le perpétuer. Croira-t-on que cette ville d'Epheſe, alors ſi célebre & ſi riche, n'eſt aujourd'hui qu'un miſérable village, appellé Aiaſalouk, où l'on apperçoit encore quelques reſtes de ſon ancienne ſplendeur?

Ce que fit Xénophon de ſa part du butin.

Xénophon parle de lui-même dans ce chapitre, & dit l'emploi qu'il fit de la portion qu'il avait eu au butin. Objet ſur lequel il n'eſt d'accord ni avec Diodore, ni avec Plutarque, ni avec Scheneider. Perſonne ne pouvant ſavoir cependant mieux que lui ce qu'il fit de ſes propres biens, je penſe que le témoignage des autres ne doit être d'aucun poids. J'obſerverai ſeulement que, ſemblable aux dévots peu éclairés de nos jours, qui ſe laiſſent mener par leurs prêtres, Xénophon eut la faibleſſe de tout remettre à Mégabiſe, ſacriſtain du temple de Diane; avec parole toutefois de lui rendre ce dépôt s'il demeurait en vie (*a*). Heureuſe-

(*a*) Mégabiſe n'était pas le nom propre d'un ſeul ſacriſtain, mais celui de tous les prêtres qui deſſer-

ment que cela arriva ; & alors il établit des fêtes annuelles, où le pauvre peuple était accueilli & ſecouru en pain, en fruits & en argent, *&c.* Quel emploi, plus agréable aux dieux, Xénophon pouvait-il faire de ſes richeſſes, que d'en aider les malheureux ! Avec les biens dont quelques perſonnes ont enrichi les moines, on aurait de quoi faire le bonheur de deux cens mille familles, dont on rendrait les cœurs contens, & dont on combleraît les ames de joie. On en pourrait dire autant des depenſes inutiles que l'on fait dans toute l'Europe en feux d'artifices & en réjouiſſances, lors d'un événement heureux..... Les pauvres filles que Louis XV. dota & fit doter par toutes les villes de ſon royaume, lors de la naiſſance de feu M. le duc de Bourgogne, ont formé pluſieurs mariages heureux, & ſauvé une infinité de perſonnes des horreurs de l'indigence.

vaient le temple de Diane à Ephèſe ; ces prêtres étaient eunuques.... Mais pourquoi l'etaient-ils, & pourquoi les nôtres ne le ſont-ils pas ?

CHAPITRE IV.

Défaite des Mœſyneciens.

LES Grecs ſuivirent leur chemin tant par mer que par terre comme ils avaient réſolu, & arriverent à la frontiere des Mœſyneciens, à qui ils envoyerent Timeſitée de Trébiſonde, qui avait droit d'hoſpitalité avec eux, pour ſavoir s'ils voulaient qu'on les traitât d'amis ou d'ennemis, & ils répondirent, comme on voudrait, ſe fiant dans la force de leurs places.

On l'envoya donc plus loin vers leurs voiſins avec leſquels ils étaient en guerre, pour ſavoir s'ils voudraient faire alliance, & il ramena les principaux à qui Xénophon dit, en la préſence des autres colonels, Timéſithée lui ſervant de truchement ; « Que les » Mœſyneciens s'oppoſaient à notre » retour, & qu'ils ne laiſſaſſent pas per» dre une ſi belle occaſion de les aſſu» jettir & de ſe venger ».

Ils répondirent qu'ils acceptaient

notre alliance : regardez donc, dit Xénophon, à quoi nous vous pouvons ſervir, & quel ſervice auſſi vous nous pouvez rendre ; alors ils nous promirent du ſecours, & d'entrer de leur côté avec une armée.

Après avoir pris & donné la foi réciproquement, ils ſe retirerent & vinrent le lendemain avec trois cens nacelles & trois hommes ſur chacune, dont les deux mirent pié à terre, & le troiſieme s'en retourna avec le bateau. Ceux qui deſcendirent ſe rangerent vis-à-vis l'un de l'autre, comme des chœurs de muſique, & paſſerent ainſi à travers la bataille des Grecs, en chantant & danſant à leur mode. Ils portaient à la main gauche un bouclier d'oſier en forme de feuilles de lierre, couvert d'un cuir de bœuf blanc avec le poil ; & à la droite, un javelot de neuf piés, rond par un bout, & pointu par l'autre. Ils avaient des cottes d'armes qui leur paſſaient les genoux, épaiſſes comme des courte-pointes piquées, avec des caſques de cuir à la Paphlagonienne, au milieu duquel était un cercle de fer qui faiſait comme une tiare, & ils portaient une hache d'arme.

Ils marcherent ainſi vers une place des ennemis, qui paraiſſait très-facile à attaquer, & couvrait la capitale qui était la cauſe de leur différend ; car ils prétendaient qu'elle était en commun, & les autres ſe l'appropriaient. C'était comme le ſiege de l'empire, ou la forteresſe des Mœſyneciens ; celui qui la poſſédait, s'eſtimait maître de tous les autres.

Ils furent ſuivis de pluſieurs volontaires d'entre les Grecs, qui voulaient avoir part au butin ; mais l'ennemi ſe tint caché juſqu'à ce qu'il les ſentit approcher ; & faiſant alors une ſortie furieuſe, les mit en fuite, & les mena battant juſqu'à la bataille des Grecs, qui s'avancerent pour les ſoutenir. Pluſieurs de nos alliés, & quelques-uns même des Grecs y moururent, & après leur avoir coupé la tête, les Barbares la montraient par bravade, en chantant & en danſant.

Les Grecs furent fort fâchés de voir la fuite de leurs gens, parce que cela ne leur était point encore arrivé, & pouvait augmenter le courage des Barbares : de-ſorte que Xéno-

phon trouva à propos de les assembler, & leur parla en ces termes :

« Ne vous étonnez point, compa-» gnons, du malheur qui nous est ar-» rivé : il produira pour le moins ce » bien, qu'il nous apprendra à nous » fier à nos alliés, & à ne penser pas » être si forts sous la conduite des Bar-» bares, que sous celle de nos capitai-» nes. Montrons donc aux uns que nous » sommes plus vaillans qu'eux, & aux » autres, que nous savons mieux » combattre dans nos rangs qu'en dé-» sordre ».

Après avoir ainsi passé le reste du jour, & le lendemain les sacrifices étant favorables, on fit repaître les troupes, & on les rangea par longues files entre mêlées de gens de trait, qui ne venaient pas jusqu'au front de la bataille, de peur d'être blessés par les enfans perdus des ennemis, & servaient à les repousser ; les alliés furent rangés de la même maniere à l'aîle gauche. L'armée marchant ainsi au petit pas arriva au lieu où l'on avait été battu le jour précédent ; car les Barbares s'y étaient rangés en bataille, & soutinrent

la décharge de l'infanterie légere ; mais comme l'autre eut donné, ils plierent & furent poursuivis par les gens de trait jusqu'à leur capitale, le reste de l'armée marchant après & en bon ordre.

Lorsqu'on fut sur le haut de la montagne où la place était située, les ennemis qui s'y étaient ralliés, s'y défendirent tous ensemble à coups de javelots & de longues piques qu'un homme à peine pouvait porter; mais comme ils virent que les Grecs suivaient toujours leur pointe, ils lâcherent le pié une seconde fois, & abandonnerent la ville. Ceux qui avaient combattu à la premiere, tinrent bon dans le château avec le roi qui y est nourri aux dépens du public, & s'y firent tous brûler.

La ville fut saccagée, & l'on y trouva grand amas de pain qui était de l'année précédente, à ce que disaient les habitans du pays, car le blé nouveau n'était pas encore battu ; c'était de l'épéautre ou blé quarré pour la plupart. Il y avait aussi de grands saloirs de dauphins coupés par morceaux, avec des tonnes de leur graisse, dont ils se servent au lieu d'huile. Les gre-

niers étaient pleins de marons qui n'ont point de ſéparation, & c'eſt leur principal manger ; leur vin eſt âpre, mais il n'eſt pas déſagréable en le trempant.

Les Grecs, après avoir dîné, paſſerent outre, laiſſant la place à la diſpoſition des alliés : preſque toutes les autres par où ils paſſerent n'étant point fortes, ſe rendirent ou furent abandonnées : comme ces lieux ſont fort hauts & creux, on s'entendait d'une ville à l'autre en jettant des cris, quoiqu'elles fuſſent éloignées entre elles de deux ou trois lieues, les unes plus, les autres moins.

Lorſque nous fumes arrivés ſur les terres de nos alliés, ils nous montrerent les enfans des principaux, qui avaient la chair blanche & délicate, & qui étaient tous ronds de graiſſe, à-cauſe qu'ils vivent de châtaignes bouillies. Ils avaient le dos & l'eſtomac peints de diverſes couleurs, & ſe voulaient jouer tout publiquement avec les femmes de l'armée ; car c'eſt leur coutume de faire en public ce que les autres font en particulier ; & tous ſeuls, ce qu'on fait en compagnie,

comme parler, rire, danſer, & autres choſes ſemblables ; auſſi ſont-ce les plus barbares & les plus éloignés des mœurs de la Grece, & les hommes y ſont blancs comme les femmes. L'armée fut huit jours à traverſer ce pays, tant celui des ennemis que celui des alliés, après quoi l'on arriva chez les Calybes, qui ſont pauvres, & vivent du travail de leurs mains, obéiſſant à ceux-ci, & étant en fort petit nombre.

Delà on entra ſur les terres des Tibareniens qui habitent un pays plain, & ont des villes le long de la côte qui ne ſont gueres fortes, tellement qu'on les voulut attaquer pour faire quelque butin ; mais on ne put jamais avoir les ſacrifices favorables. On accepta donc leurs préſens qu'on avait refuſés d'abord ; & comme on eut en deux jours traverſé leur pays ſans déſordre, on arriva à Cotyore où l'on s'embarqua après avoir fait une retraite de ſix cens vingt lieues en ſix vingt-deux jours de marche dans l'eſpace de huit mois.

OBSERVATIONS.

Les Grecs arrivent chez les Mœſyneciens.

EN partant de Céraſonte les Grecs ſuivirent les côtes de la mer Noire, & arriverent ſur les frontieres des Mœſyneciens, vis-à-vis deſquels ils firent une démarche nouvelle; & dont on ne voit pas la raiſon, puiſqu'ils ne l'avaient point encore faite vis-à-vis d'aucun des peuples chez leſquels ils avaient paſſé. « On envoya à » ceux-ci, dit Xénophon, un guide de » Trébiſonde, pour ſavoir s'ils voulaient » qu'on les traitât d'amis ou d'ennemis. » Ils répondirent, comme on voudrait, » ſe fian en la force de leurs places».

Ils s'allient avec les ennemis de ces peuples.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais je crois que les Grecs laſſés déjà de combattre ſans profit, & ayant à traverſer encore un pays immenſe, tenterent d'abord de s'attacher les Mœſyneciens; n'ayant pu y réuſſir, ils s'allierent avec d'autres peuples que Xénophon ne nomme pas; mais qui étant déjà en guerre avec les premiers, pouvaient faire une diverſion favorable.

J'ai cherché quels étaient ces peuples braves, bien armés & aguéris, qui s'allierent avec les Grecs, je n'ai pu les diſtinguer dans la foule des petites nations qui

compoſaient l'ancienne Paphlagonie. Il eſt vrai que dans la carte que M. de Liſle a gravée en 1723, il a environné preſque entierement le pays des Mœſyneciens de celui des Calybes (*a*), d'où il réſulterait que ce ne pouvait être que les Calybes qui s'allierent aux Grecs; mais l'original n'a rien dont on puiſſe tirer cette conſéquence, & ſemble même s'y oppoſer: puiſqu'il dit que « l'armée fut » huit jours à traverſer, tant le pays des » ennemis que celui des alliés, après quoi » on arriva chez les Calybes ».

Ils traitent avec eux.

Quoi qu'il en ſoit du pays de ces alliés, il paraît que les Grecs y trouverent des amis très-utiles, puiſqu'ils s'obligerent par un traité très-court, & cependant très-clair, d'entrer de leur côté avec une armée chez les Mœſyneciens; & d'envoyer de l'autre ſix cens hommes de troupes légeres pour ſe joindre aux Grecs.

Ce traité paraiſſait d'abord n'être utile qu'aux ſoldats de Xénophon; il opérait

(*a*) Ces Calybes étaient différens de ceux qui ſe trouvaient entre les Taoques & les Sitiniens. On verra dans la récapitulation que fait Xenophon des nations libres chez leſquelles les Grecs paſſerent, qu'il appelle *Cætes* les peuples qu'il place ente les Mœſyneciens & les Tibaréniens, & je les ai appellés de même dans ma carte.

une diverſion des forces de l'ennemi, & donnait aux Grecs un corps de troupes qui leur répondait de la nation alliée. Ces alliés, mis en avant de la bataille pendant l'action, s'expoſaient au plus grand danger, & cependant le plus grand avantage de cette alliance devait revenir aux Barbares.

Le nombre d'alliés qui joignirent les Grecs n'était pas conſidérable à la vérité, mais ſi Xénophon en avait reçu davantage, il n'en aurait pas été le maître : pouvant lui réſiſter, il n'aurait pas pu diriger leurs opérations ſur ſes projets, & dans un cas de malheur même, ils auraient peut-être pu ſe raccommoder avec leurs ennemis, pour achever ſa défaite. Qui ne ſait que tout prince qui ſe donne des alliés plus puiſſans que lui, voit toujours plier ſes intérêts aux leurs? En agiſſant ſéparément, Xénophon demeurait le maître de tous, des Grecs qui reſtaient raſſemblés, & de la nation alliée par le corps de troupes qu'il avait reçu.

La ſageſſe de ce traité, où chaque partie obtenait ce qui pouvait lui être le plus utile, prouve que Xénophon était auſſi habile politique, que grand général. Alors comme aujourd'hui, les états ſe conduiſaient par l'intérêt, qui eſt le premier mobile des hommes; & cet intérêt changeant tous les jours ſelon les tems, les circonſtances & les eſprits, il eſt néceſſaire auſſi de changer les moyens dont on fait uſage.

Il réſulte de-là que pour connaître les intérêts des princes, ſur leſquels tout le monde ſe mêle d'écrire aujourd'hui, il faut non-ſeulement ſavoir l'origine des prétentions ſurannées dont chacune peut faire le prétexte de la guerre, lorſqu'elle en pourra trouver le moment avec ſureté; mais encore les intrigues de chaque cour, pour les diriger aux fins que l'on a en vue. Tout négociateur qui ne ſera pas aſſuré de ces deux points, ne doit jamais ſe mêler dans les affaires étrangeres; & ces deux points ne s'apprennent pas dans la diſſipation ou dans les plaiſirs.

Je ſuis étonné que la nation qui avait rejetté l'amitié des Grecs, ne ſe ſoit pas miſe en état de les attaquer avant qu'ils euſſent été joints par leurs alliés, ou qu'ils n'aient pas du-moins tenté de troubler leur jonction; peut-être en furent-ils empêchés par la renommée qui précédait les Grecs, ou qu'ils ſe confierent trop dans leurs propres forces. Dans un cas comme dans l'autre, ils auraient toujours commis une faute impardonnable, puiſque les termes de

tous leurs délais ne pouvaient que leur être funeſtes. Il n'y a point de militaires qui ignorent qu'une des premieres maximes de la guerre, eſt de combattre ſes ennemis toutes les fois qu'on en trouve l'occaſion favorable: tous les généraux ſavent cela à merveille, & cependant il y en a peu qui ſachent choiſir le moment de le faire. Si M. le prince Henri (*b*) n'eût pas ſaiſi le matin du 29 Octobre 1762, pour empêcher la jonction des renforts conſidérables qu'attendaient les Autrichiens près de Freiberg, il n'eût peut être jamais remporté la victoire qui aſſura aux Pruſſiens la poſſeſſion de la Saxe pendant l'hiver ſuivant.

Les Grecs & leurs alliés attaquent les Mœſyneciens.

Les Grecs ayant donc été joints par leurs alliés, ils les firent marcher ſur le champ contre les ennemis; mais ayant été repouſſés parce qu'ils marchaient ſeuls, ils ſe diſpoſerent à les ſoutenir, & ſe rangerent, dit Xénophon, en longues files entremêlées de gens de trait. Je voudrais bien que

(*b*) Frederic Henri Louis, frere du roi de Pruſſe, l'un des plus ſages, des plus modeſtes, & des plus grands capitaines qui aient paru ſur la ſcene du monde.... Il n'eſt point de militaires qui ne conviennent que tous les généraux ont fait des fautes; & c'eſt-là une regle générale: mais ce prince a été juſqu'à preſent une exception à la regle.

les critiques du chevalier Folard nous appriſſent ce qu'étaient ces files: dire encore que ce ſont des rangées d'hommes placés un à un, ſerait une abſurdité complette.... Donc c'étaient des colonnes.

Ils ſont battus par-tout.

Etant ainſi diſpoſés, ils attaquerent deux fois les ennemis; à la premiere, ils les culbuterent, & à la ſeconde, ils s'emparerent de leur ville capitale. Mais qu'étaient-ce que cette ville capitale, & les autres places de ces pays-là, dont parle Xénophon? S'il en faut croire Strabon, *livre XII.* on voit que les Mœſyneciens étaient des montagnards, ainſi appellés parce qu'ils ne logeaient que ſur des arbres, ou dans des tours de bois. Ce fut donc la principale de ces tours qu'ils abandonnerent, pendant que leur roi, digne de commander à une nation plus courageuſe, s'enferma dans le château, & préféra de s'y faire brûler, plutôt que de tomber vivant entre les mains des Grecs, ou dans celles des Barbares.

Ce qu'étaient les villes des Mœſyneciens.

Une fois maître de la capitale des Mœſyneciens, les Grecs ne s'amuſerent point à faire les ſieges des autres tours qui pouvaient leur réſiſter. Cette guerre, qui leur aurait fait perdre du monde & du tems, était inutile; ils obſerverent ſeulement de mettre leurs alliés en poſſeſſion du pays

conquis, & continuerent leur marche par le pays des Cætes & des Tibaréniens, peuples que l'on n'attaqua point parce qu'ils se soumirent. Xénophon dit que ce fut parce qu'on n'eut jamais les sacrifices favorables : c'est un conte. La meilleure raison fut que les peuples étaient trop pauvres pour être pillés ; & puis notre Athénien répugnait à voir crier après lui tous les peuples qui avoisinaient la Grece.

L'armée arrive à Cotyore.

Enfin l'armée arriva à Cotyore, où l'on devait s'embarquer après avoir fait, ajoute Xénophon, une retraite de six cens vingt lieues (*c*), en cent vingt-deux jours de marche, dans l'espace de huit mois, ou ce qui est la même chose, dans environ deux cens quarante jours. Il paraît suivant ce compte, que l'armée avait pris à-peu près autant de séjour que fait de marches, & cependant on ne peut rien dire de positif sur cela. Depuis la funeste journée de Cunaxa, les malheurs continuels des Grecs avaient tellement affecté les chefs, qu'il leur fut impossible de te-

(*c*) Chez les Perses & chez les Grecs on comptait les distances par parasangues, mesure qui fut différente suivant le tems & les lieux. M. Damville réduit la parasangue à trois milles Romains de 755 toises ; pieds chacun, chaque mille de 10 stades.

nir un état exact de leur route : aussi ce qu'on lit depuis ce moment, se ressent-il de l'extrême désordre où était l'esprit des officiers & des soldats.

Xénophon semble terminer à cet endroit la retraite de l'armée ; mais pourquoi ? Fut-ce à cause qu'ils s'embarquerent ? fut-ce à cause qu'ils étaient à la porte de la Grece ? fut-ce enfin parce qu'ils étaient les maîtres de se rendre tout de suite par mer dans leur pays ? Je ne sais ; mais les opérations ultérieures de l'armée, prouvent bien qu'ils n'étaient pas encore à la fin de leurs travaux.

Usage singulier des Tibaréniens.

En arrivant chez les Calybes & les Tibaréniens, notre auteur nous apprend que les habitans de ces provinces voulurent se jouer publiquement avec les femmes des Grecs (*d*). « Car, dit-il, c'est leur cou-

(*d*) D'Ablancourt & Charpentier ont mal-à propos appelle *garces*, les femmes qui suivaient l'armée ; trompés en cela par Leunclavius & quelques autres, qui ont traduit le mot grec παλλακὰς, par celui de *mulier meretrix*, au-lieu de *familiaris* ; il me semble qu'ils n'ont pas bien pris le sens de ce mot, parce qu'ils ont oublié que Licurgue ayant établi à Lacédémone la communauté des femmes comme celle des biens, *les femmes de l'armée*, dont parle Xénophon, ne pouvaient s'entendre que de celles qui étaient en commun suivant la loi, & non pas des garces ou des femmes perdues, comme l'indique le mot *meretrix*. Au reste, puisque les Mœlyneciens voulurent se jouer avec les femmes des Grecs, elles ne s'étaient donc pas toutes embarquées à Trébisonde, comme Xénophon l'a dit ci-devant.

» tume de faire en public, ce que les au-
» tres font en particulier ».

Cet uſage extraordinare était alors très-ancien chez ces peuples ; & lorſque Antiſthene s'aviſa d'en former une ſecte, environ cinquante ans après Xénophon, il ne fit que mettre en loi, ce qui était déjà en coutume. Diogene le Sinopien, qui avait des mœurs très-pures, enſeigna auſſi cette doctrine publiquement, & ceux qui ſuivirent ſon opinion, furent alors appellés *Cyniques*, mot dérivé du grec, qui ſignifie chien.

Sentimens des Cyniques.

Diogene Laerce, *n. 96.* dit dans ſon *Hiſtoire des anciens philoſophes*, les raiſons que donnaient ces Cyniques, pour juſtifier leurs ſentimens. « Ce n'eſt point, » diſaient-ils, un péché de manger ; donc » ce n'eſt point un péché de manger dans » la rue, & ce principe doit s'étendre ſur » toutes les néceſſités : car, ajoutaient ils, » s'il eſt juſte de connaître ſa femme, il » doit l'etre de la connaître en public ; » puiſqu'on ne doit pas avoir honte d'une » choſe qui eſt juſte en elle-même, & qui » eſt ſi fort dans la nature, qu'il n'y a que » l'homme ſeul qui ſe cache pour cela ». Ce fut d'après ces idées monſtrueuſes que l'on vit Chriſippe & Zenon donner des louanges à Diogene & à Cratés, qui s'y conformaient.

Il eſt étonnant qu'une coutume auſſi biſarre ſe ſoit perpétuée dans ces mêmes contrées juſques à aujourd'hui On voit dans une relation qui ſe trouve dans la bibliotheque du roi, & qui a été faite ſur les lieux par J. B. Ramuſio, ſecrétaire d'un ambaſſadeur Vénitien auprès d'Uſun Caſſan, roi de Georgie, que les peuples de la Mingrelie & de la Paphlagonie, renommés par leur débauche & par leurs galanteries, ſuivent encore les principes des Cyniques ſur ce point.

Je me flatte qu'on ne trouvera pas mauvais ce que je viens de dire ſur les mœurs des Calybes & des Tibaréniens : un commentateur doit tout éclaircir, ſoit que les choſes méritent d'être louées ou blâmées.

Les raiſons dont on étaya dans l'origine ce dogme affreux, prouvent juſques où les hommes peuvent pouſſer l'extravagance lorſqu'ils ſe livrent à l'examen de certaines idées. Bannir les bienſéances qui ſont adoptées par tous les peuples, ſerait ouvrir la porte à la diſſolution, & commettre un crime contre l'honnêteté publique, qui doit être auſſi reſpectée que les lois, parce que la pudeur & la modeſtie doivent être auſſi enracinées dans les cœurs que la bienſéance & la vertu. Que

deviendraient en effet les femmes, ſi elles ou les hommes commençaient à ſe relâcher ſur ce point ; ſi elles ne couvraient pas leurs charmes d'un voile épais, & ſi elles permettaient que des nouveaux Cyniques ſe débarraſſent des politeſſes & des ſoins auxquels on eſt aſſujetti pour leur plaire ? On ne les verrait bien-tôt plus commander en ſouveraines, comme en Europe ; mais forcées d'obéir en eſclaves, comme en Mingrelie.

Xénophon obſerve avec raiſon que les mœurs des peuples dont il fait mention, étaient toutes différentes de celles des Grecs. Des yeux Athéniens qui voyaient chez eux pardonner tous ceux qui tuaient un adultere, & un libertin ou un débauché n'oſer paraître en public, ni donner ſa voix dans les aſſemblées ; ne pouvaient qu'être révoltés des coutumes des Tibaréniens. En diſant cela cependant, je ne prétens pas vanter la vertu & la probité des peuples d'Athènes. Je ſais que jamais aucune nation ne pouſſa plus loin la tyrannie, l'avarice & les vexations ; mais cela n'empêchait pas que les lois de Dracon ne fuſſent très-rigoureuſes, celles de Solon très-ſages, & celles qui concernaient les mœurs des femmes très-ſéveres.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Différend avec ceux de Sinope.

L'ARMÉE ſéjourna quarante-cinq jours à Cotyore, pendant leſquels on fit des jeux & des ſacrifices, avec des proceſſions publiques où chacun aſſiſta avec ceux de ſa nation (*a*).

Cependant on tirait des vivres du pays & de la Paphlagonie ; car ceux de Cotyore n'en voulaient point fournir, ni recevoir les malades ; mais là-deſſus arriverent les députés de Sinope, qui craignaient pour Cotyore & pour le pays qu'ils avaient ſu qu'on ravageait.

Lorſqu'ils furent arrivés, Ecatomine qui portait la parole, & était eſtimé éloquent, parla en ces termes :

(*a*) Les anciens faiſaient des proceſſions qu'ils appellaient *pompa circonſis* ; mais il avaient auſſi des dieux Pénates ou des patrons, des créations des héros ou des canoniſations, des urnes cinéraires ou des reliques, des lararia ou des chapelles, des thurifications ou des encenſemens ; enfin ils faiſaient uſage d'eaux luſtrales, de lampes ardentes, d'habits cérémoniaux, d'autels, & de ſacrifices.

» Les Sinopiens nous ont envoyé pour » vous féliciter, tant de votre heureux » retour, que des victoires que vous » avez remportées sur les Barbares. Ils » croient qu'étant Grecs comme vous, » & ne vous ayant jamais fait aucun » déplaisir, vous ne leur en devez point » faire ; ils ont appris cependant que » vous êtes entré par force dans Co- » tyore, qui est une de leurs colonies, » laquelle leur paye tribut comme Ce- » saronte & Trébisonde, & que quel- » ques-uns d'entre vous s'y sont lo- » gés, tandis que les autres battent la » campagne. Ils vous déclarent donc » que si cela continue, ils seront con- » traints d'implorer le secours des Pa- » phlagoniens ou de quelque nation » voisine pour en tirer vengeance ».

Xénophon se levant, répondit au nom de tous : « Comme nous n'avons » rien emporté avec nous que nos » armes, parce que nous ne pouvions » pas combattre chargés de bagage ; » depuis que nous sommes arrivés dans » les villes Grecques, on nous a four- » ni par-tout de vivres pour notre ar- » gent, & Trébisonde même nous a

» envoyé des presens, & en a reçu de » nous, de-sorte que nous avons épar- » gné ses alliés & fait la guerre à ses en- » nemis. Demandez à ceux-ci, qu'ils » nous ont donnés pour guides, s'ils » ont quelque sujet de se plaindre : » par-tout où l'on ne nous a point » fournis de vivres, nous en avons » pris par force, non par insolence, » mais par nécessité. Nous avons com- » battu pour cela les Carduques, les » Calybes & les Taoques, nations » très-belliqueuses, & qui ne sont » point sujettes au roi de Perse. Mais » nous avons traité les Macrons, qui » étoient Barbares, comme s'ils eussent » été nos alliés, parce qu'ils nous en » ont fourni volontairement. Si nous » avons donc pris quelque chose à ceux » de Cotyore, ils en sont cause, puis- » que, bien-loin de nous en donner, » ils nous ont fermé les portes, & sur » nos plaintes, en ont jetté la faute » sur votre gouverneur, & n'ont pas » seulement voulu recevoir nos mala- » des. Nous avons donc été contraints » de les loger par force dans la ville, » où ils sont à leurs dépens, & non » aux vôtres ; que si nous faisons garde

» aux portes, c'eſt pour les pouvoir » tirer quand il nous plaira, ſans dé- » pendre de votre gouverneur. Le reſte » eſt campé dehors, comme vous » voyez, en état de ſe défendre ſi on » l'attaque, & de reconnoître auſſi » ceux qui lui feront du bien. Et ne » nous menacez point des Paphlago- » niens; nous en avons battu de plus » forts qu'eux & vous enſemble, & » ſavons très-bien qu'ils ſeront bien- » aiſes de prendre notre alliance pour » aſſujettir les villes maritimes, com- » me c'eſt leur deſſein, & la vôtre » toute la premiere ».

Les députés de Sinope furent fort mécontens de la harangue d'Ecatomyne, & l'un d'eux s'avançant, dit qu'ils n'étaient pas venus pour nous déclarer la guerre, mais pour rechercher notre amitié; & que ſi nous approchions de leur ville, ils nous enverroient des préſens, & cependant qu'ils commanderaient à ceux de Cotyore, de nous aſſiſter en tout & partout, parce qu'ils voyaient bien que nous avions raiſon.

RÉFLEXIONS.

Différend avec ceux de Cotyore & de Sinope au ſujet des vivres.

LEs altercations qu'eſſuya Xénophon au ſujet des ſubſiſtances, avec les habitans de Cothyore & de Sinope, ſe renouvellent dans toutes les guerres. Ceux-ci ſachant que leur colonie était ravagée par les Grecs, leur envoyerent des ambaſſadeurs, qui n'eurent pas de peine à être convaincus, que le ſeul moyen d'arrêter ces pillages, était de fournir à l'armée tous les vivres dont elle avait beſoin; & les Sinopiens furent d'autant plus aiſés à perſuader, qu'ils ſavaient qu'il n'y a ni habileté, ni bravoure qui puiſſent réſiſter à la faim. Ce fut une extrémité pareille qui détermina Thémiſtocles à demander des ſubſiſtances à ceux d'Andros, en leur déclarant qu'il venait accompagné des deux divinités les plus puiſſantes qu'il puiſſe y avoir au monde, la force & le beſoin, qui entraînent toujours la perſuaſion.

Il eſt impoſſible, en effet, d'inſpirer la patience à des gens qui meurent de faim; & l'on doit dans ces circonſtances prendre des vivres par-tout où l'on en peut trouver. « Il eſt évident, dit un général dont » je ne me rappelle pas le nom, que le » ſoldat ne peut point travailler, s'il n'eſt

» pas nourri, manier les armes, quand il » ne peut ſe ſoutenir lui même ; avoir du » feu & de la hardieſſe dans le cœur, » quand il n'a point de ſang dans les vei- » nes ». Manquant de tout, il faut qu'il ſe livre au pillage, qu'il répande la déſolation, qu'il ſe faſſe autant d'enemis qu'il y a des habitans, & qu'il s'expoſe à ſe faire aſſommer s'il s'écarte. Dénoncez alors des peines contre ces pillards, vous parlez au vent, & on n'écoute plus ni ordre, ni diſcipline, par la raiſon, dit le grave Sancho, que ventre affamé n'a point d'oreilles.

Comment on doit placer ſes magaſins.

De tous les moyens qui peuvent faire éviter ce malheur, le plus efficace eſt ſans contredit de former des bons magaſins, & d'avoir une attention à laquelle on manque ſouvent, de les placer par échelons, pour porter aiſément les vivres de l'un à l'autre. Ces magaſins doivent être retranchés, pour être à l'abri d'un coup de main; ils doivent, autant que cela eſt poſſible, être placés près des rivieres, pour avoir la facilité de la navigation; ils doivent avoir des ſoldats pour les défendre, & des magaſiniers pour en avoir ſoin; ils doivent enfin avoir des chariots, ou des mulets, ou des bateaux attachés à leur ſervice, pour que le tranſport ſe faſſe

promptement, & avec plus de facilité..... Je parlerais bien auſſi de la fidélité néceſſaire à ceux qui ſe mêlent des approviſionnemens, n'y ayant point d'objets ſur leſquels on trouve tant de facilité à voler, & tant de gens diſpoſés à le faire; mais cet article me menerait trop loin, & n'entre point d'ailleurs dans le plan des inſtructions particulieres.

Ce que peut faire un général pour nourrir ſes troupes.

Lorſqu'un commandant, qui eſt placé dans une ville ou un village, vient à manquer de vivres, & qu'il ne peut point en recevoir de ſon armée; il doit prendre les trois quarts de tout ce qu'il en trouvera chez les habitans, qui ſavent bien mieux que les troupes les reſſources qu'ils peuvent tirer de leur pays, en légumes, en racines, en marrons, en riz, *&c.* il doit mettre une partie de ſa troupe dans les monaſteres, qui ordinairement n'en manquent pas; il doit envoyer à tous les villages voiſins, des ordres portés par des fuſilliers, & conçus en ces termes : *Sous peine d'exécution militaire & de feu, un tel village portera, dans l'intervalle de ſix heures, tant de ſacs de farine, ou de grains, ou de pain, ou de viande, &c. à tel magaſin ;* enfin il doit prendre par-tout du bétail, de la volaille, des pigeons, *&c.* & en diſtribuer à ſes ſoldats, ſans oublier le

bois, le ſel, le foin, l'avoine & la paille, ainſi que je l'ai dit ailleurs.

Suites fâcheuſes de la diette.

Il n'eſt aucune extrémité qui occaſionne plutôt la déſertion, la dyſſenterie, les maladies & la contagion dans une troupe, que la faim. Xénophon le ſavait, & il ne voulait pas échouer au port, en laiſſant périr ſon armée faute de vivres. Etant donc preſſé par la néceſſité, il parla à l'envoyé de Sinope; & le fit ſur un ton qui lui prouvait que ſes maîtres n'avaient d'autre parti à prendre pour garantir leurs alliés, que de fournir aux Grecs des ſubſiſtances tres-abondantes. Belle leçon pour les officiers généraux; pourvû toutefois qu'elle ne ſerve pas de prétexte à des concuſſions particulieres. Impoſer mille ſacs de farine à un village qui n'en peut fournir que cent, comme je l'ai vu faire quelquefois, & cela pour avoir occaſion de demander aux habitans le ſurplus en argent, que l'on met ſans rien dire dans la poche, eſt une atrocité indigne de tout militaire qui ſe pique d'honneur & de ſentiment.

Les Barbares donnent des ſubſiſtances aux Grecs.

CHAPITRE VI.

Deſſein de s'embarquer.

CEux de Cotyore nous envoyerent donc des préſens, & les généraux traiterent les députés de Sinope, avec leſquels ils parlerent enſemble de leurs affaires, & principalement du chemin qu'il falloit tenir pour le retour.

Le lendemain ils trouverent à propos d'aſſembler l'armée en la préſence des députés, afin d'avoir leur avis ſur ce ſujet; car ſoit qu'on voulût aller par terre, on pouvait aller plus ſurement ſous leur conduite, parce qu'ils connaiſſaient le pays; & ſi l'on voulait retourner par mer, il n'y avait qu'eux qui puſſent nous fournir de vaiſſeaux ſuffiſamment. On les pria donc de nous conſeiller, comme freres, ce qui nous était le plus avantageux.

Alors Ecatomyne ſe levant, s'excuſa d'abord ſur ce qu'il avait dit qu'ils feraient alliance avec les Paphlagoniens, comme n'ayant entendu autre choſe par là, ſinon qu'il était en leur

pouvoir de la faire, mais qu'ils préféreraient toujours l'amitié des Grecs à celle des Barbares.

Comme on l'eut prié de dire ſon ſentiment ſur les affaires préſentes, il commença par une invocation, & dit : » Si le conſeil que je vous donnerai eſt conforme à mon ſentiment, » je prie les dieux qu'ils me faſſent autant de biens que je vous en ſouhaite, ſinon, qu'ils me puniſſent comme un traitre, puiſqu'il n'y a rien » de plus exécrable ; & que ſi mon » conſeil réuſſit, vous me bénirez, & » autrement, je vous ſerai en déteſtation. Je dirai donc, premierement, » que c'eſt notre avantage que vous retourniez par terre ; car s'il ſe préſente » quelque obſtacle, ce ſera à vous » à le vaincre, au-lieu que par mer » il nous faudra fournir des vaiſſeaux ; » mais je ne laiſſerai de vous dire » franchement ce qu'il m'en ſemble, » comme celui qui connaît le pays & » la puiſſance des Paphlagoniens. Vous » avez d'abord à paſſer entre deux poin» tes de rochers, deſquelles ſi les en» nemis ſe ſaiſiſſent, comme ils le peu-

» vent fort aiſément, toute la puiſſan» ce du monde ne les en ſaurait chaſ» ſer, & je le ferai voir à l'œil, ſi quel» qu'un veut venir avec moi. Au ſortir » de ces détroits vous rencontrerez de » grandes plaines, & la meilleure ca» valerie du roi de Perſe, qui ne s'eſt » point trouvée à la bataille, quoi» qu'elle eût été mandée, parce que le » ſatrape tranche du ſouverain. Quand » vous aurez gagné ces paſſages, & tra» verſé ces plaines à la merci de plus » de ſix vingt mille hommes, vous trou» verez des grandes rivieres, premie» rement, le Thermodon qui a trois » cens piés de large, & qu'on ne peut » paſſer à gué que très-difficilement, » principalement ayant les ennemis ſur » les bras, tant deçà que delà le fleuve. » Suit l'Iris, qui a la même largeur & » les mêmes inconvéniens. Après vient » l'Halys, qui n'a pas moins de deux » cens cinquante pas, & ne ſe peut » paſſer à gué, & vous n'avez point de » bateaux. Le Parthenien qu'il faut en» core traverſer, n'eſt pas gueable non » plus ; de-ſorte que je tiens ce chemin» là non-ſeulement difficile, mais im» poſſible. Il ne reſte donc plus que de

» retourner par mer, ce qui ſe peut » faire aiſément ; car vous irez, pre- » mierement, deſcendre à Sinope, qui » eſt une ville Grecque, & delà à Hé- » raclée, qui en eſt une autre, où l'on » vous fournira tant de vaiſſeaux que » vous voudrez, parce qu'il y en a » grand nombre ; de-ſorte que vous » pourrez faire le reſte du chemin par » mer ou par terre comme il vous » plaira ».

Quelques-uns crurent qu'il parlait de la façon, à-cauſe que le ſatrape de Paphlagonie était ſon ami, & qu'il eſpérait d'en tirer de grandes récompenſes, ou de crainte qu'on ne ravageât en paſſant le territoire de Sinope : cependant on ne laiſſa pas d'arrêter que l'on retournerait par mer ; & Xénophon prenant la parole : » Vous voyez, dit- » il, meſſieurs, qu'on a ſuivi votre » avis ; mais c'eſt à la charge que vous » nous fournirez des vaiſſeaux ; car s'il » faut ſeulement laiſſer un ſoldat, nous » avons réſolu de ne point partir ; » aſſurés qu'étant enſemble, nous fe- » rons tout ce qu'il nous plaira, & » qu'autrement nous deviendrons la

» proie de nos ennemis ». Les députés prierent donc qu'on renvoyât quelqu'un avec eux, & Callymaque, Ariſton & Samolas y allerent.

OBSERVATIONS.

Xénophon aſſemble un conſeil de guerre.

LORSQU'IL eſt queſtion de prendre une réſolution qui intéreſſe une armée, il eſt néceſſaire auſſi de prendre conſeil. Dans celui que tint Xénophon, il appella d'abord les députés de Sinope. Ecatonyme y paraît, & fait une deſcripiton ſi détaillée des obſtacles que l'on aurait à ſurmonter par terre, & de l'avantage qu'auraient les Grecs à s'en retourner par mer, qu'on voit évidemment qu'il deſirait de les éloigner de la Paphlagonie.

Inconvéniens des conſeils de guerre.

Cette méthode de tenir des conſeils eſt rarement utile à la guerre, parce qu'on n'y prend jamais que des réſolutions timides, & que le ſecret y eſt rarement obſervé. Mais dans la ſituation où était Xénophon, elle devenait inévitable, parce que les Grecs n'ayant aucune connaiſſance du pays, ni des moyens qu'ils pouvaient mettre en uſage pour s'en retourner, il était d'une néceſſité indiſpenſable de conſulter les députés du pays même.

Je ne ſais ſi l'uſage que l'on ſuit dans les conſeils de guerre, de ſe décider ſur la pluralité des voix, eſt le meilleur à ſuivre. Les talens de cet art ſi difficile, ne ſont pas tellement prodigués, que l'on doive croire que ſur trente officiers il y en ait vingt-cinq qui les poſſedent..... Lorſque Philippe ſe diſpoſait à attaquer la Grece, tous les ſénateurs & les archontes aſſuraient que les préparatifs du roi de Macédoine ne pouvaient point regarder les Athéniens (*a*); le ſeul Démoſthenes leur prêcha long-tems de ſe mettre en défenſe: il fut écouté comme Caſſandre au ſiege de Troie, & les ſénateurs ne ſe réveillerent de leur aſſoupiſſement, que lorſqu'il ne fut plus tems de le faire (*b*). Lorſque Darius voulut ſe meſurer avec Alexandre, Tymode lui conſeilla de ſortir des rochers de la Cilicie & de retourner dans les plaines de la Syrie où il pourrait étendre ſon armée. Mais les ignorans, qui faiſaient foule, lui perſuaderent le contraire, & il fut battu à Iſſus. Lorſque le duc d'Enguien voulut attaquer les Eſpagnols à Rocroi en

(*a*) Philippe, pere d'Alexandre; s'il eût été ſon fils, il aurait ſçu conſerver les conquêtes de ſon pere, & aurait fondé un des plus grands empires de l'univers.

(*b*) Caſſandre, fille de Priam, annonça inutilement aux Troyens la ruine de leur ville, parce qu'Apollon irrité contre elle, les empêcha d'ajouter foi à ſes prédictions.

1643, ſon conſeil s'y oppoſa vivement; mais ne s'étant point arrêté à ſes remontrances, il livra la bataille aux ennemis & les vainquit (*c*). Lorſqu'en 1672, le grand penſionnaire de Vitch vît que les Etats-Généraux délibéraient de ſe rendre à Louis XIV. & qu'il s'oppoſait en vain à leur réſolution, il s'avança de la fenêtre: « C'eſt » au peuple, s'écria-t-il, qu'il faut avoir » recours, puiſque tout eſt en déſordre » au ſénat ». Si le peuple eût monté, c'était fait des Etats; craignant d'être maſſacrés, ils ſe rangerent à l'avis du brave de Vitch, & la Hollande fut ſauvée (*d*).

Quelle conſéquence peut-on tirer de tous ces exemples? C'eſt qu'il eſt très peu de cas où l'on doive ſuivre les délibérations d'un conſeil, ſur-tout dans les ſituations fâcheuſes; parce qu'alors la peur, mal le plus contagieux que l'on puiſſe voir

(*c*) Louis de Bourbon, duc d'Enguien, puis prince de Condé, &c. J'ai déjà parlé de ce grand prince, dont la maiſon ſubſiſte dans M. le prince de Condé, que l'on a vû mériter les ſuffrages de toutes nos troupes, pendant la guerre de 1760.

(*d*) Jean de Vith, grand penſionnaire de Hollande, charge qui revient à celle de premier miniſtre, rendit des ſervices ſignalés à ſon pays; mais ayant voulu faire exclure le prince d'Orange du ſtadhouderat que ſes ancêtres avaient occupé, & les malheurs de la guerre de 1672 lui ayant été imputés, il fut maſſacré par la populace cette même année.

dans le monde, conſeille toujours pour le plus mauvais.

Voici donc le meilleur parti qu'il y aurait à prendre dans ces cas preſſans, ce ſerait de n'aſſembler jamais les officiers, mais de conſulter ſéparément ceux que l'on aurait reconnu d'avance gens d'honneur & de probité, gens précautionnés & d'expérience, gens qui euſſent payé de leur perſonne devant l'ennemi, & qui n'euſſent pas appris leur métier à la toilette. Je ne me bornerais pas enſuite à l'avis des officiers généraux, je voudrais prendre encore celui des anciens officiers de cavalerie & d'infanterie, parce qu'ils peuvent avoir des connaiſſances utiles pour réuſſir dans les opérations d'attaques, comme dans celles de défenſes. S'il s'agiſſait de porter la guerre au loin, ou de traverſer pluſieurs provinces, je ne ferais pas comme M. de Chamillard, qui ne conſultait que des cartes dont il faiſait ſes oracles, & que j'ai vues être pleines de fautes; mais je ferais comme Xénophon, j'appellerais les gens du pays, & puis ceux d'entre les militaires qui pourraient en avoir quelque connaiſſance. Là, je leur ferais différentes queſtions ſur tout ce que l'on peut entreprendre, ſur toutes les routes, ſur toutes les opérations qui ſe-

Comment un général doit prendre l'avis de ſes inférieurs.

raient dans l'ordre des choſes poſſibles, & ſur des objets mêmes qui paraîtraient étrangers à mon deſſein. J'écrirais enſuite leurs ſentimens, & je prendrais garde de ne pas laiſſer deviner mes vues, afin qu'ils ne trahiſſent pas mon ſecret. Cela fait, je me renfermerais ſeul; je verrais quelles ſont les idées de chacun; j'obſerverais ſurtout de ne pas m'arrêter à leurs contradictions, pour ne pas tomber dans l'inconvénient de l'indéciſion. Enfin je choiſirais entre le bon & le meilleur, & je ne ferais part de ma réſolution qu'une heure avant de la faire exécuter. Voilà ce me ſemble, en quoi conſiſte toute la ſcience des conſeils de guerre: tout général qui eſſaye de réunir les ſentimens des gens dont les lumieres ſont ſi peu les mêmes, & l'eſprit ſi différent, ſe met dans le cas de ne jamais rien entreprendre, parce que les gens bornés que l'on conſulte, vous font voir alors des obſtacles inſurmontables de tous les côtés.

Idée ſur l'exiſtence des Amazones.

Xénophon, ou pour mieux dire Ecatonime, parle dans ce chapitre du fleuve de Thermodon, où Diodore & quelques anciens auteurs, diſent qu'était ſitué le royaume des Amazones. L'établiſſement de cet état ſingulier, eſt fixé par cet auteur, ſept cens ans avant le ſiege de

Troie, & lui donnent *Mirine* pour premiere ſouveraine. Virgile aſſure que la reine Penthéſilée vint au ſiege de Troie avec une armée de ſes femmes. Enfin on voit dans Quinte-Curce que cet état ſubſiſtait encore du tems d'Alexandre, puiſque la reine Taleſtris vint rendre viſite à ce conquérant. Il ſuit de-là que ce royaume des Amazones devait ſubſiſter auſſi du tems de Xénophon, puiſqu'il vivait entre le ſiege de Troie & Alexandre. Et cependant dans la deſcription que fait Ecatonime des provinces, des peuples, & des fleuves que les Grecs auront à traverſer, il ne dit pas un mot des Amazones, quoiqu'il parle du Thermodon, & des ennemis qui en défendront le paſſage.

Doit on ſur cela révoquer en doute l'exiſtence de ces femmes guerrieres ? Je n'ai garde de le décider. Je vois tant d'auteurs graves qui en ont parlé, il a paru tant de femmes telles que celles des Germains, de Beauvais, de S. Antonin (*e*),

(*e*) On voit dans Mézerai, dans le pere Daniel, & dans les mémoires de Puiſſegur, le détail de ce que firent les femmes des Germains, de Beauvais, & de Saint-Antonin en Rouergue.

Artémiſe, reine de Carie, combattit dans l'armée navale de Xerxès à Salamine.

Tomiris, reine des Meſſagetes, vainquit le grand Cyrus.

qui combattaient à côté de leurs maris ; des Arthémiſes, des Thomiris, des Candace, des Zénobie, des Valdemar, des Thérese, & tant d'autres d'un moindre rang, qu'on peut aiſément le croire. Si on lit Platon, Euſebe, le pere Charlevoix, on verra dans le premier que les femmes peuvent être appellées à toutes les charges publiques ; dans le ſecond, que l'Ethyopie a toujours été gouvernée par elles ; dans le troiſieme, que chez les Hurons les femmes ſeules ont la principale autorité. Ceci me rappelle une action vraiment courageuſe, faite par une demoiſelle de la maiſon de la Tour-du-Pin (*f*), qui ayant appris en 1692, que

Candace, reine d'Ethiopie, fit la guerre avec ſuccès aux Romains, & fut priſe enfin par Petreius, général d'Auguſte.

Zénobie, reine de Palmire, vainquit les Perſes, & fit auſſi la guerre aux Romains.

Marguerite de Valdemar, reine de Suede, de Danemarck, & de Norvege, fut appellée à cauſe de ſa bravoure la Sémiramis du Nord.

Marie Thérese, impératrice reine, *&c.* a ſoutenu les malheurs du commencement de ſon regne avec un courage étonnant, a paru pluſieurs fois à la tête de ſes armées, à cheval, tenant dans ſes bras ſon fils aîné âgé de trois ans.

(*f*) Philis de la Charce de la Tour-du-Pin Gouverner. Le roi, en conſidération de la valeur & du zele de cette demoiſelle, la reçut à la cour avec les plus grand

le duc de Savoie ravageait cette province, arma tous ses vassaux, en forma une troupe, la conduisit elle-même contre les ennemis, & les battit plusieurs fois. Voilà qui prouve que la bravoure n'est pas incompatible avec le sexe, comme on le croit. Ce qui fait que l'on voit tous les jours plus de femmes que d'hommes qui ont peur & qui s'allarment, c'est que celles-là le disent tout bonnement, au-lieu que les autres ont soin de le taire. Au reste Xénophon, & tous les généraux qui avaient été témoins du discours d'Ecatonime, convaincus que le parti le plus sûr qu'ils pussent prendre était de s'embarquer : ils en prirent sur le champ la résolution, & se promirent de l'exécuter après que l'armée se serait reposée.

Les Grecs prennent la résolution de s'embarquer.

des marques d'estime, & lui accorda des pensions : cette maison subsiste en Dauphiné & en Languedoc dans plusieurs branches distinguées par les officiers de mérite qui en sont sortis.

CHAPITRE VII.

Plaintes contre Xénophon.

SUR ces entrefaites Xénophon contemplant la multitude, car il y avait grand nombre d'infanterie & de gens de trait, & des cavaliers qui etaient fort aguerris à cause du long séjour qu'on avait fait en ces quartiers, il lui prit envie de faire quelque chose à l'honneur de la Grece, & de fonder une colonie : il se promettait qu'elle serait un jour très-considérable, tant à cause de la foiblesse des nations voisines, que parce qu'on ne pouvait assembler une si belle armée en des lieux si éloignés, qu'avec beaucoup de peine & de dépense.

Comme il sacrifiait là-dessus pour avoir l'approbation des dieux, avant que de le communiquer aux hommes ; le devin Silanus qu'il avait prié d'assister aux sacrifices, craignant de ne plus retourner en Grece, où il avait envie de faire parade des dix talens qu'il avait reçus de Cyrus, alla publier par-

tout que Xénophon, pour se rendre illustre, voulait fonder une colonie sur le Pont-Euxin.

Quelques-uns approuverent son dessein ; d'autres le condamnerent : mais Timasion & Thorax dirent aux marchands d'Héraclée & de Sinope, qui étaient dans le camp, que les soldats ne partiraient point, si l'on ne leur donnait de quoi acheter des vivres dont ils manquaient ; & que Xénophon leur conseillait de prendre des vaisseaux, & d'aller conquerir quelque pays pour s'y habituer, puisqu'aussi-bien ils seraient inutiles chez eux au retour.

Les marchands ayant rapporté cela à leurs villes, en la compagnie de Thorax & d'Eurimaque qu'on avait envoyés avec eux pour le confirmer : ces habitans étonnés firent dire à Timasion que s'il voulait faire partir l'armée, ils lui donneroient de l'argent. Il dit donc publiquement dans l'assemblée des soldats, qu'ils ne devaient pas songer à demeurer, ni préférer le Pont-Euxin à la Grece, & qu'il s'étonnait que quelques-uns sacrifiassent sur ce sujet, sans le communiquer aux autres ; que si l'on

voulait partir à la nouvelle lune, il ferait donner un cyzizenique par mois à chaque soldat, & promettait de les rendre par mer dans la Troade, où il savait qu'ils seraient très bien reçus, & en lieu où ils pourraient se faire riches; car il était du pays, & connaissait l'Eolide & la Phrigie, avec tout le gouvernement de Pharnabaze, pour avoir fait la guerre en ces quartiers-là sous Dercyllidès & sous Cléarque.

Ensuite Thorax, qui avoit toujours eu quelque jalousie contre Xénophon pour le commandement, se leva & dit qu'au sortir du Pont-Euxin, on trouveroit la Chersonese de Thrace, où ceux qui voudraient s'établir, le pourraient faire, & les autres s'en retourner ; & qu'il était ridicule de négliger un pays riche & abondant, qui était aux portes de la Grece, pour s'aller habituer parmi des nations barbares : du reste, qu'il promettait comme Timasion, de faire payer l'armée jusques-là ; ce qu'il disait sur le rapport des députés d'Héraclée & de Sinope.

Cependant Xénophon demeurait dans le silence, ce que voyant Philésie

& Lycon, ſe leverent, & dirent, qu'il n'était pas juſte qu'il ſe tût en public d'une affaire qu'il tâchait de perſuader en particulier, & pour laquelle il ſacrifiait; de ſorte qu'il fut contraint de ſe lever, & dit :

« Comme je ne penſe à autre choſe, » Meſſieurs, qu'à procurer quelque » bien à l'armée, je ſacrifiais pour ſa- » voir s'il était avantageux de vous » propoſer ceci ou de le taire. Les dieux » ont témoigné qu'ils avaient la choſe » agréable, au rapport même de Sila- » nus, qui ne m'en pouvait faire ac- » croire, pour la longue habitude que » j'ai dans les ſacrifices. Il a ajouté ſeu- » lement qu'on me braſſait quelque tra- » hiſon, de quoi je ne doute point, » puiſqu'il avait envie de me calomnier, » comme il a fait, & de vous faire croire » que je le voulais entreprendre ſans » votre autorité. Je ne vous cele point, » Meſſieurs, que vous voyant en peine » de votre retour, je cherchois à vous » établir en quelque lieu, juſqu'à ce » qu'il ſe préſentât une occaſion favo- » rable pour en ſortir, après avoir fait » quelque fortune ; mais maintenant » qu'on

» qu'on veut nous fournir argent & vaiſ- » ſeaux, je quitte de bon cœur ce deſ- » ſein, & crois qu'il vous eſt avantageux » de recevoir récompenſe pour retour- » ner dans votre pays : il n'eſt donc » plus beſoin d'en parler, & je n'ai » qu'une choſe à dire, c'eſt que tandis » que nous demeurerons bien unis, » nous ne manquerons de rien ; mais ſi » nous venons à nous partager, notre » puiſſance diviſée n'étant plus ſi conſi- » dérable, nous ne trouverons plus per- » ſonne qui nous veuille fournir ni des » vaiſſeaux, ni des vivres : je ſuis donc » d'avis, comme vous, de retourner en » Grece ; & ſi quelqu'un ſe veut ſépa- » rer des autres, d'en faire le châti- » ment : que ceux qui ſont de ce ſenti- » ment, levent la main » : Et tout le monde leva la main.

Alors Silanus commença à crier qu'il ne fallait contraindre perſonne, & laiſſer à chacun la liberté de s'en retourner comme il lui plairait, ſur quoi les ſoldats le menacerent, s'il était ſurpris en fuyant.

Ceux d'Héraclée ayant appris cette réſolution, envoyerent des vaiſſeaux

ſans parler d'argent, de ſorte que Thorax & Timaſion eurent peur, & vinrent trouver Xenophon en la compagnie des autres colonels, car il n'y avait que Néon, Lieutenant de Chiriſophe, qui n'eût point eu de part à ce deſſein, ils lui dirent d'abord qu'ils ſe repentaient de la propoſition qu'ils avaient faite, & trouvaient plus à propos, puiſqu'on avait des navires, de s'aller rendre maîtres du pays qui eſt ſur les bords du Phaſe, dont le fils d'Etas était roi.

Xénophon dit qu'ils le pouvaient propoſer aux ſoldats, mais qu'il ne le propoſerait point lui-même; à quoi Timaſion répondit qu'il n'était pas d'avis d'en parler, que chacun n'eût gagné ſes officiers en particulier; & ils ſe retirerent tous dans cette réſolution.

Cependant les ſoldats ayant appris ce qui ſe paſſait, Néon leur dit que Xénophon avait corrompu les autres colonels pour ramener l'armée vers le Phaſe (*a*), ce qui les fâcha fort, &

(*a*) Phaſe, fleuve célebre, appellé aujourd'hui Fachs, qui traverſe la Colchide où avaient déjà paſſé les Grecs.

il y avait à craindre qu'ils ne fiſſent le même traitement à leurs chefs, qu'ils avaient fait aux hérauts de la Colchide & aux commiſſaires des vivres, qu'ils lapiderent, à la réſerve de ceux qui ſe jetterent dans la mer; car ils avaient déja des conférences ſecrettes, de quoi Xénophon averti, ne voulut pas tarder davantage à les aſſembler, de peur qu'ils ne le fiſſent d'eux-mêmes; & comme ils furent arrivés en diligence, il leur parla en ces termes ſans nommer perſonne.

» J'entens quelqu'un, meſſieurs, qui » m'accuſe de vouloir ramener l'armée » vers le Phaſe; mais écoutez-moi, au » nom des dieux; & ſi cela ſe trouve » véritable, que je ne parte pas d'ici » ſans en recevoir le châtiment; que ſi » c'eſt auſſi une calomnie, je vous en » laiſſe la punition. Je crois que vous » ſavez bien où eſt l'orient & l'occi- » dent, & que la Grece eſt d'un côté, » & de l'autre, le pays des Barbares. Or » y a-t-il quelqu'un aſſez éloquent » pour vous perſuader le contraire? » Vous ſavez encore que pour retour- » ner en Grece, il vous faut un vent

» du nord, & un autre pour aller vers » le Phaſe ; & vous dites tous les jours, » la biſe ſouffle, il fait bon retourner » en Grece. Y a-t-il donc quelqu'un » capable de vous faire partir par un » vent du midi ? mais peut-être qu'on » vous embarquera par un tems calme : » n'eſt-il pas vrai, meſſieurs, que je » n'aurai qu'un vaiſſeau, & que vous » en aurez cent ? Quel moyen donc » que je vous puiſſe contraindre ? mais » peut-être que je vous tromperai & » vous ramenerai vers le Phaſe. Vous » verrez bien, pour le moins en arri- » vant, que nous ne ſommes pas en » Grece ; & alors que ferai-je tout » ſeul au milieu de dix mille hommes » que j'aurai trahis ? quel pardon en » pourrai-je attendre ? Vous voyez donc » que ce ſont-là des diſcours ſans fonde- » ment, ſemés par quelqu'un qui eſt » jaloux de ma gloire, & envieux de » l'honneur que vous me faites. Mais » c'eſt à grand tort, à mon avis, car » je n'empêche perſonne ni de propo- » ſer, ni d'exécuter ce qui regarde » notre ſalut. Vous pouvez même l'élire » pour chef ſi vous en avez envie ; qu'il » ſe préſente, & je ſortirai ; qu'il faſſe

» ſeulement quelque choſe qui tourne » au bien de toute l'armée. Mais c'eſt » aſſez de ceci ; & ſi quelqu'un croit » être trompé, qu'il le diſe ».

» Il s'eſt paſſé pourtant, ajouta-t-il, » une autre choſe que je ſerai bien- » aiſe que vous ſachiez avant que de » partir ; car ſi cela continue, comme » il le ſemble, nous deviendrons odieux » à tout le monde, & en exécration de- » vant les dieux & devant les hommes ». Les ſoldats étonnés le conjurerent de le dire, & il pourſuivit en cette ſorte : « Vous ſavez qu'il y avait des al- » liés de Céraſonte qui habitaient dans » les montagnes, & vendaient des vi- » vres chez eux & au camp. Le capi- » taine Cléarat ayant appris que la » ville où l'on allait, était petite & ſans » défenſe, parce qu'on ne ſe défiait de » rien, partit de nuit pour la piller. » Il faiſait état d'embarquer ſa priſe » dans un vaiſſeau que ſes camarades lui » tenaient prêt à la rade, & de s'enfuir » hors du Pont-Euxin. Il marcha donc » à cette entrepriſe avec ceux de ſon » parti ; mais le jour l'ayant ſurpris » avant qu'il pût arriver devant la

» place, les Barbares s'assemblerent & » se défendirent si bien du haut de » leurs montagnes, qu'il y fut tué avec » plusieurs autres, & le reste se retira » à Cérasonte, où étaient encore quel- » ques-uns de leur faction : cela arriva » le jour de votre départ. Cependant » ces habitans qu'on avait voulu piller, » dépêcherent trois des principaux d'en- » tr'eux au camp, où ne vous trouvant » point, ils dirent aux Cérasontins qu'ils » s'étonnaient fort de ce qu'on les était » venu attaquer ; à quoi ils répon- » dirent que cela ne s'était pas fait par » une résolution publique, dont ils pa- » rurent tous réjouis, & délibérerent » de nous venir trouver, pour nous » permettre d'enlever les corps pour » leur donner sépulture. Sur ces nou- » velles ceux qui restaient de la défaite » dans Cérasonte, commencerent à leur » jetter des pierres, & à encourager » contr'eux leurs camarades, ensorte » que ces trois députés furent tués sur » la place. Aussi-tôt les Cérasontins en » vinrent informer les généraux, qui » tout indignés, délibererent avec eux » de l'ordre qu'on tiendrait pour ren- » dre les derniers devoirs aux Grecs

» qui étaient morts dans l'entreprise. » Comme ils étaient assemblés hors du » camp pour ce sujet, on entend crier » tout-à-coup, tue, tue, & l'on en » voit courir avec des pierres, & d'au- » tres en ramasser. Ceux de Cérasonte » instruits par l'exemple de leurs voi- » sins, & par ce qui s'était passé dans » leur ville, se sauvent dans leurs » vaisseaux, & il y en avait d'entre » vos chefs qui n'étaient point trop en » sureté. Cependant je m'avance & de- » mande ce que c'était ; mais quel- » ques-uns n'en savaient rien, & ne » laissaient pas d'être de la partie. Com- » me j'en eus trouvé un qui le savait, » j'appris de lui que les commissaires » des vivres ne s'acquittaient pas bien » de leur charge ; & là-dessus quel- » qu'un appercevant le commissaire » Zélarque qui se retirait vers la mer, » commence à crier contre lui : aussi- » tôt, comme si on eût lancé un cerf ou » un sanglier, on lui court sus. Les Cé- » rasontins qui l'apperçurent, croyant » que c'était à eux qu'on en voulait, » prennent la fuite & se jettent dans la » mer, & quelques-uns des nôtres » après, de sorte que ceux qui ne pu-

» rent nager furent noyés. Que dites-
» vous à cela, meſſieurs, car ces gens-
» là ne nous avaient rien fait, &
» croyaient que nous fuſſions enragés?
» que ſi on laiſſe ce forfait impuni, re-
» gardez où nous en ſerons. Il ne ſera
» plus en votre pouvoir de faire la
» paix ni la guerre, & le premier ſé-
» ditieux qui parlera ſe fera obéir. Si
» on vous envoie quelques députés,
» on les empêchera de parler à vous :
» vos chefs ſeront ſans pouvoir ; & le
» premier qui criera, tue, pourra
» faire tuer même votre général.
» Voyez un peu ce que vous ont fait
» ces beaux chefs que vous avez ſuivis.
» Si Zélarque a failli, il s'eſt ſauvé ſans
» recevoir le châtiment ; & s'il n'eſt
» pas coupable, n'eſt-ce pas une honte
» parmi vous qu'un innocent ſoint con-
» traint de ſe ſauver? Les autres qui ont
» lapidé les députés, vous ont fermé
» les portes d'une ville qui eſt ouverte
» à toute la Grece ; pour vos morts,
» vous ne les pouvez plus envoyer re-
» demander, au-lieu qu'auparavant,
» ceux qui les avaient tués vous les
» venaient offrir volontairement ; car
» qui voudrait y aller, après avoir tué

» des hérauts? Nous avons donc prié
» ceux de Céraſonte de leur rendre les
» honneurs de la ſépulture. Si cela eſt
» bien, meſſieurs, je vous en fais juges;
» car ſi vous le laiſſez impuni, il faut
» que chacun penſe de bonne heure à
» ſa défenſe ; que ſi ce ſont des actions
» de bêtes farouches plutôt que d'hom-
» mes, au nom de dieu, apportez-y re-
» mede. Car avec quel front implore-
» rez-vous auſſi leur aſſiſtance, en fai-
ſant de telles injuſtices? Et comment
» viendrons-nous à bout de nos enne-
» mis, ſi nous nous tuons l'un l'autre?
» Quelle ville nous voudra recevoir
» après ces inſolences ; & qui nous
» apportera des vivres, y voyant ſi
» peu de ſureté? Ne ſongeons plus à
» l'honneur ni à la gloire qui nous at-
» tend, compagnons ; car qui nous
» voudra louer après cela? Pour moi
» je ſais bien que vous le condamne-
» riez en la perſonne d'autrui.

Auſſi-tôt tous s'écrierent qu'il fallait châtier les coupables, & ne ſouffrir plus cette licence. Il fut ordonné qu'on rechercherait tout ce qui s'était paſſé depuis la bataille, juſques aux actions

des généraux, & l'on établit pour juges les capitaines. Après avoir fait des ſacrifices de purification, par ordre de Xénophon & des devins, Philéſie & Xanticle furent condamnés à la reſtitution de deux cens écus qu'ils avaient ſouſtrait du prix des navires, & Sophenet à trois cens livres d'amende, pour s'être acquitté négligemment d'une commiſſion qu'on lui avait donnée.

Quelques-uns voulurent accuſer Xénophon de violence pour les avoir frappés; mais il demanda au premier quand il l'avait frappé, lorſque je traverſais les neiges, dit-il. Ah! dit Xénophon, ſi je t'ai frappé alors dans l'extrémité où nous étions ſans pain, ſans vin, ſans fourrage, & ayant ſur les bras les ennemis; je ſuis pire que ces méchans animaux à qui l'on dit que la malice empêche de ſentir la laſſitude. Mais pourquoi te frappois-je? Etoit-ce pour avoir quelque choſe du tien, ou pour quelque amourette, ou pour avoir bu, ou ſi je te redemandais quelque choſe? Rien de tout cela, dit-il: alors Xénophon lui demanda s'il était de l'infanterie peſamment armée, ou de l'autre.

Il dit que non, mais qu'il chaſſait un mulet par ordre de ſes camarades, quoiqu'il ne fût pas eſclave. Xénophon le reconnut à ces paroles, & lui demanda ſi ce n'était pas lui qui portait un malade. Oui, dit-il, que vous m'aviez donné, après m'avoir fait jetter les hardes de mes compagnons.

« Je veux vous dire, meſſieurs, re-» prit Xénophon, comme cela ſe paſſa, » car il eſt important de le ſavoir; & » pour le bagage dont il ſe plaint, je » le fis porter à d'autres, & il n'y a eu » rien de perdu. Un de mes ſoldats étant » tombé de travail & de laſſitude, je » contraignis celui-ci de le charger ſur » ſon mulet, à cauſe que nous avions » les ennemis en queue, ſi je ne me » trompe: comme l'autre en fut tombé » d'accord; je lui avais commandé, » pourſuivit Xénophon, de marcher » devant, & le trouvai derriere, qui » faiſait une foſſe pour l'enterrer. Je le » louai de ce bon office, croyant que » le ſoldat fût mort: mais là-deſſus il » commença à remuer une jambe; & » ceux qui étaient préſens crierent qu'il » était vivant. Alors dit ce galant; vous

» me direz ce qu'il vous plaira; mais » je ne le porterai pas davantage. Je le » frappai alors, je l'avoue ; car il me » ſembla qu'il l'enterrait, ſachant bien » qu'il était en vie. Hé, n'eſt-il pas » mort auſſi-bien, reprit-il ? Comme » nous mourrons tous, dit Xénophon ; » & pour cela eſt-il permis de nous en- » terrer tous vifs » ? Alors tous s'écrierent qu'il n'avait pas été aſſez puni.

L'on commanda enſuite aux autres de ſe lever, & de dire ſi quelqu'un ſe plaignait d'avoir été battu. Comme Xénophon vit que perſonne ne ſe levait, il pourſuivit ainſi ſon diſcours. » J'avoue, meſſieurs, d'en avoir frappé » pluſieurs fois pour avoir quitté leur » rang, car j'en vois qui ſont bien- » aiſes de courir & de piller tandis que » les autres ſont en faction ; que ſi cha- » cun en eût fait autant, nous ne ſerions » pas venus juſqu'ici. Il me ſouvient en- » core d'en avoir frappé un qui ne vou- » lait pas marcher, & ſe laiſſait en » proie aux ennemis, de-ſorte qu'il le » fallait contraindre malgré lui de ſe » ſauver. D'ailleurs j'avais appris à mes » depens, ajouta-t-il, qu'il n'y a rien de

» plus dangereux. Car un jour m'étant » aſſis pendant un grand froid, pour at- » tendre quelques ſoldats qui char- » geaient leur petit bagage, j'eus bien » de la peine à me lever & à étendre les » jambes ; de-ſorte que depuis, quand » j'en trouvais de pareſſeux, je les con- » traignais de marcher Car en s'effor- » çant & ſe remuant, on s'échauffe, & » les jambes en deviennent plus ſouples, » au-lieu que le ſang ſe refroidit, étant » aſſis, & pluſieurs en ont perdu les » doigts des piés. J'en ai frappé peut- » être encore quelqu'autre qui par lâ- » cheté ne voulait pas avancer, & re- » tardait la marche. Mais ce ſont des » coups favorables, puiſqu'ils les empê- » chaient d'en recevoir de mortels des » ennemis. Maintenant donc qu'ils me » doivent leur ſalut, eſt-ce à eux à me » tirer en juſtice pour les coups que je » leur ai donnés ? non plus certes qu'un » enfant ferait ſon pere, ou un écolier » ſon maître qui l'a châtié pour ſon pro- » fit. S'ils euſſent été pris des ennemis, » ils euſſent ſouffert de plus grands » maux ſans en pouvoir tirer raiſon. » Mais je ſuis bien ſimple de me défen- » dre de ces choſes. Le médecin coupe

» & bleſſe pour la ſanté du malade, » ſans être obligé d'en rendre compte ; » que ſi vous croyez que je l'aye fait » par inſolence, je ſuis maintenant plus » en ſureté que je n'étais ; & ſi je n'ou- » trage perſonne, pourquoi ? Parce que » que le danger eſt paſſé. Mais quand » on entend ſiffler les vents & bruire les » vagues, le pilote ou le comite châ- » tie juſqu'au moindre clin d'œil, parce » qu'il ne faut alors qu'un rien pour » tout perdre. Vous avez jugé vous- » même que j'avais raiſon de le faire, » puiſque vous l'avez ſouffert ayant les » armes à la main : vous euſſiez mieux » fait de m'aider à les punir ; car vous » voyez que les plus lâches ſont deve- » nus les plus inſolens. Boiſque, athe- » lete de Theſſalie, conteſtait alors pour » ne pas porter ſon bouclier, & main- » tenant il vole les habitans de Cotyore. » Si vous faites donc bien, vous les » traiterez tout au contraire de ces » mauvais chiens qu'on lâche de nuit » & qu'on enferme le jour. Car c'eſt la » nuit qu'il eſt le plus à craindre, lorſ- » qu'on ne ſe peut défendre..... Mais » je m'étonne qu'on publie ma colere » & mes violences ; & que perſonne

» ne parle des faveurs que je lui ai » faites : il eſt pourtant plus honnête, » plus juſte & plus doux même à un » cœur généreux de ſe ſouvenir des » bienfaits que des injuſtices. Perſonne » ne dit que je l'ai aſſiſté dans le mau- » vais tems, ſecouru dans le danger, » ſoulagé dans la néceſſité, loué ſes » bonnes actions, & couronné ſa va- » leur ».....

Ils s'en allerent donc alors chantant ſa louange au-delà même de la vérité, de ſorte qu'il eut ſujet d'être content.

REFLEXIONS.

DE tous les chapitres que j'ai commentés, il n'y en a aucun qui m'eût fourni autant de ſujets d'applications que celui-ci, & point ſur lequel je doive être auſſi ſuccint. Que de choſes, en effet, n'aurais-je pas à dire, & que d'horreurs je pourrais raconter, ſur-tout ſi je voulais prendre des exemples dans ce ſiecle ! Mais ne nous perdons pas en doléances inutiles, & revenons à notre héros.

Xénophon veut former une colonie.

Le commencement de cet article annonce le deſſein de fonder une colonie pour illuſtrer les Grecs. Ce projet était beau, hardi, & digne du grand cœur de Xénophon. Car comment ne pas admirer une petite armée, qui après avoir exécuté une retraite auſſi glorieuſe, aurait à la fin commencé l'établiſſement d'un état libre & indépendant au milieu d'un peuple barbare, & que Xénophon qui était jeune eût pu voir très-floriſſant? Dans le commencement de la retraite tous les deſirs de notre Athénien, tournés du côté de la liberté, ne lui laiſſaient d'autre idée que celle de la conſerver; jamais il ne lui vint dans la tête de s'arrêter, ou de capituler avec les ennemis. Il arrive enfin ſur les bords de la mer Noire, il n'a plus qu'un pas à faire pour être en Grece; & tout-à-coup changeant de deſſein, il projette de fonder un état indépendant. Quoi! Xénophon aurait-il donc deſſein de ſe faire roi? aurait-il oublié cette modération qui a paru faire juſques ici ſon principal caractere? « Fonder un état, qui pourra, dit il, de» venir floriſſant à cauſe de la faibleſſe des » nations voiſines, & de la force de ſes » troupes »; cela n'a-t-il pas bien l'air d'un conquérant qui veut jetter les fondemens d'un nouvel empire?

Il paraît avoir l'idé de ſe faire roi.

Ce projet de Xénophon ayant été découvert, ſes ennemis, je veux dire ceux qui étaient jaloux de ſa gloire, l'accuſerent de ne vouloir plus ramener l'armée en Grece, mais d'aller conquérir par mer quelque pays éloigné. Ce n'était pas là l'idée de Xénophon, qui ne voulait ſe fixer qu'auprès de Sinope: car pourquoi ſe ſerait-il éloigné de la Colchide s'il avait voulu y retourner? Cependant Silanus, Timaſion, Torax & autres, ſoulevent les eſprits; ils aſſurent les ſoldats, d'après les promeſſes des Sinopiens, qu'ils auront des vaiſſeaux & de l'argent pour finir leur retraite. L'article de l'argent était celui qui intéreſſait le plus les ſoldats; cependant les Sinopiens y manquent; & les délateurs craignant alors la fureur des mêmes Grecs qu'ils avaient abuſés, cherchent à les calmer par une autre calomnie. Ils feignent d'entrer dans le deſſein qu'ils avaient prêté à Xénophon, & de vouloir retourner vers le Phaſe, comme paraiſſant être le parti le plus avantageux.

L'armée s'oppoſe à ce deſſein.

Ce projet, que l'on ne ſuppoſait à Xénophon que dans la vue de le perdre, n'eût pourtant pas été alors ſans apparence de ſuccès. Huit mille hommes déterminés, preſſés de la ſoif de s'enrichir, ſuivis de leur réputation, & commandés

par un général tel que Xénophon, ſe ſeraient emparés de tous les pays où ils auraient mis le pié. Lorſque le premier roi des Romains s'établit ſur les bords du Tibre; que Roger de Hauteville ſe fit roi de Sicile (*b*), & Jean de Bethencourt ſouverain des Canaries (*c*); lorſque Cortés s'empara du Mexique (*d*); Pyſare du Pérou (*e*), & que le neveu du fameux Duqueſne fut établir une colonie de refugiés Français au cap de Bonne-eſpérance (*f*), ils n'avaient pas entre eux tous autant de troupes, qu'en avait Xénophon auprès de Sinope.

Ce que doit faire un conquérant qui s'empare d'un état.

Lorſqu'un général veut faire une deſcente dans une contrée éloignée, telle qu'on le ſuppoſait à Xénophon, il doit obſerver en arrivant de ſe répandre ſans trop

(*b*) Ce Roger de Hauteville était petit-fils de Tancrede; on aſſure que cette maiſon ſubſiſte encore en Normandie. Il fus roi de Sicile en 1129.

(*c*) Jean de Bethencourt, gentilhomme Normand, d'une maiſon qui a donné un amiral de France, & qui ſubſiſte.

(*d*) Fernand Cortès; j'ai déjà dit combien cet Eſpagnol ſe rendit fameux par ſes conquêtes dans le Nouveau-monde & par ſes cruautés. Il mourut en Eſpagne en 1554.

(*e*) François Pyſare, autre Eſpagnol également fameux.

(*f*) La colonie des Français réfugiés au cap de Bonne-Eſpérance, eſt aujourd'hui dans un état très-floriſſant.

ſe diviſer; de s'emparer de tous les lieux forts pour les detruire, ou du-moins ſans y laiſſer beaucoup de monde; d'étourdir le peuple ſans l'allarmer; de prendre ſes habits, ſes coutumes & ſes loix, qu'il changera dans la ſuite s'il le veut; de le protéger contre ſes ennemis étrangers & domeſtiques, & de lui faire goûter tout de ſuite le plaiſir de la nouvelle domination. Pendant ce tems-là, il incorporera dans ſes troupes les naturels du pays, & aura attention principalement de ne les prendre que dans l'ordre des pauvres, parce que les gens néceſſiteux, & qui demeurent tels, ſont toujours plus dévoués à leurs chefs que les riches, qui peuvent former des cabales & des conjurations.

Mais ſi au-lieu de conquérir un pays vaſte pour s'y fixer, on ne voulait que ſe venger d'un ennemi inſolent, comme des Algériens par exemple, il faudrait commencer par avoir une connaiſſance exacte de leur province, du nombre de leurs troupes, de la force de leurs places, de leur marine, & des alliés qui peuvent les ſecourir; former enſuite des magaſins conſidérables ſur les côtes les plus voiſines, les bien fournir de toutes ſortes de munitions, ainſi que de ſelles, de brides, d'épées, de mouſquets, d'inſtrumens pro-

pres à remuer la terre, de pontons, de ſacs à laine, & de toute eſpece d'approviſionnement de bouche; dans le même tems on aſſemblerait le plus que l'on pourrait de vaiſſeaux d'eſcorte, de bâtimens de tranſports, & des navires de convoi, enfin il faudrait envoyer à la fois trente à quarante mille hommes de bonnes troupes, qui ſe retrancheraient promptement pour faire avec ſureté le ſiege des places; & au-lieu de les raſer ou de les rendre après les avoir priſes, on les garderait pour ſoi, comme les Eſpagnols ont fait Oran & Ceuta. Ne débarquer dans ce pays-là que douze à quinze cens hommes, comme on fit à Dantzig en 1733, ou en Irlande en 1759, c'eſt vouloir ne faire que de l'eau claire, & s'expoſer à être chaſſé honteuſement. Quelle différence dans la façon de penſer.....! Autrefois les princes de l'Europe s'aſſociaient avec une eſpece de fureur pour envoyer des armées innombrables s'emparer de quelques rochers dans la Paleſtine, & aujourd hui perſonne ne ſonge à ſe croiſer pour venger cette même Europe des pillages & des affronts continuels qu'elle eſſuie de la part des Africains.

Lorſque Xénophon forma le projet de fonder une colonie dans l'Aſie mineure,

le danger était paſſé: les eſprits timides, orgueilleux & lâches, croyant n'avoir plus beſoin d'un homme de génie pour les conduire, ſe déchaînerent contre lui. Tant que la crainte du péril avait arrêté les brigues des officiers, tous ſans exception avaient cédé le commandement à Xénophon; mais lorſque l'armée fut arrivée ſur le Pont-Euxin, & que l'on crut n'avoir plus rien à craindre, l'envie reprit le deſſus avec d'autant plus de force, qu'elle s'était tue plus long-tems. On attribua à notre héros des deſſeins pernicieux au ſalut des Grecs mêmes; & on ne voulait rien moins que de le voir abandonné des ſoldats, comme le furent Lépide en Sicile (*g*), & Jacques II. en Angleterre (*h*). Jalouſie contre Xénophon.

Les officiers qui examineront les griefs allégués dans ce chapitre contre Xénophon, ſeront ſurpris que ce ne fuſſent que des plaintes des ſoldats qui avaient été battus. On eſt tellement dans l'uſage aujourd'hui d'avilir l'état de ces malheureux par des coups & des injures, qu'on aura de la peine à concevoir que les officiers Griefs allégués contre Xénophon.

(*g*) Emilius Lépide, triumvir avec Auguſte & Antoine, fut la dupe de l'un & de l'autre par ſon imbécillité, & relegué enſuite dans une petite ville d'Italie.

(*h*) Jacques II. j'ai déjà parlé de ce prince.

Grecs ſe ſoient arrêtés à des accuſations auſſi minutieuſes. Mais lorſqu'on ſaura qu'à Athènes, ainſi qu'à Lacédémone, il n'était pas même permis de battre un eſclave, on ceſſera d'être étonné; ce n'eſt pas qu'ils euſſent aucune conſidération pour les gens de cet ordre, mais comme les plébéïens leur reſſemblaient entierement, du moins quant à l'extérieur, ils euſſent penſé être déshonorés, ſi quelque mépriſe les eût expoſés à ce traitement outrageant. Le moyen que prenaient les ennemis de Xénophon pour le perdre & le faire lapider, ne pouvait donc être mieux imaginé, puiſqu'il joignait à la facilité de la ſéduction, le prétexte des lois les plus reſpectées dans la république.

Voilà comment dans tous les tems, les mauvais officiers qui ne peuvent point eſpérer de ſe pouſſer par leurs actions & par leur vertu, tâchent de ſe faire croire plus habiles en dépréciant les talens des autres, en tournant en ridicule toutes leurs démarches, en diminuant leur gloire, en exagérant leurs fautes, en leur ſuppoſant même des crimes comme à Xénophon: hé! qui ne ſait alors de combien de prétextes ſe pare l'envie de ces officiers! tantôt c'eſt la ſureté d'un état qui ne veut pas qu'on laiſſe tant d'autorité à un ſeul homme; tantôt c'eſt la réputation du ſouverain qui peut être éclipſée par celle d'un ſujet; tantôt c'eſt l'ancienneté qui ne veut pas que l'on avance un officier au préjudice d'un autre, comme ſi le mérite reconnaiſſait un rang d'ancienneté (*i*); que ſais-je? jamais perſonne n'eut l'eſprit auſſi inventif que les envieux, ſachant défigurer toutes les vertus, pour leur donner les apparences des vices: on ne les voit jamais finir toutes les fois qu'il eſt queſtion de nuire ou de perdre un homme eſtimé.

Chimere de la naiſſance trop accréditée.

Cette jalouſie qui regne aujourd'hui, provient à la vérité d'une cauſe différente, & que les officiers Grecs ne connurent jamais; elle prend ſa ſource dans l'orgueil qu'inſpire la naiſſance à tous nos petits-maîtres, & qu'ils croient devoir leur tenir lieu de toutes les qualités: cette manie eſt actuellement ſi répandue, qu'elle a déjà gâté tous les eſprits. Je dis une manie, car qu'y a-t-il de plus ſot que de voir des gens tirer vanité des vertus qu'avaient leurs ancêtres, & qu'ils n'ont pas eux-mêmes? Il n'y a rien de ſi difficile à tranſmettre à ſa poſtérité

(*i*) Ce n'eſt que depuis quelques années que l'on revient en France de cette idée puérile.

que les talens. Je vois tous les jours des grands qui ont une origine illuſtre, mais qui ne font rien pour la ſoutenir; & qui ſemblables, dit Cervantes, aux pyramides qui portent ſur une grande baſe, ſe terminent en une pointe qui eſt à peine apperçue. Tels ſont eſſentiellement les gentilshommes qui ne ſervent point, & qui vivant chez eux dans l'oiſiveté, ne ſont occupés qu'à débaucher leurs villageoiſes, à battre leurs payſans, ou à chaſſer *.

Cette ambition de vouloir deſcendre d'une famille ancienne, & d'abaiſſer les autres par-là, n'eſt pas une folie nouvelle; elle a été celle des plus grands hommes de l'antiquité. Alexandre voulait qu'on le crût fils de Jupiter; Céſar mettait Enée au rang de ſes ancêtres; Marc-Antoine diſait venir d'Actéon fils d'Hercule, la moindre reſſemblance que l'on trouvait alors entre le nom d'un héros & le ſien, faiſait rechercher comme aujourd'hui, l'occaſion

* Je dis eſſentiellement les gentilshommes qui ne ſervent point, & j'ajoute encore tous les citoyens; parce que je penſe que tous les citoyens, de quelque condition qu'il ſoient, ſe doivent chacun, ſuivant leur état, à une patrie qui les protége, & aux privileges de laquelle ils participent; mais tous les jours on crie contre elle, ſans daigner s'appercevoir qu'elle aurait beaucoup à redemander.

ſion d'en deſcendre; chaque famille avait ſa fable, & ne manquait pas d'annoncer des ayeux dont elle eût été bien embarraſſée de prouver la deſcendance.

Nous liſons dans Ovide que les anciens repréſentaient l'envie ſous la figure d'une femme qui avait les yeux enfoncés, le teint livide, le viſage enflammé, le corps décharné, le cœur abreuvé de fiel, & la langue couverte de venin, continuellement livrée à des ſoins inquiets & chagrins; elle ne riait qu'à la vue des maux, & ne s'affligeait que du bonheur des autres..... Ce portrait n'était pas le fruit d'une imagination fertile, c'était celui de la plupart des enfans de l'envie: ſans doute on devrait les fuir! Mais où fuir...? On en trouve par-tout, & ils ſont d'autant plus difficiles à découvrir, qu'ils reſſemblent le plus ſouvent à des hommes ſinceres. Que faire donc vis-à-vis de ces gens-là? Aller ſon train, aimer le prince, ſervir la patrie, s'attacher à ſes devoirs, regarder toutes ces ames baſſes avec mépris, & oſer les braver comme Xénophon.

Je le dis avec regret, mais je le dois à la vérité: de toutes les ſociétés que peuvent former les hommes, je n'en vois point où la jalouſie ſe manifeſte avec plus

d'éclat, que dans les militaires. Voyez déclamer les officiers ſupérieurs contre leur chef, contre leur commandant, contre la cour même, vous diriez qu'ils ſe ſont appliqués eſſentiellement à leur métier, & qu'eux ſeuls en connaiſſent les vrais principes: à les entendre, vous les prendriez pour des généraux du premier ordre; voyez-les dans l'action, ils ne ſont pas ſeulement ſoldats.

Mauvais effets de la jalouſie.

Qu'arrive-t-il cependant de cette créance malheureuſe que l'envie trouve ſouvent? Les gens de mérite ſont calomniés, écartés, perſécutés; alors s'élevent les Coriolan, les connétables de Bourbon, les princes de Condé, les ducs de Rohan, les princes Eugene, les Bonneval (*k*), & quelquefois même de ſimples officiers qui deviennent des ennemis redoutables. Pendant que les Ruſſes faiſaient le ſiege d'Aſoph en 1695, le général Shein fit fouetter

(*k*) Tout le monde connaît ces grands hommes, & les extrémités où ils furent réduits. Le comte Claude Alexandre de Bonneval, horriblement perſécuté à Vienne où il était lieutenant-feld-maréchal, paſſa en Turquie pour éviter la mort, là, s'étant fait muſulman, il fut créé bacha à trois queues & de Romélie, général d'artillerie, & enfin topigi-bachi. Il eſt mort en 1741, aimé & eſtimé de tout le monde. Il a laiſſé un fils appellé d'abord le comte de la Tour, & depuis Soliman, qui lui a ſuccédé dans la dignité de topigi-bachi.

un jeune lieutenant Dantzicois, appelle Jacob: cet officier puni injuſtement, & d'une maniere auſſi outrageante, encloue le canon des aſſiégeans, ſe jette dans la place, embraſſe le Mahométiſme, & dirige ſi bien la défenſe des Turcs, que le général Shein eſt forcé d'abandonner le ſiege.

Xénophon avait auſſi des ennemis; mais il ſut bien les réduire au ſilence, & les faire trembler pour eux-mêmes. D'abord il offre d'obéir à celui qui ſaura propoſer quelque choſe d'utile à l'armée, & il ne voit perſonne qui oſe ſe mettre ſur les rangs; il eſt accuſé, & il devient accuſateur; il fait plus, il dénonce ceux qui avaient malverſé, & en fait punir pluſieurs qui avaient violé le droit des gens en tuant les alliés de Céraſonte.

Pourquoi les plaintes de Xénophon venaient ſi tard.

Ces plaintes de Xénophon étaient légitimes ſans doute, & une juſte repréſaille des calomnies qu'on lui faiſait; mais pourquoi venaient-elles ſi tard? pourquoi ne les fit-il pas pendant que l'on était encore à Céraſonte? comment ſe peut-il même qu'un déſordre ſi conſidérable eût été ignoré de l'armée lorſqu'il arriva? Quoi qu'il en ſoit, il paraît que Xénophon ne crut pas devoir occuper alors les Grecs de leurs diſſenſions particulieres. On avait

encore à combattre, & ces diviſions inteſtines euſſent été funeſtes à tous. Mais lorſqu'il ſe vit calomnié, lorſqu'il vit que l'on ameutait l'armée contre lui, lorſqu'il vit qu'on cherchait à lui faire perdre la confiance des troupes qu'il avait ſauvées, alors il chercha à ſe juſtifier, & réuſſit à faire nommer des juges pour examiner la conduite de tous ſes ennemis. Cet établiſſement eut un effet admirable, il opéra des reſtitutions; il fit punir les coupables, & taire les méchans.

Les Romains adopterent depuis une méthode plus excellente encore pour empêcher les brigues, les malverſations, & les effets de l'envie; ils établirent que leurs généraux, leurs conſuls & leurs dictateurs mêmes, ſe juſtifieraient publiquement des accuſations qu'on porterait contre eux..... S'ils le faiſaient alors d'une maniere à convaincre un peuple de ſoldats qui connaiſſaient la guerre, on les comblait d'éloges, & on les menait en triomphe au capitole, ils le firent à Scipion (*l*); mais s'ils étaient reconnus coupables, on les puniſſait ſévérement, comme ils firent Semphronius (*m*).

(*l*) Publius Cornelius Scipion, ſurnommé l'Africain; ayant été accuſé de malverſation, après ſa victoire de Zama, par Petilius, il fut cité devant le peuple; mais il ſe contenta de faire ſouvenir le peuple Romain, qu'il avait vaincu Annibal à pareil jour;

O! quel bien ne reviendrait-il pas aujourd'hui à une nation, ſi les officiers étaient obligés comme alors, de rendre compte de leur conduite devant des juges compétens.....! Non..... Je ſoutiens qu'on ne verrait jamais la millieme partie des abus qui ſe multiplient, & des fautes qui ſe commettent, ſi l'on était aſſuré de ne pouvoir échapper à la punition.

alors le peuple oubliant l'accuſation, l'accompagna au Capitole & dans les temples, pour en rendre graces aux dieux.

(*n*) Semphronius perdit la bataille de Verruge, & fut condamné à dix mille as d'airain; cependant, malgré ſon ânerie, ce général avait ſi bien ſçu gagner par ſes manieres l'amitié des ſoldats, qu'ils empêcherent qu'il ne fût condamné à une peine plus grande; l'amitié des ſoldats n'eſt donc pas toujours une preuve de l'habileté d'un général.

COMMENTAIRES
SUR LA RETRAITE
DES DIX-MILLE.

LIVRE SIXIEME.

CHAPITRE PREMIER.
Ambaſſade de Paphlagonie.

PENDANT le ſéjour de l'armée dans ces quartiers-là, les uns achetaient des vivres, les autres en prenaient, car il y avait comme une guerre ouverte entre les Grecs & les habitans du pays qui les venaient attaquer lorſqu'ils etaient écartés, ou qu'ils campaient un peu loin.

Cotylas donc, ſatrape de Paphlagonie, envoya des ambaſſadeurs richement vêtus, pour faire ceſſer le déſordre. Les généraux, après avoir remis

la choſe à l'aſſemblée des ſoldats, les traiterent, avec ceux qu'ils jugerent le plus à propos. Il y avait aſſez de viande des ſacrifices, mais on mangeait ſur des nattes, & l'on buvait dans des taſſes de corne, à la mode du pays.

Les effuſions faites & l'hymne étant chantée, deux Thraces commencerent à danſer fort légerement, tous armés; & après s'être battu quelque tems au ſon de la flute, l'un tomba & fut emporté par ſes compagnons, & l'autre ſortit, chantant le triomphe, chargé des dépouilles de ſon ennemi. Les Paphlagoniens s'écrierent lorſqu'ils le virent tomber, penſant qu'il fût mort; mais ce n'était que jeu & qu'artifice.

Enſuite les Enians & les Magneſiens danſerent une danſe de leur pays, où l'un contrefait le laboureur, & mettant bas les armes, fait ſemblant de ſemer & de labourer, tournant ſouvent la tête comme un homme qui a peur; mais ſitôt qu'il apperçoit le ſoldat qui vient le piller, il prend ſes armes & combat devant ſa charrue, le tout en cadence au ſon du même inſtrument. A la fin le

ſoldat victorieux emmene la charrue & le laboureur, & quelquefois eſt emmené par le payſan, qui l'attache avec ſes bœufs, & le chaſſe devant lui, les mains liées derriere le dos.

Le Myſien vint après, ayant à chaque main une rondache, & contrefaiſant d'abord deux combattans, & tantôt un, avec force pirouettes & culebutes, qui étaient très-agréables. Il danſa enſuite à la mode de Perſe, frappant ſes boucliers l'un contre l'autre, puis ſautant ſur ſes genoux, & ſe relevant de même, le tout en cadence, & au ſon de la flute.

Après lui entrerent les Mantinéens & autres du même pays, équipés avec avantage, comme s'ils fuſſent allés au combat; car la flute ſonnait un air belliqueux, & ils ſautaient & danſaient comme on fait dans les proceſſions publiques. Les Paphlagoniens s'étonnaient de voir que toutes nos danſes fuſſent avec les armes, & trouvaient cela très-difficile. Mais le Myſien voyant leur étonnement, perſuada à un ſoldat qui avait une baladine, de lui permettre de l'amener, & la fit entrer

parée & armée avec une rondache un peu légere. Elle danſa donc auſſi fort légerement la Pyrrique avec de grandes acclamations, principalement des Paphlagoniens qui demandaient ſi les femmes parmi nous allaient à la guerre, & avaient combattu avec nous. On leur diſait qu'oui, & qu'elles avaient défait le roi de Perſe. Voilà comment ſe paſſa la nuit. Le lendemain on les amena en la préſence de l'armée, où l'alliance fut conclue, & ils s'en retournerent vers le ſatrape.

OBSERVATIONS.

Ambaſſade de Paphlagonie.

LEs Grecs cependant répandaient la déſolation ſur la côte même où Xénophon avait eu deſſein de s'arrêter, & les habitans craignant qu'à la fin ils ne priſſent le parti de s'y fixer, Cotylas gouverneur pour le roi de Perſe de la Paphlagonie, envoya des ambaſſadeurs aux généraux, pour les engager à ceſſer cette guerre & à s'embarquer.

Fêtes données aux ambaſſadeurs.

Les Grecs reçurent ces ambaſſadeurs avec honneur; on leur fit des fêtes; on les egala par des repas, par des chanſons & par des pantomimes: ce dernier mot ne

ſignifie proprement que *celui qui contrefait* (*a*). Les Athéniens avaient pris l'uſage de ces ſpectacles de certains acteurs, auxquels on donnait chez eux le nom de *mimes ;* parce que ſans le ſecours de la voix, & avec celui des inſtrumens ſeulement, ils exprimaient par des geſtes & des contorſions, toutes les actions qui peuvent faire le ſujet d'une comédie. On peut voir dans Lucien, en quelle eſtime cette eſpece de danſe était chez les Grecs : on la pouſſait ſi loin alors, qu'un danſeur ayant figuré devant Démétrius le philoſophe, l'adultere de Mars & de Vénus, il s'écria qu'il lui ſemblait voir la choſe même, & non pas la repréſentation (*b*).

Les Romains prirent dans la ſuite cet uſage des Grecs, & accompagnerent ces mimes de poſtures obſcenes, comme on le voit dans celle que Labérius fut forcé de danſer devant Céſar (*c*). Ils joignirent

(*a*) Il dérive du grec, πεττος μιμος, *ludus imitator*, ou *hiſtrio*.

(*b*) Les Grecs avaient encore pluſieurs danſes ; ce qu'ils appellaient l'hormus reſſemblait à notre branle ; la cordace, le ſicinnis, l'émélie, & le ſaut de grue, étaient des danſes toutes différentes.

(*c*) Decimus Laberius, chevalier Romain ; l'époque de cette danſe fait un événement dans la vie de Jules-Céſar, par les traits malins & ſatiriques dont Laberius l'accompagna.

dans la ſuite des paroles aux geſtes, & leurs progrès furent ſi rapides, qu'ils ſurpaſſerent bientôt les Grecs. « Un prince » de Pont, dit l'auteur que j'ai cité, étant » venu à la cour de Néron, y vit danſer un » baladin avec tant d'adreſſe, qu'encore » qu'il n'entendît rien, il ne laiſſait pas de » comprendre tout. Il pria donc l'empe- » reur de lui faire préſent de ce pantomi- » me ; & comme Néron s'étonnait de » cette demande : C'eſt, dit-il, que j'ai » pour voiſins des Barbares dont perſonne » n'entend la langue, & que celui-ci me » ſervira de truchement ».

J'ai parlé ailleurs de la danſe appellée pyrrique, qui faiſait partie des exercices militaires des Grecs, & qui accoutumait les ſoldats à la légéreté du corps, & à l'agilité des piés. Ici paraît une danſeuſe qui exécute cette même danſe devant les ambaſſadeurs de Paphlagonie, & qui s'en acquitte ſi bien, quoique ſurchargée de ſes armes, que ces ambaſſadeurs croient que les femmes Grecques ſont dans l'uſage de combattre avec les hommes. Xénophon eſſaye de les confirmer dans cette idée, & ils le croient d'autant plus facilement, qu'ils ſavaient qu'à Lacédémone on élevait les femmes & les filles aux mêmes exercices que les jeunes gens.

A l'égard des chanſons, on voit dans le détail de la guerre que Popeus Sabinus fit pour l'empereur Tibere aux Myſiens, que les Grecs s'en ſervaient pour s'exciter aux combats. Tite Live même nous apprend que les ſoldats mêlaient ſouvent à ces chanſons, des traits ſatyriques contre les généraux, & que ces critiques aidaient à juger de leur mérite & de leurs talens.

Nous ſuivons aujourd'hui cette méthode, comme celle des pantomimes; & de même que dans les réjouiſſances publiques des Grecs, les ſoldats ſe moquaient de leurs officiers; dans les ſaturnales, les valets de leurs maîtres; & dans les matronales, les ſervantes de leurs maîtreſſes. Nous ne faiſons aucune difficulté de chanſonner tous ceux qui prêtent le flanc à la raillerie. Souvent c'eſt avec raiſon; quelquefois avec injuſtice, & dans ce dernier cas, les critiques ne ſervent qu'à faire tourner en ridicule ceux qui les publient.

Les Grecs traitent avec les Barbares.

La briéveté de l'ambaſſade des Paphlagoniens, qui paraît n'avoir duré que deux fois vingt-quatre heures, a encore de quoi ſurprendre nos politiques. Ne faire que ſe réjouir le premier jour, & terminer toutes les affaires au ſecond, eſt un exemple qui ne ſera jamais imité, & qui ne peut trop faire admirer l'habileté de ces

généraux négociateurs..... O combien d'ambaſſadestout auſſi eſſentielles, ont fini différemment ayant commencé de même! Combien, qui pour une préſéance, pour une viſite, pour un mot, ont été ſans ſuccès après avoir diſputé ſur ces miſeres pendant des années entieres! Combien où tout s'eſt paſſé en feſtins & en danſes, pendant qu'il n'aurait dû être queſtion que d'arrêter des calamités? Il y a plus d'une cour en Europe, que l'on a endormie de cette maniere, dont on a ſuſpendu les réſolutions, & auxquelles on a caché des projets qui devaient leur être funeſtes. C'eſt une excellente maxime alors de bien divertir les ambaſſadeurs de ces nations, qui s'ils ſont grands ſeigneurs, ſavent bien mieux prendre part aux plaiſirs, que parler affaires.

« Lorſque Craſſus voulut marcher con-» tre les Parthes, dit un auteur moderne, » Orodes l'envoya prier de faire la paix ſur » le champ. Je ferai ſavoir mes intentions » à ton maître à Séleucie, répondit il à ſon » ambaſſadeur. A Séleucie! répliqua l'en-» voyé. Tu verras plutôt naître du poil dans » cette main, que tu ne verras Séleucie ». Henri IV. & Charles XII. reſſemblaient à Orodes dans ce point, & déteſtaient avec raiſon les longueurs dans les traités. Ces

princes à la vérité ne connaiſſaient pas comme nous, les regles de la politeſſe. Eux, ſans complimens & ſans aucune des fineſſes myſtérieuſes que feignent les grands, décidaient d'un ſeul mot la guerre ou la paix; & nous, nous perdons en cérémonies vaines, en démarches inutiles & en complimens empoulés, un tems que l'on ne devrait employer qu'à penſer & à conclure.

Xénophon ne nous dit rien du traité qu'il fit avec les Paphlagoniens; mais il paraît qu'il fut exécuté auſſi promptement qu'il avait été conclu: n'ayant uniquement pour objet que d'arrêter le pillage des Grecs, & d'obliger les habitans à leur fournir les navires néceſſaires pour les ramener, ils ſe preſſerent de quitter Cotyore pour ſe rapprocher de leur pays.

CHAPITRE II.

Xénophon refuſe le généralat.

COMME on vit qu'on avait aſſez de vaiſſeaux, on s'embarqua; & après avoir navigé un jour & une nuit par un bon vent, ayant la Paphlagonie à main gauche, on arriva le lendemain à Sinope, qui eſt une colonie des Miléſiens dans la Paphlagonie. On mouilla l'ancre à Harmene, près de cette ville, d'où l'on envoya aux Grecs trois mille mines de farine & quinze cens meſures de vin. Chiriſophe arriva là-deſſus avec des galeres, mais ſans argent, quoique les ſoldats s'y attendiſſent, & dit ſeulement qu'on payerait l'armée lorſqu'elle ſerait hors du Pont-Euxin, & que leur retraite était célébrée par-tout.

On demeura-là cinq jours; & comme on n'était pas loin de la Grece, on eût été bien-aiſe de faire quelque butin avant que d'y arriver. Les ſoldats donc pour mieux couvrir leur entrepriſe & l'exécuter plus promptement;

réſolurent d'élire un général ; car auparavant tout ſe faiſait à la pluralité des voix par les colonels ; ils jetterent donc les yeux ſur Xénophon, & les capitaines le vinrent trouver pour lui apprendre la réſolution de l'armée, avec des grands témoignages d'affection & des prieres de l'accepter.

Comme il ſe voyait par-là élevé en honneur & en eſtime, & en état de rendre de plus grands ſervices aux ſoldats, il eût été bien-aiſe d'y conſentir ; mais lorſqu'il venait à conſidérer que l'avenir était incertain, & qu'il perdrait peut-être la gloire qu'il avait acquiſe, il demeurait en ſuſpens, & réſolut de remettre la choſe à la volonté des dieux. Il prit donc deux devins & ſacrifia à Jupiter ſous le titre de ſouverain, ſelon l'ordre qu'il en avait reçu de l'oracle, outre qu'il le croyait auteur du ſonge qui lui fut envoyé lorſqu'il prit premierement charge dans l'armée (*a*).

(*a*) Si Xénophon était volontaire, comme il l'a dit ailleurs ; il ne prit donc pas d'abord charge dans l'armée, comme il le dit ici : au reſte, je ne vois pas où pouvait être l'oracle dont il fait mention dans cet article.

Il lui était d'ailleurs apparu une aigle criant à main droite lorſqu'il partit d'Epheſe pour aller trouver Cyrus ; ce que le devin qui l'accompagna dit être un grand augure & qui ne ſignifiait rien de médiocre ; mais qu'il témoignait auſſi des grandes traverſes, parce que l'oiſeau était perché, qui eſt l'état où les autres ont accoutumé de l'attaquer, & qu'il ne promettait pas de grandes richeſſes, parce que c'eſt en volant que l'aigle emporte ſa proie, & non pas quand il eſt aſſis : comme il ſacrifiait dans cette penſée, le dieu témoigna qu'il ne l'avait pas agréable ; de ſorte que l'armée s'étant aſſemblée enſuite pour élire un général, lorſqu'il vit qu'il était propoſé & qu'on allait pour l'élire, il ſe leva & dit :

« Je ne ſerais pas homme, meſſieurs, » ſi je ne me réjouiſſais de l'honneur » que vous me faites, & je prie les » dieux de me donner les moyens de » m'en reſſentir par quelque ſignalé » ſervice ; mais je crois qu'il n'eſt avan- » tageux ni pour vous ni pour moi de » m'élire au préjudice d'un Lacédémo- » nien & en ſa préſence. Si vous avez

» beſoin de leur république, vous l'au-
» rez moins favorable; & comme ils
» n'ont ceſſé de faire la guerre à mon
» pays juſqu'à ce qu'il leur ait cédé
» l'empire, je craindrais qu'ils ne me
» vinſſent conteſter encore le comman-
» dement; mais puiſque vous croyez
» qu'il y aura moins de diviſions ſous
» l'autorité d'un ſeul, je ſuis tout prêt
» de me ſoumettre à celui qui ſera
» élu, parce que je crois que c'eſt aller
» contre ſon ſalut que de ne pas obéir
» à ſon conducteur ».

Comme il eût achevé, il s'en leva encore davantage qui le prierent de l'accepter; & Agaſie de Stymphale s'écria qu'ils ſeraient bien malheureux s'il fallait obéir par-tout aux Lacédémoniens, & qu'on ne les devrait donc pas faire colonels ni capitaines; ce que toute l'armée témoigna d'approuver par ſon murmure.

Xénophon ſe voyant contraint par-là de s'expliquer davantage: « Meſſieurs,
» pourſuivit-il, afin que vous ſachiez
» ma derniere réſolution, je vous jure
» par tous les dieux & par toutes les
» déeſſes, qu'ayant ſçu l'honneur que

» vous me vouliez faire, je les ai con-
» ſultés pour ſavoir s'ils l'auraient
» agréable & s'il vous ſerait avanta-
» geux, mais ils m'ont témoigné mani-
» feſtement que non, enſorte que le
» plus ignorant l'eût pû juger ».

Alors Chiriſophe fut élû, & s'avançant dit: « Vous ſavez, meſſieurs,
» que je n'aurais point fait de diviſion
» quand on en aurait élu un autre; mais
» je crois que Xénophon a bien fait de
» le refuſer: car Dexippe l'a déjà ca-
» lomnié près d'Anaxibie, quoique
» j'aie tâché pluſieurs fois de lui fermer
» la bouche, & je penſe que cet ami-
» ral aimerait mieux encore avoir pour
» compagnon Timaſion de Dardanie,
» qui était des officiers de Cléarque,
» que moi-même, qui ſuis Lacédémo-
» nien. Toutefois, puiſque vous m'a-
» vez fait cet honneur, je tâcherai de
» m'en acquitter; préparez-vous ſeule-
» ment à partir demain ſi le vent eſt
» propre pour aller à Héraclée; &
» quand on y ſera on aviſera ce qu'il
» y aura à faire ».

RÉFLEXIONS.

On fournit des vaiſſeaux aux Grecs.

CE ne fut que par la crainte qu'eurent les Aſiatiques de voir les Grecs ſe fixer dans leur pays, qui détermina les marchands des villes voiſines à leur fournir des navires : enfin les généraux en ayant trouvé ſuffiſamment, ils s'embarquerent pour ſe rendre à Sinope (*b*). Il eſt facheux que Xénophon, qui entre ſi ſouvent dans de grands détails, ne nous ait rien dit de la maniere dont l'armée s'embarqua à Cotyore, & quelle était la forme auſſi-bien que la force des vaiſſeaux de ce tems. Cela nous eût appris des particularités intéreſſantes, & qui ſont perdues pour l'inſtruction.

L'armée s'étant embarquée, on arriva en

(*b*) Sinope, ancienne ville de la Natolie, qui occupe l'iſthme d'une preſqu'île ſur la mer Noire, qui a ſix milles de circuit; elle eſt aujourd'hui très-peu de choſe, quoiqu'elle ait deux bons ports. Sa principale force vient de ſa ſituation, qui obligerait d'avoir deux flottes pour en faire le ſiége. Je ne dois pas oublier de dire que c'eſt une rêverie d'imaginer que la terre des environs de cette ville eſt verte, & qu'elle a tiré ſon nom de la couleur appellée ſinople, en terme de blaſon. Si on conſulte Pline & Vitruve, on verra qu'on ne trouve dans les environs de Sinope que du bol qui eſt jaune, & non pas vert : cette ville eſt appellée aujourd'hui *Sinah*.

deux jours à Harmene, l'un des ports de Sinope, où les habitans de cette ville, en conſéquence ſans doute du traité conclu avec les Paphlagoniens, fournirent aux Grecs de la farine & du vin. Ce fut dans ce port que Chiriſophe rejoignit l'armée avec les galeres qu'il avait raſſemblées; mais comme il ne portait point d'argent, ainſi que les ſoldats s'y étaient attendus, ils réſolurent d'élire un général qui pût diriger les courſes qu'ils ſe propoſaient de faire pour butiner & s'enrichir.

Ils s'embarquent & arrivent à Garmene.

Les Grecs veulent élire un général.

L'expérience nous faiſant connaître combien la contagion du pillage & de la maraude eſt facile à ſe répandre dans une multitude de ſoldats, il doit paraître étonnant que les Grecs qui avaient toujours été leurs maîtres depuis la bataille, & qui ne faiſaient rien qu'à la pluralité des voix, aient eu le bon ſens de comprendre qu'il était eſſentiel à leur ſalut d'obéir à un ſeul chef. Voilà, me dira-t-on, le bon effet des conſeils de guerre & de la pluralité des voix que vous avez blâmée plus haut : j'avoue qu'ici elle eſt louable, & que par tout ailleurs elle ne l'eſt pas : je vais m'expliquer. Lorſque l'on conſulte une armée entiere, qui n'a en vue que ſa liberté & que ſon ſalut, comme étaient les Grecs, alors ſi cette armée n'eſt point trompée ſur ſa

ſituation, ou corrompue par les intrigues de ſes officiers, elle ſe décidera toujours pour le mieux, parce qu'elle veut certainement ſon bien. Mais lorſqu'on conſulte un corps d'officiers, tous occupés de leurs intérêts particuliers, tous indifférens ſur le général, tous poſſédés du démon de la jalouſie, & tous ardens à ſe ſupplanter; alors les vues de chacun étant faſcinées par les paſſions, on trompe les ſoldats, on les ſouffle, & ils prennent toujours le plus mauvais parti.

Les Grecs avaient déjà reconnu dans les accuſations intentées contre Xénophon, combien la méſintelligence des chefs pouvait leur être funeſte, ils euſſent donc été fous de s'y expoſer encore. Ils projettaient à la vérité des expéditions pour s'enrichir; mais élevés dans les principes d'une diſcipline ſevere, dont un uſage conſtant leur avait démontré l'excellence, ils avaient réſolu de ne les entreprendre que ſous les ordres d'un général. Tous les officiers avaient droit également à cette élection; mais la ſageſſe & les talens de Xénophon avaient trop éclaté dans la retraite, pour que les ſuffrages puſſent être partagés: d'une voix unanime il fut élevé au généralat, & il le refuſa.

Leur choix tombe ſur Xénophon.

Pourquoi notre Athénien n'accepta-t-il

point un rang dont il devait ſentir qu'il était plus digne que perſonne? J'en apperçois quatre cauſes; il voyait des diviſions entre les chefs, qui auraient été alors plus jaloux de ſa gloire qu'auparavant; il craignait, comme il le dit lui-même, la puiſſance des Lacédémoniens dont la flotte croiſait dans la mer Noire, & qui ayant ſubjugué les Athéniens depuis la bataille d'Aigos-Potamos (*c*), auraient été fâchés de voir un de leurs ennemis à la tête d'une armée preſque toute compoſée de Spartiates; la retraite allait être finie, tous les peuples voiſins en avaient entendu parler, Xénophon en avait la principale gloire, & il n'avait plus rien à gagner de ce côté-là; enfin il voyait que le but des Grecs, en éliſant un général, n'était que pour diriger leurs courſes dans leur pillage, & il ne voulait point ſe déshonorer

(*c*) La bataille d'Aigos Potamos, ou de la riviere de la Chevre, fut remportée ſur Conon, amiral d'Athènes, 405 ans avant Jeſus-Chriſt, vis-à-vis l'embouchure de cette riviere par Lyſander, amiral de Lacédémone, qui s'empara auſſi de la ville d'Athènes, un an ſeulement avant la Retraite; le ſujet de cette guerre, que l'on appelle du Péloponnèſe, & qui durait depuis cinquante-cinq ans, venait de ce que les Lacédémoniens ayant demandé & obtenu du ſecours des Athéniens contre leurs hilotes ou eſclaves qui s'étaient révoltés, ils leur firent l'affront de renvoyer ce ſecours avec le mépris le plus inſultant, parce que le danger qui les avait engagés à le demander était paſſé.

en y participant, & en déſolant des provinces voiſines toutes remplies de colonies de ſon pays.

La valeur & les talens ne ſuffiſent pas pour acquérir la réputation de héros, il faut encore qu'elle ſoit accompagnée de la juſtice & de la modération. Nous pouvons juger de l'opinion que les Grecs auraient pris alors de Xénophon, par celle que nous avons aujourd'hui de ces généraux pillards, qui ſemblables à Quinctilius Varrus, ſont d'une indolence extrême quand il faut combattre, & d'une vivacité étonnante lorſqu'il faut lever des contributions. L'eſpece de ces généraux n'eſt pas encore perdue; auſſi le déſintéreſſement eſt-il aujourd'hui une vertu ſi rare, que lorſqu'elle ſe montre, on la prend pour une bêtiſe.....

Qu'aurait fait cependant Xénophon, ſi les Grecs l'euſſent forcé de commander? Les aurait-il trompés, ou eût-il ſecondé leur envie? Il eſt des ſituations dans la vie où la vertu la plus auſtere n'eſt pas à l'abri de mal faire... Quelques ſoldats de l'armée de Marcius ayant complotté de quitter le ſéjour de Rome pour s'emparer du territoire de Capoue, on découvre leur deſſein, & Marcius ſous différens prétextes renvoie à Rome les chefs des mécontens.

Cette

Cette politique ne pouvait être mieux imaginée; mais les ſoldats mutins qui reſtaient, imaginant que leurs chefs n'avaient été à Rome que pour y être punis, chercherent à éviter un ſort pareil en ſe révoltant; ils déſerterent donc, & le nombre en fut tellement augmenté qu'il compoſa une armée. Alors les mutins furent enlever T. Quinctius, général vénérable par ſon âge & ſon mérite, qui était retiré à ſa campagne: ils le forcerent de ſe mettre à leur tête, & de les conduire devant Rome. La capitale fut effrayée de l'approche des révoltés: ſi l'armée ſe fût préſentée, on eût ſur le champ capitulé avec elle, mais ayant donné aux Romains le tems de ſe reconnaître, ceux-ci nommerent dictateur Valérius Corvus, qui fut à huit milles de Rome au devant des révoltés. Ce dictateur, dit Catrou, était un homme ſage, ennemi des moyens violens; il crut plus convenable de ramener les eſprits, que de riſquer dans une bataille la gloire de la république, & le ſort des Romains. Il négocia avec Quinctius, & obtint du ſénat le pardon des rebelles à des conditions avantageuſes pour eux..... Pourquoi les Grecs n'auraient-ils pas pu eſpérer les mêmes ſuccès vis-à vis des Barbares avec un général tel que Xénophon? Heureuſement pour lui

Ils élisent Chirisophe.

ils reçurent son refus & élurent Chirisophe.

La circonstance où se trouva ici notre Athénien, m'a fait examiner si un officier peut être autorisé, dans quelques cas, de refuser un emploi ou un commandement, lorsque son souverain veut l'en revêtir. Ces exemples sont si rares dans l'histoire, qu'il est difficile d'établir des principes fixes à ce sujet. On a bien vu quelquefois des officiers qui avaient déjà commandé, & senti tout le désagrément du commandement, refuser de le reprendre; mais on n'en a point vu qui l'aient refusé en commençant. Le plaisir de dominer sur les autres paraît d'abord si doux, qu'on n'apperçoit point les inconvéniens dont il est accompagné.

Voyons cependant dans l'histoire quels sont les princes qui ont refusé des couronnes: nous serons étonnés d'en trouver si peu. Charles XII. refusa celle de Pologne au commencement de ce siecle, cela est vrai; mais pourquoi? parce qu'il en portait une qu'il préférait à celle-là.

Voyons au contraire ceux qui les ont abdiquées. Dioclétien & Maximien (*d*)

(*d*) Ces deux princes renoncerent à l'empire, le premier l'an 305, le second peu après.

dans les premiers tems; le pape Jean XXIII. (*e*); Eric en Danemarck (*f*), Charles-Quint dans l'empire (*g*); Casimir en Pologne (*h*); Christine en Suede (*i*); Philippe V. en Espagne (*k*); Victor Amédée en Savoie (*l*): que sais-je? il n'y a pas eu jusques en Turquie où l'on n'ait vu des despotes se lasser du pouvoir absolu; Bajazet II. & Mustapha préférerent la vie privée à celle de régner, & aimerent mieux jouir de leur propre existence, que de vivre pour autrui (*m*).

Voici donc, ce me semble, la regle invariable de l'obéissance due au souverain. Lorsqu'un prince donne des ordres qui sont dans le rang des choses que l'honneur approuve, & que la fidélité prescrit, alors il n'y a plus d'excuses; y eût-il un danger évident pour la vie, ce n'est plus le cas de consulter, il faut la

(*e*) Le pape Jean XXIII. abdiqua en 1415; il est vrai que ce fut un peu malgré lui.
(*f*) Eric en 1418.
(*g*) Charles Quint en 1556.
(*h*) Casimir en 1667; il vint en France & y mourut en 1672.
(*i*) Christine en 1654; cette princesse était savante, philosophe, & galante.
(*k*) Philippe V. en 1724.
(*l*) Victor Amédée en 1730.
(*m*) Bajazet en 1512; il fut ensuite empoisonné. Mustapha en 1617.

ſacrifier. Quand le comte de Plelo alla en 1734, avec quinze cens Français, affronter toutes les forces de la Ruſſie retranchées ſous Dantzic, il ſavait qu'il y périrait, il l'écrivit à Verſailles, & ne s'arrêta pourtant pas; il oſa au contraire attaquer les Ruſſes, força trois de leurs retranchemens; mais accablé par le nombre, il fut percé de mille coups, & le reſte de ſa troupe entierement priſe: voilà l'exemple de l'obéiſſance légitime (*n*).... Les Grecs veulent forcer Xénophon de diriger leur pillage. Henri III. ordonne à Crillon d'aſſaſſiner le duc de Guiſe (*o*); MM. de Charni, de S. Herem, Tanegui le Veneur, de Gordes, Mandelot, d'Ortes & autres, manquent à l'ordre d'égorger les proteſtans des villes où ils commandaient: voilà les bornes de la ſoumiſſion. La vertu, en effet, doit toujours regarder

(*n*) Louis Robert Hipolite de Brehan, comte de Plelo, colonel d'un régiment de ſon nom, alors ambaſſadeur du roi en Danemarck; il fut tué le 27 Mai 1734: ſa maiſon ſubſiſte.

Les quinze cens hommes que commandait alors M. de Plelo étaient compoſés des régimens de Blésois, la Marche, & Périgord.

(*o*) Louis Breton de Crillon, général eſtimé, conſeiller d'état, colonel-général de l'infanterie Françaiſe: c'était lui qu'Henri IV. appellait le brave Crillon. Il mourut en 1615: ſa maiſon ſubſiſte.

l'exécution des ordres barbares, comme une flétriſſure & une lâcheté (*p*).

(*p*) MM. de Charni Lotin, d'une ancienne famille du parlement de Paris; de Saint-Herem, de la maiſon de Montmorin en Auvergne; Tanegui le Veneur, gentilhomme de la chambre, lieutenant-général en Normandie; Dortes, commandant à Bayonne; de Gordes; de Mandelot, &c. étaient tous des officiers d'une probité & d'une valeur reconnues.

CHAPITRE III.

Diviſion de l'armée.

L'ARMÉE partit le lendemain d'Harmene par un bon vent, & raſant la côte de Paphlagonie, contempla en paſſant le rivage où vint ſurgir le vaiſſeau des Argonautes, avec les embouchures du Thermodon, de l'Halis, & du Parthénien, & arriva le troiſieme jour à Héraclée, qui eſt une colonie de ceux de Mégare, dans le pays des Myrandeniens.

On mouilla l'ancre près de la Cherſonnèſe Achérontique, où l'on dit que Hercule deſcendit aux enfers, & où l'on voit encore la caverne, qui a plus de deux cens cinquante pas de profondeur. La riviere de Licus n'eſt pas éloignée de là, & a deux cens piés de large. La ville d'Héraclée envoya aux ſoldats trois mille mines de farine, & deux mille meſures de vin, avec vingt bœufs & cent moutons.

Enſuite s'étant aſſemblés ils délibérerent s'ils feraient le reſte du chemin par terre, & Lycon d'Achaïe ſe levant dit, qu'il s'étonnait que les chefs ne donnaſſent point ordre de faire ſubſiſter les troupes, & qu'il n'y avait pas là pour trois jours de vivres; cependant qu'on ne ſavait où en prendre, de-ſorte qu'il était d'avis de demander trois mille ziziceniques à ceux d'Héraclée. Un autre s'écria, dix mille pour un mois de paye, & que tandis qu'on ſerait aſſemblé, il fallait envoyer des députés, & délibérer après ſur leur réponſe.

On propoſa premierement Chiriſophe & quelques-uns Xénophon, qui s'en défendit auſſi-bien que l'autre, car ils avaient tous deux réſolu de ne contraindre aucune ville Grecque à fournir que ce qu'il lui plairait. On envoya donc Lycon en leur place avec Callimaque & Agaſie, & l'on dit que le premier ajouta les menaces aux prieres; ceux d'Héraclée répondirent, qu'ils en délibéreraient, & cependant reſſerrerent en hâte dans leur ville tout ce qui était à la campagne, & après avoir

fermé les portes, ils monterent ſur la muraille.

L'armée étant troublée de cet accident, les auteurs de cet avis en rejettent la faute ſur les chefs, qui par envie en empêchaient l'exécution. Ceux d'Achaïe & ceux d'Arcadie aſſemblés à la perſuaſion principalement de Lycon & de Callimaque, diſent, que c'eſt une honte qu'un Athénien, qui n'a amené aucune troupe, leur commande, & que les Lacédémoniens & le reſte du Péloponneſe aient toute la peine & les autres le profit; car il eſt vrai qu'ils faiſaient plus de la moitié de l'armée; qu'il fallait donc élire des chefs qui les menaſſent où il leur plairait ſans ſe ſoucier du reſte, ce qui fut réſolu; & ceux de leur nation qui étaient dans les troupes de Chiriſophe s'étant joints à eux, ils élurent tous enſemble dix chefs, par l'avis deſquels tout devait paſſer; ainſi finit le généralat de Chiriſophe, après avoir duré ſix ou ſept jours.

Xénophon ne ſe voulait pas ſéparer d'eux afin d'être plus en ſureté; mais Néon lui conſeilla le contraire, ſous l'eſpérance de retourner avec

leurs troupes ſur les galeres que le gouverneur de Biſance amenerait au port de Calpé, ſans être obligé d'attendre les autres.

Chiriſophe en colere de ce qui s'était paſſé, lui permit de faire ce qu'il lui plairait. Mais comme il ſacrifiait dans cette réſolution à Hercule le Conducteur, le dieu témoigna qu'il n'avait pas la choſe agréable; de-ſorte qu'il demeura.

Cependant les troupes ſe partagerent en trois corps, dont ceux d'Achaïe & d'Arcadie faiſaient le principal, au nombre de plus de quatre mille cinq cens hommes d'infanterie peſamment armée; Chiriſophe un autre d'environ quatorze cens avec ſept cens ſoldats d'infanterie légere, qui étaient les Thraces de Cléarque; & Xénophon le troiſieme, de preſque pareil nombre, dont il y en avait trois cens légerement armés, & quelque quarante chevaux, qui était toute la cavalerie.

Les premiers ayant obtenu des vaiſſeaux de ceux d'Héraclée, partirent avant les autres pour faire quelque

butin & deſcendirent au port de Calpé, qui eſt à moitié chemin ou environ de la côte de la Bithynie.

Chiriſophe prit celui de terre; & comme il fut arrivé dans cette province, il côtoya la mer, étant déjà malade.

Xénophon aborda avec ſes vaiſſeaux ſur les confins de la Bithynie & des terres d'Héraclée, & entra dans le milieu du pays; voilà comme l'armée fut partagée.

Les Arcades étant arrivés de nuit au port, tirerent vers les villages qui étaient à une lieue & demie ou environ de la côte; & comme ils étaient partagés en dix troupes, chacune ſur le point du jour ſe ſaiſit du ſien, après être tombés d'accord d'un rendez-vous ſur une colline voiſine. Dans les villages qui étaient les plus gros ils ſe mirent deux troupes enſemble pour être plus en ſureté; & comme ils n'étaient pas attendus, firent grand butin d'hommes & de bétail. Mais la plupart s'étant ſauvés parce qu'on n'avait point d'infanterie légere pour les pourſuivre, les Barbares ſe rallierent, & attaque-

rent le corps que Smicrete commandait comme il marchait au rendez-vous chargé de butin. Il ſe défendit aſſez bien d'abord; mais lorſqu'il fallut défiler au paſſage d'une fondriere, ils furent tous taillés en pieces avec leur chef; un autre commandé par Egeſandre, fut auſſi défait ſans qu'il pût ſauver que huit de ſes compagnons avec lui. Le reſte arriva au rendez-vous, les uns ſans peine, les autres avec difficulté.

Cependant les ennemis orgueilleux de cet avantage ſonnent l'allarme partout, & dès le point du jour ils environnent la colline avec grand nombre de cavalerie & d'infanterie légere, qui groſſiſſait à toute heure. Ils approchaient ſans crainte, à cauſe que les Grecs n'avaient ni cavalerie ni gens de trait, & par diverſes attaques en bleſſaient pluſieurs ſans être bleſſés, deſorte qu'ils vinrent peu-à-peu à leur ôter l'eau, parce qu'ils n'oſaient abandonner leur poſte. Comme les Grecs ſe virent réduits à cette extrémité, ils parlerent d'accord; mais les Barbares ne voulaient pas donner d'otage, ſi bien qu'on ne put rien conclure.

Cependant Chirisophe arriva au port de Calpé en côtoyant le rivage, & Xénophon entra dans le milieu du pays, où sa cavalerie qui battait l'estrade lui amena des vieillards, desquels il apprit l'extrémité où étaient les nôtres, & les ayant fait garder pour lui servir de guides, assembla ses soldats après avoir posé dix sentinelles, & leur dit;

« Une partie de nos gens sont dé-» faits & les autres assiégés; nous ne » pouvons nous sauver s'ils se perdent, » vu le nombre des ennemis orgueil-» leux de leur victoire; il faut donc » les aller secourir promptement pour » combattre avec eux s'ils sont en vie, » plutôt que séparément avec plus de » danger. Je suis d'avis que nous mar-» chions jusqu'à ce qu'il soit heure de » repaître, & Timasion cependant bat-» tra la campagne de peur de surprise».

Il envoya ensuite sur les aîles les plus vîtes de son infanterie légere, avec ordre de monter sur le haut des collines, pour l'avertir s'ils découvraient quelque chose, & leur commanda de mettre le feu par-tout. « Car nous ne

» pouvons, dit-il, nous sauver nulle » part, parce qu'Héraclée & Chryso-» polis sont trop éloignées; & quand » nous arriverions au port de Calpé, » qui est le plus proche, où Chirisophe » se sera rendu s'il n'a rencontré aucun » hasard, nous n'y trouverons point de » vaisseaux, & n'avons pas pour un » jour de vivres. Or si ceux qui sont » assiégés sont une fois défaits, il sera » dangereux de hasarder le combat » avec ce qui reste de troupes; mais si » on les peut joindre on se défendra » en commun. Il faut donc partir, réso-» lus de périr ou de sauver nos compa-» triotes; peut-être que les dieux l'ont » permis pour rabaisser leur orgueil & » faire triompher ceux qui se sont tou-» jours fiés en leur conduite; mais il » est tems de marcher; que chacun » prenne garde à exécuter les ordres » ponctuellement ».

Après avoir dit cela il marcha le premier, tandis que sa cavalerie brûlait tout ce qui se trouvait sur son passage, l'infanterie légere qui la côtoyait le long des montagnes en faisant autant; & l'autre achevait le reste; de-sorte

que toute la contrée était en feu, & l'armée paraiſſait beaucoup plus groſſe qu'elle n'était.

Lorſqu'il fut tems de repaître, on campa ſur une colline d'où l'on voyait les feux des ennemis, éloignés d'environ cinq quarts de lieue, & l'on en allumait auſſi autant qu'on pouvait.

Comme on eut ſoupé on éteignit tous les feux, & on repoſa après avoir mis garde par-tout, & au point du jour les troupes ſe hâterent de marcher en bataille, après avoir fait la priere. Timaſion allait devant avec la cavalerie & les guides, & arriva, ſans y penſer, au lieu où les nôtres avaient été aſſiégés, ſans y trouver perſonne que quelques vieilles gens, & peu de bétail.

Comme il eut rapporté cela, toute l'armée fut remplie d'étonnement, ne ſachant ce qu'ils pouvaient être devenus; mais lorſqu'on eut appris que les Barbares avaient décampé dès le ſoir, & les nôtres de grand matin, Xénophon après avoir fait repaître ſes troupes, les fit partir en diligence pour ſe rejoindre à Chiriſophe au port de Calpé.

Il rencontra ſur le chemin la trace de nos gens, & les ayant atteints, les ſoldats commencerent à s'embraſſer tous comme freres, avec de grands témoignages d'amitié & d'allégreſſe.

Ils nous demanderent alors pourquoi nous avions ôté les feux, & nous dirent que cela leur avait fait croire que nous marchions pour attaquer les ennemis, qui avaient eu le même ſoupçon, & qui avaient décampé ſur l'heure; que pour eux ils étaient partis auſſi le matin pour ſe rendre au port de Calpé, dans la créance que nous nous y ſerions retirés ſur le bruit de leur défaite.

RÉFLEXIONS.

Erreur conſidérable dans l'ancienne carte de la retraite.

AVANT de commencer ce chapitre, je dois faire obſerver une erreur conſidérable qui ſe trouve dans la carte de la retraite que M. de Lille a publiée en 1723, & qui eſt la ſeule que l'on ait eu juſques à aujourd'hui (*a*).

(*a*) La carte que j'ai fait mettre à la tête de cet ouvrage eſt auſſi exacte qu'il a été poſſible de la faire d'après la narration de Xénophon.

Xénophon en parlant des côtes devant leſquelles l'armée paſſa lorſqu'elle partit du port d'Harmene pour retourner en Grece, dit qu'elle contempla les rivages du Thermodon, de l'Halis & du Parthénien. Pourquoi donc M. de Lille a-t-il placé ces fleuves à l'orient de Sinope? Il en eſt parlé précédemment dans la retraite, j'en conviens, mais la maniere dont il en eſt parlé n'implique point avec la poſition que je leur donne dans la carte que j'ai fait faire, poſition qui eſt la ſeule vraie, comme cela ſe vérifie par la géographie moderne, où Sinope eſt elle-même à la droite des fleuves dont il eſt queſtion.

Les Grecs veulent toujours s'enrichir.

Xénophon n'avait cependant rien fait en réſiſtant dans ſa retraite, à tous les ennemis qui avaient cherché à accabler l'armée; il fallait encore qu'il eût toujours à lutter contre la faim; manquant de vivres à meſure que les Grecs avançaient, ou n'en ayant pas pris aſſez en partant de Sinope, comme il l'oubliait quelquefois, ils furent obligés de relâcher à Héraclée. Là les habitans leur porterent de l'argent & des proviſions; mais ſoit qu'elles ne ſuffiſſent pas, ou que les ſoldats euſſent réſolu de s'enrichir à quelque prix que ce fût, & qu'ils viſſent que Chiriſophe ſe-

condait trop faiblement leurs deſſeins, ils prirent le parti de choiſir des chefs qui euſſent moins de ſcrupule.

Pourquoi les Grecs pillent la Bithynie.

J'entrevois ici une cauſe des hoſtilités auxquelles ſe déterminerent les Grecs contre ceux d'Héraclée: cette ville n'était point dans la Paphlagonie, gouvernement de Cotylas, mais dans le pays des Myrandeniens, qui dépendait de la Bithynie où Pharnabaſe commandait; & dans le traité qui avait été conclu avec les envoyés de Cotylas, il n'avait point été queſtion de la Bithynie. Une raiſon qui le prouve, & qui annonce que le traité conclu à Harmene, finiſſait à Heraclée; c'eſt qu'en y arrivant les Grecs furent en peine de vaiſſeaux pour continuer leur retraite par mer: donc les habitans de Sinope & de la Paphlagonie ne s'étaient obligés de leur en fournir que juſques-là. Les Myrandeniens & la Bithynie, qui n'avaient point capitulé avec les Grecs, faiſaient encore partie de l'empire des Perſes, ils pouvaient donc les traiter en pays ennemi. Ces motifs paraiſſaient devoir juſtifier toutes les démarches de l'armée; & cependant Xénophon refuſa encore de la commander, pourquoi cette délicateſſe? Je l'ai déjà dit, Xénophon & Chiriſophe qui voyaient qu'ils n'avaient plus rien à

Raiſon pourquoi Xénophon &

Chirisophe ne veulent pas diriger le pillage des soldats.

gagner du côté de la gloire, ne voulaient pas se déshonorer en désolant des provinces aussi voisines de leur pays, & en acquérant la réputation de chefs de bandits. Que font alors les mutins de l'armée? Les Arcadiens, & les Lacédémoniens qui faisaient le plus grand nombre, nomment des officiers pour aller demander de l'argent à ceux d'Héraclée; ils arrivent, & trouvent les habitans en si bon état de défense, qu'ils n'osent les attaquer. Les Caniniens (*b*), dans une circonstance semblable, avaient répondu aux Romains: » C'est de l'argent que vous voulez....? » Nos peres ne nous ont laissé que du fer » pour nous défendre ». Que faire vis à-vis des gens aussi résolus? Ce que firent les Grecs, les laisser tranquilles, ou s'exposer à perdre beaucoup de monde.

L'armée se divise en trois parties.

Ne pouvant donc rien attendre des Mirandeniens, les Arcadiens se séparent des Grecs, s'embarquent, vont descendre à Calpé, & courent la campagne: le reste de l'armée partagé en deux corps prend sa route; le premier, par les côtes de la mer, sous les ordres de Chirisophe; & le second, sous ceux de Xénophon. Celui-ci descend sur les limites de la Bithynie & des terres d'Héraclée; il entre dans l'intérieur du pays, & dirige aussi sa route vers Calpé: mais à peine a-t-il fait quelques milles, qu'il apprend par les gens du pays même, que les Arcadiens arrivés les premiers dans ce port, s'étaient partagés en plusieurs détachemens, qu'ils avaient ravagé la campagne, que tous les peuples de la Bithynie s'étaient soulevés pour les exterminer; que Pharnabase qui commandait dans la province, avait encore envoyé contre eux un corps de troupes nombreux; que les Grecs trop faibles par leurs divisions, avaient été attaqués séparément; que deux de leurs troupes avaient été taillées en pieces, & que le reste investi à l'heure même sur une colline, & réduit à la derniere extrémité, parlait déjà de capituler..... A cette nouvelle tout le zele de Xénophon se reveille; avec le seul corps de troupes qu'il commandait, il vole au secours des Arcadiens, met le feu dans tout le pays des Barbares, & les effraie tellement par son arrivée inopinée, qu'ils se retirent & abandonnent le blocus des Grecs. Nous avons vu, pendant la campagne de 1760, un événement à-peu-près semblable, lorsque le marquis de Castries accourut au secours de nos troupes surpri-

Xénophon vole, avec le corps qu'il commandait, au secours d'une division qui était pressée par l'ennemi.

(*b*) Canina, ville de Portugal, entre Brague & Guimarens; on croit que c'est aujourd'hui la petite ville de Sirania.

ſes vers le Bas-Rhin, & battit une armée d'alliés qui les reſſerraient près de Cloſtercamp (*c*).

Pourquoi les Grecs échouerent dans leurs courſes en Bithynie.

Les mauvais ſuccès qu'eurent ici les Arcadiens dans leurs courſes, ne détruit point ce que j'ai rapporté dans mes obſervations ſur le premier chapitre du cinquieme livre, au ſujet des irruptions que l'on peut faire par mer dans un pays ennemi. On peut voir dans ce que j'ai dit alors, qu'il faut que tous les officiers ſoient faits à cette eſpece de guerre, & tous les officiers Grecs ne l'étaient point; qu'ils connaiſſent bien le pays, & les Grecs ne le connaiſſaient pas; qu'ils courent avec rapidité d'une province à l'autre, & les Grecs ne le tenterent pas, puiſqu'ils reſterent dans une petite enceinte; enfin qu'ils attaquent à la fois le pays de pluſieurs côtés, & c'eſt ce que les Grecs ne firent pas non-plus, puiſqu'ils ne vinrent que par un ſeul. Ces défauts de connaiſſance & de conduite ne pouvaient que

(*c*) Charles Eugene Gabriel de la Croix de Caſtries, lieutenant-général, chevalier des ordres, gouverneur de Montpellier, meſtre de camp de la cavalerie, *&c.*.... L'application que ce général donne à toutes les parties de la guerre & au détail des armées, le fait généralement eſtimer. Quelques auteurs ont fait deſcendre cette maiſon des comtes de Montpellier.

les précipiter dans des malheurs certains, étant évident qu'une armée ainſi morcelée, où chaque chef qui eſt élu devient indépendant des autres, & ne fait que ce qu'il veut, ſe livre elle-même à la merci de ſes ennemis.

Cette méſintelligence des Grecs fut une faute d'une conſéquence extrême, & qui aura toujours un effet également funeſte vis-à-vis de ceux qui ſecoueront comme eux le joug de l'obéiſſance, pour n'agir qu'à leur gré. Les Camiſards du commencement de ce ſiecle en ſont une preuve ces révoltés ſe partageant en différentes bandes, allant chacun de leur côté, ne ſe concertant jamais, ou du-moins très-peu & très-mal; chaque chef ſe faiſant un point d'honneur de ne dépendre d'aucun autre, ils furent à la fin tous diſſipés, tous pris & tous envoyés au ſupplice qu'ils méritaient. Cavalier fut le ſeul qui devint colonel (*d*); & le même chemin qui avait mené ſes camarades à la roue, le condui-

(*d*) Jean Cavalier, natif du village de Ribaute, près d'Alais, boulanger de ſon métier, n'avait de mérite qu'un fanatiſme outré & beaucoup de hardieſſe; il n'en faut pas davantage pour ſe faire ſuivre de la populace. Il paſſa enſuite en Savoie, & en Angleterre, où il devint officier général & gouverneur de l'île de Jerſay; il eſt mort en 1742.

fit aux honneurs. Cette révolte dura longtems; mais pourquoi? Parce qu'ils embraſſaient une vaſte étendue de pays, ce que ne faiſaient pas les Grecs; c'eſt qu'ils connaiſſaient parfaitement leurs montagnes, ce que les Grecs faiſaient encore moins; c'eſt qu'ils ne cherchaient qu'à défendre leur vie, & que les Grecs ne cherchaient qu'à piller & à voler. Voilà la différence: que n'auraient cependant pas fait ceux-ci, ſi Cavalier eût été un homme de nom, s'il eût connu la guerre des montagnes, & s'il eût ſu profiter des fautes de ceux qui le combattaient? Mais que fais-je.....! Relever des fautes de ce genre, c'eſt indiquer les moyens de les éviter; & j'ai en horreur toutes les ſcenes qui compromettent la fidélité des ſujets vis-à-vis de leur ſouverain.

Le malheur des Grecs ne vint donc que de l'incapacité de leurs officiers. Afin de pouvoir en former qui ſoient propres à cette eſpece de guerre, il faut, comme j'ai dit, les y engager par un avancement très-prompt; qu'ils connaiſſent le terrein d'après la vue des lieux mêmes, qu'ils ſe ſoient habitués aux courſes, à la fatigue, à ſupporter la faim & la ſoif; enfin qu'ils ſachent beaucoup refléchir ſur les reſſources, & très-peu ſur les dangers. Voilà la

ſeule maniere de ſortir de ces entrepriſes délicates; les officiers qui ne connaiſſent pas juſques dans le plus petit détail, tout ce qui peut ſervir au ſuccès de cette guerre, feraient une folie de s'y haſarder; & j'ai vu ſouvent qu'il n'eſt rien que les généraux haïſſent tant que les officiers à détails. « On a cependant tort, dit M. de » Saxe dans ſes *Rêveries*, de regarder » comme des petits eſprits ceux qui s'oc» cupent des objets minutieux de la guer» re; ces objets n'étant préciſément que » la réunion des moyens néceſſaires pour » réuſſir, on ne peut eſpérer aucun ſuc» cès ſi on n'en a une connaiſſance par» faite: la ſeule taille des pierres n'eſt pas » ce qui fait la beauté d'un édifice; & » c'eſt cependant ce qui en fait toute la » ſolidité ».

Avantage des irruptions particulieres.

On a vu dans le *cinquieme livre de ces Commentaires*, comment un chef doit ſe conduire lorſqu'il veut pénétrer dans un pays ennemi; actuellement je dis qu'un prince aurait tout à eſpérer dans les événemens de la guerre, s'il avait pluſieurs officiers qui connuſſent bien celle dont je parle, par la théorie & par la pratique. Il y a mille exemples où le ſuccès d'une invaſion a totalement changé l'état de la guerre, & donné la ſupériorité à ceux

qui étaient auparavant obligés de ſe défendre. L'entrepriſe de Pyrrhus qui vient du fond de l'Epire faire trembler l'Italie; Annibal qui part de Carthage, traverſe l'Eſpagne, les Gaules, & va juſques au-delà des Alpes allarmer les Romains, Scipion qui fait trembler Carthage à ſon tour, toutes ces actions nous étonnent, nous paraiſſent impoſſibles, & peu s'en faut même que nous ne les regardions comme des contes. Quelle eſt la raiſon de cela? Elle n'eſt pas aiſée à pénétrer; il y a ſi peu de gens qui en ſoient capables, il y en a ſi peu qui ſachent s'éloigner de leurs frontieres, il y en a ſi peu enfin qui connaiſſent la guerre des irruptions, qu'on ne voit plus perſonne aujourd'hui qui oſe s'en mêler. Un général que l'on enverrait à deux cens lieues de ſon pays, imaginerait aller courir les aventures; & les Pyrrhus, les Annibal, les Scipion trouveraient plutôt des imitateurs chez les Ruſſes & les Tartares, que chez les Allemands & les Français.

Exemples qui prouvent l'utilité des irruptions.

Tel a été dans tous les tems le génie des hommes, ils regardent comme impraticable tout ce qui paſſe leurs idées, & comme dangereux tout ce qu'ils n'ont pas vu exécuter pluſieurs fois. On peut ſe rappeller cependant que ce fut au milieu

milieu des ſuccès que les Carthaginois avaient tous les jours ſur la mer, que leur république fut plongée dans le déſaſtre par les légions qui avaient paſſé en Afrique; que la France toute floriſſante des ſuccès de Charlemagne, fut pendant plus de quarante ans la proie de quelques milliers de Barbares qui venaient du Nord, & que le vaſte empire des Chinois fut envahi deux fois par quelques hordes de Tartares (*e*). Mais ne nous arrêtons point à ces grands exemples qui ne peuvent être utiles qu'aux généraux; & fixons-nous ſur ceux qui ſervent à l'inſtruction particuliere. Si je conſulte l'hiſtoire ancienne, je vois dans la Luſitanie un chef de brigands à la tête d'une troupe leſte, & qui courait avec rapidité, battre à plates coutures & tuer un Vetilius que le ſénat de Rome avait envoyé contre les peuples de ce pays-là; envelopper près de Gibraltar Plautius & Servilianus, autres généraux Romains, leur faire mettre bas les armes, & leur accorder la paix (*f*).... Je vois en Eſpagne un Serto-

(*e*) La premiere fois dans le treizieme ſiecle, & la ſeconde dans le dix-ſeptieme; cela arrivera une troiſieme, s'il paraît chez les Tartares un autre Tamerlan qui ſache braver les mœurs efféminées des Chinois.

(*f*) Ce chef de bandits était Viriathe, Portugais de nation & chaſſeur de profeſſion. Le ſénat ayant déſapprouvé la paix faite alors avec ſes généraux, donna à Servilianus une nouvelle armée; mais ce Romain

rius, ne faire jamais la guerre que de cette maniere.... Je vois enfin en Angleterre, un Caſſivellane ayant d'abord du deſſous devant Céſar, quoiqu'à la tête d'une grande armée, ne ſe réſerver enſuite que quatre mille hommes d'élite, & déſoler alors toutes les légions de ce conquérant (*g*).

Si j'étudie l'hiſtoire moderne, je vois le chevalier Folard, le même que l'on a tant copié en ſe parant de ſes idées, offrir au général de notre armée en Italie en 1701, d'aller couper toutes les communications du prince Eugene, avec cinq cens dragons ſeulement, & être refuſé. Qui doute cependant que cet officier n'eût réuſſi? Animé par ſon zele, guidé par ſon génie, & inſtruit par les réflexions qu'il avait faites ſur tous les cas, il eût entierement ravagé la partie de l'Italie qui tenait pour les Impériaux.

Un officier général à qui je faiſais appercevoir un jour les fautes des Grecs dans la Bithynie, & la facilité de ces irruptions, m'objecta le mauvais ſuccès de celle de

deſeſpérant de vaincre Viriathe, le fit aſſaſſiner, l'an 613 de Rome.

(*g*) Caſſivellane, roi d'une partie de l'Angleterre, & le plus puiſſant ſouverain de cette île lorſque Céſar y arriva.

Guetten (*h*), lorſqu'il vint en 1707, enlever M. le premier ſur le chemin de Paris à Verſailles (*i*). Cette entrepriſe de Guetten que je connais très bien, & qui ne peut être conſidérée que comme une ſimple courſe, ne prouve rien contre mon ſentiment: on va voir quelles avaient été les diſpoſitions de cet officier, & les cauſes qui le firent échouer.

Entre les gens qui accompagnaient ordinairement Guetten dans ſes expéditions, il choiſit trente hommes pour leſquels il prit trois paſſeports de dix hommes chacun; ces paſſeports diſaient que c'était pour aller à l'ennemi. Cette troupe s'étant partagée en trois pelotons, partit d'Ath, petite ville du Hainault, à cinquante-cinq lieues de Paris, & entra en France par trois différentes routes, après être convenu des lieux où elles devaient ſe retrouver. Il y en eut une qui ſe poſta dans la forêt de

(*h*) Le nom de ce partiſan était Guetten & non pas Gurſon, comme le dit un auteur de ce tems; il était Français de nation, & colonel au ſervice de Hollande.

(*i*) Jacques Louis de Beringhen, mort en 1713, maréchal de camp, & premier écuyer du roi; on l'appellait M. le Premier, à cauſe de cette charge: ſa maiſon ſubſiſte dans le marquis de Beringhen, chevalier des ordres, auſſi premier écuyer du roi & dans la branche de Beringhen Plehedel en Bretagne.

Chantilli, à neuf lieues de Paris ; une ſeconde, à S. Ouen près de S. Denis ; & la troiſieme, ſur le chemin de Paris à Verſailles. Les ſoldats de cette derniere logerent dans différens cabarets, & l'un d'entre eux qui était un officier, ſe promenait de tems en tems dans la grande rue du pont de Seve qui traverſe la Seine à cet endroit. Ce fut là que le 22 Mars de cette année, il vit paſſer M. le duc d'Orléans ; mais le jour étant alors trop grand, il n'oſa rien entreprendre. Deux jours auparavant il avait vu paſſer M. le dauphin & les princes, mais comme ils étaient bien accompagnés ils ne tenterent rien. Enfin le 24 du même mois, un de ces dix ſoldats qui étaient en ſentinelle ſur le pont, ayant vu arriver M. le premier, fut avertir les neuf autres qui paſſerent la riviere. Les commis du péage qui l'avaient vu paſſer pluſieurs fois, le voyant revenir cette fois-là fort vîte & d'un air égaré, fermerent une barriere qui y était alors & l'arrêterent : ce ſoldat était le ſeul de la troupe qui connût bien les chemins.

Pendant ce tems-là, les neuf autres qui avaient pris les devans, voyant arriver le carroſſe & les gens de M. le Premier qui étaient à la livrée du roi, arrêterent d'abord celui qui portait un flambeau qu'ils

éteignirent. Guetten qui était de ce nombre, fit arrêter le carroſſe, prit ſans deſcendre de cheval M. de Beringen par la manche, lui dit qu'il l'arrêtait de la part du roi, & le fit monter ſur le cheval d'un palefrenier qui ſuivait le carroſſe. Un valet-de-chambre ayant demandé la permiſſion de ſuivre ſon maître, on le menaça de le tuer, & il ſe retira.

Ces neuf hommes n'ayant plus de guide, tournerent le bois de Boulegne, d'où ils allerent à S. Ouen, où était une chaiſe de poſte & les dix hommes dont j'ai parlé. Ils y mirent leur priſonnier ; mais comme ils ne ſavaient pas bien les chemins, ils employerent bien du tems avant de ſe rendre à ce village.

On apprit à Verſailles par le valet-de-chambre qu'on avait laiſſé aller, ce qui venait d'arriver ; & ſur le champ on fit partir des couriers avec des ordres aux intendans des provinces pour faire garder tous les paſſages. Le roi envoya auſſi des gardes-du-corps pour ſuivre le partiſan : tous les écuyers coururent, les uns vers la Normandie, les autres ſur les routes de Flandres & d'Allemagne. Cependant M. le premier s'étant trouvé fatigué dans la marche, Guetten lui fit faire halte pendant trois heures, & abaiſſa le derriere de

la chaiſe pour qu'il pût repoſer plus commodément.

Tous les couriers & les écuyers avaient fait tant de diligence, que le partiſan entendir ſonner le tocſin dans pluſieurs villages lorſqu'il fut ſorti de la forêt de Chantilli. Il commença pour lors à craindre pour le ſuccès de ſon expédition; cependant il ſut aller ſans être découvert, juſques à Ham petite ville de la Picardie, à trente-huit lieues de Paris; mais lorſqu'il eut paſſé cette ville, il trouva un détachement de cavalerie envoyé par le marquis de Livri, qui l'arrêta & le fit priſonnier (*k*). M. le premier qui en avait été bien traité, dit à l'officier qui commandait ce détachement, de ne point lui faire de mal, ni à perſonne de ſa troupe; & le fit ſouper avec lui. On reprit enſuite le chemin de Paris; & madame de Beringhen qui avait été au-devant de ſon mari, fit à Guetten un préſent conſidérable.

Tel fut le ſuccès de l'entrepriſe de cet officier, qui eût certainement réuſſi, ſi les péagers n'euſſent pas arreté le ſeul guide qui connaiſſait les chemins; s'il n'eût pas

(*k*) N. de Sanguin de Livri, alors colonel d'un régiment de cavalerie de ſon nom: cette maiſon ſubſiſte dans le marquis de Livri.

laiſſé aller le valet qui porta l'allarme à Verſailles, & s'il ne ſe fût pas arrêté pendant trois heures pour faire repoſer M. le premier: puiſqu'à quelques lieues de l'endroit où il fut arreté, il aurait été en ſureté. Guetten échoua dans ſon entrepriſe; mais il faut avouer qu'il avait bien pris ſes meſures, s'il eût eu plus de monde avec lui; s'il eût pu laiſſer vingt-cinq hommes en habit de chaſſeurs dans la forêt de Chantilli, il eût pu alors faire tête à celui qui l'arrêta, le combattre & s'échapper.

Je ne vois que deux officiers dans ce ſiecle, qui aient bien ſu faire la guerre des irruptions; l'un, homme du premier mérite, était le comte de Grovenſtein, d une des plus anciennes maiſons d'Allemagne, & attaché à l'empereur. Cet officier ſentant bien qu'il ne s'avancerait jamais en ſuivant la méthode ordinaire des partiſans, qui ne ſavent harceler les ennemis que ſur des limites d'une armée, demanda, pendant la guerre de la ſucceſſion, deux mille chevaux pour pénétrer en France; les ayant obtenus, il paſſa nos frontieres, entra en Champagne, ravagea cette province, pouſſa juſques à Rheims & à Châlons, fit fuir devant lui tous les habitans des lieux où il paſſa, effraya Pa-

ris, évita & donna le change à tous les détachemens que l'on mit après lui, & s'en retourna par la Lorraine, n'ayant perdu que ſix hommes.

Le ſecond, eſt le général Haddic. Les Pruſſiens ſe ſouviendront long-tems de la viſite qu'il fit à Berlin en 1760, & des contributions qu'il en exigea.

La fortune, dit Horace, rit aux audacieux. Hé! comment ne leur rirait-elle pas dans ces occaſions? Des gens qui ne ſont point attendus, qui avancent avec rapidité, & qui ne s'amuſent jamais devant les poſtes qui réſiſtent, ſont toujours les maîtres de la campagne, pendant que l'ennemi ne l'eſt que de ſes forts, & encore réuſſiſſent-ils quelquefois à les lui enlever. Jean de Vert capitaine Allemand, le même que l'on a tant chanſonné en France, voit les efforts extraordinaires du cardinal de Richelieu pour abaiſſer la maiſon d'Autriche, & n'en eſt point étonné; au contraire, ſon courage ſemble s'animer par les difficultés, & dans le tems qu'on s'y attend le moins, il vient en 1636, enlever Corbie ſous les yeux mêmes de la cour. Que devint Paris à cette nouvelle? Un auteur moderne nous l'apprend. L'effroi y fut général, on y leva vingt mille hommes, laquais pour la plupart ou apprentifs; les Pariſiens qui croyaient voir déjà Jean de Vert à leur porte, donnerent des contributions immenſes; le roi lui-même s'avança vers la Picardie, & donna au duc d'Orléans la lieutenance générale de ſon armée, forte de cinquante mille hommes; on inveſtit Corbie, & enfin on reprit cette ville après un ſiege de trois mois, fait par le roi en perſonne.... Que de remue-menage pour une petite irruption!

Il n'eſt rien de plus humiliant ſans doute, pour les généraux ſuffiſans, qui ne trouvent rien d'impoſſible à leur courage dans le propos, que de ſe voir ainſi moqués & réduits à l'abſurde par une poignée de gens qu'ils ne peuvent jamais arrêter, & dont ils ont ſouvent à ſe défier eux-mêmes. Il n'y a pas à cela autant de ſortileges qu'on le croirait bien: trois officiers comme Jean de Vert, comme Groveſtein, comme Haddic, inquiéteraient plus un Turenne, un prince de Condé, un maréchal de Saxe, que toutes les forces réunies des Anglais, des Allemands & des Hollandais.

Voilà plus d'exemples qu'il n'en faut, ce me ſemble, pour prouver la poſſibilité & les avantages de ces expéditions. « Une » choſe eſſentielle, & qu'il ne faut pas

» perdre de vue dans ces opérations, dit » Végece, c'eſt que perſonne ne doit ja- » mais déſeſpérer qu'il ne puiſſe faire ce » qui s'eſt déjà fait »..... Mais, dira-t-on, il y a bien des années que ces irruptions ne ſont arrivées ? Hé ! tant mieux, c'eſt à cauſe de cela même qu'elles en ſeront plus faciles..... Craignons-nous de ne pouvoir apprendre ce que les autres ont appris....? C'eſt dans les bons livres qu'il faut s'inſtruire, & dans les exemples à juger de ce qui s'eſt pratiqué. Mais on voit ce que c'eſt : peu d'officiers aujourd'hui ſe donnent la peine de faire des recherches ſur ces opérations négligées, parce qu'au ſein de la paix, on ne penſe jamais qu'aux plaiſirs & à la débauche (*l*).

Force des Grecs à Calpé.

En parlant de la diviſion des Grecs, Xénophon dit que l'armée fut partagée en trois corps ; le premier de plus de quatre mille cinq cens hommes ; le ſecond de quatorze cens, avec ſept cens hommes de troupes légeres ; & le troiſieme à-peu-près de pareil nombre, avec quarante chevaux. Voilà donc encore huit mille quarante hommes, reſtés de huit mille ſix cens qui avaient paſſé la revue à Céraſonte ; d'où il réſulte que l'armée n'avait perdu, depuis la bataille juſques ici, qu'environ deux mille. « Il n'y avait auſſi, dit » notre auteur, que quarante chevaux ». Nous avons vu précédemment ce que c'était que cette troupe. Eſt-ce qu'elle fut ſuffiſante pour ravager la Bithynie, brûler le pays ſur les aîles de l'armée, & marcher à l'avant-garde avec Thimaſion dans une contrée défendue par une cavalerie immenſe ? Cet article de la retraite, comme pluſieurs autres, aurait demandé que Xénophon l'eût écrit avec un peu plus d'étendue.

(*l*) Un des meilleurs ouvrages que nous ayons ſur la guerre-pratique, eſt l'*Eſſai ſur l'art de la guerre* du comte de Turpin, livre très-connu chez l'étranger par les traductions qui en ont été faites, & très-peu en France, à cauſe de l'inapplication générale.

CHAPITRE IV.

Deſcription du port de Calpé.

LA Thrace Aſiatique, que nous nommons autrement la Bithynie, s'étend depuis l'embouchure du Pont-Euxin juſqu'à Héraclée, & c'eſt tout ce que peut faire en un grand jour une galere qui va à force de rames. On ne trouve aucune ville en chemin, & ceux du pays ont le bruit de faire fort mauvais parti aux Grecs qui tombent entre leurs mains.

Le port de Calpé eſt juſtement au milieu, à l'abri d'un rocher eſcarpé qui s'avance dans la mer, & qui a quelques vingt toiſes de haut à l'endroit qui eſt le plus bas, & au-deſſus une eſpace d'environ quatre cens piés de large, capable de loger dix mille hommes. Au-deſſus eſt le port vers l'occident, avec une ſource qui ne tarit jamais, & coule le long de la mer, étant commandée auſſi par le roc; la montagne s'étend juſqu'à deux mille cinq cens pas au-dedans du pays, & n'eſt

pas pierreuſe, mais capable d'être cultivée, & le long du rivage, preſque à pareille diſtance elle porte de grands arbres de toutes ſortes, & propres à faire des navires. Le reſte de la contrée eſt fort beau & a une grande étendue, remplie de pluſieurs gros villages; & capable de produire toutes ſortes de grains, de légumes, & de fruits, hormis d'oliviers; mais il y a des figuiers & des vignes en abondance, dont le vin eſt très-agréable.

On campa donc au bas de la montagne, ſur le bord de la mer, les ſoldats ne voulant pas loger dans le bourg qui était au-haut du roc, de peur que ce ne fût un artifice pour s'y établir & y planter une colonie, s'imaginant qu'on s'était donné rendez-vous exprès à cet endroit: car l'armée n'était compoſée que des gens néceſſiteux qui étaient allés à la guerre ou par curioſité, ou par débauche, ou pour faire fortune, parce que Cyrus était en grande eſtime parmi les Grecs, & en avait déjà enrichi pluſieurs.

OBSERVATIONS.

Deſcription du port de Calpé.

LA deſcription du port de Calpé, que les Turcs appellent aujourd'hui Kerbé, n'eut pas mérité que j'en fiſſe le ſujet d'un chapitre particulier, ſi Xénophon ne l'eût fait lui-même. Nous y obſerverons cependant une choſe eſſentielle, c'eſt qu'il eſt étonnant que les peuples de la Bithynie, qui étaient belliqueux, n'aient fait aucune démarche pour s'oppoſer à la deſcente des Grecs.

Une partie des Grecs y deſcend ſans obſtacle.

Ceux-ci partant d'Héraclée, dit Xénophon, font voile vers Calpé, y arrivent & y débarquent ſans obſtacle. Cette facilité me ſurprend; car, s'il en faut croire notre héros, les Bithyniens étaient braves & naturellement ennemis des Grecs. Leur pays touchait à la mer, leur ville avait un port; ils connaiſſaient l'uſage des navires, puiſque le Pont-Euxin en était rempli: Pourquoi donc ne firent-ils aucune réſiſtance? Je n'en puis pénétrer la raiſon. S'ils avaient fait du-moins quelques diſpoſitions; s'ils avaient fermé leur port avec une eſtacade, comme le fit Scipion à Ruſcinum en Afrique (*a*), &

Ce que les Bithyniens auraient pû faire.

(*a*) Ruſcinum, aujourd'hui Marſa; ce Romain en

M. le prince de Robecq à Granville (*b*), ils auraient peut-être pu obliger les Grecs qui effrayaient toute l'Aſie mineure, de paſſer outre & d'aller deſcendre à Byſance, dont ils n'étaient plus qu'à un pas. Mais non, pas un ſeul d'entre eux n'a la penſée de réſiſter: en vain les ravages des peuples voiſins les avertiſſaient-ils d'être ſur leurs gardes, toujours incertains des lieux où l'ennemi pouvait deſ-

ferma l'entrée par trois eſtacades de bateaux, qui furent autant de barrieres contre les Carthaginois, l'an 550 de Rome.

(*b*) Anne Louis Alexandre de Montmorenci, prince de Robecq, grand d'Eſpagne, lieutenant-général des armées, &c. Ce prince défendait la baſſe Normandie en 1758; & voyant que les Anglais avaient déjà fait pluſieurs deſcentes ſur nos côtes, qu'ils allarmaient toutes nos provinces maritimes, & qu'ils pouvaient entrer dans Grandville en forçant le vent, défendit l'entrée du port de cette ville avec une eſtacade garnie d'une bonne artillerie. Cette nouvelle fortification, à laquelle perſonne ne ſongeait & qu'on trouva admirable lorſqu'elle fut faite, mit tellement à l'abri cette partie de la Normandie, que les ennemis n'oſerent jamais en approcher. Ce général eſt un de ceux qui ſoutient avec le plus de décence la gloire de ſa maiſon, qui ſubſiſte encore dans le marquis de Montmorenci Morbecq, & dans pluſieurs branches. Au reſte c'eſt une erreur populaire, ridicule, & trop généralement répandue, d'imaginer qu'il n'exiſte plus de vrais Montmorencis. Si l'on conſulte tous les généalogiſtes, l'hiſtoire des grands officiers de la couronne, & leurs critiques, on verra que toutes les branches de cette maiſon deſcendent en ligne maſculine de la premiere tige.

cendre, ils n'aſſemblent aucunes troupes; & ils ſont faibles par-tout.... Nous avons été quelquefois dans une ſituation pareille vis-à-vis des Anglais : ayant plus de huit cens lieues de côtes ſur l'Océan ou la Méditerranée, il nous était impoſſible, dit-on, de faire une chaîne de troupes aſſez forte pour leur réſiſter. J'ai entendu alléguer cette raiſon au maréchal de Belle-Iſle, à l'occaſion du chevalier de Redmont qui avait contribué à la victoire de S. Caſt; mais ſi la défenſe du côté de la terre était inſuffiſante, ne pouvait-on pas y ſuppléer par celle de la mer (c)?

Nouvelle idée pour défendre les côtes.

Eſt-ce qu'on n'eût pas pu établir de diſtance en diſtance ſur nos côtes, des petites eſcadres formées avec des chaloupes pontées, & montées chacune de deux ou trois pieces de canon? Ces chaloupes qui auraient pu être équipées & armées à peu de frais, n'auraient-elles pas pu à des ſignaux convenus, ou lorſqu'elles auraient apperçu quelque flotte ennemie, longer la

(c) Jean Chevalier de Redmont, lieutenant-général, chevalier de S. Louis & de S. Lazare; cet officier fut un de ceux qui en 1759, année d'ailleurs malheureuſe, ſeconda le mieux M. le duc d'Aiguillon à la défaite des Anglais à Saint-Caſt. Sa maiſon, originaire du comté de Vexfort en Irlande, ſubſiſte auſſi dans deux neveux, capitaines au régiment de Rothe.

côte à la même hauteur, ſe tenir entre l'ennemi & la terre, & lui préſenter continuellement une batterie ambulante?

Jamais l'ennemi ne s'eſt aviſé de deſcendre devant les poſtes où l'on avait placé de l'artillerie; donc dès qu'il en aurait vu devant lui, il n'aurait point oſé en approcher.

Objections ſur ce plan & réponſes.

La mer n'eût pas toujours été tenable pour ces chaloupes.... Cela eſt vrai; mais elle ne l'aurait pas été mieux pour l'ennemi. Eſt-ce que les gros vaiſſeaux ne ſont pas le plus ſouvent obligés, dans les gros tems, de prendre le large?

Deux ou trois coups de canon pourraient couler une chaloupe à fond..... Je l'avoue encore; mais je dis que la choſe ſerait très-rare, parce que ces chaloupes ne ſeraient qu'un point très-difficile à ajuſter, & qu'elles auraient auſſi une artillerie d'autant plus dangereuſe, qu'elle ſerait plus raſante & porterait auſſi loin. Arriverait-il d'ailleurs qu'une chaloupe fût délabrée, ſur le champ elle regagnerait la côte dont elle ſerait près; & ſi elle coulait à fond, l'équipage pourrait aiſément ſe ſauver ſur les autres chaloupes de l'eſcadre?

Mais, dira-t-on, l'ennemi rendra les vôtres inutiles avec celles qu'il pourra ar-

mer? Hé bien! ce ſera alors un combat de mer où nous ſerons en égalité d'avantage. Les ſoldats venant promptement à l'abordage, feront uſage des grenades, des feux Grégeois & des haches d'armes. Qui empêcherait d'ailleurs d'employer les galériens & les déſerteurs en qualité de rameurs ſur ces petites eſcadres, & épargner d'autant les autres hommes en cas d'accident.....? On les fait mourir pour ſervir d'exemple aux autres..... C'eſt bien fait; mais un pendu n'eſt bon à rien, & un homme qui rame, ou qui eſt condamné aux travaux publics, eſt encore utile à ſa patrie.

Si l'on dit que dans ces combats particuliers, les vaiſſeaux ennemis viendront au ſecours de leurs chaloupes. Alors je réponds que les nôtres ſe gliſſeront entre deux, qu'ils jetteront des feux d'artifices dans les vaiſſeaux ennemis, & les brûleront eux-mêmes, comme firent à la bataille d'Actium les petits navires d'Auguſte, qui ſe mêlant dans la flotte de Cléopatre & d'Antoine, les percerent à fleur d'eau, & les obligerent de prendre la fuite: il en fut de cette bataille comme de ces combats où les troupes légeres ont l'avantage ſur les vieux ſoldats.

Si l'on oppoſait enfin la difficulté de

l'établiſſement, je répondrais que quand il n'y aurait ſur les côtes du royaume que deux cens ports, rades, havres, cales ou abris pour ſervir d'aſyles à ces petites eſcadres, cela ſerait ſuffiſant pour la défenſe de toutes nos côtes; parce qu'il y a une infinité d'endroits où les deſcentes ſont impraticables, ſoit à cauſe des bancs de ſable, des bas-fonds, des écueils, des eſcarpemens ou des greves qui s'y trouvent, ſoit parce que les fortifications, les poſtes & les batteries qui y ſont établis, les défendent déjà. Qu'on faſſe donc à ce ſujet toutes les objections que l'on voudra, je ſoutiens qu'un établiſſement pareil, perfectionné d'après les lumieres de quelques habiles marins, & d'après l'expérience qui rend maître, ſerait un moyen excellent pour rendre nos côtes inabordables; pour balayer l'entrée de nos ports, où il nous arrive ſouvent d'être bloqués; & pour aſſurer en tems de guerre la pêche, la navigation, & la communication d'une province à l'autre.

Xénophon aurait dû déſabuſer les Grecs de l'idée de s'enrichir.

L'inimitié naturelle des Bithyniens contre les Grecs, dont Xénophon fait mention dans ce chapitre, juſtifie, comme j'ai dit, les ravages de ceux-ci; & cependant notre Athénien paraît être toujours oppoſé à ces pillages. Sachant que la plus

grande partie de l'armée n'était compoſée que de gens néceſſiteux qui avaient ſuivi Cyrus, uniquement dans la vue de faire fortune, Xénophon qui était auſſi prévoyant, qu'habile orateur, n'aurait-il pas dû, puiſqu'il ne voulait pas ſe prêter à leur deſſein, les déſabuſer ſur les idées de fortune qu'ils s'étaient formées, & les exciter à ne pas flétrir par une inconduite affreuſe, la gloire dont ils venaient de ſe parer? Depuis ſon arrivée dans la Colchide, Xénophon avait été témoin du chagrin qu'avaient ſes ſoldats de retourner en Grece les mains vuides; les laiſſer dans cette opinion, c'était s'expoſer à des murmures violens, & au même ſort peut-être qu'eut depuis Poſthumius, lorſqu'ayant fait eſpérer à ſon armée le pillage de la ville de Bola, au pays des Véiens, & ne le leur ayant pas donné, il ſe vit ſur le point d'être maſſacré par ſa garde (*d*)..... Officiers, qui voulez exciter la valeur de vos ſoldats, animez-les par l'attachement au ſouverain, par l'amour de la gloire, par le deſir de la vengeance, par la ſuperſtition même ſi vous le pouvez; mais ne les encouragez jamais par l'eſpérance des richeſſes, que vous ne ſoyez aſſuré de les leur procurer!

Danger qu'il y a de bercer les ſoldats de l'eſpérance du butin.

(*d*) Poſthumius, tribun, l'an 338 de Rome.

CHAPITRE V.

Défaite de cinq cens ſoldats, &c.

APRÈS avoir demeuré à Calpé un jour, Xénophon ſacrifia pour marcher, parce qu'il n'y avait plus de vivres, outre qu'il était bien-aiſe de rendre les derniers devoirs à ceux qui étaient morts à la défaite. Il partit donc les ſacrifices étant favorables, ſuivi auſſi des Arcades, & inhuma la plupart des corps à l'endroit où ils furent trouvés, à cauſe qu'on ne les pouvait tranſporter le cinquieme jour, & ramaſſant les autres, leur donna une ſépulture honorable; il dreſſa un tombeau à ceux qu'il ne put trouver, avec un grand bucher, ſur lequel on jetta des couronnes, après quoi on retourna au camp, & l'on paſſa ainſi le reſte du jour.

Le lendemain tous les ſoldats s'aſſemblerent par ordre, principalement d'Agaſie, de Stymphale & de Hiérome Elien, & d'autres plus anciens capitaines d'Arcadie, & l'on ordonna de

ſuivre l'ordre ancien pour le commandement, & de punir du dernier ſupplice quiconque parlerait à l'avenir de ſe ſéparer.

Chiriſophe était déjà mort d'un breuvage qu'il avait pris durant la fievre, & Néon commandait en ſa place. Enſuite Xénophon ſe levant dit aux ſoldats : « Vous voyez, compagnons, » qu'il faut faire le reſte du chemin par » terre, parce que nous n'avons point » de vaiſſeaux, & partir de bonne » heure, à cauſe que les vivres nous » manquent. Sacrifions donc pour no» tre départ, & nous préparons au » combat, car l'avantage qu'ont rem» porté nos ennemis leur aura groſſi » le cœur ».

Là-deſſus les généraux commencerent à ſacrifier en la préſence du devin Arexion, car Silanus s'était ſauvé ſur un vaiſſeau d'Héraclée ; mais les ſacrifices furent contraires ; on paſſa donc là le reſte du jour, quelques-uns murmurant contre Xénophon, comme ſi c'eût été un artifice pour les faire demeurer afin de s'établir en ce lieu ; c'eſt pourquoi il fit publier le lende-

main, que tous les devins euſſent à ſe trouver aux ſacrifices avec les ſoldats qui en auraient envie ; & ayant ſacrifié devant tous, les ſacrifices furent encore contraires, quoiqu'on eût égorgé trois fois des victimes. Alors les ſoldats commencerent à murmurer publiquement, parce que tous leurs vivres étaient conſumés, & qu'il n'y avait point de lieu pour en acheter ; de-ſorte que Xénophon voyant l'extrémité où ils étaient, dit qu'il était d'avis de ſacrifier tout de nouveau.

Là-deſſus quelqu'un s'écria, qu'il ne s'étonnait pas que les ſacrifices fuſſent contraires, parce qu'il avait appris d'un vaiſſeau qui était arrivé le jour précédent, que le gouverneur de Byſance ſe préparait à les venir querir ſur des navires, ce qui ne s'accordait pas au deſſein pour lequel on ſacrifiait. Tous donc opinerent à l'attendre ; mais comme on n'avait point de vivres, on ſacrifia encore par trois fois pour marcher contre l'ennemi, ſans pouvoir trouver de victime favorable.

Alors ils vinrent crier à la tente de Xénophon qu'ils n'avaient rien à man-

ger ; mais il dit qu'il ne les menerait pas contre l'ennemi malgré la volonté des dieux, & ſacrifia encore le lendemain en préſence de toute l'armée, qui s'était aſſemblée en cet endroit pour aſſiſter aux ſacrifices. Comme les victimes vinrent à manquer, les généraux aſſemblerent les troupes ſans les faire marcher, & Xénophon leur dit, que peut-être l'ennemi était en campagne & qu'il faudrait combattre, que ſi l'on montait donc dans le bourg qui était ſur le haut de la colline, on y pourrait laiſſer le bagage, & les ſacrifices ſeraient peut-être plus favorables. Mais les ſoldats s'écrierent, qu'il n'était pas néceſſaire, & qu'il fallait ſacrifier ſur l'heure; & parce qu'il n'y avait plus de victimes, on égorgea les bœufs d'un chariot, mais toujours inutilement.

Alors Néon voulant complaire aux ſoldats, que la faim preſſait, fit publier qu'il était prêt de marcher juſqu'à des villages voiſins où il avait ſçu qu'il y avait des vivres. Il s'aſſemblerent donc bien deux mille avec des ſacs & autres choſes ſemblables, outre leurs armes ; mais comme ils étaient répandus dans

dans ces villages pour piller, ſurvint la cavalerie de Pharnabaze qui s'était aſſemblée avec les habitans du pays pour les empêcher d'entrer dans la Phrygie, & en tailla en pieces cinq cens ; le reſte ſe ſauva ſur une éminence.

Sur ces nouvelles Xénophon égorgea le bœuf d'un chariot, & marcha à leur ſecours avec tous les ſoldats qui étaient au-deſſus de trente ans, & après avoir ſauvé ceux qui reſtaient de la défaite, revint au camp environ le coucher du ſoleil. Il y avait grande conſternation, & les Barbares vinrent la nuit à-travers les bois attaquer la garde avancée, dont ils taillerent en pieces une partie, & pourſuivirent le reſte juſqu'au camp, où l'allarme fut grande ; mais on ne trouva pas à propos de ſortir, à cauſe que le pays était trop couvert.

On paſſa donc toute la nuit ſous les armes, après avoir mis garde par-tout. Le lendemain les chefs menerent les troupes ſur la montagne avec tout le bagage, & avant l'heure du diné ils eurent fortifié les avenues de foſſés & de

paliſſades, n'y laiſſant que trois portes. Il y avait auſſi un vaiſſeau d'Héraclée qui apporta du vin, de la farine, & des victimes.

Xénophon s'étant levé de grand matin ſacrifia pour la marche, & les entrailles furent belles d'abord; après quoi le devin Arexion vit paraître une aigle favorable, & lui cria qu'il ne tardât pas davantage à marcher. Il tira donc les troupes hors du camp, après avoir fait publier que tous les ſoldats euſſent à repaître, & qu'on laiſſât le bagage & les eſclaves ſous la conduite de Néon; mais il eut honte de demeurer lorſqu'il vit partir les autres, & les ſuivit ſans laiſſer dans le camp que ceux qui étaient au-deſſus de quarante-cinq ans.

On n'eut pas fait demi-lieue qu'on trouva par le chemin les corps morts de la derniere défaite, & faiſant un cercle de toutes les troupes, on donna la ſépulture à tous ceux qui s'y trouverent enfermés; puis paſſant outre, on en fit autant, juſqu'à ce qu'approchant des villages, on les trouva par monceaux, & les aſſemblant, on leur

donna à tous même tombeau. Comme on fut au-delà qu'il était plus de midi, les ſoldats commencerent à ſe détâcher du gros pour aller prendre ce qu'ils voyaient épars par la campagne; mais ſur ces entrefaites l'ennemi parut en bataille ſur les montagnes, & fit halte ſitôt qu'il eut apperçu l'armée à quelque demi-lieue de diſtance.

Il y avait quantité de cavalerie & d'infanterie ſous le commandement de Spitridate & de Ratinès, deux lieutenans de Pharnabaze; auſſi-tôt le devin Arexion ſacrifia, & les ſacrifices furent favorables dès la premiere victime. Alors Xénophon dit aux autres colonels qu'il trouvait à-propos avant de paſſer outre, de faire un corps de reſerve pour ſoutenir la bataille ſi elle était enfoncée, & avoir des gens tout frais contre l'ennemi en déſordre, ce qui fut généralement approuvé: « Marchez donc au combat, dit-il, pour » ne pas tarder davantage, puiſque les » ennemis ont paru, & je vous ſuivrai » avec le corps de reſerve ».

Cela dit, il détache les trois dernieres troupes, de deux cens hommes cha-

cune, en jette l'une ſur la droite, l'autre ſur la gauche, & la troiſieme au milieu, toutes trois à quelques cent pas de diſtance de la bataille pour la ſoutenir; ils paſſerent ainſi juſqu'à un bocage épais où les premiers firent halte craignant de ne pouvoir paſſer, & crierent aux chefs qu'ils s'avançaſſent, ce que Xénophon ayant oui il y accourut pour voir ce qui pouvait empêcher la marche.

Comme les officiers furent aſſemblés, Sophenet, le plus ancien des colonels, dit qu'il n'était pas d'avis de paſſer outre; mais Xénophon prenant la parole, « Vous ſavez, meſſieurs, dit-» il, que je ne vous ai jamais jetté dans » le péril volontairement, car nous » avons plus beſoin de nous ſauver que » d'acquérir de l'honneur; mais j'ai à » vous dire qu'il eſt impoſſible de ſor-» tir d'ici ſans combat; car ſi nous n'al-» lons aux ennemis, nous les aurons » ſur les bras dans la Retraite: regar-» dez donc lequel eſt le plus avanta-» geux de leur tourner le dos ou le vi-» ſage; pour moi j'aimerais mieux don-» ner avec la moitié moins de mon-

» de, que de combattre en retraite » avec une fois autant, outre que l'un » n'eſt pas honnête, & l'autre donnera » du courage aux plus lâches. D'ail-» leurs ſi nous marchons contre eux, » je ſuis ſûr qu'ils ne nous attendront » point, au-lieu qu'en lâchant le pié » ils ſeront tous auſſi-tôt à nos trouſſes. » Il nous eſt même avantageux d'avoir » le bois à dos dans le combat, & je » voudrais que nous fuſſions ſi bien » remparés de toutes parts, qu'ils ne » fuſſent par où nous attaquer, afin » qu'ils ſe retiraſſent plutôt; outre que » la difficulté de la retraite nous ap-» prend à ne mettre notre ſalut que » dans la victoire; du-reſte, je m'étonne » que quelques-uns trouvent ce paſ-» ſage plus difficile que tant d'autres » que nous avons traverſés. Il n'y en » a point qui ne le ſoit devant de la » cavalerie ſi l'on n'eſt victorieux: » comment repaſſerons-nous les monta-» gnes à la merci de tant d'infanterie » légere? & quand nous ſerons venus » à la mer, quel moyen de nous ſau-» ver ſans vaiſſeaux ou de demeurer » ſans vivres? Ne vaut-il pas autant » combattre aujourd'hui que demain, &

» après diné qu'à jeun? Les ſacrifices » ſont beaux, les préſages heureux, les » dieux favorables, ne laiſſons pas van- » ter les Barbares d'avoir oſé ſe pré- » ſenter devant nous ſans combat ».

Les capitaines s'écrierent, qu'il marchât le premier ſans qu'il y eût plus de conteſtation. Il marcha donc, après avoir fait publier que chacun eût à paſſer devant ſoi ſans défiler par-deſſus le pont pour être plutôt au-delà. Comme on fut hors du bois, il paſſa le long de la bataille, criant aux ſoldats: « Souve- » nez-vous, compagnons, de tant de » combats où vous avez remporté la » victoire à l'aide des dieux; ſouvenez- » vous que vous êtes aux portes de la » Grece, où il eſt glorieux de laiſſer de » ſoi une mémoire immortelle ». Il ajoute à cela la honte & le danger de la fuite, & les encourage à ſuivre Hercule leur conducteur. Lorſqu'il eut dit cela, il ſe mit à la tête de l'infanterie peſamment armée, après avoir jetté les gens de trait ſur les aîles de part & d'autre, & commanda aux ſoldats de porter la pique ſur l'épaule droite juſqu'à ce que la trompette eût ſonné,

puis de la baiſſer & marcher poſément, ſans s'emporter dans la pourſuite, & donna pour mot Jupiter le ſauveur & Hercule le conducteur.

Les Barbares, à cauſe de l'avantage de leur poſte, ſoutinrent la décharge de l'infanterie légere, qui courut contre eux avec de grands cris, ſans attendre le commandement, & la mirent en fuite. Mais ils ne purent ſoutenir le choc de l'autre qui marcha contr'eux à grands pas, les piques baiſſées, après avoir jetté des cris au ſon de la trompette & chanté l'hymne du combat. Timaſion les pourſuivit avec la cavalerie, qui pour être en petit nombre n'en put pas tuer beaucoup. Leur aîle gauche qui ſuivait ſe diſſipa auſſi-tôt; mais la droite ne ſe voyant pas pourſuivie, ſe rallia & fit halte ſur une colline. Alors les Grecs croyant qu'il était moins dangereux de pouſſer que de rebrouſſer chemin, marcherent contre eux, après avoir chanté une ſeconde fois l'hymne du combat; mais ils ne les attendirent pas, & furent pourſuivis par l'infanterie légere, juſqu'à ce qu'ils ſe diſſiperent comme les autres.

L'ennemi y perdit peu de gens, parce qu'on n'oſait s'emporter bien loin à cauſe de la multitude de leur cavalerie, qui ſe rallia une ſeconde fois ſur des hauteurs, ce qui mit les Grecs au deſeſpoir; ils réſolurent néanmoins de la pouſſer encore un coup, de peur qu'elle ne reprît cœur & ne leur revînt fondre ſur les bras dans la retraite. Alors les Barbares, comme s'ils euſſent été chaſſés par de la cavalerie, deſcendirent à toute bride vers un bois que les Grecs ne voyaient pas à cauſe de la montagne qui les couvrait. Ils retournerent donc de la pourſuite parce qu'il ſe faiſait tard; & étant arrivés au lieu où l'on avait combattu, ils dreſſerent un trophée, & reprenant le chemin de la mer, arriverent au camp ſur le coucher du ſoleil, à cauſe qu'ils n'en étaient éloignés que de deux lieues; les ennemis ſe retirerent enſuite au-dedans du pays avec tout ce qu'ils avaient, & les Grecs attendirent le gouverneur de Byſance, faiſant tous les jours des courſes de-çà & de-là, ſuivis des bêtes de ſomme & des eſclaves, & revenant chargés de vivres, car le pays produit le tout, hormis des olives.

Lorſque l'armée campait, ſi quelqu'un allait en parti, le butin lui appartenait; mais quand elle marchait, ceux qui s'écartaient pour piller étaient obligés de rapporter tout en commun; l'abondance était donc grande dans le camp, car il y arrivait tous les jours des vivres de tous les endroits de la Grece; & ſur le bruit qui courait qu'on bâtiſſait une ville & qu'il y avait un port, tous les vaiſſeaux qui paſſaient y venaient relâcher; les Barbares même de ces quartiers envoyerent vers Xénophon ſur cette nouvelle pour rechercher ſon alliance, & il les préſenta aux ſoldats.

OBSERVATIONS.

Les Grecs vont brûler ceux de leurs ſoldats qui avaient été tués.

UNE partie des Grecs ayant été battus, bleſſés ou tués par les habitans de la Bithynie, comme on l'a vu précédemment, on retourna ſur le champ de bataille pour brûler les morts. Cet uſage établi chez la plupart des nations de l'Aſie & de l'Afrique, où il ſubſiſte encore aujourd'hui; était comme je l'ai obſervé ailleurs, très-reſpecté des Grecs. On voit dans le *quatorzieme livre de Tacite*, que Calliceratidas

ayant été défait par les Athéniens près de Argineuſes, l'aréopage condamna à la mort pluſieurs de ſes généraux pour n'avoir pas brûlé les corps de ceux qui avaient été tués dans le combat. De-là, l'attention qu'eurent nos Dix-mille d'élever des bûchers à ceux d'entre eux qui avaient péri dans les différentes actions qu'ils avaient ſoutenues depuis la bataille.

Mort de Chiriſophe.

Dans ces circonſtances Chiriſophe qui était déjà malade, mourut; & Xénophon, ainſi que les autres généraux, n'avaient plus d'autorité. Les ſoldats étaient leurs maîtres; & preſſés par la faim, autant que par le deſir de s'enrichir, ils furent encore, ſans précautions & ſans ordre, piller les villages voiſins de Calpé. Alors arrive Pharnabaſe, à la tête d'une cavalerie nombreuſe, qui tombe ſur ces coureurs, les met en déroute, & taille en pieces cinq cens d'entre eux.

Cinq cens Grecs ſont taillés en pieces par la cavalerie Barbare.

Cet avantage du ſatrape fut l'ouvrage ſeul de la cavalerie Perſane, qui paſſait alors pour la meilleure de l'univers; d'où l'on peut juger, quoi qu'en diſe le chevalier Follard, de l'extrême utilité de cette arme à la guerre. Je ne ſais pourquoi cet auteur a ſi fort affecté de déclamer contre elle dans ſes *Commentaires ſur Polybe*. S'il fallait juger cependant de l'opinion qu'il

en avait, par les précautions qu'il prend pour en garantir ſa colonne, on doit croire qu'il la regardait comme très-redoutable.

Sentiment du chevalier Follard & de M. de Bouſſanelle ſur la cavalerie.

M. de Bouſſanelle (*a*) a compoſé des mémoires pour relever cette erreur du chevalier Follard, auquel il eſt oppoſé dans les faits mêmes dont l'autre s'étaye, comme l'a fort bien obſervé un ſavant de nos jours: autant le premier eſt-il perſuadé que l'infanterie bien menée eſt invincible à la cavalerie, autant M. de Bouſſanelle eſt-il convaincu qu'elle ne l'eſt pas.

Je ne veux point ici m'ériger en juge dans ces deux opinions; mais après avoir examiné la choſe, il m'a paru que dans les exemples dont l'un & l'autre ſe ſervent, ils n'ont point eu aſſez d'égard aux cauſes accidentelles qui décident le plus ſouvent la victoire.

La colonne de Follard, toute compoſée d'hommes intrépides & de ſang froid, ſerait peut-être impénétrable à la cavalerie telle qu'elle eſt aujourd'hui. Tout ce que dit M. de Bouſſanelle ne prouve rien contre cette ſuppoſition; car on pourra

(*a*) N. de Bouſſanelle, de l'académie de Beſiers, ſa patrie, capitaine de cavalerie au régiment de Beauvilliers.

toujours lui oppoſer que la cavalerie a été ſecondée par le canon, ou qu'elle a mis pié à terre, & que dèſlors ce n'était plus un combat de cavalerie; ou que l'avantage du terrein a décidé la victoire; ou enfin que ſi l'infanterie a été rompue, c'était plutôt par un défaut de fermeté dans le ſoldat, que par un vice dans ſa diſpoſition.

Rien n'eſt plus facile que de ſe donner l'avantage dans de ſemblables diſputes, parce qu'on peut faire des ſuppoſitions à l'infini; mais que les choſes fuſſent égales, qu'une cavalerie intrépide attaquât une infanterie intrépide, l'une & l'autre livrée à ſes propres forces, à-peu-près à nombre égal, ſans le ſecours du canon, & ſans autre avantage reſpectif que celui qu'elles peuvent tirer de leurs armes, de leurs manœuvres & de leurs diſpoſitions; les eſcadrons de quelque maniere qu'ils ſoient formés, en ligne, en peloton ou en coin, enfonceront-ils une colonne? Voilà le problème réduit à ſa plus ſimple expreſſion.

Utilité de la cavalerie.

Croire comme M. Folard, que la cavalerie eſt inutile, eſt une idée qu'on ne pardonnera jamais à ce grand homme; mais penſer comme M. de Bouſſanelle, qu'elle puiſſe tenir lieu par-tout de l'infanterie, c'eſt s'abuſer également.

Quoi que diſent donc les partiſans de l'infanterie, je ſoutiens qu'on ne trouvera jamais de troupes plus propres que la cavalerie pour ſe rendre maître de la campagne, ſe porter avec rapidité à l'inveſtiſſement des places dans les pays où, comme en Flandres, il eſt facile d'en menacer pluſieurs à la fois; pour ravitailler celles qui ſont dépourvues, étendre des contributions, faire des courſes éloignées, tranſporter aiſément de l'infanterie, charger l'ennemi lorſqu'il eſt ébranlé, le culbuter lorſqu'il fait une ſortie, achever de le mettre en déroute, & arrêter les progrès de ſa cavalerie propre.... Cependant quelle que puiſſe être ſon utilité à tous ces égards, je dois avertir que les officiers qui ne ſe ſeront pas attachés à combattre de l'une & de l'autre maniere, manqueront toujours les plus belles occaſions de s'avancer, parce qu'il eſt auſſi rare de voir des combats dans les plaines raſes, que d'en voir de fréquens dans les bois, dans les montagnes, dans les vignes, dans les villages & dans les lieux où la cavalerie ne peut jamais manœvrer aiſément. Il me paraîtrait donc très-eſſentiel que les officiers fuſſent exercés à ſervir à pié & à cheval, parce que pouvant réunir alors l'avantage des deux armes, ils ſeraient plus aſſurés du ſuccès.

On me demandera peut-être ici quel eſt l'ordre le plus convenable à la cavalerie, dans les différentes actions de guerre où elle peut ſe trouver? A cela je réponds qu'il eſt auſſi difficile d'indiquer un ordre de bataille à la cavalerie, qui ait pour lui l'évidence du ſuccès, qu'il l'eſt pour l'infanterie; il me paraîtrait ſeulement que dans les combats de cavalerie à cavalerie, l'ordre demi-lunaire de Baſta, ſuivi par les Tartares & par les Turcs, ſerait préférable à tout autre (*b*), pourvû toutefois que l'on plaçât les corps d'une maniere indépendante les uns des autres, & que chaque extrémité fût ſoutenue par des pelotons placés en colonne: parce qu'alors l'ennemi ne pouvant attaquer le centre où il ſe trouverait renfermé comme dans des tenailles, & les aîles étant renforcées par des corps diſpoſés en échelons qui pourraient ſe porter à droite, à gauche, & prendre l'ennemi de tous côtés, cette diſpoſition en demi-cercle ſerait peut-être impénétrable à la cavalerie;

(*b*) Georges Baſta, fameux général de cavalerie du dix-ſeptieme ſiecle, au ſervice de l'empereur. On a de lui deux excellens traités ſur la Diſcipline militaire qu'on ne lit point en France, parce que les Français croyent que tout a été dit par eux. Son ordre demi-lunaire a ſes inconvéniens, je le ſais, mais il n'en eſt aucun qui n'ait les ſiens.

mais cet ordre n'eſt bon que pour la défenſe qui, comme l'on voit, ne ſe fait jamais dans la cavalerie qu'en attaquant. Car s'il était queſtion de charger l'ennemi, je croirais que la meilleure maniere ſerait de le faire en fourrageur, comme l'obſerva Charles XII. à Holouſin, où l'on vit des pelotons de dix à douze drabans qui ſe ſuccédaient, renverſer des gros eſcadrons Ruſſes. J'ai dit que la défenſe de la cavalerie ne ſe faiſait jamais qu'en attaquant, & cette maxime qui paraît d'abord un paradoxe, eſt un axiome dans les manœuvres de ce corps. Il y a pourtant fort peu d'officiers qui l'adoptent, & qui ſachent que dans les retraites mêmes le mouvement de ſe rompre par quatre, & de revenir à la charge, eſt le plus excellent de tous.

Enfin dans les combats où il y a de la cavalerie & de l'infanterie, je penſerais que la meilleure de toutes les méthodes ſerait de faire ſoutenir une arme par l'autre, comme Henri IV. à Coutras, lorſqu'il méla ſes eſcadrons commandés par M. de la Trémoille (*c*), avec l'infanterie com-

(*c*) N. de la Trémoille, duc de Thouars. Henri IV. ne faiſait rien ſans le conſulter, parce qu'il joignait à un ſens exquis une valeur extraordinaire: ſa maiſon ſubſiſte dans le duc de la Trémoille.

mandée par M. de Vignoles (*d*). Une obſervation très-importante en pareil cas, eſt de laiſſer les intervalles néceſſaires entre chaque corps, afin qu'ils ne s'embarraſſent point. Toute cavalerie, quelque brave qu'elle ſoit, qui s'oubliera ſur cet article des intervalles, ſera battue ſans reſſource.

La manœuvre de charger en muraille, comme l'ont fait de nos jours le comte de Gages & le roi de Pruſſe, n'eſt bonne que dans peu de circonſtances, lorſqu'on a des troupes très-aguéries & des généraux bien ſûrs d'eux-mêmes: or tout cela eſt aſſez rare. A la bataille de Campo Sancto ſix eſcadrons Eſpagnols ſe trouvent vis-à-vis de dix-ſept eſcadrons Autrichiens. La ſituation était critique: l'officier général qui les commandait le ſentit, & ne perdit point l'eſpérance de vaincre. D'abord il s'avance au petit pas; mais lorſqu'il n'eſt plus qu'à trente toiſes des ennemis, ſes eſcadrons ſe partagent, forment deux corps qui volent comme le vent ſur les deux flancs des Autrichiens, les attaquent, les jettent les uns ſur les autres, & les mettent en déroute dans moins de tems

(*d*) N. de Vignoles, d'une maiſon originaire du Languedoc.

que je n'en mets à le dire (*e*). Tout général qui ſaura tirer ainſi parti de la viteſſe de ſa cavalerie, pourra ſe préſenter avec confiance à l'ennemi, ne point s'embarraſſer du nombre, & ſe promettre la victoire.

J'ai donné dans le *troiſieme livre de ces Commentaires*, quelques idées ſur les changemens à faire dans la cavalerie; j'ajouterai actuellement qu'il me ſemble que les manœuvres de ce corps ne ſauraient être trop ſimples, qu'on devrait ne la faire ſervir que du ſabre à cheval, du mouſquet à pié, & lui bien inculquer ſur tout que ſa vraie maniere de combattre comme cavalerie, eſt d'imiter les Eſpagnols, qui du premier abord s'abandonnent le ſabre à la main ſur l'ennemi (*f*).

Une évolution utile ſerait encore d'accoutumer notre cavalerie à fuir & à revenir à la charge. Il y a une infinité d'actions à la guerre où cette ruſe pourrait avoir le plus heureux ſuccès, ſi l'on ſavait comme les Grecs la mettre au rang de nos manœuvres. « Lorſque Nabis, tyran de » Lacédémone, dit Plutarque, voulut

(*e*) La bataille de Campo-ſancto, ſe donna le 8 Février 1745.

(*f*) J'aurais dû dire auſſi les Maures, dont la cavalerie eſt autant au deſſus de celle d'Eſpagne: que celle d'Eſpagne eſt au-deſſus de toutes celles de l'Europe.

» mettre en déroute les Achéens, il or-
» donna à ſa cavalerie de fuir, de s'arrêter,
» de faire volte-face, de revenir ſur l'en-
» nemi de le tailler en pieces; & tout cela
» arriva ».

Mais, dira-t-on, cette manœuvre ne ſaurait être admiſe par les Français qui ont autant de vîteſſe dans la fuite, que dans le premier choc? A cela je réponds que ſi les Français ſont un torrent que rien ne ſaurait arrêter, c'eſt qu'ils ne ſont jamais exercés à céder le terrein ni à le reprendre. A la bataille de Caſſano en 1705, M. de Vendôme voit une ligne de cavalerie ſe ſauver en déſordre, quelques officiers veulent l'arrêter. « Laiſſez, laiſ-
» ſez, leur crie le général, ne voyez vous
» pas que ces braves gens vont ſe rallier
» ſur cette hauteur, & que je viens me
» mettre à leur tête ». A ces mots la cavalerie s'arrête, ſe réunit, recharge les ennemis, & la bataille eſt gagnée. Cet exemple ſeul prouve que la cavalerie Françaiſe ſaura faire toutes les manœuvres admiſes dans la tactique, lorſqu'on s'attachera à inſtruire les officiers, & à exercer les troupes. Aujourd'hui les choſes commencent à changer, & l'on doit tout attendre de la cavalerie Françaiſe, lorſqu'elle joindra à ſa valeur naturelle une bonne diſci-

pline, & les principes établis depuis peu dans les écoles d'équitation, ſur les idées de M. de Barbançon (g).

Les malheurs rendent ſages. Les Grecs revenus du pillage où ils avaient été ſi bien étrillés, & voyant cette fois-là encore combien le défaut d'harmonie leur avait été funeſte, convinrent de condamner au dernier ſupplice quiconque parlerait à l'avenir de ſe ſéparer. En conſéquence ils ſe laiſſerent conduire par Xénophon, pour lequel ils conſervaient toujours la plus grande confiance.

Ce général connaiſſait la ſituation des Grecs encore mieux qu'eux-mêmes; il ſavait que l'armée allait périr de faim; il la voyait pour ainſi dire inveſtie dans ſon camp par la cavalerie de Pharnabaſe, & qu'elle ne pouvait avoir des vivres ſans reprendre cette conſidération que procure la victoire: il crut donc néceſſaire de la

(g) Louis Antoine du Prat, marquis de Barbançon, inſpecteur & lieutenant général de cavalerie. Les écoles d'équitation dont il a donné les plans & que la cour a adoptés, feront un avantage ineſtimable pour la cavalerie qui, à quelques évolutions près, était dénuée de toute inſtruction..... Les Grecs, tout habiles qu'ils étaient, n'avaient rien imaginé de ſemblable; auſſi Xénophon, dans ſon traité de l'*Art équeſtre*, propoſait-il une école propre à former les cavaliers.

forcer à ſe ranger de ſon côté, avant d'attaquer les Barbares.

Xénophon ſe diſpoſe au combat.

C'était principalement dans les ſituations périlleuſes que brillait le génie de notre héros. Voyant devant lui une armée ennemie toute fiere de ſes ſuccès, & qu'il était lui-même à la tête des pillards, plus avides de butin que de gloire, il commença par ſe rendre maître des eſprits. En conſéquence il ordonna des ſacrifices; il ſuppoſa même des victimes contraires tant qu'il préſuma que ce n'était point encore le moment de combattre: enfin lorſqu'il vit les Grecs inveſtis, affamés & outrés des inſultes qu'on leur faiſait juſques dans leur camp, il ordonna la bataille.

Ordre de bataille de Xénophon.

Les diſpoſitions de Xénophon ne pouvaient être plus ſages: ſon premier ſoin fut de former l'armée en ligne pleine ſur ſeize de hauteur, comme c'était l'uſage des Grecs, & de la faire ſoutenir par trois petits corps de reſerve; il plaça enſuite ſur ces aîles les armés à la légere, pour tenir lieu de la cavalerie dont il manquait, & dans cet état il attaqua les Barbares.

Que ne peut-on point attendre à la guerre de la néceſſité? Les Grecs diviſés

alors par la jalouſie de leurs chefs, devenus intraitables par le deſir de s'enrichir, & n'écoutant plus ni ordre, ni diſcipline, ſont tout-à-coup entierement ſoumis à Xénophon. Tel un homme furieux que la violence du délire a épuiſé, on le voit s'abandonner au premier médecin qui ſe préſente: tels furent les Grecs vis-à-vis de leur général. Avec ce grand homme à leur tête ils oſent tout, ils affrontent les mêmes ennemis qui les avaient vaincus, les repouſſent juſques à trois fois, les pourſuivent, les mettent en déroute, & voient fuir devant eux cette même multitude de Barbares, qui peu d'inſtans auparavant venait les braver.

Le ſuccès de cette bataille eut les ſuites que Xénophon avait prévues: les peuples de tous les pays circonvoiſins leur porterent des ſubſiſtances: les ennemis ne reparurent plus, tous rechercherent ſon alliance.... Cet exemple, & pluſieurs autres de même genre, prouvent qu'il n'y a que la ſupériorité & la force qui donnent de la conſidération: les prieres, les menaces, les ſimples politeſſes mêmes, ſont d'un très-grand poids toutes les fois qu'elles viennent de quelqu'un de puiſſant. Voilà pourquoi Cromvel, homme de néant, fut recherché par toute l'Eu-

rope, pendant que Charles à qui il faiſait couper la tête, était délaiſſé (*h*).

La victoire de Calpé prouve encore ce que j'ai dit ailleurs, que c'eſt rarement le nombre qui donne la victoire. Qu'on liſe en effet l'hiſtoire du Péloponnèſe, & l'on verra les Perſes joints aux Medes, aux Phéniciens, aux Egyptiens, aux Babyloniens, & à tous les peuples de l'Inde, faire pendant pluſieurs ſiecles des efforts incroyables contre la miſérable Grece, ſans pouvoir la ſubjuguer; & peu après cette même Grece, envahir l'Aſie ſous Alexandre. En vain des armées innombrables menacerent-elles leur pays; les Grecs ſous Miltiades, Léonidas, Thémiſtocles, Phocion, Ariſtide, Pauſanias, Périclès, Thucidide, Xénophon & autres, leur réſiſterent, ſoutinrent dans différentes actions la gloire de leur nation, & parvinrent à diſſiper tous leurs ennemis.

Pourquoi les Grecs ont tant de combats à eſſuyer.

La bataille de Calpé fut la derniere que les Dix-mille livrerent pour leur propre conſervation. Il paraîtra cependant étonnant que cette petite armée, qui avait cru être à la fin de ſes maux dès qu'elle avait

(*h*) Cromvel, qui avait été domeſtique, devint ſouverain de l'Angleterre; & Charles I. qui en était roi, eut le cou coupé par ſes ordres.

vu la mer du haut de la montagne de Teke, ait eu encore tant de combats à livrer pour finir ſa retraite: mais en voici la raiſon. Si les Grecs n'euſſent voulu que paſſer chez les Barbares, ils auraient trouvé peu d'obſtacles; mais ils voulaient piller, & ils trouverent autant d'ennemis que de peuples, parce que la défenſe de ſon patrimoine eſt dans l'ordre des choſes que la ſimple nature preſcrit.

Mort & éloge de Chiriſophe.

Chiriſophe était mort à Calpé, comme nous avons vu, & Xénophon qui a fait l'éloge des premiers généraux tués après la bataille, ne nous dit rien de celui-ci. Pourquoi cet oubli? Serait-ce par jalouſie? Non, cette paſſion n'était pas capable de gâter un cœur comme le ſien. Je penſe au contraire que le mérite de Chiriſophe était ſi généralement reconnu, que Xénophon regarda comme inutile de le publier. Je ſuppléerai donc à cet auteur & dirai mon ſentiment ſur ce général, d'après le rôle que je lui ai vu jouer dans la retraite.

Chiriſophe était de Lacédémone. Il avait joint Cyrus avec ſept cens hommes à Iſſus. Aimé de ce prince, & conſidéré de Cléarque, il eut toujours dans l'armée un grade ſupérieur qui lui attira la déférence des troupes. Après le maſſacre des

généraux, les soldats en ayant élu d'autres, il ne fut point question de lui; & il commanda cependant à toute l'armée. D'où provenait donc cette obmission? C'est que lors de l'élection, il ne fut question que de nommer des chefs en second, & que la principale autorité demeura à Chirisophe, soit à cause de son grade, soit à cause de son âge; car il est dit dans le *troisieme livre*, qu'il était des colonels le plus âgé; soit enfin parce qu'il était Lacédémonien, & que cette république dominait alors sur toute la Grece.

Quel que pût être cependant le mérite de ce général, cela ne l'empêcha pas de reconnaître celui de Xénophon même, & de comprendre que dans la situation des choses, il fallait un homme qui eût toute la vivacité de la jeunesse, & les talens nécessaires pour choisir entre les moyens qui pourraient se présenter. Animé du même esprit, il partagea l'autorité avec lui, afin de lui laisser les soins du détail, & se réserver la conduite. Xénophon lui obéit donc dans plusieurs circonstances, & se chargea du commandement de l'arriere-garde, pendant que Chirisophe était à la tête de l'armée; poste également honorable alors, puisque l'on avait à combattre les ennemis de toutes parts.

Arrivé

Arrivé à Trébisonde après des malheurs sans fin, & des combats où il avait payé de sa personne, ce Lacédémonien s'embarqua pour aller chercher des vaisseaux, & ne rejoignit qu'à Sinope où il fut élu seul général des Grecs. Il ne conserva cette dignité que sept jours à la vérité; mais devait-il la conserver au prix qu'exigeait l'armée, & exposer sa réputation pour complaire à des pillards?

Comme Xénophon, Chirisophe avait toutes les vertus guerrieres, mais dans un genre différent; celui-ci eût pu commander des grandes armées, & celui-là des petites. S'il témoigna du mécontentement lorsque les Grecs cesserent de le reconnaître seul général, ce ne fut que par le chagrin qu'il ressentit de voir une armée dont il avait été le pere, se perdre par les brigues de leurs généraux inférieurs. Aussi brave, mais moins ardent que Xénophon, il fut comme lui, pénétré des sentimens d'honneur, esclave de la probité, & toujours estimé des Grecs qui trop occupés de leur *apracité* au moment de sa mort, s'apperçurent à peine qu'ils venaient de perdre un grand homme.

CHAPITRE VI.

Arrivée de Cléandre.

SUR ces entrefaites Cléandre, qui était gouverneur de Byſance (*a*), arriva avec deux galeres; comme les uns étaient allés ſur les montagnes & les autres en parti, d'où ils revinrent chargés de butin, ils dirent à Dexippe qui était venu avec lui, que s'il le voulait garder ils lui en donneraient une partie. Il chaſſa donc les ſoldats qui s'aſſemblaient déjà à l'entour, & criaient qu'il était en commun, & alla dire à Cléandre qu'on le voulait enlever.

Ce gouverneur lui commanda de ſe ſaiſir des coupables; de-ſorte qu'il prit un ſoldat qu'Agaſie lui ôta auſſi-tôt, parce qu'il était des ſiens; alors les autres commencerent à crier contre lui & à lui jetter des pierres, ce qui donna l'allarme à ſes compagnons, &

(*a*) Byſance, aujourd'hui Conſtantinople, capitale de l'empire Otoman.

ils ſe ſauverent ſur leurs vaiſſeaux avec Cléandre.

Xénophon & les autres colonels ſurvenant alors, firent ceſſer le tumulte, & raſſurerent Cléandre, s'excuſant ſur l'ordonnance qu'on avait faite, qui avait été cauſe du déſordre; toutefois animé par Dexippe, & en colere de la frayeur qu'il avait eue, il les menaça de ſe retirer, & de défendre par-tout qu'on ne les reçût, car les Lacédémoniens étaient alors les arbitres de la Grece.

Les généraux trouverent cela fort mauvais, & le prierent de n'en rien faire. Mais il répondit qu'on lui livrât donc le coupable & celui qui l'avait enlevé, qui était Ageſie, intime ami de Xénophon, & c'était à-cauſe de cela que Dexippe le calomniait.

En cette extrémité ils trouverent à propos d'aſſembler l'armée, où quelques-uns étaient d'avis de ne ſe point ſoucier de Cléandre; mais Xénophon crut l'affaire de conſéquence & parla en ces termes. « Je ne trouve pas à » propos, meſſieurs, de mécontenter

» Cléandre, car nous ſommes proches » de la Grece, où les Lacédémoniens » ſont les maîtres, & vous ſavez que » le moindre d'entre eux eſt capable » de ſe faire obéir par tous. Il nous fer- » mera donc, s'il veut, les portes de » Byſance, & commandera aux autres » villes d'en faire autant ; le bruit en » viendra aux oreilles d'Anaxibie, & » nous ne pourrons plus ni partir ni » demeurer. Or il ne faut pas pour » deux hommes nous priver de l'eſpé- » rance du retour. Je ſuis donc d'avis » de nous ſoumettre aux Lacédémo- » niens, puiſqu'auſſi-bien nos villes » leur obéiſſent. On m'a dit que Dexip- » pe voulait faire croire à Cléandre, » qu'Agaſie n'eût jamais entrepris cela » ſans moi. Si cela eſt, meſſieurs, je » prends le crime ſur moi & vous en » décharge, & ne veux pour cela que » la confeſſion d'Agaſie ; car s'il ſe trou- » ve que j'aie fait jetter des pierres ou » été l'auteur de quelque violence, je » me déclare coupable du dernier ſup- » plice ; je dis davantage, que ſi Cléan- » dre en deſire encore quelque autre, » il lui faut donner pour la décharge de » l'armée ; car il ſerait honteux de nous

» voir bannis de notre pays, au-lieu » de l'honneur & des louanges que » nous en devons attendre ».

Alors Agaſie ſe levant dit : « Je jure » par tous les dieux & par toutes les » déeſſes, que Xénophon ni perſonne, » ne m'ont conſeillé de faire ce que » j'ai fait ; mais je n'ai pû ſouffrir de » voir un brave ſoldat entre les mains » d'un traître ; il n'eſt donc pas beſoin » de me livrer à Cléandre, car je m'irai » préſenter à lui moi-même, & me » ſoumettrai à tout ce qu'il lui plaira » d'ordonner. Vous n'aurez point guer- » re pour cela avec les Lacédémoniens, » & chacun ſe pourra retirer où il » voudra : dépêchez ſeulement quel- » qu'un avec moi, afin que ſi j'oublie » quelque choſe à dire, il ſoit préſent » pour l'ajouter ».

On trouva à propos de lui en laiſſer le choix, & il prit les colonels ; ils allerent donc tous enſemble trouver Cléandre, menant avec eux le ſoldat qu'Agaſie avait enlevé à Dexippe ; comme ils furent en ſa préſence ils lui dirent.

« L'armée te mande qu'elle eſt prête » de ſubir condamnation ſi tu juges » qu'elle ait failli, ſinon que ceux dont » tu te plains ſe préſentent volontaire- » ment pour répondre de leurs actions, » ſi tu en veux encore d'autres, fût-ce » des colonels, les voilà préſens auſſi » pour te ſatisfaire, & tu auras entre » tes mains tous ceux qui voudront » nous obéir ».

Auſſi-tôt Agaſie s'avança & dit : « C'eſt moi qui ai enlevé le ſoldat à » Dexippe, & qui lui ai commandé de » le frapper, car je ſais que celui qu'il » voulait emmener eſt un brave hom- » me; & quant à lui, c'eſt un traître » & un déſerteur qui s'en eſt fui ſur un » vaiſſeau de Trébiſonde, pour nous » faire paſſer pour infideles parmi les » Grecs, & a voulu perdre les auteurs » de ſon ſalut; car il ſavait bien que » nous ne pouvions retourner par terre, » & nous a voulu fermer le chemin de » la mer; qu'on ne s'étonne donc pas » ſi je lui ai arraché d'entre les mains » un ſoldat meilleur que lui; que ſi » c'eût été toi, Cléandre, ou quelque » autre de ta part, je me fuſſe bien

» gardé d'en uſer ſi hardiment; du- » reſte, ſi tu me condamnes, ſache que » tu fais mourir un homme de bien » pour un lâche & un méchant ».

Cléandre répondit, qu'il ne voulait pas défendre Dexippe s'il avait tort; mais qu'il ne croyait pas, quand il ſe- rait le plus méchant homme du monde, qu'on eût eu raiſon de faire ce qu'on avait fait, & qu'il y fallait procéder par la voie de juſtice, & non pas par vio- lence; qu'on lui laiſsât Agaſie, & qu'- on retournât pour ouir prononcer ſon jugement lorſqu'il en avertirait; qu'il n'accuſait ni l'armée ni aucun autre, puiſqu'Agaſie avouait que c'était lui.

Là-deſſus le ſoldat dit : « Meſſieurs, » encore que Dexipe me traînât com- » me un criminel, je ne l'avais ni frappé » ni jetté des pierres, je lui dis ſeule- » ment que le butin était en commun, » & que l'armée l'avait ainſi ordonné; » mais il m'arrêta là deſſus pour faire » taire les autres, afin d'en avoir ſa part » & garder le reſte pour ſes compa- » gnons. Cléandre répondit, puiſque » c'eſt toi, demeure, nous en délibére-

» rons auſſi ». Après quoi il ſe retira pour dîner.

Alors Xénophon aſſembla l'armée & lui conſeilla de depêcher vers Cléandre pour la liberté de leurs camarades. Il fut réſolu que tous les colonels & les capitaines iraient avec Dragonce le Spartiate, & quelques autres pour le prier de les relâcher, ſoit innocens ou coupables. Xénophon fut choiſi pour porter la parole, & dit: « Tu as, Cléan- » dre, ceux que tu as demandé, & l'ar- » mée t'a laiſſé en ta diſpoſition, non- » ſeulement un ſoldat & un officier; » mais elle-même : maintenant elle te » conjure de lui accorder deux vaillans » hommes qui l'ont bien ſervie, & te » promet en récompenſe de te ſuivre » par-tout, & te faire voir qu'elle ſait » auſſi-bien combattre que bien obéir. » Viens éprouver toi-même quel eſt & » Dexippe & Agaſie, & tous tant que » nous ſommes, afin de traiter chacun » ſelon ſon mérite ».

Par les dieux, répondit Cléandre, je ne vous tiendrai pas long-tems en peine, & vous rendrai ceux que vous me demandez, avec aſſurance de vous ramener bien-tôt en votre pays, ſi les dieux me le permettent. Vos diſcours ſont bien éloignés de ce qu'on avait publié que quelques-uns d'entre vous voulaient détourner l'armée du ſervice des Lacédémoniens. Tous les chefs le remercierent, & ſe retirerent après avoir reçu leurs priſonniers; & Cléandre ſacrifia pour le retour, & s'entretint en particulier avec Xenophon avec lequel il fit amitié.

Comme il vit l'armée dans l'obéiſſance, il ſouhaita plus que jamais d'en être le conducteur; mais après avoir ſacrifié trois jours pour ce ſujet, il ne put avoir les ſacrifices favorables. Il appella donc les généraux, & leur dit : » Les dieux ne veulent pas que je vous » ramene; mais ne perdez point cou- » rage, & remenez vous-même l'ar- » mée, parce que cet honneur vous eſt » réſervé. Je donnerai ordre, de mon » côté, à vous faire bien recevoir ». Alors on trouva à-propos de lui faire préſent du butin qui n'était point partagé; mais il ne l'accepta que pour le rendre, & ſe retira avec ſes galeres.

Les ſoldats donc le partagerent avec

les vivres, & prirent la route de la Grece par la Bithynie, où n'ayant eu aucune rencontre favorable par le droit chemin, ils trouverent à-propos de s'écarter pour ne retourner pas dans leur pays ſans argent; & après un jour & une nuit de marche, ils firent un grand butin d'hommes & de bétail, & arriverent le ſixieme jour à Chryſopolis de la Calcédoine, où ils demeurerent ſept jours à vendre ce qu'ils avaient pris.

OBSERVATIONS.

Arrivée de Cléandre.

LEs Grecs étaient encore à Calpé lorſque Cléandre, gouverneur de Byſance pour les Lacédémoniens, y arriva. Cet officier fut reçu de l'armée avec cette conſidération dont jouit un ſujet, quand il parle au nom d'un ſouverain redoutable. Depuis la bataille d'Aigos, ou de la Chevre, les Spartiates dominaient ſur toute la Grece. Si Cléandre eût eu à ſe plaindre des Dix-mille, il les eût deſſervis auprès de leur pays, & les bruits qu'il aurait répandus contre eux, auraient trouvé d'autant plus de créance, que tous les peuples des environs avaient à ſe plaindre de leurs excès. Ces bruits une fois accrédités, la Grece elle-même ſe ſerait armée contre eux, & ils n'euſſent plus été reçus dans leur patrie. Xénophon ſentait l'importance de tout cela; auſſi n'épargna-t-il rien pour mettre Cléandre dans les intérêts des troupes. Une preuve que ce gouverneur n'avait alors d'autorité ſur les Grecs que celle qu'il tirait de la conſidération de ſes maîtres, c'eſt que pluſieurs étaient d'avis de ne pas ſe ſoucier de lui; mais Xénophon qui voyait toujours dans l'avenir, penſa d'une maniere toute différente, & eut raiſon.

Il eſt prévenu contre les Grecs.

Il fut heureux pour les Grecs que ce général & Cléandre puſſent ſe voir, ſans que le cérémonial de l'étiquette y mît des obſtacles. Si ces deux généraux n'avaient pu s'aboucher, l'un pour voir tout de ſes yeux, & l'autre pour gagner le gouverneur de Byſance; il eſt à croire que le perfide Dexipe eût perdu Agaſie, & fait périr l'armée par ſes délations.

Xénophon le deſabuſe.

Ce Dexippe avait fait auſſi la retraite; mais craignant de partager les dangers que les Grecs auraient encore à courir, il ſaiſit la premiere occaſion favorable de ſe ſéparer d'eux, & les quitta lachement pendant qu'ils étaient encore à Trébiſonde. Honteux enſuite de ſa déſertion, & témoin de ce que la renommée publiait des Dix-

Méchanceté & caractere de Dexippe.

mille, il réſolut de les perdre : jamais un peuple n'eut d'ennemis plus ardens que les traîtres qui l'abandonnerent.

Dexippe était adroit, inſinuant, artificieux, comme ſont tous les méchans : il avait ſu ſe rendre néceſſaire à Cléandre en le débarraſſant du poids des affaires, en l'obſédant par ſes complaiſances, en le trompant par des calomnies, en ſaiſiſſant le faible de ce gouverneur pour le porter au mal, & en l'armant d'un ſceptre de fer pour accabler de ſon autorité tous ceux qui lui étaient ſoumis. Avec un caractere de cette trempe, & craignant de ſe voir démaſqué par les Grecs qui allaient arriver, il n'eſt pas étonnant qu'il eût réſolu de les trahir. Pour cet effet, il commença par les noircir, il les repréſenta à Cléandre, comme une armée de brigands, & leurs officiers comme des ſcélérats. Ce gouverneur arrive ; Dexipe le ſuit, & le haſard lui fournit ſur le champ le moyen d'exécuter ſon deſſein perfide.

Caractere & juſtice de Cléandre.

Il paraît que Cléandre était un homme doux, aimant la juſtice, & point ſujet à ſe laiſſer prévenir. Perſuadé d'abord du crime des coupables, il ne demande que ceux-là ; & ces coupables ſe préſentent d'eux mêmes. Agaſie fait plus, il juſtifie Xénophon accuſé par le lâche Dexippe

& ſe déclare ſeul criminel. Alors Cléandre veut le faire punir ; mais craignant les effets d'une prévention injuſte & d'une rigueur outrée, qui l'euſſent expoſé aux mêmes regrets qu'eſſuya depuis Théodoſe, il voulut les faire juger par un conſeil de guerre (*a*). Dans cette circonſtance, Xénophon va demander la grace des ſiens, & Cléandre la lui accorde avec cette généroſité dont les ſeules ames pénétrées de la vertu, ſont capables.

Il accorde la grace des coupables.

Une autre raiſon cependant put encore déterminer Cléandre à rendre les coupables que Xénophon lui demandait. Les Lacédémoniens venaient de commencer une nouvelle guerre contre les Perſes, & notre petite armée pouvait prendre parti contre eux. Il était donc eſſentiel de ſe l'attacher, & c'eſt ce que fit Cléandre. Enfin étant parti ſatisfait des Grecs, & n'ayant point aſſez de vaiſſeaux pour les mener avec lui à Byſance, il s'en retourna

Motif qui put l'y déterminer.

(*a*) Théodoſe-le-Grand, empereur d'Orient, fut ſi touché des excès de cruauté où s'étaient porté ſes ſoldats contre les peuples de Salonique, qu'il avait voulu punir d'une ſédition ; qu'il déclara que déſormais l'exécution des arrêts où il ordonnerait de punir ſeraient ſuſpendus pendant trente jours après qu'il les aurait prononcés : ce grand prince mourut l'an 395 de Jeſus-Chriſt.

ſeul, & les laiſſa à Calpé, d'où ils ſe rendirent par terre à Chriſopolis (*b*).

(*b*) Chriſopolis, ville de la Calcédoine, ſituée vis-à-vis de Byſance, & ſur les ruines de laquelle a été bâtie Scutari, bourg conſidérable où le grand-ſeigneur a une maiſon de campagne & un ſerrail.

COMMENTAIRES
SUR LA RETRAITE
DES DIX-MILLE.

LIVRE SEPTIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée des Grecs à Byſance.

TOUT ce que les Grecs ont fait dans l'expédition de Cyrus juſqu'à la bataille, & depuis ſa mort dans la retraite, juſqu'au Pont-Euxin, avec leurs diverſes avantures tant par mer que par terre juſqu'à l'embouchure de ce golfe, tout cela, dis-je, eſt contenu dans les livres précédens (*a*). Comme

(*a*) Chaque livre de l'hiſtoire de la Retraite commence toujours de cette maniere, & annonce ce que les Dix-milles ont fait juſques-là.

me ils furent arrivés à Chryſopolis ; Pharnabaze qui craignait encore pour ſon gouvernement, envoya prier l'amiral Anaxibie qui était à Byſance, de les faire paſſer en Europe, avec aſſurance de ſe reſſouvenir de cette faveur. Il manda donc les officiers, & leur promit une paye lorſqu'ils ſeraient paſſés : à quoi ils répondirent qu'ils en délibéreraient, & puis lui feraient réponſe ; mais Xénophon dit qu'il avait réſolu de ſe retirer. Toutefois il s'arrêta à ſa priere, en intention de partir après le paſſage de l'armée.

Sur ces entrefaites Seuthe prince de Thrace lui envoya Médoſade qui était à lui, pour le ſupplier de hâter le paſſage, avec promeſſe qu'il ne s'en repentirait point. Il répondit qu'il n'était beſoin de rien promettre, parce que l'armée paſſerait ſans doute, & que pour lui il ſe retirerait, & n'empêchait point qu'il ne fît du bien aux autres.

Toute l'armée donc paſſa à Byſance, après quoi l'amiral Anaxibie fit publier qu'elle eût à ſortir avec tout le bagage, comme pour faire la revue à la porte avant que de la congédier. Les ſoldats s'y diſpoſaient lentement, murmurant de ce qu'on ne leur donnait point d'argent pour acheter des vivres. Cependant Xénophon alla prendre congé de Cléandre qui le conjura de demeurer juſqu'à ce qu'ils fuſſent tous dehors, parce qu'on l'accuſait d'être cauſe du retardement. Il répondit qu'il ne s'étonnait pas qu'ils fiſſent difficulté de partir, n'ayant pas de quoi acheter des proviſions, mais que pour lui il ne l'empêchait point. Comme Cléandre inſiſtait de plus en plus, il trouva à-propos d'en communiquer avec Anaxibie qui le conjura auſſi de ſortir avec eux, & de les faire partir ſur l'heure, & publier qu'on tiendrait pour coupable, quiconque ne ſe trouverait point à la revue.

Ils ſortirent donc, les colonels étant à leur tête, tandis qu'Etéonice demeurait à la porte pour la fermer ſitôt qu'ils ſeraient dehors. Comme ils étaient preſque ſortis, Anaxibie appella les officiers & leur dit qu'ils priſſent ce qu'il leur faudrait dans les villages de la Thrace, où il y avait abondance de vivres, & ſe rendiſſent de là dans la Cherſon-

neſe, où ils recevraient une paye.

Auſſitôt un capitaine ou quelques ſoldats qui étaient préſens, l'aller ent rapporter à l'armée, tandis que les colonels s'enquéroient d'Anaxibie ſi Seuthe était ami ou ennemi, & s'il fallait aller par la montage ſacrée ou par le milieu de la Thrace (*b*).

Là deſſus ils voient les ſoldats courir en armes droit à la porte : Etéonice la ferme ; mais ils menacent de la rompre s'il ne leur ouvre, & crient qu'on leur fait tort de les abandonner à la merci des Barbares. Cependant quelques-uns d'entr'eux courent vers le port, & paſſent le long de la muraille ſur des cailloux qui la défendaient contre la violence des vagues ; & ceux qui n'étaient pas ſortis, rompent les barres de la porte à coups de hache, & font entrer leurs compagnons.

Xénophon voyant ce déſordre, & craignant qu'on ne ſaccageât la ville, ce qui eût été un mal ſans rémede, y ac-

(*b*) Cette montagne ſacrée fermait l'iſthme de la preſqu'île ou Cherſonnèſe de Thrace.

courut à toute bride, & entra avec la multitude. Les habitans qui étaient par les rues ſe ſauverent les uns vers le rivage, les autres dans leurs maiſons ; ceux qui étaient dedans ſortent au bruit, & quelques-uns montent les galeres pour s'enfuir : chacun croit que tout eſt perdu & la ville priſe. Etéonice ſe ſauve dans la forteresſe, & Anaxibie auſſi par mer ſur une chaloupe, & envoye querir auſſitôt du renfort de Calcédoine, ne s'eſtimant pas aſſez fort avec la garniſon.

Les ſoldats appercevant alors Xénophon, courent à lui en foule, & lui crient qu'il ſe préſentait une belle occaſion de ſe faire grand & de les enrichir, puiſqu'il avait en ſon pouvoir, hommes, vaiſſeaux, ville & argent. Pour les appaiſer il les flatte de cette eſpérance, & les fait mettre en bataille dans la place qui était grande, unie & très-propre à ce ſujet.

Ils ſe rangerent d'eux-mêmes à cinquante de hauteur, & l'infanterie légere ſur les flancs. Comme ils eurent mis bas les armes par ſon ordre, il leur dit :

» Je ne m'étonne point, compa-
» gnons, si vous êtes en colere de la
» supercherie qu'on vous a faite, & si
» vous pensez à vous en venger; mais
» considérez, je vous prie, au nom des
» dieux, quelle sera l'issue de cette
» vengeance après le sac de la ville &
» le meurtre des Lacédémoniens. Vous
» deviendrez ennemis mortels de leur
» république & de tous leurs alliés, &
» vous pouvez juger de la grandeur de
» la guerre par celle qui s'est passée.
» Lorsqu'Athènes ma patrie prit les ar-
» mes contr'eux, elle avait quatre cens
» galeres en mer ou dans ses arsenaux,
» grand nombre d'argent dans son épar-
» gne, plus de mille talens de revenu
» (c), & était maîtresse de toutes les
» isles de la Grece & de plusieurs villes
» de l'Asie & de l'Europe, dont celle-ci
» était une. Avec tout cela elle a été
» vaincue & contrainte de se soumettre
» à leur empire. Comment donc nous
» pourrions-nous défendre contr'eux,
» à-présent qu'Athènes est de leur par-
» ti avec tous ses alliés & toute la ligue
» des Achéens? Implorerons-nous l'as-

(c) Cinq ou six cens mille écus.

» sistance du roi de Perse que nous
» avons voulu déposséder, & de Tisa-
» phernes qui nous a trahis? & n'avons-
» nous pas encore pour ennemis tous
» les Barbares de la côte? & après cela
» quelqu'un parlera de se venger, &
» sera si stupide ou si furieux que de
» croire qu'il puisse venir à bout de
» toute cette puissance. Au nom de
» dieu, ne faisons point de folie irrépa-
» rable, & ne dénonçons point la
» guerre à nos parens & nos amis qui
» sont enfermés dans les places, & qui
» deviendront nos ennemis. Ils diront
» qu'après avoir épargné tant de villes
» Barbares où nous pouvions nous éta-
» blir, nous avons saccagé la premiere
» ville Grecque que nous avons ren-
» contrée dans notre pays. Plutôt que
» de voir un tel crime, je prie les
» dieux qu'ils m'envoyent mille fois
» la mort. Je suis donc d'avis, puis-
» que nous sommes Grecs, d'obéir à
» ceux qui commandent dans la Grece,
» pour avoir raison de cette injure, si-
» non, de ne nous ôter point pour ce-
» la l'espérance du retour; & d'en-
» voyer dire à Anaxibie que nous ne
» sommes point rentrés pour faire de

» violence, mais pour obtenir de lui » quelque faveur, & faire voir pour le » moins que nous nous retirons libre- » ment, & qu'on ne nous en fait point » accroire ».

Cela fut arrêté, & cette commiſſion donnée à Phileſie avec Eurolyque & Hierome Elien. Sur ces entrefaites arriva Cyratade le Thébain qui courait toute la Grece pour voir ſi l'on n'avait pas beſoin quelque part de général, car il n'était pas banni. Il promit aux ſoldats, s'ils le voulaient ſuivre, de les mener dans le Delta de la Thrace où ils ſe feraient tous riches, & de les nourrir juſques-là.

Cependant les députés reviennent avec la réponſe d'Anaxibie, qu'on ne ſe repentirait point de lui avoir obéi, & qu'il en écrirait aux Ephores, & tâcherait de procurer quelque bien à l'armée (*d*). Les ſoldats donc ſe retirent,

(*d*) Ephores, magiſtrats Lacédémoniens, établis par Théopompe, ancien roi de Sparte, pour ſervir de frein à l'autorité royale; leur pouvoir était ſi grand, qu'on comparait leur adminiſtration à une monarchie, & les rois même de Sparte étaient obligés de paraître devant eux pour rendre compte de leur conduite.

& Cyratade promit de les venir trouver le lendemain avec des vivres & des victimes, car ils l'avaient reçu pour général.

Comme on fut ſorti, Anaxibie fit fermer les portes, & publier qu'il vendrait pour eſclaves tous les ſoldats qui demeureraient dans la ville. Le lendemain Cyratade arriva avec des victimes & un prêtre, ſuivi de vingt hommes chargés de farines, & de vingt autres chargés de vin, de trois qui portaient de l'huile, & de deux autres, dont l'un avait une groſſe botte d'ail, & l'autre une d'oignons. Il fit décharger ces porteurs, comme pour en faire diſtribution aux ſoldats, & puis commença le ſacrifice.

Cependant Xénophon envoya prier Cléandre de le venir trouver pour obtenir d'Anaxibie qu'il pût rentrer dans la ville, afin de s'embarquer. Anaxibie eut bien de la peine à lui accorder cette faveur, parce qu'il diſait qu'il n'était pas juſte que Xénophon fût dans Byſance, tandis que toute l'armée était aux portes, & toute la ville en rumeur. Il lui permit pourtant d'entrer, à la charge d'en partir avec lui, de-ſorte

qu'il prit congé de l'armée, & rentra avec Cléandre.

Cyratade n'ayant pas eu le premier jour les ſacrifices favorables, ne diſtribua rien aux ſoldats; le lendemain, comme il ſe préparait à ſacrifier, & qu'il était déja couronné & la victime à l'autel, trois colonels, Néon, Cléanor & Timaſion lui vinrent dire qu'il ne paſſât pas outre, & qu'il ne commanderait point l'armée qu'il ne lui fournît de vivres. Il fit diſtribuer ce qu'il avait apporté; mais comme il s'en fallait beaucoup qu'il n'y en eût ſeulement pour un jour, il quitta là le généralat, & ramena ſes victimes.

RÉFLEXIONS.

LEs différentes expéditions qu'entreprirent encore les Grecs, & qui feront le ſujet de ce dernier livre, n'ont pour objet que de ſatisfaire le deſir qu'ils avaient de s'enrichir.

Les ſatrapes de l'Aſie mineure tâchent de ſe débarraſſer

Xénophon ne nous dit point les raiſons qu'eut Pharnabaſe de preſſer le départ de l'armée; mais on les pénetre aiſément. Les Grecs s'étaient rendus ſi redoutables & ſi odieux

odieux par leurs victoires & par leurs pillages, que les ſatrapes de l'Aſie mineure ſaiſirent, avec empreſſement, tous les moyens de s'en débarraſſer. Ce motif était important; mais ils en avaient encore un autre, non moins puiſſant, qui les engageait à éloigner les Grecs: c'eſt Xénophon même qui nous l'apprend dans ſon *Hiſtoire de la Grece*, continuée par Thucidide (*livre trois*). « Tiſaphernes, dit-il, voulant châtier les villes d'Ionie qui avaient » embraſſé le parti de Cyrus, & qui » avaient eu recours aux Lacédémoniens, » comme aux défenſeurs de la Grece con» tre les Perſes, s'unit avec Pharnabaſe » pour éloigner ceux que commandait » Xénophon, afin qu'ils ne puſſent pas ſe » joindre aux Lacédémoniens qui mena» çaient l'Ionie ». . . . . Eſt-il étonnant, après cela, que ce ſatrape fît à Anaxibie tant de promeſſes s'il voulait tranſporter dans la Thrace d'Europe l'armée des Grecs? des Grecs & de les faire paſſer en Europe.

Diodore qui a fini mal-à-propos l'hiſtoire de la Retraite à Chriſopolis, dit: « Que ce ne fut qu'avec beaucoup de peines que les Grecs y arriverent au nombre de trois mille huit cens hommes, » ſeul reſte d'environ dix mille qui étaient » partis ». Mais où a-t-il trouvé cela?

S'il avait consulté Xénophon même, il aurait vu qu'ils arriverent au nombre de plus de six mille, comme on le verra dans la suite. Arrivés à Héraclée, l'armée était forte encore d'environ huit mille hommes; & si les combats qu'ils avaient soutenus contre les Bithyniens pendant leur séjour à Calpé, leur en avaient coûté quatre mille hommes : Xénophon qui á raconté l'aventure particuliere des cinq cens Grecs taillés en pieces par la cavalerie de Pharnabaze, n'aurait pas manqué de parler de la perte de ceux-là. Est-il à croire ensuite qu'ils eussent donné à Seuthe tant d'empressement à s'allier avec eux, & aux satrapes d'Asie tant d'ombrage, s'ils n'avaient été alors que trois mille huit cens hommes?

Ambassade envoyée aux Grecs.

L'armée était encore à Chrisopolis lorsque Mesoade, envoyé du prince de Thrace, vint de la part de son maître pour proposer à Xénophon son amitié, & de faire passer l'armée à son service. Lorsqu'il arriva, notre Athénien ne connaissait point les affaires de la Thrace d'Europe; il était incertain sur le parti qu'il devait prendre. Il ne répondit donc que d'une maniere vague, & comme font les négociateurs qui ne veulent prendre aucun engagement sans en peser les suites : il flatta

seulement cet envoyé de l'espérance d'obtenir ce qu'il souhaitait.

Ils passent à Byzance & on les en fait sortir.

Dans ces circonstances les Grecs passerent de Chrisopolis à Byzance, sans qu'on voye trop comment, ni sur quels vaisseaux. Il y a apparence cependant que ce dût être sur ceux d'Anaxibie, puisque ce passage fut fait si promptement & sans le moindre obstacle.

Arrivés à Byzance, où on les reçut en tremblant, les Grecs trouverent Cléandre & Anaxibie, qui tenterent de les engager au service de leur république. Celui-ci voulut même les faire marcher sur le champ dans la Chersonnèse de Thrace, & se pressa de les faire sortir de la ville, où on craignait de les garder à cause du dessein qu'ils avaient formé de la piller. Il leur promit donc une forte paie; mais cette promesse était peu capable de satisfaire les Grecs, qui ayant toujours espéré de s'enrichir & voyant par-là leurs espérances frustrées, ne sortirent de la ville que la rage dans le cœur.

Ils y rentrent par force & veulent la piller.

Arrivés hors des portes, les officiers inférieurs qui étaient aussi ardens qu'eux à piller, leur parlent, les animent, leur font croire qu'on ne les a chassés de Byzance que pour les livrer à des nouveaux

ennemis, & les mettent en fureur. Alors ils ſe rapprochent de la place, en briſent les portes, y rentrent l'épée à la main, le gouverneur & l'amiral s'enfuient, tout cede à la furie des Grecs, & en un inſtant ils ſont maîtres de la ville.

A quels excès ne peut pas ſe porter une ſoldateſque effrénée, lorſqu'elle eſt abuſée par ſes généraux! Un peu avant cette époque, Rome s'était vue auſſi ſur le point de périr par la révolte de ſes propres citoyens, qui ſe mutinerent contre elle parce qu'on les avait flattés vainement de payer les dettes qu'ils avaient été forcés de contracter, pour ſoutenir la guerre contre ſes propres ennemis. Le ſénat qui avait d'abord cru qu'il était peu convenable à ſa dignité de traiter avec des rébelles, & de rabattre de ſa rigueur, vit bientôt qu'il allait recevoir la loi d'une multitude aigrie par des eſpérances ſans effet; que fit-il alors? Il céda au tems, & ſe crut trop heureux d'avoir conjuré l'orage par l'entremiſe des plus vertueux perſonnages de la république.

Xénophon appaiſe les Grecs.

Xénophon qui craignait avec raiſon de voir les mêmes déſordres dans Byſance, ſe hâte de les prévenir. Il arrive donc; les Grecs le voient, au-lieu de ſe répandre pour piller, ils ſont retenus devant lui

par l'habitude d'une ancienne diſcipline, & lui offrent la ſouveraineté de la ville. S'il l'eût acceptée, c'en était fait de l'autorité dure & cruelle des Lacédémoniens dans la Thrace. Ayant l'amitié des ſoldats, les talens néceſſaires pour les conduire, toutes les richeſſes qui étaient renfermées dans Byſance; & étant d'ailleurs voiſin des ennemis de cette république, il aurait bientôt trouvé des partiſans & des alliés. Cependant Xénophon n'eſt point ſéduit par cette idée; au contraire, avec cette véhémence enchantereſſe qui avait entraîné les Grecs tant de fois, il leur parle, les harangue, & les fait rentredans l'obéiſſance.

Lettre de Chio au ſujet de Xénophon.

On voit dans une lettre du philoſophe *Chio*, à ſon ami *Matris*, rapportée par Plutarque, combien dans cette occaſion la probité & la modération de Xénophon parurent admirables à ſes ennemis mêmes: Chio était alors du nombre des défenſeurs de Byſance.

« J'ai grande obligation aux vents, dit-il » à ſon ami, qui m'ont arrêté ici, quoique » dans l'empreſſement que j'avais de par- » tir, je les euſſe maudits du commence- » ment; mais Xénophon l'ami de Socra- » tes, & l'un de ceux qui ont accompagné » Cyrus dans ſon entrepriſe, méritait bien

» que pour l'entretenir j'y fisse un plus
» long séjour. Il était allé d'abord à cette
» guerre sans emploi ; mais après la mort
» de Cyrus & celle des officiers, ayant été
» élu colonel à la place d'un de ses amis
» avec lequel il était venu ; il ne trompa
» point l'espérance qu'on avait de lui, &
» par sa valeur & sa prudence il sauva l'ar-
» mée dans une si funeste conjoncture,
» quoiqu'elle campât tous les jours à la
» vue de celle du roi, qui était incompa-
» rablement plus nombreuse. Mais si cela
» est grand & merveilleux, ce que je vais
» dire ne l'est pas moins.

» Comme les soldats furent arrivés à
» Byzance après une longue & pénible re-
» traite, sans avoir remporté aucun fruit
» de leurs travaux, ils délibérerent de pil-
» ler la ville qui les avait reçus : dans cette
» extrémité, je pris les armes comme les
» autres ; & sitôt que j'ouis sonner la trom-
» pette, je courus sur le rempart où quel-
» ques jeunes gens s'étaient ralliés, quoi-
» qu'à bien parler la garde des murs fût
» fort inutile, puisque l'ennemi était dans
» la place, mais on croyait se mieux dé-
» fendre par l'avantage du poste, ou du-
» moins de reculer sa perte.

» Alors on voit paraître un bel hom-
» me, d'une mine fort douce, qui avait

» de grands cheveux, lequel passait à tra-
» vers les rangs, & arrêtait la fureur du
» soldat qui lui criait qu'il se rendît aux
» vœux de toute l'armée, & lui laissât
» prendre port après un si long orage.
» Il leur fit mettre bas les armes pour dé-
» libérer sur cette affaire, puisque cette
» conquête ne pouvait lèur échapper ; &
» alors se mettant au milieu d'eux, il les
» sut si bien persuader par une harangue
» que nous pouvions entendre, qu'après
» avoir été sur le point de saccager la vil-
» le, nous les vîmes si doux & si changés,
» qu'ils achetaient dans le marché tout ce
» qui leur faisait besoin. Ce nous fut un
» grand témoignage tant de la douceur des
» mœurs de Xénophon, car c'était lui que
» nous voyons, que de son bon sens &
» de son éloquence ; & je ne pus m'em-
» pêcher de l'aller remercier comme
» l'auteur de notre salut.

» Lorsque je me fus donné à connaître
» à lui, il me parla de votre amitié avec
» Socrates, & m'invita à l'amour de la
» philosophie, m'entretenant de divers
» discours, non en homme de guerre qui
» ne respire que le sang & le carnage,
» mais avec beaucoup de douceur & d'hu-
» manité.

» Il mene maintenant l'armée au service

» du prince de Thrace; pour moi je pars » plus gaiement pour aller étudier à Athè- » nes: car, s'il vous en ſouvient, lorſque » vous m'y invitiez, comme il a fait, & » que vous me diſiez des merveilles de » tous ceux qui avaient embraſſé quelque » partie de la philoſophie, je demeurais » bien d'accord du reſte; mais j'avais peur » que cela ne me rendît moins propre aux » armes: car la philoſophie nous fait bien » plus vertueux, puiſque c'eſt d'elle que » nous apprenons les regles de la juſtice » & de la tempérance; mais elle nous » fait aimer auſſi une vie tranquille & » éloignée des affaires. Il me fâchait donc » de voir qu'en devenant meilleur, je de- » vinſſe moins capable de rendre ſervice » à ma patrie. Mais Xénophon m'a bien » appris le contraire, non pas tant par » ſes paroles, que par ſon exemple; car » pour avoir été diſciple de Socrates, il » n'en eſt devenu que plus capable de ſau- » ver les villes, & de commander les » armées.

» Quoique la vie tranquille ſoit peut- » être la plus heureuſe, le philoſophe ne » mépriſera point celle qui conſiſte dans » l'action, lorſque l'occaſion ſe préſentera » d'être utile à ſon pays, & s'acquittera » fort bien de ce qu'il entreprendra; car

» s'il peut bien vaincre ſes paſſions, il » pourra bien vaincre ſes ennemis qui » ſont beaucoup moins à craindre, puiſ- » que nous voyons tous les jours des vi- » ctorieux ſuccomber ſous l'avarice & la » convoitiſe. Je crois donc devenir par » l'étude de la vertu, non-ſeulement » meilleur, mais encore moins préſomp- » tueux. C'eſt donc aſſez de ces choſes, le » vent me preſſe de m'embarquer ».

Cette lettre pleine de ſens, venait trop à mon ſujet, & faiſait trop d'honneur à Xénophon, pour ne pas la rapporter toute entiere. Je l'ai dit, les Lacédémoniens perdaient Byſance ſi notre héros eût ſecondé les vues de ſes ſoldats; mais au-lieu d'y répondre, il chercha à les calmer, & le diſcours qu'il leur adreſſa, ſuſpendit tout-à-coup leur fureur.

L'ordre eſt rétabli dans Byſance.

L'ordre étant rétabli dans la ville, Xénophon députa vers Anaxibie, & l'invita d'en venir prendre le commandement. Cet amiral arrive, & toujours rempli du projet d'éloigner les Grecs, il les fait ſortir une ſeconde fois de Byſance. Sur ces entrefaites arrive un nouveau général, qui n'ayant eu aucune part à la gloire de la Retraite, voulait cependant en recueillir le fruit. Il donne des eſpérances aux Grecs; il leur promet des vivres & des ſecours,

comme fit Théodore aux peuples de l'iſle de Corſe (*e*) ; mais il leur manque de parole, & il eſt obligé de ſe retirer.

Il paraît que la circonſpection de Xénophon dans ſa conduite, avait été principalement pour ſe ménager la protection d'Agéſilas roi de Lacédémone, ainſi que celle des Ephores dont il avait beſoin pour l'exécution du deſſein qu'il avait formé de ſe retirer en Grece. L'oſtraciſme, ou la loi des banniſſemens, était ſouvent miſe en uſage dans cette république, pluſieurs généraux du premier mérite y avaient été condamnés d'une maniere inique, il craignait une injuſtice pareille, & il ne négligea rien pour capter la faveur de ces magiſtrats.

L'entrepriſe odieuſe des Grecs ſur Byſance, & les excès auxquels ils ſe porterent, n'eſt pas un événement qui ſe ſoit borné, comme on l'a vu, au ſiecle de Xénophon. Lorſque les Romains qui étaient en garniſon dans Regio, & les ca-

(*e*) Théodore, baron de Neuhof, dans le comté de la Marck, officier au ſervice de France, puis à celui d'Eſpagne, paſſa en Corſe en 1737, fut couronné roi de cette île par les naturels du pays ; mais n'ayant pas reçu le ſecours qu'il avait eſpéré, il fut chaſſé en 1739 par les Français, & mourut dans les priſons de Londres en 1753.

tholiques qui étaient dans Cabriere & Merindols, maſſacrerent les citoyens de ces villes : les uns & les autres ne ſe déterminerent à ces abominations que par l'inſinuation de leurs officiers, qui couvraient les deſirs qu'ils avaient auſſi de s'enrichir, de différens prétextes. Or ces excès arriveront toutes les fois que les officiers, au-lieu de veiller à contenir leurs ſoldats, les y exciteront. Il ne s'agit point de dire ici que l'on n'eſt pas toujours maître de les réprimer ; les chefs ont tant de facilités pour s'inſtruire de ce qui ſe paſſe dans leurs troupes ; & il leur eſt ſi aiſé de gagner quelques ſoldats, qu'il eſt impoſſible qu'ils puiſſent ignorer les complots de ſédition, de pillage ou de déſertion qu'ils peuvent faire..... Je ne ne ſaurais donc trop peſer ſur cet article, à cauſe des effets funeſtes qui en ſont les ſuites ; il n'y a rien qui contribue tant au relâchement des mœurs & de la diſcipline militaire, que les pillages que l'on tolere ou que l'on ordonne ; parce que les ſoldats, qui prennent goût à ces déſordres, oublient alors juſques à l'ombre de leur devoir. Eſſayez dans ces momens de les retenir, vous ne voyez plus que des furieux inſenſibles à tout autre ſentiment qu'à celui de la rapine.

Mauvais effet du pillage.

Xénophon veut quitter l'armée.

Ce fut au milieu des troubles de Byſance que Xénophon réſolut de quitter l'armée, & de s'embarquer pour retourner en Grece. Voyant les excès auxquels les ſoldats s'étaient portés, & auxquels ils étaient prêts à ſe porter encore pour avoir de l'argent, il ne voulut point paraître les autoriſer par ſa préſence. Paré au contraire de toute la gloire qu'il venait d'acquérir, il prit congé de l'armée, & ſe retira auprès de Cléandre.

CHAPITRE II.

L'armée entre au ſervice de Seuthe.

APRÈS ces choſes, Néon, Timaſion & Phryniſque menerent l'armée vers les prochains villages, où il y eut quelque diſſenſion; car Cléanor & Phryniſque, gagnés par Seuthe, qui avait envoyé à l'un un cheval, & à l'autre une belle femme, voulaient qu'on l'allât trouver. Mais Néon était d'avis de marcher vers la Cherſonnèſe, ſous eſpérance de commander l'armée lorſqu'elle ſerait ſur les terres des Lacédémoniens, & Timaſion voulait repaſſer en Aſie, pour ſe faire rétablir dans ſa ville, & les ſoldats ſe portaient à ce deſſein. Cette conteſtation ayant duré quelque tems, fut cauſe que pluſieurs ſe débanderent; les uns ſe retirant par mer, après avoir vendu leurs armes; les autres s'établiſſant dans les villes, ce qui plaiſait fort à Anaxibie, à cauſe de l'obligation que lui en aurait Pharnabaze.

Comme il fut parti de Byſance &

arrivé à Cyzique, il rencontre Ariſtarque qui allait ſuccéder à Cléandre, qui lui dit que Pol était déclaré amiral en ſa place, & qu'il ne tarderait point à être dans l'Helleſpont : Anaxibie le chargea de vendre tous les ſoldats qu'il trouverait dans Byſance ; ce qu'il fit, & en vendit bien quatre cens, dont Cléandre avait eu pitié, ayant obligé les bourgeois à recevoir chez eux les malades. Pour lui, lorſqu'il fut arrivé à Pare, il dépêcha vers Pharnabaze, pour le faire ſouvenir de ſa parole ; mais le voyant hors de charge, il le négliga & traita avec Ariſtarque.

Piqué de cet affront, Anaxibie conjure Xénophon de retourner à l'armée, de ramaſſer le plus de gens qu'il pourrait pour repaſſer en Aſie, & lui donne même une lettre pour ceux de Perinthe, avec un homme de ſa part & une galere à trente rames, afin que lorſqu'il ſerait arrivé on lui fournît des chevaux pour ſe rendre au camp. Il y fut donc reçu avec grande allégreſſe, & les ſoldats témoignerent une grande paſſion de retourner en Aſie.

Sur ces entrefaites Seuthe, qui avait

appris ſon retour, lui renvoya Médoſade, pour le prier de lui amener les troupes, mais il le refuſa, quoiqu'il lui fît de grandes promeſſes.

Lorſqu'on fut arrivé à Perinthe, Néon ſe ſépara de l'armée avec huit cens hommes, & le reſte campa ſous les murs de la ville ; mais comme on s'apprêtait à paſſer en diligence, Ariſtarque gagné par Pharnabaze, arriva de Byſance avec deux galeres, & défendit le paſſage aux maîtres des navires ; puis venant à l'armée, y fit la même défenſe. Xénophon lui témoigna qu'il avait des ordres d'Anaxibie ; mais il répondit qu'il n'était plus amiral, que Perinthe était de ſon gouvernement, & que s'il en attrappait quelqu'un au paſſage, il le ferait jetter dans la mer ; enſuite il ſe retira dans la ville, & manda le lendemain les officiers ; mais comme ils étaient prêts à entrer, on vint dire à Xénophon qu'on voulait ſe ſaiſir de ſa perſonne pour l'envoyer à Pharnabaze, ou lui faire quelque mauvais tour. Il ſe retira donc ſous prétexte de quelque ſacrifice, & ſacrifia en effet pour avoir la permiſſion

des dieux de mener l'armée à Seuthe; car il déſeſpérait de pouvoir paſſer en Aſie, & ne voulait pas s'enfermer dans la Cherſonnèſe pour dépendre des Lacédémoniens, & faire mourir de faim ſes troupes.

Sur ces entrefaites revinrent les officiers qui lui dirent, qu'Ariſtarque les avait renvoyés avec ordre de retourner ſur le ſoir, ce qui le confirma dans ſa premiere opinion : comme il vit donc que les ſacrifices étaient favorables pour l'autre entrepriſe, & qu'il n'y paraiſſait aucun danger ni pour lui ni pour l'armée, il prit le capitaine Polycrate, Athénien, avec un homme affidé de chaque colonel, & tira la nuit vers l'armée de Seuthe, qui n'était éloignée que de deux lieues ; lorſqu'il fut proche il apperçut des feux & ne vit perſonne à-l'entour, ce qui lui fit croire qu'il était décampé. Mais comme il eut entendu du bruit & qu'on s'entre-appellait, il jugea qu'on tenait ces feux éloignés afin de voir ſans être vus, & fit dire ſon nom par ſon truchement ; les Barbares demanderent ſi c'était Xénophon l'Athénien qui était dans l'ar-

mée ; & l'ayant ſçu ils s'en allerent tout ſautant le rapporter à Seuthe, qui lui envoya auſſi-tôt une eſcorte de deux cens ſoldats.

Il était dans un château bien gardé, avec force chevaux autour, bien bridés ; car ils les tiennent la nuit de la ſorte, & les font paître de jour de peur de ſurpriſe ; l'on dit même qu'un de ſes ancêtres eut une perte de ſon armée enlevée avec tout le bagage, par les Thines, qui de tous les peuples ſont les plus propres aux combats de nuit.

Seuthe fit entrer Xénophon avec deux des ſiens à ſon choix ; & après s'être embraſſés & avoir bû à la ſanté l'un de l'autre dans une taſſe de corne à la mode du pays, en la préſence de Médoſade, qui était le principal miniſtre de ce prince, Xénophon prit la parole & dit : « Médoſade me vint trou-» ver de votre part en Calcédoine, » pour me dire que ſi je voulais faire » paſſer l'armée en Europe, vous ne » feriez point ingrat de cette faveur, » n'eſt-il pas vrai, Medoſade » ? Comme l'autre l'eut avoué. « Il eſt revenu, » dit-il, une ſeconde fois lorſque je

» retournais de Pare à l'armée, avec » promeſſe que ſi je vous la pouvais » mener, vous me traiteriez en frere, » & me donneriez les places maritimes » que vous tenez ». Medoſade l'avoua encore. « Dites maintenant, reprit » Xénophon, la réponſe que je vous fis » en Calcédoine ».

« Vous me dites, dit Medoſade, que » l'armée paſſerait ſans faute à Byſance, » & qu'il ne fallait rien donner pour » cela ni à vous ni à perſonne; mais » que votre deſſein était de vous reti- » rer enſuite comme vous avez fait. Et » que vous dis-je, dit Xénophon, lorſ- » que vous me vintes trouver à Selym- » brie »?

« Vous me dites, reprit Medoſade, » que cela ne ſe pouvait & qu'il fallait » aller à Perinthe pour repaſſer en » Aſie ».

« Maintenant, dit Xénophon, me » voici avec le colonel Phryniſque & » le capitaine Policrate, & il y a un » homme à la porte de la part dechaque » colonel, hormis de Néon; il ſerait

» donc à propos de les faire entrer pour » plus grande aſſurance du traité. Dites- » leur, Policrate, qu'ils laiſſent leurs » armes à la porte, & laiſſez-y auſſi » votre épée ». Seuthe dit qu'il ne ſe défiait d'aucun Athénien, & qu'il les eſtimait comme freres, à cauſe de ſon alliance.

Lorſqu'ils furent entrés, Xénophon lui demanda à quoi il voulait employer l'armée, & il répondit: « Mon » pere Meſade qui commandait aux » Thines, aux Thraniſpes, & aux Ma- » landeptes, mourut privé de ſon état, » après que les affaires des Odryſiens » furent ruinées. Je fus donc élevé chez » Medoque, qui regne à-préſent; mais » lorſque je fus devenu grand, il me » fâcha de dépendre toujours d'autrui; » & un jour que j'étais aſſis près de lui » je me jettai à ſes piés, & le priai de » me donner des forces ſuffiſantes pour » me venger de mes ennemis, ſans vi- » vre toujours de ſa table. Il me donna » les troupes que vous verrez, avec » leſquelles je fais des courſes dans le » royaume de mon pere, & ſubſiſte de » la ſorte; mais j'eſpere, avec l'aide

» des dieux, de le recouvrer par votre » moyen ».

« Et que pouvez-vous donner, dit » Xénophon, tant aux ſoldats qu'aux » officiers ? Un cyzicenique par mois à » chaque ſoldat, dit-il, deux aux capi- » taines, & quatre aux colonels, avec » autant de terres qu'il leur plaira, s'ils » veulent s'établir avec moi ; des bœufs » pour les labourer, & pour leur habi- » tation une ville fermée ſur la mer ».

« Mais ſi je n'en puis venir à bout, » dit Xénophon, pour la crainte des » Lacédémoniens, recevrez-vous dans » votre pays ceux qui y voudront de- » meurer ? Je les traiterai comme fre- » res, dit-il, & les ferai aſſeoir à ma ta- » ble ; & pour toi, je te donnerai ma » fille en mariage, & prendrai la tienne » ſi tu en as une, après l'avoir achetée, » ſelon la coutume des Thraces, & lui » donnerai Byſanthe pour demeure, » qui eſt la plus belle place que j'aye » ſur la mer (*a*).

(*a*) M. Charpentier remarque ici que Xénophon devait être vieux, puiſque Seuthe offre de lui donner ſa fille en mariage & de prendre la ſienne ; « Car il » aurait été ridicule, dit-il, de demander la fille » d'un homme qui n'aurait pas été en âge d'en avoir » une ». Mais ce ne ſerait pas là une preuve de la vieilleſſe de Xénophon, qui pouvait fort bien, à 56 ans, prendre la fille de Seuthe, & en avoir une de 16 à lui donner.

Là-deſſus ils ſe ſéparerent, après s'être donné la foi réciproquement, & Xénophon avant qu'il fût jour, fut de retour à l'armée, où chacun rapporta aux ſiens ce qu'il avait fait.

Le lendemain de grand matin Ariſtarque manda les officiers, mais ils ne trouverent pas à propos d'y aller, & aſſemblerent les troupes ; à la réſerve de celles de Néon, qui s'était éloigné d'environ un quart de lieue ; comme elles furent aſſemblées Xénophon ſe levant dit : « Ariſtarque nous empêche » de repaſſer en Aſie, parce qu'il ne » fait pas sûr de s'embarquer, tandis » qu'il a des galeres pour nous ſuivre. » Il deſire que nous entrions par force » dans la Cherſonnèſe à-travers la mon- » tagne Sacrée, & promet alors qu'on » ne nous trompera point comme on a » fait, & qu'on payera l'armée ſans la » mépriſer comme à-préſent, ni nous » vendre pour eſclaves, ainſi qu'il a

» fait nos compagnons. Voilà ce qu'il » dit, voici ce que dit Seuthe ; que nous » l'allions trouver & qu'il nous fera du » bien, choisissez lequel il vous plaira ; » pour moi, je suis d'avis avant que de » passer outre, d'aller vers les lieux où » il y a des vivres, parce que nous n'en » avons point, ni d'argent pour en ache- » ter ; & après avoir sçu à quoi l'un & » l'autre nous veulent employer, nous » nous résoudrons plus surement : qui- » conque est de ce sentiment leve la » main, & tout le monde leva la main ».

« Allez donc, ajouta Xénophon, » vous préparer au départ, & quand » on sonnera la marche suivez vos » chefs ». Il partit donc, & ils le suivirent sans ajouter foi aux paroles de Néon & d'Aristarque, qui tâchaient par toutes sortes de moyens de l'empêcher.

Lorsqu'ils eurent fait environ une lieue, ils rencontrerent Seuthe, qui s'avança par l'avis de Xénophon, afin que ce qu'il lui voulait dire, fût ouï de tout le monde ; & comme il fut proche, Xénophon lui parla ainsi. « Nous mar- » chons où il y a des vivres ; & après » avoir entendu là vos raisons & celles

» d'Aristarque, nous suivrons ce qui » nous semblera de plus raisonnable ; » que si vous nous voulez emmener » en quelque endroit où nous soyons » bien traités, ce sera un festin que » vous ferez à l'armée ».

« Je sais des villages, dit-il, qui ne » sont éloignés que d'autant d'espace » qu'il y en a jusqu'au diner, où nous » trouverons de tout ». Comme ils furent arrivés, qu'il était déjà tard, les soldats s'assemblerent, & Seuthe leur dit : « Si vous voulez prendre emploi » avec moi je vous donnerai à chacun » un cyzicenique par mois, & aux offi- » ciers à proportion, & récompense- » rai outre cela ceux qui l'auront mé- » rité. Pour des vivres, vous en pren- » drez dans le pays comme vous fai- » tes maintenant ; mais j'entends que » tout le butin soit à moi, car j'en ai » besoin pour vous payer ; du-reste, » j'espere avec vous d'atteindre mes » ennemis s'ils fuient devant moi, & » de les défaire s'ils resistent.

Xénophon lui demanda s'il les menerait bien loin de la mer. Et il répondit, « sept journées au plus & souvent

» moins». Après cela on donna permiſſion à chacun de dire ſon avis, & pluſieurs parlerent. Mais ils tomberent tous d'accord d'accepter ce parti, parce que c'était l'hiver, qu'on ne pouvait retourner chez ſoi, & qu'on n'avait pas de quoi ſubſiſter. Que s'il fallait vivre ſur l'ennemi, on était bien plus fort avec Seuthe que ſéparé de lui, & ſi l'on touchait de l'argent, ce ſerait autant de gagné. Alors Xénophon s'écria : « Si » quelqu'un n'eſt pas de cet avis qu'il » parle, & la choſe paſſa tout d'une » voix, ſans que perſonne s'y oppoſât ». Auſſi-tôt il dit à Seuthe : « Nous ſommes à toi », & les troupes s'allerent loger par compagnies, mais Seuthe retint à diner les colonels & les capitaines.

RÉFLEXIONS.

Xénophon revient à l'armée.

XÉNOPHON s'était retiré de l'armée, comme on l'a vu ; mais preſſé par Anaxabie, il revient en prendre le commandement, & ſe trouve en arrivant dans un des plus grands embarras qu'il eût éprouvé encore.

Ses

Ses ſoldats brûlant toujours du même deſir de s'enrichir, refuſaient abſolument de ſe ſéparer, & Xénophon voulant les ſatisfaire, n'était occupé que des moyens d'y parvenir ſans donner atteinte à ſa réputation.

Il eſt recherché par Anaxibie.

D'un côté notre Athénien voyait Seuthe, ſouverain d'une partie de la Thrace d'Europe, qui avait été chaſſé de ſa province, & qui appellait les Grecs à ſon ſecours ; de l'autre il voyait Anaxibie, qui ayant paſſé en Aſie, le ſollicitait de ſe joindre à lui pour ſe venger de Pharnabaſe qui n'en faiſait plus de cas depuis qu'il le voyait ſans autorité. Mais ſoit que Xénophon ne pût paſſer la mer à cauſe des vaiſſeaux de Lacédémone, que le nouvel amiral Pol, ſubſtitué à Anaxibie, commandait ; ſoit qu'il voulût éviter aux Grecs le déſagrément de toujours combattre pour avoir du pain : il ſe décida pour le prince de Thrace, qui étant une fois rétabli dans le gouvernement de ſes peres, pouvait faire à ſes ſoldats des biens conſidérables.

Il s'allie avec le prince de Thrace.

Pour être plus à portée de traiter avec ce prince, & d'aſſurer des conditions avantageuſes aux Grecs, Xénophon ſe rend lui-même dans ſon camp, & par l'entremiſe de Mézoade, il fait un traité qui donne aux Grecs l'eſpérance d'une paie

considérable, des terres en propriété, une demeure fixe dans une ville sur le bord de la mer, & toutes sortes de biens. Il paraît que Seuthe avait dans Mézoade un ministre habile, puisqu'il réussit à lui attacher tous les Grecs, sans que la défiance si naturelle entre deux nations alliées, portât aucun obstacle aux desseins de le rétablir dans ses états.

Quel était le ministre de ce prince.

Peu de ministres sauraient comme lui, voir d'un seul coup d'œil tout l'avantage d'une alliance, & le remplir. Car comment ne pas craindre un jour pour soi, un allié qui est trop puissant ? Mézoade connaissait la situation des Grecs & leur projet de s'enrichir ; il ne s'agissait donc que de flatter leur cupidité : il connaissait les intérêts de son prince qui n'avait plus rien à perdre ; comparés à ceux de ses ennemis qui lui avaient tout usurpé ; & il aimait mieux l'exposer à la bonne foi des Grecs, que de le voir chassé par eux. D'un caractere hardi, mais accommodant, sachant se prêter au génie des colonels Grecs pour les amener à ses fins, & éviter les pieges qu'on n'eût pas même l'idée de lui tendre, demêlant avec adresse le sincere du futile, ayant toutes les qualités nécessaires à un homme d'état, il était seul pour son maître une ressource

Son génie.

presque aussi avantageuse, que l'armée entiere de Xénophon.

Peu de négociateurs ressemblent à celui-là ; & le monde est plein de gens qui croient bien connaître la politique d'un état, parce qu'ils l'ont lue dans des livres. Esprits faciles ! Ils ignorent que toute la science des ambassades ne consiste que dans la connaissance des intrigues d'une cour. Lorsqu'en 1700 le duc d'Harcourt (*b*) eut ordre de faire changer le premier testament du roi d'Espagne, il ne s'amusa pas à faire uniquement les preuves d'une généalogie qui aurait fixé le droit des enfans de Louis XIV. mais il chercha à connaître les personnes affidées au cardinal Porto Carrero, alors premier ministre. D'abord il sut que ce premier ministre était mené par un jeune chanoine de ses neveux ; que ce jeune neveu l'était par une jeune religieuse de Tolede ; & que cette religieuse de Tolede l'était elle-même par un aumônier de son ambassade.

(*b*) Henri, duc d'Harcourt, chevalier des ordres, maréchal de France, ambassadeur en Espagne, *&c.* Cette maison, dont j'ai parlé, est originaire du Danemarck : elle descend de Jean II. seigneur d'Harcourt, maréchal & amiral de France dans le treizieme siecle ; & subsiste aujourd'hui dans le duc d'Harcourt, & la branche d'Harcourt Olonde qui ont postérité.

La chaîne ne fut pas auſſi difficile à ſuivre qu'à trouver : de ce dernier il fut au premier ; toutes ſes impreſſions paſſèrent au cardinal, & cette route ſi peu connue, fut la ſeule, quoi qu'en aient dit quelques hiſtoriens, qui fit faire un ſecond teſtament au roi d'Eſpagne.

Je n'écris ici que pour les militaires ; je l'ai déjà dit ; & c'eſt ce qui fait que je ne m'étendrai pas ſur l'article des négociations : ſujet ſur lequel nous avons tant de livres qui ne ſervent plus à rien. Le ſeul point qu'un miniſtre doit ſe bien rappeller, eſt que ſi les princes commandent aux peuples, l'intérêt commande aux princes ; que toute la politique, les intrigues & les brigues d'un état n'ayant que cela en vue, & changeant tous les jours, il faut néceſſairement changer auſſi ſes moyens. Un homme de bon ſens qui aurait l'eſprit inſinuant, ce qui eſt rare ; & un cœur droit, ce qui l'eſt encore plus ; ſerait préférable à celui qui ſaurait par cœur Viquefort, Calieres, Pequet, d'Eſtrades, *&c.* « Quand on voit, dit un auteur moderne, des payſans ſous un chêne, délibérer ſur le deſtin de leur république, & la gouverner avec ſageſſe, on eſt tout étonné du peu de fruit de la conduite myſtérieuſe des grands politiques d'un état ». Le même auteur dont je parle, a donné, il y a quelque tems, le plan d'une république Européane, qui dans une diete générale compoſée de députés de toutes les puiſſances, déciderait des droits reſpectifs de chacune ; & où toutes enſemble s'uniraient contre celle qui étant condamnée, refuſerait d'obéir à la réſolution générale..... Pourquoi un plan ſi beau, ſi ſage, & qui ſerait auſſi heureux pour les princes que pour les ſujets, n'eſt-il pas adopté ? il ne faudrait pourtant que quatre têtes en Europe pour le faire recevoir.

Ce n'eſt pas par une guerre continuelle que l'on rend les peuples heureux.

Qu'on ne s'y trompe pas, ce n'eſt jamais en s'éblouiſſant par des fantômes de grandeurs & de victoires qu'un ſouverain peut devenir cher à ſes peuples ; c'eſt en ſe bornant à ce que l'on poſſede, & en entretenant la paix comme Louis XV. c'eſt en ne fouillant pas éternellement des archives, pour trouver dans des vieux titres des prétextes continuels de guerre, comme l'ont fait quelques princes ; c'eſt en veillant enfin à l'adminiſtration intérieure, au commerce, aux arts, & non pas en méditant des invaſions nouvelles.

L'empereur Léopold, que je regarde comme le plus grand politique du monde

après Sully (*c*), a bercé toutes les nations de ce qu'il appellait l'équilibre de l'Europe, qu'il voulait faire croire en être le bien. Mot deſtitué de ſens, & dont on ſerait bien embarraſſé de déterminer l'idée par rapport à la force de chaque état en particulier. Le ſeul équilibre que ce prince avait alors en vue, était de voir la France ſans bras, ni jambes, comme il voyait l'Allemagne aux fers. On n'eſt plus ſéduit maintenant par ce grand mot, & chaque ſouverain cherche à s'accroître en poſſeſſions, & par conſéquent en puiſſance. L'équilibre le plus juſte que l'on puiſſe voir entre deux nations, eſt lorſque s'étant épuiſées toutes les deux & d'hommes & d'argent pour ſe faire la guerre, il ne reſte plus rien dans la balance.

Le traité de Xénophon était avantageux à toutes les parties.

Le traité que Xénophon venait de conclure, était ſans contredit auſſi avantageux au prince qu'aux Grecs; l'un y trouvait les ſecours dont il avait beſoin, & les autres les richeſſes qu'ils deſiraient. Flattés de cette eſpérance, ceux-ci ſe dé-

(*c*) Maximilien de Béthune, marquis de Roſni, duc de Sully, ami, premier miniſtre d'Henri IV. & l'un des plus grands hommes de l'univers. La ſageſſe de ſon adminiſtration a rendu ſon nom cher à toute la France: ſa maiſon ſubſiſte dans le prince d'Henrichemont & le marquis de Béthune.

vouerent ſans réſerve au ſervice du prince qui conſervait encore dans ſon malheur toute la fierté d'un ſatrape. He! qui ſait s'il n'en conſervait pas encore la tyrannie? Le peu de ſecours qu'il reçut de ſes ſujets, fait bien voir qu'il n'en était pas pas fort aimé; ſans cela, ne lui auraient-ils offert de prendre les armes? ne ſe ſeraient-ils pas préſentés pour marcher ſous ſes étendarts? ne lui auraient-ils pas propoſé de ſacrifier leur vie pour lui, comme firent les proteſtans Français à Louis XV. en 1758, lorſqu'ils voulurent s'oppoſer aux Anglais deſcendus ſur nos côtes? Heureux les princes qui trouvent dans le cœur de leurs ſujets l'aiguillon qui les fait voler à leur défenſe! Heureux ceux dont on ne profere le nom que dans la joie que cauſe l'amour de ſa perſonne! Heureux ceux enfin dont la force eſt dans un ſentiment inépuiſable d'attachement & de reſpect! La France refuſa alors ce ſecours des Proteſtans, je le ſais; mais pourquoi? Ce n'eſt pas qu'on les craignît; mais parce qu'on n'en avait pas beſoin. De quel zele cependant ne ſe feraient-ils pas piqués....! Oui, je ſoutiens qu'ils auraient combattu avec autant de zele & de valeur que la famille Fabia, lorſqu'elle s'arma pour la défenſe de Rome. Les Véïens menaçaient cette république, & elle man-

quait de ſoldats ; Fabius & ſa famille ſe préſentent, ils offrent au ſénat de prendre les armes, & de les faire prendre à leurs vaſſaux. Rome accepte leurs ſervices avec des acclamations de joie, & ne les interrompt que pour leur préparer des triomphes. Pourquoi donc pas ne regarder les proteſtans Français comme une grande famille qui aime ſon pays ? pourquoi n'en pas former un régiment qui conſerverait à la France tant d'excellens officiers qui vont ſervir chez l'étranger ? pourquoi n'avoir pas un corps de troupes de ces gens-là, lorſque le roi de Sardaigne, roi très-catholique, en a lui-même & s'en ſert avec ſuccès ? Pourquoi s'effaroucher d'une troupe nationale de cette religion, lorſqu'on en a pluſieurs Suiſſes ou Allemandes ? Croit-on qu'ils fuſſent moins fideles ? Voilà ce que l'on craint, dit-on. Hé ! par quelle raiſon ? Eſt-ce parce qu'ils ſoutinrent Henri IV. & qu'ils le ſecoururent même après qu'il eût quitté leur communion ? Eſt-ce parce qu'ils ont offert à Louis XV. de ſe ſacrifier pour ſon ſervice ? S'il ne fallait que ſuppoſer des crimes pour faire ſuſpecter la fidélité des ſujets, quel peuple ſerait déſormais sûr de lui-même ? Chez les Romains perſonne n'eut l'idée de rejetter l'offre de Fabius, *parce qu'il n'y avait perſonne qui ne fût ca-*

pable d'un pareil dévouement ; & que tout citoyen attaché à ſa patrie par une domination douce, ne peut jamais avoir la penſée de la trahir (*d*).

J'admire la franchiſe & l'adreſſe avec laquelle Xénophon traita avec Seuthe. Quelqu'un qui voudrait examiner cet article en négociateur, y trouverait des notions admirables ; mais peu de militaires, & encore moins de politiques, regardent cet ouvrage de Xénophon comme pouvant étendre leurs lumieres : la plupart ne le conſiderent que comme un livre claſſique qui mérite à peine d'être lu.

Notre auteur nous apprend encore dans ce chapitre, que les Grecs étaient en hiver à Byſance : nous pouvons donc fixer à-peu-près le tems où ſe donna la bataille de Cunaxa (*e*).

Suppoſons que l'on fût alors au mois de Janvier de l'an 399 avant J. C. on Saiſon de la Retraite.

(*d*) Ce n'eſt pas dans cet objet ſeul que les Proteſtans du royaume pourraient être utiles. Je ſuis à même de prouver qu'ils contribueraient infiniment plus que les quatre villes où l'on tolere des Juifs : tout autant que le clergé de France ; & aider tout-à-coup l'état par un ſecours de ſoixante millions de livres, s'ils étaient reconnus.

(*e*) Tous les auteurs ont appellé cette bataille du nom de Cunaxa, quoiqu'il ne ſoit pas fait du tout mention de cette ville dans l'hiſtoire de la Retraite.

voit dans notre Athénien que l'on mit huit mois depuis la bataille juſques à Cotyore, & à-peu-près deux mois & demi pour venir de Cotyore à Byſance, en comptant les ſéjours: voilà donc qui ferait dix mois & demi, & qui placerait les Grecs dans la Babylonie au mois de Février précédent. Que l'on ajoute actuellement quatre mois ou environ pour venir de Sardes à Cunaxa, comme l'annonce la récapitulation faite par Xénophon; & l'on trouvera quinze mois dans le nombre total, qui eſt le tems que cet auteur dit lui-même que dura la Retraite.

Il réſulte de-là que Cyrus partit de Sardes en Novembre 401 avant J. C. qu'il ſe trouva en Février 400 à Cunaxa; que l'on fut à Cotyore en Octobre ſuivant; à Byſance au mois d'hiver qui répond à celui de Janvier; & à Paſ hénie où finit l'expédition, au mois de Février 399 (*f*).

(*f*) Il ſemble que ce qu'a dit Xénophon au *liv. I. chap. ij.* au ſujet de la fête des Lupercales que Xénias célébra à Pelte, aurait dû nous aider à fixer la ſaiſon de la Retraite; mais ce tems n'était pas par-tout le même. Il varia en Arcadie où ces fêtes prirent naiſſance, en Grece, & à Rome; c'était le 15 des calendes de Mars, ou le 15 de Février qu'on les célébrait dans cette capitale, & ce tems ne pourrait jamais s'accorder avec les détails de Xénophon.

Au reſte, il n'eſt pas étonnant que Cyrus ait commencé ſon expédition au milieu de l'hiver; le climat où il ſe trouvait eſt ſi tempéré, que l'on y peut faire marcher des troupes en tout tems. L'eſpace que parcoururent les Grecs fut toujours entre le trente-troiſieme & le quarante-deuxieme degrés de latitude ſeptentrionale; c'eſt-à-dire dans un pays auſſi chaud que les côtes d'Afrique, & les provinces méridionales de l'Eſpagne, où l'on ne s'apperçoit pas de l'hiver.

Obſervons en paſſant que le tems de la Retraite des Dix-mille était le bel âge de la Grece, & celui de l'enfance des Romains, qui occupés pendant dix années de ſuite au ſiege de Veïes, voyaient les limites de leur république bornées à peu de diſtance de leurs murailles, & ne pouvaient par conſéquent prendre aucune part aux affaires qui ſe paſſaient hors de l'Italie.

CHAPITRE III.

Seuthe traite ſes Officiers.

COMME on fut à la porte de Seuthe prêts à entrer, un certain Héraclide de Maronée, qui était à lui, s'adreſſa à ceux qu'il crut pouvoir faire quelque préſent à ce prince, & premierement aux députés de Pare, qui étaient venus pour traiter d'alliance avec Medoque, roi des Aſſyriens, & lui apportaient des préſens & à la reine auſſi. Il leur dit donc que ce prince demeurait douze journées plus avant dans le pays, & que maintenant Seuthe étant maître de la côte, & bien plus capable de leur nuire ou de leur rendre ſervice, ils feraient mieux de lui donner ce qu'ils avaient apporté; ce qu'il leur perſuada.

Après cela, il s'adreſſa à Timaſion qui avait des tapis de Perſe & des coupes d'argent, & dit qu'on avait accoutumé de faire quelque préſent au prince lorſqu'on mangeait à ſa table, & qu'il était capable de le rétablir avec honneur en

ſon pays & à l'enrichir. Il fit le même diſcours à tous les autres, & dit à Xénophon, que comme il était d'une grande ville & en grande eſtime près de Seuthe. il ſerait peut-être bien-aiſe de s'habituer un jour ſur les côtes de la Thrace, comme avaient fait quelques-autres Athéniens; qu'il lui diſait cela pour l'affection qu'il lui portait, aſſuré que celui qui ferait de plus beaux préſens ſerait le mieux récompenſé.

Cela le mit en inquiétude, car il était venu de Pare avec un ſeul valet, & n'avait apporté qu'autant d'argent qu'il en fallait pour faire ſon voyage; comme on fut là où étaient les principaux de la cour de Seuthe avec les officiers des Grecs & quelques députés des villes, on s'aſſit en rond, puis on apporta vingt grands baſſins pleins de viandes toutes coupées, avec de grands pains piqués deſſus, que l'on ſervit principalement devant les étrangers ſelon la coutume du pays.

Alors le prince prenant les pains qui étaient devant lui, les rompit, & en donna à qui il voulut, & des viandes de même, n'ayant fait qu'en goûter;

ceux qui étaient près des baſſins en firent autant : mais un certain Ariſte d'Arcadie, grand mangeur, au-lieu de s'amuſer à ſervir, prit un pain d'environ ſix livres avec de la viande ſur ſes genoux, & ſe mit à manger.

Cependant les ſantés couraient à la ronde & perſonne n'en était exempt ; mais comme ce vint à lui, appercevant Xénophon qui ne mangeait plus, il dit à l'échanſon : « Porte la coupe à » celui-là qui a fait, pour moi je ne » fais que commencer ». Seuthe ayant demandé à l'échanſon ce qu'il diſait, il le rapporta tout haut, & chacun ſe prit à rire.

Comme la débauche commençait à s'échauffer, un Thrace vint avec un cheval blanc qu'il menait en main, & prenant une taſſe pleine : « Je bois à ta » ſanté, dit-il, Seuthe, & te fais pré- » ſent de ce cheval, avec lequel tu at- » teindras tes ennemis & ne les crain- » dras point dans la retraite ». Un autre en fit autant, & lui donna un eſclave, & un autre des étoffes pour ſa femme ; alors Timaſion but à ſa ſanté & lui donna une coupe d'argent & un tapis

de Perſe de la valeur de cent écus.

Là-deſſus Gneſippe, capitaine Athénien, ſe levant dit, que la coutume était bonne & ancienne de faire des préſens au prince quand on en avait le pouvoir ; mais qu'il fallait qu'il donnât auſſi à ceux qui n'avaient rien, afin qu'ils euſſent de quoi donner.... Cependant Xénophon était bien en peine, car Héraclide avait commandé à l'échanſon de lui préſenter à boire, & Seuthe lui faiſait plus d'honneur qu'à aucun autre, & l'ayant fait aſſeoir auprès de lui. Néanmoins comme il avait un peu bû, il ſe leve hardiment & prenant la coupe : « Pour moi, dit-il, » Seuthe, n'ayant rien de plus cher à » te donner que moi-même, je t'en » fais preſent, & de mes compagnons » que voici ; ils ne me dédiront pas, » car ils ſont auſſi affectionnés que moi » à ton ſervice ; par leur moyen tu re- » couvreras, avec l'aide des dieux, le » royaume de ton pere, & en conquer- » ras un nouveau ; de-ſorte que tu » auras de quoi faire des préſens ſans » qu'il ſoit beſoin d'en prendre ».

Alors ſe levant, il vuida la coupe

comme les autres, puis la fit remplir & la donna à celui qui le ſuivait. Après cela entrerent des Ceraſontins qui ſonnerent la charge avec des flutes & des trompettes de cuir de bœuf crud, avec autant de juſteſſe que ſur la lyre; & Seuthe en ſe levant fit un cri de bataille, & danſa auſſi légerement que s'il eût évité un dard. Il y entra auſſi des bouffons.

OBSERVATIONS.

Seuthe régale les officiers Grecs.

NOus venons de voir dans ce chapitre la deſcription d'un feſtin que Seuthe donna aux généraux Grecs. Ce feſtin reſſemble à tous égards, à ceux que l'on donne encore en Turquie; & cependant d'Ablancourt ſemble vouloir dire que les convives y étaient aſſis à table. Je ne vois rien dans le texte qui puiſſe l'indiquer; car le mot grec τραπεζα, qui ſignifie une table, peut être pris auſſi pour un couvert à manger, & l'action d'Ariſte qui prend du pain & de la viande ſur ſes genoux le prouve; puiſque ce mouvement ne peut convenir qu'à l'attitude d'un homme aſſis par terre ou ſur un carreau.

On voit enſuite à ce feſtin une ſym-

phonie, des bouffons & un bal où le prince danſa. Je ne ſais ce qui dans l'origine peut avoir ainſi donné lieu à l'établiſſement de la muſique dans les feſtins, à-moins que ce ne fût pour cacher l'ineptie des convives, qui ne ſavaient de quoi parler. Je ſais bien que les anciens regardaient la muſique non-ſeulement comme un amuſement, mais encore comme un remede contre pluſieurs maux du corps & de l'eſprit; que les Arcadiens étaient obligés par une loi ſévere de l'apprendre; qu'on la croyait propre à élever l'ame, à fortifier le courage & à porter à la vertu; que Pythagore faiſait précéder ſes exercices par une muſique agréable; qu'Alexandre était toujours ſuivi par un muſicien, qui par ſes ſons diſpoſait ſon ame aux combats, & qu'Agamemnon partant pour la guerre de Troie, en laiſſa un auſſi auprès de ſa femme pour la préſerver de déréglemens honteux (*a*); je ſais enfin que dans tous ces cas la muſique eſt un plaiſir très-agréable, mais que dans un feſtin on ait beſoin d'un pareil amuſement, cela n'eſt pas concevable. Virgile nous dit à la vérité que dans le feſtin que donna Di-

Il leur donne de la muſique.

(*a*) Ce ne fut qu'en tuant ce muſicien qu'Egiſte acheva de ſéduire Clitemneſtre.

don à Enée, il y eut une muſique qui roula ſur la philoſophie, & les éclipſes de lune & de ſoleil; mais j'ai de la peine à croire que tous les traités de phyſique & d'aſtronomie mis en chanſons, puſſent rien ajouter aux agrémens de la table. Obſervez que par cette muſique, je n'entends pas parler des chanſons gaies & décentes dont on s'amuſe quelquefois dans les repas; mais ſeulement de la muſique inſtrumentale, telle que celle dont Seuthe regala les Grecs dans ſa fête de cérémonie (*b*).

Il les divertit par des

Quant à la danſe, différentes relations nous apprennent que cet uſage, qui s'eſt

(*b*) Les trémouſſemens, les ſecouſſes, les viteſſes, & les difficultés pénibles dont les maîtres de muſique & d'inſtrument font leurs délices, & qui ne flattent jamais l'oreille des ſpectateurs, ſont les plus grands défauts de la muſique inſtrumentale d'aujourd'hui. Le premier mérite de la muſique eſt de plaire, & elle ne peut plaire que par la mélodie & la beauté du chant, incompatibles avec la rapidité & une trop grande quantité d'accords: on eſt touché par des émotions douces & agréables lorſqu'elles ſont conformes aux accens de la voix, mais jamais par une muſique hériſſée qui contrefait l'orage, le ſabat, le croaſſement des grenouilles, ou les cris des canards. La muſique Françaiſe me paraît trop monotone, l'Italienne trop pétillante. Un muſicien qui ſurait réunir la majeſté de l'une & la variété de l'autre, compoſerait, je crois, une muſique admirable; une expérience journaliere prouve que l'on ſe plaît davantage aux petits airs de l'opéra comique, qu'aux grands airs peſans & ſomnifères de l'opéra Français.

perpétué chez les princes, a été néanmoins ſouvent interrompu. Charles VI. l'aimait paſſionément: il devint fou, dit-on, par un excès de fatigue dans un balet, & on l'abandonna; on le reprit dans la ſuite. Louis XIII. & Louis XIV. danſerent devant le public; mais aujourd'hui les princes ne ſe donnent plus en ſpectacle particulier, & ils ont raiſon.

danſes & pas des bouffons.

Il y avait auſſi des bouffons au repas de Seuthe, ajoute Xénophon. Cela n'eſt pas étonnant: ces eſpeces de fous étaient établis, ainſi que la muſique, pour amuſer les convives. Chaque peuple en avait alors; & chez les Romains, les patriciens riches & voluptueux, ne manquaient jamais de réunir tout ce que la ſenſualité & la molleſſe avaient fait inventer. Il n'y a pas trois cens ans qu'il y avait en France des charges de folies; & Triboulet qui était le fou de François I. n'était pas le perſonnage le moins conſidéré de ſa cour.

D'où vient donc que les princes & les grands avaient un ſi grand beſoin de varier leurs plaiſirs, & pourquoi les voyait-on toujours courir après des amuſemens qui les fuyaient? C'eſt qu'ils jouiſſaient trop facilement: ſans deſirs, point de plaiſirs; or les deſirs des grands étant toujours prévenus, ils ne peuvent rien goûter de

ſenſible. Quand je vois l'étiquette, le ton de gêne & la cérémonie pompeuſe qui regnent dans les plaiſirs des princes & des grands, je m'étonne qu'on puiſſe ſe plaire à s'ennuyer avec tant de majeſté.

Seuthe reçoit des préſens des Grecs.

Xénophon parle encore dans ce chapitre d'un uſage établi chez le prince de Thrace, & obſervé très-exactement; c'eſt que tous ceux qui étaient admis auprès de ſa perſonne, commençaient par lui faire des préſens. Il fallait que cette coutume fût bien invariable, puiſqu'Héraclide l'un des officiers de ce prince, le déclara à tous les Grecs, & que pas un d'entre les généraux ne fit difficulté de s'y ſoumettre.

Un point cependant doit paraitre ſingulier dans cette occaſion, c'eſt qu'un prince qui réclamait le ſecours des étrangers pauvres, en leurs promettant des biens conſidérables; osât leur demander lui-même des préſens. N'était-ce point là une fineſſe pour les dépouiller de ce qu'ils avaient & ſe les attacher davantage? Non, c'était par un ancien uſage, qui a été tellement du goût des ſouverains qui ont habité la Thrace, qu'encore aujourd'hui le grand-ſeigneur, les viſirs & même les bachas, en reçoivent de tous les rois & de tous les particuliers qui ont à traiter avec eux, non comme une ſimple politeſſe, mais comme un droit d'étiquette, ſans lequel on ne peut jamais être admis à leur audience.

Seuthe trouve des alliés.

Au reſte la fête que Seuthe donna aux officiers Grecs, ne fut pas ſans ſuccès pour le bien de ſes affaires. Ses miniſtres toujours attentifs, tâcherent de perſuader aux députés de Phare, qui allaient rechercher l'alliance des Odryſiens, d'entrer dans celle de leur prince; & ils y réuſſirent. Tout ſouverain, que dis-je? tout homme privé, qui eſt en état de ſe faire reſpecter, ne manque jamais de trouver des amis; & Seuthe était devenu très-reſpectable depuis ſon alliance avec le Grecs.

CHAPITRE IV.

Conquête des Tynes.

LEs Grecs ſe leverent ſur le couchef du ſoleil, & dirent qu'il était tems de poſer des gardes & de donner le mot. Ils prierent auſſi le prince de faire publier qu'on n'entrât point la nuit dans leur camp, parce qu'ils ne pourraient pas diſcerner les amis des ennemis.

Seuthe ſe leva enſuite comme s'il n'eût point bu, & les ayant appellés leur dit, qu'il était d'avis d'attaquer l'ennemi avant qu'il eût appris leur jonction, afin de le prendre au dépourvû & de faire un plus grand butin. Ils approuverent ſon deſſein, & il leur commanda de ſe tenir prêts, parce qu'il les irait prendre quand il ſerait tems avec ſes troupes.

Alors Xénophon lui dit, qu'il conſidérât ſi la coutume Grecque était bonne dans les marches de nuit, de mettre les corps les plus peſans les premiers, afin

qu'ils ne demeuraſſent point derriere; au-lieu que de jour, tantôt la cavalerie allait devant & tantôt l'infanterie, ſelon la diſpoſition du lieu; qu'on s'égarait bien moins de la ſorte, & qu'on ſe retrouvait plutôt lorſqu'on était égaré, ſans être ſujet à s'entre-choquer, & à prendre ſes amis pour ſes ennemis, comme il arrive autrement.

Il trouva qu'ils avaient raiſon, & promit de leur donner de bons guides, & de les ſuivre avec ſa cavalerie, parce qu'il ſerait bientôt à la tête lorſqu'il en ſerait beſoin; ils donnerent pour mot *les Athéniens*, à-cauſe de ſon alliance, & s'allerent repoſer.

Sur le minuit, il les vint trouver avec ſa cavalerie & ſon infanterie légere, & leur ayant fait prendre le devant avec les guides, il les ſuivit avec ſes troupes, la cavalerie étant à la queue; & lorſqu'il fut jour il s'avança & dit, que la coutume était bonne, & qu'il lui était ſouvent arrivé de s'égarer la nuit, quoiqu'il n'eût pas beaucoup de gens, au-lieu qu'à-préſent on ſe trouvait tous enſemble au point du jour.

Cependant il leur commanda de faire halte tandis qu'il irait reconnaître les ennemis; & disant cela il piqua sur la montagne par un sentier détourné; & comme il fut arrivé en un lieu où il y avait abondance de neige, il regarda si le chemin était battu, & ayant remarqué qu'il ne l'était pas, il les vint retrouver au galop, & leur dit que tout allait bien, & qu'avec l'aide des dieux ils surprendraient leurs ennemis. « Je passerai devant, dit-il, avec » ma cavalerie, pour empêcher qu'au- » cun ne se sauve qui puisse avertir les » autres, vous viendrez après, & si » vous me perdez de vue vous me sui- » vrez à la piste; quand nous aurons » passé la montagne nous trouverons » quantité de villages fort riches ».

Sur le midi, il avait déjà gagné le sommet du mont, & revint au galop dire qu'il avait fait descendre sa cavalerie dans la plaine, & l'infanterie légere dans les villages, & qu'ils se hâtassent de venir pour le soutenir si l'ennemi faisait resistance.

Lorsqu'il eut dit cela Xénophon mit pié à terre, de quoi il s'étonna, parce qu'il

qu'il fallait aller plus vîte; & Xénophon répondit, que cela serait bon s'il n'avait à faire que de lui seul; mais qu'il fallait aussi que les autres y fussent, & qu'ils le suivraient plus allégrement lorsqu'ils le verraient marcher à pié à leur tête; il s'en retourna donc avec Timasion, & les quarante chevaux des Grecs, & Xénophon s'avança avec les plus vigoureux de ses troupes, laissant le reste sous la conduite du capitaine Cléanor.

Lorsqu'ils furent dans les villages, Seuthe piquant droit à lui avec quelques cinquante chevaux: « Ils sont à » nous, dit-il, comme tu vois Xéno- » phon; mais la cavalerie est répandue » de-çà & de-là, & je crains qu'ils ne » se rallient; de-sorte qu'il faut que » quelques-uns des nôtres demeurent » dans les villages, parce qu'ils sont » pleins d'habitans ».

« Faites avancer Cléanor jusques-là » en bataille, répondit Xénophon, tan- » dis que je gagnerai le passage des » montagnes avec ceux-ci ». Cela fait on assembla tout le butin, qui consistait en dix mille moutons, deux mille

vaches, & quelques mille captifs que Seuthe envoya vendre dès le lendemain à Perinthe par Heraclide, afin d'avoir de quoi payer une montre aux ſoldats.

On logea ce jour-là dans les villages, mais on y mit le feu en partant, pour intimider les autres & les obliger à prendre parti; de-là on campa dans la plaine d'où les habitans ſe retirerent ſur les montagnes où il y avait force neige, & il faiſait ſi grand froid que le vin gelait dans les bouteilles, & l'eau, comme on la ſervait à table, & pluſieurs ſoldats eurent le nez & les oreilles gelés; cela apprit la raiſon pourquoi les Thraces portent des bonnets de peau de renard qui leur couvrent les oreilles, avec des ſayes qui leur viennent juſqu'aux genoux, & de grandes caſaques par-deſſus qui leur deſcendent aux talons lorſqu'ils ſont à cheval, & non pas de petits manteaux à la Grecque.

Seuthe dépêcha quelques priſonniers vers les Barbares qui s'étaient retirés ſur les montagnes, pour leur dire que s'ils ne deſcendaient il brûlerait leurs

villages avec le blé qui y était, & les ferait tous mourir de faim. Les vieillards donc deſcendirent avec les femmes & les enfans; mais les plus jeunes demeurerent dans les villages qui étaient au pié des montagnes; ce que appercevant Seuthe, il dit à Xénophon qu'il le ſuivît avec les plus vigoureux de l'infanterie peſamment armée, & partant la nuit, il ſe rendit à ces villages ſur le point du jour, où il fit main baſſe ſur tout ce qu'il rencontra; mais la plupart ſe ſauverent ſur les montagnes qui étaient proche.

Il y avait un capitaine Olynthien, nommé Epiſthene, qui aimait les beaux garçons: celui-ci voyant un jeune Thrace qu'on allait faire mourir, pria Xénophon de le ſauver à cauſe de ſa beauté. Il s'avança donc pour le dire à Seuthe, à qui il conta la paſſion d'Epiſthene; & comment il avait fait autrefois une compagnie toute de beaux garçons, ſans avoir égard à autre choſe, & avec tout cela était un très-brave homme. Seuthe lui demanda s'il voudrait bien mourir pour lui. « Oui, dit-» il, frappe, en tendant le cou, pourvu

» que ce beau fils le veuille & m'en ſa-
» che gré ». Alors Seuthe demanda au garçon s'il voulait bien qu'Epiſthene mourût pour lui. Mais il répondit que non, & Epiſthene alors l'embraſſant: « C'eſt maintenant à moi que tu as à
» faire, dit-il à Seuthe, & je ne te quit-
» terai point ſans combat ». Seuthe ſe prit à rire, & les laiſſa là pour donner ordre à d'autres choſes.

Il fut donc d'avis de camper en cet endroit, de peur que ceux qui étaient ſur la montagne ne vinſſent la nuit prendre des vivres; il deſcendit alors dans la plaine & s'y logea, ainſi que Xénophon, avec ceux qui avaient campé, dans un village qui était ſous la montagne, & le reſte des Grecs parmi les Thraces qu'on appelle Montagnards, qui n'étaient pas loin de-là.

Quelques jours après les Barbares deſcendirent & traiterent avec Seuthe, à qui ils donnerent des otages. Cependant Xénophon le vint trouver & lui dit, qu'il etait campé en lieu deſavantageux & proche de l'ennemi, & qu'il ferait mieux d'être ailleurs que dans ces détroits. Mais il lui répondit qu'il

ne craignait rien, en lui montrant leurs otages. Quelques-uns de ces Barbares le prierent de faire leur accord, & il leur dit, qu'ils n'avaient rien à craindre en obéiſſant à Seuthe, & qu'on ne leur ferait aucun déplaiſir. Mais c'étaient là des eſpions qui les vinrent attaquer la nuit même, ayant pour conducteurs le maître de chaque maiſon; car ſans cela ils euſſent eu de la peine à les trouver dans l'obſcurité des ténebres, outre qu'elles étaient environnées de palis pour la ſureté du bétail.

Comme ils furent aux portes, les uns commencerent à frapper de leurs coutelas, avec leſquels ils ſe vantaient de couper le bout de nos piques; les autres à lancer des javelots ou à mettre le feu par-tout, appellant hautement Xénophon, & le menaçant de le brûler s'il ne ſortait.

Le feu avait déjà gagné le toît de ſon logis, tandis qu'il s'armait avec ſes gens; lorſque Silanus Maceſtius, de l'âge de dix-huit ans, ſonna de la trompette, & ils ſortirent tous le caſque en tête & l'épée à la main, couverts de leurs boucliers & ſuivis de leurs com-

pagnons qui étaient dans les autres logis, & les Thraces prirent la fuite jettant leurs boucliers derriere leurs dos, ſelon leur coutume. Il y en eut qui demeurerent accrochés au paliſ, comme ils voulaient ſauter par-deſſus; d'autres furent tués ne pouvant trouver l'iſſue.

Comme les Grecs les pourſuivaient hors du village, quelques Barbares retournant à la faveur des ténebres, tirerent ſur eux à la lueur d'une maiſon qui brûlait, & tuerent trois capitaines, Hiérome Elien, Enodie, & Théagene, dont nul pourtant ne mourut. Il y en eut qui perdirent leur bagage dans l'embraſement des maiſons.

Seuthe d'abord accourut au bruit avec ſept cavaliers ſeulement & un trompette Thracien qui ſonna tant que dura l'attaque; ce qui aida beaucoup à faire retirer les Barbares; lorſqu'il fut arrivé juſqu'aux Grecs il les embraſſa & leur dit, qu'il n'eſpérait pas de les revoir tous en vie.

Enſuite Xénophon lui demanda les otages, & le pria de venir camper avec lui ſur la montagne, ſinon qu'il le laiſ-

ſât faire. Seuthe le vint donc trouver le lendemain avec ſes troupes, qui étaient trois fois plus groſſes qu'auparavant, à cauſe que pluſieurs Odryſiens étaient accourus depuis leur jonction, & lui donna les otages, qui n'étaient que des vieillards, mais des principaux du pays, à ce qu'on diſait.

Cependant les Barbares qui virent du haut des montagnes tant de cavalerie & d'infanterie, vinrent trouver Seuthe pour être reçus à compoſition, à la charge de faire tout ce qu'il lui plairait, & de livrer des otages; il ne voulut point les recevoir ſans la permiſſion de Xénophon, à cauſe de la trahiſon qu'ils lui avaient faite; mais Xénophon répondit, qu'ils étaient aſſez châtiés de devenir ſujets, de libres qu'ils étaient auparavant; & qu'une autre fois il ne prît pas en otage des vieillards, mais ceux qui pouvaient faire le plus de mal: tous les Thraces donc de ces quartiers traiterent avec lui.

COMMENTAIRES.

Conquêtes des Tynes.

NOs obſervations ſur ce chapitre ſeront d'un genre particulier : elles contiendront un précis de la guerre nocturne. Nous avons vu dans le deuxieme article de ce livre, que les Tynes étaient de tous les peuples, les plus propres aux combats de nuit. Nous profiterons donc de leur exemple, pour dire deux mots de cette guerre qui nous eſt inconnue. Je dis *inconnue*, parce que je ne vois aucune nation dans le monde ſemblable à ces hommes hiboux, qui ſe retiraient tous les jours dans leurs bois ou dans leurs tanieres ; de façon que le pays paraiſſait être dans une paix profonde, & qui dans la nuit ſe répandaient de tous côtés.

Guerre de nuit.

Ce que Xénophon nous dit de la maniere dont ſe comporta Seuthe dans ſon expédition contre les Tyniens, annonce un prince qui avait des talens pour la guerre, & un courage déterminé. Obligé de combattre en partiſan pour conquérir ſes états, comme l'a fait depuis Henri IV. il était devenu auſſi habile dans la guerre de nuit, que le roi de France l'était dans celle de chicane.

La premiere idée qu'eut le prince de Thrace après ſon alliance avec les Grecs, fut de marcher ſur le champ contre les Barbares pour les étonner. Les projets de cette nature ſont aſſez ordinaires à tous les généraux qui commencent ; mais ſi l'envie en prend aiſément, l'exécution n'en eſt pas auſſi facile... Il paraît auſſi que Xénophon avait étudié la maniere de faire la guerre aux Tynes, puiſqu'il ne prit ſes meſures que d'après la méthode même que ces peuples ſuivaient. Cet article de notre auteur eſt comme pluſieurs que l'on a déjà vus, un des plus inſtructifs de ſon hiſtoire.

Avantages de la guerre nocturne.

Il eſt aiſé actuellement de comprendre que pour ſe tirer d'un genre de guerre auſſi ſingulier, il faut en approfondir non-ſeulement la théorie, mais encore la pratique ; parce qu'il eſt impoſſible ſans cela de ne pas s'oublier ſur quelques points. Connaître toujours la longueur des nuits, le lever & le coucher du ſoleil & de la lune ; tous les chemins faciles & hériſſés ; être accoutumé à battre la campagne au milieu de l'obſcurité ; choiſir des ſoldats alertes, diſciplinés, robuſtes, point parleurs, qui ſoient faits à marcher dans les ténebres, & à ſe ſuivre à la file ſans ſe ſéparer ; ſavoir comment on ſe reconnait par des ſignaux muets, & par des mots ;

Connaiſſances néceſſaires pour réuſſir dans la guerre de nuit.

connaître exactement les recoins d'un pays, & sur-tout les postes où les ennemis peuvent tenir ferme: tout cela demande des notions que l'on n'acquiert jamais qu'imparfaitement par la lecture, il faut absolument l'apprendre par l'expérience; & ce n'est même qu'après qu'on les a réitérées plusieurs fois, que l'on peut se promettre un heureux succès. Quelqu'un qui aurait suivi les Camisards, ou les Barbets pendant une seule campagne, serait devenu un des plus grands noctambules guerriers que l'on pût voir dans le monde.

Le brave Viriathe que j'ai cité, est le seul exemple que je trouve chez les anciens, d'un général qui se soit appliqué à cette guerre. Ce chef des Lusitaniens se voit un jour enveloppé par les Romains: alors connaissant bien le pays, il attend que la nuit soit venue, il fait allumer plusieurs feux[1], parait vouloir se fixer où il était, & fait cependant couler ses troupes entre deux sentinelles ennemies, tellement qu'il n'y resta plus rien. Le lendemain le préteur voulut attaquer Viriathe, mais il trouva le champ absolument libre; il voulut le faire suivre, mais il était déjà si loin qu'on n'apperçut pas même ses traces. Servilius honteux & stupéfait, fut

un peu embarrassé devant ses soldats, qui, aussi goguenards que les nôtres, s'entredemandaient le matin si leur général les avait menés combattre des corps aériens ou des esprits folets.

Que de ruses de guerre n'apprendraient pas nos officiers à la suite d'un homme tel que Viriathe! Voyant alors comment il court les chemins; comment il se porte dans une seule nuit à quinze ou vingt lieues de distance; comment il attaque des gens qui le croient fort loin; comment il passe à côté des troupes qui le cherchent & qui ne le trouvent pas; comment il brûle les villages & les moulins dans l'espace de plus de cinquante lieues, & comment il s'éclipse au moment qu'on croit le tenir: ils seraient bientôt les partisans les plus redoutables de l'univers. Si les généraux que l'on a vu battre quelquefois, avaient eu des officiers exercés de cette maniere, ils n'eussent jamais été la dupe de leurs ennemis; eût-on voulu les attaquer, on les aurait trouvé dispersés; eût-on voulu les suivre, on serait tombé dans une embuscade; l'eût-on éventée, on serait entré dans une autre, qui serait devenue double & triple: telles auraient été alors les ressources de ces généraux. Mais quelle fécondité d'esprit,

Avantages de la guerre de nuit.

quelle hardieſſe & quelle fermeté ne faudrait-il pas avoir pour ſavoir diſputer le terrein de la ſorte ! Voilà cependant, dit un militaire moderne, les principes ſur leſquels on doit agir contre ces armées formidables, qui ne ſavent que l'art de gagner des batailles.

Ordre dans lequel Xénophon attaque les Tynes.

Xénophon les connaiſſait à merveille ces principes. Qu'on examine, par exemple, les diſpoſitions de ſa marche pour aller attaquer les Tynes ; l'ordre de ſes troupes pour combattre ; la maniere dont il place ſes armés à la légere ; le poſte qu'il fait aſſigner à la cavalerie Thracienne, comment Cléanor eſt chargé d'avancer en bataille, pour ſecourir les corps qui pourraient être repouſſés, *&c.* & l'on conviendra qu'il ſemblait être déjà parfaitement accoutumé à la guerre nocturne, par la connaiſſance profonde qu'il avait des évolutions Grecques & de la tactique Lacédémonienne (*a*).

(*a*) On ne ſaurait comprendre combien les leçons vivantes de Tactique que l'on donnait aux Grecs dans leur enfance les diſpoſait dans toutes les ſituations de la guerre. Aujourd'hui nous ne faiſons rien de ſemblable, & pluſieurs, même de ceux qui ſe piquent de ſavoir bien des choſes, ne ſavent pas la vraie ſignification du mot *tactique*, qui n'a pas ſeulement les évolutions ſimples & compoſées pour objet ; mais leur arrangement dans tous les cas poſſibles, ſoit de marche, d'attaque, de défenſe, de retraite, d'incurſion, *&c.* Demandez à un militaire qui n'a point encore fait la guerre, comment il s'y prendrait pour exécuter tel ou tel projet ? vous ſerez étonné de le voir ſi peu inſtruit : d'où cela vient-il donc ? C'eſt qu'on ne leur enſeigne que des maniemens des armes qui ſont inutiles devant l'ennemi ; c'eſt qu'ils n'apprennent que des deſſeins qu'ils n'exécuteront jamais ; c'eſt qu'on ne leur montre que des fortifications qu'ils ne feront point conſtruire, puiſque l'on a des ingenieurs pour cela ; c'eſt enfin que dans le tems que l'on s'attache à former les ſoldats pour les faire obéir, on ne donne aucun ſecours aux officiers pour apprendre à commander. Mais, dira-t-on, l'Ecole militaire.....! J'ai déjà parlé de cet établiſſement, & l'on peut obſerver encore que les dix-neuf vingtiemes de nos officiers ne ſortent point de cette école ; que nos jeunes ſeigneurs, deſtinés à paraître un jour à la tête des armées n'y vont jamais, & que ni les uns ni les autres n'ont par conſéquent aucune reſſource pour s'inſtruire. Ce défaut dans notre éducation militaire m'avait d'abord fait naître l'idée de donner ici le plan d'une gimnaſie Françaiſe imitée de celle des Grecs ; mais j'ai vû que la matiere m'aurait mené beaucoup trop loin, je la réſerve pour une autre occaſion.

Cependant l'armée des alliés marchant dans cet ordre, ſe préſente devant les Tynes : à l'inſtant même on les attaque, on les met en fuite, tout leur pays eſt ravagé.

Ce furent les troupes de Seuthe qui marcherent les premieres au combat ; & ce zele du prince fut une faute très-grave, parce que lorſqu'on a des alliés, comme ceux qu'il avait, il n'eſt jamais de la prudence de ſe ſacrifier ſoi-même ; il faut au

contraire leur faire faire le plus difficile de la beſogne, attendu que ces alliés ne ſervant ordinairement que par des vues d'intérêt, ſi l'ennemi venait à leur préſenter un plus grand avantage, ils vous abandonneraient ſur le champ. On a, par exemple, blâmé très-mal à-propos les Autrichiens de ſe tenir ſur la défenſive en 1760, lorſqu'il paraiſſait que le général Daun (*b*) pouvait marcher dans le Brandebourg, comme le général Loudon marchait en Siléſie (*c*). L'impératrice n'ayant dans cette partie, que la grande armée commandée par ce maréchal, il était naturel qu'elle la conſervât pour couvrir ſon royaume de Boheme. Les malheurs des Français, & les offres que l'Angleterre faiſait à la Ruſſie, pouvant détacher cette puiſſance de l'alliance de l'impératrice, comme cela arriva; ſi par un zele inconſidéré, cette princeſſe eût ſacrifié cette armée, tout ſon pays aurait été ouvert à l'ennemi.

Cependant les Tyniens ayant été défaits,

(*b*) Léopold, comte de Daun, généraliſſime des armées Autrichiennes, mort en 1766: ſa maiſon ſubſiſte.

(*c*) N. baron de Loudon, lieutenant feld-maréchal des troupes de l'Empereur: s'il eſt permis de juger des talens d'un général par ce qu'il a déjà fait, on doit croire que celui-ci ſera mis un jour au rang des plus grands capitaines de l'Europe.

les chefs des deux nations rivales, parlent d'accommodement. Alors les Barbares envoient des ôtages, & ces ôtages ſont des femmes & des vieillards; c'eſt-à-dire des perſonnes que Seuthe aurait dû refuſer, pour demander les principaux d'entre eux. Ne ſongeant point à cet article, & ne s'occupant que de la paix; quelques partis de Barbares qui voient que Seuthe peut être attaqué avec avantage, reviennent pendant la nuit, entrent dans les quartiers des Thraces & des Grecs, & les ſurprennent de toues partts.

Les Tyniens ſont défaits & demandent la paix.

Je ne puis revenir ici de mon étonnement, de voir que le poſte où était Xénophon ait été ſurpris comme les autres; car pourquoi n'avait-il pas mis des gardes? devait-il être dans la ſécurité au milieu d'un pays dont on venait de faire la conquête? on parlait alors de paix.... Mais devait-il ſe fier à cette paix avant qu'elle ne fût conclue? Toutefois quoique les Grecs ſe viſſent aſſaillis, & que la plupart de leurs maiſons fuſſent brûlées; ils ſortent de leur logis, ſe réuniſſent, & ſemblables à ces torrens qui ſont peu de choſes à leur ſource, & qui deviennent furieux en s'éloignant; ils renverſent tout ce qui ſe préſente. Pas un d'entre les Barbares n'a l'idée de réſiſter; & la bravoure

Le quartier des Grecs & des Thraces eſt ſurpris par les Barbares.

des Grecs, l'uſage familier des combats, & la diſcipline Lacédémonienne réparerent la faute du général.

Je trouve dans Plutarque un exemple à-peu-près ſemblable à celui dont il eſt ici queſtion : c'eſt le brave Sertorius qui me le fournit. Ce général était en quartier dans Caſtulon, ville de l'Andalouſie près du Guadalquivir (*d*). Une belle nuit les peuples de Jaen y ſont introduits par des eſpions qui leur ouvrent une porte : alors ils ſe répandent dans la ville, & font main-baſſe ſur tout. Sertorius un peu ſurpris contre ſon ordinaire, ne perdit pas le jugement. Sur le champ il raſſemble tout ce qu'il peut de troupes, les rallie, ſe met à la tête, fait le tour de la place, rentre par la même porte que l'on avait ouverte aux ennemis, & les chaſſe à ſon tour.... Avec des généraux comme Sertorius, comme Xénophon, comme Viriathe, on ne doit jamais déſeſpérer de la fortune.

Je n'ai plus qu'un avis à propoſer ſur les expéditions de nuit, ſi fertiles en reſſources. Lorqu'un officier aura à cœur de s'y rendre habile, il faut qu'il faſſe un petit recueil de tous les événemens de ce genre qui arrivent à la guerre, ou que

(*d*) C'eſt aujourd'hui Caſtona la Vieja.

l'on trouve épars dans les livres. Là, voyant comment Vaſa paſſe ſur les eaux glacées de la mer Baltique, pour aller brûler une flotte de vaiſſeaux Danois ; comment Banier échappe au général Galas qui le reſſerrait (*e*) ; comment M. de Péri évacue Haguenau en 1705, ſans que les ennemis qui le bloquaient s'en apperçoivent (*f*) ; comment M. de Sérillac réuſſit à faire prendre Sienne à Strozzi en 1554, quoique le général eût déjà donné du nez dans une embuſcade (*g*) ; comment on peut eſcalader les places ; attacher des pétards ; ſurprendre des convois ; tomber ſur des camps ; & déſoler une armée de fatigue ; cet officier, dis-je, ſe familiariſerait à toutes les ruſes de l'art.

L'eſſentiel dans ces expéditions, ſurtout ſi c'eſt en hiver, eſt que les ſoldats ſoient bien vétus & bien chauſſés ; qu'ils n'aient aucun bagage inutile ; qu'ils ſoient

(*e*) Jean Banier, célebre général Suédois, remporta pluſieurs victoires en Allemagne, & mourut en 1641 : ſa maiſon exiſte encore en Suede.

(*f*) N. de Peri, alors maréchal de camp, officier ſage & déterminé.

(*g*) N. de Serillac, capitaine de cavalerie, neveu du fameux Montluc, de la maiſon de Faudoas, dans le comté de Gaure en Gaſcogne, qui ſubſiſte dans les branches de Seguenville, d'Ayries, de Serillac, & de Belen-Averton.

accoutumés à ne pas parler, & à ne point fumer ; à n'être point épouvantés par le vent, par la pluie, par l'ombre des arbres, par les bêtes fauves, & à ne pas prendre comme dom Quichotte, des moulins à vent pour des géans, ou des troupeaux de moutons pour des colonnes. Il faut encore qu'un officier ait l'adreſſe d'éviter les détachemens ennemis qui pourraient auſſi courir la nuit, s'ils ſont les plus forts ; & les attaquer s'ils ſont plus faibles. Cet article qui parait difficile, ne l'eſt pas aux gens qui ſont faits à marcher dans l'obſcurité, à ſe cacher derriere les buiſſons, à côté des chemins ; qui ſont habitués à voir l'ennemi de près, & qui ſavent tomber ſur lui la bayonette au bout du fuſil ſans tirer. Je dis *ſans tirer*, parce qu'une maxime de la guerre de nuit, eſt de ne jamais faire uſage des armes bruyantes, mais de l'épée, du poignard & de la hache-d'arme, à-moins que ce ne ſoit pour tromper l'ennemi, & l'éloigner par un bruit de mouſquéterie, de l'endroit que l'on veut réellement attaquer.

Ce que doit faire un corps qui eſt ſurpris dans un poſte.

Tout corps qui, comme celui de Xénophon, ſe trouve reſſerré dans un poſte, ne doit pas attendre d'être entierement inveſti pour en ſortir. Il doit au contraire tirer ſa réſolution du préſent, par la crainte

de l'avenir qui ne donne que des idées triſtes ; & un coup d'éclat eſt alors l'unique remede. Dans ces momens en effet, où tout paraît perdu, il faut tout donner à la fortune, à-moins qu'il n'y ait une impoſſibilité phyſique de réuſſir, & ſe réſoudre à tout ce qui pourra arriver, lorſqu'on ne voit qu'un inſtant entre le mal & le pire. Si les vingt-ſept bataillons, & les douze eſcadrons Français qui furent pris dans Blinheim en 1703, euſſent fait une ſortie ſerrée ſur les Allemans, en ſe faiſant précéder par la cavalerie qui aurait balayé les approches, ils n'auraient jamais été forcés de mettre bas les armes.

Après la victoire ſur les Tyniens, Epiſthene demande grace pour un jeune Thrace.

Je terminerai ce chapitre par une réflexion étrangere à la guerre de nuit ; mais à laquelle Xénophon me conduit lui-même : elle a pour objet la grace que demanda Epiſthene, pour un jeune Thrace que l'on allait tuer. Nous avons vu au *premier chapitre du quatrieme livre*, qu'avant d'entrer chez les Carduques, les officiers Grecs en réformant leurs équipages inutiles, garderent cependant pluſieurs belles femmes, & *quelques garçons qu'ils aimaient*. Il paraît étonnant que Xénophon, ce général ſi pieux qu'il n'entreprenait rien ſans avoir ſacrifié aux dieux, & ſi ſage que Diogene Laerce dit en parlant de

lui, qu'il était *ſupra modum verecundus*. Il paraît étonnant, dis-je, qu'il permît que l'on fît du camp un lieu affreux de débauche..... Néanmoins, lorſqu'on fait attention à ce que diſent tous les anciens à ce ſujet, & particulierement Xénophon dans les choſes mémorables de Socrates, on s'apperçoi taiſément que l'on ne regardait point en Grece ce déſordre comme un crime. Notre auteur même n'en parle jamais comme d'une coutume méſéante, puiſqu'il dit au contraire que cet uſage des Perſes & des Grecs n'était « que pour ren- » dre les ſoldats plus ardens au combat, » ayant à défendre ce qu'ils avaient de plus » précieux, & ce qu'ils aimaient avec le » plus de tendreſſe ». On ne voit pas en effet, que l'on fût alors plus étonné de ce vice dans la Grece, que nous le ſommes aujourd'hui de voir des lieux de proſtitution dans les grandes villes. Auſſi le juif Philon, remarque-t-il dans ſon livre de la *Contemplation*, que tous les diſcours du feſtin de Platon ne roulent que ſur l'amour des hommes pour les garçons. La plupart des anciens s'étayant alors des exemples de Jupiter & de Ganimede; d'Apollon & de Bacchus; on voyait les plus ſages d'entre eux ſe livrer à cette paſſion monſtrueuſe, & voilà pourquoi *Longus* dans ſa paſtorale de Daphnis &

Chloé, n'en parle que comme d'une choſe très-ordinaire, & dont perſonne n'était étonné.

L'opinion fait tout parmi les hommes. Chez les premiers Romains, on répudiait les femmes ſous le plus léger prétexte; dans la ſuite cette opinion changea, & les patriciens qui ſe piquaient de politeſſe, la pouſſaient juſques à ſe prêter leurs épouſes les uns aux autres, comme on le voit dans le *ſixieme livre d'Hérodote*; & le ſage, le ſévere & le vertueux Caton eut dit-on, auſſi quelquefois cette complaiſance. Chez les Perſes, chez les Egyptiens, chez les habitans du Pérou, on était obligé d'épouſer ſa ſœur ou ſa plus proche parente. Artaxerxès Menon oſa ſe marier à ſes deux filles, & ſon exemple fut ſuivi par Ptolomée Phiſcon: alors on regardait cette action comme un principe de religion, & nous le regardons avec raiſon comme un inceſte abominable, parce que les préceptes du Chriſtianiſme nous ont plus éclairés ſur nos devoirs.

CHAPITRE V.

Diviſion entre Seuthe & Xénophon.

APRÈS la conquête des Tynes Seuthe marcha contre les Thraces qui ſont au-deſſus de Byſance, au lieu qu'on appelle Delta, qui n'était pas du royaume de ſon pere, mais qui avait appartenu à There, l'un de ſes ayeux.

Héraclide arriva là avec l'argent qu'il avait fait de la vente du butin, dont on paya vingt jours à l'armée, quoiqu'il y eût un mois d'échu. Mais il dit qu'il n'en avait pû tirer davantage; de quoi Xénophon fut fort en colere, & lui reprocha qu'il avait peu de ſoin des affaires de ſon maître, & qu'il devait plutôt engager ſes habits pour avoir de l'argent, que de mécontenter les ſoldats. Seuthe voulut lui faire préſent de ſix mulets & de pluſieurs couples de bœufs, avec priere d'en prendre ce qu'il voudrait, & de donner le reſte aux officiers. Mais il n'en voulut rien faire, & dit qu'il attendrait bien, & qu'il les donnât aux

autres; de-ſorte que les trois colonels, Cléanor, Timaſion, & Phrynis eurent les mulets: & les bœufs furent partagés entre les capitaines. Cependant Héraclide fut fort fâché de ce qu'il lui avait dit, craignant d'en perdre les bonnes graces de ſon maître, & ne ceſſa depuis de le calomnier près de lui: cependant les ſoldats ne laiſſerent pas de s'en prendre à Xénophon, qui fut contraint d'en parler à Seuthe, ce qui les mit mal enſemble; ſi-bien qu'il ne parlait plus de lui donner quelque place ſur la mer, comme il faiſait auparavant, car Héraclide l'en diſſuadait, ſous prétexte qu'il n'était pas sûr de mettre une place maritime entre les mains d'un étranger qui commandait une armée.

Xénophon délibéra donc de repaſſer en Aſie; mais là-deſſus Héraclide fit venir les autres colonels parler à Seuthe, & les pria de l'aſſurer qu'ils ne laiſſeraient pas de demeurer à ſon ſervice ſous promeſſe de leur donner dans peu de jours deux mois de paye. Timaſion répondit qu'il n'en ferait rien, quand on lui en donnerait cinq, & les deux autres furent de même avis.

Seuthe commença donc de crier contre Héraclide, de ce qu'il n'avait pas auſſi appellé Xénophon, & l'envoya querir ſeul ; mais il mena avec lui tous les officiers, ſachant qu'on tâchait de le mettre mal avec eux. Comme ils furent tous ſatisfaits, ils promirent de demeurer, & l'armée marcha à-travers le pays des Thraces Mélinophages, ayant le Pont-Euxin à main droite, & vint à Salmideſſe. Pluſieurs vaiſſeaux qui navigent ſur cette mer échouent ſur la côte, à cauſe des grèves qui y ſont ; & ceux du pays ont planté pour cela des colonnes afin de diſtinguer leurs contrées, parce qu'auparavant ils étaient en guerre perpétuelle pour le partage du butin ; on trouva dans cette ville des chalits, des coffres, des livres, & d'autres meubles dont on a coutume de charger les navires.

Après avoir conquis ce pays on retourna ſur ſes pas, les troupes de Seuthe commençant à être plus nombreuſes que celles des Grecs, à cauſe de la multitude des Odryſiens qui l'avaient joint, & des vaincus qui embraſſaient ſon parti.

OBSERVATIONS.

OBSERVATIONS.

QUAND une fois on a les armes à la main, & qu'on eſt victorieux de ſes ennemis, il n'en coûte preſque plus rien pour pouſſer ſes avantages. Les armemens étant faits, les troupes levées, celles des ennemis effrayées ou diſperſées, on doit comme Xénophon, les charger de tous côtés. Mais il y a bien des généraux qui n'ont pas ce zele..., qui ne ſe ſoucient pas de preſſer ainſi leurs ſuccès, & qui pour faire paſſer leur ménagement en maxime, ont établi ce proverbe, qu'*il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui fuit.* Il eſt aiſé cependant de pénétrer la raiſon de cette conduite ; une victoire complette pourrait occaſionner la paix, la paix prive un général de ſon autorité, & comme il trouve mieux ſes intérêts à ſe faire perpétuer dans le commandement des armées, il ſe contente d'un premier avantage ; & laiſſe à l'ennemi le tems de ſe rétablir pour avoir occaſion de le combattre encore.

Que ſerait cependant devenu Seuthe ſi Xénophon eût été auſſi ménageant ? Il eſt vrai qu'en prince habile, il dirigea les opérations de l'armée : je dis qu'il les dirigea ; car il fallait que ce prince tout détrôné

qu'il était, fût encore bien puiſſant pour avoir toujours été auſſi conſidéré qu'il le fut de Xénophon & des Grecs.

Diviſion entre Seuthe & Xénophon

Le conſeil du prince profita donc de cette ſoumiſſion aveugle, & Héraclide ne tenta rien moins que d'engager Seuthe à manquer de parole à ſes alliés. Xénophon l'apprend, & en fait des plaintes ameres à ce miniſtre. Alors Héraclide ne ſe retient plus; il le deſſert dans l'eſprit de ſon maître, il le lui repréſente comme un homme dangereux, il fait de vains efforts pour débaucher les officiers Grecs, & avec eux toute l'armée; & cependant Xénophon trompé par les careſſes du prince, demeure fidele à ſes engagemens, & marche avec lui à des nouvelles conquêtes.

Quelle était l'idée des miniſtres de Seuthe, d'imaginer que leur prince réuſſirait auſſi bien ſans Xénophon qu'avec lui! Les meilleurs ſoldats ne ſont que des hommes ordinaires ſous un général ordinaire; mais ils deviennent des héros ſous un héros. Ces ſoldats le ſavent bien eux-mêmes: auſſi leur attachement eſt-il toujours proportionné à l'eſtime qu'ils ont pour leur chef. Comminius, l'un des légionnaires de Céſar, eſt pris par un vaiſſeau Romain & conduit devant Cecilius

Scipion, qui commandait les forces de la république expirante. *Je vous donne la vie*, lui dit-il, *ſi vous prenez mon parti*, ... *La vie!* reprit Comminius, *vous ne connaiſſez pas les ſoldats de Céſar, ils donnent la vie aux autres & ne la reçoivent jamais.* A ces mots il ſe plonge ſon épée dans le ſein.... Avec des ſoldats dévoués de cette maniere, on peut tenter comme Céſar, la conquête de l'univers, & braver comme Xénophon, tous les ennemis qui ſe préſentent. Je l'ai éprouvé: il y a des hommes dans leſquels la vertu eſt ſi ſéduiſante, qu'il eſt impoſſible de ne pas s'attacher à eux. Comminius s'était dévoué à Céſar, comme les Grecs à Xénophon, c'eſt-à-dire à cauſe des rares qualités qu'ils avaient reconnues dans ces grands hommes.

Xénophon marche avec le prince de Thrace, & ils s'emparent de Salmideſſe.

Notre Athénien était cependant dans la meilleure intelligence avec Seuthe, & le ſecondait dans tous ſes deſſeins. D'abord il le ſuivit vers le Pont-Euxin; puis ſans s'arrêter à faire des ſieges, il marcha avec lui contre Salmideſſe, capitale des Tranipſes, & s'en empara ſans combat: il n'y eut pas juſques au pays des Melinophages qui ne reçut la loi du vainqueur. Dans les expéditions bruſques, le déſordre qui s'empare de tous les eſprits, paſſant dans

tous les membres, perſonne n'a le courage de réſiſter : c'eſt ce qui arriva aux ennemis de Seuthe, & ce qui arrivera toujours lorſqu'on ne donnera pas le tems aux hommes de revenir de leur premier étonnement.

Tous ces avantages des Grecs & des Thraciens dont je viens de parler, prouvent une vérité très-évidente; c'eſt que l'on a autant de ſuccès à attendre d'une armée d'alliés lorſque les généraux harmoniſent, que de revers à craindre lorſqu'ils ne ſe concertent pas. Le prince de Thrace était dans cette ſituation critique; mais ayant affaire à un homme pénétré de ſes devoirs & de la religion de ſon ſerment, il demeura toujours le maître de toutes les troupes. Que ſerait-il devenu ſans cela, & s'il eut trouvé des traîtres dans les généraux alliés, comme cela eſt arrivé ſouvent? Toujours dans la défiance, ainſi que l'était dans la derniere guerre M. le prince Ferdinand, il n'aurait pu prendre que très-difficilement des meſures juſtes (*a*). Mais aſſuré des intentions & de l'habileté de Xénophon, comme les Eſpagnols le furent de M. le prince de Beauveau en 1761, il oſa marcher à des nouvelles conquêtes, & eut le bonheur de les achever (*b*).

(*a*) Ferdinand, duc de Brunſvick, &c. Les campagnes de ce prince ſeront miſes par la poſtérité à coté de celles de M. de Turenne.

Seuthe étant aſſuré, par ſes ſuccès, de toutes les provinces qui formaient auparavant ſes états, & ſoufflé, comme j'ai dit, par ſes miniſtres qui ne voyaient plus Xénophon qu'avec peine, ne ſongea qu'à s'en débarraſſer.

Il aurait été tout ſimple que venant de faire une conquête importante, & ſe voyant maître d'un pays riche & étendu, Seuthe eût ſur le champ payé aux Grecs ce qu'il leur avait promis. Mais ce n'était pas là le compte de ſes miniſtres; Héraclide & Mézoade voulaient bien éloigner les Grecs qu'ils ne pouvaient corrompre: mais ils voulaient encore les fruſtrer de la récompenſe qu'on leur avait promiſe pour ſe l'approprier.

Xénophon ſe brouille avec Seuthe.

Xénophon le prévit; mais craignant de ne pouvoir aiſément l'emporter ſur

(*b*) Charles Juſt, prince de Beauveau, grand d'Eſpagne, capitaine des gardes, chevalier des ordres, &c. Ce général, que j'ai vû ſervir en Italie en 1747; commandait alors l'armée Françaiſe, alliée à celle des Eſpagnols contre le Portugal: ſa maiſon qui deſcend des anciens comtes d'Anjou, eſt fixée en Lorraine.

Se ſépare de lui & ſe rapproche de la mer.

les miniſtres, dans l'eſprit d'un prince dont les ſuccès avaient enflé le cœur & augmenté les forces ; il voulut ſe retirer de ſon pays, & attendre un moment plus favorable pour faire payer ſes ſoldats. Il ſe rapprocha donc de la Propontide, aujourd'hui la mer de Marmora, & ſe campa ſous Selimbrie (*c*), afin de pouvoir ſe joindre plus facilement aux troupes que les Lacédémoniens avaient dans l'Aſie mineure.

Il ne faut pas avoir vécu long-tems, ni avoir beaucoup vu la cour, pour connaître la jalouſie extrême qui anime les officiers ſupérieurs d'un pays, contre un général de mérite qui y vient de chez l'étranger. Les plus grands ennemis que trouverent Xénophon, le maréchal de Lovendal (*d*), le comte de S. Germain (*e*), & le prince de la Lippe (*f*), furent

(*c*) C'eſt aujourd'hui Selivrée.

(*d*) Voldemar, comte de Lovendal & de l'Empire, *&c.* Ce général paſſa du ſervice de Ruſſie à celui de France, où ſes talens & ſes ſuccès le firent élever au grade de maréchal de France. Il mourut en 1755 : cette maiſon deſcend de Frédéric III. roi de Danemarck, & ſubſiſte dans un fils unique.

(*e*) N. comte de Saint Germain, lieutenant général au ſervice de France, qu'il quitta pour paſſer dans celui du roi de Danemarck, où il eſt devenu généraliſſime des troupes de la couronne, chevalier de l'ordre de l'éléphant, *&c.*

(*f*) Le prince ſouverain du comté de la Lippe, en

chez Seuthe, à Verſailles, à Copenhague & à Lisbonne. Mais qu'importent tous les propos que l'on tient alors ? Les invectives s'oublient, les ſervices du grand homme reſtent, & la poſtérité les regarde toujours avec vénération.

Faute de Xénophon dans ſon alliance.

Quelque éloge cependant que mérite Xénophon dans ſon alliance avec Seuthe, & dans ſa conduite vis-à-vis de lui ; il fit ce me ſemble une faute énorme, & qui devint d'une conſéquence extrême par les ſuites qu'elle eut ; ce fut de ne point s'aſſurer de la foi du prince & de ſon conſeil. Il y a tant d'exemples de traités qui n'ont pas été exécutés, parce que le beſoin qui les avait fait conclure était paſſé, qu'on ne peut jamais regarder cette précaution comme inutile. Si Xénophon eût pris des ôtages ; s'il eût demandé une place de ſureté ; s'il ſe fût ménagé une reſſource pour forcer le prince à ſa parole, il ne ſe fût pas expoſé à être la victime de ce prince Barbare, & des miniſtres qui le trompaient.

Weſtphalie, fut recherché par le roi de Portugal, & comblé de dignités & de graces par ce monarque. Mis à la tête des armées Portugaiſes, il les exerça à l'Allemande, leur apprit une nouvelle diſcipline, & par cela ſeul il doubla leurs forces.

CHAPITRE VI.

Arrivée des Ambaſſadeurs de Lacédémone.

L'ARMÉE campa dans la plaine qui eſt au-deſſous de Selymbrie, à une lieue & demie de la mer; & l'on ne parlait plus de paie, de quoi les ſoldats murmuraient coutre Xénophon; & Seuthe de ſon côté ne lui témoignait plus tant d'affection qu'auparavant, & ſe trouvait empêché toutes les fois que l'autre lui voulait parler.

Comme il y avait alors près de deux mois que l'armée était à ſon ſervice, Chermine & Polynice arriverent, qui dirent que la république de Lacédémone avait déclaré la guerre à Tiſaphernes, & que Thymbron s'était déjà embarqué avec des troupes, & promettait un darique par mois à chaque ſoldat, deux aux capitaines & quatre aux coloneis, s'ils voulaient le joindre.

Héraclide pour ſe décharger du paiement, & obliger les Lacédémoniens; conſeilla à Seuthe de congédier l'armée. De ſorte qu'il manda ces ambaſſadeurs, & leur dit qu'il y conſentait, & qu'il voulait entretenir alliance avec leur république: il les traita donc magnifiquement ſans y appeller Xénophon, ni aucun autre officier.

Comme ils lui eurent demandé quel homme c'était que Xénophon (*a*): il leur répondit qu'il s'attachait trop à l'intérêt des ſoldats, ſans leur en dire aucun mal; mais lorſqu'ils eurent appris qu'il avait leur affection, ils craignirent qu'il ne les empêchât de les amener. Toutefois Héraclide les raſſura, & leur dit qu'ils n'avaient qu'à leur promettre de l'argent, & qu'ils les ſuivraient partout. Et parce qu'ils étaient en peine de les aſſembler, il promit de le faire & dès le lendemain il préſenta les ambaſſadeurs aux ſoldats en la compagnie de Seuthe.

Les Lacédémoniens dirent alors que leur république avait déclaré la guerre à Tiſaphernes, & qu'ils avaient un bon

(*a*) Cette queſtion des ambaſſadeurs de Lacédémone prouve que Xénophon n'était point connu en Grece avant ſa retraite; ce qui n'eut pas été s'il avait eu cinquante ans comme le dit Charpentier.

moyen de se venger de sa perfidie ; s'ils voulaient entrer à leur service qu'on donnerait un darique par mois à chaque soldat, & aux officiers à proportion.

Ils prêterent aussi-tôt l'oreille à ces offres, & un Arcade se leva pour accuser Xénophon ; Seuthe étant aux écoutes avec son truchement, quoiqu'il entendît presque tout ce qu'on disait. L'autre commença donc à représenter qu'il y avait long tems que l'armée serait au service des Lacédémoniens, si Xénophon ne l'eût empêchée ; & qu'il leur avait fait passer l'hiver parmi les fatigues de la guerre, sans aucune récompense, & s'était enrichi de leur travail ; de sorte qu'il ne plaindrait point son argent s'il le pouvait voir lapider.

Un autre se leva qui en dit autant ; puis un troisieme. Alors Xénophon prenant la parole : « Après ce que j'entends, » dit-il, il n'y a rien à quoi un homme » mortel ne se doive attendre, puisque » je me vois en peine pour vous avoir » rendu service, & reçois du blâme » d'où je devais attendre des louanges. » Je me retirais chez moi plein de gloi-

» re, lorsqu'ayant appris l'incommo- » dité où vous étiez, je rompis mon » voyage pour tâcher de vous en tirer. » Quoique Seuthe m'eût envoyé faire » de grandes promesses si je vous pou- » vais persuader de le suivre ; je ne le » fis point, comme vous le savez vous- » même, & tâchai de vous mener où je » crus qu'était votre avantage & votre » desir ; mais sur le point de repasser en » Asie, Aristarque vint avec des galeres » pour l'empêcher. Je vous assemblai » donc pour délibérer sur cette affaire, » & comme l'un vous priait de passer » dans la Chersonnèse, & l'autre de le » venir servir, vous choisites le dernier. » Dites-moi donc, de par les dieux, » si j'ai failli de vous mener où vous » avez résolu d'un commun consente- » ment. Depuis que Seuthe vous a « manqué de parole, si je vous ai retenus » par force à son service, vous avez rai- » son de vous plaindre ; mais si au con- » traire d'amis que nous étions aupara- » vant, nous sommes devenus ennemis ; » pourquoi me voulez vous du mal » pour avoir épousé vos intérêts à son » préjudice. Vous dites que je me suis » enrichi à vos dépens ; à cela je n'ai

» qu'une chose à répondre. Si Seuthe
» m'a fait quelque présent, ce n'a pas
» été en intention de le perdre, mais de
» s'empêcher par-là de vous payer ce
» qu'il vous devait; si vous croyez
» donc que cela soit, il est aisé de vous
» convaincre, car vous n'avez qu'à lui
» redemander votre argent, & il ne
» manquera pas aussi-tôt de s'attaquer
» à moi pour m'obliger à lui tenir paro-
» le; mais il s'en faut tant que j'aie
» quelque chose du vôtre, que j'atteste
» tous les dieux & toutes les déesses
» qu'il ne m'a pas seulement tenu ce
» qu'il m'avait promis. Le voilà pré-
» sent, il sait si je me parjure. Je dis bien
» davantage, que je n'ai seulement
» pas été traité à l'égal des autres,
» & qu'il y a des capitaines qui ont
» reçu plus que moi. Mais pourquoi
» l'ai-je souffert à votre avis? Parce
» que j'ai cru que plus je l'obligerais
» dans la nécessité, & plus il le recon-
» naîtrait dans sa fortune, quoique je
» voie bien maintenant le contraire.
» Mais, dira quelqu'un, n'as-tu pas
» honte de t'être ainsi laissé surprendre?
» Oui, par les dieux, si cela s'était fait
» par mon ennemi; mais dans l'amitié

» il est plus honteux de tromper que
» d'être trompé, principalement quand
» nous n'en avons donné aucun sujet;
» car je ne lui ai point fait de déplaisir,
» ni retardé ses affaires, & n'ai refusé
» aucun péril où il y allait de son servi-
» ce. Mais, direz-vous, il fallait pren-
» dre ses suretés auparavant. A cela,
» Messieurs, je n'ai qu'une chose à ré-
» pondre: l'état de vos affaires ne le
» permettait point; & je n'aurais garde
» de le dire en sa présence, si vous ne
» m'y contraigniez par votre ingratitu-
» de. N'est-il pas vrai qu'Aristarque ne
» voulait pas vous laisser entrer dans
» Périnthe, & que vous campiez à dé-
» couvert? que vous étiez en un pays
» etranger, sans vivres, sans argent,
» sans aucun moyen de vous embarquer
» durant l'hiver, outre qu'il l'empêchait
» par ses galeres? D'ailleurs comme vous
» n'aviez ni cavalerie, ni gens de trait;
» car je n'en trouvai plus à mon retour,
» & que l'ennemi avait l'un & l'autre;
» vous n'auriez peut-être pu que forcer
» quelque village; mais non pas pour-
» suivre les Barbares, ni emmener du bé-
» tail & des prisonniers. En cette extré-
» mité donc, quand je vous aurais fait

» entrer au ſervice de Seuthe ſans argent,
» vous m'auriez de l'obligation, puiſque
» vous ne pouviez ſubſiſter autrement,
» & que par le moyen de ſa cavalerie
» & de ſon infanterie légere, vous
» avez trouvé des vivres, & pris du bé-
» tail & des eſclaves. Enfin depuis ſa
» jonction, vous n'avez plus rencontré
» d'ennemis, qui auparavant étaient
» toujours à vos trouſſes; ſi bien que
» vous n'oſiez vous écarter pour piller.
» Que ſi celui qui vous a procuré votre
» ſubſiſtance & votre ſureté, n'a pas été
» aſſez heureux pour faire trouver de
» de l'argent, a-t-il mérité la mort pour
» cela? N'eſt-ce pas beaucoup de vous
» avoir fait paſſer l'hiver dans l'abon-
» dance, & tirer encore quelque profit
» après avoir vécu aux dépens des au-
» tres, ſans qu'il en ſoit demeuré un
» ſeul d'entre vous ni mort, ni priſon-
» nier? Vous remportez encore toute
» entiere la gloire que vous avez ac-
» quiſe dans une retraite ſi honorable,
» & vous ajoutez même quelques lau-
» riers de l'Europe à ceux de l'Aſie.
» Vous devriez donc rendre grace aux
» dieux, au-lieu de vous plaindre de
» votre conducteur; car conſidérez

» maintenant l'état où il eſt après avoir
» vu le vôtre. Lorſque je vous quittai,
» je me retirai chargé de bénédictions
» & de louanges; j'étais en eſtime chez
» les Grecs & les étrangers; les Lacédé-
» moniens ſe fiaient en moi, car ce ſont
» eux qui m'ont renvoyé ici; & main-
» tenant je me vois calomnié en leur
» préſence, & haï d'un prince pour l'a-
» mour de vous, au-lieu que je croyais
» que ſon pays me devait ſervir un jour
» de retraite & à ma famille. Cepen-
» dant après avoir encouru la haine de
» plus grands que moi à votre occa-
» ſion; vous avez de ſi lâches ſentimens
» de votre bienfaiteur. Je ne ſuis venu
» pourtant à votre ſervice ni banni, ni
» fugitif; & ſi vous me faites mourir,
» ſachez que vous faites mourir un bra-
» ve homme qui a mis pluſieurs fois ſa
» vie en danger pour votre ſalut, &
» planté divers trophées avec vous dans
» le pays ennemi; mais ſur-tout qui ne
» vous a point fermé les portes de la
» Grece, car vous pouvez maintenant
» aller où il vous plaira. Et maintenant
» qu'il ſe préſente une occaſion favora-
» ble pour repaſſer en Aſie, où il y
» a long-tems que je vous ſouhaite,

» ainſi que d'entrer au ſervice des Lacé-
» démoniens qui ſont les arbitres de la
» Grece ; vous croyez qu'il eſt tems de
» vous défaire de moi. Cependant lorſ-
» que vous étiez dans l'affliction, vous
» m'appelliez votre pere & votre ſau-
» veur, & me promettiez de vous ſou-
» venir éternellement de mes ſervices.
» O les plus ingrats de tous les hom-
» mes ! ſachez pourtant que ceux que
» vous allez trouver ne ſont point in-
» juſtes, & qu'ils ne vous eſtimeront
» pas davantage pour cette perfidie ».
Après avoir dit cela il ſe tut : & Char-
mine ſe levant, dit qu'on n'avait point
de ſujet à ſon avis, de ſe plaindre de
Xénophon ; & qu'ils avaient ce témoi-
gnage à lui rendre, qu'ayant demandé
à Seuthe quel homme c'était, il ne leur
en avait dit aucun mal, mais ſeulement
qu'il ſe montrait trop paſſionné pour
les ſoldats, ce qui lui nuirait auprès de
nous, comme il avait fait auprès de lui.

Après cela Euryloque d'Arcadie ſe levant, dit que le premier ſervice que les Lacédémoniens devaient rendre à l'armée, était d'obtenir leur paie de Seuthe, ſoit par force ou autrement, &

qu'ils ne devaient point partir que cela ne fût fait.

Polycrate ſe levant enſuite, dit qu'il voyait Héraclide préſent, lequel n'avait rendu l'argent du butin ni aux ſoldats, ni à ſon maître, mais s'en était enrichi ; & qu'il le fallait arrêter, parce qu'il était Grec, & faiſait injure aux Grecs.

Ayant oui cela, Héraclide eut peur ; & s'approchant de l'oreille de Seuthe lui dit, qu'il ne faiſait pas bon là pour eux : ſi bien qu'ils remonterent à cheval & piquerent vers leurs gens. Mais Seuthe renvoya auſſi-tôt ſon truchement à Xénophon, & lui manda que s'il voulait demeurer à ſon ſervice avec mille ſoldats ſeulement, il lui donnerait ce qu'il lui avait promis, & des places ſur la côte ; & pour l'ébranler, il lui dit comme en ſecret, qu'il avait appris de Polynice qu'il ne faiſait pas sûr pour lui avec les Lacédémoniens, & que Thymbron le ferait mourir. Pluſieurs autres lui manderent la même choſe, & qu'il devait prendre garde à lui, parce qu'on le calomniait fort ; de ſorte qu'il prit deux victimes, & ſacrifia à

Jupiter le Souverain, pour ſavoir s'il ne lui ſerait point plus avantageux de prendre le parti de Seuthe, que de ſe retirer : mais les dieux témoignerent qu'il devait partir.

RÉFLEXIONS.

Cauſes du refroidiſſement de Seuthe pour les Grecs.

DANS ce que Xénophon nous avait dit précédemment de Seuthe, il ne nous l'avait pas annoncé comme un prince fourbe & méchant, il ſemble au contraire par la réception qu'il avait faite aux Grecs, par les eſpérances qu'il leur avait données dans le tems de ſon adverſité, par les talens militaires qu'il dévéloppa, & par les ſentimens qu'il fit paraître, qu'il était un grand homme. Cependant le chapitre que nous venons de lire le fait paraître parjure & cruel. D'où pouvait provenir ce changement ? Des conſeils de ſes miniſtres, & de celui de ſa fortune. Pendant ſes malheurs Seuthe était doux & honnête, depuis ſes ſuccès il était devenu orgueilleux & dur : ces changemens ne ſont que trop ordinaires aux perſonnes élevées, auſſi voyons-nous que ce prince pouſſa l'ingratitude juſques à vouloir perdre le général même à qui il devait tout.

Seuthe n'eſt pas le ſeul qui après s'être laiſſé ainſi corrompre par la proſpérité, a perſécuté ceux à qui il devait de la reconnaiſſance. L'empereur Juſtinien en eſt un exemple (*b*), & les princes comme Seuthe & Juſtinien ont eu bien des imitateurs. Il en eſt peu qui comme Auguſte, ſachent élever par eux-mêmes les Agrippa auxquels ils doivent leur élévation.

Si du-moins Seuthe eût fait voir aux Grecs une impoſſibilité réelle de les ſatisfaire ; s'il leur eût repréſenté qu'après tant de peines, de fatigues, & de haſards, il convenait mieux à leurs intérêts de ſe repoſer ; s'il leur eût donné quelque dédommagement ; s'il leur eût offert en un mot, les terres qu'il leur avait promiſes ; il aurait pallié par-là l'injuſtice qu'il voulait leur faire. Mais point du tout, dans le plan que s'était formé ce prince, il n'avait garde de vouloir ſe les attacher de cette maniere. Voiſin des Lacédémoniens qui pouvaient l'inquiéter, & voulant peut-être, à cauſe des ſuccès qu'il avait eus, entreprendre des nouvelles conquêtes, il

---

(*a*) Juſtinien, empereur d'Orient, croyant ne pas pouvoir aſſez récompenſer les ſervices de Bélifaire, lui fit crever les yeux & le dépouilla de ſes biens, de maniere qu'il fut réduit à demander l'aumone.

projettait de retenir les Grecs en ſoldats eſclaves, au prix qu'il lui plairait de leur donner.... Quelle folie ! Eſt-ce que Seuthe pouvait imaginer que des gens qui avaient mille fois affronté la mort pour conſerver leur liberté, ſe ſoumetraient aveuglément au joug qu'il voudrait leur impoſer?

Arrivée des ambaſſadeurs de Lacédémone au camp de Seuthe.

Ces intrigues odieuſes occupaient la cour & l'armée, lorſque des ambaſſadeurs de Lacédémone vinrent preſſer les Grecs de paſſer au ſervice de leur république. Pluſieurs motifs avaient déterminé le roi de Sparte & les Ephores à cette démarche; d'abord la réputation des Grecs, puis la guerre que Lacédémone venait de déclarer à la Perſe, enſuite la crainte de les voir demeurer attachés au prince de Thrace, de reprendre Byſance une ſeconde fois, ou d'embraſſer le parti de quelque ſatrape: tout cela allarmait d'autant plus les Spartiates que l'armée de Xénophon ne ſavait plus quel parti prendre, & que les liaiſons qui avaient ſubſiſté entre cet Athénien, Anaxibie & Pharnabaze, pouvaient ſe renouer.

Intrigues pour s'attacher les Grecs.

Animés par toutes ces conſidérations, les ambaſſadeurs ne négligerent rien pour engager les Grecs à leur ſervice; ils ſolliciterent même le prince de Thrace de ſe joindre à eux pour cela. Celui-ci feignit

d'abord d'y conſentir; mais comme il avait ſes vues, & qu'il voulait retenir l'armée & perdre Xénophon, il fit courir d'un côté des bruits déſavantageux contre Sparte; annonça de l'autre Xénophon aux ambaſſadeurs, comme un général dangereux, à cauſe de l'attachement que les ſoldats avaient pour lui (*c*): & pouſſa la baſſeſſe juſqu'à lui ſuſciter des accuſateurs parmi les Grecs, qui eſſayerent alors de le faire croire coupable des plus grands crimes, & d'opiner à ſa mort.

Ce grand homme était perdu s'il eût laiſſé le champ libre à ſes ennemis, & que comme les ames timides, il ſe fût abandonné lui-même; mais bien loin de perdre courage, il ſe met au contraire en devoir de les haranguer. Là, avec cette hardieſſe qu'inſpire une conduite ſans reproche, & avec cette force qui dans pluſieurs occaſions lui avait attaché les cœurs, il leur rappelle ce qu'il a fait pour eux, & les motifs de ſes demarches; il leur prouve qu'il n'a rien fait ſans les conſulter, & qu'ils n'ont fait eux-mêmes que ſuivre leur volonté; enfin il les touche ſi vivement, que ces mêmes Grecs déjà animés

(*c*) Je connais un très-habile général que l'on a exclu du commandement ſous ce même prétexte.

contre lui, devinrent de juges qu'ils étaient, ſes propres défenſeurs.

Xénophon décide l'armée à prendre le parti des Lacédémoniens.

Les miniſtres de Seuthe, & ce prince même, voyant manquer leur projet par cette juſtification inattendue, n'oſent plus reſter parmi les Grecs. S'étant éloignés de leurs troupes pour venir à Selimbrie; ils les rejoignent, & furent fâchés de voir les ambaſſadeurs Lacédémoniens rendre juſtice à Xénophon. Seuthe eſſaye alors de le retenir par la crainte des Ephores; il fait plus, il va même juſques à vouloir le regagner en lui faiſant de nouvelles promeſſes. Mais le parti de notre Athénien était pris: le bien de ſes ſoldats; l'attachement qu'il devait à ſa patrie, l'amour de ſa propre réputation, furent ſes ſeuls guides; & il aima mieux joindre l'armée des Grecs aux forces de Sparte, que de demeurer auprès d'un prince perfide qui ne comptait pour rien ſes ſermens, dèſlors qu'il pouvait les violer pour le bien de ſes affaires.

Xénophon fut décidé à cela par zele pour ſon pays.

Je dis que l'attachement de Xénophon pour ſa patrie le porta à embraſſer le parti de Lacédémone (*d*). Hé? comment en effet

(*d*) Je ſais que Xénophon était Athénien & non pas Spartiate; mais Lacédémone ayant dans ce tems-là ſoumis toute la Grece, & Xénophon ayant formé le projet de s'y retirer, il la regardait avec raiſon comme ſa patrie.

ne l'aurait-il pas aimée? De tous les gouvernemens qui ont ſubſiſté dans le monde, il n'y en a point où les principes de l'éducation fuſſent pouſſés plus loin ſur cet article que dans la Grece. Dans toutes ces républiques ſans exception, les plus chetifs des habitans ſe croient les premiers citoyens du monde; toutes les autres nations, tous les autres peuples n'étaient à leurs yeux que des barbares qu'ils mépriſaient. On ne voyait jamais dans ces villes que l'enthouſiaſme pour une nation même puiſſante, comme était la Perſe, par exemple, y fit adopter ſes uſages par préférence aux leurs, ni que l'exercice à la Macédonienne fût préféré à celui de Sparte. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſuſſent très-bien prendre ce qu'il y avait de bon chez leurs voiſins; mais les chefs ſe gardaient ſur toutes choſes de l'annoncer aux ſoldats & aux peuples; parce qu'ils ſavaient que les impreſſions qu'ils auraient pu prendre d'une meilleure diſcipline chez les ennemis, les auraient portés à les regarder comme leurs maîtres: ainſi leurs nouveaux établiſſemens quoiqu'imités, paſſaient toujours pour être l'ouvrage de leurs officiers propres....Pourquoi n'a-t-on

pas toujours ſuivi chez nous il y a quinze ans une politique auſſi ſage? A-t-on voulu faire des changemens dans le militaire, on a imité l'exercice *à la Pruſſienne*, les évolutions *à la Pruſſienne*, les canons *à la Pruſſienne*, les habits *à la Pruſſienne*....? A-t-on parlé des Anglais, on a vanté leurs modes, leur politique, leur bravoure? Que ſais-je? Il ſemble que l'on ſe ſoit fait une gloire de prendre le ton de ces peuples, qui à les conſidérer d'un œil déprévenu, ne valent pourtant pas mieux que nous, ni pour les talens, ni pour les lumieres, ni pour le courage, ni pour les mœurs? Qu'eſt il réſulté cependant de ces belles idées? Le plus grand de tous les maux. A peine nos ſoldats ſe ſont-ils trouvés vis-à-vis des Pruſſiens ou des Anglais, qu'ils leur ont cédé le pas comme aux plus habiles (*e*).

Avantages de la réputation.

Mais Xénophon ne partageait pas ſeulement avec tous les Grecs cet amour de prédilection pour ſa patrie, il était encore jaloux de ſa réputation, & il ne voulait point la ternir en ſe déclarant contre elle. Qui doute en effet, que ce ne ſoit là le bien le plus précieux de ce monde, & celui qui flatte l'ame le plus délicieuſement? Les libertins ont beau chercher des prétextes & s'épuiſer en raiſonnemens, il ne ſera pas moins vrai que la réputation, ou ce qui eſt la même choſe, l'eſtime publique, eſt le plus grand de tous les biens. Voit-on en effet quelque choſe de mieux pour nous rendre capables des belles actions, pour faire éclore nos talens, pour élever le cœur, pour l'éloigner des baſſeſſes? Non l eſtime publique a ſeule cet avantage; & cette eſtime publique ne peut jamais s'acquérir avec les richeſſes, ni avec l'autorité.

« La conſidération perſonnelle, dit » madame de Lambert, nous fournit plus » d'agrémens que la naiſſance & les gran» des places. Il n'eſt rien de ſi triſte qu'un » grand ſeigneur ſans vertu, accablé » d'honneurs & de reſpects; & à qui l'on » fait ſentir à tous momens qu'on ne les » rend qu'à ſa dignité, & point à ſa per» ne (*f*) ».

(*e*) En convenant des ſuccès de nos ennemis, je ne ſaurais m'accoutumer à voir préférer aucune nation à la mienne. Etant évident que le germe de nos malheurs dans la derniere guerre ne venait que des impreſſions que l'on avait follement données à nos ſoldats pendant la paix qui avait précédé; en leur vantant trop ſouvent les uſages des nations qu'ils avaient eu à combattre.

(*f*) Anne Théreſe de Marguenat de Courcelles, marquiſe de Lambert, veuve du marquis de Lambert, lieutenant-général, femme d'eſprit & de mérite.

Rien ne prouve mieux, en effet, que la vertu, l'honneur & l'eſtime publique ſont les biens les plus précieux de ce monde, que de voir la préférence qu'on leur donne ſur la vie même. Tous les jours on voit des gens ſacrifier celle-ci pour leurs amis; mais on n'en voit point qui veuillent perdre celle-là.

Effets utiles de l'ambition.

Prenez garde, me diront ici quelques ſophiſtes (les gens de cette trempe ne finiſſent pas ſitôt leurs objections), en prêchant aux militaires le deſir de l'eſtime publique, qui anima tous les Grecs, & qui eſt une vertu; vous les dirigez vers l'ambition, qui eſt un monſtre auſſi inſatiable dans ſes deſſeins, que dans ſes ſuccès...? Vaine déclamation que cela! Je ſuis ſi loin de croire que l'ambition ſoit funeſte, qu'elle ne me paraît être au contraire que la paſſion des grandes ames. Voit-on effectivement quelque choſe de mieux pour échauffer notre imagination, & nous faire ſortir plutôt de la route ordinaire? Non il n'y a rien au-deſſus de cela. Et je ſoutiens que l'ambition détermine auſſi-bien aux grandes actions, que l'eſtime publique. Obſervez, s'il vous plait, que je ne veux pas dire qu'elle doive tenir la place des vertus. Je ſais que la plus grande ſatisfaction que nous reſſentons de nos actions, doit être celle qui eſt en nous, & qu'elle doit nous porter au bien, lors même que nous en ſommes ſeuls les témoins. Mais de la maniere dont ſont faits les hommes, ils ſe déterminent plutôt à bien faire, parce qu'ils ſont vus, que par rapport à eux-mêmes.

Chriſipe & Diogenes chez les Grecs, ont écrit autrefois ſur le mépris de la gloire, cela eſt vrai; mais de ce que des gens perdus de débauches, ont préféré alors comme ils le font aujourd'hui, les plaiſirs & les commodités de la vie à leur réputation; s'enſuit-il que la conſidération de nos concitoyens, l'eſtime générale, & la confiance qu'elle donne en nous, ſoient des chimeres? Dire qu'il n'y a point d'avantage à cela, c'eſt ne mettre aucune différence entre un ſage & un fou, entre Néron & Titus, entre Caligula & Marc-Aurele..... Cet amour de la gloire eſt ſi utile au genre humain, qu'on ne ſaurait trop l'exciter; & le monde eſt plein de gens qui ſans elle, ne ſeraient ni compatiſſans, ni généreux, ni braves.

Il faut être donc jaloux de ſa réputation, je l'ai dit en commençant cet ouvrage, tout le monde le dit avec moi, & cepen-

dant peu de perſonnes s'attachent à la conſerver ; on ne vit que dans la diſſolution ; on ne brille que dans les parties de débauche ; on ne court qu'après une volupté qui fuit toujours, on n'étudie que le rafinement des plaiſirs ; on ne hante que les ſérails ; on ne s'exerce qu'à conduire un char comme les mercénaires ; on ne ſe montre en ſpectacle ridicule, que pour afficher avec faſte la dépravation, & malgré tout cela on a toujours la confiance de ſe croire très-digne de l'eſtime publique, & très-propre au commandement des armées. Ho ! que la réputation ne s'acquiert pas ainſi : la capacité ne vient qu'après l'application, & l'eſtime des hommes qu'après une conduite vertueuſe..... Mais, dira-t-on, les grands ſeigneurs ne peuvent pas être élevés dans cette gêne d'eſprit, qui force un jeune homme d'approfondir toutes les obligations de ſon état..... J'ai vu comment ſont élevés les grands, & je ſais les obſtacles invincibles qu'ils rencontrent pour ſe former le cœur. Mais quand un ſeigneur a eu le malheur d'être élevé de cette maniere (choſe dont il ſait bien convenir intérieurement dans les inſtans où il ſe trouve avec tel ou tel autre), il faut qu'il ſe faſſe des amis qui puiſſent le diriger & le faire valoir,

& non pas des amis de plaiſir, ou de femmes perdues (*g*).

Alléguer contre moi que cette gloire & cette ambition dont je parle, ont immolé une infinité de victimes, & fait commettre des crimes affreux, n'eſt pas une preuve que ce ſoient des paſſions funeſtes ; c'eſt dire ſeulement qu'elles ſont ſuſceptibles d'excès. Mais de ce que l'amour de Dieu a porté quelques enthouſiaſtes à la haine pour les hommes : & les excès de la charité à la miſere, faut-il conclure de-là que ce ſoient des devoirs dangereux.....?

La conduite de Xénophon dans la ſitua-

(*g*) Entre les obſtacles que l'on rencontre dans l'éducation de nos jours, il y en a deux eſſentiels ; 1°. le choix d'un gouverneur, qui étant le plus ſouvent un homme de la lie du peuple, décoré d'un petit collet, n'a aucun uſage du monde, & ne ſait jamais ſe tranſporter par l'imagination au rôle que devra jouer un jour ſon pupile, afin de l'y préparer. 2°. Les amis que l'on aſſocie à un enfant : dans la premiere jeuneſſe, les ſeigneurs ne ſont qu'avec des bambins, dirigés comme eux par des pédans hériſſés de proverbes latins & des maximes de ſageſſe, que ſouvent ils ne ſuivent pas ; à ſeize ans ils ſecouent ce joug ; & alors commence l'éducation du monde, diamétralement oppoſée à toutes les idées de la premiere, &c. Je ſerais déſeſpéré que mes fils euſſent eu d'autre gouverneur que moi-même ; je leur dis les maux qui ont été la ſuite de mes défauts, & un precepteur n'a garde de prendre cette peine.

tion où il ſe trouvait, était la plus ſage qu'il pût tenir. Ce héros avait de l'ambition, & cette ambition devrait être imitée de tous les hommes, parce qu'elle était dirigée par le zele de la patrie & par l'amour de la vertu. Mais ſi au-lieu de borner ſon ambition à ces deux points, il ſe fût révolté contre cette même patrie; s'il eût tourné ſes armes contre la Grece; s'il eût trahi la confiance de ſes ſouverains, & s'il n'eût pas embraſſé leur défenſe; il aurait été un monſtre abominable, il ſerait devenu l'objet du mépris des hommes; ſa valeur n'aurait pas été celle d'un héros, mais celle d'un Cartouche, & il aurait fait voir, réunies dans un même individu, deux choſes qui paraitraient incompatibles ſi l'expérience ne nous faiſait voir quelquefois le contraire: je veux dire les dignités les plus éminentes au cœur le plus bas.

La gloire de Xénophon lui ſuſcite toujours des ennemis.

Heureux ſi le mérite & les qualités de Xénophon n'avaient pas multiplié ſes jaloux; mais à-peine eut-il rétabli Seuthe ſur le trône de ſes peres, qu'il v t rallumer la haine & la fureur de ſes ennemis. Abandonné à lui-même, il n'eut que ſon innocence pour appui, & cette innocence triompha encore de la perfidie.... Mais je me trompe, ce ne fut pas ſon innocence

ſeule qui le ſauva, ce fut ce don merveilleux qu'il avait reçu de la nature de parler avec force, & de ſéduire tout le monde par ſes diſcours. Plus d'un innocent a péri pour n'avoir pas ſu ſe défendre; & ſi Xénophon n'avait pas eu le talent de convaincre & de charmer, il eût été malgré ſon innocence, la victime de la méchanceté de ſes ennemis.

CHAPITRE VII.

Xénophon fait payer l'armée.

SEUTHE décampa enſuite, & les Grecs allerent dans des villages où il y avait des vivres, afin de faire leurs proviſions pour le départ.

Comme ces lieux étaient à Mézoade, il fut fort piqué de voir diſſiper ſon bien; & prenant avec lui un ſeigneur Odryſien de ceux qui étaient venus au ſervice de Seuthe, il vint au camp avec quelques cinquante chevaux, & demanda à parler à Xénophon qui s'avança pour le recevoir avec quelques-uns de ſes amis, & des officiers de l'armée.

Mézoade lui dit d'abord: « Vous » nous faites grand tort, Xénophon, » de ruiner ainſi nos villages; & je vous » dénonce de la part de mon maître, » & celui que vous voyez de la part » du roi des Odryſiens, que vous ayez » à vous retirer, ſinon qu'ils vous trai- » teront d'ennemis ».

» Il eſt difficile de répondre à cela, » ſans quelque reſſentiment, dit Xéno- » phon, je ſerai bien-aiſe toutefois que » ce jeune ſeigneur juge qui a tort de » vous ou de moi.

» Quand nous ſommes entrés dans » votre alliance, nous avions la liberté » de courir tout ce pays, & vous ſa- » vez bien que lorſque vous me vintes » trouver de la part de Seuthe, vous » demeurâtes parmi nous ſans crainte; » mais pour vous, vous n'y oſiez ve- » nir, & ſi vous y paſſiez la nuit, c'était » ayant les chevaux bridés & tout » prêts à déloger comme dans un pays » où vous n'étiez pas les maîtres. Quel- » le apparence donc de nous en vouloir » chaſſer maintenant que vous l'avez » conquis par notre moyen? car vous » ſavez bien que les habitans ne ſont » pas capables de nous en dépoſſéder. » Cependant bien loin de nous récom- » penſer de ſi grands ſervices, vous ne » voulez pas ſeulement nous permettre » de loger dans nos conquêtes; & vous » n'avez point de honte en faiſant cela, » ni des dieux que vous nous avez ju- » rés, ni de ce ſeigneur qui eſt préſent,

» & qui vous voit aujourd'hui riche ;
» au-lieu qu'avant notre alliance vous
» viviez de courſes & de brigandage,
» comme vous l'avouez vous-même.
» D'ailleurs pourquoi s'en prendre à
» moi qui n'ai plus le commandement,
» plutôt qu'aux Lacédémoniens à qui
» vous avez livré l'armée ſans m'en par-
» ler, ni me donner moyen de faire par-
» là ma paix, après les avoir déſobligés
» en l'amenant » ?

Quand l'Odryſien ouit cela : « Pour
» moi, dit-il, Mézoade, je ſuis confus
» de ces reproches, & me fuſſe bien
» gardé d'y engager l'honneur de mon
» maître ſi je l'euſſe ſu ; mais je me retire
» maintenant, car je ſais bien qu'il n'ap-
» prouverait jamais que je chaſſaſſe nos
» bienfaiteurs ».

Après avoir dit cela il remonta à che-
val, & piqua avec le reſte des cavaliers,
à la réſerve de quatre ou cinq qui de-
meurerent avec Mézoade, lequel fâché
de voir manger ſon bien, pria Xéno-
phon de le faire parler aux Lacédémo-
niens : il les alla donc trouver avec
quelques autres, & leur dit que Mézoa-
de deſirait parler à eux pour les prier

de faire retirer l'armée ; mais qu'il ſe
préſentait une belle occaſion de la faire
payer de ce qui lui était dû, en diſant
qu'ils avaient promis de ne point partir
que cela ne fût fait, parce qu'ils trou-
vaient qu'elle avait raiſon : outre que
les ſoldats promettaient de les ſuivre
plus allégrement.

Ils promirent de faire ce qui ſerait en
leur pouvoir, & s'avancerent auſſi-tôt
en la compagnie de ceux qu'ils juge-
rent les plus propres pour les accompa-
gner. Comme ils furent proches, Char-
mine dit à Médoſade : « Si tu as quelque
» choſe à dire, parle ; ſinon écoute ce
» que nous te voulons ». Il répondit
fort doucement, que Seuthe & lui trou-
vaient fort étranger qu'on les traitât de
la ſorte ; parce que le traitement qu'on
faiſait à leurs villages, c'était à eux
qu'on le faiſait, & qu'ils n'en atten-
draient pas un ſi rude de leurs ennemis.
« Nous partirons, dit le Lacédémonien,
» ſitôt que ceux à qui vous devez vos
» conquêtes ſeront ſatisfaits ; ſinon nous
» ſommes ici pour leur faire juſtice ; &
» ſi vous êtes coupables, c'eſt par vous
» que nous voulons commencer. Vou-

» lez-vous, Mézoade, dit Xénophon ; » puiſque vous dites que ces ſeigneurs » ſont vos amis, les faire juges de notre » différend » ? Mézoade ſans rien répondre, pria les Lacédémoniens d'en parler à Seuthe, & dit qu'il croyait qu'ils obtiendraient de lui leur demande ; ſinon que Xénophon vînt avec lui, & qu'il y contribuerait de ſon pouvoir. Cependant il les pria de ne point brûler les villages.

Admirable diſcours de Xénophon au prince de Thrace.

Xénophon donc y alla avec ceux qu'ils jugerent les plus propres; & comme il fut arrivé vers Seuthe il lui dit : « Je ne viens pas ici pour te faire une » nouvelle demande ; mais pour te dire » que tu as grand tort, à mon avis, de » trouver mauvais que je ſollicite la » paie de mes compagnons, & qu'il ne » t'eſt pas moins avantageux de tenir ta » promeſſe, qu'il leur eſt de recevoir ce » que tu leur as promis; tu ne peux nier » qu'après les dieux, tu ne nous aies » obligation de ta grandeur. Tu es main- » tenant en un état où rien ne peut être » caché de tout ce que tu feras, ſoit » bien ou mal : or il me ſemble qu'un » prince doit prendre garde ſur-tout à

» ne point paraitre méconnaiſſant, & » que ſi c'eſt beaucoup d'être loué par » ſix mille perſonnes, c'eſt encore plus » de ſavoir garder ſa parole. Car outre » qu'on ne fait point de cas des parjures, » il la rend par-là égale aux effets ; & » ſoit qu'il veuille récompenſer ou pu- » nir, ſes promeſſes deviennent des ré- » compenſes, & ſes menaces des châ- » timens. Que nous avais-tu donné » pour te ſuivre? Rien. Ta parole ſeule » nous a obligés à te conquérir un état » qui vaut bien mieux que les cinquan- » te talens que tu nous retiens ; cepen- » dant je vois que tu es prêt de l'aban- » donner pour cela. Conſidere un peu » ces conquêtes, & combien tu les eſti- » mes : je ſais que tu aurais donné beau- » coup davantage pour les obtenir. Or » il eût mieux valu ne les poſſéder ja- » mais que de les perdre à-préſent, » comme il vaut mieux n'avoir jamais » été roi, que de ſe voir ſans état. D'ail- » leurs tu ſais que tes ſujets ne t'obéiſ- » ſent pas volontairement, mais par » force, & qu'ils s'affranchiraient bien- » tôt s'ils n'étaient retenus par la crain- » te ; & combien penſe-tu qu'ils ſe » montrent plus obéiſſans s'ils voient

» les ſoldats prêts ou à demeurer ſi tu le
» leur commandes, ou à revenir ſi tu les
» rappelles ; que s'ils ſont aſſurés que
» perſonne ne te voudra ſervir après
» leur avoir manqué de parole, &
» qu'ils partent plus affectionnés à eux
» qu'à lui. Il y a plus, comme ils ont
» été aſſujettis plutôt faute de conduc-
» teurs, que par la force de tes armes,
» ne dois-tu pas craindre qu'ils ne choi-
» ſiſſent pour les commander quelques-
» uns de ceux que tu as offenſés ; ou les
» Lacédémoniens qui ſont encore plus
» puiſſans : principalement ſi les ſoldats
» promettent de les ſuivre plus volon-
» tiers après avoir reçu leur paie, &
» qu'ils ſoient contraints de le faire par
» le beſoin qu'ils en ont ? Or tes ſujets
» s'armeront bien plutôt pour eux que
» pour toi, parce qu'ils deviennent li-
» bres par ta défaite, & demeurent
» eſclaves par ta victoire ; s'il faut auſſi
» avoir égard au bien du pays, puiſqu'il
» eſt à toi, crois-tu qu'il s'appauvriſſe
» plus en donnant quelque choſe aux
» ſoldats, qu'il ne fera ſi l'on y vit
» à diſcrétion ; principalement s'il faut
» d'autres troupes pour nous chaſſer,
» qui acheveront de manger ce qui reſte ;

» & dépenſeras-tu plus à nous payer,
» qu'à faire des nouvelles levées pour
» nous tenir tête ? Héraclide à ce que je
» vois, croit cette ſomme bien grande.
» Il t'eſt pourtant beaucoup plus facile
» de la payer à cette heure, qu'il n'eût
» été auparavant d'en trouver la dixie-
» me partie ; car ce n'eſt pas la grandeur
» de la ſomme qui rend le paiement dif-
» ficile, que la faibleſſe du débiteur, & tu
» n'avais pas tant de fonds alors que tu
» as maintenant de revenu. Je t'ai voulu
» avertir de tout cela, comme ton ami,
» afin que tu te montres digne des biens
» que les dieux t'ont faits, & que je ne
» ſois pas calomnié pour l'amour de toi,
» comme je le ſuis aujourd'hui ; car tu
» ſais bien qu'en l'état où tu m'as mis,
» je ne puis faire ni bien ni mal. Cepen-
» dant j'atteſte les dieux immortels, &
» toi auſſi, que je n'ai rien retenu de la
» paie de mes ſoldats, ni cherché à
» m'enrichir de ce qui leur appartenait ;
» tu ne m'as pas ſeulement donné ce
» que tu m'avais promis : & je te jure
» que je n'en voudrais point s'ils n'é-
» taient contens ; car il me ſerait hon-
» teux d'abandonner leur intérêt pour
» ſolliciter le mien. Mais Héraclide n'eſt

» pas de cet avis ; il croit que toutes ces » choſes ſont frivoles, & que l'honneur » n'eſt qu'une chimere, pourvû qu'on » ait de l'argent. C'eſt pourtant la véri- » table poſſeſſion des rois, & la ſource » inépuiſable de leurs richeſſes ; car ce- » lui qui poſſede l'honneur, la vertu, » la juſtice, gagne en même tems l'a- » mour des peuples : & qui a ce bien-là, » ne peut manquer de tous les autres. » S'il eſt heureux, il verra tout le mon- » de ſe réjouir de ſa fortune ; & dans » ſon malheur, chacun accourra pour » le ſoulager. Que ſi mes paroles » & mes actions n'ont pu te prouver » que j'étais ton ami, apprends-le pour » le moins par ma diſgrace. Tu as oui » mes ſoldats ſe plaindre que je préfé- » rais ton intérêt au leur, & à celui des » Lacédémoniens ; tu les vois m'accu- » ſer d'avoir reçu de toi des préſens : » & quand ils diſent cela, ce n'eſt pas » qu'ils remarquent que je t'aie voulu » déſobliger ; car nous avons accoutu- » mé de témoigner de la bienveillance » à ceux de qui nous avons reçu quel- » que faveur. Pour toi, avant que tu » m'euſſes quelque obligation (car je » puis parler de la ſorte), tu m'as ac-

» cueilli, tu m'as régalé, tu m'as rempli » de careſſes & d'eſpérances ; mais de- » puis que tu es venu à bout de tes deſ- » ſeins, je te ſuis devenu indifférent : » & tu es cauſe que mes ſoldats me mé- » priſent. Mais le tems t'apprendra, » comme je crois, la faute que tu fais, » & tu ne ſouffriras pas que tes bienfai- » teurs te puiſſent reprocher ton ingra- » titude. Je n'ai plus qu'une priere à te » faire ; c'eſt qu'en ſatisfaiſant les ſol- » dats, tu me laiſſes dans leur eſprit tel » que tu m'y as trouvé ».

Seuthe ému touché des avis de Xénophon.

Seuthe ayant oui cela, commença à faire des imprécations contre celui qui était cauſe que les troupes n'étaient pas payées, & tous crurent que c'était Héraclide ; mais il dit qu'il n'avait jamais eu intention de retenir leur argent.

« Puiſque tu le veux rendre, dit Xé- » nophon, je te prie que j'en ſois le diſ- » tributeur, pour rétablir en quelque » ſorte ma réputation dans l'eſprit de » mes ſoldats. Je te promets, dit Seu- » the, que je ne ſerai jamais cauſe » de te la faire perdre ; & ſi tu veux » demeurer avec moi aux conditions » que je t'ai dit, je te donnerai les pla-

» ces & les autres choſes dont je t'ai » parlé ». Comme Xénophon lui eut répondu que cela ne ſe pouvait. « Je » ſais pourtant, reprit-il, que ce ſerait » le plus avantageux pour toi ». L'autre l'ayant remercié, ajouta que par-tout où il ſerait, il tâcherait de lui rendre ſervice. Alors Seuthe dit qu'il n'avait qu'un talent, & qu'il lui donnait; mais qu'il ferait préſent aux ſoldats de ſix cens bœufs, de quatre mille moutons, & de ſix vingt eſclaves, avec les ôtages de ceux qui l'avaient déſobligé. « Si » tout cela ne ſuffit, dit Xénophon en » ſe ſouriant, à qui ſera le talent.....? » Non, non, il ne faut point donner de » ſujet de parler à mes ennemis, tu as » entendu leurs menaces ».

Cependant il demeura là à coucher; & le lendemain Seuthe lui donna le talent avec les troupeaux, les eſclaves & des gens pour les conduire. On diſait déjà dans l'armée qu'il avait pris parti avec lui, & qu'il demeurait là pour ſe faire payer de tout ce qui lui était dû. C'eſt pourquoi lorſque les ſoldats l'apperçurent, ils coururent au-devant de lui tout joyeux; & comme il vit Charmine & Policrate, il leur cria: Voici ce que vous valez à l'armée; & je vous le donne afin que vous en faſſiez le partage vous-mêmes.

Ils établirent donc des gens pour vendre le bétail; mais on n'en fut pas bien ſatisfait. Xénophon ne s'en voulut point mêler, & témoigna qu'il ne penſait qu'à ſon retour; car il n'était pas encore banni de ſon pays: mais ſes amis le prierent de ne point quitter l'armée qu'il ne l'eût remiſe entre les mains du général de Lacédémone.

OBSERVATIONS.

Idée ſur le diſcours de Xénophon à Seuthe.

L'OBJET qui paraît le plus intéreſſant, dans le chapitre que nous venons de lire, eſt le diſcours que Xénophon oſa faire au prince de Thrace. Ce morceau qui eſt ſans contredit l'un des plus frappans de toute l'hiſtoire ancienne, par la ſageſſe & la ſolidité des maximes qu'il renferme, eſt une des plus belles leçons que l'on puiſſe mettre & remettre ſouvent ſous les yeux des jeunes ſouverains... Ici les réflexions me viennent en foule; mais je laiſſe à d'autres le ſoin de me ſuppléer. Je dois

uniquement me borner à ce qui eſt relatif aux militaires.

Excès auxquels on s'expoſe en manquant aux ſoldats.

Ce que Xénophon nous dit du mécontentement des Grecs que Seuthe ne payait pas, & de la guerre qu'ils furent ſur le point de lui faire, ne doit pas nous paraître étonnant : & notre Athénien devait s'attendre à tout, de la part d'une armée qu'il dit n'être compoſée que de gens néceſſiteux, qui n'étaient allés en Perſe que par curioſité, par débauche ou pour faire fortune ? Si quelque choſe m'étonne, c'eſt de voir qu'ils ne ſe ſoient pas portés aux mêmes excès que Spendius & Mathos chefs des rebelles d'Afrique, lorſque pour la même raiſon que les Grecs, ils faillirent à mettre Carthage en cendres. Cette émule de Rome eut dèſlors été détruite de fond en comble, ſi Barcas n'eût heureuſement renfermé ces rebelles dans les détroits de la Hache voiſins de Carthage, & ne les eût tous pris. Les Grecs n'en vinrent pas tout-à-fait à des hoſtilités pareilles ; mais ſachant que c'était par le conſeil de Mézoade que Seuthe ne les payait pas, ils fourragerent les propres terres de ce miniſtre : comme les Pruſſiens firent en Saxe celles du comté de Bhrul pendant la guerre de 1758. N'était-il pas juſte après tout, que des favoris qui avaient

précipité leurs maîtres dans des guerres déſaſtreuſes, ſouffriſſent les premiers des maux qu'ils avaient cauſés ? Ces revers, & la crainte de pis, ayant fait entrer Mézoade en conſidération ; il penſa ſérieuſement à déterminer ſon maître à ſatisfaire l'armée ; & cela ayant été exécuté, les Grecs conſentirent de ſuſpendre leurs ravages, pour repaſſer en Aſie, & marcher de nouveau ſous les étendarts des Lacédémoniens contre le roi de Perſe.

CHAPITRE VIII.

Départ de l'Armée.

L'ARMÉE ſe rendit par mer à Lampſaque, où le devin Euclide, fils de Cléagore, qui a peint les Songes dans le Lycée, vint féliciter Xénophon de ſon heureux retour, & lui demanda combien il avait gagné en cette expédition, s'imaginant qu'il en eût remporté de grands tréſors. Mais il lui jura qu'il n'avait pas ſeulement de quoi retourner chez lui s'il ne vendait ſon équipage; ce que l'autre ne voulut pas croire. Toutefois, comme Xénophon ſacrifiait le lendemain devant lui à Apollon, parce que la ville lui avait fait quelques préſens, il dit qu'il le croyait après avoir vû les entrailles des victimes; à quoi il ajouta qu'il ne ſerait jamais riche, parce qu'il ſerait lui-même un obſtacle à ſa fortune à cauſe de ſa dévotion au benin Jupiter, & qu'il lui devait ſacrifier s'il ne l'avait fait auparavant: ſi-bien qu'étant arrivé le lendemain à Orphrinon, il lui ſacrifia des pourceaux, ſelon la coutume de ſon pays, & les ſacrifices furent favorables.

Le même jour arriverent à l'armée Biton & Euclide avec de l'argent pour le payement des troupes; & s'étant logés chez lui ils lui rendirent ſon cheval qu'il avait vendu cinquante dariques à Lampſaque, ſe doutant bien qu'il l'avait fait par néceſſité, attendu qu'il l'aimait.

Enſuite l'armée paſſa à Troie, & traverſant le mont Ida arriva à Antandre, puis le long de la côte, gagna la plaine de Thebes & de là celle du Caïque, après avoir paſſé Adramite & Certonion. Comme ils furent arrivés à Pergame dans la Lydie, Xénophon logea chez Ellas, femme de Congyle Erethrien & mere de Congyle & de Gorgion, laquelle lui dit qu'un ſeigneur Perſan nommé Aſidate, était parti pour s'en retourner; & qu'avec trois cens ſoldats on le pourrait ſurprendre la nuit, lui, ſa femme, ſes enfans, & tout ſon équipage, & qu'on diſait qu'il avait beaucoup d'argent; elle offrit même de lui donner pour guide un de ſes cou-

ſins-germains avec Daphnagore, dont elle faiſait grand état.

Lorſqu'ils furent arrivés, Xénophon ſacrifia en preſence du devin Agaſie d'Elide, qui dit que les ſacrifices étaient favorables & qu'ils pourraient prendre Aſidate. Il ſortit donc après lui, prenant avec ſoi les capitaines qui lui avaient toujours été fideles, afin de leur procurer quelque bien; mais quelques ſix cens ſoldats ſortirent par force après eux, & paſſant par un autre chemin, ils prirent le devant, afin qu'ils n'euſſent point de part au butin, comme ſi l'argent eût été déjà compté.

Lorſqu'ils furent arrivés ſur le minuit au château qu'on leur avait dit, ils trouverent à-l'entour quantité d'eſclaves & de bagage qu'ils laiſſerent aller, afin de pouvoir prendre le maître qui était dedans avec ſon tréſor.; mais ils ne purent forcer la place à cauſe de la longueur & de la hauteur du mur: outre qu'il y avait quantité de braves gens à la défenſe. Ils firent donc un trou qui ne put être achevé que ſur le point du jour, à cauſe que la muraille avait huit briques d'épaiſſeur; mais on jettait

jettait tant de dards qu'on n'en oſait approcher, & le premier qui le voulut eſſayer eut la cuiſſe percée d'outre-en-outre d'une broche à rotir les bœufs.

Cependant aux cris de ceux du château, & aux feux qu'ils allumerent, Itabelle arriva à leur ſecours avec ſa troupe, & l'infanterie peſamment armée de la Comanie, quatre-vingt chevaux Hyrcaniens qui étaient au ſervice du roi, & quelques huit cens ſoldats armés à la légere, outre pluſieurs autres d'Apollonie & des autres places voiſines, tant cavalerie qu'infanterie. Il fut donc queſtion de ſe retirer, & d'emporter ce qu'on avait pris, afin que la retraite ne parût point une fuite, ce qui eut diminué le courage des ſoldats & accru celui des Barbares. Pour cet effet, on mit les captifs dans la bataille, & on chaſſa devant le bétail.

Cependant Congyle qui vit que les Grecs étaient peu à comparaiſon des ennemis, ſortit de la ville avec ſes gens malgré ſa mere, pour avoir ſa part du danger; & Proclès des deſcendans de Démarate, accourut avec quelques troupes d'Eléſarne & de la Teuthranie.

Comme on ſe vit preſſé par les gens de trait des Barbares, on ſe mit en rond, pour être mieux à couvert, avec les boucliers (*a*); mais près de la moitié des ſoldats ne laiſſerent pas d'y être bleſſés, & de paſſer ainſi la riviere de Caïque: de ſorte que tout ce qu'on pût faire, fut de ſauver quelques deux cens eſclaves & des victimes pour le ſacrifice.

Le lendemain Xénophon ſacrifia, & ſortit la nuit avec toute l'armée; s'éloignant le plus qu'il pouvait pour ſurprendre le Perſan en lieu où il penſât être hors de danger. Mais ſur ces nouvelles, il ſe retira ſous les murailles de la ville de Parthénie où arrivaient les Grecs, & où il fut pris avec ſa femme, ſes enfans & tout ſon équipage; de ſorte que l'événement répondit à la prédiction du ſacrifice.

Comme on fut de retour à Pergame, Xénophon alla rendre graces aux dieux, & du conſentement de toute l'armée, il prit par préciput ſur le butin, des chevaux, des bœufs, & partie de tout le reſte; tellement qu'il ſe vit en état de faire du bien aux autres.

(*a*) C'était en faiſant la tortue.

Enſuite Thymbron qui arriva, prit la conduite des troupes, & les ayant jointes aux ſiennes, marcha contre Tiſaphernes & Pharnabaze.

Je crois qu'il ne ſera pas hors de propos de mettre ici les noms des ſatrapes qui régiſſaient les provinces où l'armée paſſa, tant dans ſa marche, que dans ſa retraite. Artimas gouvernait la Lydie; Artacamas la Phrygie; Mithrydate la Lycaonie & la Cappadoce; Syenneſis la Cilicie; Derne la Phœnicie & l'Arabie; Béleſis la Syrie & l'Aſſyrie; Ropare la province de Babylone; Arbaque celle des Medes; Tyribaſe la Phaze & l'Arménie; Cotylas la Paphlagonie; Pharnabaſe la Bythinie, Seuthe la Thrace; le reſte était nations libres, Carduques, Calybes, Caldéens, Macrons, Colchidois, Moſynœciens, Cœtes & Tibaréniens. Le chemin, tant qu'à aller qu'à revenir, fut d'environ onze cens cinquante lieues, que l'on fit en deux cens quinze jours de marche, en l'eſpace de quinze mois (*b*).

(*b*) Ce compte ſe rapporte à tous les détails précédens, à cinq lieues près, ce qui eſt peu de choſe.

RÉFLEXIONS.

Les Grecs reviennent en Asie.

NOus voici arrivés enfin aux dernieres aventures des Grecs, ſans que Xénophon nous ait dit de quelle maniere, ni ſur quels vaiſſeaux ils traverſerent la Propontide pour venir à Lampſaque, & rentrer dans les provinces ſoumiſes à l'empire du grand roi.

De Lampſaque, ville célebre dans la théologie payenne, par le culte que l'on y rendait au dieu Priape (*c*), l'armée vint en deux jours de marche à Troie, qu'Homere a rendu fameuſe par l'hiſtoire de ſon ſiege, fabuleuſe au-moins pour les trois quarts. L'on voit encore quelques veſtiges de cette ville à ſix lieues du château des Dardanelles d'Aſie.

De Troie, les Grecs ſe rendirent en quatre jours à Adramite, aujourd'hui Edremit, & enſuite à Pergame renommée alors par ſa grandeur, & dont il ne reſte preſque plus rien. L'armée y était encore, lorſque Xénophon apprit qu'un ſatrape Perſan qui en était parti la veille, était ſuivi d'un grand nombre d'eſclaves, qu'il emportait de grands tréſors, & qu'il pouvait être attaqué avec avantage; alors les Grecs qu'il commandait encore, ſentirent renaître au fond de leur ame la ſoif dont ils brûlaient pour l'argent, & la haine qu'ils avaient contre les Perſes. Pluſieurs d'entre eux, même à l'inſçu de Xénophon, ſe mettent en devoir de le ſurprendre: ils prennent les devant, & croient la choſe ſi aiſée, qu'ils font déjà dans leur imagination le partage des biens du ſatrape, comme les chaſſeurs celui de la peau de l'ours.

Une partie d'entre les Grecs attaque un ſeigneur Perſan.

Mais le Perſan s'était retiré alors dans un château de la Lydie; & comme les Grecs le mépriſaient trop pour prendre aucune meſure, ils l'attaquerent ſans ordre, & ſans les précautions néceſſaires pour s'emparer d'un poſte déjà fort par lui-même: auſſi furent-ils repouſſés, accablés de traits, & obligés de ſe battre en retraite.

Ils ſont repouſſés.

C'était la confiance aveugle que les Grecs avaient dans leur bravoure, & l'orgueil que leur inſpirait la gloire de leur retraite, qui les rendaient préſomptueux à ce point; mais le mauvais ſuccès qu'ils eurent dans cette attaque, leur prouva

(*c*) Le Mutunus des Romains était le même que le Priape des Grecs; il eſt extraordinaire que cette divinité n'eut alors des temples que chez les deux ſeules nations policées de l'Europe & de l'Aſie.

qu'il ne suffit pas d'être vain & brave pour réussir dans ses projets. La premiere chose qu'eussent dû faire les Grecs était d'investir les Persans qu'ils voulaient prendre ; de laisser des petits corps d'observation pour arrêter les secours qui pouvaient leur arriver, & qu'il était naturel de craindre dans un pays ennemi ; de marcher ensuite contre le château où s'étaient retirés les Barbares pour les y brûler, ou s'ils ne l'avaient pu, pour les y attaquer en regle par des attaques vraies & fausses, en dressant des échelles, en faisant soutenir leurs premiers corps par des nouveaux, &c..... Voilà comment s'y serait pris Xénophon s'il eût commandé ceux qui marcherent, & comment s'y prendraient encore ceux qui entendent leur métier.

Mais Xénophon le prend avec toute sa suite.

Notre Athénien semblait être destiné cependant à réparer toutes les sotises des soldats de son armée. Bientôt il apprit l'échec qu'ils avaient essuyé, & sur le champ il marcha à leur secours. Il fit mieux encore, il résolut de prendre le satrape. Pour cet effet, il le coupa dans sa retraite par une marche forcée ; il l'atteignit sous Parthénie, & s'empara de sa personne & de ses biens. Les soldats ayant alors donné à Xénophon une grande partie de ce butin, il ne songea plus qu'à remettre le commandement de l'armée à Thymbron, général Lacédémonien, que les Ephores envoyaient de nouveau contre les Perses : & il se retira auprès d'Agésilas (*d*). On peut voir dans le précis de la vie de notre héros, ce qu'il devint après cet événement.

Fin de la Retraite.

Il semble actuellement inutile de faire ici un éloge de Xénophon, après avoir rempli ces Commentaires de traits qui le caractérisent, je ne les finirai cependant point sans dire encore un mot de lui.

Eloge de Xénophon.

Xénophon était prêtre & sacrificateur. Chez les anciens on n'admettait à ces dignités importantes & réverées, que des personnes prises dans la classe des nobles : il était donc homme de condition ; mais s'il est heureux d'avoir de la naissance, il l'est encore plus, dit Pope, d'être tel qu'on ne s'informe plus si nous en avons.

Sa naissance.

Son génie naturellement porté au bien, s'était exercé à la vertu sous les yeux de Socrate ; & son tempérament, ou pour mieux l'éducation établie en Grece, l'a-

Son éducation.

(*d*) Agésilas, roi de Lacédémone, marcha lui-même contre les Persans, & conserva toujours la supériorité que donnait aux Spartiates l'usage des évolutions militaires dont ils avaient seuls le secret & que ne purent jamais bien imiter les autres peuples.

vaient mis en état de réſiſter à toutes les fatigues de la guerre, & de braver l'intempérie de toutes les ſaiſons.

Sa paſſion dominante.

Avide de l'eſtime publique, il parut toujours jaloux de faire de grandes choſes : cela était naturel, il était jeune, il ſavait qu'un officier eſt perdu lorſqu'il attend d'être ſollicité ſur ſes devoirs, & que les premieres actions de la jeuneſſe annoncent toujours le caractere & les mœurs ; il voulait donc ſe faire une bonne réputation, qu'une ſeule faute peut faire perdre, & il ne négligea rien pour y parvenir.

Son Eloquence.

Ce héros eut pu réuſſir dans l'éloquence auſſi bien que Démoſthènes, que Gorgias, qu'Iſocrate. Les diſcours que nous lui avons vu tenir à ſes ſoldats, & le ſurnom d'Abeille Grecque & de Muſe Athénienne qu'on lui donna, le prouvent ; mais il préféra d'embraſſer le parti des armes à celui du barreau, & ſon profeſſeur de philoſophie l'y détermina. Qui doute en effet que ce dernier ne ſoit le plus excellent de tous les arts ? N'eſt-ce pas par lui que les dignités ſe perpétuent, que les provinces ſe maintiennent, que la religion ſe conſerve, & que la juſtice a l'autorité ? N'eſt-ce pas l'art de menager la vie des citoyens, d'aſſurer leur liberté, & de remporter la victoire ?

Ses talens pour les armes.

Perſonne n'eut les talens pour la guerre dans un degré plus éminent que Xénophon, auſſi fertile en reſſources que prompt à exécuter, il voyait dans un inſtant le meilleur parti à prendre dans toutes les circonſtances.

Sa bravoure.

Sa bravoure fut toujours généreuſe, comme doit l'être celle des héros. Paraiſſait-il dans les combats, on le voyait ſe poſſéder, & voler aux plus grands périls avec une ardeur extraordinaire. Mais d'où pouvait donc provenir cette intrépidité...? De ſa vertu.....Pour ne point craindre la mort, il faut avoir des mœurs pures, ou être un ſcélérat aveuglé par l'habitude du crime. Jeunes militaires ! voilà deux moyens pour ne pas fuir le danger : choiſiſſez.

Son déſintéreſſement.

Le déſintéreſſement de Xénophon égala celui des Cincinnatus, des Regulus, des Paul Emiles, des Vendômes, des Conti ; mais ces exemples admirés & admirables, ont ſéduit peu de perſonnes ; & il ſuffit qu'un général ait commandé pendant une campagne ſeulement, pour avoir acquis des biens immenſes.

Son attachement pour ſes troupes.

Son amitié pour ſes ſoldats fut extrême ; auſſi le regarderent-ils toujours comme leur pere & leur libérateur. Trompés par

les calomnies de leur colonel, ils furent bien quelquefois tentés de le croire coupable ; mais à-peine ouvrait-il la bouche pour se justifier, qu'il était porté dans tous les cœurs.

Sa probité.

Ce héros ne regardait point la probité comme un grand mot vuide de sens, mais comme la premiere de toutes les vertus. Chez lui, tout ce qui était mal, lui paraissait tel. Son intérêt, ses passions, ses goûts ne l'aveuglerent jamais. Heureux si cette façon de penser eût toujours été celle des militaires ! Mais bientôt la corruption se répandit, & fit des progrès étonnans ; on osa supplanter ses amis, les ruiner au jeu, perdre les femmes de réputation, faire des dettes, ne les payer jamais, & se féliciter de tous ces vices. Qu'était-ce donc que la probité du tems de Xénophon ? Ce qu'elle est aujourd hui, une chymere pour les cœurs dépravés, & le bien suprême pour les ames honnêtes.

Celle de Xénophon l'était sans doute ; & cependant Platon osa écrire contre lui. Mais à quoi servent les calomnies, lorsqu'elles ne sont dictées que par l'envie ? Elles ne font que relever la gloire de celui qui en est l'objet, parce que l'on sait que les invectives sont les meilleures raisons des gens qui n'en ont point.

Son esp.

Xénophon avait un jugement sûr qui lui faisait d'abord appercevoir ce qui était injuste ; il avait un esprit doux, qui l'éloignait des moyens violens ; il avait une ame compatissante qui lui faisait saisir avec empressement toutes les occasions de faire du bien. Mais pourquoi un si grand empressement, diront ici quelques seigneurs qui se plaisent à être long-tems sollicités & à jouer les ministres ? C'est parce qu'il savait que lorsqu'on néglige les occasions qui se présentent d'obliger, elles ne reviennent plus, & que les plus grands bienfaits perdent leur prix lorsqu'ils sont trop attendus.

Ses occupations pendant la paix.

Après sa retraite & son retour en Grece ; Xénophon alla à Sparte, & puis à la campagne où il mena une vie toute champêtre : il aimait les armes, la politique, l'agriculture, la chasse, *&c.* il s'amusa donc à écrire sur tous ces objets, & à nourrir son ame de connaissances utiles ; bien éloigné en cela de la plupart de nos officiers, qui après avoir fini leur campagne, viennent comme Hercule se mettre aux piés des femmes..... Hé quelles femmes...!

En quoi il faisoit consister le vrai bonheur.

Connaissant en quoi consistait le vrai bonheur ; scrupuleux imitateur de Socrate ; content de lui parce qu'il trouvait dans sa vertu, dans ses mœurs, dans

ſes actions de quoi ſe ſuffire; il était avec autant de plaiſir dans ſa retraite de Scillunte, qu'au milieu de Lacédémone à la cour de ſon ami le roi Agéſilas.

Heureux par la ſeule jouiſſance de lui-même, il eut le bon ſens de penſer que le meilleur uſage qu'il pût faire de ſes biens, n'était pas de les conſommer en ſpectacles, en obſcénités & en débauches; mais d'y faire participer ceux que l'infortune maltraitait. Célebrait-il une fête à Diane, tous ſes voiſins venaient en augmenter la joie, & ſe retiraient chargés de préſens. Joyeux comme Epicure dans la proſpérité, & patient comme Epithecte dans l'adverſité, la vie fut toujours pour lui un bien réel; parce qu'il la paſſait dans une conduite irréprochable, & avec une ame exempte de remords.

La Retraite des Dix-mille eſt la ſeule action de guerre de Xénophon.

Nous ne connaiſſons d'action militaire de Xénophon, que ſa ſeule retraite; & par cette ſeule retraite ſon nom ſera immortel. Voilà qui peut déſabuſer nos officiers de la fauſſe idée, qu'il faut pluſieurs événemens mémorables pour ſe faire connaître en bien, & s'élever.

Quelle était ſa figure.

Je ne dirai rien de la figure de notre Athénien, Diogene Laerce aſſure, dans la vie des anciens philoſophes de la Grece, qu'il joignait à une grande modeſtie, une beauté qui allait juſques au prodige. On

a vu dans la lettre de Chio à ſon ami Mattis ſur le ſac de Byſance, qu'il était très-bel homme, qu'il portait ſes cheveux, & qu'il avait une mine fort douce. Toutes ces choſes ſont certainement des avantages qui préviennent & qui relevent les bonnes qualités. Mais ce qui rendait Xénophon plus aimable, était ſon affabilité, ſa bonté, ſa droiture & ſa vertu. S'il ne ſe glorifiait point des perfections du corps, c'eſt parce qu'il ſavait qu'elles n'étaient que l'effet du haſard; mais il croyait valoir beaucoup par les autres, parce qu'elles étaient ſon ouvrage.

Au reſte, ſi je n'ai rien dit dans ces Commentaires des inſtructions que les orateurs, les négociateurs & ceux qui gouvernent les hommes, peuvent trouver dans l'hiſtoire de la retraite; c'eſt que j'ai préféré d'indiquer aux jeunes officiers les moyens de s'avancer, d'être utiles à la patrie, & de ſe garantir de la contagion du vice: que de leur parler des choſes qui étaient étrangeres à leur bonheur. Je n'ai garde de préſumer que j'aie rempli ces objets dans toute leur étendue; mais ſi j'ai pu donner aux militaires du goût pour la vertu, & la leur faire voir auſſi aimable qu'elle me le paraît, je ſerai au comble de mes vœux.

F I N.

TABLE DES MATIERES.

Le chiffre romain II. *marque le second volume.*

A

ABROCOMAS, général Persan, *pag.* 47. 53.
Abstinence, nécessité d'y accoutumer les soldats, II. *p.* 88.
Abus & fautes à la guerre, comment les prévenir, II. 316.
Aché (le comte d'), II. 191.
Action de graces aux dieux, II. 175.
Actium (bataille d'), II. 184.
Académie militaire, son utilité, II. 173.
Agasie, capitaine Grec, accusé, II. 410. 420.
Agatocle, se décourage & perd son armée, 167.
Agesilas, roi de Lacédémone, II. 559.
Agias, éloge que Xénophon fait de lui, 238.
Aigos Potamos (bataille d'), II. 335.
Aiguillon (le duc d'), II. 20
Alexandre le grand, 41, comment on doit considérer ce prince, 295; il leve le siege d'un poste sur l'Indus, II. 111.
Algériens, comment on pourrait les attaquer, II. 307.
Amazones, idée sur leur existence, II. 281.
Ambassade de Paphlagonie, II. 318. comment les Grecs la reçoivent, 321. peu d'effets de quelque ambassade, 324.
Ambassade (autre), envoyée aux Grecs, II. 434.
Ambassadeurs de Lacédémone arrivent au camp des Grecs, II. 512. leurs démarches pour engager l'armée, 524.
Ambition, ses effets, II. 530.
Amis, moyen d'en trouver de fideles, 142. précepte d'Horace à ce sujet, 143. comment on doit les choisir, 144.
Amphion, comment il bâtit les murs de Thebes. II. 218.
Amphictions (république des), 157.
Amour pour les garçons, II. 483. observation à ce sujet, II. 499.
Anson, amiral Anglais, II. 172.
Annibal, où ce héros passa le Rhone, II. 58.
Antonin, II. 29
Aorne, poste sur l'Indus, II. 111.
Ariée, lieutenant général du jeune Cyrus, 114. son discours aux Grecs après la bataille de Cunaxa, 155. il leur propose de se rendre, 220.
Aristippe, capitaine Grec, 4.
Aristide, exilé à cause de sa vertu, 254.
Armes des anciens & des modernes, II. 125.
Armée du jeune Cyrus, n'est point payée, 17. quelle était sa force, 104. perte qu'elle fit à la bataille de Cunaxa, 117.
Armée des Grecs ou Dix-mille, sa marche après la bataille. 186 100. ses mouvemens, 206. elle s'approche du Tigre, 210. sa force dans la Colchide, II. 150. sa force à Cerasonte, II. 243.
Arménie, les Grecs y arrivent, II. 46. 53 ils traversent cette province, II. 69.
Artaxerxès, roi de Perse, combat son frere Cyrus & le tue, 100. sa conduite après la bataille, 154 les Grecs refusent de lui rendre les armes, 174. ce qu'il aurait dû faire alors, 180. il leur fait demander la paix, 188. il traite avec eux, 200. fautes qu'il fit alors, 203.
Artaxias (Marc d'), officier aux gardes Françaises, II. 198.
Astingo, général Génois, II. 113.
Auguste, II. 184.
Autric (le chevalier d'), 349.
Aspasie, maîtresse de Cyrus, 146.

B

Banier, général Suédois II. 497.
Barail, général Français. 283,
Barbançon (le marquis de), II. 403.
Barbéyrac, 298.
Bart (Jean), II. 187.
Batta, général Allemand, II. 390.
Bataille de Cunaxa, 99. causes auxquelles Plutarque attribue sa perte, 120. ce qui se passa après cette bataille, 153.
Battre les soldats, cela était défendu chez les Grecs, II. 309.
Beaurepaire, officier aux gardes, II. 198.
Beauveau (le prince de), II. 507.
Belin, ingénieur, 307.
Belleisle (le maréchal de), 69. 70.
Beringhen (le marquis de), II. 363.
Bertort (le duc de), II. 67.
Berthancourt, officier Français, II. 306.

Bibliotheque d'un officier, 304.
Boiſſac, officier aux gardes, 198.
Boufflers (le maréchal de), II. 112.
Bouffons, II. 475.
Bouffanelle, II. 395.
Bouville, le vicomte de, II. 191.
Boſſuet, 298.
Bravoure, cauſe de la bravoure des hommes, II. 123.
Broglie (le comte de) 283.
Brunſvic (le prince héréditaire de), 286.
Brunſvic (Ferdinand duc de), II. 508.
Bruyere (M. de la), 298.
Byſance, II. 410. 423.
Bythiniens, ſont attaqués par les Grecs, II. 387.

C

Calybes, ſont défaits par les Grecs, II. 94. 99. temoinage de Xénophon à leur ſujet, II. 132.
Calomnie, ſes effets, II. 314.
Calpé, deſcription de cette ville, II. 372. les habitans ne ſe défendent point, II. 374.
Calvo, général Français, II. 112.
Carduques, quels étaient ces peuples, 343. ils etaient très belliqueux, II. 16.
Carietide, général Thébain, II. 430. 432.
Carmande, ville d'Arabie, 74.
Carte, faute dans la carte de la Retraite de M. de Liſle, II. 351.
Caſtole, plaine où s'aſſembla l'armée de Cyrus, 7.
Carlos III. roi d'Eſpagne, II. 186.
Caſſivellane, prince Anglais, II. 362.
Caſtries, général Français, II. 356.
Caſtrum, idée d'un nouveau caſtrum ou fort, II. 219.
Catinat, général Français, II. 22.
Catrou (le pere), jéſuite, II. 184.
Catherine I. impératrice de Ruſſie, 281.
Catilina, ſa rebellion, 241.
Caton le Cenſeur, 205.
Caton d'Utique, 297.
Cavalier, chef des Camiſards, II. 357.
Cavalerie Perſanne, 337. Idée pour perfectionner la cavalerie, 353. ſuite de ces idées, II. 394. utilité de la cavalerie, II. 396. excellence de celle des Maures, II. 401.
Cavenac, officier aux gardes, II. 198.
Cauſes du peu de capacité des officiers dans la guerre des montagnes, II. 23.
Centrites, paſſages de ce fleuve, II. 49.
Céſar manque d'argent pour le payement de ſes ſoldats, comment il s'en procure, 26. comment il nourrit ſon armée dans une diſette, 65. il n'arrête pas les Suiſſes ſur

le mont Jura, 176. ce qu'on doit penſer de lui, 297. échecs qu'il eſſuia, II. 111.
Chio, lettre de ce philoſophe à ſon ami Matris ſur le ſac de Byſance, II. 437.
Chaſaud (M. du), chef d'eſcadre, II. 191.
Chaſes, riviere, 40. particularité ſur cette riviere, 57.
Charles V. roi de France, 40.
Charles Quint, 109.
Chinois, leur maniere de nourrir les chevaux dans un tems de diſette, 70.
Chirliphe, général des Dix-mille, 267. il part de Trebiſonde, II. 181. ſa mort, ſon éloge, II. 407.
Choiſeul (M. le duc de), II. 191.
Criſopolis, ville de la Calcedoine, II. 422.
Chriſtierne IV. roi de Danemarc, 121.
Ciceron, 109.
Cilicie, Cyrus arrive dans cette province, 20.
Cincinatus, 296.
Cléarque, général Lacédémonien, entre au ſervice de Cyrus, 4. il retient les Grecs à ſon ſervice, 33. ordre qu'il reçoit pour la bataille de Cunaxa, 98. ſa conduite après la bataille, 154. ſa réponſe à Artaxerces, 174. ſon diſcours aux officiers Grecs, 183. il rejoint Artée, 184. ſa réponſe à Tiſapherne, 193. il paſſe le Tigre avec les Grecs, 210. demande à parler à Tiſaphernes, 212. il ſe rend auprès de lui, 218. il eſt arrêté & ſa ſuite maſſacrée, 219. fautes qu'il fit, 221. ce qu'il aurait dû faire, 224. ſon éloge, 233. remarques à ſon ſujet, 238.
Cléandre, gouverneur de Byſance, vient voir les Grecs à Calpé, II. 410. quel était ce général, II. 420.
Cléopâtre, II. 184.
Clermont Galerande (le comte de), 349.
Cointe (le), officiers Français, II. 38.
Colbert, 229.
Colchide, les Grecs arrivent ſur les frontieres, ils y attaquent les Colchidois, II. 144. quel fût leur ordre de bataille, *ibid.*
Coetlogon, vice-amiral Français, II. 189.
Coligni, général Français, II. 15. 63.
Colonels élus après le maſſacre des généraux Grecs, 267.
Colonnes, avantage de cet ordre, 123.
Colonies, déſavantage des colonies, II. 40.
Commandement (refus du), II. 338.
Comédie, ſon utilité, 301.
Conceſſions en terres aux officiers, II. 38.
Condé (Louis I. prince de), 231.
Condé (le grand), 286.
Congé ignominieux des Romains, II. 40.
Conquérant, comment il doit

agir, II. 306.
Conſeil de guerre des Grecs, II. 273. 277. pourquoi on ne devrait pas le décider à la pluralité des voix dans les conſeils de guerre, II. 278.
Conty (prince de), 286.
Cortes (Fernand), II. 117.
Cætès, quels peuples c'étaient, II, 255.
Corneille, 300.
Corfore, ville, 61. Cyrus s'y pourvoit de vivres, 65.
Cour, dépravation de la cour des rois de Perſe, 136.
Côtes, idée pour la défenſe des côtes, II. 376.
Cotylas, ſatrape Perſan, II. 318.
Craſſus, 64.
Crébillon, 300.
Crillon, II. 340.
Cromvel, 103.
Croix (le chevalier de Ste. Croix, II. 234.
Cruſſol, général Français, II. 149.
Cyniques, leurs principes, II. 262.
Cyrus le jeune eſt élu général par ſon pere, 2. il conſpire contre ſon frere, 2. il raſſemble des troupes, 3. raiſons dont il juſtifie la révolte, 10. il s'allie avec les Lacédémoniens, 12. il manque d'argent, 25. il entre en Cilicie, 30. les Grecs veulent le quitter, 38. il ſe les attache, 39. il les avertit de ſon deſſein, 50. ſon diſcours à l'armée, 91.
Cyrus s'approche de ſon frere, 108. ſon ordre de bataille, 110. il eſt tué, 118. ordre qu'il aurait dû ſuivre, 122. éloge de ce prince, 128. Xénophon paraît l'avoir exagéré, 134. Plutarque le blâme mal-à-propos, 135. ſes qualités, 139. quelles auraient pû être ſes reſſources s'il n'eût pas été tué, 158. fin de ſon hiſtoire, 168.

D

Danſes des Grecs, II. 323.
Daradax, rivière, 49.
Darique, valeur de cette monnoie, 33.
Darius Ochus, roi de Perſe, 1. déclare Cyrus le jeune général d'une armée avant de mourir, 2.
Daun (le général), II. 464.
Déclarations de guerre, leur inutilité, 22.
Défaite des cinq cens Grecs, II. 381.
Demoſthenes, 209.
Demetrius, 159.
Dentatus, 231.
Deſchaſſes, officier Français, 308.
Déſerteurs, n'étaient point punis de mort chez les Romains, II. 202.
Deſeſpoir (effets du), des ſoldats, II. 84.
Dexippe, officier Grec, déſerte, II. 181. revient à l'armée, II. 410. ſes intrigues pour la perdre, II. 411. ſon caractere, II. 419.
D'effenthaller officier Suiſſe, II. 113.

Diſcours des officiers Grecs à Cléarque, 206, & après la mort de leurs généraux, 267.
Diſpoſition des armées à la bataille de Cunaxa, 96.
Diſtance depuis Epheſe juſqu'à Cunaxa, 184.
Dortes (le vicomte), II. 341.
Driliens, priſe de la capitale de ces peuples par les Grecs, II. 206. leur défenſe, II. 234.
Droit des gens, fauſſe idée qu'on en a, II. 229. en quoi il conſiſte, II. 230.
Duilius, amiral Romain, II. 183.

E

Ecole militaire, obmiſſion dans l'éducation que l'on y donne, II. 164.
Education, excellente chez les Grecs, 141. fautes dans la nôtre par rapport au patriotiſme, 242. obſtacle à celle des grands, II. 532.
Emba quement d'une partie des Grecs, II. 241.
Emeutes, 72. moyen de les appaiſer & de les prévenir, 76.
Envie (portrait de l'), II. 313.
Epaminondas, 112.
Ephores, magiſtrats Grecs, II. 430.
Epiaxé, reine de Cilicie, vient voir Cyrus, 17.
Epouvante (l'), groſſit toujours les objets, 159.
Equilibre, mot imaginé par l'empereur Léopold, II. 462.
Equipages ſuperflus, 310. Xénophon fait brûler ceux des Grecs, II. 14.
Eſtime publique, bien le plus précieux de ce monde, II. 529.
Eugene (le prince), 283.
Evolutions, bonne méthode des Grecs à ce ſujet, 29.
Euphrate, Cyrus paſſe ce fleuve, 50. il le ſuit toujours, 63.
Excuſes frivoles des officiers pour ne rien entreprendre, 287.
Exercices de la jeuneſſe, 140.
Exercices corporels, leur utilité, II. 159.

F

Fable, ſon utilité, 302.
Farine diſtribuée aux ſoldats, 68.
Femmes, combien elles ſeraient à plaindre ſi les mœurs des cyniques s'étendaient, II. 263.
Femmes guerrieres, II. 282.
Fenelon (M. de), 299.
Ferquieres, II. 91.
Flatteie, ſes effets, 255.
Folie, charge jadis établie en France, II. 475.
Follard (le chevalier), ſon ſentiment pour s'attacher les ſoldats, 41. défenſe de ſon ſyſtême des colonnes, 123. ſon idée contre la cavalerie. II. 395.
Forbin, chef d'eſcadre, Français, II. 130.
Force de l'armée d'Artaxerxès à Cunaxa ſuivant Xénophon, 93. ſuivant Plutar-

que, 105. vérité à ce ſujet, 107.
Force de l'armée de Cyrus à Cunaxa, 104.
Fortifications, idées à ce ſujet, II. 214.
Fourrage, comment on peut le ſuppléer, 71.
Français, leur réſolution dans une occaſion où ils étaient enveloppés, 222.
François premier, II. 35.
Freytag, ingénieur Allemand, II. 215.
Frédéric II. roi de Pruſſe, II. 148.
Frontenac, II. 198.
Froid, remede contre le froid, II. 85.

G

Gabaret, II. 189.
Galiſſonière (le comte de), II. 150.
Galloway, général Anglais, II. 33.
Garces, les traducteurs de Xénophon ont eus tort de ſe ſervir de ce mot, II. 261.
Gardie (le comte de la), 67.
Gariſſon, officier Français, 349.
Gaſſion (le maréchal de), 74.
Généraux Grecs, leur ſituation après la perte de la bataille de Cunaxa, 168.
Georges Martinuſius; *voyez* Martinuſius.
Germain (le comte de St.), II. 510.
Gimnies, ville de la Sytinie, II. 134.
Givri (le bailli de), II. 115.
Grandville, ville en Normandie, comment défendue par M. le prince de Robecq, II. 375.
Graces, ce qui doit leur être preferé, II. 29.
Grecs, armée des Dix-mille, 4. Cyrus en fait la revue, 16. force des Grecs ſuivant Xénophon, *ibid.* quelle elle était véritablement, 24. ils refuſent de ſuivre Cyrus, 33. pourquoi, 45. Cyrus les avertit de ſon deſſein, 50. ils ſe déterminent à le ſuivre, 51. leur place à la bataille de Cunaxa, 113. ils ſont victorieux, 118. leur mouvement après la bataille, 154. on leur propoſe de ſe rendre, 171. il le refuſent, 174. ils perſiſtent dans leur refuſution, 179. 180. ils traitent avec le roi, 183. ils apprennent le maſſacre de leurs généraux, 219. ils ſe rapprochent du mur de Médie, 208. ils prennent la réſolution de ſe défendre, 257. ils ſe mettent en marche, 316. ils ſont battus le premier jour, 319. leur retraite juſques dans les montagnes des Carduques, 330. combats qu'ils eurent à livrer, 338. Grecs, ils paſſent les Carduques, II. 1. combats qu'ils y eſſuyent, 5. âge auquel les Grecs faiſaient le ſerment militaire, 24. ils entrent dans l'Armenie, 46. ils paſſent l'Euphrate, 73.

incommodités qu'ils eſſuyerent, 74. ils arrivent à Gimnies & à la montagne de Teke, 121. ils paſſent chez les Macrons, 138. & chez les Colchidois, 143. quel était leur nombre dans la Colchide, 150. Ils arrivent à Trébiſonde, 156. ils veulent s'en retourner par mer, 177. 181. ils forment des projets d'attaque, 204. ils prennent la ville des Driliens, 206. ils partent de Trébiſonde, 239. leur force à Cératonte, *ibid.* ils attaquent les Mœſyneciens, 284. ils partagent leur butin, 240. ils élirent un ſeul général, 333. ils ſe diviſent, 342. ils prennent différentes routes, 345. une partie eſt battue, 346. ils ſe retirent à Calpé, 350. ils veulent toujours s'enrichir, 352. cauſe de leurs malheurs, 356. ils ſont battus, 381. ils ſont deſervis par Dexippe, 411. 419. ils arrivent à Bylance, 423. 435. ils veulent piller cette ville, 425. pourquoi on ſe preſſe de les faire ſortir de l'Aſie, 433. on les fait ſortir de Bylance, 435. ils y rentrent furieux, *ibid.* Xénophon les appaiſe, 436. ils entrent au ſervice du prince de Thrace, 445. ils repaſſent en Aſie, 550. ils attaquent un ſeigneur Perſan, 552. ils ſont repouſſés, 554. ils entrent au ſervice des Lacédemoniens, 526.
Grotius, II. 229.
Guerre de nuit, II. 488. comment on peut l'étudier, 496.
Guetten, vient enlever M. le Premier ſur le chemin de Paris à Verſailles, II. 363.
Guiſcard, II. 237.

H

Habillement des troupes, II. 128.
Haddic, général Autrichien, II. 368.
Harcourt (le duc d'), II. 349. II. 459.
Hauteville (Roger de), II. 306.
Hénault (le préſident), II. 63.
Henri (le prince Henri de Pruſſe), II. 258.
Hiſtoire, combien elle eſt bornée, 294.
Honneurs militaires, 26. 29.
Honneur & infamie, II. 101.
Honneurs de la guerre, mauvaiſe application de cette maxime, II. 233.

I

Jalouſie chez les militaires; 294.
Jalouſie contre Xénophon, II. 308. 310.
Jean, roi de Portugal, II. 35.
Jeu de haſard, danger de cette paſſion, 148.
Jeu des Grecs à Trébiſonde, II. 157.
Idée de la diſcipline des Grecs, 164.
Impureté, combien funeſte aux militaires, 147.

Incurſions (avantage des), II. 192. les mauvais ſuccès de celle des Grecs dans la Bythinie ne prouvent rien contre mon ſentiment à ce ſujet, II. 356. exemples frappans de cela, II. 360.
Irruption par mer, II. 194.
Jugemens flétriſſans, 88.
Jura, Céſar n'y arrêta pas les Suiſſes, 176.
Julien, portrait de cet empereur, II 58.
Ivrognerie, n'était point un vice du tems de Cyrus, 137. c'eſt aujourd'hui le plus groſſier de tous. 148.
Iſſus, Cyrus arrive dans cette ville. 52.

K

Keit, général Pruſſien, 162.
Kieuperly, viſir éclairé, II. 62.

L

Lambert (madame de), II. 529.
Langues vivantes, leur utilité, 247.
Lecture, comment on en profite, 291.
Légeres (troupes), 323. 324.
Leibnitz, II. 173.
Léonidas, roi de Sparte, II. 233.
Lépide, l'un des triumvirs, II. 359.
Leſtenduere, célebre marin, II. 190.
Licinius, préteur Romain, eſt battu, 160.
Licurgue, 177.
Ligonier, Anglais, II. 33.
Lippe, (le prince de la), II. 510.
Liſſinois (le prince de), II. 190.
Livri (le marquis de), II. 366.
Loſtin (M. de), II. 341.
Lois militaires, quelles devraient être, II. 101.
Loudon (le général), II. 494.
Louis XV. cité. II. 243.
Louis, prince de Condé, II. 279.
Louis (obſervations ſur l'ordre de St.), II. 32.
Lovendal (le maréchal de), II. 510.
Lukner (le baron de), II. 22.
Lucullus, 176.
Lupercales (fêtes des), II. 466.
Luxe, ce ne fut pas le luxe de Capoue qui amollit les Carthaginois, 314.
Lyſander, général Lacédémonien, 147.

M

Macrons, quels étaient ces peuples, II. 138. ils traitent avec les Grecs, II. 144.
Mahomet trois, II. 117.
Mailbois (le maréchal de), II. 59.
Main-baſſe, mauvais effets de cette cruauté, II. 116.
Manieres, néceſſaires dans l'éducation, 151.
Manœuvres des troupes dans les montagnes, II. 22.
Manſfeld, général Allemand, II. 132.
Marie-Thérèſe, II. 34.
Maurice de Saxe, II. 35.
Marine des Romains, comment ils la formerent, II, 182. 186. moyens de perfectionner la nôtre, II. 187. cauſe de ſon peu de ſuccès, II. 190.
Marins, devraient connaître la guerre de terre, II. 192. Expédition qu'ils pourraient faire, II. 194.
Marc-Aurele, II. 29.
Matignon (le maréchal de), II. 188.
Maxime des généraux pour ne pas ruiner entierement les ennemis, II. 505.
Marlebouroug, général Anglais, 23.
Martinuſius, moine qui ſe fait général, 181.
Maſſacre des généraux Grecs, 219.
Maupeou (le marquis de), 349.
Mégabiſes, prêtres Grecs, II. 24.
Menon, capitaine Grec, 15. il ramene la reine de Cilicie, 19. il veut trahir les Grecs, 219, ce que Xénophon dit de lui, 236. remarques à ce ſujet, 250.
Menſonges, 144.
Mezoade, miniſtre du prince de Thrace, II. 434.
Miletville, capitale de la Carie, 6.
Miltiade, 176.
Mine, monnaie Grecque, 50.
Miniſtre, quelle eſt leur ſcience, II. 458.
Mirabeau (le marquis de), 311.
Mœſineciens défaits par les Grecs, II. 247.
Moliere & autres auteurs, 300.
Montagnes, avantages de la guerre de, II. 10. 16.
Montcalm (le Marquis de), 69.
Montecuculi, 112. 176.
Monter à cheval (art de), II. 162.
Monteſquieu (le préſident de), 314.
Montrevel (le maréchal de), II. 8.
Montmorin (St. Herem), II. 341.
Morus, Chancelier d'Angleterre, 116.
Mot de ralliement chez les Grecs, 99.
Motte (N. Dubois de la), II. 190.
Moyens de s'avancer à la guerre, 288.
Muſique des anciens, II. 473.
Muſſembroek, II. 172.
Myriandre, ville de Phénicie, 47.

N

Naiſſance (chimere de la), II. 311.
Neige (remede contre la), II. 86.
Neſmond, célebre marin, II. 189.
Neuton (Iſaac), II. 173.
Nobleſſe (la), qui ne ſert point, combien inutile, II. 311.
Nombre, ce n'eſt pas le nombre qui procure la victoire, 55.
Nourriture facile dans les expéditions, 66.
Novilard, officier aux gardes, II. 198

O

Obéiſſance, regle de l'obéiſ-

ſance dûe au ſouverain, II. 339.
Officiers, diſſolution de quelques-uns, 146.
Ordre de bataille de Cyrus à Cunaxa, 110. quel était celui du roi, *ibid.* défauts du premier, 117.
Ordre pour la cavalerie, II. 390.
Ordre de Saint Louis, obſervations à ce ſujet, II. 32.
Oronte trahit Cyrus, 80. Cyrus le fait juger, 81.
Outres, machines propres à paſſer les rivieres, 75.

P

Palmier, utilité de cet arbre, 191.
Paraſange, meſure des diſtances en Perſe, II. 260.
Paryſatis, reine de Perſe, 1.
Paſſage de l'Euphrate, 50. exemples du paſſage des rivieres, II. 57.
Paul Emile. 292.
Peintres, fautes qu'ils font, II. 70.
Pentomimes, viennent des Grecs, II. 322. les Romains y excellaient, *ibid.*
Penula, bavarderies de ce Romain, 163.
Peri (M. de), II. 497.
Pfiffer, colonel des gardes Suiſſes, 348.
Phalin, Grec, au ſervice des Perſes, 171. 174.
Phaſion, officier Grec, quitte Cyrus, 47.
Philippe II. roi d'Eſpagne, 230.
Phiſique, riviere, 211.
Phocion, 87.
Pierre-le-grand, II. 166.
Pillage, II. 442.
Pirna, les Saxons y ſont bloqués, 182.
Piſidie, province indépendante, 5.
Pytagore, amiral Lacédémonien, 46.
Plelo (le comte de), II. 340.
Pointis, célebre marin, II. 189.
Poliſtrate, officier Grec, marin, II. 181.
Pomade, rend le froid moins ſenſible, II. 85.
Pompa circonciſ, ce que c'était, II. 265.
Pompee, inſcription qu'il fit mettre au Capitole, II. 31.
Pondicheri mal fortifié, II. 227.
Poſtes (utilité des bons), II. 213.
Précaution pour commencer la guerre, 14.
Précaution dans les retraites, 350.
Preſomption de quelques officiers, 198.
Préſage des anciens, II. 66.
Preſens d'uſage chez les princes de Thrace, II. 476.
Prétextes des officiers pour ne rien entreprendre, II. 25.
Prieres à Dieu avant les combats, II. 151.
Proclès, officier Perſan, annonce aux Grecs la mort de Cyrus, 170.
Proteſtans de France, obſervation à leur ſujet ſur l'ordre de ſaint Louis. II. 32. &

& ſur leur patriotiſme, II. 463.
Proxene, colonel Grec, joint Cyrus, 5. il avertit que les Perſes veulent attaquer les Grecs, 209. il va avec Cléarque vers Tiſaphernes & il eſt maſſacré, 218. ſon éloge, 235, obſervation à ſon ſujet, 246.
Puiſieux, dame qui a écrit, 251.
Punitions, comment doivent être prononcées, 86.
Pucelle d'Orléans, II. 67.
Puffendorfs, II. 229.
Pyrame, riviere, 46.
Pythagore, en quoi loué & blâmé, 295.

Q

Queſne (du), célebre marin, II. 189.

R

Ramilies, faute qui décida la perte de cette bataille, 126.
Rantzau (le maréchal de), 74.
Randan (le duc de), II. 169.
Ravages, doivent être défendus, II. 92.
Raymondis, célebre marin, II. 191.
Récompenſes pécuniaires, quand & à qui données, II. 36. en fonds de terre, II. 38.
Recrues chez les ennemis, 28.
Redmond, (le chevalier de), II. 376.
Redoutes ambulantes, II. 171.
Réflexions ſur la guerre des montagnes, II. 21.
Réflexions après un échec, 281.
Régulus, ſa bonne foi, 296.
Reſſources qu'eût pu trouver Cyrus s'il n'eût pas été tué, 158, quelles ſont celles d'un général après une défaite, 161. quelles ſont celles d'un officier, 165.
Retraite des Dix-mille, ne peut-être comparée à aucune autre, 347. quelles ſont les plus inſtructives, 348. précautions dans les retraites, 350. fin de celle des Dix-mille, II. 559.
Reveſt, célebre marin, II. 190.
Révolte des Camiſards, II. 3.
Richelieu (le mar. de), 182.
Rivieres navigables, il faut s'en rendre maîtres, 64.
Rivri (M. de), 349.
Robecq (M. le prince de), II. 375.
Rohan (le duc de), 113.
Rohan (maréchal de Gié), 223.
Rohan (le chevalier prince de), II. 191.
Romans, utilité de quelques-uns, 303.
Rolen (le maréchal de), 41.
Ruffus, auteur Romain, II. 102.
Ruiter, II. 187.
Ruſcinum, port d'Afrique, II. 374.
Ruth (N. de St.), II. 19.

S

Saiſon de la Retraite & de la bataille de Cunaxa, II. 465.
Salvius, battu par Licinius, le bat la même nuit, 166.

Sanci, colonel Suiſſe, 27.
Schemettau, général Pruſſien, 348.
Schomberg (le maréchal de, comment il haranguait ſes ſoldats, 178.
Schomberg, II. 33.
Scipion l'Africain, 296.
Serent (l'abbé de), II. 169.
Serillac Faudoas, II. 497.
Serment militaire, ſon utilité, II. 24.
Sertorius, 115. le même, II. 22.
Seſoſtris, II. 124.
Seuthe, prince de Thrace, recherche Xénophon, II. 457. il traite avec lui, *ibid.* il régale les officiers Grecs, 468. il attaque les Thynes, 481. il ſe brouille avec Xénophon, 502. marche avec lui à des nouvelles conquêtes, 507. admirable diſcours que lui fait Xénophon, II. 540.
Siennefis, roi de Cilicie, 20.
Sinope, différend entre les Grecs & les habitans de cette ville, II. 265. 267.
Smigeleski, partiſan Polonais, 166.
Socrate, officier Grec, ſon éloge, 238. remarques à ſon ſujet, 250.
Socrate le philoſophe, 294.
Soldats Grecs, quels hommes c'étaient, 318.
Solon, II. 41.
Songes ou rêves, leur utilité, II. 65.
Soſias, capitaine Grec, 16.
Soubiſe (le maréchal prince de), II. 154.
Sophenet, capitaine Grec, 5.
Subſiſtances, 67. 68.
Subſiſtances, II 269. 271.
Suiſſes, idée ſur leur gouvernement, II. 136.
Syrie, comment Cyrus en paſſa les détroits, 47. leur poſition, 52.
Syſſiniens, quels peuples, II. 120.

T

Tactique, trop peu connue, II. 492.
Tamerlan, II. 123.
Taoques, quels peuples, II. 105. on le diſpoſe à les attaquer, II. 108. ordre de cette attaque, II. 114.
Tapſaque, ville ſur l'Euphrate, 50.
Tavannes (le maréchal de), II. 161.
Teke, montagne, II. 121.
Termopyles, ſituation de ce détroit, II. 112.
Théodoſe, empereur, belle réſolution qu'il prit, II. 421.
Théodore, élu roi de Corſe, II. 442.
Thereſe (l'impératrice Marie, II. 283.
Thomond (le maréchal de), II, 113.
Thurot, capitaine de brulots Français, II. 197.
Teſſé (le maréchal de), II. 236.
Tigrane, roi d'Arménie, II. 82.
Tigre, riviere que paſſerent les Grecs, 209.
Tyſaphernes accuſe Cyrus, 2. il avertit le roi de la révolte de ce prince, 6. 8, ſon diſcours aux Grecs

après la bataille de Cunaxa, 192. ſa réponſe à Cléarque, 113.
Titres, ils n'annoncent pas toujours les hommes, 150.
Tour-du-Pin, demoiſelle célebre de cette maiſon, II. 283.
Traîtres, comment s'en défaire, 43. 85.
Trajan, II. 29.
Trémoille, réſolution de ce général, 223. II. 399.
Tribaze, ſeigneur Perſan, ſes reproches au roi, 108.
Tribunal des maréchaux de France, & juge naturel des militaires, 88.
Trébiſonde, II. 156.
Tribaze, ſatrape Perſan, traite avec les Grecs, II. 69. pourquoi il fait ce traité, II. 82.
Triomphes des Romains, II. 27.
Turpin (Lancelot comte de), excellent ouvrage de ce général ſur la guerre, II. 370.
Thynes, les Grecs projettent de faire la conquête de ces peuples, II. 478. diſpoſitions pour les attaquer, II. 479.

V

Valets, comment les employer dans une armée, II. 15.
Valeur, ne fait pas ſeule la réputation d'un général, II. 336. ne doit point avoir de bornes, II. 232.
Vaiſſeaux à pluſieurs rangs de rames, II. 184.
Valſtein, général Allemand, 327.
Valliere (M. de), II. 238.
Vaſa (Guſtave), 166.
Vaſt (M. de St.), maréchal-de-camp, 89.
Vert (Jean de), officier Allemand, II. 368.
Vertot (l'abbé de), 299.
Vertu, ſatisfaction qu'elle procure, 252.
Viande, elle peut ſuppléer aux autres alimens, 65.
Vignoles (M. de), II. 400.
Villages de Paryſatis, ce que c'étaient, 49. 58.
Villard (le maréchal de), 163.
Virginie, ſe tue plus à propos que Lucrece, 296.
Viriathe, chef des Luſitaniens, II. 361.
Virtemberg (le duc de), fut cauſe du gain de la bataille de Ramilies, 126.
Vitch, grand penſionnaire de Hollande, II. 279.
Vivres, moyen d'en avoir, II. 109.
Vol, enſeigné à Sparte, II. 96. obſervations à ce ſujet, II. 100.
Uſages utiles des étrangers, comment doivent être introduits dans les troupes, II. 527.
Uxellodunum, poſition de cette ville, 112.

X

Xantippe, II. 175.
Xénias, officier Grec, joint Cyrus, 2. 6. il déſerte & le quitte, 48.

xénophon va demander les ordres de Cyrus pendant la bataille de Cunaxa, 98. ſa charge à cette bataille, 105. ſa réponſe quand on propoſe aux Grecs de ſe rendre, 172. ſa réponſe à Ariée, 220. il fait réſoudre les Grecs à la défenſe, 257. il propoſe d'élire des colonels, 265. ſes réflexions ſur lui-même, 279. il eſt élu à la place de Proxene, 310. il fait brûler les équipages, *ibid.* il ſe diſpoſe à attaquer les Barbares, 338. il ſe retire par les montagnes des Carduques, 344. 356. il ſe pourvoit de guides, II. 6. il fait brûler encore les équipages, 14. comment il ſe conduit dans les montagnes, 19. il a des ſonges, vrais ou faux, 47. 65. il paſſe le Centrite, 55. 65. il apprend que l'on ſera attaqué aux montagnes des Calybes, 72. il traite avec Tribaze, 83. il attaque les Taoques, 108. il arrive à Trébiſonde, 156. il va attaquer les Driliens, 206. il revient à Trébiſonde & partage le butin de cette courſe, 239. 240. emploi qu'il fait de ſa portion, 245. plaintes contre lui, 285. il a deſſein de fonder une colonie, 304. réflexions ſur les plaintes portées contre lui, 315. il refuſe le généralat, 327. pourquoi, 334. 353. il ſecourt une partie des Grecs, 346. il attaque les Bythiniens, 403. il empêche l'effet des délations de Dexippe contre l'armée 411. il empêche les Grecs de piller Byſance, 436. cauſes de ſa circonſpection, 442. il veut quitter l'armée, 444. intrigues que l'on met en uſage pour le gagner, ainſi que ſes ſoldats, 446. il eſt recherché par Anaxibie & par Seuthe, 457. il eſt régalé par celui-ci, 458. il marche avec lui à la conquête des Tynes, 478. il ſe laiſſe ſurprendre, 484. 494. il ſe brouille avec Seuthe, 502. 505. il marche cependant avec lui à des nouvelles conquêtes, 507. fautes qu'il avait faites dans ſon alliance avec Seuthe, 511. ſon diſcours à ſes ſoldats, 516. il engage l'armée aux Lacédémoniens, 526. ſa gloire réveille ſes ennemis. 534. il fait payer à l'armée ce que Seuthe lui devait, 536. admirable diſcours qu'il fait à ce prince, 540. Il repaſſe en Aſie, 556. il prend un ſatrape Perſan, 558, fin de la Retraite & éloge de xénophon, 559.

Z

Zabathe, riviere que paſſerent les Grecs, 212.
Zurlauben (le baron de), 136.

Fin de la Table.

Fautes à corriger. Tome I.

Pag.	*Lig.*	
v.	8.	Frédéric III. *liſez* Frédéric II.
vj.	1.	Graſſus, *liſ.* Créſus.
53.	1.	de le forcer, *liſ.* de les forcer.
245.		*ligne derniere de la note.* 1743, *liſ.* 1744.
251.		*avant-derniere ligne*, paſſa, *liſez* paſſe.
291,	25.	homme, *liſ.* l'homme.
325.	13.	dirigés, *liſ.* dirigées.
354.		*ligne derniere*, Canes, *liſ.* Carres, ville de l'ancienne Méſopotamie.

Tome II.

Pag.	*Lig.*	
112.	5.	*de la note*, maréchaux-de-camp; *liſez* maréchaux-des-logis.
160.	23.	les Grecs, *liſ.* chez les Grecs.
232.	18.	condamnés, *liſ.* condamner.
321.	26.	égala, *liſ.* régala.
360.	12.	elle n'eſt pas aiſée, *liſ.* elle n'eſt pas mal-aiſée.
437.	16.	rentre, *liſ.* rentrer.

Avis au Relieur.

La Carte de la Retraite des Dix-mille doit être placée après la page xlviij. du Diſcours préliminaire, & regarder la premiere page des Commentaires.

Le Plan de la Bataille de Cunaxa doit regarder la page 111 du premier volume.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, cette *Traduction de Xénophon*, & les *Commentaires* dont elle eſt accompagnée; cet ouvrage m'a paru digne de l'impreſſion, l'Auteur y fait également briller ſon érudition, ſes connoiſſances, ſes mœurs & ſon zele pour former des défenſeurs à l'Etat. A Iſſy le 29 Octobre 1765. *Signé*, ALBARET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT. Notre amé le ſieur SAILLANT, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre, *La Retraite des Dix-mille, traduit du Grec de Xénophon*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur DE LAMOIGNON; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle du ſieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-chancelier & Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MEAUPEOU; le tout à peine de nullité des Preſentes: DU CONTENU deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le vingt-ſixieme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cens ſoixante-ſix, & de notre Regne le cinquante-unieme. Par le Roi en ſon Conſeil, *Signé*, LE BEGUE.

Regiſtré enſemble le préſent Privilege & la Ceſſion, ſur le Regiſtre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 710. fol. 451. conformément au Réglement de 1723. Fait à Paris, ce 4 Avril 1766. Signé, LE BRETON, Syndic.

Je reconnois que M. NYON & M. DESSAINT ſont intéreſſés chacun pour un tiers dans la préſente Permiſſion. A Paris ce 3 Mars 1766. SAILLANT.

PONT - EUXIN
ODRI-TRANIPSES SIENS
THRACE D'EUROPE
MELANDEPTES
MELINOPHAGES
TYNES
Salmidesse
Delta
Byzance
Calpé
Lycus R.
Heraclée
Parthenon R.
Halis R.
Iris R.
Thermodon R.
Harmene
Sinope
Trebizonde
MACRONS
COLCHIDE
SYNTINIENS
CALIBES
TAOCHES
Village
Village
Village
Montagne de Tekir
Fleuve Phase
PHASIENS
Villages
Le Phase R.
Propontide
BITHYNIE
MIRYAN DENIENS
PAPHLAGONIE
TIBARENIENS
CETES
MOSSINECIENS
Dryhens
Erzerom
Village
ARMENIE
Euphrate Fl.
Teleboas R.
Chateau
Village
Mt Ararat
Sabrape
PHRYGIE
Avallonie
PHRYGIE SUPERIEURE
ISFERIEURE
Pergame où finit la retraite
Parthenius R.
MYSIE
CAPPADOCE
LYCAONIE
EOLIE
LYDIE
Sardes
Colonies
Pelte
Corame
Cayster
Thymbre
Tyrrée
Les Eaux chaudes
IONIE
Ephese
Tralles
Meandre R.
Dane
Phare R.
Pirame R.
Cydnus R.
Tarse
Soli
Carse R.
PISIDIE
ISAURIE
CILICIE
PAMPHILIE
LYCIE
CARIE
Milet
Issus
Débouché de Syrie
Myriandre
Alexandrette
MYGDONIE
Chateau
Gambrite R.
Lac Mantiane
Villages
Bettes
Diarbekir
CARDUQUES
Le Tigre R.
Ouara
Chalcis R.
Villages de Parthalis
Bleche
Barrhalis
Tapiaque
MESOPOTAMIE
Bojal
Arsen R.
Villages
Chateau
Lycus
Lycondo les Generaux furent Massacrés
Mespilli
Larisse
Villages
Villages de Parisatie
Cene
MEDIE
Euphrate Fl.
Corsote
Pylae
Carmande
Bagdad
Opis
Tigre R.
Diala R.
Sitace
Cunaxa
Babilone
ARABIE
SYRIE
Damas
Tyr
PHENICIE
I. de Rhodes
I. DE CANDIE
I. DE CHIPRE
Amathonte
Paphos
Jerusalem
Longitude de l'Isle de Fer
RETRAITE DES DIX MILLE
l'an 400. avant J.C.
A. Le Grand Retranchement. B. Les Quatre Canaux du Tigre à l'Euphrate. C. Le grand mur de Medie. D. Lieu ou s'est donné la Bataille
Echelle de Cent Lieues Communes

88XM DL

COLUMBIA UNIVERSITY
0032204400

JUL 11 1974